00100417

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

QUATORZE MOIS

DANS

L'AMÉRIQUE

DU NORD

(1875-1876)

160417

PAR

LE Cte LOUIS DE TURENNE

00-g-15

AVEC

Carte d'une partie du Nord-Ouest

« Ut prosim. »

TOME PREMIER

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879

00100417

TABLEAU DE CONVERSION

des Mesures anglaises employées dans cet ouvrage en Mesures françaises.

Mesures de Longueur

Pouce	= 1/36 du yard =	2,5399 centimètres
Pied	= 1/3 du yard =	3,0479 décimètres
Yard	=	0,9143 mètre
Mille	= 1760 yards =	1609,3149 mètres

Mesures de Superficie

Yard carré	= 0,8360 mètre carré
Acre	= 4840 yards carrés = 0,4046 hectare
Mille carré	= 2,[illegible]899 kilomètres carrés

Poids

Livre	= 453,5926 grammes
Quintal	= 112 livres = 50,802 kilogrammes
Tonne longue	= 20 quintaux = 1016,048 kilogr.
Tonne courte	= 2000 livres = 907,184 kilogr.

N. B. — Dans les mines, c'est la tonne courte qu'on emploie d'ordinaire.

Mesures de Volume

Pouce cube	= 16,38[illegible]1 centimètres cubes
Corde a en	hauteur 4 pieds largeur 4 pieds longueur 8 pieds

Mesures de capacité

Gallon	= 4,54[illegible]4 litres
Bushel	= 8 gallons = 36,3476 litres

Poids de différents grains au Bushel

Le bushel de	blé	pèse 60	livres
» de	maïs	» 56	»
» de	seigle	» 56	»
» de	pois	» 60	»
» d'orge		» 48	»
» d'avoine		» 34	»

Valeur en Francs du Dollar

Monnaie de compte : le dollar de 100 cents = 5 fr. 1825.
Il est représenté par le signe $.

TABLEAU DE COMPARAISON

DES

Thermomètres Farenheit et Centigrade

Farenheit.	Centigrade.	Farenheit.	Centigrade.
0°	— 17°78	35°	+ 1°67
5°	— 15°	40°	+ 4°44
10°	— 12°22	45°	+ 7°22
15°	— 9°44	50°	+ 10°00
20°	— 6°67	60°	+ 15°56
25°	— 3°89	70°	+ 21°11
30°	— 1°11	80°	+ 26°67
32°	= 0°00	90°	+ 32°22

Le méridien de Washington est à 77° 2′ de longitude occidentale du méridien de Greenwich, et à 79° 20′ 36″ de longitude occidentale du méridien de Paris.

Le mille marin de 60 au degré = 1852 mètres. Chaque nœud parcouru dans les 30 secondes du sablier correspond à une marche de un mille marin par heure. Ainsi, quand on dit qu'on marche avec une vitesse de 16 à 17 nœuds, cela signifie que l'on fait 16 à 17 milles par heure.

AU LECTEUR

Ce livre est la reproduction exacte d'un journal écrit au jour le jour, à bord du steamer, ou dans les villes que j'ai visitées, ou encore sous ma tente dans les prairies du Far West, dans les forêts du Canada, sur les bords des grands fleuves et des grands lacs. Je n'ai retranché que ce qui pouvait avoir un caractère tout à fait personnel.

Je présente ces notes au public, cédant aux conseils de quelques amis, trop bienveillants peut-être, qui, après en avoir pris connaissance, ont cru qu'elles pourraient offrir un certain intérêt. Il ne s'y trouve pas un chiffre ni un fait que je n'aie vérifié par moi-même ou puisé à des origines d'une authenticité incontestable. J'ai malheureusement négligé parfois de marquer dans mon journal à quelle source j'avais puisé tel ou tel renseignement et je ne pourrai, par suite, comme je l'aurais désiré, rendre un hommage public à tous ceux qui ont bien voulu m'éclairer de leurs lumières ou de leur expérience durant mon voyage.

Que si quelques personnes dont les idées sur l'Amérique sont basées sur des lectures antérieures, se trouvent parfois un peu déroutées par ces pages, je me permettrai de leur dire qu'assurément tout voyageur peut sans peine se former une opinion exacte sur telle région ou telle ville qu'il visite, soit aux Etats-Unis, soit au Canada ; mais si ces personnes veulent bien jeter un coup d'œil sur la vaste étendue qui constitue ces deux pays, elles comprendront combien il est difficile d'apprécier ce qui se passe dans ces profondeurs et combien d'erreurs ont pu commettre ceux qui se sont laissé aller à juger l'Amérique du Nord, ses habitants, ses institutions, sur des faits qui, le plus souvent, ne sont que des faits particuliers.

Un mot encore. — Un livre garde toujours plus ou moins l'empreinte de la façon dont il a été composé. Celui-ci, moins que tout autre, s'écarte de cette règle commune, et peut-être trouvera-t-on la marque de son origine trop apparente. Ce défaut était difficile à éviter ; j'espère qu'il ne me sera pas trop vivement reproché par le lecteur qui aura eu la patience de me suivre jusqu'au bout dans le récit de ce que j'ai vu dans les cités du nouveau monde et dans mes prérégrinations *per ardua montium, et roscida cespitium, et lubrica vallium.*

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS

I

DE PARIS A NEW-YORK

1er-13 OCTOBRE

Départ de Paris. — Un second compagnon de voyage sur lequel je ne comptais pas. — Queenstown. — La traversée. — Arrivée à New-York.

1er-2 octobre. — Le baron Edmond de Rothschild s'étant décidé à faire avec moi une partie au moins du voyage que je projette, le jour de notre départ avait été fixé au 30 septembre et notre passage arrêté sur le *Bothnia*, un des steamers de la compagnie « Cunard », qui fait le service entre Liverpool et New-York; mais pour demeurer à Paris un jour de plus, nous avions décidé, au dernier moment, que nous irions prendre le paquebot en Irlande, à Queenstown.

Ces vingt-quatre heures de sursis que nous nous étions données sont écoulées; il faut nous mettre en route et à huit heures du soir nous nous rendons à la gare du Nord, accompagnés de quelques parents et amis.

Bientôt nous échangeons les dernières poignées de main et le train se met en marche.

Nous sommes quatre dans le compartiment; un de nos amis, S..., nous conduit jusqu'à Creil, et le docteur Da[illegible]e, avec lequel Rothschild m'a fait faire connaissance

sur le quai de la gare, doit nous accompagner plus loin encore : il viendra jusqu'à Queenstown.

Mais le vieux proverbe « l'homme propose et Dieu dispose » ne tarde pas à trouver son application. A peine sorti du mur d'enceinte, s'adressant au docteur : « Pourquoi, lui dit Rothschild, ne pas vous joindre à nous jusqu'au bout? — Je ne demande pas mieux », répond celui-ci sans hésiter. Il est convenu que S... se chargera de régler quelques affaires que l'absence de Davesne laisserait en souffrance et qu'il transmettra les adieux de notre nouveau compagnon à sa famille. Je songe à part moi que voilà une façon pour le moins originale, et qui me plaît, de s'en aller courir le nouveau monde.

A Creil, S... nous quitte et les trois voyageurs à destination d'Amérique restent livrés à eux-mêmes.

Arrivés à Londres à six heures et demie du matin, nous n'avons que le temps de nous rendre à la gare de *Holyhead;* — à sept heures un quart nous partons. De *Conway* à *Holyhead,* la voie ferrée côtoie les côtes de la mer d'Irlande. Le pays est des plus pittoresques. Je ne connais pas le *pays de Galles :* décidément j'y reviendrai. — La traversée de *Holyhead* à *Kingstown* se fait sans encombre; de loin nous voyons les débris du *Vanguard,* coulé quelques semaines avant par le *Iron Duke.* — Débarqués à Kingstown, quinze minutes de chemin de fer nous amènent à *Dublin.* Nous dînons à la hâte. C'est un samedi, les boutiques commencent à fermer, et il nous faut trouver les vêtements nécessaires à Davesne du moins pour la traversée. La Belle-Jardinière de l'endroit est mise à contribution et le docteur en

équipé de pied en cap, mais avec la tournure très-réussie d'un véritable « Paddy ».

3 octobre. — A neuf heures du matin, le lendemain, avec une vitesse moyenne de 60 milles à l'heure, la malle nous emporte vers Queenstown. Il fait un temps blafard, et la pluie fine qui vient fouetter les vitres n'est pas faite pour nous égayer. A Queenstown, le port de Cork, nous trouvons le petit vapeur qui attend les dépêches et les derniers passagers que doit prendre le *Bothnia*, parti hier de Liverpool et dont nous voyons, à une distance d'environ un mille, les cheminées fumant.

La pluie redouble; quelques rares curieux seulement sur le quai et les parents ou les amis des émigrants qui vont quitter, sans espoir de retour, le sol natal.

Nous nous embarquons et bientôt nous voici à bord du steamer. A quatre heures il se met en route.

Le *Bothnia*, un bateau très sûr, au dire des gens compétents, roule désagréablement. La propreté y est douteuse, la cuisine détestable. Nous sommes 560 personnes à bord; les inconvénients de cet encombrement se font vivement sentir à dîner. Mais c'est Dayesne surtout qui en est victime; son passage n'ayant pas été retenu, il se trouve relégué dans une cabine des plus médiocres. Grâce à la dose de philosophie, de bonhomie charmante dont il est doué, il prend gaiement son parti. Peu de choses à dire sur les passagers. Ce sont pres-

que tous des Américains qui viennent de faire leur tour d'Europe et rentrent, les uns à New-York, les autres à Baltimore, Boston, etc., pour la saison d'hiver qui va commencer. Dans le nombre quelques jeunes personnes assez jolies et une quantité incoyrable d'enfants.

Dès les premiers jours je lie connaissance avec M. Brewster, un *lawyer*, comme on dit en Amérique, d'un réel talent et qui habite Philadelphie. Il a été pendant longtemps le conseil de l'État de Pennsylvanie. C'est un homme instruit; il a beaucoup voyagé et j'en obtiens une foule de renseignements intéressants et utiles sur le pays que je viens visiter. Il me présente à sa femme, qui possède au suprême degré les qualités séduisantes qu'on rencontre chez tant d'Américaines. Je passe de longues heures avec ces aimables gens et me promets de les revoir à Philadelphie.

En dehors des passagers de première et de seconde classe, le *Bothnia* transporte un certain nombre d'émigrants. En grande majorité ce sont des Irlandais; ils semblent s'expatrier sans regret; leurs traits fatigués par la misère, n'expriment chez la plupart que l'indifférence la plus absolue pour le sort qui les attend dans leur nouvelle patrie. On voit aussi quelques Allemands; ceux-là sont plus graves, et un Français, tailleur de son état, nous dit-il, mais qui doit avoir quelques bonnes raisons, datant du temps de la Commune, pour venir chercher un emploi à New-York.

Rien de bien saillant dans notre marche; nous naviguons vent debout avec une mer houleuse.

10 octobre. — Hier soir nous avons eu un assez gros temps que le capitaine a qualifié de *half-gale*: nend

la nuit la brise a fraîchi encore, mais ce matin la mer s'est calmée. On signale une baleine. Je m'étonne de la présence de ce cétacé dans ces parages et j'apprends que depuis l'exploitation des huiles minérales en Amérique, la pêche de la baleine s'est ralentie et que ces animaux commencent à reparaître dans des régions d'où ils avaient disparu totalement.

On ne rencontre que très peu de navires. La ligne suivie par les paquebots est parfaitement connue, et pour éviter toute collision, les voiliers autant que possible s'en écartent. Ils risqueraient trop de jouer le rôle du pot de terre contre le pot de fer.

Dans la nuit du 10 au 11, nous traversons le *Gulf-Stream;* il en résulte un accroissement de température très sensible. Le thermomètre marque 72° F. (22° c.) sur le pont et 80° F. dans l'entre-pont. Le lendemain la pluie, qui n'avait pas cessé de tomber avec violence toute la matinée, s'apaise vers midi. Le temps s'éclaircit et le vent devient favorable. Les passagers montent sur le pont et une grande animation se fait jour quand, vers le soir, on aperçoit le fanal du bateau pilote qui s'approche. C'est que de gros paris sont engagés sur le numéro de ce bateau. Il porte le numéro 21 et le pilote est accueilli par des cheers et des hurrahs assourdissants lorsqu'il met le pied sur le *Bothnia.* La soirée se passe joyeusement : on a la certitude d'être demain dans la journée à New-York.

13 octobre. — « Dans trois heures on verra la terre ! » nous dit le docteur en entrant dans notre cabine ce matin à sept heures. « Temps superbe, mer comme de

l'huile. » — Vite nous sautons hors de nos cadres, et notre toilette faite nous montons sur le pont.

Davesne a dit vrai. Le temps est magnifique, pas un souffle de brise. Voilà enfin cet « Indian summer », l'été de la Saint-Martin de ce côté de l'Atlantique, dont il nous a tant été parlé par les Américains à bord!

Le pont est encombré. On ne voit que des figures réjouies. Beaucoup sont nouvelles pour moi. Ce sont celles des malheureux que le terrible mal de mer a retenus en bas et que le beau temps et surtout l'approche de la terre ont guéris. Les femmes sont en toilettes élégantes et la plupart des hommes ont sorti leur affreux chapeau noir. Chacun s'efforce de découvrir la terre. Dans le lointain on me montre un point à peine perceptible. C'est, me dit-on, le phare de *Sandy-Hook*.

Mais petit à petit la côte se dessine davantage et bientôt le paquebot glisse entre les deux îles de *Staten-Island*, au sud-ouest, et de *Long-Island*, au nord-est. Le spectacle devient superbe. Armé d'une excellente longue-vue, j'examine avec une admiration sans mélange ces rivages qu'éclaire un soleil splendide. Nous approchons encore; ces masses de verdure de couleurs toutes différentes, deviennent plus distinctes; impossible de rêver quelque chose de plus merveilleux que ces gammes de tons variant du brun le plus foncé au rouge le plus vif, du jaune le plus doré au vert le plus sombre, tout cela enveloppé de cette atmosphère lumineuse que je n'ai vue encore qu'en Hollande, et dont les peintres flamands et hollandais ont su si bien rendre les effets.

Nous arrivons à l'étroit passage qu'on appelle les *Narrows*, laissant à droite et à gauche deux forts de

construction récente et qui semblent bien entendus, puis quelques autres de date plus ancienne qui me paraissent n'avoir qu'une importance secondaire, et nous commençons à entrevoir *New-York*. Le paquebot continue sa course en décrivant une courbe parallèle à la côte ouest et bientôt la plus grande ville d'Amérique nous apparaît dans son étendue et sa splendeur.

Le panorama est féerique; il a quelque analogie avec celui qu'on a sous les yeux lorsque, de la côte de Saint-Cloud, les regards plongent sur Paris.

Ce qui manque ici, ce sont ces monuments qui là-bas émergent de tous côtés comme des points lumineux; mais ce que nous n'avons pas, c'est ce premier plan qu'on a ici, cette mer d'un bleu admirable, sillonnée de voiles de toute espèce, de vapeurs grands et petits.

Le débarquement se fait lentement. Heureusement M. Belmont, banquier à New-York, a eu l'aimable attention d'envoyer au-devant de nous. Nous n'avons pas à nous occuper de nos bagages; montant dans une voiture de place, nous traversons le *Hudson River* sur un *ferry-boat*, sorte d'immense bac à vapeur, et nous nous faisons conduire au *Brevoort-House*, où, grâce à un excellent appartement et un dîner parfait, nous ne tardons pas à oublier nos cabines inconfortables et la mauvaise nourriture du bord.

II

UN PREMIER SÉJOUR A NEW-YORK

14-20 OCTOBRE

Les nouveaux quartiers. — Une soirée à Park-Theatre. — Le quartier des affaires. — Les Minstrels. — Central-Park. — Ce que semblent penser quelques gens sérieux sur l'avenir des États-Unis. — Jerome-Park. — Les courses. — Nouveau mode de paris.

14 octobre. — M. Belmont, qui est venu passer quelques instants avec nous hier soir, nous a prévenus qu'un paquebot partait dans la journée pour l'Europe. La matinée, naturellement nous la consacrons à notre correspondance. Puis, après un déjeuner non moins parfait que le dîner de la veille, nous allons rendre à M. Belmont sa visite. Cela fait, nous décidons que, pour commencer, nous nous promènerons un peu à l'aventure, à la découverte en quelque sorte, afin de prendre une idée générale de New-York. Ce ne sera que plus tard, à notre retour de notre voyage dans les États de l'Ouest, en prenant notre temps, que nous en consacrerons ce qui sera nécessaire pour obtenir une connaissance plus approfondie de la cité impériale américaine.

Nous parcourons tour à tour *Broadway*, *Fifth Avenue*, *Madison Square*, *Union Square* et tout le quartier avoi-

sinant. Les États-Unis n'ont pas encore cent ans d'existence, ils n'ont par suite qu'une histoire très courte, et conséquemment on ne rencontre ici que très-peu de ces monuments qui surgissent à chaque pas dans les villes de la vieille Europe et sont comme de grands livres écrits sur la pierre même dont on s'est servi pour les construire, où sont relatés les actes des hommes illustres, bienfaiteurs de leur pays ou de l'humanité, les événements importants, etc. En revanche de nombreux temples. Il y a à New-York trois cent cinquante-quatre églises ou temples de différents cultes. Quelques-uns sont d'une architecture élégante et d'un heureux effet. Mais tous sont dans l'alignement des maisons. Fermés dans l'habitude de la vie, il ne se distinguent des habitations voisines que par leur architecture spéciale. Dans les squares, dans Fifth avenue, des arbres d'essences diverses, avec leurs feuilles teintées différemment par l'automne, reposent agréablement la vue. En somme, l'aspect de la ville dans le beau quartier, celui que nous avons parcouru aujourd'hui, est plaisant en dépit de la teinte foncée des constructions, la plupart en briques.

La nuit venue, nous nous hâtons de dîner pour nous rendre au *Park-Theatre*, où dans la journée nous nous sommes arrêtés pour prendre des places. Cette salle est spécialement consacrée aux drames et comédies d'auteurs américains. On joue une pièce qui a pour titre le *Mighty-Dollar*, « le tout-puissant Dollar ». C'est une sortie d'une violence inouïe contre les mœurs politiques du jour; le gouvernement y est outragé presque à chaque mot; cela nous semble curieux à nous autres

Européens; ici, presque personne ne s'en étonne, et c'est à peine si quelques rares applaudissements viennent parfois souligner ces attaques. Il y a cependant actuellement, me dit-on, un mouvement de réaction très prononcé et presque général contre ces agissements trop réels malheureusement, que flagelle si vigoureusement la pièce que nous sommes venus voir. Les acteurs sont bons, la mise en scène suffisante. Ce qui à mon avis est de trop, c'est le prix exagéré des places. Nous avons dû payer 20 $ notre petite loge!

M. Belmont ayant eu l'amabilité de nous faire inscrire à deux des cercles de New-York, le *Knicker-Boker* et le *Union-Club*, nous finissons notre soirée dans ce dernier, où nous rencontrons quelques connaissances d'Europe.

Le lendemain la pluie tombe à torrents; mais, partie à pied, partie en fiacre, nous continuons nos promenades dans la ville. Nous nous rendons dans *Wall Street*. Cette fois nous sommes bien dans le quartier des affaires. — Tout l'indique, — le mouvement des rues, — le pas pressé des piétons, — les affiches dont sont bariolées les maisons. L'aspect du quartier des affaires à New-York a vraiment une ressemblance frappante avec la Cité à Londres; il y a toutefois ici moins de voitures et elles marchent moins vite. Les voies de communication sont aussi très inférieures comme état d'entretien. Cette observation peut d'ailleurs s'appliquer aux quartiers les plus élégants, où la voirie laisse beaucoup à désirer. Je ne suis plus surpris de l'étonnement que manifestent les Américains venant pour la première fois à Paris, en constatant la propreté de notre capitale.

Le cœur du quartier commercial est en somme dans *Wall Street*, et les rues voisines, toutes irrégulières, s'enchevêtrent les unes dans les autres d'une façon assez pittoresque. C'est là ce qui forme la partie sud de la ville, la plus ancienne et celle où l'on peut voir presque toutes les maisons de banque, de change, etc. Remontant vers le nord, on se retrouve dans le quartier plus élégant que j'ai parcouru hier, avec ses rues et ses larges avenues se coupant régulièrement à angle droit.

En réalité, New-York n'a pas extérieurement un caractère particulier. Comme dans toutes les grandes villes commerçantes, dans la rue on vit au milieu d'un bruit et d'une excitation considérables. Il semble que tout soit fait à la hâte, avec fièvre. Les constructions n'affectent pas un genre spécial. La population, non plus, n'est pas caractéristique. On coudoie à chaque pas des gens de toute nationalité. Rien chez eux qui frappe; on rencontre très peu d'hommes de couleur. Pour moi, vue dans sa vie extérieure, New-York est la ville *cosmopolite* par excellence.

Au Brevoort, nous retrouvons un vieil ami, le maëstro Gaëtano Braga, que je ne savais pas ce matin encore en Amérique; il a su notre arrivée par les journaux et m'a fait passer sa carte; il vient dîner. Nous goûtons pour la première fois ce fameux *cauvass-back duck* si célébré de l'autre côté de l'Atlantique et qui ne ment pas à sa réputation. En passant, et puisque j'en suis à parler cuisine, je veux profiter de l'occasion pour bien établir qu'à mon avis le *Brevoort House* est le meilleur hôtel du monde; je n'ai rien trouvé qui pût lui être

comparé ni en France, ni en Angleterre, ni ailleurs. Ce devoir de reconnaissance rempli, je continue.

Après avoir dîné avec un musicien, comment passer la soirée? Aller entendre de la musique est tout indiqué. C'est ce que nous nous empressons de faire et nous nous dirigeons vers le *New Opera House*, dans *Broadway*, où nous devons entendre les *Minstrels*, une institution particulière aux États-Unis. On donne le nom de *Minstrels* à des individus qui, avec un talent tout spécial, se font des têtes de nègre et donnent des représentations variées où les chants et l'exécution des mélodies nègres, les parodies, les farces se succèdent sans interruption. Malheureusement nous arrivons un peu tard et nous n'assistons pas à la première partie de la représentation qu'on nous dit être la meilleure.

Fort amusants pourtant un discours sur la « crise financière », une romance chantée avec une voix de tête extraordinaire par un individu habillé en femme et portant son travesti d'une façon étonnante, et une farce à quatre personnages intitulée *The Broadway Milliners*, « les modistes de Broadway. »

Mais ce qui m'a le plus intéressé c'est un solo de flûte, variations sur des mélodies nègres, et surtout l'exécution de quelques-uns de ces airs bizarres sur un instrument particulier appelé *banjo*, qui tient à la fois de la guitare et du tambour de basque. Les sons qu'on en tire sont fort agréables. Très en usage chez les nègres, il a une analogie frappante avec l'instrument qu'on voit entre les mains de certaines figures des monuments assyriens.

16 octobre. — La pluie, qui n'a pas cessé de tomber

III

DE NEW-YORK A CHICAGO

20-23 OCTOBRE

La rivière d'Hudson. — Le Niagara. Un lever de soleil devant les cataractes. — Aspect du haut Canada vu du chemin de fer. — Un train sur un bac à vapeur. — Arrivée à Chicago.

20 octobre. — Les bateaux à vapeur qui font le service jusqu'à *Albany*, sur le *Hudson River*, ont interrompu leur service de jour. Nous en sommes réduits à la voie ferrée, plus expéditive, mais qui ne nous permettra pas de jouir aussi bien du paysage, très pittoresque, dit-on, qui se déroule le long du fleuve. Nous ne le perdrons pas entièrement toutefois, le *Hudson River railway* côtoyant la rive est jusqu'à *Albany*.

La rivière Hudson, qu'on nomme aussi le *North River*, prend sa source dans la portion nord de l'État de *New-York*, dans les monts *Adirondacks*, qui forment la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Hudson et celui des lacs *Georges* et *Champlain*, tributaires du *Saint-Laurent*.

L'Hudson a un cours d'environ 325 milles ; il est navigable sur la moitié de cette distance. Il reçoit de *Mohawk* qui passe à *Rome* et à *Uttica*, et dont nous

suit son gardien, lui donne une patte armée de ces griffes énormes qui, chez quelques-uns de ses congénères, atteignent jusqu'à 12 centimètres de longueur. Ce grizzly, d'une taille déjà fort respectable, n'a que cinq ans; mais il paraît qu'on en rencontre de dimensions au moins doubles. Ceci est sans doute fort exagéré, et je me contenterais aisément d'avoir au bout de ma carabine l'hôte de la cage que j'ai devant moi. Somme toute, le Muséum est à constituer. Il n'y a que fort peu d'animaux, et, quant aux galeries d'histoire naturelle, elles n'existent pas.

New-York est la ville des tramways par excellence. Il se fait tard, et, sautant dans un des *horse-cars*, comme on dit ici, nous nous faisons ramener en ville. En regagnant notre hôtel, nous passons derrière la *Cathédrale de Saint-Patrick*, située entre la 51e et la 52e rue, à l'est de la 8e avenue, sur laquelle se trouve la façade, qui n'est point encore achevée. Cette cathédrale, de style gothique, sortira, par ses proportions, son architecture et la situation qu'elle occupe, de ce qu'on est habitué à voir à New-York comme église.

Après un dîner charmant, qui nous est offert au *Knicker-boker Club* par M. Purdy, le vice-président du Jockey-Club, suivi d'une promenade de quelques instants à ce qu'on appelle le *Gilmour's Concert Garden*, qui a quelque analogie avec notre Jardin d'hiver d'autrefois, et où nous entendons des chœurs remarquablement chantés par le « Young Apollo Club », sorte de Société chorale composée uniquement d'enfants au-dessous de quinze ans, je vais finir la soirée à l'*Union Club*.

De mes conversations avec les diverses personnes avec lesquelles je me suis trouvé en relations depuis mon arrivée à New-York, il est impossible de ne pas conclure que tous les gens sérieux, en Amérique, se préoccupent beaucoup de l'avenir des Etats-Unis. Pour moi, il devient évident que chacun sent que, dans un temps plus ou moins long, le faisceau se brisera, à moins qu'une dictature ne vienne arrêter cette désagrégation qui s'opère lentement, il est vrai, mais d'une façon constante. Avec une population à peine supérieure à celle de la France et une étendue presque égale à celle de l'Europe, avec la multiplicité des intérêts différents qui ont leur origine justement dans cette proportion anormale entre le chiffre des habitants et l'étendue du pays, il semble impossible que l'état de choses actuel puisse se maintenir indéfiniment aux États-Unis.

Aux causes générales que je viens d'énoncer, il faut ajouter la richesse croissante des États de l'Ouest, qui donnera un nouvel essor à leurs exigences, et la situation précaire des États du Sud, où la guerre de sécession, en ruinant les propriétaires et l'industrie locale, a amené un malaise général tel que l'ordre ne peut être maintenu que grâce à une sorte de gouvernement militaire.

17 octobre. — Le soleil se lève radieux; mais c'est aujourd'hui dimanche : rien donc à faire en ville. Nous en profitons pour aller visiter *Jerome Park*. Pour y aller, nous traversons Central Park, que nous n'avions pas vu en entier hier, puis la jolie rivière de *Harlem*, et, après une course d'environ une heure à travers un

pays très pittoresque et habité, nous arrivons au terrain de courses du Jockey-Club.

Notre aimable guide, M. Purdy, nous en fait visiter les aménagements. L'installation particulière du club est parfaite à tous égards, l'endroit est charmant. Malheureusement le champ de courses même est resserré entre deux collines et n'a pas plus de 220 yards de largeur dans la partie qui se trouve devant les tribunes. La piste peut avoir en tout 2,000 à 2,400 yards, dont 700 environ en ligne droite. Pour le reste, elle décrit une série de méandres capricieux, avec une suite de courbes rentrantes et sortantes qui feraient bondir tous les sportsmen d'Europe. La piste n'est pas gazonnée. Des écuries construites en bois s'élèvent dans un coin; c'est là que les chevaux viennent finir leur préparation, et quelques entraîneurs publics sont installés au même endroit. Nous visitons l'une des écuries et n'y voyons qu'un très petit nombre de chevaux de médiocre apparence. Les meilleurs sont partis pour *Baltimore*, où, mardi, doivent être courus quelques prix importants.

Notre retour s'effectue sans encombre. Nous croisons un grand nombre de New-Yorkais se promenant avec leurs *sulkys* et leurs trotteurs à des allures désordonnées. Sur la route, beaucoup de cafés avec d'immenses hangars sous lesquels les voitures tout attelées sont remisées, tandis que les propriétaires sont attablés et consomment « cocktails » et « drinks » de tout genre.

18 octobre. — J'ai reçu une invitation pour la tribune du Jockey-Club. Je me rends donc aux courses. Sans

parler de mon goût très-vif pour ce genre de sport, ma curiosité était vivement excitée par ce que j'avais vu de la piste hier. Peu de monde. Peu de chevaux. Les commissaires, avec une bonne grâce des plus aimables, m'admettent dans leur tribune, ce qui me permet de suivre parfaitement tous les détails de la réunion. L'échelle des poids adoptée est beaucoup moins élevée qu'en Europe. Aussi les chevaux sont-ils montés souvent par des enfants de couleur qui sont accrochés sur leur monture exactement comme des singes, et qui me paraissent n'avoir ni beaucoup de jugement, ni assez de force. Les commissaires, à mon observation sur ce point, me répondent que l'élévation de l'échelle des poids rencontrerait une vive opposition dans l'opinion publique. Des chevaux, je ne saurais rien dire; ce sont, me dit-on, des animaux des plus médiocres et sur lesquels il ne faudrait pas juger la production. Le temps est toujours constaté; on y attache une très grande importance. Quant à la piste, elle demeure pour moi un sujet d'absolu ébahissement. Je m'étonne seulement qu'il ne s'y produise pas de fréquents accidents.

Quant à la possibilité pour un cheval grand et fort d'y courir dans un champ nombreux selon son vrai mérite, cela est absolument inadmissible.

Il y a des agences de paris mutuels comme celles que nous avons vues en France. Mais je remarque, en outre, un autre genre de paris très particuliers. Ce sont des sortes de poules où les numéros sont vendus aux enchères par un commissaire-priseur régulier. Quand je dis les numéros, je veux dire le 1er, le

2e, le 3e, etc., choix dans les chevaux engagés dans telle ou telle course. Supposons qu'il y ait quatre chevaux engagés dans une épreuve et désignons ces chevaux par les lettres A, B, C, D. Supposons que D soit, par exemple, le cheval auquel on suppose le plus de chances, le commissaire-priseur mettant en vente le 1er choix, D est acheté par le dernier enchérisseur; supposons qu'il l'ait acheté 500 dollars. On passera ensuite à la vente du 2e choix. Ce sera A, par exemple, qui sera acheté 300 dollars; puis, on agira de même pour B et C, qui seront vendus, par exemple, 110 et 50 dollars. La poule représentera une somme de 950 dollars, et chacun des acheteurs aura son cheval à la cote établie régulièrement par le public. Il reçoit, au moment où le cheval lui est adjugé contre le montant de son chiffre d'enchères, un ticket sur lequel sont inscrits son nom, le nom du cheval, la somme qu'il a dû verser et le chiffre du montant de la poule. Il est pris une commission de 3 pour 100 sur ces opérations.

J'effectue mon retour sur le drag de M. Bronson. Le goût du coaching semble s'établir à New-York. Il y avait sur le champ de courses aujourd'hui cinq coaches fort bien entendus. Tous sont partis ensemble, et nous sommes rentrés par la route que j'avais prise hier. Mais le temps est cette fois presque un temps de printemps, et tout le paysage est enveloppé de cette atmosphère lumineuse dont j'ai déjà eu occasion de parler, qui lui donne des tons d'une douceur et d'un velouté merveilleux.

III

DE NEW-YORK A CHICAGO

20-23 OCTOBRE

La rivière d'Hudson. — Le Niagara. Un lever de soleil devant les cataractes. — Aspect du haut Canada vu du chemin de fer. — Un train sur un bac à vapeur. — Arrivée à Chicago.

20 octobre. — Les bateaux à vapeur qui font le service jusqu'à *Albany*, sur le *Hudson River*, ont interrompu leur service de jour. Nous en sommes réduits à la voie ferrée, plus expéditive, mais qui ne nous permettra pas de jouir aussi bien du paysage, très pittoresque, dit-on, qui se déroule le long du fleuve. Nous ne le perdrons pas entièrement toutefois, le *Hudson River railway* côtoyant la rive est jusqu'à *Albany*.

La rivière Hudson, qu'on nomme aussi le *North River*, prend sa source dans la portion nord de l'État de *New-York*, dans les monts *Adirondacks*, qui forment la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Hudson et celui des lacs *Georges* et *Champlain*, tributaires du *Saint-Laurent*.

L'Hudson a un cours d'environ 325 milles; il est navigable sur la moitié de cette distance. Il reçoit de *Mohawk* qui passe à *Rome* et à *Uttica*, et dont nous

suivrons les bords en quittant *Albany*, le *Delaware* que nous retrouverons à Philadelphie, et le *Susquehanna*.

Quelques instants après avoir quitté New-York, en débouchant sur le *North River*, on aperçoit sur la rive opposée à celle que suit la voie ferrée, de véritables falaises à pic variant entre deux et trois cents pieds de hauteur et qui se prolongent jusqu'à *Piermont* sur une distance d'environ vingt milles. Ces rochers affectent des formes souvent assez bizarres et leur couleur s'harmonise admirablement avec celle de la végétation qui les surmonte ou qui pousse dans les anfractuosités. De nombreuses maisons de plaisance, des villages, des petites villes, sont coquettement dispersés çà et là. Le fleuve, dont la largeur varie entre 500 et 2,500 yards, sert de premier plan au tableau.

A *Sing-Sing*, petite ville où se trouve la prison d'état et située à 33 milles de l'embouchure du fleuve, celui-ci atteint sa plus grande largeur, 4 milles.

Bientôt le paysage change d'aspect et prend une analogie frappante avec certaines parties des bords du Rhin. C'est ici que se trouve *West-Point*, l'école militaire des États-Unis. Des hauteurs plus élevées forment l'arrière-plan. Elles sont garnies de forêts d'un très joli aspect, avec leurs feuillages de nuances si diverses qu'on dirait groupés par la main d'un artiste.

A *Hudson*, les montagnes sur la rive ouest s'accentuent encore davantage; ce sont les monts *Kaatskills* des ramifications des monts *Apalaches* qui, formant un coude à *Albany*, dessinent la vallée du *Mohawk*.

Nous traversons le fleuve et nous voici à *Albany*, la

capitale de l'État de *New-York*, placée à la tête des canaux des lacs *Érié* et *Champlain* et de plusieurs lignes ferrées. Son port peut recevoir des navires de moyen tonnage. Sa population est de 70,000 habitants.

Le train parcourt les rues lentement; une cloche suspendüe sur la locomotive sonne à toute volée, chacun se range. Quelques minutes d'arrêt seulement et nous reprenons notre course suivant la vallée du *Mohawk*. A droite et à gauche de la voie des champs cultivés où le maïs domine, des bois, de verts pâturages. Bientôt le sol devient pierreux et les champs sont bordés de clôtures de pierres sèches bâties évidemment avec les pierres tirées des champs. Les bois sont plus maigres et leur apparence dénote qu'ils ont été exploités sans souci de réserves d'aucune sorte. Les maisons de pierre font place aux maisons construites en bois. La vallée devient plus étroite, la rivière semble s'être elle-même creusé sa route dans le roc. Puis, au bout de quelques milles, le pays reprend son aspect primitif. La nuit arrive; nous traversons *Utica*, *Rome*, *Syracuse*, *Rochester* et à une heure et demie du matin le train nous dépose à *Niagara Falls*. Il fait nuit noire, pas le moindre clair de lune! Il faut renoncer à tout espoir de donner un coup d'œil à la cataracte dont on entend le grondement et que nous pourrions voir des fenêtres de l'hôtel où nous nous sommes fait conduire aussitôt débarqués.

21 octobre. — Sept heures du soir. — Je rentre de ma course au Niagara. Le spectacle qu'il m'a été donné d'avoir sous les yeux quand le *Bothnia* a fait son entrée dans la rade de *New-York* et celui que je viens d'admirer aujourd'hui, voilà deux souvenirs du

voyage que j'ai entrepris qui resteront à jamais fixés dans ma mémoire.

Le Niagara! — Quelle grandeur et quelle magnificence! — Cette masse énorme d'eau qui semble s'engloutir dans les entrailles de la terre; — cette écume qui s'en va bondissant au milieu d'immenses rochers qui, par leur immobilité, paraissent insulter à la fureur de ces flots blancs, verts, bleuâtres, qui tombent avec un sourd mugissement qu'on entend au loin; — cette vapeur neigeuse qui s'élève de l'abîme, traversée par un colossal arc-en-ciel; — ces arbres aux couleurs parfois fondues, parfois brutales, — tout cela éclairé par un de ces radieux soleils d'automne qui donnent à toute la nature des tons plus chauds, plus éclatants : tout cela on ne saurait l'oublier!

Mais comme il faut que l'admiration s'impose pour résister aux obsessions des guides et des photographes, à la rapacité des naturels de l'endroit, et à tous ces produits de la civilisation, ces maisons, ces routes macadamisées, ces escaliers placés pour faciliter l'accès des points remarquables!

Je dois avouer toutefois que les deux ponts suspendus etés sur les rapides, merveilles de la science et de l'art, ont trouvé grâce devant mes yeux.

Il faudrait une autre plume que la mienne pour faire une description complète des chutes du Niagara et je me bornerai à résumer succinctement ici ce que j'ai pu noter de plus important sur la disposition des lieux.

En route de bonne heure, nous nous dirigeons d'abord vers les *Whirlpool rapids*, à deux milles environ au-des-

sous de la cataracte et où l'eau des grands lacs resserrée dans une gorge étroite, peut-être de 600 pieds de largeur, roule avec fracas; elle forme des ressauts qui ressemblent aux grandes lames de l'Océan aux jours de tempête; il faut descendre à une profondeur de 260 pieds pour arriver au bord de ce magnifique torrent et c'est par un ascenseur (!), mû par la chute, que nous effectuons cette opération.

A un mille plus bas se trouve le *Whirlpool*, « le tourbillon. » Ici la rivière vient s'engouffrer dans une sorte de cirque immense formé par des rochers presque à pic. Sur leur sommet, dans les anfractuosités, s'épanouit une riche végétation. Il se produit dans ce cirque comme un tourbillon colossal et souvent il arrive que d'énormes troncs d'arbres, amenés par les eaux, restent des jours et des jours ballottés de ci de là dans ce vaste entonnoir sans pouvoir en sortir.

Remontant en voiture nous traversons le *Suspension Bridge*. Au-dessus du pont des voitures et des piétons se trouve la voie ferrée. C'est là que le *Great Western Railway* effectue son passage au-dessus du Niagara, à une hauteur de 200 pieds environ. Le pont a une longeur d'un peu plus de 700 pieds. En arrivant de l'autre côté, nous pénétrons dans les possessions anglaises; nous côtoyons la rivière pendant près de 2 milles, sans perdre un instant de vue la grande cataracte qui se présente devant nous dans toute son immensité, avec le *Centre Fall* et la *Cataracte américaine* sur la gauche.

Nous ne tardons pas à arriver à la chute, au *Horse Shoe Fall*, au point où les eaux que l'on voit venir de plusieurs milles de distance tombent dans le gouffre

d'une hauteur de 360 pieds. La cataracte a une largeur de 3,600 pieds environ. Par suite de la désagrégation des terrains, un immense fer à cheval s'est creusé; de là le nom de *Horse Shoe Fall*, et c'est dans ce cirque que se précipite une quantité d'eau qui a été évaluée à 100 millions de tonnes en moyenne et par heure.

Conformément à l'usage, nous revêtons des vêtements imperméables *ad hoc* et nous descendons sous la chute. Guidé par un nègre, je pousse un peu plus loin que mes compagnons, et à demi aveuglé par l'eau qui tombe en pluie à l'endroit où l'on passe, assourdi par le bruit, j'arrive presque au centre du fer à cheval. On ne gagne à cette expédition qu'un bain plus ou moins complet.

Repassant sur la rive américaine par le *New Suspension Bridge*, réservé aux piétons et aux voitures, et qui est jeté parallèlement à la grande cataracte à 4 ou 500 yards de distance, nous arrivons aux rapides qui précèdent la chute américaine. Quelques îles jetées çà et là sont, par des ponts, mises en communication avec la terre. Dans l'une, *Bath Island*, il y a un établissement de bains (!) et une usine à papier (!!). Elle communique avec *Goat Island*, d'où nous passons dans *Luna Island* qui sépare le *Centre Fall* et la *Chute américaine*. De *Luna Island* on peut obtenir un excellent coup d'œil sur celle-ci, dont la largeur est d'environ 400 yards; l'eau tombe perpendiculairement d'une hauteur de 170 pieds. En continuant à côtoyer l'abîme, on atteint le *Centre Fall*, sous lequel on peut pénétrer comme sous le *Horse Shoe Fall*, et une grotte appelée

the Cave of the Winds. Si l'on remonte plus haut, on finit par arriver à trois îles connues sous le nom de *Three Sisters* « les trois sœurs »; de la dernière, on obtient une vue complète des rapides qui précèdent la grande cataracte.

Demain nous n'aurons plus besoin de guides; et, débarrassés de leurs importunités, nous irons, avant de reprendre le cours de notre voyage, visiter une fois encore les points qui nous ont le plus frappés.

22 octobre. — A cinq heures du matin je réveille mes compagnons, qui me reçoivent avec un concert d'injures, je dois l'avouer; j'y reste insensible et j'essaye de leur prouver que, comme nous devons prendre le train à onze heures, nous n'avons que tout juste le temps nécessaire pour revoir une dernière fois le sublime spectacle de la veille. Mon éloquence porte ses fruits. Il ne fait pas jour encore, et nous nous habillons à la clarté d'une maigre bougie.

Enfin nous voilà prêts; nous allons à la fenêtre, — le jour commence à paraître. Malédiction! un brouillard règne, si dense, qu'il est impossible de voir la maison en face, de l'autre côté de la rue. J'insiste pourtant pour qu'on se mette en route. Ces messieurs y consentent heureusement. Nous devions être récompensés de ne nous être pas laissés aller au découragement.

Nous voici sur la rive canadienne, presque en face de la chute américaine. Une brume épaisse continue à nous envelopper. Puis tout d'un coup le soleil, comme un globe sanglant, nous apparaît au-dessus de *Luna Island.* Quelques rayons perçant les nuées teintent çà et là de lueurs étranges, presque fantastiques, des

points détachés de la grande chute, le brouillard qui tour à tour épaissit ou disparaît et s'élève du fond de l'abîme, les grandes vagues aux tons d'émeraude des rapides, l'écume plus blanche que le lait, les profonds ravins, le feuillage sombre des arbres, les îles avec leur ceinture de flots mugissants. Il me semble, en voyant le soleil prenant le dessus, les contours graduellement s'accuser, que tout ce qui nous environne sorte du néant, que j'assiste à la création du monde. Un cri d'admiration s'échappe de nos lèvres. Mais quels mots sauraient rendre un tel spectacle! Je ne connais que quelques dessins de Gustave Doré qui pourraient en donner une idée, mais bien faible encore.

Un charme de plus, c'est l'absence absolue de tout être vivant; rien que le sourd mugissement de la chute qui vienne troubler le silence solennel.

Bientôt la nature semble se réveiller, le soleil chasse quelques canards sauvages qui passent sur nos têtes prenant leur essor vers les grands bois, la brume se dissipe petit à petit, et nous revoyons le Niagara comme nous l'avons vu hier, dans sa majesté grandiose.

Nous avons encore un peu de temps devant nous, et nous en profitons pour continuer notre promenade sur la rive canadienne. Une route remonte le long du fleuve, nous nous y engageons. Au bout d'un mille ou deux, nous arrivons à une jolie île qui porte le nom de son propriétaire *M. Thomas Streat;* sur la rive, et presque en face, se trouve une source connue sous le nom de *Burning Spring*. Elle est chargée d'acide sulfhydrique, et quand on approche de l'orifice une allumette enflammée, le gaz qui s'en dégage brûle avec

une flamme brillante. L'eau de cette source contient en abondance du soufre, du fer et de la magnésie. A quelques pas plus loin on en rencontre une seconde, sulfureuse aussi, mais qui ne dégage pas de gaz. Ces deux sources ne sont pas utilisées. La route fait ici un coude et gravit les hauteurs qui dominent le Niagara ; en arrivant sur la crête, on aperçoit un couvent catholique, admirablement situé, et d'où l'on jouit d'une vue d'ensemble remarquable sur les cataractes et les rapides. Mais l'heure du départ approche et nous redescendons vers notre hôtel en passant par un étroit ravin, très profond, qui s'est produit dans le sable. Les parois en sont curieusement percées de milliers de petits trous ronds creusés par les hirondelles, qui arrivent ici en mars, pour y faire leur nid, et disparaissent en mai. Leur nombre est incalculable. Les habitants ont baptisé cet endroit le *Swallows' Hotel* « l'hôtel des hirondelles. »

A une heure nous montons dans le train qui doit nous amener à *Chicago*, en passant par le *haut Canada*. En traversant les rapides, sur ce pont qu'hier nous avons traversé en voiture, de notre wagon, nous jetons un regard d'adieu au Niagara.

Nous voici dans les possessions anglaises. Le pays est superbe. Les terres sont bien cultivées, les bois bien aménagés, les prairies très riches. Les arbres semblent être à peu près ceux de nos contrées, le pin, le chêne, l'orme, l'érable, etc. De nombreuses clôtures séparent les champs où l'on voit des maisons jetées çà et là, mais assez rapprochées. A gauche, des hauteurs boisées ; à droite le terrain descend en une pente à peine sen-

sible vers le lac *Ontario*, que les arbres et la brume empêchent de distinguer.

Bientôt les hauteurs à gauche s'accentuent, mais la voie ferrée s'en écarte, et on ne tarde pas à arriver à *Hamilton*, point de jonction avec la ligne de *Toronto*.

De *Hamilton* on aperçoit le lac. Les hauteurs couronnées d'arbres qui le bordent en cet endroit, les navires qui se balancent sur ses eaux, sont d'un coup d'œil charmant.

Le train reprend sa marche vers l'ouest; l'horizon de collines qui se trouvait sur notre gauche s'éloigne de plus en plus; les champs deviennent plus rares, mais la contrée est encore très-pittoresque avec ses longues échappées de prairies vertes sur lesquelles se détache le feuillage sanguinolent des grands *chênes rouges*. On passe à *Paris*, puis à *Londres*, deux petites villes qui n'ont de commun avec les vieilles cités européennes que le nom; et la nuit arrivant bientôt, chacun se dirige vers le *Pulmann's Palace Hotel car*, un véritable restaurant sur rails, où l'on nous sert un dîner des plus respectables.

Puis, devisant et fumant, nous attendons notre arrivée à *Détroit*, située de l'autre côté du *Detroit River*, qui unit les lacs *Huron*, *Saint-Clair* et *Erié*, et que le train tout entier, moins la locomotive, traverse sur un bac à vapeur.

En raison des détours qu'on est obligé de faire, le trajet sur la rivière est d'un peu plus de 2 milles. Le ferry boat a 400 pieds de long. Le train occupant la place où devrait passer l'arbre de couche, chaque roue est munie d'une machine spéciale, qu'on me dit être

d'une force de 325 chevaux-vapeur. Les roues sont garnies d'armures de fer pour briser la glace, lorsqu'en hiver la rivière est prise.

Malheureusement l'obscurité m'empêche de suivre les détails d'exécution de cette traversée originale.

Le ferry boat nous débarque sur le territoire des États-Unis, dans le *Michigan*, dont la capitale est *Lansing* sur le *Grand River*, petite ville de 5 à 6,000 habitants, mais dont *Détroit* est la ville la plus importante. Celle-ci a une population de près de 80,000 âmes et jouit d'une grande importance, en raison des diverses lignes de chemins de fer qui viennent aboutir dans ses murs, et de sa situation sur les frontières du Canada.

La nuit est avancée et chaque passager ne tarde pas à aller rejoindre sa couchette.

Le lendemain matin, en nous éveillant, nous nous trouvons dans l'État d'*Indiana*, pays essentiellement agricole et fort riche, sauf dans la partie que nous traversons, dont l'aspect est triste et laid. La capitale de l'Indiana est *Indianapolis* (50,000 hab.) sur le *White River* et où se rencontrent une douzaine de lignes ferrées.

J'entrevois à travers la brume le lac *Michigan*, et sur ses bords de véritables falaises de sable.

Bientôt nous sortons de l'Indiana, et à huit heures nous faisons notre entrée à *Chicago* dans l'*Illinois*.

IV

CHICAGO

23-28 OCTOBRE

Importance de Chicago. — Les grands hôtels en Amérique. — Aspect de Chicago. — Républicains et démocrates. — Le système de l'éducation aux États-Unis. — Les écoles de Chicago. — Commerce et industrie. — Les Stock Yards. — Mouvement des grains et céréales. — Le caractère des Américains dans les États de l'Ouest et du Pacifique.

23 octobre. — *Chicago* est placée à l'embouchure de la *Rivière de Chicago*, à l'ouest du *Lac Michigan* dans une situation tout à fait exceptionnelle. En dehors des chemins ferrés qui viennent y aboutir et qui sont au nombre de plus de trente, elle est en communication avec le *Golfe du Mexique* par le *Mississipi*, par un de ses affluents l'*Illinois* et le canal du *Michigan*, avec l'*Atlantique* par les grands lacs et le *Saint-Laurent*.

Cette ville, qui en 1837 comptait 4,200 âmes seulement, a aujourd'hui une population de 661,951 habitants, d'après le recensement de 1874 (blancs, 636,694; individus de couleur, 5,257), et cela malgré l'effroyable incendie qui le 8 octobre 1871, vint la détruire aux trois quarts, brûlant 1,800 maisons et laissant 98,000 personnes sans abri. Les pertes furent estimées à plus

de 200 millons de dollars. Mais ce désastre n'abattit le courage de personne. Dès que le feu fut éteint chacun se remit à l'œuvre. Le surlendemain tout se réorganisait; cinq journaux dont le matériel avait été réduit en cendres reparaissaient, et aujourd'hui la ville, presque entièrement reconstruite, compte 200,000 habitants de plus qu'elle n'en avait alors.

C'est actuellement de beaucoup la cité la plus importante de l'État d'*Illinois*, dont la capitale est *Springfield* (18,000 habitants), située sur le *Sangamon*, un affluent de la rivière dont l'État porte le nom.

Dans l'*Illinois* on élève une grande quantité de bétail et la culture y est très avancée. Le sol est extrêmement fertile et on y récolte surtout du grain en grande abondance.

Aussi *Chicago* est-elle le centre du mouvement le plus considérable qui soit au monde, en blés, farines, viandes conservées, lards, etc., et comme les usines de différentes espèces y sont aussi nombreuses, c'est la ville qui sert d'entrepôt en quelque sorte à tous les États de l'Ouest.

A notre arrivée nous trouvons à la gare les correspondants de la maison Belmont, MM. Greenebaum et Blum venus au-devant de Rothschild. Guidés par ces messieurs, nous sommes bientôt installés au *Palmer Hotel*, le meilleur de Chicago, un de ces immenses caravansérails dont les Américains ont la faiblesse d'être si fiers.

J'ai, je l'avoue, le mauvais goût de penser que le dernier mot du *comfort* ne se trouve pas dans le

tumulte et le bruit résultant de l'agglomération sous un même toit de huit cents individus et souvent plus. J'aime mieux n'avoir pas, en rentrant chez moi ou en sortant, à traverser un vestibule encombré de tous les oisifs du voisinage et communiquant avec un *bar-room* d'où s'échappent les émanations mêlées du tabac, de l'alcool, de l'ale, etc. Je préfère des siéges où l'on puisse s'asseoir et un lit où l'on puisse se coucher à ces meubles resplendissants, mais horribles, où les satins criards et les ornements de mauvais goût, surchargés de dorures, produisent une cacophonie étrange. Enfin il m'est impossible d'arriver à apprécier ces repas trop copieux, où la chair est encore plus médiocre qu'elle n'est abondante.

A midi, nous commençons notre tournée de curieux dans la ville, et notre première visite est pour le *Board of Trade*. C'est la Bourse de l'endroit. Mais on n'y spécule pas sur les valeurs, et seulement sur les grains, les lards, les eaux-de-vie, etc., dont les cours sur la place de *New-York* sont à certaines heures annoncés officiellement du haut d'une tribune, puis affichés, par le secrétaire de l'association qui compte 1,800 membres payant une cotisation. Nous faisons la connaissance de plusieurs des notabilités de l'endroit. Rothschild est appelé sur l'estrade et présenté officiellement au Board of Trade. Il est accueilli avec acclamation et, suivant l'usage, remercie par quelques mots de la réception qui lui est faite. Son « speech » est fréquem-

ment couvert par les applaudissements et se termine au milieu des *cheers* de l'assistance.

Il se dérobe enfin à cette ovation; nous le suivons et nous reprenons notre promenade à travers la cité.

Les rues sont généralement larges et bien bâties, se coupant à angle droit. La rivière partage la ville en trois quartiers que, d'après leur situation, on distingue sous les noms de Chicago nord, Chicago sud, et Chicago ouest. Des ponts et des tunnels facilitent les communications. L'un de ces tunnels servit utilement pendant la conflagration de 1871 à abriter contre les atteintes des flammes les habitants du voisinage. Comme je l'ai dit, les maisons sont généralement bien construites; depuis le dernier incendie, les maisons en bois ne sont plus autorisées dans l'intérieur de la ville. Elles étaient pourtant bien jolies ces petites demeures coquettes, dont on voit encore quelques spécimens dans les rues extérieures et qui reviennent, les plus belles, à 4,000 $ seulement, tant le bois est bon marché. La voie principale, le Broadway de Chicago, où se trouve le *Palmer Hotel*, s'appelle *State Street*. Les personnes riches habitent la partie sud de la ville, dans *Michigan Avenue* et les rues avoisinantes.

Dans quelques endroits les chaussées sont pavées en bois, dans quelques autres elles sont macadamisées, mais le plus souvent on enfonce jusqu'à mi-jambe dans un sable fin et léger comme de la cendre. En hiver, grâce au traînage qui s'établit de bonne heure et dure assez longtemps, les inconvénients de cet état de choses ne se font pas sentir; il n'en est pas de même quand la neige a disparu et nous en faisons la pénible expérience.

Pas un monument à Chicago. Les édifices publics n'offrent aucun intérêt, à l'exception de ceux qui contiennent les machines qui envoient l'eau dans les différents quartiers. De ces machines, l'une surtout, la dernière construite, qui provient des usines de *Pittsburg*, est remarquable. Elle aspire et envoie à 112 pieds de haut 37 millions de gallons d'eau par vingt-quatre heures. Le gallon équivaut à un peu plus de 4 litres et demi. Cette machine brûle 35 tonnes de charbon par jour. L'eau provient du lac, d'où elle est amenée d'une distance d'environ 2 milles par un conduit en maçonnerie qui a 5 pieds de haut.

Un autre conduit plus considérable amènera l'eau à 7 ou 8 milles de l'autre côté de la ville. Il est construit, mais les machines qui permettraient de l'utiliser ne sont pas terminées.

Si les monuments publics sont rares à Chicago, on ne saurait en dire autant des promenades. Elles sont fort bien entretenues. Le nouveau parc qu'on est en train d'installer sur les bords du lac Michigan, mérite une mention spéciale en raison de sa magnifique situation.

Nous avions rencontré à diverses reprises un grand char attelé de quatre chevaux, orné de bannières, d'affiches et portant une fanfare qui s'escrimait avec un entrain endiablé à faire le plus de bruit possible. Il semblait, d'ailleurs, régner dans la population une animation anormale. Renseignements pris, nous fûmes informés qu'il devait y avoir une élection le mardi suivant, et que la promenade de ce char n'avait d'autre objet que de convoquer à un meeting qui devait se

réunir le soir, les partisans du parti républicain. Il devait y avoir aussi un meeting du parti opposé.

L'élection n'intéressait que le comté; mais l'occasion étant bonne pour voir de près les citoyens de la libre Amérique dans l'exercice de leurs droits politiques, il fut décidé que nous irions à ces réunions.

Il est bon de rappeler que ces noms de républicain et de démocratique, donnés aux partis des États-Unis, n'ont rien de commun avec la signification qu'on leur attribue en France. Généralement le parti républicain ici se compose des gens qui veulent voir la centralisation de tous les pouvoirs s'établir, avec Washington pour capitale. Les démocrates, au contraire et avec raison, à mon avis, en raison de l'immensité du territoire, combattent pour la décentralisation. Aujourd'hui l'expression parti démocratique est synonyme de parti de l'opposition.

La salle où se tient la réunion républicaine offre une curieuse composition de types très-divers, mais où les hommes de couleur sont en plus grand nombre qu'on eût pu le supposer. C'est que, en raison même de leur faiblesse numérique relativement à la population totale de la ville, ils ont grand soin de ne jamais manquer une occasion de remplir leurs devoirs d'électeurs. Tout se passe avec un ordre parfait et le discours de M. John Jones, le député sortant, discours très modéré dans la forme, très sage, est fréquemment interrompu par les applaudissements. Puis une résolution proposée est adoptée à l'unanimité et l'assemblée se sépare sans tumulte.

Il est tard et nous nous hâtons de nous diriger vers

le lieu de réunion du meeting démocratique. Quand nous arrivons il touche à sa fin; mais, ici comme dans l'autre réunion, règne le calme le plus complet. C'est cependant un meeting du parti de l'opposition qui, en raison d'une décision prise par les autorités de la ville il y a quelques jours, interdisant la vente de la bière le dimanche, a recruté de nombreux partisans. Tant il est vrai que partout il arrive souvent que les plus grands effets sont produits par les plus petites causes.

Mais c'est que cette décision touchait à un point bien sensible chez la partie allemande de la population de Chicago, qui compte pour les deux cinquièmes dans la population totale !

Dès mon arrivée j'avais été du reste frappé de cette prédominance de l'élément tudesque. A chaque pas, durant ma promenade dans la journée, des mots allemands étaient venus frapper mes oreilles, et presque partout sur les plaques indicatrices des noms de rues en anglais, j'avais pu lire ces mêmes noms en allemand.

24-26 octobre. — Aux États-Unis, le système d'éducation adopté a déjà attiré depuis quelque temps l'attention de plusieurs des gouvernements de l'Europe. Il mérite d'être étudié.

D'après la constitution même, le pouvoir central n'agit que dans les questions d'intérêt général où la sécurité du pays tout entier est en jeu, et dans les rapports du pays avec les puissances étrangères ou dans le règlement d'affaires d'État à État.

Les écoles militaires et navales sont les seules qui soient sous le contrôle direct du gouvernement de *Washington*.

Dans tous les autres cas, son action se borne à des concessions de terrains faites aux différents États pour constituer des fonds d'entretien pour les écoles ou pour permettre l'établissement de maisons d'instruction destinées aux études agricoles, industrielles ou mécaniques.

La règle est uniforme et le Gouvernement central n'exerce aucun contrôle toutes les fois qu'il ne s'agit que de la bonne direction de ce qui intéresse spécialement les différents États, les comtés, les villes ou les cités.

L'État, lui, n'abdique pas ses droits ; mais il laisse les pouvoirs législatifs et administratifs les plus étendus aux autorités locales, aux sociétés organisées dans un but défini dans les localités. Il n'intervient que lorsque les intérêts de l'État tout entier sont en jeu.

A chaque État donc revient la responsabilité de l'éducation de ses citoyens, éducation qui doit les mettre à même de remplir leurs devoirs politiques. Cette responsabilité est reconnue officiellement par l'établissement d'écoles publiques soutenues, d'une part, par les *State schools' Funds* alimentés par les concessions de terres faites par le Gouvernement central, et par des fonds affectés à cet objet par chaque État ; d'autre part, par des taxes locales imposées à ceux mêmes qui profitent des écoles. La direction et l'organisation des écoles dans chaque localité sont laissées aux municipalités ou à des sociétés organisées dans ce but spécial ; l'État se réserve une surveillance générale.

Dans quelques États seulement l'instruction est obli-

gatoire, mais nul n'est contraint de suivre les cours des écoles publiques.

L'État préside à la répartition des écoles et détermine les différents genres d'écoles qui doivent être établies et régies par les autorités. Parfois il prescrit quelles sont les branches d'instruction qui doivent être plus ou moins développées. Il veille à la création des *districts* scolaires, détermine les moyens par lesquels l'argent peut être recueilli; il préside à l'organisation; il peut nommer les personnes chargées de la surveillance, qui sont choisies parmi les plus honnêtes et les plus instruites; il fixe la limite de leurs pouvoirs, la durée des fonctions de chacun, la manière de pourvoir aux vacances.

C'est encore l'État qui décide les conditions d'âge et de présence pour les élèves et qui, dans certains cas, préside au placement et à l'emploi des fonds d'écoles fournis par le Gouvernement central.

Les municipalités organisent les districts en se conformant aux lois de l'État; elles choisissent généralement les personnes investies de la surveillance, lèvent et recueillent les impôts pour les écoles.

Dans chaque localité les personnes chargées de la surveillance examinent les professeurs et les nomment; elles fixent leurs appointements quand il n'y a pas été pourvu autrement, veillent à la construction des écoles, à la fourniture de tout le matériel nécessaire, et promulguent les règlements.

Les exigences de la vie en Amérique et l'organisation politique du pays soustraient de bonne heure les enfants aux influences de la famille; aussi, dans les

écoles, fait-on une large part à leur éducation morale et leur donne-t-on des habitudes de discipline sévère. On exige d'eux une soumission absolue à leurs maîtres, de façon à ce qu'ils sachent plus tard respecter les mesures restrictives que peuvent prendre les autorités constituées.

Dans la première période de l'éducation, on emploie les punitions corporelles (elles sont supprimées toutefois dans quelques villes comme Chicago, New-York, etc.); plus tard les punitions sont d'un ordre tout moral. Dans les classes, les mouvements se font avec une précision militaire.

La durée totale des études est de douze années qui se subdivisent en quatre années de « Common School » ou école primaire, quatre années de « High School » ou école secondaire et quatre années passées dans les Colléges et les Universités dispersées dans le pays, les unes sous le contrôle de l'État et subventionnées par lui, les autres dirigées et fondées, soit par des congrégations religieuses, soit par des particuliers.

Dans tous les cas, ces institutions sont exemptes d'impôts.

Dans les « Common Schools » on apprend à lire, à écrire, la grammaire, l'arithmétique, la géographie, et souvent aussi le dessin et la musique vocale.

Dans les « High Schools » l'enseignement porte sur l'algèbre, la géométrie, quelques éléments de mécanique, de physique et de géologie, la rhétorique, l'histoire, la littérature anglaise, le latin, une langue étrangère, — le français ou l'allemand, — enfin quelquefois le grec.

Durant les quatre dernières années, on complète les

études des années précédentes, du latin, du grec, du français ou de l'allemand; on aborde les mathématiques supérieures et leurs applications, les sciences naturelles, la logique, la philosophie, et on suit des cours spéciaux soit de sciences, soit de droit, de médecine ou de théologie.

Dans les États du Nord, les blancs et les enfants de couleur vont aux mêmes écoles. Il n'en est pas ainsi généralement dans le Sud.

Dans les campagnes, les filles et les garçons n'ont qu'une école commune. Dans certaines villes, les deux sexes ne sont séparés qu'à partir des écoles du second degré. Mais presque partout les cours enseignés sont les mêmes pour les deux sexes.

Bien que souvent on commence et on finisse les cours par une lecture de la Bible et une prière, jamais il n'est fait d'instruction religieuse dans les écoles publiques.

Des écoles du soir sont ouvertes dans presque toutes les villes pour les adultes. On y enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la tenue des livres, le dessin, etc.

Dans les villes, la majorité des professeurs sont des femmes, et les résultats obtenus par leur emploi, surtout dans les écoles primaires, sont excellents.

Les écoles sont généralement ouvertes de neuf heures à quatre heures. Les enfants n'ont dans l'intervalle que quelques instants pour leur repas, mais on leur laisse, quand ils passent d'un sujet d'étude à un autre, un quart d'heure de repos dans les salles mêmes. Ils ont deux jours de congé par semaine et deux mois de vacances par an.

Tous ces détails qui, bien entendu, ne se rapportent qu'aux écoles publiques, m'ont été donnés par l'Honorable *Duane Doty*, *Superintendant* des écoles de la ville de Chicago. Mais pour qui voudrait des renseignements plus précis, je me fais un véritable plaisir d'indiquer un ouvrage intitulé « The Free School System of the United States », par M. *Francis Adams*, publié récemment à Londres chez *Chapman and Hall, Picadilly 193.* On y trouvera des indications aussi intéressantes qu'utiles.

Chicago passe pour une des villes où les écoles sont les mieux organisées et c'est avec une vive satisfaction que j'en visite plusieurs, guidé par *M. Doty*.

Elles sont généralement claires et bien aérées. Les enfants des deux sexes sont réunis. Chacun est assis sur un siége à part avec un pupitre à part. Les salles sont presque toutes de cinquante à soixante élèves. La moralité n'a, paraît-il, rien à souffrir de ce contact constant des filles et des garçons, qui se prolonge depuis l'âge de six à sept ans jusqu'à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans. Au contraire, M. Doty assure qu'il n'y a reconnu que d'heureux effets. « Nous ne laissons aucun rôle à l'imagination, de cette façon », me dit-il.

La moyenne des appointements des professeurs est, au bout de cinq ans d'exercice, de 750 $ par an.

Les professeurs des écoles primaires sont plus rétribués que ceux des écoles du second degré, en raison de ce que leur tâche a de plus pénible et de plus ardu.

Le principal d'une des deux écoles que j'ai visitées touche 2,000 $ par an et le sous-directeur, qui est une femme, 1,200 $.

Ces écoles n'ont naturellement — les élèves étant

tous externes — ni réfectoires, ni cuisines, ni cours. Elles se composent simplement d'un bâtiment à trois étages ordinairement divisés en salles qui servent à la fois aux études et aux classes.

En dehors des écoles publiques il y a, à Chicago comme dans toutes les villes des États-Unis, un nombre considérable de maisons d'éducation particulières, dirigées souvent par des corporations religieuses. Les études sont les mêmes que dans les écoles publiques.

D'après le dernier recensement, effectué en octobre 1874, le nombre des élèves suivant régulièrement les cours et âgés de moins de vingt et un ans était de 15,949 dans les écoles publiques et de 28,251 dans les institutions privées. Le nombre des individus entre douze et vingt et un ans ne sachant ni lire ni écrire n'était que de 186.

Mais très peu de jeunes gens poussent leurs études au delà des cours d'instruction primaire. Ainsi sur 40,000 suivant actuellement les cours primaires, il n'y a pas plus de 8,000 qui suivront ceux du second degré et pas plus de 1,000 qui achèveront les quatre années de cours complémentaires. C'est qu'en Amérique l'homme entre de bonne heure dans la vie active.

Chicago est, je l'ai déjà dit, le principal entrepôt de l'Ouest. Deux mots sur quelques-uns des grands établissements qu'on rencontre dans cette ville, permettront de donner une idée de l'importance de son commerce et de son industrie.

La maison de toiles, lainages, soieries, etc., de

Field, Leiter and C°, joue ici le rôle de celle du fameux *M. Stewart*, dont la fortune est estimée au bas mot 150 millions, à New-York et dans les États de l'Est. Ils font par an pour 20 millions de dollars d'affaires. Les objets de provenance américaine entrent pour les trois quarts dans ce chiffre, ceux de provenance anglaise pour 4 millions et les produits français pour 2 millions seulement. Ce sont les soieries de Lyon qui forment le plus gros appoint dans ce dernier chiffre.

Les deux maisons de gros et de détail de MM. Field, Leiter and C° occupent plus de 1,000 ouvriers et plus de 100 chevaux à Chicago seulement.

Le commerce des chaussures est entre les mains de trente maisons qui font par an pour 30 millions de dollars d'affaires. Nous en visitons une qui n'occupe que le quatrième rang par son importance. Une partie des chaussures sont fabriquées dans des ateliers que nous traversons. Tout s'y fait à la mécanique, avec une rapidité surprenante. Les produits sont d'un bon marché extraordinaire, comparativement aux prix de toutes choses aux États-Unis. Les bottes se vendent de 3 $ à 5 $ 1/2 suivant les dimensions, les souliers de 2 $ à 2 $ 75 cents. Annuellement la maison expédie dans l'Ouest 3,000 caisses contenant ou 12 paires de bottes ou 60 paires de souliers fabriquées par elle, et en dehors de cela 4,000 caisses de chaussures importées. Les ouvriers gagnent en moyenne 16 $ par semaine. Leurs salaires varient entre 12 et 25 $. Les trois cinquièmes de ces ouvriers sont d'origine irlandaise.

Les peaux viennent des États environnants et de l'Ouest; elles sont tannées à Chicago. Il y a eu des

années où les bénéfices nets de la maison se sont élevés à 60,000 $.

Ces chiffres ont certes leur éloquence ; mais laissant de côté toutes les autres manufactures et maisons de commerce de Chicago, son industrie métallurgique, qui a fait de tels progrès qu'elle ne saurait tarder de rivaliser avec celle de *Pittsburgh*, le Manchester de l'Amérique, si on jette un coup d'œil sur les *Stock-Yards* où viennent affluer tous les bestiaux, les moutons et les porcs de l'Ouest, dont la viande ou fraîche ou préparée est expédiée dans le monde entier, les élévateurs au moyen desquels s'effectuent le déchargement et le chargement des grains et des farines récoltés dans les États environnants et qui doivent servir à l'alimentation des populations des États de l'Est et de l'Europe, il est impossible de n'être pas frappé d'étonnement.

27 octobre. — Les *Stock-Yards* sont établis à une extrémité de la ville et il nous faut une bonne heure pour nous y rendre de notre hôtel. C'est sous la conduite de *M. Morriss*, le fondateur en quelque sorte de cette immense institution, que nous procédons à notre visite.

M. Morriss n'a que trente-six ans. Il est arrivé à Chicago à l'âge de treize ans. Il débuta par être gardien de troupeaux. C'est par son intelligence et son industrie qu'il est arrivé à la situation qu'il occupe aujourd'hui. Son honorabilité est si universellement reconnue, que dans toutes les contestations il est pris comme arbitre et que sa décision est toujours acceptée.

Il était impossible d'avoir un meilleur guide. — Un

grand nombre de ces petits chevaux dont se servent dans les prairies les gardiens de troupeaux, sont attachés à des anneaux devant l'entrée de l'*Union Stock-Yards National Bank*, une institution qui ne prête son concours à aucune spéculation, à aucune entreprise aventureuse et se borne à aider de tous ses efforts à l'accroissement des affaires sur le marché, au règlement de toutes les transactions entre les vendeurs et les acheteurs sur une étendue de pays dont on ne peut se faire aucune idée. Chacun de nous détache un de ces chevaux et nous nous engageons dans le dédale des rues séparant les enclos où sont parqués les bestiaux, les moutons, les cochons en quantité innombrable.

Chaque année, depuis la fondation des *Stock-Yards*, le chiffre des affaires va en augmentant. Depuis dix ans la quantité des bêtes à cornes entrant chaque année à Chicago a plus que triplé, et pourtant ce commerce ne paraît être encore que dans son enfance; il semble qu'il n'y en ait que les bases de posées.

Ce n'est, en effet, que maintenant seulement que commence à s'effectuer le véritable développement des États et des Territoires de l'Ouest. L'émigration amène sans cesse, comme le flot de la marée, de nouveaux individus qui, en atteignant de nouvelles régions, augmentent les sources de la production.

En 1874, bien que cette année-là les bestiaux eussent beaucoup souffert, le chiffre des entrées des bêtes à cornes dans les *Stock-Yards* a été de 83,000 têtes supérieur à celui de l'année précédente, soit une augmentation de 11 p. 100.

On a constaté en même temps un autre progrès. Au-

paravant le plus grand nombre des animaux amenés avaient entre trois, et plus généralement entre quatre et cinq ans; depuis deux ans, la plupart sont aussi forts et ont entre deux et trois ans seulement. Les procédés d'élevage se sont évidemment perfectionnés puisque, en un temps beaucoup moins considérable, les éleveurs peuvent offrir à l'acheteur des animaux valant ceux qu'ils lui amenaient autrefois; ils y trouvent un grand avantage, la viande étant plus riche et de meilleure qualité et les risques courus étant de durée moindre. C'est d'ailleurs en partie à cette différence dans l'âge des animaux amenés qu'est due l'augmentation de leur nombre, l'éleveur faisant deux et quelquefois trois envois dans le même temps où naguère il n'en faisait qu'un seul.

Il faut reconnaître à la vérité qu'aucun de ces animaux ne pourrait supporter la comparaison avec les plus beaux de ceux que journellement on vend à Paris par exemple. Cela tient en partie assurément aux longs transports auxquels les bestiaux sont contraints ici. Au mois de janvier 1874, les bêtes à demi ou aux trois quarts engraissées se vendaient entre 4 $ 25 et 4 $ 75 les 100 livres. Les bêtes grasses, au contraire, se vendaient entre 5 $ 50 et 6 $ 50 les 100 livres toujours. Ces chiffres sont bons à connaître pour qu'on puisse se faire une idée plus exacte des affaires qui se traitent ici; en voici d'autres :

En 1874, le chiffre des entrées dans les *Stock-Yards* de ce qu'on appelle bêtes du pays a été de. . . .	583,966
Le chiffre des entrées des bêtes du *Texas* et du *Cherokee* a été de.	260,000
Total des entrées.	843,666

Le chiffre des bêtes du pays ou étrangères expédiées des Stock-Yards par les chemins de fer de l'Est a été de.	551,813
Le chiffre des bêtes réexpédiées par les lignes de l'Ouest a été de.	64,636
Le chiffre des bêtes tuées et expédiées, les viandes préparées, *dressed beef*, a été de. . .	60,000
Le chiffre des bêtes tuées et expédiées, les viandes salées, *corned beef*, a été de	41,192
Le chiffre des bêtes tuées à Chicago pour la consommation a été de.	126,025
Total des sorties.	843,966

On peut, d'après ces chiffres, constater que 73 p. 100 des bestiaux reçus dans le courant de l'année 1874 ont été expédiés par les voies ferrées de l'Est. Sur ce nombre, une petite quantité était destinée à quelques villes du *Michigan* et de l'*Ohio*, une part plus grande à *Pittsburgh* et quelques autres points de la *Pennsylvanie;* mais la plus grande partie a été envoyée directement à *Buffalo*, *Albany*, *New-York* et la *Nouvelle-Angleterre*.

Ce débouché du commerce de Chicago est destiné à s'accroître dans de larges proportions, à cause de l'augmentation de la population dans les villes de l'Est et de la diminution constante de l'élevage des bêtes à cornes dans cette région.

On aura certainement été frappé du chiffre relativement peu important des bestiaux tués à Chicago pour être salés. J'ai dit que ce chiffre avait été de 41,192 en 1874. Il marque une grande augmentation sur 1878 où il n'avait été que de 21,712. Mais il est loin d'atteindre ce qu'il était autrefois en 1864-1865 où il a été de 93,459.

Cette décroissance a été causée par l'introduction sur

le marché des bœufs du *Texas*. Autrefois on ne les tuait que pour les peaux; maintenant, au contraire, ils servent exclusivement pour les salaisons, dont le commerce dans l'Ouest s'est localisé dans le *Kansas*.

Des manufactures se sont établies dans les régions où paissent ces bestiaux du *Texas*, et à *Chicago* il n'a plus été fait de bœuf salé que pour satisfaire à certaines commandes où on exigeait une qualité de produits supérieure à celle réclamée d'ordinaire.

L'accroissement qui s'est produit dans cette industrie en 1874, a été causé par la cherté exceptionnelle des porcs cette année-là; les bestiaux du *Texas* ont eu à subir, au contraire, une baisse assez marquée dans les prix.

Ce qui, peut-être, est plus curieux encore que la quantité de bestiaux réunie dans les *Stock-Yards*, de Chicago, c'est le nombre des porcs, gais, bien portants, grognants, qui grouillent dans les vastes enclos qui leur sont réservés.

L'année 1874 a été mauvaise pour les éleveurs de porcs, parce qu'elle a été défavorable pour le maïs, dont on fait ici la nourriture spéciale des compagnons de saint Antoine. Il y a eu sur 1875 une diminution sur les entrées de 79,371 bêtes et une diminution sur le poids moyen de 26 livres par animal.

Il a été reçu sur pied et vendu en 1873 aux *Stock-Yards* une quantité de porcs représentant en poids.	1,058,411,000 livres
Et en 1874 une quantité représentant seulement.	928,326,622 livres
Différence en livres. . . .	130,084,378

La répartition des animaux en 1874, où le chiffre des entrées a été de 4,258,379, s'est effectuée ainsi qu'il suit :

Envoyés dans l'Est.	2,301,540
Salaisons d'hiver et bouchers de la ville. . . .	1,382,761
Lards faits en été et bouchers de la ville. . . .	545,237
Réexpédiés dans l'Ouest.	28,821
Total.	4,258,379

Les porcs sont généralement petits, mais de race excellente. On y trouve beaucoup de croisements anglais. On les élève principalement dans l'*Illinois*, l'*Ohio*, le *Missouri*, l'*Indiana*, le *Kentucky*.

Les établissements où se font les salaisons de porcs méritent une visite. Tout s'y fait à la vapeur. L'animal, qu'on fait entrer dans un petit endroit clos, est aussitôt saisi par un pied de derrière et enlevé à quelques pieds au-dessus du sol; il passe devant un homme qui l'égorge, puis il est plongé dans une cuve pleine d'eau bouillante, où il est échaudé. Il en sort pour être vigoureusement raclé par un autre homme qui enlève ainsi les soies. Il est ensuite ouvert, vidé, puis il vient s'accrocher dans une salle froide où il demeure suspendu pendant vingt-huit ou trente heures. En été, il passe dans une glacière. L'opération tout entière ne dure pas dix minutes.

Quand l'animal est refroidi, il est dépecé, salé et mis en caisse.

Le sang et les bas morceaux sont expédiés en sacs dans les États du Sud et employés comme engrais.

Le sang des bœufs, après avoir subi une préparation chimique, est envoyé en France et principalement à Paris, où il est employé dans les raffineries.

Ces établissements de salaisons emploient un nombre

d'ouvriers souvent très considérable. Celui que nous avons visité en comptait 130.

Le commerce des moutons, quoique moins important que celui des bestiaux et des cochons, ne saurait être passé tout à fait sous silence. En 1874, il a été amené aux *Stock-Yards*, par les voies ferrées seulement, 338,655 moutons.

On paye tant par tête pour l'entrée des animaux quels qu'ils soient. Ce prix d'entrée est remboursé pour ceux qui ne sont pas vendus.

Les *Stock-Yards* couvrent une superficie de 500 acres (l'acre vaut 40 ares 97 centiares). Neuf lignes de chemin de fer y ont des gares.

Autour des *Stock-Yards*, du côté de la rivière, se trouve un quartier de curieuse apparence. Les maisons, petites, presque toutes avec un rez-de-chaussée seulement, sont habitées par les bouchers, les écorcheurs, tous les ouvriers employés dans les établissements où l'on fait les salaisons. La lie de la population de Chicago s'est aussi concentrée de ce côté, et il ne serait pas prudent de se hasarder la nuit dans ces parages sans quelques précautions.

Ces gens, accoutumés à vivre dans le sang, n'ont qu'un médiocre respect pour la vie de leur semblable, et les rixes, qui sont fréquentes, se terminent toujours par la mort de quelques-uns des combattants. La police se mêle peu de ce qui se passe, et on m'a montré dans l'établissement que nous avons visité un écorcheur qui s'est rendu coupable de trois assassinats déjà et qui

vaque tranquillement à ses occupations sans être inquiété.

D'immenses chantiers de planches de toutes espèces et de toutes dimensions sont situés de l'autre côté de ce faubourg. Ces planches, qui sont vendues à raison de 15 à 18 $ les 1,000 pieds carrés de 1 pouce d'épaisseur, sont expédiées dans l'Ouest pour servir à la construction des maisons, dans les wagons qui ont amené les bestiaux; des scieries en nombre considérable, des fabriques d'où sont expédiées des portes et des fenêtres toutes faites s'élèvent autour de ces chantiers.

Un peu plus loin on aperçoit les *élévateurs* pour les grains et les farines. Il y a à Chicago dix-huit de ces élévateurs, presque tous conçus sur le même modèle.

Nous en visitons un qui appartient à *MM. Armour* et *Dole*. Ils en possèdent deux autres. La machine est de 750 chevaux-vapeur. C'est par elle que le grain est porté à 130 pieds de hauteur et vanné en même temps; puis il est amené dans la cale des bateaux qui arrivent au pied de la construction par un canal communiquant avec la rivière du Sud. Ce canal peut recevoir des navires de 2,200 tonneaux.

En un peu moins de dix minutes, 10,000 bushels de blé sont en notre présence versés dans la cale d'un bateau qui effectue son chargement pour New-York.

Le bushel, la mesure de capacité en usage aux États-Unis et au Canada, est d'une contenance variable suivant la nature des grains à mesurer. Il y a 60 livres de blé au bushel, 48 livres d'orge, 34 d'avoine, 56 de maïs. La livre étant la livre anglaise de 0kil.,453.

Les chiffres officiels du mouvement des grains et des céréales à Chicago, en 1874, sont les suivants :

	ENTRÉES :	SORTIES :
Farines.....	2,666,679 bushels	2,306,576 bushels,
Blé.....	26,764,622 —	27,634,587 —
Maïs et avoines.....	35,799,638 —	32,705,224 —
Seigle et orge.....	791,182 —	335,077 —

Pour le voyageur nouvellement débarqué aux Etats-Unis, Chicago n'est pas intéressante seulement au point de vue de son commerce et de son industrie. Ses habitants personnifient bien dans leur ensemble la société telle qu'elle est en réalité dans les États de l'Ouest et du Pacifique. C'est dans cette ville que m'est apparu pour la première fois le véritable caractère américain qui, dans les États du Sud et la Nouvelle-Angleterre, a déjà pris beaucoup de points d'analogie avec celui des peuples de la vieille, Europe. On peut constater à chaque pas ici, cet esprit entreprenant, cette volonté énergique, cette persévérance qui ne se rencontrent à un pareil degré dans aucun autre pays du monde.

On connaît déjà ce fait de ces cinq journaux qui, le surlendemain du terrible incendie qui avait réduit en cendres les trois quarts de la ville reparaissaient, invitant les citoyens à se remettre énergiquement à la tâche, rendant compte des points où les secours pouvaient être trouvés, etc., etc. Il en est un autre plus extraordinaire encore; il a été souvent rapporté et m'a été confirmé par des personnes dignes de foi. En 1872, pendant sept mois, à dater du jour où la gelée a cessé, les maisons, tant en bois que fer, pierres et briques, ont été reconstruites à raison d'*une maison par heure.*

Par cela, et par ce qui a été dit précédemment de l'activité commerciale et industrielle de Chicago, il est facile de se rendre compte des qualités très réelles, très indiscutables de cette race, où la force et la vie débordent comme chez un adolescent, mais, où l'équilibre des facultés n'est pas établi. C'est ainsi, par exemple, qu'à côté de tous les raffinements de la vie civilisée, il est des choses du confort le plus élémentaire qui font défaut, et qu'à tout instant on rencontre des gens qui n'ont pas l'air d'être habitués au luxe qui les entoure.

Au point de vue moral, les Américains sont d'un égoïsme féroce. Ce sentiment naturel chez l'homme est développé chez eux par le peu de temps qu'ils passent dans la famille pendant leur enfance, et par une recherche constante à éviter toute chose qui peut gêner leur indépendance. Puis la culture de leur esprit ne dépasse pas d'habitude un niveau très ordinaire, en raison justement de l'âge précoce auquel ils sont obligés d'entrer dans les affaires, ce qui les rend insensibles à toutes les questions d'art, qui ont une si grande place dans les pays où la civilisation s'est produite graduellement, marquant toutes choses en même temps de son empreinte.

On ne saurait toutefois manquer de constater la très grande politesse en général des hommes vis-à-vis des femmes et c'est là ce qui autorise à supposer que le jour où la fièvre des affaires, des entreprises, aura un peu diminué, ils sauront rapidement aplanir ces angles qui blessent au premier abord l'étranger.

Les femmes sont généralement plus instruites que

les hommes, elles causent agréablement et elles savent sortir des questions d'affaires, ce qu'il est souvent difficile d'obtenir de ceux-ci. Elles n'ont pas non plus poussé au même degré parfois risible l'amour-propre du pays. Leur goût est aussi plus épuré, bien que leurs toilettes soient souvent de celles qui feraient sourire des Parisiennes. Jeunes filles, leurs allures peuvent parfois sembler un peu étranges; femmes, elles sont telles que nul ne pourrait en médire.

Mais ce qu'on ne saurait assez louer à Chicago, c'est l'hospitalité qu'on y trouve, le gracieux accueil fait à l'étranger. Chacun rivalise pour lui être agréable. Quant à moi, je conserverai un souvenir toujours reconnaissant des aimables attentions dont nous avons été l'objet de la part de MM. Greenbaum et Blum, des personnes de leur famille et de leurs amis; je n'oublierai pas non plus ni notre journée de chasse dans les marais appartenant au *Tolleston Club*, sur la rivière du *Petit Calumet*, à quelques milles de Chicago, dans l'État d'*Indiana*, avec MM. L. P..., S..., F... P..., et E. W..., ni la soirée d'adieu si brillante qui nous a été offerte dans les salons du *Palmer-House* et où j'ai eu le plaisir de faire la connaissance du général *Sheridan* et de me rencontrer avec l'élite de la société de Chicago.

V

DE CHICAGO A SALT-LAKE CITY

LA CAPITALE DES MORMONS.

28 OCTOBRE — 3 NOVEMBRE.

Aspect de l'Illinois. — Le Missouri. — Les Prairies. — Les stations du chemin de fer *Union Pacific*. — Ascension des Montagnes Rocheuses. « Snow-Fences » et « Snow-Sheds ». — Magnifique coucher du soleil. — Descente des monts Wahsatch. — L'Utah. — Salt Lake City — — L'apôtre John Taylor. — Camp Douglas. — Visite à Brigham Youg. — Les « Germania Smelting Works ».

28 octobre. — A 10 heures du matin, après avoir pris congé de quelques-uns de nos nouveaux amis, qui nous ont très aimablement reconduits à la gare, nous montons dans le train qui doit nous mener à *Omaha* par la route de *Burlington*.

La voie ferrée traverse tout l'*Illinois* dont l'aspect n'offre rien de très remarquable. Les villes et les villages sont nombreux cependant et généralement bien construits; le pays semble riche et la culture excellente. Les champs ont souvent une étendue qui étonne; je n'ai rien vu toutefois qui approchât comme dimension de certain champ de blé de 19,000 acres que possède dans le pays un M. L. Sullivan, qui m'a été cité à Chicago comme possesseur de la plus grande ferme des environs. Il y emploie, m'a-t-on dit, 600 mulets et 500 ouvriers.

A *Burlington* on traverse le *Mississipi*. Le pont semble à une assez grande hauteur, la rivière paraît large, limpide, bordée de hautes falaises à pic, mais l'obscurité — il est sept heures du soir — ne nous permet pas de jouir du spectacle.

Nous sommes entrés dans un nouvel État, l'*Iowa*, qui doit son nom à la principale rivière qui l'arrose, un affluent du Mississipi. Sa capitale est *Cité des Moines*, sur la rivière de ce nom. Le sol est ondulé et couvert d'immenses prairies qui alternent avec de belles forêts. On fait dans l'*Iowa* de l'agriculture, mais surtout beaucoup d'élevage. Il s'y trouve aussi quelques mines de plomb, zinc et fer.

Le lendemain, à l'aube, le train gravit les hauteurs qui séparent le bassin du *Mississipi* de celui du *Missouri ;* le pays est moins cultivé déjà. On ne tarde pas à arriver sur les bords du *Missouri*. Le passage s'effectue à 2 milles à l'ouest de la ville de *Council-Bluffs*, sur un superbe pont suspendu élevé de 60 pieds au-dessus du niveau du fleuve dont le cours est excessivement large. Mais les eaux sont basses, et, de chaque côté, de grands bancs de sable nuisent au pittoresque de l'aspect.

Sur la rive ouest se trouve *Omaha*, la capitale du *Nebraska*. On quitte ici le *Burlington Railway* pour prendre la ligne du *Union Pacific*.

Le transbordement des bagages terminé, non sans grands dommages en raison, du peu de soin apporté à cette opération par les gens qui en sont chargés, ce qui exaspère Davesne, le train se met en route.

La *Nebraska*, affluent du Missouri, d'où l'État tire son nom, est formée de deux rivières, la *Plate du Nord* et

la *Plate du Sud.* Une partie de la contrée est encore au pouvoir des Indiens. Le sol semble léger et est couvert de forêts et de prairies où de loin en loin on aperçoit bondissant, effrayées, quelques antilopes.

Nous laissons sur la gauche les coteaux escarpés et boisés qui bordent le Missouri et nous entrons dans la vallée de la *Plate;* mais bientôt la neige commence à tomber en abondance et ne tarde pas à couvrir tout le pays, qui prend alors une certaine ressemblance avec les grandes plaines de la Pologne en hiver. Le soir, dîner à *Grand-Island.*

30 octobre. — Nous avons roulé toute la nuit; au jour nous sommes enfin vraiment au milieu des *Prairies.* Le soleil se lève avec des tons rosés du plus joli effet. Il fait très froid; il n'y a pas de neige sur le sol, mais celle tombée la nuit précédente sur les wagons s'est convertie en cristaux de glace.

Des troupeaux d'antilopes, des bandes de chevaux indiens, viennent parfois animer les vastes étendues désertes qui se déroulent de chaque côté du chemin de fer. Parfois aussi on aperçoit quelques lourds chariots avec leurs bâches en toile, traînés par six, huit et même dix paires de bœufs qui suivent un chemin à peine tracé dans la Prairie.

A *Sydney* on s'arrête vingt-cinq minutes pour déjeuner. C'est une station comme toutes celles qui se trouvent sur cette ligne, un assemblage d'un petit nombre de maisons en planches où logent les employés et quelques rares trafiquants. Les sons du gong que frappe à coups redoublés un homme de couleur, nous guident vers la baraque décorée du nom de restaurant;

le menu est partout le même, des beefsteaks d'antilope, des pommes de terre cuites à l'eau ou du maïs et un plat sucré, le tout arrosé de café.

Il règne, par extraordinaire, une certaine animation dans l'endroit. C'est que la population vient de lyncher un homme qui hier avait assassiné un des habitants. Le corps du supplicié était, il y a quelques minutes encore, suspendu au poteau télégraphique qui avait tenu lieu de potence.

Mais les vingt-cinq minutes d'arrêt réglementaires sont écoulées : « All on board ! » crie le conducteur ; la locomotive lance deux appels stridents et le convoi se met en mouvement.

Péniblement il continue l'ascension commencée. La neige reparaît ; nous voici déjà à 4,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, à 2,500 pieds plus haut que *Omaha*. Le *Wyoming*, que nous traversons, n'est qu'un territoire. Il est très riche en gisements de fer, de charbon, de cuivre, d'or et d'argent. Mais il est célèbre surtout parce que les femmes y jouissent des droits politiques qui ailleurs ne sont attribués qu'au sexe fort.

Nous arrivons à *Cheyenne*, dont l'aspect n'offre rien de bien intéressant et qui se trouve au pied de la chaîne de montagnes connue sous le nom de *Laramie Range*, une des subdivisions du massif des *Montagnes Rocheuses*.

On ne voit plus aucune trace de culture. Le sol semble composé d'une agglomération compacte de sable et de petits cailloux offrant une très grande ressemblance avec les moraines des glaciers des Alpes et dont l'ori-

gine est sans doute la même. De maigres touffes d'herbes surgissent çà et là.

Puis nous trouvons des roches calcaires qui bientôt font place à des masses granitiques énormes. Toute cette partie des Montagnes Rocheuses semble avoir été le théâtre de bouleversements prodigieux. A chaque instant la nature du sol change et souvent on aperçoit des amas de coquillages fossiles, qui semblent indiquer qu'à une date reculée de grandes masses d'eau ont passé par là.

Nous voici enfin à *Sherman*, à 8,242 pieds au-dessus du niveau de la mer, le point le plus haut atteint par la voie ferrée. Dans le lointain, au sud-ouest, on aperçoit, dominant la contrée, deux pics très élevés couverts de neige, *Long's Peak* et *Pike's Peak*. Le paysage prend un aspect de grandeur sauvage et triste qui produit une impression très vive.

Les *Snow-Fences* et les *Snow-Sheds* se multiplient, non pas qu'il tombe de grandes quantités de neige dans cette région, mais parce que les ouragans de vent pourraient l'accumuler sur la voie.

Les *Snow-Fences* sont formés de pièces de bois reliées en X qui sont réunies par une série de lattes parallèles. Ils sont parfois remplacés par des murs en pierres; les uns et les autres sont placés parallèlement à la voie. Les *Snow-Sheds* sont de vastes toitures en charpente dont on couvre la voie dans ses parties les plus encaissées.

Nous passons *Dale Creek Bridge*, un pont en charpente qui a 650 pieds de long et qui est jeté à une hauteur de 126 pieds; mais ce travail curieux n'attire

que peu notre attention, absorbée au même moment par un spectacle grandiose, par un coucher de soleil dont il serait difficile de dire toute la magnificence. — A l'ouest, de larges bandes d'un jaune d'or éclatant, d'un jaune clair intense, d'un orangé tirant presque sur l'écarlate se détachent sur l'azur du ciel qui prend des tons d'un vert pâle à faire damner un paysagiste. A l'est, des nuées teintées des roses les plus invraisemblables. Au sud, un tout petit nuage léger comme un flocon de soie, d'un carmin violacé délicieux. Au-dessus de nos têtes, un ciel bleu d'une pureté extrême.

Mais ce spectacle n'est que de trop courte durée, la nuit arrive et bientôt ne nous laisse plus qu'entrevoir les silhouettes fantastiques des grands rochers de grès rouge qui bordent la voie.

A *Laramie*, petite bourgade d'un millier d'habitants, le train s'arrête pour laisser aux voyageurs le temps de souper. Les domestiques chinois font ici leur première apparition, ce sont eux qui sont les garçons du restaurant. On se remet en route et bientôt chacun va chercher le sommeil dans sa couchette qui a été préparée par l'homme de couleur remplissant les fonctions de serviteur dans le car.

31 octobre. — Le soleil s'est levé radieux, mais le paysage qu'il éclaire est l'image de la plus parfaite désolation. Bien qu'au loin on aperçoive les cimes neigeuses des Montagnes Rocheuses, le pays qu'on traverse est presque plat. Le sol offre une teinte gris blanc très prononcée, qui tient aux substances alcalines dont il est imprégné. Plus loin la voie ferrée court parallèlement à des escarpements qui paraissent avoir été rongés

par l'action des eaux ; il semble qu'on suive le lit d'une rivière desséchée ; puis nous commençons l'ascension des Monts *Wahsatch* et nous entrons dans le territoire de l'*Utah*. Le pays n'offre rien de saillant ; mais quand, arrivée au point le plus élevé, la ligne ferrée redescend, elle traverse une région des plus sauvages. De loin en loin une station sans importance est le seul indice qui puisse faire supposer que ces espaces ne sont pas absolument désertés par l'homme.

A *Hilliard*, le train passe sous une sorte d'aqueduc en bois qui a son origine à 15 milles de distance ; cette conduite est rectangulaire et ouverte à la partie supérieure ; des pièces de bois et des bûches en quantités considérables, livrées au fil de l'eau, sont ainsi transportées sans frais jusqu'au chemin de fer.

Continuant notre route, sur la droite nous voyons d'immenses escarpements qui semblent de loin être les ruines de vieux remparts ; puis des *canons* très pittoresques (c'est le nom espagnol qu'on donne ici aux gorges étroites et profondes) ; puis encore des murs d'une hauteur considérable de grès, de granit, de terres argileuses, les uns intacts, les autres crevassés, déchiquetés.

A gauche le spectacle est moins grandiose, mais ne manque pourtant pas d'intérêt.

Suivant un petit cours d'eau presque à sec, on passe au pied d'un sapin isolé, qui, comme une sentinelle marque exactement le millième mille parcouru depuis *Omaha*, et un peu plus loin, devant le *Devil's Slide*, « la glissoire du diable ». C'est ainsi qu'on a surnommé un long couloir bordé de deux murailles très hautes en roches

calcaires blanches qui, par un jeu bizarre de la nature, court sur le flanc d'un monticule de grès rouge d'environ 700 pieds d'élévation.

Quelques instants après le coucher du soleil, nous passons devant le *Devil's gate*, que nous ne pouvons voir en raison de l'obscurité, puis nous arrivons à *Ogden*, où nous quittons la ligne principale pour prendre un embranchement qui doit nous conduire à *Salt Lake City*, la capitale de l'*Utah*, où nous arrivons après un trajet de deux heures.

2 novembre. — L'*Utah* n'est qu'un territoire. Sa capitale était autrefois *Fillmore*, sur la rivière *Sevier*, à 100 milles environ au-dessous de *Salt Lake City*. La contrée est montagneuse et traversée par trois chaînes de montagnes parallèles. A l'est, différents rameaux des *Montagnes Rocheuses* proprement dites, puis les monts *Wahsatch* et enfin les monts *Humboldt*; à l'est des monts *Wahsatch* coule le *Green River* ou *Rio Colorado*, avec de nombreux affluents. Entre les monts *Wahsatch* et les monts *Humboldt* s'étend la grande vallée connue sous le nom du *Grand Bassin*, qui au sud et à l'ouest n'offre que de vastes espaces déserts, mais dont le sol est fertile aux environs du lac Salé, au nord et à l'est.

Ce lac, dont les eaux n'ont aucune issue, reçoit celles de plusieurs rivières, dont la plus importante est le *Jourdain* qui sert de déversoir au lac *Utah*, situé plus au sud. Les eaux du lac *Utah* ainsi que celles du *Jourdain* et des autres rivières sont douces.

A une petite distance du *Lac Salé*, s'élève *Salt Lake City*, la *Cité des Saints* ou la *Nouvelle Jérusalem* des *Mormons*. Quelques maisons s'étagent sur les premiers

contre-forts des monts *Wahstach* et la ville s'étend en descendant vers la vallée à environ trois ou quatre milles. Les rues sont larges, mais très mal entretenues; elles se coupent à angle droit : de chaque côté coule un ruisseau d'eau limpide. Les maisons sont mal bâties, en briques rouges ou en bois pour la plupart, et fort petites, sauf dans deux ou trois rues où des prétentions à l'apparence d'une ville véritable sont visibles; chaque maison est entourée d'un verger ou d'un jardin, ce qui donne à la cité un certain air de fraîcheur et de gaieté. On dirait, en somme, une de ces agglomérations de petites maisons comme on en voit dans le Midi, dans les environs de Cannes et de Nice.

Les Mormons sont au nombre d'environ 85,000, dont 23,000 dans la capitale. Sur le territoire on compte environ 25,000 *Gentils* (c'est le nom par lequel sont ici désignés les chrétiens), dont 1,000 tout au plus habitent *Salt Lake City*.

Presque tous les Mormons sont d'origine étrangère, la grande majorité des Suédois et des Danois; quelques-uns sont Ecossais, un très petit nombre Anglais, Allemands ou Suisses. Les femmes, il en est de tous les pays, sont généralement laides et paraissent avoir ce qu'on est convenu d'appeler un âge respectable; il semblerait, à vrai dire, que les malheureuses n'aient été entraînées toutes que par la crainte, apparemment irrésistible, de demeurer vieilles filles.

Le président *Brigham Young* a dix-neuf femmes à *Salt Lake City*, et l'on m'assure qu'à l'exception d'*Amelia Young*, il n'y en a pas une qui soit, je ne dirai pas jolie, mais simplement agréable.

Nous avons élu domicile dans un hôtel dirigé par un mormon, l'*Elder Townsend*, «l'ancien Townsend.» A peine venions-nous de sortir de table à dix heures du matin, qu'il nous prévient que l'un des douze apôtres, *John Taylor*, est là et qu'il va nous faire faire sa connaissance. Autant *Townsend* semble absorbé, indifférent généralement à ce qui se passe autour de lui, autant il a, en un mot, des abords peu agréables, autant M. Taylor paraît animé du désir de plaire et prêt à causer. Nous nous hâtons d'en profiter et après les quelques phrases de convention ordinaires quand pour la première fois des étrangers se trouvent en présence, l'entretien ne tarde pas à tomber sur la religion des Mormons et sur leurs institutions.

Les explications qui nous sont fournies sont confuses et embarrassées. Souvent l'apôtre échappe à une question trop précise en se retranchant derrière les préceptes de sa loi religieuse qui ne lui permettent pas de répondre.

Toutefois il semble admettre en grande partie les préceptes de la religion juive, mais en acceptant en même temps la divinité du Christ. A chaque instant il fait des citations tirées ou du *Pentateuque* ou des livres des *Juges* et des *Rois*, qu'il entremêle de phrases sentencieuses d'une banalité absolue. Hénoch, Noé, Abraham, Moïse, Salomon apparaissent tour à tour dans cette conversation bizarre.

La foi des Mormons s'appuie sur les vérités qui ont été révélées à *Joe Smith* et dont il a eu connaissance par la lecture de tables gravées en caractères particuliers, enfermées dans un coffre enfoui sous terre et qu'un ange envoyé par Dieu lui a fait découvrir.

Je demande à M. Taylor en quels caractères ces tables étaient gravées et ce qu'elles sont devenues. Il ne peut, dit-il, répondre à ma première question, ne sachant pas lui-même quels étaient les caractères employés; quant aux tables, elles ont disparu dès que le prophète en a eu pris lecture, du moins dès qu'il a eu pris lecture de ce qu'il devait enseigner maintenant. Beaucoup d'autres choses étaient inscrites sur ces tables, mais elles ne doivent être portées à la connaissance des hommes que plus tard et alors les tables reparaîtront.

Notre interlocuteur paraît ne pas entendre une question que je lui adresse sur la difficulté qu'a dû éprouver le prophète à déchiffrer des caractères qui devaient lui être inconnus; mais un de mes compagnons lui ayant demandé si, lui aussi, avait reçu des révélations, il répond affirmativement.

En somme, de tout cet entretien il ne ressort rien de bien saillant pour moi, si ce n'est cependant la possibilité de trouver peut-être un jour dans ces contrées la solution d'un problème historique qui a souvent été posé. A quelle origine doit-on rapporter la civilisation des *Incas*? D'où proviennent ces inscriptions en caractères hiératiques qui ont été relevées dans quelques points du centre du *Mexique*, de l'*Arizona*, et du nord de l'Amérique?

M. Taylor nous a assuré que les lois religieuses de certains Indiens ont des points de contact avec la loi de Moïse, et que, d'après leurs traditions, il est à supposer qu'ils sont rejetons de ces Israélites qui s'expatrièrent 600 ans avant Jésus-Christ, sous *Sédécias*, lorsque *Nabuchodonosor* prit et brûla Jérusalem. Cette assertion,

M. Taylor, je m'empresse de le dire, n'a pu l'appuyer par aucune preuve et il ne l'a émise que pour nous prouver l'excellence du mormonisme; ces Indiens, en effet, d'eux-mêmes, sans avoir été évangelisés par aucun missionnaire mormon, seraient venus, poussés par une inspiration divine, demander le baptême.

L'apôtre nous propose de nous mener visiter le temple et le tabernacle. Naturellement, nous acceptons. Il va faire atteler sa voiture et vient nous prendre. C'est un de ses fils qui sert de cocher. Avant de monter en voiture il nous le présente et nous échangeons des poignées de main.

Le temple n'est qu'à peine commencé, il doit être entièrement bâti en granit, mais je doute qu'il soit jamais achevé. Il y a dix-huit ans que la première pierre a été posée et c'est à peine si la construction s'élève à quelques mètres de terre.

Le tabernacle est un assez vilain bâtiment en bois en forme d'ellipse, dont la toiture est soutenue par 46 pilastres en grès rouge. Il peut contenir environ 10,000 personnes et sert aux pratiques religieuses et aux grandes réunions.

En sortant du tabernacle, notre guide nous mène chez le président, prisonnier chez lui en vertu d'un jugement le condamnant au payement d'une pension alimentaire à l'une de ses femmes qui a obtenu le divorce et à l'emprisonnement jusqu'à ce que le payement ait été effectué; mais il est malade et n'est pas visible. Nous sommes reçus par un de ses fils et son secrétaire. *Brigham Young* nous fait dire qu'il espère pouvoir nous voir le lendemain.

Rentrant à notre hôtel, nous y trouvons une voiture attelée de quatre petits chevaux vigoureux, que nous avions commandée pour nous faire conduire au *Camp Douglas*, à 3 milles de la ville, sur l'un des derniers gradins des monts *Wahsatch*. Ce camp a été en réalité établi pour maintenir dans l'ordre la cité des Mormons. Nous y sommes admirablement reçus par le commandant, le général *Smith*, et sous sa conduite nous le visitons en détail; tandis que nous nous promenons dans les baraques, un officier prussien, le prince Wittgenstein arrive avec une lettre d'introduction; le général Smith nous présente les uns aux autres. Le camp n'est pas considérable, il y a tout au plus 250 hommes, mais ils sont parfaitement installés.

Nous finissons notre tournée par une visite au petit hôpital attenant au camp, et qui vient seulement d'être terminé. Du balcon du premier étage on jouit d'une des plus belles vues qu'on puisse s'imaginer. A notre droite, à notre gauche et au-dessus de nous, des montagnes dont les contre-forts offrent les couleurs et les formes les plus variées et dont les cimes couvertes de neige étincellent au soleil; devant nous *Salt Lake City*, dont les petites maisons, perdues dans la verdure, font de loin un très joli effet; au delà, la plaine cultivée au milieu de laquelle on voit serpenter les eaux du Jourdain qui vont se jeter dans le grand Lac, dont les flots frappés obliquement par les rayons du soleil déjà sur son déclin miroitent comme une nappe d'argent; et, comme cadre à ce tableau, au sud, deux vallées d'un aspect des plus sauvages et des plus déserts; au nord et à l'est, de hautes montagnes dont les escarpements, dans

l'ombre à la base, s'éclairent un peu à mi-hauteur pour venir baigner dans la lumière leurs têtes dentelées, tourmentées, surmontées d'un panache blanc.

3 novembre. — Hier nous avons trouvé en rentrant M. Taylor, venu pour nous prévenir qu'il nous conduirait dans la journée chez le président *Brigham Young*. A l'heure dite il vient en effet nous prendre.

L'habitation du président n'a rien qui frappe les yeux; il semble que ce soit une réunion de petites maisons construites au fur et à mesure des besoins, mais sans aucune prétention architecturale. Nous sommes, aussitôt arrivés, introduits dans ce qui paraît être le salon officiel du président, petite pièce meublée avec mauvais goût, dont les murs sont couverts de gravures et des portraits des douze apôtres, parmi lesquels figure celui de notre guide, portraits à l'huile tous détestables et dont le plus grand nombre ne sont même pas encadrés. C'est d'ailleurs là qu'on nous a fait entrer la veille et que nous avons fait la connaissance de *Brigham Young junior*, le fils aîné du président. Au bout de quelques minutes à peine, on vient nous chercher. Nous sortons pour entrer dans une petite maison voisine et on nous introduit dans une pièce au rez-de-chaussée assez grande où nous trouvons *Brigham Young*, qui se lève avec peine de son fauteuil, le chapeau à la main, pour nous recevoir.

Brigham Young a environ soixante-quinze ans et paraît cet âge. Il a les traits fatigués. Plutôt grand, il se tient légèrement courbé, sans doute en raison de son état de santé actuel. Il a les épaules larges, le cou très fort. Ses yeux d'un bleu gris, évitent toujours le regard

de son interlocuteur. Les cheveux et la barbe sont blonds mais tirent sur le blanc. La bouche a une expression dure et presque cruelle.

Après les présentations d'usage, *Brigham Young* nous nomme à l'un des douze apôtres qui se trouve là, *George Cannon*, imprimeur et éditeur, représentant de l'Utah au congrès, et à deux dames, Mrs. *Young*, l'une de ses femmes, et Miss *Eliza Snow*.

L'entretien débute par les banalités obligées en pareille occurrence : nous nous informons de la santé du président et il nous demande si nous sommes satisfaits de notre voyage. Mais dès que nous cherchons à amener, mes compagnons et moi, la conversation sur un terrain plus intéressant, nous nous heurtons contre un parti pris bien évident d'éviter toute question embarrassante. Le président ne répond qu'avec un effort visible, la conversation languit. Heureusement l'entrée du prince Wittgenstein, invité comme nous, fournit à notre hôte l'occasion de prier Miss *Eliza Snow* de faire les honneurs du lunch. Il s'anime alors un peu, nous dit que le raisin et le vin qui sont sur la table proviennent de chez lui. Le vin a tout à fait le goût de *Lunel;* le raisin, qui a une grande analogie avec certains raisins du Midi, viendrait, paraît-il, de vignes importées en Louisiane il y a deux cents ans peut-être, par les missionnaires jésuites.

Est-ce un résultat de nos compliments sur les produits de son industrie, est-ce un effet de son excellent vin? Brigham Young devient plus communicatif. Il nous montre quelques spécimens d'extraits de ces fameuses tables qui ont été communiquées à *Joseph Smith*.

l'ajoute qu'il y a en divers endroits d'énormes rochers portant de longues inscriptions gravées en caractères analogues à ceux des tables et qu'il en existe des fac-similé dans un rapport d'une expédition du *Major Powell*, mais que c'est inutilement que ces inscriptions ont été soumises à l'étude des gens les plus compétents : nul n'a pu les déchiffrer. Je me hâte alors de lui faire la question que j'avais déjà sans succès posée à l'apôtre Taylor et je lui demande comment il explique que le prophète ait pu lire les tables. Il me répond sérieusement que l'ange qui révéla l'existence des saints documents et l'emplacement où ils se trouvaient, avait en même temps donné au prophète le moyen de les lire.

J'ai à ce propos entendu souvent raconter par des personnes dignes de foi, et j'ai lu dans des ouvrages sérieux, que les Mormons enseignent que des lunettes magiques avaient été données au Prophète. Je dois dire que Brigham Young ne nous en dit rien.

Notre visite avait duré près de deux heures déjà ; prenant congé de notre hôte, dont la fatigue devenait très apparente, nous nous retirons.

En sortant, je demande au secrétaire ce que peut être cette Miss E. Snow, que nous venons de rencontrer chez le président, qui a fait les honneurs du lunch, et dont la physionomie m'a frappé. J'apprends que c'est une femme poëte de talent et une *femme par délégation*, « *proxy wife* », de Brigham Young.

La femme par *délégation* est celle qui, ayant contracté un mariage suivant les rites d'une autre religion ou sans l'avoir fait consacrer dans le temple de Salt Lake City, perd son mari avant d'avoir passé par cette

cérémonie, mais épouse alors, suivant les rites mormons, un de ses coreligionnaires dont elle devient par accord mutuel la femme pour le temps; ses enfants et elle-même devant faire retour au premier mari pour l'éternité.

C'est là une de ces nombreuses institutions incroyables comme celle des *femmes cachetées « Sealed wives »*, contre lesquelles viennent se heurter le bon sens et la logique dans ce curieux pays des Mormons.

En quittant le président, conduits par un ingénieur, M. Muckintosh, qui s'est gracieusement mis à notre disposition, nous allons visiter, à quelques milles de *Salt Lake City*, les *Germania smelting and refining Works*.

C'est un des nombreux établissements où l'on porte le minerai des mines voisines pour en extraire le plomb et l'argent, mais un des seuls où le raffinage qui a pour but de séparer les deux métaux soit pratiqué. On trouve généralement plus avantageux d'envoyer dans l'est ou à San Francisco les briques de plomb et d'argent mélangés, en raison des prix élevés de transport du charbon. A Salt Lake City la tonne de charbon valant à *Pittsburgh* 3 $, revient à 18 $.

Le minerai sur lequel nous voyons opérer contient environ 30 onces d'argent à la tonne et 40 pour 100 de plomb. On détermine par l'analyse la composition exacte du minerai; s'il est chargé de soufre, on le grille d'abord, puis on le mélange avec d'autres minerais contenant diverses substances qui doivent faciliter l'opé-

ration; on ajoute, dans certaines proportions déterminées par l'analyse, du fer, des pierres calcaires, des scories, et on remplit le four, qui a huit pieds de haut, jusqu'à une hauteur de cinq ou six pieds, de ce mélange et de coke.

A mesure que la combustion s'effectue, on remplit le four qui brûle pendant environ soixante jours. Au bout de ce temps les briques qui le garnissent intérieurement tombent en poussière et on doit les remplacer.

Le métal en fusion, plomb et argent, et or en très minime quantité, s'écoule par le bas, en raison de sa pesanteur. On le reçoit dans des moules où on le laisse refroidir.

Les scories, en raison de leur pesanteur spécifique, surnagent et s'échappent par un orifice latéral qu'on ouvre à certains intervalles. On les conserve pour les employer comme il a été dit tout à l'heure.

Pressés par l'heure, nous ne donnons qu'un rapide coup d'œil au raffinage qui se pratique par le procédé *Flach* en usage depuis cinq ou six ans et qui offre de grands avantages toutes les fois qu'on se trouve dans de bonnes conditions pour obtenir le zinc nécessaire, et nous rentrons souper à l'hôtel Townsend.

VI

UNE EXCURSION DANS L'UTAH

QUELQUES MOTS SUR LES MORMONS

4-8 NOVEMBRE

Un Canôn. — La mine Ontario. — Traitement du minerai. — Provo Valley — Le Mormonisme. — Aperçu historique de l'établissement des Mormons dans l'Utah. — La situation actuelle. — Départ de Salt Lake City. — Le grand lac Salé.

4 novembre. — Dès sept heures du matin nous nous mettons en route; les chemins que nous aurons à parcourir sont assez difficiles, paraît-il, et nous avons 33 milles à faire pour atteindre le but de notre excursion, la mine *Ontario*, située dans la région qu'on appelle *Parley's Park*, dans les monts Wahsatch, à l'est de Salt Lake City. C'est, dit-on, la mine d'argent de l'Utah qui offre actuellement le plus d'avenir.

Quatre chevaux sont attelés à notre véhicule et en commençant nous avançons rapidement. Il fait un froid très vif et nous nous applaudissons d'avoir pris nos fourrures.

Nous passons devant le Canôn par lequel les Mormons sont arrivés sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui *Salt Lake City*, puis bientôt nous entrons dans celui que

nous devons suivre pour arriver à *Parley's Park*. Ici nous ralentissons notre allure.

C'est une chose curieuse que ces Canôns, qui tous se ressemblent dans leurs caractères essentiels. Celui que nous parcourons peut donner une idée de ce que sont es autres.

Qu'on s'imagine une gorge étroite surplombée de chaque côté par des blocs énormes paraissant prêts de s'effondrer, ou par des murs de granit ou de roches calcaires, lézardés, crevassés, qui, dans leurs anfractuosités laissent pousser quelques chênes rabougris, des arbres verts chétifs, des touffes d'herbes et d'arbustes qui semblent manquer de vie; au-dessus une suite de pics neigeux s'élevant en étage; au fond de la gorge un torrent parfois caché dans la verdure, parfois courant à découvert, qui de cascade en cascade s'en va rejoindre la rivière circulant dans la vallée que nous venons de quitter. Tel est le Canôn que nous suivons.

Le chemin devient de plus en plus difficile : tantôt il court à mi-côte, tantôt redescendant au fond du ravin il côtoie le torrent. Parfois il devient si étroit qu'il semble que voyageurs, chevaux et voitures vont rouler dans l'abîme. Mais l'homme qui nous conduit est si merveilleusement habile, que nous n'éprouvons pas la moindre crainte. Un temps superbe nous favorise et il serait difficile de décrire les très beaux effets de lumière et de coloration qui se produisent à mesure que le soleil montant vers le zénith vient éclairer d'abord les cimes recouvertes de neige, puis les croupes tourmentées, puis les profondeurs du ravin.

Nous faisons une halte à moitié chemin, et enfin après

huit heures et demie de route nous arrivons à destination. Il n'est encore que trois heures et demie, et, guidés par M. Haggin, le fils d'un des propriétaires de la mine, nous commençons immédiatement notre visite par le moulin où l'on traite le minerai.

Le système en usage n'est pas d'un emploi très-général. Il a été adopté ici en raison de la minime quantité de plomb contenue dans le minerai. Celui-ci est d'abord, s'il est en morceaux trop considérables, concassé par l'intermédiaire d'un *rock-breaker*, sorte de marteau en fonte de fer qui se meut comme un battant de cloche dans un conduit en fonte de fer également, par où on précipite le minerai. Ces morceaux concassés et ceux qui se trouvent naturellement de dimensions convenables sont alors amenés par un courant d'eau sous des pilons en fonte de fer toujours, du poids de sept cent-cinquante livres chacun. Ce courant d'eau emmène ensuite le minerai réduit en poudre presque impalpable par l'action des pilons, dans de larges cuves rectangulaires et l'y laisse se déposer au fond. De là on le retire pour le porter dans les *pans*, grandes cuves en fonte où on le mélange avec du chlorure de sodium, du sulfate de cuivre et du mercure dans des proportions déterminées par l'analyse du minerai. On ajoute de l'eau chaude en quantité suffisante pour faire du tout une masse boueuse, activer et rendre plus efficace par la vapeur l'action du mercure. Dans les cuves, deux roues dentées tournant sur un même axe vertical en sens opposé, avec une vitesse considérable, brassent toutes ces matières et en forment un tout compact. Un nouveau lavage débarrasse l'amalgame d'argent qui

s'est produit des matières étrangères, puis on le filtre à travers une toile. Le mercure liquide traverse les mailles de la toile et l'alliage reste sous la forme d'une pâte consistante. On le porte dans des retortes ou cornues chauffées au rouge vif; le mercure se vaporise et, reçu dans un condensateur, est recueilli avec soin.

Quant à l'argent, on le fond dans un creuset avec du borax et on le coule rapidement dans un moule d'où il sort sous la forme de brique. Le borax a retenu les quelques parties étrangères qui restaient dans le métal et forme une croûte au-dessus du creuset.

La brique d'argent ainsi obtenue, contient toujours de 8 à 10 $ d'or et quelquefois un peu de plomb. Elle pèse en moyenne 1,600 onces. Elle vaut aujourd'hui 1 $ 20 l'once environ, ce qui lui attribue une valeur d'à peu près 2,000 $. Il faut environ 20 tonnes du minerai qu'on extrait aujourd'hui pour obtenir une brique.

Le moulin n'est muni que de vingt pilons et on ne peut en ce moment obtenir qu'une brique et demie par jour. L'an prochain il y aura cinquante pilons de plus, et le moulin pourra produire 10,000 $ par jour.

La machine employée est d'une force de 50 chevaux. Elle est chauffée avec du bois et en consomme 8 cordes par jour. La corde ici a 4 pieds de hauteur, 4 de largeur et 8 de longueur. Elle revient à environ 3 $ 1/2.

La nuit est venue, nous quittons le moulin et nous nous acheminons vers une cabane, décorée du nom pompeux d'hôtel, où nous dînons; puis nous montons à la mine, située à 2 milles de distance plus haut dans la montagne.

Elle n'est en exploitation que depuis deux ans, mais elle s'annonce comme une des plus riches qui soient connues. Ce ne semble pas devoir être une *poche*, mais un véritable *filon* d'une profondeur extraordinaire et qui paraît s'étendre à une distance considérable.

La composition des monts *Wahsatch* semble complexe. La chaîne à l'est de Salt Lake est en granit gris qui forme l'arête principale. Celle-ci est flanquée de couches épaisses de quartz et de pierres calcaires où se trouvent généralement les filons. A *Ogden*, la roche principale est en général un composé de feldspath de soude et du silicate connu sous le nom d'amphibole, ce qui constitue la *Syenite*, qui appartient aux terrains granitiques et porphyroïdes.

Dans l'*Ontario Mine*, il n'y a encore que 1,800 pieds de galeries ouvertes au premier et au second étage, qui sont l'un à 100 pieds, l'autre à 200 pieds au-dessous du sol. De nouvelles amorces ont été ouvertes à 300 et à 400 pieds et le filon s'y est trouvé aussi riche que dans les galeries actuellement en exploitation.

Des pompes d'épuisement sont nécessaires; la machine en usage actuellement n'est que de 25 chevaux-vapeur, mais on travaille activement à en établir une autre plus considérable.

Les frais de l'exploitation totale montent aujourd'hui à environ 16,000 $ par mois, et le bénéfice net à 6,500 $.

Il y a 80 ouvriers en tout, dont 45 employés dans la mine. La journée est de dix heures. Les mineurs sont payés de 2 $ 1/2 à 3 $ par jour. Le contre-maître reçoit 200 $ par mois; le directeur 1,000 $. Le directeur du moulin que nous avons visité en arrivant reçoit 400 $.

Les ouvriers sont logés dans une grande maison en bois, où le second sert de dortoir et le premier de salle à manger. Une dizaine seulement sont mariés ou du moins ont leur femme avec eux. Ceux-là vivent dans de petites maisons à part. Les ouvriers célibataires sont nourris par les propriétaires de la mine, et fort bien nourris. La cuisine est faite par trois cuisiniers chinois. J'ai assisté au repas du soir, le plus léger, qui se composait de deux plats de viande, légumes, fromage, dessert et de thé pour boisson. L'entrée des autres liquides n'est pas permise dans l'établissement. Le directeur mange à la même table que les mineurs, en même temps qu'eux et se nourrit de même.

Tous ces gens semblent bien portants et heureux. Et cependant, il n'en est pas un seul peut-être qui, quand il aura réalisé quelques économies, ne se hâtera de partir à la recherche de nouvelles mines. Le même fait se reproduit partout. L'insuccès ne les décourage pas. Au bout de quelques mois de fatigues inouïes, quand leurs ressources sont épuisées, ils viennent reprendre leur travail pour, de nouveau, au bout de trois ou quatre ans, s'empresser d'aller encore tenter la fortune quand ils en ont le moyen.

Nous ne terminons notre visite que tard dans la soirée et ce n'est que vers onze heures du soir, par un froid très pénétrant, que nous quittons la mine pour redescendre à l'auberge où nous avons dîné et qui doit nous abriter pour la nuit.

5 novembre. — De bonne heure le matin, accompagné d'un chasseur du pays, je me mets en route pour battre un peu la contrée et voir si j'y trouverai un motif de

séjour; le temps est très froid et mon compagnon ne semble pas rassuré, il craint quelque ouragan de neige. Sans donc nous risquer sur les hauteurs, nous battons les bois de sapins qui en couvrent la base et les immenses étendues de *Sage Brush* « Artemisia », de la vallée. Nous parcourons aussi successivement divers Canons qui tous se ressemblent, mais sans grand succès. Je rentre toutefois avec quelques grouses de l'espèce appelée dans ce pays *Ruffled grouse*, dont le nom scientifique est, je crois, « Bonasa umbellus », et un lièvre blanc qui me paraît assez extraordinaire.

Il nous fournit un excellent rôti pour le souper, après lequel je donne l'exemple à mon chasseur qui a nom « Lanksford » et vais me coucher. Je suis décidé à pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays et à tâcher d'atteindre la région où se trouvent les grands cerfs des Montagnes Rocheuses et les ours, si le temps n'est pas trop défavorable. Rothschild m'avait quitté dans la journée et était reparti pour Salt Lake City.

6 novembre. — De grand matin M. Haggin, Lanksford, le jeune Bellemans, que Rothschild avait amené avec lui et qu'il m'avait laissé, et moi, nous nous mettons en route pour la vallée connue sous le nom de *Provo Valley*, dont nous sommes séparés par un massif assez considérable. Cette fois, le chemin est à peine tracé; nous nous embarquons cependant dans un léger boggey attelé de deux chevaux qui doit nous mener à destination. La route s'effectue sans trop de difficulté; parfois, il est vrai, nous marchons à pied, poussant la voiture dans les endroits trop à pic, ou la retenant dans les côtes trop rapides; ou encore lorsque nous montons

ou nous descendons le long des flancs de la montagne, nous sommes obligés de nous suspendre aux poignées de cuir qui sont fixées à la voiture et de nous porter sur les marche-pieds, tantôt à droite, tantôt à gauche, du côté opposé à l'abîme et obéissant aux injonctions de notre automédon qui, en équilibre sur son siége, nous crie : « Starboard! » ou « Port! » suivant la nécessité.

Le pays est des plus pittoresques, le panorama très étendu. En arrivant dans la vallée, comme le temps semble de moins en moins sûr, Lanksford me conseille de remettre à demain notre expédition sur les hauteurs et de descendre en chassant le long de la vallée jusqu'à la petite ville de *Heber*, où le boggey ira nous attendre. Nous sommes arrivés à un chemin très praticable et le conducteur pourra aisément se tirer seul d'affaire.

Ceci décidé; nous nous mettons en chasse, remontant le cours de la petite rivière de *Timpanogos*, qui va se jeter dans le lac Utah auquel le Jourdain, comme je l'ai dit, sert de déversoir dans le grand lac Salé. Vers trois heures, après avoir parcouru une assez grande étendue de pays, dont quelques parties sont assez bien cultivées, et dont d'autres servent de pâturage à des troupeaux de bestiaux assez considérables, nous arrivons à *Heber City*, qui, malgré son nom sonore, n'a guère que cent ou cent cinquante habitants. Il n'y a pas d'auberge; mais l'évêque mormon de l'endroit, *M. Hatch*, s'empresse de nous faire le plus aimable accueil. Il a déjà lunché, mais ses femmes sont encore à table. Il donne des ordres et bientôt mes compagnons et moi

nous nous trouvons confortablement assis à une table très bien garnie d'où, malgré toutes mes instances, M. Hatch a fait lever ces dames, qui de plus sont forcées de nous servir. Très embarrassé, je leur offre mes excuses, elles en semblent très étonnées. Mes compagnons, plus au fait des usages mormons, ne font pas tant de façons et se hâtent de faire honneur au repas. Force m'est bien de me résigner à faire comme eux.

En sortant de table l'évêque, nous offre l'hospitalité jusqu'au lendemain; comme Lanksford, il nous assure qu'un ouragan de neige est à prévoir. S'il en est ainsi, il ne nous sera pas possible de chasser avant quelques jours, mais ce qui m'inquiète le plus c'est que la route de retour ne sera plus praticable.

En ayant causé avec M. Haggin, je me résouds à abandonner mon projet et nous nous décidons à rentrer à Salt Lake City, mais surtout à nous hâter de repasser la montagne ce soir et de revenir coucher à la mine Ontario.

Notre chasse avait été assez fructueuse : j'avais tué pour ma part un magnifique canard sauvage, des bécassines, quelques grouses de l'espèce appelée *Pintail grouse* et plusieurs *Jackass Rabbits* « *Lepus callotis* ».

Nous en offrons la plus grande part à notre hôte, et, prenant congé de lui, nous nous hâtons de remonter dans notre boggey.

La neige prévue ne tarda pas à tomber, mais en petite quantité d'abord, et nous n'eûmes que peu de difficulté en somme à traverser la montagne; de l'autre côté seulement, elle devint plus abondante; par deux fois nous perdîmes la route et, pour la rejoindre, une

fois surtout, il fallut toute l'adresse de notre conducteur et la sûreté de pied de ses chevaux. Mais enfin vers minuit nous nous retrouvions à l'abri dans la petite auberge que nous avions quittée le matin.

A notre réveil, tout le pays était couvert d'une épaisse couche de neige. Nous rentrons, M. Haggin et moi, à Salt Lake City, où je retrouve Rothschild et le docteur Davesne. Notre départ pour *San Francisco* est aussitôt fixé au lendemain. Je profite des quelques heures qui me restent pour lier connaissance avec plusieurs des notabilités de Salt Lake City, que je n'avais pu encore rencontrer, et de qui j'obtiens bien des renseignements curieux.

En somme, le Mormonisme n'est pas une religion absolument nouvelle. On trouve dans l'histoire des exemples nombreux de sectes religieuses ou de peuples même, qui ont soutenu être les seuls qui eussent droit à la faveur de Dieu et qui, altérant le sens des Écritures, ont prétendu y trouver la sanction de tous leurs débordements et de toutes les cruautés. Sans remonter très haut, le nom même que les Mormons ont donné à leur Église, ce nom de *Nouvelle Sion*, dès le temps de Luther, en 1534, Jean de Leyde l'avait donné à celle qu'il cherchait à établir. Il avait institué la polygamie comme *Brigham Young* l'a fait dans l'Utah, et les atrocités commises à *Munster*, à *Zwickau*, par les fanatiques sectaires qui l'avaient pris pour leur chef, peuvent être mises en balance avec celles dont se sont rendus coupables les Mormons.

Un esprit d'intolérance dont on ne peut se faire aucune idée, un fanatisme sauvage, sont chez ces derniers les fruits naturels de leurs doctrines.

Le Mormonisme est la glorification du Moi. Il n'impose aucune contrainte aux passions les plus basses. Il enseigne au contraire qu'elles peuvent être tournées à la plus grande gloire de Dieu et de la religion. Il promet à ses adhérents le triomphe sur leurs ennemis et une domination absolue sur le monde. « Les Saints des derniers jours », comme ils s'intitulent eux-mêmes, écraseront les Gentils sous leur talon, ils deviendront les possesseurs des terres, des maisons, des richesses de ceux qui n'ont pas la foi.

Par la polygamie, les « Saints » peuvent se constituer un royaume pour « l'éternité ». Que si on leur fait remarquer que le nombre des femmes, même dans « l'Utah », étant à peu près égal à celui des hommes, forcément il en est qui constituent leur royaume pour l'éternité au détriment des autres, ils répondront que le juste seul a le droit d'avoir femme, et que si le pécheur en possède une, elle peut lui être enlevée.

Ce qui est admis pour la femme étant admis pour tout le reste, le vrai Mormon n'a aucun respect pour la propriété, la liberté, la vie même de ceux qui ne partagent pas ses croyances.

Chez les Mormons, l'Église est un pouvoir politique qui prétend à une souveraineté temporelle absolue. Et si maintenant, en apparence, il n'en est plus ainsi, de fait c'est encore Brigham Young le véritable gouverneur de l'Utah.

C'est une conséquence naturelle de l'organisation

sociale des Mormons où les membres de la communauté, pour le plus grand nombre, ne possèdent rien en propre, les uns ayant fait don à l'Église de leurs biens et n'en usant qu'à titre d'intendants, les autres n'ayant pu s'établir que grâce à des prêts faits par elle, dont ils ne peuvent jamais arriver à se libérer tout à fait.

En opposition absolue avec les principes primordiaux de toute société établie, « les Saints des derniers jours » se sont toujours trouvés en lutte sourde ou ouverte avec les habitants de diverses contrées où tour à tour ils se sont réfugiés, fuyant ce qu'il leur plaît d'appeler les persécutions de Gentils. Aujourd'hui une crise est de nouveau imminente, il est impossible de le nier. Un court aperçu historique sur Brigham Young et l'établissement des Mormons dans l'Utah pourra aider à le faire comprendre.

Brigham Young est né dans le *Vermont* en 1801. Dans sa jeunesse, il fut peintre en bâtiments et vitrier. Il suivait alors avec zèle les pratiques des Méthodistes. Il épousa en 1824 sa première femme, et c'est en 1830 que pour la première fois il lut le contenu des tables dont l'existence avait été révélée au prophète Joe Smith. En 1832 il fut baptisé, après avoir passé en Pennsylvanie un an à étudier les principes de la religion qu'il allait embrasser. La même année il perdait sa femme et se rendait dans l'*Ohio* auprès du prophète, qui bientôt parlait de lui comme devant le remplacer un jour. En 1835, il devenait un des douze apôtres et en cette qualité il avait à remplir plusieurs missions ; puis, plus tard, il devenait le président de ces douze apôtres. Absent de *Nauvoo*, établissement mormon

fondé en 1838 dans l'*Illinois*, quand Joseph Smith et son frère Hiram furent massacrés à *Carthage*, il revint à la hâte, et prit toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder la vie et les intérêts de ses coreligionnaires, menacés chaque jour.

En 1846, les Mormons durent se décider à émigrer; ils passèrent près de deux années sur les bords du *Missouri*, à *Council Bluffs*. Brigham Young, parti en avant dès 1847, pénétra jusqu'au grand *Lac Salé*; il y fit un premier établissement, et en 1848 il y amena le gros des Mormons, qu'il avait été chercher. Des missionnaires et des trappeurs étaient déjà venus jusqu'à ce grand Lac Salé, ceci est indubitable, et Brigham Young avait eu sur sa situation des renseignements plus précis que ses fidèles ne veulent en convenir.

Il fut élu gouverneur de la nouvelle colonie qui s'établissait dans une contrée appartenant alors au Mexique, et cette position lui fut conservée lorsque, en 1850, les États-Unis devinrent, par suite de la cession qui leur en fut faite, les possesseurs du pays. Il la garda jusqu'en 1857.

Depuis cette époque, le gouvernement du territoire d'Utah a été confié par le congrès à d'autres personnages; c'est un poste difficile, et qui le fut surtout dans les premiers temps. Aujourd'hui, le nombre des *Gentils* s'accroît chaque jour, en raison des mines si riches *d'or*, *d'argent*, *de fer*, *de plomb*, etc., qui se rencontrent dans l'Utah en abondance, et les Mormons sentent que chaque jour ils perdent un peu de terrain.

Il n'en eût pas été ainsi si Brigham Young ne s'était pas opposé à l'exploitation des mines par les siens.

Le pays alors lui eût dû son récent développement et il est présumable qu'à l'heure actuelle le territoire d'Utah eût pu rivaliser en richesse peut-être avec la *Californie* elle-même.

Il est difficile de s'expliquer la conduite de Brigham Young en cette circonstance, lui qui dans tant d'autres a fait à un si haut degré preuve d'instinct et de perspicacité; mais il m'a été impossible d'en savoir les motifs. L'apôtre Taylor, quand je lui en ai parlé, n'a pas répondu d'une façon satisfaisante à ma demande; quant à Brigham Young, lorsque j'ai voulu aborder la question, il a détourné la conversation avec un ennui visible.

Il n'aura vu au premier abord dans cette exploitation des mines que le danger pour lui de donner aux « Saints » la possibilité de se créer une fortune en dehors du contrôle de l'Église et par suite un moyen de lui échapper.

Quoi qu'il en soit, la situation des Mormons dans l'Utah est bien changée déjà. Les *Gentils* lèvent la tête et veulent être traités comme des citoyens de la libre Amérique et la loi commence à faire sentir son action sur tous sans distinction.

Le président, comme on l'appelle encore, vient d'être condamné à payer une pension alimentaire à une de ses épouses qui a obtenu le divorce contre lui, et s'il ne se soumet pas à la décision du juge, il devra demeurer prisonnier jusqu'à ce que le montant intégral de la somme soit payé, à moins toutefois que le jugement ne soit cassé. Le débat vient d'être porté devant l'attorney général de l'Union, et il sera curieux

de connaître quels arguments Young pourra faire valoir. En effet, Ann Eliza a contracté mariage suivant les lois de sa religion; le tribunal compétent a prononcé le divorce et il me paraît que Brigham Young ne pourrait arguer que de l'illégalité de son mariage, Ann Eliza étant sa dix-neuvième femme, et la loi des Etats-Unis n'admettant pas la polygamie; mais il porterait ainsi un coup terrible aux doctrines qu'il a préconisées lui-même.

Le temps des *Destroying Angels* est aussi passé. On me montre bien dans la rue l'un d'eux, ce *Porter Rockvell*, coupable, me dit on, de plus de quatre-vingt-dix meurtres; mais maintenant il n'est plus redouté. Il n'oserait affronter les chances d'un jury qui pourrait se trouver composé de Gentils. Car une loi d'exception a passé en juin 1874 (le Poland bill), et maintenant dans l'Utah quand le sheriff prend la liste des jurés, il met dans l'urne, pour en extraire douze noms, les noms de cinquante jurés Mormons et ceux de cinquante jurés Gentils. Autrefois, en raison de la composition du jury, l'impunité était sûrement acquise à tout acte commis sous l'inspiration ou d'après les ordres de Brigham Young; il était impossible d'obtenir justice, alors même qu'il ne s'agissait que de questions d'intérêt.

Cette loi d'exception pour la formation du jury n'a pas toutefois atteint le but que se proposait le législateur, le châtiment du crime.

Il y a actuellement en prison ici cinq individus reconnus coupables de forfaits de tous genres et dont l'un est poursuivi spécialement comme ayant été le

principal acteur dans le drame épouvantable qui s'est déroulé en 1857 et qui est connu sous le nom de *Mountain Meadows Massacre*, où cent vingt individus environ, hommes, femmes et enfants furent impitoyablement massacrés. Dans cette affaire, Young et plusieurs membres influents de la secte sont impliqués.

On avait déjà été mis sur la trace de plusieurs crimes odieux par la confession récemment publiée d'un des anges destructeurs, *Bill Hickmann;* cette fois c'est grâce aux aveux du *Bishop Lee* que la lumière a pu se faire.

Mais le tirage au sort n'a pas amené pour juger les prévenus un jury composé uniquement de *Gentils;* les deux tiers étaient des Mormons qui, tenus par leurs serments religieux à ne pas prêter leur concours dans les poursuites exercées contre un de leurs frères devant une cour américaine, n'ont pas admis les témoignages. Il n'a pu être rendu de jugement et les prisonniers attendent la réunion de nouvelles assises.

Ainsi que je le disais donc et comme il est facile de s'en convaincre d'après ce court exposé, l'état de choses actuel dans l'Utah ne saurait évidemment se prolonger et l'on devra avant peu s'occuper activement d'y porter remède.

Le président *Grant* est venu dans les premiers jours d'octobre visiter le territoire; Brigham Young et une députation de Mormons sont allés le recevoir à *Ogden*, faisant ainsi acte de déférence vis-à-vis du gouvernement de l'Union, mais il ne semble pas que l'opinion du chef de l'État leur ait été favorable.

Le sentiment public, d'ailleurs, commence à se sou-

lever et le temps n'est pas loin, j'espère, pour l'honneur des Etats-Unis, où les Mormons seront considérés comme s'écartant avec intention des lois de leur pays et forcés comme tous autres de s'y soumettre.

Une considération pourra faire temporiser encore. Brigham Young est déjà âgé, sa santé est en très mauvais état; après lui, il est probable que toute cette organisation des Mormons tombera en pièces, peut-être pensera-t-on qu'il vaut mieux laisser au temps la mission de renverser l'œuvre de *Joe Smith* et de son successeur.

---

8 novembre. — A trois heures quarante-cinq minutes nous prenons le train qui doit nous ramener à *Ogden*. La voie ferrée suit pendant quelque temps les bords du *Lac Salé*, puis s'en écarte un peu, mais on l'aperçoit presque jusqu'à *Ogden*.

Le *Lac Salé*, ainsi appelé à cause de la quantité énorme de sel qu'il tient en dissolution (28 pour 100) a environ 126 milles de long sur 45 de large. Il renferme plusieurs îles dont la plus grande, qui porte le nom d'*Antilope*, a près de 15 milles de longueur. Plusieurs établissements de bains sont établis sur le rivage. Les eaux produisent un excellent effet; leur densité est telle que presque sans aucun mouvement il est facile de se soutenir à la surface. A 3 milles de la ville, et sur les bords mêmes du lac, se trouvent des sources thermales.

Tandis que nous courons le long du rivage, le soleil commence à disparaître à l'horizon et éclaire de ses pâles rayons la vaste étendue d'eau qui s'étend sous nos yeux sans qu'une ride vienne en troubler la surface; les montagnes à l'ouest qui s'élèvent, sauvages

et désolées, du centre de ce qu'on appelle le grand désert américain, se perdent dans un ciel très bizarre, teinté d'un rouge étrange. — C'est ainsi que si j'étais peintre, je me figurerais le Golgotha, — me dit notre ami Davesne. Je trouvai qu'il avait raison.

A la nuit nous arrivions à *Ogden* et nous nous embarquions sur le *Central Pacific Railroad* pour *San Francisco*.

VII

DE OGDEN A SAN FRANCISCO

SAN FRANCISCO

9-13 NOVEMBRE

Les Indiens *Soshones* et *Futes*. — Descente des monts Nevada. — Cape Horn.—Les plaines de la Californie. — Sacramento. — San Francisco. — Le *Seal-Rock*. — Quartier chinois. — Les Chinois en Californie. — Physionomie de la population de San Francisco. — L'agriculture en Californie. — Les chemins de fers et leurs tarifs.

9 novembre.— Le pays que traverse la voie ferrée, au lever du jour, a l'apparence d'un véritable désert ; il y pousse comme à regret quelques herbes sans couleur et les seuls êtres animés qu'on aperçoive de temps en temps sont ces lièvres dont j'ai déjà parlé, les *jackass rabbits*. Dans le lointain on voit la silhouette de montagnes couvertes de neige, mais sans caractère. Depuis plusieurs heures déjà nous sommes dans l'État de *Nevada* qui doit son nom à la chaîne de montagnes qui le sépare de la Californie à l'ouest.

Puis la scène change un peu ; le chemin de fer suit le cours de la rivière *Humboldt* ; le terrain est toujours aride et les quelques arbres qui y poussent ne semblent avoir ni sève, ni vigueur ; mais sur les bords mêmes de la rivière on rencontre des prairies où on élève du bétail. En somme, rien qui attire l'attention dans ces plaines monotones.

A quelques stations seulement, on voit des Indiens en grand nombre. A *Carlin*, ce sont des Indiens *Soshonès*. Ils ont pour la plupart des vêtements européens, et ils se drapent majestueusement dans des couvertures en laine, vertes, blanches ou rouges, importées d'Europe. Pour coiffure, presque tous ont le chapeau de feutre mexicain. Les femmes sont vêtues de robes en toile imprimée; elles se promènent portant leurs enfants fixés sur leur dos dans l'espèce de boîte qui leur sert de berceau. Moins réservées que les hommes, elles mendient de l'argent et du tabac. Elles ont les cheveux épars, tandis que presque tous les hommes les ont tressés. Un grand nombre de ceux-ci portent d'énormes boucles d'oreilles en métal.

Ces Indiens ont tous les pommettes très prononcées, les cheveux noirs et très épais, la peau cuivrée, l'œil fendu obliquement. Le nez est petit et bien fait.

A *Battle-Mount*, à *Winnemucca*, ce sont des Indiens *Yutes*. Il est impossible pour moi de faire la moindre différence entre ceux-ci et les premiers. Accroupis sur le sol, ils jouent aux cartes. Les femmes semblent même plus passionnées que les hommes pour le jeu. L'un de ces Indiens, mieux vêtu que les autres, paraît être un chef. Il parle l'anglais avec une certaine facilité et semble très fier d'une mauvaise carabine à piston qu'il porte à la main.

Quelques hommes et quelques jeunes filles ont le front, les lèvres et le menton peints en rouge.

10 novembre. — Pendant la nuit, nous sommes entrés en *Californie* et quand le soleil paraît il nous trouve descendant les pentes des monts *Nevada*. Je suis agréa-

blement surpris quand, après avoir passé sous une série de *mow-sheds*, je monte sur la plate-forme et je constate que la température a considérablement changé.

Le thermomètre marque 65° F., environ 18° C.

Le pays, très accidenté, couvert de bois, a une analogie frappante avec certaines parties du Dauphiné et de la Forêt-Noire. Rien de plus gai, de plus frais à l'œil. Le contraste est frappant entre le spectacle qu'on a ici sous les yeux et celui qu'offrait la région montagneuse, aride et sèche que nous venons de traverser.

Nous passons plusieurs villages dont les maisons sont dispersées d'une façon assez pittoresque dans les replis des montagnes; à droite, on aperçoit de vastes étendues qui ont été bouleversées pour l'exploitation des sables aurifères, puis on arrive à un pont en charpente très hardi, et on entrevoit un torrent qui bondit dans une gorge étroite et profonde et tout à coup reparaît au-dessous de la voie ferrée, au fond d'un abîme de plusieurs milliers de pieds de profondeur.

Le train s'arrête ici un instant pour laisser admirer le panorama qu'on a devant soi et que les Américains, avec une légère exagération, qualifient *un des plus grands du Continent américain, si ce n'est du monde entier*. C'est l'endroit connu sous le nom de *Cape Horn*.

J'ai déjà pu constater quelques traces de culture. Elles se muliplient maintenant. Les maisons sont entourées de vergers, et parfois on aperçoit quelques petits champs de vignes.

A *Colfax* un stage californien attend les voyageurs pour *Grass Valley*, *Nevada*, etc. C'est un curieux spéci-

rien de carrosserie, que cette énorme et lourde voiture qui ressemble à une berline à six glaces et qui peut contenir douze voyageurs. Elle est à huit ressorts et les panneaux sont décorés de dessins et de figures peintes qui dénotent un certain talent chez l'artiste.

La ligne ferrée suit une tranchée assez profonde, puis bientôt, descendant toujours, elle arrive dans la plaine, où l'on voit de grands champs bien cultivés, des pâturages couverts de nombreux troupeaux, des vergers bien entretenus, ce qui repose de tous les bouleversements de terrains dus au travail des mineurs que nous venons d'avoir sous les yeux pendant toute la dernière portion de la route.

Encore un beau pont en charpente, *trestle Work*, et nous voici à *Sacramento*, la capitale de la Californie, perdue au milieu des jardins et des vergers.

Sacramento a une population d'environ 20,000 habitants ; son importance est considérable non-seulement en raison de la richesse du pays qui l'environne, mais aussi à cause de sa situation au point de vue commercial. Cette ville est tête de ligne pour quatre chemins de fer, et, de plus, elle est placée sur une rivière navigable pour des bâtiments d'un tonnage même élevé.

Après quelques instants d'arrêt seulement à Sacramento, le train reprend sa marche. Nous passons une chaîne de collines connue sous le nom de *Coast Range* et nous pénétrons dans une région sablonneuse et sans végétation ; puis, contournant une série de hauteurs peu élevées, les *Foot Hills*, qui sont assez boisées, et où dominent les chênes verts dont les branches inférieures sont recouvertes de lichens qui pendant sou-

vent fort bas, nous entrons dans la vallée qui se termine à la baie de *San Francisco*.

Nous côtoyons cette baie quelques instants, et après nous être arrêtés à *Oakland*, où habitent beaucoup des marchands et des négociants riches de *San-Francisco*, nous nous engageons sur une jetée en charpente, large assez pour permettre à plusieurs trains à la fois de circuler et qui s'avance à plus de deux milles dans l'intérieur de la baie.

A l'extrémité de cette jetée se trouvent trois quais d'embarquement. L'un sert aux chariots et aux bestiaux à qui on a à faire traverser la baie; l'autre, au sud du premier, est consacré aux voyageurs; et le troisième, le plus au nord, est réservé à l'usage des bâtiments qui viennent opérer leur chargement ou déposer leur cargaison.

« Un ferry boat » doit nous conduire à San Francisco. Nous nous embarquons; la nuit est déjà venue et c'est en vain que nous cherchons à percer les ténèbres pour nous faire une idée de la ville dont nous apercevons les lumières à l'avant du bateau. Au bout de quelques instants le ferry est à quai, et débarquant nous allons chercher à l'hôtel un souper dont le besoin se faisait impérieusement sentir depuis quelque temps déjà.

---

11 novembre. — *San Francisco* est placée à l'ouest de la baie de ce nom et au nord d'une presqu'île formée par a baie et par l'océan Pacifique. Sa population, en 1848, au moment de la découverte de l'or, ne dépassait pas 1,000 individus; elle s'est accrue rapidement. Elle a

doublé depuis l'ouverture du chemin de fer; elle est aujourd'hui d'environ 230,000 âmes.

La ville est bâtie sur une série de collines du sommet desquelles on a un joli panorama : on voit de là la cité qui s'étend jusqu'à la baie; et de ce côté même une partie des constructions s'élève sur des terrains conquis sur la mer et protégés par un large quai en maçonnerie.

Comme dans presque toutes les villes d'Amérique, les rues se coupent à angle droit. Généralement elles sont assez bien bâties; dans le quartier commerçant, la plupart des maisons sont en briques, en pierre, ou en fer. La rue principale s'appelle *Montgomery Street*. Il n'y a pas à San-Francisco de monument remarquable.

J'ai passé la matinée à parcourir rapidement une partie de la ville et à y prendre des points de repère ; après le déjeuner, M. *Gansel*, l'agent de la maison Rothschild, vient nous prendre, mes compagnons de voyage et moi, pour nous faire faire une promenade dans les environs.

Par une route macadamisée assez bien entretenue, nous nous dirigeons vers le célèbre *Seal-Rock*, situé près de l'entrée de la baie, à l'ouest. C'est l'objet d'un jolie promenade en voiture de 5 à 6 milles. En sortant de la ville on passe près des différents cimetières qui tous sont situés sur les hauteurs qui font suite à celles sur lesquelles a été bâtie San-Francisco.

La route court au milieu de collines, les unes verdoyantes, les autres où la végétation n'a pu couvrir le sable; de temps en temps on entrevoit l'océan Pacifique et l'entrée de la baie, le *Golden Gate;* puis tout à coup on débouche sur la plage, et l'Océan s'offre aux regards dans toute son immensité.

Un chemin taillé dans la falaise, à pic, mène à un restaurant, le *Cliff-House*, de la terrasse duquel on aperçoit à quelques centaines de mètres le rocher sur lequel les « lions de mer » se livrent à leurs bruyants ébats. Ce rocher, probablement d'origine volcanique, est d'un bel effet : usé par les flots, il offre des saillies et des anfractuosités qui sont vraiment très pittoresques. Au-dessous de la terrasse la vague vient se briser avec bruit contre les quartiers de rochers tombés de la falaise ; mais ce bruit est impuissant à couvrir les aboiements, les hurlements, les rugissements des *Sea Lions*.

Ils sont là près d'un mille, protégés par une loi qui défend de les tuer, et c'est un curieux spectacle que celui de ces monstres marins reposant isolés ou bien couchés par groupes sur ce rocher, ou encore essayant de grimper jusqu'au sommet de l'îlot.

Parfois, quand ils rampent ainsi, on les voit s'arrêter, lever leur tête carrée, puissante, puis pousser un long aboiement qui résonne au loin. Les plus forts ne se gênent pas pour se faire faire place et les plus faibles n'essayent pas de résistance ; ils se contentent de protester par leurs cris et ils font ainsi leur partie dans ce concert qui, on se l'imagine sans peine, n'a rien d'harmonieux.

Collé au rocher ou rampant hors de l'eau, le lion de mer n'est pas bien attrayant par son apparence. Il fait rêver à ces monstres qui datent de l'origine du monde et dont on trouve les débris dans les terrains supercrétacés. Mais il faut le voir nager ; c'est alors un tout autre animal. Quelle aisance, quelle souplesse lorsqu'il se laisse porter par la lame jusque sur le récif sur lequel il semble qu'il va se briser et comme par un

léger mouvement de sa queue, à peine perceptible, il sait éviter le danger!

Des oiseaux en quantité innombrable contribuent à animer la scène : ce sont des goëlands, des mouettes d'une espèce particulière, des pélicans, des canards.

De retour de notre promenade au *Seal-Rock* et aussitôt après avoir dîné, nous allons, sous la conduite de l'officier qui est chargé de la police de ce qu'on appelle la ville chinoise, visiter cette portion de San-Francisco que je n'ai fait qu'entrevoir ce matin et qui offre, m'a-t-on dit, un très grand intérêt.

On ne m'a pas trompé. Tout d'abord, dès qu'on pénètre dans ce quartier qui occupe toute la partie nord de la *Queen-City*, on se trouve comme perdu au milieu des représentants de la race jaune avec leur queue légendaire et le costume national, blouse bleue et pantalon bleu ou de nankin. Seul le couvre-chef n'est pas celui adopté dans l'empire du Milieu ; généralement les Chinois portent ici un petit chapeau mou en feutre gris. Une langue bizarre qui ne ressemble à rien de ce que je connais bourdonne à mes oreilles ; c'est à peine si, parfois, on entend prononcer quelques mots en langue européenne. Des lanternes de papier de couleur se balancent aux fenêtres et aussi des enseignes de toute nuance, portant des inscriptions en caractères quasi diaboliques. Il semble que la baguette d'un magicien nous ait en une seconde transportés à mille lieues de l'endroit où nous nous trouvions tout à l'heure.

Notre première visite est pour le théâtre, où nous prenons une loge. Nous entrons par un long couloir étroit

et sale, nous gravissons un étage et nous voici à ce qu'on pourrait appeler les fauteuils de galerie; de là à notre loge le trajet est facile. La loge n'est guère plus propre que la salle, ni la salle que le couloir d'entrée. Tous les assistants fument, les uns de mauvais cigares, les autres de l'opium. En face de nous, dans des loges séparées du reste du public, quelques femmes qui, elles aussi, fument de l'opium. La scène, assez grande, est décorée d'ornements usés, fanés et assemblés sans grand art. Ce ne sont que des banderoles de papier de diverses couleurs, revêtues d'inscriptions, des morceaux d'écharpes de soie, des plumes d'oiseaux de tout genre, etc.

L'orchestre, placé au fond de la scène, est formé d'un mélange d'instruments indescriptibles. Là aucune prétention à l'harmonie; chacun des artistes ne semble avoir qu'un but, faire plus de bruit que son voisin.

Quant à l'action de la pièce, il nous est évidemment difficile, n'entendant pas la langue, de nous en faire une idée bien exacte. Toutefois un Chinois qui parle l'anglais et que nous avons amené comme interprète, nous en explique l'intrigue. C'est l'éternelle histoire de la jeune fille aimée d'un jeune homme et dont le père refuse son consentement au mariage des deux amants. Une servante sert de confidente et protège les jeunes gens. Mais ce n'est, paraît-il, qu'un épisode; la pièce, commencée il y a quelques semaines déjà, se continuera pendant bien des soirées encore avant que le dénoûment ne se produise.

Au bout de quelques instants, ne prenant qu'un médiocre intérêt à ce qui passe sur la scène, nous des-

cendons dans les coulisses, puis dans les dessous du théâtre, où vivent tous les acteurs et les employés, au nombre de quatre-vingts environ.

Les rôles de femmes sont joués par des hommes qui mettent un soin inouï à se grimer et qui réussissent leur transformation d'une façon étonnante ; l'artiste qui tient les premiers rôles de femmes et que nous avons été visiter, sortait de scène au moment où nous entrions dans la pièce qui lui sert de loge, de chambre à coucher et de cuisine tout à la fois, car chacun ici fait sa cuisine personnelle ; vu même de près, l'illusion était absolue et il n'est personne qui ne l'eût pris pour une femme chinoise et une chinoise fort jolie qui plus est. Il touche 900 $ par an d'appointements.

Les artistes de second ordre et les figurants ne jouissent pas d'une chambre particulière.

Parfois ils logent jusqu'à six et huit ensemble dans des réduits qui n'ont pas plus de six pieds carrés. Il couchent sur des planches superposées, fixées au mur et qui ne sont couvertes que d'une mince natte en jonc ou en paille. Je laisse à juger de l'effroyable atmosphère qui règne dans de pareils endroits.

En sortant du théâtre, nous passons devant une pagode où nous entrons un instant. Extérieurement, rien n'indique un temple. Une foule d'idoles ornent l'intérieur. Elles sont inconvenantes, pour ne pas dire obscènes parfois : grotesques toujours. Devant presque toutes les images brûlent des lampes et des petits morceaux de bois préparés d'une certaine façon et qui doivent préserver celui qui les a allumés de tel ou tel mal. Les vases, les flambeaux, les ornements, tantôt

en cloisonné, tantôt en bronze ou en cuivre, sont quelquefois d'un assez bon travail.

Nous continuons notre visite à la ville chinoise en donnant un coup d'œil à un atelier d'orfèvre où travaillent six ouvriers avec une adresse des plus remarquables; puis en passant par un des restaurants où les Chinois viennent manger le soir et où on prépare les comestibles qui demain seront vendus dans la rue, nous entrons dans une de ces maisons où les représentants de la race jaune, pour quelques cents, vont chercher l'ivresse en fumant l'opium; et, pour finir, nous allons visiter quelques-unes des maisons qu'ils habitent. Partout ils sont pressés, serrés comme à bord d'un navire. Dans certaines pièces de huit pieds carrés logeaient dix, douze et même quatorze chinois. Il était tard et le travail de chacun était fini. Couchés dans leur casier, sur leur natte, les uns fumaient leur pipe d'opium, les autres préparaient, à la flamme d'une lampe, la petite boule qu'ils allaient fumer tout à l'heure, les autres avaient déjà ressenti les effets du poison, et, pâles comme des morts, presque endormis, répondaient par des mots inintelligibles aux questions que leur faisait notre interprète.

La race jaune a pendant longtemps été en butte à de mauvais traitements de toute sorte en Californie. Elle est maintenant un peu plus favorisée. Il n'y a plus guère que les démagogues et les piliers des bar-rooms qui prétendent que le bon marché du travail des Chinois soit la ruine pour les blancs.

Jadis on répétait sans cesse qu'ils arriveraient à occuper tous les emplois et que par leur nombre ils empêcheraient les blancs de gagner leur vie ; ce dire n'est plus que celui de ceux-là même qui refuseraient tout travail qu'on leur offrirait, quel qu'il fût.

Jamais ici les Chinois ne restent inactifs, ils saisissent toutes les occasions de s'employer. Ils ont de plus une organisation merveilleuse pour qui veut les engager. Pour un certain travail donné, désire-t-on un nombre quelconque de Chinois, il suffit de s'adresser à une des agences *ad hoc* constituées à San Francisco et dans les vingt-quatre heures on vous expédie le nombre d'hommes nécessaires avec un contre-maître qui est le seul au quel on ait affaire, qui reçoit l'argent et qui est responsable. Quant les ouvriers sont nombreux, l'un deux remplit les fonctions de cuisinier, il est payé comme les autres. Les provisions sont achetées par les Chinois sur leurs propres deniers ; ils arrivent à se nourrir à raison de 2 $ par semaine, en moyenne. C'est un fait excessivement rare qu'une troupe d'ouvriers ainsi engagée abandonne son travail avant de l'avoir achevé.

En dehors de ces agences de travaux, il y a à San Francisco six grandes compagnies chinoises qui ne sont, autant qu'on peut croire, les renseignements n'étant pas faciles à obtenir, que des sociétés de bienfaisance. Chacune de ces compagnies ne s'occupe que des Chinois de la province pour laquelle elle a été formée.

Dès qu'arrive un vaisseau d'émigrants, les agents des diverses compagnies montent à bord ; chacun prend le nom des Chinois de sa province respective. Puis, une fois débarqués, les arrivants sont logés, nourris par

ces diverses compagnies. Elles leur procurent un emploi; si c'est nécessaire, elles leur avancent l'argent qu'il leur faut pour se rendre à tel ou tel endroit. Elles soignent les malades et elles renvoient dans leur patrie les ossements de ceux qui meurent.

Ces compagnies, en outre, règlent les différends entre Chinois; elles imposent des amendes et forcent chacun au 1er janvier à liquider ses dettes.

Les frais sont couverts par les contributions volontaires des membres; elles varient suivant les compagnies et les dépenses de l'année. Nul n'en est exempt. Si un Chinois meurt laissant quelque argent, ou si sa famille en a les moyens, la compagnie exige le remboursement du prix du transport du corps en Chine.

Il y a maintenant en Californie environ 80,000 Chinois, dont 20,000 environ à San Francisco. Leur nombre ira toujours en augmentant, mais non pas dans de très-grandes proportions tant qu'ils ne viendront que pour un temps et qu'ils rentreront dans leur patrie dès que par un travail de quelques années ils auront amassé les 1,000 ou 1,500 dollars objet de leur ambition.

Ce qu'on peut assurer sans crainte, c'est que si on les forçait à abandonner la Californie, la prospérité de cet État courrait un grave danger, que la plupart des grandes industries seraient ruinées et que la plus grande partie des capitaux engagés quitteraient le pays.

---

13 novembre. — Quand on parcourt les rues de San-Francisco et surtout certaines d'entre elles à l'heure où se traitent les affaires, *Montgomery Street*, par exem-

ple, il est impossible de n'être pas frappé de la diversité de types, de races, de couleurs que présente la population. Tour à tour on peut rencontrer à côté de l'Anglo Saxon, le Gaulois, le Germain, le Danois, l'Italien, l'Espagnol, le Polonais et dans toutes leurs variétés le Nègre, l'Indien et le Chinois. Cette diversité est assurément commune à tous les Etats-Unis; c'est une de leurs singularités les plus caractéristiques au milieu de celles si nombreuses qui les distinguent des autres contrées du globe; mais nulle part je n'ai rencontré une représentation aussi complète des quatre grandes familles humaines.

La race blanche, la race noire, la race rouge, la race jaune ont ici leurs représentants. Et, spectacle singulier, bien digne d'intérêt, citoyens d'un même pays, obéissant à ses lois, tous travaillent d'un commun accord à sa prospérité; et cela avec les coutumes, le génie particulier qui sont propres à chaque race, et la ferme volonté chez chacun de défendre l'intégrité de ses droits.

Pendant longtemps l'élément féminin a fait défaut en Californie; le temps n'est pas éloigné encore où quand une femme apparaissait, la foule se précipitait pour la voir. On a cité à ce propos un fait curieux. Un mineur arrivant avec sa femme à un placer, la tente où il a trouvé asile est immédiatement assiégée par la foule des mineurs accourus en apprenant la nouvelle. A grands cris ils demandent que cette femme se montre. Le mari l'excuse, prétexte les fatigues qu'elle a eu à subir et raconte qu'ils ont été dévalisés par les Indiens. Les mineurs insistent, la femme sort enfin. Pour la

mercier, une quête est organisée et on lui apporte 250 $. Aujourd'hui, à San-Francisco, les femmes ont en proportion notable. Il en est de même dans toute la Californie, où elles sont devenues un élément de la stabilité qui faisait absolument défaut dans une contrée où tout n'était que provisoire.

Nous avons fait, grâce à M. Gansl, la connaissance de bon nombre des notabilités de la ville; avec lui nous avons visité plusieurs des comptoirs et des grands entrepôts de marchandises; partout nous avons trouvé l'accueil le plus cordial.

Une de nos visites les plus intéressantes a, sans contredit, été celle que nous avons faite à l'entrepôt de la compagnie d'*Alaska*. Il serait difficile de s'imaginer la quantité de fourrures de toutes sortes qui s'y trouvait accumulée, bien que la saison ne fût pas favorable et que la plus grande partie des peaux récoltées l'hiver précédent eût déjà été expédiée. Nous y avons fait quelques achats.

Hier soir, nous avons été passer notre soirée au théâtre, où les *Minstrels* donnaient une représentation. Aujourd'hui, un grand dîner nous a été offert à l'*Union Club*, où nous avons été invités dès notre arrivée. *M. Stanford*, ancien gouverneur de la Californie, président du Pacific Railway; *M. Sharon*, sénateur; le général *Schofield*, qui commande les troupes en Californie, étaient au nombre des convives. Ils ont été assez aimables pour me donner une foule de renseignements précieux.

Le général a été envoyé à Paris en 1865, après la guerre de sécession, et il se louait beaucoup de l'accueil qu'on lui avait fait alors.

J'ai été assez étonné de trouver chez un de ces messieurs un défenseur de la théorie de non-intervention du Gouvernement central dans la question des Mormons. Bien que partageant mon dégoût, que je ne lui avais pas caché, pour les coreligionnaires de Brigham Young, mon interlocuteur soutint qu'il n'y avait rien à faire, que toute mesure prise contre eux ne serait pas légale. Il ajouta que, quoiqu'il déplorât certains vices de la constitution, il considérait que rien ne serait plus fâcheux que de porter une atteinte quelconque au principe fondamental de la liberté des cultes et que ce serait le résultat infaillible de toute immixtion dans les affaires de l'Utah.

La Californie, découverte en 1534 par Cortez, fut cédée en 1848 par le Mexique aux États-Unis. C'est presque aussitôt après cette cession qu'eut lieu la découverte de l'or. Le pays, qui n'était alors habité que par des tribus sauvages, dont quelques-unes avaient été, il est vrai, christianisées par les Franciscains envoyés au temps de la domination espagnole, fut envahi par les chercheurs d'or et les individus dont l'industrie était nécessaire à la vie des mineurs.

Pendant longtemps la culture du sol resta négligée. Mais petit à petit on fit des défrichements, le commerce offrit des débouchés aux produits de l'agriculture, et aujourd'hui la Californie semble être entrée dans une voie qui lui offre les garanties d'une prospérité plus

solide et plus durable que celle qui reposait uniquement sur l'exploitation des mines et des placers.

Elle produit actuellement beaucoup plus de grains que sa consommation et elle en exporte déjà des quantités notables, à Liverpool principalement; en même temps elle expédie les laines de ses troupeaux pour des sommes relativement importantes. Le chiffre des agriculteurs n'est pas toutefois de plus de 100,000, y compris les femmes et les enfants, tandis qu'en France, dont l'étendue est sensiblement égale à celle de la Californie, la population agricole est de 4 millions d'individus.

Il y a en Californie 40,000,000 d'acres environ de terres arables; 8 millions d'individus vivraient aisément dans cet État, dont les côtes offrent un développement d'à peu près 750 milles et dont la plus grande largeur est de 250 milles.

La population actuelle ne dépasse pas 650,000 âmes. L'immigration doit en peu d'années doubler, tripler même ce chiffre. La population s'est accrue, l'année dernière de 75,000 individus, en chiffres ronds : 60,000 nouveaux arrivants et 15,000 naissances.

Pour la culture, on économise la main-d'œuvre le plus possible. Presque partout on emploie des faucheuses, des semoirs mécaniques. Mais dans la plupart des fermes on se sert encore des charrues ordinaires, avec cette différence toutefois qu'on en relie entre elles, par une traverse, parfois jusqu'à six ensemble, qui sont alors traînées par un attelage de six, huit ou même dix chevaux conduit par un seul homme. Il est vrai qu'on ne labourc jamais à plus de

quatre ou six pouces de profondeur. Mais le sol est d'une fertilité telle qu'avec ce labour superficiel, quand l'année est favorable, on obtient jusqu'à 40 bushels de grain à l'acre.

La moyenne de la production en Californie est actuellement en blé de 500,000 tonnes, en orge de 200,000 tonnes et de 100,000 tonnes en avoine, pois, haricots, etc. On fait peu de betteraves, bien qu'elles deviennent énormes. On ne fait ni trèfle, ni luzerne. Comme fourrage vert, on se contente de céréales coupées au moment où l'épi est prêt à se former.

La vigne donne un excellent raisin, et en grande quantité. On commence à en faire des vins et des eaux-de-vie qui généralement sont médiocres, il est vrai, mais cela tient très probablement à des défauts dans la fabrication et au peu de soin donné à la culture de la vigne.

Les arbres fruitiers produisent des fruits en telle abondance que souvent on est obligé d'en laisser perdre une partie, faute de moyen de les utiliser. Et cependant on fait beaucoup de conserves et de fruits séchés qui sont exportés.

Les ouvriers employés aux travaux des champs sont généralement des blancs. Ils sont payés de 30 à 35 $ par mois et nourris.

Quand le chemin de fer du *Southern Pacific* sera achevé, les communications deviendront plus faciles. Il est évident qu'alors la culture prendra un accroissement considérable. Malheureusement ce chemin de fer ne pourra être terminé que dans cinq ans au plus tôt. Les voies ferrées ont subi dans leur développement aux

Etats-Unis un temps d'arrêt considérable. Il y a quelques années on a monté des compagnies et construit les chemins de fer beaucoup plus que cela n'était nécessaire. Il en est résulté que ces compagnies, ayant fait de mauvaises affaires, n'ont pu payer de dividendes et que beaucoup même ont fait faillite. Les capitaux, aujourd'hui instruits par l'expérience, sont devenus plus prudents et souvent sont difficiles à trouver.

Un autre avantage considérable qu'offrira l'ouverture de la ligne du Southern Pacific, sera l'abaissement forcé du prix des transports. Ces tarifs sont très élevés presque partout en Amérique; j'en ai déjà fait mention à propos des prix de revient du coke apporté de Pennsylvanie dans l'Utah, mais nulle part ils n'atteignent le chiffre véritablement scandaleux des tarifs de l'*Union Pacific*.

La meilleure preuve qu'on puisse donner de ce fait, c'est le peu de développement du trafic de *San-Francisco* à *Omaha*, sur la seule ligne ferrée qui traverse le continent. Il ne part que deux trains *réguliers* de marchandises par jour de San-Francisco. Il est fort rare que l'on soit obligé d'en constituer un troisième.

Il a été calculé qu'en raison des difficultés du transport, le prix devait en être admis comme variant entre un demi-cent et trois quarts de cent par tonne et par mille. De *Omaha* à *San-Francisco*, le prix de revient devrait être, la distance étant de 1,907 milles, de 71 cents 1/2 par 100 livres; au lieu de cela, il est de 6 $ pour le transport des marchandises de première classe et de 12 $ pour certaines marchandises qui payent le double du tarif de celles considérées comme marchandises de première classe.

Ces quelques chiffres peuvent donner une idée de l'arbitraire qui préside à la réglementation des tarifs sur une ligne à la construction de laquelle le gouvernement a concouru par des concessions de terrains et des avances d'argent très considérables, et où il eût dû, pour le moins, se réserver un contrôle qui lui permît de sauvegarder un peu les intérêts des contribuables.

VIII

EXCURSIONS DANS L'INTÉRIEUR.

14-30 NOVEMBRE.

Une villa dans les environs de San-Francisco. — Excursion à Mercès. — Le Clear Lake et le Sulphur Bank. — Extraction du cinabre. — Traitement du minerai. — Une danse de guerre chez les Indiens Diggers. — La mine de New Almaden. — Traitement du minerai.

14 novembre. — Les villas qui se trouvent dans les environs de San-Francisco et qui sont occupées par la haute finance et le haut commerce sont très vantées.

Nous avons été invités à passer la journée d'aujourd'hui à la campagne par M. Gansl, qui nous a promis de nous faire visiter quelques-unes des maisons voisines de la sienne et nous avons accepté avec plaisir.

D'assez bonne heure dans la matinée, nous prenons donc le chemin de fer qui longe la baie de San-Francisco. Cette baie se prolonge jusqu'à 32 milles au sud. La station où nous nous arrêtons n'est qu'à 13 milles de la ville; une voiture bien attelée nous y attend et nous mène rapidement à l'habitation de M. Gansl à travers un pays très vert, bien cultivé, où sont dispersées une foule de jolies maisons de plaisance. Une chaîne de collines peu élevées les abrite contre les vents de la mer. La villa de M. Gansl n'est, nous dit-il, qu'une

acquisition récente; il veut y faire beaucoup de t[illegible] vaux ; bien des gens s'en contenteraient volontiers te[illegible] qu'elle est maintenant.

A déjeuner nous rencontrons plusieurs des voisins d[illegible] notre hôte. Le café dégusté, nos cigares allumés, nous allons en nous promenant visiter la maison de l'un des convives, *M. Milton S. Latham*, un ancien gouverneur de l'État. Le jardin mérite une mention spéciale; les serres et les fleurs ne laissent rien à désirer. L'habitation en elle-même est bien entendue et parfaite au point de vue de l'élégance et du goût. Une jolie collection de tableaux, où je retrouve beaucoup de toiles vues au différentes expositions, des Meissonier, des Lefèvre, des Toulmouche, etc., en décorent les murs.

Dans l'escalier on me montre un assez bon tableau représentant Samson et Dalila, à propos duquel on me raconte un détail curieux : ce tableau a servi longtemps de décoration dans un bar-room où il attirait l'attention des Chinois, qui chaque jour venaient en assez grand nombre le regarder. Un fait analogue à celui que rappelle le tableau se rencontre, paraîtrait-il, dans l'histoire religieuse des Chinois.

Notre visite chez M. Latham s'étant prolongée, nous n'avons pas le temps d'aller voir d'autres villas et nous rentrons à San-Francisco, où le soir vers sept heures, tandis que je jette ces quelques notes sur le papier, une oscillation de tremblement de terre légère, mais assez sensible, se fait sentir.

17 novembre. — Le temps est devenu déplorable; les nuages apportés par les vents du nord-ouest pénètrent par la Porte-d'Or, s'accumulent dans la baie et au-des-

is de la ville; mais on nous assure que de l'autre côté e la baie nous retrouverons le soleil. Nous nous mettons, sur la foi de ce renseignement, en route pour le *Yosemite Valley* et les *Big trees* de *Mariposa*. Notre première étape, nous la faisons par le chemin de fer, qui nous débarque à *Merces* où nous devons passer la nuit. La pluie qui n'a cessé de tomber pendant la journée redouble au lever du jour; nous constatons avec désespoir l'impossibilité de continuer, au moins pour l'instant, notre expédition. Une partie de la journée, nous la passons à l'abri dans une petite auberge, puis fatigués de cette inaction, pour tuer le temps, armés de nos fusils, nous allons tirer quelques bécassines et quelques pluviers sur les vastes étendues à demi submergées qui s'étendent autour du village. Des oies par milliers sont visibles dans la distance ou haut dans les airs, mais dans ce pays découvert il est impossible de les approcher.

18 novembre. — Les raffales de pluie n'ont pas cessé et, toute la nuit encore, elles ont persisté avec violence; les mauvaises routes par lesquelles nous devions arriver jusqu'au *Yosemite* sont rompues en divers endroits; forcés de renoncer à notre course dans cette fameuse vallée, nous nous décidons à reprendre le chemin de San-Francisco; la voie ferrée a elle-même été enlevée en plusieurs points, mais avec du temps et de la patience on nous fait espérer que nous arriverons. A six heures du matin nous partons, mais au bout de quelques milles à peine, nous nous trouvons arrêtés; la voie a été détruite en trois endroits différents; heureusement les trois brèches qui se sont produites

dans le remblai sont très près les unes des autres et à un mille au delà un train venant de la direction opposée pourra nous prendre. Ce mille, il s'agit simplement de le faire à pied et de traverser les trois coupures sur des poutres jetées sur le torrent. L'opération, très délicate en raison du transbordement du bagage, s'effectue sans accident, mais exige un temps assez considérable pendant lequel un ingénieur de la ligne m'explique que l'inondation a été fortement aidée dans les dégâts faits à la voie ferrée par le travail d'une sorte d'écureuils qui, comme les lapins, habitent sous terre et qui font leurs terriers dans les remblais. Ces écureuils, détail assez bizarre, vivent dans leurs terriers avec les serpents à sonnettes très nombreux dans cette région; ils font un très grand tort à l'agriculture. Le gouvernement de Californie a, pendant quelque temps, pour en amener la destruction, payé jusqu'à 5 cents par tête d'écureuil; il a dû y renoncer en raison de la dépense à laquelle cela l'eût entraîné. Mais il est des fermiers qui dépensent par an plus de 200 $ en pièges, en amorces empoisonnées, etc. On ne s'en étonnera pas quand on saura que dans les bajoues de l'un de ces animaux qui venait d'être tué, on a compté jusqu'à soixante-neuf grains de blé.

Grâce au train venu nous prendre de l'autre côté des brèches causées par l'inondation, nous arrivons bientôt à *Lathrop*, où nous rejoignons la ligne principale de l'*Union Pacific Railway*. Le train avec lequel nous devions correspondre étant déjà parti, il ne nous reste plus qu'à attendre celui qui vient de l'est et qui a lui-même subi un retard de plusieurs heures. *Lathrop*

offre pas de ressources : c'est une petite station comme majeure partie de celles qu'on trouve sur le parcours e la voie ferrée qui traverse le continent américain t ne se composant que de quelques maisons en bois. Nous profitons des sept heures que nous avons devant nous pour aller avec nos fusils battre le pays environnant qui est des plus giboyeux. Je tue pour ma part trois lièvres ressemblant absolument à nos lièvres d'Europe et quelques-uns de ces charmants *collins* à huppe droite qu'on appelle ici des cailles.

Vers cinq heures du soir le train d'*Omaha* arrive ; il est bondé de voyageurs ; nous nous trouvons forcés, pour nous caser, de prendre place dans un wagon occupé par un détachement de soldats des troupes fédérales, dont la mauvaise tenue en l'absence du chef du détachement provoque de ma part une sortie grâce à laquelle nous finissons par obtenir les places auxquelles nous avons droit et que les soldats s'étaient mis dans la tête de nous refuser : à dix heures du soir nous étions de retour à San-Francisco.

---

20 novembre. — Parmi les richesses minérales de la Californie, une des plus importantes est le mercure, qui jadis n'était fourni que par les mines d'*Almaden* en Espagne et d'*Idria* en Autriche. Aujourd'hui l'exploitation du mercure a pris un très grand développement en Californie et la production tend à s'accroître tous les jours. Une occasion s'étant offerte à nous de visiter une mine dont on commence à parler comme devant être d'une richesse exceptionnelle, nous la saisissons

avec empressement. Cette mine est, d'ailleurs, située une assez grande distance au nord de San-Francisco nous aurons en nous y rendant l'avantage de parcourir une région qu'on nous a beaucoup vantée.

Nous nous embarquons donc le 20 novembre sur le ferry-boat qui fait le service entre *San-Francisco* et *Vallejo*, petite ville située sur la baie de *San-Pablo* à l'est de la baie de San-Francisco et qui s'ouvre sur elle.

Il est trois heures et demie quand nous quittons *Frisco*, comme on dit ici par abréviation, et pendant toute notre traversée qui dure deux heures et demie, nous pouvons admirer à notre aise la portion nord de la baie superbe dont les Californiens sont si fiers et à juste titre.

A *Vallejo* nous prenons le train qui, par la vallée de *Napa*, nous mène à *Callistoja* où nous descendons, à la nuit noire, guidés par *M. Parrott*, un des propriétaires de la mine que nous allons visiter et *M. Lightener*, l'ingénieur qui est à la tête de l'exploitation; nous nous établissons dans une petite maison inhabitée l'hiver, mais où l'été viennent s'installer les quelques rares baigneurs qui veulent profiter des sources thermales de l'endroit. Nous sommes munis de vivres, et à la lueur de quelques bougies que nous avons aussi apportées, nous soupons à la hâte, puis nous nous installons pour la nuit. Il nous faudra partir demain matin de bonne heure.

21 novembre. — Malgré ce qui avait été convenu, ce n'est guère qu'un peu avant sept heures que nous montons, sept en tout, y compris le cocher, dans une sorte de grand char à bancs attelé de six chevaux menés à grandes guides

chemin est défoncé par les pluies des jours der-
; tantôt gravissant les pentes les plus ardues, tan-
descendant les côtes les plus rapides, il serpente le
g des flancs de la montagne, souvent à une hauteur
nsidérable. C'est merveille de voir comment s'acquitte
e sa tâche notre automédon, sur cette route qui offre
peine la largeur nécessaire à notre chariot; il jouit,
d'ailleurs, d'une réputation que nul ne lui conteste dans
toute la contrée. Le pays que nous parcourons est le
plus beau qui se puisse voir. Malheureusement les nuées
nous cachent les cimes des montagnes et le panorama se
trouve forcément un peu borné. Mais quels aspects
variés dans les premiers plans! — Tantôt nous traver-
sons des forêts de *redwoods*, non plus serrés les uns
contre les autres comme cela arrive souvent pour les
sapins, mais dispersés ça et là, dominant de toute leur
hauteur un fouillis pressé de *madronas* avec leur écorce
rouge et lisse, de *manzanettas*, de *bay-trees* — qui sont une
sorte de laurier — et de cent autres essences diverses
presque toutes à feuillage persistant; tantôt nous pas-
sons à travers des prairies ombragées par des chênes
verts énormes, aux branches tordues de mille façons
pittoresques, ou par d'autres chênes dont les feuilles
sont teintées des couleurs les plus différentes par les
premières pluies de l'hiver; tantôt nous cheminons au
milieu de champs de petite étendue, il est vrai, mais
bien cultivés et où la richesse du sol se révèle à chaque
pas. Et ces paysages variés se succèdent brusquement;
il semble qu'on traverse une chaîne de montagnes
interminable lorsque tout à coup on se trouve dans une
plaine cultivée; ou bien on se croit dans une forêt sans

fin quand, à un détour de la route, on aperçoit u ces prairies couvertes de bestiaux et de mouton sont de vrais changements à vue.

Dans quelques endroits j'aperçois des marronn dont les fruits sont un peu plus gros et un peu mo foncés que nos marrons d'Inde. Les Indiens, me dit-o les recueillent pour en faire une sorte de farine qui leu sert de nourriture. Mais ils font subir à cette farin une opération préliminaire. Après avoir bien battu l sol dans un endroit sablonneux, ils étendent la farine, puis ils versent de l'eau en assez grande quantité. En s'écoulant en terre, cette eau entraîne les principes amers et pernicieux contenus dans les marrons.

A moitié route nous nous arrêtons près d'un ruisseau pour laisser reposer nos chevaux et luncher; puis nous remontons dans notre chariot, et vers quatre heures et demie du soir nous apercevons à l'horizon une nappe d'eau considérable. A la nuit tombante, après être passés le long des bords d'un lac de minime étendue, le *Borax Lake*, nous descendons à la porte de la maisonnette en bois où habite le *Superintendant* de la mine de *Sulphur Bank* sur les bords du *Clear Lake*, ce lac que nous avions entrevu dans le lointain.

La course a été longue et nous avons été singulièrement cahotés; aussi chacun, après le dîner, se hâte de gagner son lit; de bonne heure, demain, nous irons visiter les travaux.

22 novembre. — Le *Clear Lake* se trouve dans la chaîne de montagnes connue sous le nom de *Coast range*, — sur le 39° de latitude nord et sur le même degré de longitude que San-Francisco; dans sa plus grande lar-

u nord-ouest au sud-est, il a environ 35 milles; milles de largeur. La contrée dans son ensemble des signes très apparents d'origine volcanique. dernière partie de la route par laquelle nous nes arrivés hier et qui est taillée dans le flanc de des montagnes qui forment la ceinture du lac, on state la présence en grande quantité de fragments *bsidienne*. Parfois des roches tout entières de même ature se trouvent disséminées au milieu des *laves* et des *ponces* qui, dans d'autres endroits voisins, constituent le terrain. Mais le rameau de la chaîne qui se trouve au-dessus du *Borax Lake* est formé de *grès rouge;* on y trouve de nombreux échantillons de *serpentine* et, à quelques milles plus au nord on exploite une carrière de pierre à chaux.

Le *Borax Lake* paraît être l'emplacement d'un cratère éteint. Il a environ 2 milles de tour. Le borax contenu en solution dans l'eau y est en proportion considérable. Autrefois on en faisait l'exploitation par les procédés ordinaires de cristallisation, maintenant ce travail est abandonné.

Le *Sulphur Bank* semble être un curieux exemple d'une coulée de roches volcaniques décomposées, où le mercure et le soufre se trouvent en quantité prodigieuse. Il en sort plusieurs sources chaudes, et par les fissures du sol s'échappent en abondance des gaz et des vapeurs. Pendant neuf années, de 1854 à 1873, le gîte n'a été exploité que pour le soufre qu'il contient, et la société qui en était propriétaire alors, semble ne s'être jamais doutée des richesses en mercure amoncelées en cet endroit à fleur de terre. Un Anglais, le professeur

Oaxland, qui appela l'attention des intéressés [illegible] fait, ne fut pas écouté, et le *Sulphur Bank* fut aux propriétaires actuels pour la somme de 60,00[illegible] s'explique difficilement comment il a pu se faire qu[illegible] gens qui ont conservé pendant neuf ans entre l[illegible] mains l'exploitation de ce gîte, aient pu se trompe[illegible] grossièrement sur la constitution du minerai. J'en[illegible] vu sur le terrain plus de 25,000 tonnes qui avait é[illegible] brûlé pour en extraire le soufre et où le cinabre rest[illegible] est aussi apparent qu'il est possible. Les propriétaire[illegible] actuels travaillent même à cette heure, pour le mercur[illegible] qu'il contient, ce minerai dédaigneusement rejeté, et o[illegible] reste encore de 8 à 10 p. 100 de soufre.

Aujourd'hui le gîte est exploité sur une étendue d[illegible] plus de 25 acres et sur une hauteur de plus de 75 pieds Le travail qui se fait à ciel ouvert n'offre aucune difficulté. On coupe à même dans le flanc de la colline qu constitue le gîte et on porte tout ce qui est détaché jusqu'à la terre même, à quelques cents mètres de là, à l'endroit où se fait le travail métallurgique. Cette colline est l'extrémité d'un rameau qui court de l'est à l'ouest. Son inclinaison est nord-sud.

Le rendement du minerai varie un peu selon l'endroit d'où il a été extrait. Dans certains points où les roches dominent, la proportion du mercure contenu est peu considérable. Dans d'autres points, il y a une grande quantité de roches dispersées qui sont enveloppées d'une couche de terrain peu résistant; ces roches sont plus ou moins décomposées et désagrégées ; celles qui sont dures et intactes sont sans valeur, tandis que celles qui sont décomposées renferment des *veines* riches en cina-

la terre qui les enveloppe on trouve le cina-
veines et en *paquets*. La partie est de la colline
qui renferme le moins de roches. La terre noire,
ide, résistante, compacte est cependant facile à
ailler. Le soufre y est très abondant; le cinabre s'y
contre en veines, en paquets, quelquefois en vérita-
s *poches* ou en filons de 4 à 5 pieds d'épaisseur. Si on
euse dans cette portion un puits, l'eau qu'on en tire
st chaude, elle dégage de l'acide carbonique, et une
orte odeur d'hydrogène sulfuré se fait sentir.

Un rapport du mois de juillet dernier, de trois personnes qu'on dit compétentes et qui ont été choisies pour examiner, étudier le *Sulphur Bank*, estime à 662,400 tonnes la quantité de minerai qu'il contient et la valeur du mercure qu'on peut en extraire à 9 millions de dollars.

Une autre estimation, due à monsieur Vincent, professeur de géologie économique, de minéralogie et ingénieur des mines, porte ce chiffre à 43 millions de dollars. L'écart entre ces deux estimations est considérable; il ne serait peut-être pas difficile à expliquer; mais, quoi qu'il en soit, on pourrait entre ces deux chiffres prendre une moyenne qui serait déjà fort respectable.

Le travail métallurgique que l'on fait subir au minerai est d'une simplicité extrême.

Le minerai actuellement exploité renferme en moyenne 6 p. 100 de mercure, mais on n'en retire environ que 3 p. 100, le reste se perdant avec l'acide sulfureux qui se dégage sous forme gazeuse par la cheminée du four.

Lorsque le minerai est en fragments d'u volume, on le précipite dans un four de 25 pied et de 7 pieds de large *au ventre*. Sur l'un des c un foyer alimenté par du bois. Une petite mach vapeur, de la force de un cheval-vapeur, aspire l'ai un tuyau qui passe sous le four et à travers le foy la masse du minerai ; les vapeurs de mercure sont a entraînées dans des condensateurs arrosés d'eau fro amenée du lac par la machine. On charge ce four 1,500 livres environ de minerai par heure.

Si le minerai est en poudre, on le jette dans un fou où des briques réfractaires sont disposées de façon que le minerai soit divisé et que le courant d'air puisse circuler ; les vapeurs de mercure sont amenées dans les condensateurs de la même façon que dans le cas précédent.

Autrefois on convertissait le minerai qui était en poudre en briques de 9 pouces de longueur sur 4 de largeur et 3 de hauteur ; elles pesaient 4 livres en moyenne et revenaient à 3 $ 1/2 le mille.

Le deuxième four n'utilise guère que 10 tonnes de minerai par jour. Les deux fours, l'un dans l'autre, en consomment en moyenne 25 tonnes.

Tous les deux jours, on racle les suies des condensateurs. Ces suies sont mêlées à des cendres de bois et soumises à un travail de manipulation qui amène la séparation d'une partie du mercure qu'elles contiennent ; puis elles passent dans un tonneau où elles sont mêlées à de l'eau et brassées à l'aide d'une roue qui se meut dans le tonneau autour d'un axe vertical, et, en dernier lieu, elles sont soumises à la distillation dans des cor-

nues en fonte de fer disposées dans des fours en briques.

Le résidu qui sort de ces cornues ne contient plus la moindre partie de mercure. Environ 50 p. 100 du métal produit a été soustrait par l'action du four, 25 p. 100 par la manipulation des suies mêlées aux cendres et 25 p. 100 par la distillation.

Tels sont les procédés métallurgiques et les moyens employés actuellement à *Sulphur Bank;* mais de nombreux perfectionnements vont être pratiqués.

Un nouveau four, où le diamètre au ventre ne sera que de 4 pieds au lieu de 7 et où on espère que la volatilisation du mercure s'effectuera plus vite, est presque achevé. On construit, d'autre part, huit *concentrateurs* où, par un procédé analogue à celui employé dans certains endroits pour le lavage des sables aurifères, le cinabre en poudre sera séparé des terres auxquelles il est mélangé. Ces condensateurs, construits par une société particulière, coûteront 30,000 $. Les propriétaires du *Sulphur Bank* s'engagent simplement à fournir entre 50 et 100 tonnes de minerai par jour qui leur sera rendu trié et à payer le travail à raison de 2 $ 1/2 la tonne. Avec ce nouvel appareil on espère obtenir le cinabre presque pur. On le calcinera alors dans des cornues de fonte avec une partie égale de chaux; il se formera un sulfure de calcium et le mercure se dégagera et ira se condenser dans les condensateurs comme d'ordinaire.

Si le nouveau procédé donne les résultats attendus, on en viendra probablement à abandonner l'emploi des fours actuellement en usage et à faire pulvériser tout

le minerai pour se servir uniquement des concentrateurs, des cornues et des condensateurs.

En somme, il est produit à *Sulphur Bank* environ dix-neuf bouteilles de mercure par jour ; les bouteilles contiennent environ 76 livres 1/2 de métal.

La production par mois est donc de cinq à six cents bouteilles ; elle sera de huit cents quand le nouveau fourneau fonctionnera. Chose assez curieuse, en été, pour la même quantité de minerai, la production est de soixante à quatre-vingts bouteilles plus considérable, le métal par suite de l'action de la chaleur s'accumulant dans toutes les petites cavités.

En très peu de temps les quantités produites semblent devoir doubler, tripler, les fourneaux ou les appareils métallurgiques seuls faisant défaut.

Ici le mercure ne revient qu'à 8 ou 10 cents la livre ; à *Almaden*, en Espagne, il revient à 30 cents, et à *New Almaden*, en Californie, dans le comté de *Santa Clara*, à 50 cents.

Il se vend en ce moment de 65 à 70 cents la livre (le marché se règle sur celui de Londres), c'est-à-dire que la bouteille se vend au minimum 50 piastres.

A Sulphur Bank les frais comme outillage sont, ainsi que je l'ai fait voir, peu considérables. Les fourneaux emploient par vingt-quatre heures *six* blancs et *deux* chinois, les premiers payés 50 $ par mois, logés et nourris, les autres ne recevant que 1 $ 1/2 par jour.

Ce sont des Chinois uniquement qui opèrent l'extraction du minerai ; il y en a quatre-vingt-cinq employés à ce travail ; ils reçoivent 1 $ 1/4 par jour. Leur journée est de douze heures. Le *Superintendant* se loue beau-

coup de leur assiduité et de leurs habitudes tranquilles. Il m'a assuré qu'avec des blancs il lui serait impossible de faire marcher son exploitation. Cinq chinois peuvent extraire sur le gîte de *Sulphur Bank*, en ce moment, à peu près 50 tonnes de minerai par jour.

Très prochainement on espère utiliser, au lieu de le laisser perdre, le soufre que contient le minerai dans une proportion qu'on peut évaluer à environ 20 p. 100. La tonne de soufre vaut actuellement 60 $. Par la vente de ce soufre, tous les frais d'exploitation devraient se trouver payés et le prix de revient du mercure devrait être presque nul. Des essais très satisfaisants viennent d'être faits pour opérer l'extraction du soufre. On avait employé à cet effet un four où le minerai se trouvait traversé par un courant de vapeur d'eau. Le soufre qui fond à 170°, c'est-à-dire à une température bien supérieure à celle qui amène la vaporisation du mercure, s'écoulait par une ouverture pratiquée à la base et était directement reçu dans les boîtes qui devaient servir à son transport.

Un tiers environ du mercure produit en Californie est envoyé en Chine pour la fabrication du vermillon. Le reste est employé soit au Mexique, soit aux États-Unis, pour la métallurgie principalement.

Notre visite aux travaux du *Sulphur Bank* terminée, nous nous embarquons sur une charmante petite chaloupe à vapeur, appartenant à un propriétaire d'un *rancho* situé sur les bords du lac et qui est un ami de M. Parrott.

Déjà le matin, dans une chasse aux canards que j'ai faite à l'aube, avant notre promenade à travers l'exploitation, j'ai pu admirer la beauté du paysage, mais non pas dans toute son étendue. A mesure que nous nous éloignons de la côte, il nous est plus facile de nous rendre compte de l'aspect de la contrée. Elle peut être comparée à tout ce que la Suisse peut offrir de plus beau. Cette promenade nous donne aussi l'occasion de constater un des côtés curieux de la vie des femmes dans certaines parties de l'Amérique. Au *boarding house* établi près de la mine et où nous avons pris nos repas, nous avions été servis par les deux filles de la *landlady;* sur le bateau nous les retrouvons; M. Parrott les avait invitées, ainsi que la femme de l'ingénieur qui surveille la construction des nouveaux condensateurs. Il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles ont reçu une excellente éducation. Elles ont été élevées dans un des meilleurs pensionnats de San-Francisco, elles ont des façons parfaites, leur mise est élégante, l'une d'elles est bonne musicienne. Aussi quand après notre promenade, le soir à souper, je me retrouve les avoir derrière ma chaise, faisant le service comme servantes, je ressens un sentiment d'embarras assez naturel et semblable à celui que j'avais déjà éprouvé à *Provo Valley*; mais là, du moins, j'étais chez des Mormons.

A un mille environ du *Sulphur Bank*, sur les bords du Clear Lake, se trouve un campement d'Indiens *Diggers*. Ils sont établis là depuis quelque temps déjà et un certain nombre d'entre eux sont employés aux travaux

de culture dans les environs. Doux et point ivrognes, leur voisinage ne cause pas d'ennuis. Le seul défaut qu'on puisse leur reprocher est un amour effréné du jeu. Dans la matinée j'avais été, — à mon retour de la chasse, — les visiter, et j'avais appris que le soir il devait y avoir une grande danse. Ayant manifesté le désir d'y assister, le chef nous convia.

Vers neuf heures du soir, nous nous rendons à l'invitation. La salle de danse est une construction permanente qui appartient à dix tribus et parfois, paraît-il, plusieurs centaines d'individus s'y trouvent réunis. On y arrive par un long souterrain. Elle est creusée à environ 9 ou 10 pieds sous terre. Elle est circulaire et a environ 35 à 36 pieds de diamètre. Au centre, un tronc d'arbre sert de pilier sur lequel viennent s'appuyer des madriers dont l'autre extrémité repose sur de larges poteaux plantés en terre et formant une série d'arcades concentriques aux parois de la salle. Ces madriers sont recouverts de terre battue qui forme la toiture. Celle-ci est au niveau du sol. Les parois sont formées de troncs d'arbres serrés les uns contre les autres. Un grand feu de bois sec éclaire d'une façon bizarre le spectacle, une ouverture dans la toiture ne laisse échapper qu'imparfaitement la fumée qui nous aveugle et nous prend à la gorge.

Trois guerriers en grand costume, c'est-à-dire revêtus simplement d'une ceinture et d'une coiffure en plumes, tatoués de rouge et de bleu, dansent un pas étrange, accompagné de battements de jambes et de sauts invraisemblables; ils frappent le sol du pied en mesure, ils agitent à la main des scalps et en cadence

soufflent dans des tubes en bois, longs de cinq à six pouces, qui donnent des sons analogues à ceux de nos mirlitons, ou bien ils poussent des sortes de cris gutturaux qu'on ne pourrait guère traduire que par *he! he! — hi! hi! — huy! huy!* de temps à autre, ils s'arrêtent en jetant des clameurs sauvages. Nous assistons à une danse guerrière.

Les femmes, au nombre de seize, sont vêtues de robes en toile blanche, ornées de dessins rouges au bas de la jupe et au haut du corsage. Leur visage est tatoué de bleu. Leurs cheveux sont retenus par des bandelettes de grèbe ou de fourrure, garnies de plumes. Les mains sur la poitrine, elles se balancent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, soufflant dans des instruments analogues à ceux des guerriers et s'interrompant en même temps que ceux-ci pour pousser des cris qui n'ont rien d'harmonieux.

L'orchestre se compose d'une dizaine d'individus. L'un est muni d'une sorte de claquette formée d'un morceau de bois long d'environ deux pieds, fendu dans la longueur, et qu'il frappe en mesure dans la paume de sa main; un autre est armé d'une espèce de tapeau chinois; d'autres sautent sur des troncs d'arbres creusés et qui rendent un son sourd comme celui d'un tambour; d'autres enfin accompagnent de la voix.

Le reste de la tribu, hommes, femmes et enfants se tient rangé autour de la salle. Le spectacle a quelque chose de véritablement diabolique; mais nous ne tardons pas à nous en fatiguer, et au bout d'une heure nous nous retirons, après avoir donné au chef quelques pièces de monnaie.

ous effectuions notre retour à San-
aversions de jour cette fois la val-
offre une culture très variée et où
t très considérables. — C'est de là
une partie des vins les plus réputés

— Hier soir nous sommes venus coucher
ville de 15,000 âmes, située dans la
Clara, à 50 milles environ au sud de
le centre d'un commerce de grains
le.
uit heures, nous partons pour la mine
en. Des nuages nous empêchent de
ts des montagnes qui forment la vallée
ourt la route que nous suivons; mais
premiers contre-forts, les uns dénudés,
verts de bois d'assez belle venue. Des
tretenus bordent ce chemin, et de temps
erçoit des *ranchos* coquettement cachés
re ou des *haciendas* entourées de jardins

es et demie nous avons fait les 14 milles
paraient du point où se font les travaux
ues. L'établissement est très joliment situé
la vallée; le superintendant de la compagnie
acieusement à notre disposition pour nous
rcourir.
deux genres de fourneaux en usage actuel-
New Almaden, mais petit à petit on arrivera
oyer que le *Iron clad furnace*, dû à un ingé-
trichien, *M. Exeli*, et dont on se sert en

Carniole à Istria. Celui de ce modè
sous les yeux a coûté 19,000 $. Tr
brûle du bois envoient la chaleur
où l'on charge le minerai. Le mercure
de la chaleur, se dégage du soufre av
combiné et va se condenser dans une s
en briques qui communiquent par des t
on a soin de contrarier la vapeur mercur
que celle-ci arrivant dans la première cha
tion supérieure en ressort pour passer d
chambre par la partie inférieure et ai
soufre brûle et disparaît en se transf
sulfureux. On ajoute au minerai envi
coke pour activer la cuisson. Toutes
demie on charge le fourneau d'un pe
tonne de minerai, après l'avoir dégag
tout celui qui a été brûlé. Ce fourneau
tage considérable sur les anciens en ce q
sans interruption; les autres doivent êtr
les quarante heures; il brûle pour pro
quantité de mercure cinq fois moins d
de la quantité de combustible que les
neaux exigent, chaque fois qu'il ont été
être remis en état de fonctionner.

Quatre hommes par vingt-quatre heures so
au nouveau fourneau; ils reçoivent 2 $ 1/2

Une fois par semaine on recueille les s
les jette mêlées à de l'eau et de la cendre de b
cuvier en fonte de fer où un homme armé d
de râteau les remue sans cesse; le mercure s'
une ouverture pratiquée au fond du cuvier.

tablissement de *New Almaden* pro-
outeilles de mercure par mois, c'est-
plus qu'au commencement de l'année.
nées, il en produisait plus du double,
diminué en quantité et en qualité. Sur
bouteilles, neuf cents sont produites
Exeli.

er (octobre 1875), 600,000 livres en
e minerai traité dans ce fourneau ont
quatre-vingt-onze bouteilles, dont huit
eux par l'action des fourneaux et vingt-
vail, opéré sur les suies.

de mercure à New Almaden revient en
$.

xtraction principal de la mine se trouve
milles de l'établissement où se traite le
route taillée dans le flanc de la mon-
ne; à mesure qu'on s'élève au-dessus du
allée, la vue devient plus étendue, et on
rcevoir devant soi dans le lointain la baie
isco. Le paysage ne manque pas de pitto-
s montagnes s'étagent les unes au-dessus
et les Canons qui s'ouvrent sur la vallée
is de prairies et d'arbres verdoyants. La
duit à une agglomération de petites maisons
randeur et de formes variées, bâties irrégulièr
ur les pentes. Ce sont les demeures des mineurs
s familles; une petite église édifiée en haut
ntagne domine ce coquet village. Le tableau
par une foule de chariots attelés de six ou
s ou chevaux, conduits généralement par des

Mexicains qui ont conservé une parti
national. Ces chariots servent au tran

Entre le point exploité de la mine
plus bas, il y a une différence de nive
La mine dans sa plus grande longueu
2,600 dans sa plus grande largeur. Le
900 pieds de profondeur. Le mercure s
dans des roches de quartz. La directio

Il a cinq cents ouvriers employés d
travail y est payé à la tâche et de
charge, c'est-à-dire par quantité de 300 l
trié. Le plus mauvais minerai, celui dont
payée 1 $ 20, rend 1 p. 100 de mercure.

Soixante *prospectors*, c'est-à-dire ouvr
suivre les filons ou d'en découvrir de
employés journellement.

La machine à vapeur qui sert à monte
est d'une force de 65 chevaux-vapeur ; cel
épuiser l'eau et à envoyer de l'air dans la mi
force de 25 chevaux.

Notre visite à la mine terminée, nous rev
train à *San-José*, espérant pouvoir en repar
Mais nous arrivons trop tard à la gare et no
obligés de demeurer ici, où, grâce au concours
le frère d'un ami de Paris, notre soirée se
agréablement, partie au théâtre, où les acteu
preuve d'une qualité à laquelle j'étais loin de m'
partie à nous promener dans la ville.

29 novembre. Demain nous quittons San-Franc
tout de bon ; hier et avant-hier nous avons fait
paratifs et nos visites d'adieu. Rien ne nous ret

IX

LES BIG TREES DE CALAVERAS. — EXCURSION DANS LE COMTÉ DE NEVADA.

30 NOVEMBRE — 8 DÉCEMBRE.

La vallée de Calaveras. — Les Big trees. — Le comté de Nevada. — Grass valley. — La mine d'Idahoe. — Traitement du minerai. — Nevada City. — French Corral. — Traitement du minerai. — De la formation des placers. —North Bloomfield Gravel mining Company. — Procédés hydrauliques en usage. — Le Bowman reservoir. — Promenade le long des flumes.

Le 30 novembre nous quittons San-Francisco et reprenant la route par laquelle, il y a un mois environ, nous sommes venus, nous allons coucher à *Stockton*, petite ville située sur la rivière *San-Joaquim*. Sa population est de 12 ou 13,000 âmes ; c'est dans les environs que se trouvent les meilleures terres à blé de la Californie. *Stockton* est aussi le débouché des mines du sud de l'État.

1er *décembre*. — A huit heures du matin, par une ligne ferrée à une seule voie, nous partons pour *Milton*, dans le comté de *Calaveras*, où nous arrivons au bout d'une heure et demie de trajet dans un pays qui manque totalement d'intérêt. Là nous trouvons le *stage* qui fait le service entre *Milton*, *Angel's Camp* et *Murphy*. Rien de plus baroque que l'aspect de ce véhicule. Qu'on

se figure une immense caisse de berline suspendue par d'énormes courroies de cuir, et dont de grossiers rideaux, aussi en cuir épais, formeraient les parois. A l'intérieur, trois banquettes de trois places chacune. Nous sommes sept voyageurs en tout. Le stage est attelé de quatre chevaux.

Au premier abord cette voiture semble peu pratique ; mais nous ne tardons pas à nous apercevoir que nulle autre ne pourrait être employée. De route, il n'en existe guère de trace; et les accidents de terrain impriment à notre carrosse des mouvements invraisemblables, qu'une voiture moins solidement construite ne pourrait subir sans danger.

Nous traversons d'abord par deux fois, à gué, un cours d'eau très large et assez profond; cinq stages, y compris le nôtre, se rencontrent au second passage de la rivière, les uns se dirigeant vers le chemin de fer, les autres se rendant dans l'intérieur : cela fait un joli tableau.

Au delà de la rivière, nous nous engageons à travers un pays assez coquet, mais sans beaucoup de caractère; parfois on aperçoit quelque champ cultivé, mais presque partout ce ne sont que de vastes étendues de prairies naturelles, parsemées de quelques arbres qui rarement sont remarquables par leurs dimensions. On ne voit que peu de bestiaux ou de troupeaux. Je remarque cependant deux bandes assez considérables de chèvres qui ont été importées de Cachemire. L'essai a été assez heureux, paraît-il.

[redacted] loin la route, si on peut lui donner ce nom, [redacted] dans une vallée très longue, appelée *Salt*

Spring valley, qu'elle traverse dans la largeur. La culture semble ici plus développée et on rencontre un grand nombre de *ranchos*. Puis nous poursuivons péniblement notre marche vers l'est, notre conducteur s'arrêtant pour remettre des lettres ou des journaux, pour déposer les sacs de dépêches dont il est porteur ou quelque paquet envoyé de la ville voisine; pour prendre ou laisser un voyageur, ou simplement pour faire boire ses chevaux ou pour boire lui-même et causer amicalement avec quelque individu de sa connaissance. Notre voyage tend à devenir une édition, revue et corrigée, du voyage en diligence tel qu'il était autrefois en Europe, avec toutefois les difficultés du chemin en plus.

Au bout de quelque temps la nature du sol change; des rochers de quartz à fleur de terre font leur apparition, et on me montre, sur la droite, la direction où, à quelque distance, se trouve une mine de cuivre assez importante.

A 23 milles de *Milton* nous atteignons *Angel's camp;* le sol bouleversé dénote les travaux des chercheurs d'or; il y a bien quelques placers qui donnent encore un certain produit, mais le plus grand nombre est épuisé et abandonné. Enfin, à la nuit, après huit heures de route, nous descendons à *Murphy's camp*, à 32 milles de notre point de départ.

2 décembre. — Un nouveau stage, à sept heures et demie du matin, vient nous prendre. Par une route des plus pénibles qui, pendant quelque temps, suit le cours du *Stanislaus river*, nous remontons vers le nord-est. Le pays est plus accidenté que la veille. La nature du

sol a aussi changé; il est devenu schisteux et granitique; aussi n'aperçoit-on plus trace de ces fouilles que je signalais hier. Peu de culture, seulement çà et là quelques champs de pommes de terre; ces tubercules ici deviennent, paraît-il, énormes. Les croupes des montagnes sont revêtues d'arbrisseaux à demi rongés; en été, des milliers de moutons viennent de la plaine pour chercher une nourriture qui leur manque dans les prairies brûlées par le soleil. Quelques arbres se font déjà remarquer par leur hauteur, et j'aperçois des Indiens qui récoltent des glands de chêne dont ils font une farine qui n'est pas mauvaise, quoique un peu amère.

Enfin, à onze heures et demie nous arrivons à ces merveilles de végétation si vantées, qu'on appelle les *Big trees*. Au premier abord on ne se rend pas compte des prodigieuses dimensions de ces géants, parce qu'elles sont en harmonie; ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'on est frappé par leurs proportions.

Il y a à *Calaveras* quatre-vingt-treize grands *sequoyas*, sans compter un nombre considérable de pins à sucre et de diverses autres essences qui ont jusqu'à 200 pieds de hauteur et jusqu'à 11 pieds de diamètre. Des quatre-vingt-treize grands sequoyas, une dizaine ont au moins 30 pieds de diamètre. Le plus grand de ces arbres, le *Père de la forêt*, a été abattu par l'ouragan; il a à la base 40 pieds de diamètre et avait probablement 450 pieds de haut. A 300 pieds, à l'endroit où il s'est brisé en frappant contre un autre arbre, il a encore 16 pieds de diamètre. Sur une longueur de plus de 150 mètres, dans son tronc creusé par le feu, un cavalier peut passer.

L'écorce de certains de ces arbres a plus de 1m,10 d'épaisseur.

On abattit en 1853 un des plus beaux de ces sequoyas; ce travail exigea cinq hommes qui travaillèrent vingt-trois jours. La partie inférieure du tronc, qui est restée dans le sol, à 25 pieds de terre, a été nivelée; et plus de quinze couples peuvent y danser à l'aise sous un toit qui a été établi sur ce parquet d'un nouveau genre.

Les principaux de ces arbres ont reçu des noms. Le plus gros de ceux qui sont encore debout s'appelle la *Mère de la forêt*. A 6 pieds du sol il a 61 pieds de tour. Le plus élevé, *la Clef de voûte de l'État*, a 325 pieds de haut. Celui qui est le plus intact a reçu le nom de *Sir John Franklin*.

Avant de rentrer à l'auberge où nous attend notre lunch, tandis que je recueille quelques graines de ces arbres que j'enverrai à mes amis d'Europe, je passe à quelques pas d'un sequoya tombé la semaine dernière; il s'appelle la *Vieille République*. Un esprit superstitieux pourrait peut-être voir là un présage.

A trois heures nous nous mettons en devoir de rentrer à Murphy. Mais nous sommes surpris par la nuit, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que notre cocher ramène son stage à l'auberge, jurant bien que plus jamais il ne se risquerait sur une pareille route après le coucher du soleil.

3 décembre. — Réveillés à deux heures du matin, à trois heures nous montons dans le stage qui doit nous ramener à *Milton* pour prendre le train de onze heures du matin. Le chemin s'effectue sans encombre, bien qu'à deux reprises nous soyons obligés de nous pendre

à la voiture pour l'empêcher de verser. De *Milton* nous retournons à *Sotckton*, d'où par la ligne du Pacifique nous nous rendons à *Colfax*. C'est de là que nous partirons demain matin pour notre excursion dans le comté de Névada, avec M. Hamilton Smith, chef d'exploitation de la compagnie appelée *North Eloomfild Gravel Mining Company*.

4 *décembre*. — En quittant *Colfax*, la route qui conduit à *Grass valley* suit pendant quelque temps la vallée de *Bear river*, dont les eaux jaunâtres coulent entraînant les débris des placers environnants. Nous n'avons quitté l'auberge qu'à neuf heures du matin, le cocher qui nous conduit n'étant venu nous prendre que beaucoup plus tard que nous ne l'avions commandé. L'état de la route ne nous aide pas à rattraper le temps perdu. Au bout de quelques milles à peine, le pont ayant été emporté par suite d'une crue, il nous faut traverser la rivière à gué. L'eau monte bien plus haut que le poitrail des chevaux, et des poteaux à demi submergés indiquent seuls le passage étroit qu'il faut suivre. Sortis de la rivière, nous commençons l'ascension d'une série de côtes assez rapides par un des chemins les plus horriblement défoncés qu'il m'ait jamais été donné de voir; puis tout à coup notre attelage s'enfonce dans un bourbier, notre voiture manque de verser et nous sommes obligés pour l'alléger de sauter dans une boue presque liquide où notre véhicule est entré jusqu'au moyeu. Sortis à grand'peine de ce mauvais pas nous poursuivons cahin-caha notre marche.

Presque en sortant de *Colfax* nous sommes entrés dans le *Comté de Névada*, le plus riche, peut-être, au

point de vue des mines, de l'État de Californie. On y fait peu de céréales, mais on commence à planter beaucoup de vignes et d'arbres fruitiers. Le sol convient admirablement à cette culture qui deviendra une source de produit considérable quand la population aura augmenté. Le climat est aussi très favorable. Une des meilleures preuves qu'on puisse donner de cette excellence du sol et du climat au point de vue de la culture des arbres fruitiers, c'est que les pêchers greffés donnent des fruits dès l'année suivante et que les jeunes plants sont en bon rapport au bout de deux ans. Presque tous les arbres, d'ailleurs, réussissent admirablement dans cette région et l'on rencontre à chaque pas des placers abandonnés depuis quelques années à peine déjà couverts d'arbres de très-belle venue.

Au bout de trois heures et demie nous arrivons à *Grass valley*, à 13 milles de *Colfax*.

Grass valley est une ville qui au recensement de 1870 comptait 7,170 habitants, presque tous des mineurs. Ce chiffre a encore augmenté depuis. Ces mineurs ont chacun leur petite maison, où ils habitent avec leur famille. La vie est d'un bon marché extraordinaire ; ainsi la meilleure viande de bœuf ne coûte que 7 à 8 cents la livre. Presque chaque mineur est possesseur d'un placer ou d'une mine auquel il travaille dès qu'il est arrivé à se faire une épargne de 5 à 600 $. Bien des gens ont fait leur fortune dans ce pays, mais il en est peu qui y soient demeurés. Presque tous ces favorisés de la fortune ou bien sont rentrés dans leur pays natal, ou sont allés s'établir à *San-José*.

A *Grass valley* nous trouvons *M. William Watt*, le

superintendant de la *mine Eureka*, qui, du *1er octobre* 1865 au 30 *septembre* 1875, a rapporté 2,595,057 $ de bénéfice net, mais qui semble aujourd'hui à peu près épuisée. En conséquence, après nous avoir offert à déjeuner, M. Watt, au lieu de nous conduire à ses travaux; nous mène visiter la mine de la compagnie *d'Idahoe*. Dans une direction opposée, elle continue à suivre le filon qu'exploite la compagnie *Eureka*.

Cette mine d'*Idahoe* est située à 1 mille 1/2 de la ville. A droite de la route qui y conduit, coule un petit torrent dont, il y quelques années, le lit était fort riche en or. Les gens qui y exploitaient les *claims* dont ils étaient propriétaires, y ont gagné jusqu'à 25 $ par jour. Ces claims sont abandonnés maintenant par les anciens possesseurs qui ne les trouvent plus assez riches, et ne sont exploités que par quelques chinois se contentant d'un bénéfice variant entre 80 cents et et 1 $ 1/2 par jour, et vivant avec l'espoir d'arriver à un résultat meilleur à un moment donné.

La mine d'*Idahoe* rapporte maintenant environ 15,000 $ par mois. Elle a rapporté jusqu'à 40,000 $ par mois.

Les dividendes pendant les six années qui viennent de s'écouler ont été de :

1869	$ 170.500
1870	37.200
1871	232.500
1872	162.750
1873	682.000
1874	317.750

Deux des propriétaires de la mine, *MM. Coleman*

que nous trouvons en y arrivant, se mettent gracieusement à notre disposition pour nous faire visiter les travaux. Nous commençons par l'établissement métallurgique.

Les quartiers de roche qui renferment le minerai passent d'abord par un *rock-breaker* en fonte de fer, mis en mouvement par une machine à vapeur d'une force effective de 90 chevaux-vapeur. Ce rock-breaker concasse en dix heures 46 tonnes de roche. Les débris passent ensuite sous des pilons au nombre de trente-cinq et du poids de 850 livres chacun, mis en mouvement par la même machine. En vingt-quatre heures, 92 tonnes de minerai passent sous les pilons.

Un courant d'eau qui court sous les pilons entraîne le minerai, réduit en sable fin, dans des conduits en bois rectangulaires, ouverts à la partie supérieure, qu'on appelle des *sluices*. Ces sluices sont garnis au fond de couvertures en laine à trame assez large. Une partie de l'or, en raison de sa pesanteur, passe à travers ces couvertures, tandis que le reste est entraîné par l'eau avec les autres matières. Ces autres matières et ce qui reste d'or passent ensuite dans un nouveau conduit dans lequel se meut, comme la roue d'un moulin, une roue dentée qui brasse le tout et amène le dépôt d'une partie nouvelle de l'or à travers d'autres couvertures disposées comme les premières, puis dans des cavités formées au fond des conduits par des barres transversales en bois, placées à intervalles égaux, cavités où l'on a versé du mercure. Les sables, toujours entraînés par le courant d'eau, passent ensuite dans des cuviers où, par différents procédés, ils sont de nouveau

brassés et laissent la plus grande partie de l'or qu'ils peuvent encore contenir, surtout celui qui est mélangé au sulfure de fer que renferme le minerai. Enfin ces sables s'écoulent dans de nouveaux sluices qui s'étendent sur une longueur considérable et qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus larges, — ils ont environ 6 pieds de largeur, — et où les derniers vestiges d'or sont retenus.

Les couvertures à travers lesquelles l'or a passé sont lavées toutes les vingt minutes dans des cuviers où se trouve aussi une certaine quantité de mercure. Les différents amalgames sont passés à travers des toiles. L'excédant de mercure sort, et il reste, sous la forme d'une boule, un amalgame de 95 onces en moyenne et où il y a 40 p. 100 d'or et 60 p. 100 de mercure. Il ne reste plus qu'à le soumettre à la distillation.

Mais, en dehors de l'or natif qui a été extrait par le procédé que je viens de décrire, il existe une certaine quantité du métal précieux renfermée dans le sulfure de fer que contient le minerai et qui est recueilli au fond des cuves où a été brassé le sable. La proportion n'en est que de 1/20. Mais on n'en envoie pas moins ce sulfure de fer à un établissement où il est traité par *chloruration*. On le grille d'abord dans un four, puis on le soumet à l'action du chlore produit à l'aide d'acide sulfurique, de chlorure de sodium et de bioxyde de manganèse. Le chlorure d'or, mis en présence d'une solution de sulfate de fer, donne naissance à du chlorure de fer, et l'or, devenu libre, tombe au fond des cuves. Ce travail est payé à raison de 25 $ la tonne de sulfure de fer, qui rapporte environ 100 $.

Quarante ouvriers sont employés à l'établissement d'Idahoe; ils sont payés en moyenne 3 $ par jour.

L'entrée de la mine est située à trois ou quatre cents pas de l'établissement métallurgique. Une pompe aspirante, mue par une machine à vapeur d'une force de 80 chevaux, sert à l'épuisement de l'eau. Le tuyau d'épuisement, qui descend à une profondeur de 700 pieds, a 12 pouces de diamètre. La même machine envoie l'air nécessaire à l'aération. Deux machines d'une force de 60 chevaux-vapeur chacune servent à monter le minerai. Il y a neuf étages de galeries et quelques-unes ont une longeur de près de 1,400 pieds. Cent quatre-vingt-dix ouvriers, dont une moitié seulement travaillent à la fois, sont employés dans la mine.

Le filon de quartz aurifère de la mine de *Idahoe* court à peu près de l'est à l'ouest, et il est incliné du nord au sud d'environ 45°. Il est emprisonné entre une strate de serpentine qui forme au nord le *Foot-wall* et une strate d'ardoise métamorphique qui au sud forme le *Hanging-wall*. Ce filon a parfois jusqu'à 15 pieds de largeur. La serpentine, au contact de l'air, prend une force d'expansion telle qu'on est obligé de remplacer souvent les étais de charpente qui ne peuvent résister et se brisent.

Le rendement moyen par tonne de minerai est cette année de 17 $, 63.

Notre visite à la mine d'*Idahoe* terminée, nous prenons congé de Mrs. Coleman, qui nous en ont fait les honneurs avec une bonne grâce charmante. Une heure et demie après, nous arrivions à *Nevada City*, qui n'est qu'à 4 ou 5 milles d'Idahoe.

Cette ville a une population d'environ 4,000 habitants. Elle est entièrement bâtie en bois. Les maisons ont petites, mais coquettes; et presque toutes ont sur e devant un auvent, ce qui fait qu'on peut se promener d'un bout à l'autre de la rue principale, agréablement, à l'abri de la pluie et du soleil. Le soir, après ouper, me promenant en fumant, j'entre dans un Barloom et je vois dans une vitrine, au milieu d'une oule d'échantillons minéralogiques et d'objets divers, leux balles fixées chacune sur un petit carton, portant implement la mention : *Balle avec laquelle a été tué X, tel our, telle année.* Ce sont, en effet, les balles avec lesquelles nt été tués deux mineurs par un de leurs camarades.

A côté se trouve une carabine avec une plaque en rgent sur laquelle je vois gravés des personnages au nilieu d'un paysage; derrière un rocher est un homme rmé d'une carabine, et, plus bas, dans le ravin, trois adavres sont étendus. C'est la carabine qui a été offerte par la Compagnie *Wells and Fargo*, chargée dans toute cette région du transport des dépêches, à un individu nommé *Venard*, qui, en 1866, a tué en quatre coups de son rifle trois voleurs qui avaient dévalisé la diligence et à la poursuite desquels il était parti avec quelques camarades. Il s'était séparé d'eux, et ayant surpris les voleurs tandis qu'ils partageaient le butin, quoique seul il n'avait pas hésité à les attaquer et les avait tués tous les trois. Un naturel de l'endroit me raconte l'histoire, et en finissant il ajoute : « Ah! c'est un bon tireur, monsieur. Les deux premiers brigands, il les a tués chacun d'une balle dans le front, et le troisième, il l'avait blessé de son premier coup grièvement, il n'a tiré le second que

pour assurer son premier ! » J'avais grande envie de voir ce Venard; on m'assura qu'il allait venir dans quelques instants. Mais au bout d'une demi-heure il n'était pas encore là; renonçant au plaisir de faire sa connaissance, je rentre à notre auberge.

5 décembre. — A neuf heures du matin nous partons dans trois petits boggeys pour *French Corral*, situé à une douzaine de milles à l'ouest,

Le pays, dans son ensemble, n'a pas un caractère bien tranché. C'est un dédale de vallées assez étroites, bien plantées et au fond desquelles coulent des torrents dont l'eau est jaunie par les débris des sables aurifères qu'ils entraînent. Pendant quelque temps nous suivons le *South Yuba river*, puis nous traversons ce cours d'eau. Un petit rancho, dont le propriétaire est aubergiste à l'occasion, se rencontre juste à point pour nous permettre de luncher et de faire souffler les attelages. Quelques lourds chariots avec huit chevaux sont arrêtés devant la porte. Ils ne tardent pas à se mettre en marche; chacun est conduit par un homme monté sur l'un des chevaux de timon. Le costume des hommes, l'aspect curieux des chariots, les clochettes dont le collier de chaque cheval est orné et dont le carillon argentin s'entend au loin, forment un ensemble des plus pittoresques et plein de couleur locale.

Une heure de route à peine après le lunch et nous arrivons à *French Corral*. C'est un gisement de sables aurifères qui appartient par moitié à deux Compagnies qui l'exploitent ensemble, et qui sont désignées sous les noms de *Milton Company* et de *North Bloomfield*

gravel mining Company. On y construit actuellement un tunnel qui coûtera environ 140,000 $; il aura 3,500 pieds de longueur sur 7 de large et 7 1/2 de haut. Ce tunnel a pour but d'éviter que l'or entraîné par les eaux hors des limites du *claim*, soit recueilli par les riverains. L'eau qui sert à l'exploitation est amenée par des fossés, des *flumes* (sortes de conduites en bois) et des tuyaux en tôle qui ensemble se développent sur une longueur de plus de 70 milles. Chose à noter, les tuyaux en tôle sont simplement emmanchés les uns dans les autres comme le seraient les tuyaux d'un poêle; leur force de résistance, malgré leur peu d'épaisseur, est surprenante.

Le *French Corral* occupe une étendue de trois quarts de mille sur un demi-mille.

En attendant l'achèvement du tunnel, on se sert, pour l'extraction de l'or, de pilons au nombre de quinze, du poids d'environ 600 livres, et qui sont mus par une roue hydraulique d'une force d'environ 10 chevaux-vapeur.

Le sable produit par l'écrasement des pierres d'un volume un peu considérable, qu'on soumet à l'action des pilons, est entraîné par un courant d'eau qui passe sous les pilons dans des *sluices* dont le fond est ici formé de blocs carrés en bois, ordinairement d'un peu plus d'un pied de côté. Ces blocs laissent entre eux naturellement des intervalles au fond desquels on a jeté du mercure et où les parcelles d'or tombent et sont arrêtées. On appelle les intervalles entre les blocs des *riffles*, et les blocs des *block riffles*.

Ces sortes de pavés sont très rapidement usés par le

frottement des débris entraînés par le courant, et on est forcé de les changer souvent. Environ toutes les trois semaines on dérive les eaux et on recueille les résidus restés dans les riffles. On sépare l'amalgame, on le passe dans des toiles pour retirer l'excédant de mercure, et la boule qui reste dans le filtre est soumise à la distillation.

L'exploitation de *French Corral* ne rapporte actuellement que 150 $ net par jour; mais, quand le tunnel sera achevé, quand on emploiera les procédés hydrauliques usités dans les autres claims de la Société, le rendement sera probablement de 2,000 $ par jour; le yard cube de gravier donne en moyenne 30 cents d'or, et l'on n'est encore qu'à la surface. Quarante ouvriers sont employés, dix blancs et trente chinois.

La quantité de mercure que l'on perd dans une exploitation de ce genre est très minime. Ainsi, à French Corral, sur trente bouteilles utilisées en vingt jours, il n'y a environ qu'une demi-bouteille et perdue.

Quittant French Corral et ses petites habitations de mineurs, coquettement dispersées dans la campagne, au milieu de vergers, où en dépit de l'altitude (1,900 pieds au-dessus du niveau de la mer) poussent les amandiers, les figuiers et les orangers, nous passons devant le *Bed-Rock mine*, qui appartient aux deux mêmes Compagnies qui possèdent le *French Corral*, devant le *Sweat Land mine*, cette mine qui, achetée il y a quatre ans 275,000 $, en a déjà rapporté 400,000, et devant la mine de *Manzanita*, aussi une propriété des *Milton* et *North Bloomfield gravel mining Companies*.

La mine de *Bed-Rock* et celle de *Manzanita*, où on

use des moyens d'exploitation généralement employés maintenant, rapportent entre 15 et 20,000 $ par mois chacune.

Arrivés à la *Mine américaine*, comme l'heure est déjà avancée, sans pousser plus loin que la limite où commencent les travaux, nous allons donner un coup d'œil à ce placer qui, en vingt-deux ans, a rapporté 15 millions de $. Du point où nous nous sommes arrêtés, nos regards embrassent une immense étendue, profondément creusée par les forces hydrauliques dont on a fait usage pour l'exploitation des sables aurifères; et rien n'est plus facile que de se rendre compte de la formation d'un placer en examinant celui-ci; il remplit d'une façon évidente le lit bien dessiné d'une ancienne rivière.

Il est admis que, dans une époque reculée, la terre a été soulevée ou s'est affaissée sur de larges étendues. L'atmosphère a agi de son côté sur les roches et les a corrodées. Puis les eaux sont venues accomplir leur œuvre chimique et mécanique à la fois. Le quartz est le gîte de l'or qui s'y trouve sous forme de filons. Le quartz qui se trouve entre des strates de micaschiste, de gneiss, de roches de formation métamorphique, quand elles ont été attaquées, s'est désagrégé comme elles, et les éléments divers de ces roches se sont séparés et ont été entraînés par la violence des courants qui les traversaient. C'est ainsi que les parcelles d'or sont descendues dans les lits des torrents avec des débris de quartz, etc., et que bientôt, en vertu de leur poids spécifique, elles sont venues s'amonceler au bas

des gisements primitifs entre les roches qui limitaient le lit du torrent qui les entraînait.

A la nuit, nous atteignons notre gîte, la petite ville de *North San-Juan*, à une courte distance du *Middle Yuba river*, la Yuba du milieu.

6 décembre. — *North San-Juan* n'a qu'un millier d'habitants et n'offre pas beaucoup d'intérêt. Comme tous les villages décorés du nom de villes, que nous avons traversés ces jours derniers, ce n'est qu'une agglomération de petites maisons en bois habitées par les mineurs. Aussi le matin, en attendant l'heure du départ, je ne trouve rien de mieux à faire que d'aller à un quart d'heure de marche visiter un placer à peu près abandonné, mais qui a rapporté des sommes considérables. Par une échelle d'environ 150 pieds de haut, je descends sur l'emplacement désert aujourd'hui où, il y a quelques années, travaillaient nombre d'individus qui se sont enrichis. Sur les roches mises à nu, il est facile de constater la trace irréfutable du passage des eaux. Je ramasse quelques pyrites de fer et un bel échantillon de *quercus alba* qui, transporté par les eaux avec tant d'autres débris de toutes sortes, a pendant des siècles peut-être été enfoui avec eux.

A neuf heures nous partons. Le boggey où notre ami le docteur Davesne, par suite d'un accident arrivé à l'un des ressorts, a été secoué hier à en avoir tous les os rompus, est raccommodé heureusement d'une façon à peu près satisfaisante. Tout le long de la route, aussi loin que l'œil peut s'étendre, le pays est bouleversé par le travail des mineurs. A *Badger Hill*, nous mettons un

instant pied à terre; c'est encore un gîte de sables aurifères qui appartient aux deux Sociétés réunies de *Milton* et de *North Bloomfield;* il n'est pas encore exploité. Il s'étend sur une longueur de plus de 4,500 pieds, mais il prendra plus d'accroissement encore un jour. Les eaux de tout le pays environnant étant la propriété des trois grandes Sociétés les *Milton, North Bloomfield* et *Eureka-Lake Companies,* il est impossible à d'autres Sociétés de se former, et forcément ces trois Compagnies doivent, petit à petit, devenir les possesseurs de tous les placers de la région.

La plus importante, la *North Bloomfield Gravel mining Company,* est propriétaire ou a un intérêt dans l'exploitation des gîtes de sables aurifères suivants, qui ont une longueur totale de 32,500 pieds :

French Corral..	3.000	Copropriétaire, la *Milton Company.*
Kate Hayes....	1.500	
Bed Rock.....	4.000	
Manzanita.....	3.000	
Badger Hill...	4.500	
	16.000	
Kennebee.....	3.500	Copropriétaire, l'*Union Company.*
Grizzly Hill.....	2.500	
Spring Creek...	1.500	
	7.500	
Bloomfield Mine.	9.000	Seule propriétaire.
	32.500	

Dans un temps prochain, il sera acquis une étendue de 10 à 12,000 pieds de gîtes qui ne peuvent être travaillés qu'avec l'aide des tunnels et des conduites d'eau des Compagnies *Milton* et *North Bloomfield,* ce qui portera la longueur totale des gîtes à exploiter à 43,000 pieds.

En admettant un rendement moyen de 10,000 $ par pied, ce qui ne paraît pas exagéré, cela ferait une somme de 43 millions de $.

En dehors de ces gîtes de sables aurifères, la Compagnie de *North Bloomfield* est encore propriétaire d'une grande quantité de sables recouverts de laves, et dont l'exploitation ne sera possible que si la main-d'œuvre devient moins chère et si les capitalistes se montrent moins exigeants.

A côté de *Badger Hill*, mais à une assez grande distance du point où nous nous sommes arrêtés, nous apercevons un placer en exploitation, et nous voyons de loin pour la première fois le jet d'eau destructeur amené par les flumes et les tuyaux accomplissant son œuvre, désagréger les sables, et les débris s'en aller entraînés dans les sluices par le courant. Les propriétaires de ce placer ont un marché passé avec l'une des trois grandes Compagnies, qui leur vend l'eau nécessaire, à tant le *pouce d'eau* suivant l'usage.

On évalue en effet le débit d'un fossé ou d'une flume en *pouces*. Le *pouce d'eau*, mesure des mineurs, équivaut à 2,230 pieds cubes d'eau en vingt-quatre heures.

En quittant le placer de *Badger Hill*, nous passons auprès des mines de *Chimney Hill* et de *Columbia*, qui appartiennent à *l'Eureka Lake C°*, puis auprès d'un village d'une centaine d'habitants qui porte le nom de *Lake City*, et enfin nous atteignons *North Bloomfield* qui se trouve à environ 14 milles de *San-Juan*.

L'établissement de la Compagnie porte le nom de *Malakoff*. A peine arrivés nous nous mettons à table et nous faisons honneur à un déjeuner le meilleur que nous

ayons eu depuis longtemps. C'est qu'il a été confectionné par un vieux cuisinier français qui, après avoir été le maître-coq de l'amiral Bruat, est venu s'échouer dans ces parages avec l'espoir de faire fortune. Le pauvre bonhomme témoigne une joie d'enfant de revoir des compatriotes. Le docteur lui donne une consultation pour des rhumatismes dont il souffre fort, puis nous lui serrons la main, lui recommandant de soigner le souper, et nous allons visiter les travaux.

Ici nous pouvons voir dans toute leur perfection les procédés hydrauliques employés pour exploiter les sables aurifères. Rien de plus curieux. Au milieu d'une sorte de cirque immense, produit par les sables déjà lavés, et dans lequel les ouvriers qui travaillent et qu'on aperçoit de loin semblent être de véritables nains, on voit trois énormes jets d'eau qui, amenés par des tuyaux, viennent battre la montagne et la réduire en poussière. Les pierres volent en l'air, souvent à une hauteur de plus de 30 pieds, dans un nuage de boue; il semble qu'on assiste à l'éruption d'un volcan.

Le jet le plus considérable projette en un jour vingt-quatre millions de gallons d'eau, c'est-à-dire trois fois la quantité d'eau que, dans le même espace de temps, use la ville de San-Francisco. Cette eau peut être envoyée à une hauteur de 330 pieds. La force du jet est évaluée à 1,400 chevaux-vapeur. On peut, en vingt-quatre heures, laver environ 6,000 pieds cubes de sable avec ce jet seul. L'eau sort par un tuyau en fonte qui se meut sur un pivot placé sur le sol.

Il suffit d'un homme pour la diriger, grâce à une

tubulure articulée sur laquelle s'ente le tuyau de sortie ; cette tubulure vient d'être inventée par M. Perkins, le *superintendant* de la mine.

En dehors du jet d'eau dont il vient d'être parlé, il y en a cinq autres de moindre importance utilisés à *North Bloomfield*. Malgré leur puissante action, il faut parfois employer la poudre pour faire sauter les masses de rocher quand elles sont par trop considérables.

Les débris détachés sont entraînés dans un tunnel qu'on a été obligé de creuser pour donner à l'eau la pente nécessaire à l'exploitation de la couche inférieure de sable qui toujours est la plus riche. Ce tunnel a une longueur de un mille et demi. Il a fallu deux ans et demi pour le construire. Le travail a été fait sous la direction de M. Hamilton Smith, actuellement chef d'exploitation de la Compagnie, mais alors *superintendant* et *ingénieur* de la mine. Les travaux furent entrepris sur huit points différents, au moyen de puits creusés en chacun de ces points. Du fond de chaque puits le travail fut poussé des deux côtés en même temps et les calculs avaient été si bien faits que le total des erreurs commises aux points de rencontre des dix-huit galeries n'a pu être apprécié que par des observations faites avec une précision mathématique.

La première moitié du tunnel est garnie de *sluices ;* on y recueille environ 80 p. 100 de la quantité totale d'or produit. Le reste du rendement est donné par les sluices placés à la sortie du tunnel et dont le nombre d'ailleurs va être augmenté. Ces derniers sluices diffèrent de ceux qui sont sous la première partie du tunnel et qui sont analogues à ceux qui ont été décrits

précédemment, en ce qu'ils sont formés de larges cuves rectangulaires en bois, dont le fond est garni de châssis ou de pierres. Sous ces châssis ou entre ces pierres, on jette du mercure qui retient les dernières parties d'or qui peuvent encore se trouver dans les sables entraînés par le courant.

Ainsi donc, ici comme à *Idahoe*, la séparation de l'or et des gangues s'effectue par de simples procédés mécaniques; il est facile de se rendre compte comment cette séparation s'opère. Le poids spécifique de l'or est 19.36 et celui du mercure 13.59, tandis que les pyrites de fer ont une densité d'environ 5, les quartz un poids spécifique d'environ 2.5, etc. Si donc on prend, par exemple, un morceau de quartz aurifère, composé de deux éléments : l'un, l'or, ayant une densité de 19.36, et l'autre, le quartz, une densité de 2.5, et si on prend un liquide, le mercure, dont le poids spécifique est 13.59, il est clair que l'élément dont la densité est 19.36, c'est-à-dire l'or, tombera dans le liquide, tandis que l'autre surnagera. Il est donc évident aussi qu'il suffira de réduire le minerai en atomes assez petits, et que dès que l'or entrera en contact avec le mercure il tombera au fond; qu'on devra donc simplement remuer le sable aurifère et amener chaque particule en contact avec le mercure pour séparer l'or des autres éléments. A *North Bloomfield* il est dépensé environ 1,500 livres de mercure en trois semaines, et il n'en est pas perdu plus d'une centaine de livres lorsqu'au bout de ce temps on recueille l'amalgame.

Il y a trente ouvriers employés actuellement. Les dépenses journalières sont de 150 $, les bénéfices de

600 $. Le gravier qu'on exploite ne rapporte que 2 cents la tonne; celui de la couche inférieure doit, d'après les essais, rapporter 1 $ 1/2.

Le drawback d'exploitations comme celle de *North Bloomfield*, c'est le taux de la mise de fonds nécessaire. Ainsi il a été dépensé ici, y compris les frais du tunnel, pour les eaux, les réservoirs, les fossés, etc., une somme de un million et demi de dollars. Et on calcule que, quand tous les travaux en cours d'exécution seront achevés, les dépenses par jour, y compris les taxes, mais non compris l'intérêt du capital, seront de 250 $, c'est-à-dire de 90,000 $ par an.

On pourra laver environ 140,000,000 de pieds cubes de sables aurifères par an. En supposant que chaque pied cube de ce sable rapporte en moyenne *un tiers de cent*, ce qui est une estimation très modérée, on arrivera à un produit de 460,000 $ environ, ce qui donnera un bénéfice net d'à peu près 370,000 $.

Quand on usera de toute la quantité d'eau que l'on pourra employer, on se servira de soixante millions de gallons d'eau par jour. La hauteur de la colonne d'eau au-dessus de l'orifice par lequel elle s'échappera sera en moyenne de 400 pieds, c'est-à-dire que la pression sera de 170 livres par pouce carré. On compte aussi arriver à se servir d'un jet où la colonne d'eau au-dessus de l'orifice de sortie aurait une hauteur de 600 pieds; la somme de force développée par ce jet serait de 2,400 chevaux. La chute de l'eau, depuis le moment où elle tombera du canal qui l'amène jusqu'au moment où elle déversera dans la *Yuba du Sud* les sables qu'elle charriera, développera une force de plus de 14,000 chevaux vapeur.

Un fait important à noter, c'est que, si dans un tunnel la pente est peu considérable, il faut pour laver la même quantité de sables aurifères une quantité d'eau plus grande que celle qui serait nécessaire dans un tunnel où la pente serait plus accusée. Avec une pente de 9 p. 100, on peut avec 6 ou 7 pieds cubes d'eau laver un pied cube de sable : à North Bloomfield, où la pente est de 4 1/2 p. 100, il faut 14 pieds cubes d'eau pour laver un pied cube de sable.

7 décembre. — Après déjeuner je monte à cheval ; mes compagnons se partagent dans deux boggeys et nous prenons la route du réservoir où sont réunies les eaux employées aux travaux hydrauliques que nous venons de visiter. C'est vers le nord-est que nous nous dirigeons, suivant la crête du contre-fort qui sépare la *Yuba du sud* de la *Yuba du milieu*. Le pays que nous traversons est couvert de forêts d'arbres verts de différentes essences et de la plus belle venue. De loin en loin on rencontre quelques habitations en bois ; on n'aperçoit pas trace de culture et les bestiaux sont rares.

A quelques pas du chemin que nous suivons, on nous montre un arbre sapin à sa base, et pin à la partie supérieure ; c'est le singulier résultat sans doute d'une greffe naturelle ; le tronc pourtant semble parfaitement droit et le point où le changement dans le feuillage de l'arbre s'effectue est trop haut pour qu'il soit possible de vérifier l'origine de cette bizarrerie de la nature.

Bientôt nous arrivons à un point assez élevé d'où notre vue s'étend sur un superbe panorama de montagnes : au nord-ouest les *Foot Hills*, au nord et au nord-

est la *Sierra Bute*, à l'est et au sud la *Sierra Nevada*. Le relief de ces montagnes, dont les sommets neigeux contrastent violemment avec leurs flancs couverts de forêts, se dessine sur un ciel d'un bleu superbe avec une netteté inouïe que la transparence de l'atmosphère rend plus grande encore.

Pendant une partie de la route, nous avons côtoyé les fossés, les flumes et les conduits qui amènent les eaux des Compagnies *Milton*, *North Bloomfield* et *Eureka*. Un peu avant d'arriver à la petite ville d'*Eureka*, nous avons traversé une vallée assez profonde où s'élevait encore, il y a deux ans à peine, un aqueduc en charpente, connu sous le nom de *Magenta Flume*. Il n'a été abattu qu'en raison de son état de vétusté. Il avait été construit en 1859 par un ingénieur français, M. Faucherie, et dans ce pays où les travaux de ce genre sont nombreux, on considérait le *Magenta Flume* comme une œuvre des plus remarquables. La hauteur des poutres de la charpente était de 127 pieds, la pente de 1 p. 100. Jusqu'à ce que M. Faucherie eût construit ce flume, on n'avait rien pu établir de solide en raison des grands vents qui soufflaient dans la vallée et renversaient tout sur leur passage. Notre compatriote avait eu l'idée ingénieuse de faire décrire au flume une série de courbes régulières, dont le rayon était de 800 pieds; il avait réussi à annihiler ainsi l'effet des ouragans. Chaque pièce de la charpente, avec la portion du conduit qu'elle devait supporter, avait été construite à terre et le tout avait été élevé en même temps et rassemblé sans difficulté.

Le flume qui a remplacé le *Magenta Flume* n'a guère

que le tiers de sa hauteur ; on était arrivé à changer, au moment où on l'a établi, le cours de la conduite qui amenait les eaux.

A *Eureka*, à 9 milles environ de *North Bloomfield*, mes compagnons sont obligés d'abandonner leurs véhicules, le chemin n'étant plus praticable qu'à cheval. Nous nous engageons dans un sentier où parfois la neige a plus d'un pied d'épaisseur, et nous arrivons sans trop de difficultés au sommet du contre-fort qui, du nord au sud, forme la ceinture d'une étroite vallée connue sous le nom du *Big-Canôn*. C'est le moment du coucher du soleil ; les fonds obscurs du ravin, les pentes dans la pénombre et les crêtes couvertes de neige, les unes irisées des teintes les plus variées, les autres plus élevées étincelant comme des diamants, forment un spectacle grandiose auquel le silence profond de la nature qui nous environne ajoute un charme intense. Mais le temps nous presse et nous nous hâtons de descendre les pentes escarpées du *Big-Canôn*.

Au fond de la vallée nous trouvons la cabane du gardien du réservoir d'où s'échappent les eaux employées à *North Bloomfield*. C'est là que nous passerons la nuit. Mais, avant d'aller chercher un repos bien mérité, nous faisons honneur au souper frugal qui nous est préparé à la hâte par le gardien du réservoir, aidé d'un de ses amis, un peu ouvrier bûcheron, un peu trappeur, un peu chasseur d'abeilles, qui nous donne de curieux détails sur la façon dont il va à la recherche des ruches dans les bois. Puis, en fumant, nous allons jeter un coup d'œil sur le réservoir qui se trouve à quelques cents pas ; il est couvert de glace

et, par ses dimensions, il ressemble à un véritable lac. Un magnifique clair de lune nous éclaire.

8 décembre. — M. Smith m'a proposé hier soir de voir de près les flumes, j'ai accepté. Au petit jour nous nous mettons en route tous les deux.

Il prend la tête, je le suis et, pendant près de 4 milles, nous nous promenons sur un chemin de planches, de 25 centimètres de largeur ayant d'un côté un précipice d'une profondeur variant entre 5 et 600 pieds et de l'autre la conduite où le volume d'eau et le courant sont tels qu'il y aurait impossibilité absolue, pour quiconque y tomberait, de s'en tirer.

M. Smith paraît se mouvoir sur cette passerelle avec autant d'aisance que s'il se fût trouvé sur une grande route; il n'en est pas de même de moi, et je dois avouer que je ne m'y sens rien moins qu'à mon aise. Mais l'amour-propre aidant, je finis par m'en tirer assez honorablement, et je traverse même à mon retour le *Big-Canôn* sans trop d'embarras, toujours sur cette même passerelle fixée au flanc du flume et qui sert aux individus chargés de la surveillance et des réparations.

Pour construire ces flumes, en raison de l'impossibilité absolue de transporter à de pareilles hauteurs et sur des pentes aussi abruptes les matériaux, charpentes, planches, etc., on va progressivement, c'est-à-dire qu'au fur et à mesure de la construction on amène les matériaux par l'eau qu'on fait arriver dans la partie de la conduite déjà achevée.

Notre promenade d'acrobates terminée, nous remontons le torrent qui, à sa sortie du réservoir, bondit

à travers les rochers avant d'être emprisonné dans le flume; nous passons ainsi devant une assez jolie cascade qui offre une particularité singulière. L'eau tombe dans un gouffre qui peut avoir 40 pieds de profondeur. Ce gouffre est partagé en deux par un bloc de rocher qui descend presque jusqu'au fond, et l'eau, pour ressortir, est obligée de passer sous ce roc et de remonter à une hauteur de près de 35 pieds avant de s'échapper dans la vallée. C'est un curieux spécimen de siphon naturel.

Le réservoir, qu'on appelle indifféremment *Big-Canôn Reservoir* ou *Bowman Reservoir*, a au point où se trouve la digue une profondeur de 95 pieds. Il contient environ 930 millions de pieds cubes d'eau. La digue actuelle a 72 pieds de haut. Elle est faite du côté extérieur d'un mur incliné à 45 degrés en roches de granit, retenues par une série de poutres parallèles au sol et qui sont reliées par des poutres transversales à d'autres poutres placées parallèlement et qui s'appuient sur le revêtement intérieur de la digue, incliné aussi à 45 degrés. La pression supportée par cette digue a été évaluée à 23,000 tonnes. Un tunnel pratiqué au centre de la digue laisse passer les eaux, dont le débit est réglé par des vannes.

On travaille actuellement à élever la digue de façon qu'elle atteigne une hauteur de 95 pieds, à l'aide d'un large mur en blocs de granit, retenus par des barres de fer et construit à une cinquantaine de pieds en arrière de la digue actuelle. L'intervalle sera rempli par des pierres, des quartiers de roc recueillis sur les hauteurs qui forment la ceinture du réservoir, et pour le trans-

port desquels on a construit une voie ferrée sur laquelle circulent de petits wagons.

A 6 ou 7 milles à l'est du *Bowman Reservoir* on travaille à un autre réservoir connu sous le nom de *Rudyard* et qui contiendra 600 millions de pieds cubes d'eau. Quand tous ces travaux seront achevés, les deux Compagnies propriétaires, la Compagnie *Milton* et la Compagnie *North Bloomfield* pourront disposer en hiver de 20 millions de pieds cubes d'eau par jour et en été de 13 millions de pieds cubes.

Une courte excursion, moitié à cheval, moitié à pied, me permet de me rendre compte de l'intelligence qui a présidé au choix de l'emplacement où a été établi le réservoir du *Big-Canon*. Avec la digue on a simplement fermé la tête de ce vallon où viennent se réunir les eaux de toutes les montagnes avoisinantes.

Vers midi nous rejoignons, M. Smith et moi, nos compagnons, et à deux heures, prenant congé du chef d'exploitation de la Compagnie de *North Bloomfield*, auquel nous devons tant d'heures agréables et pleines d'intérêt, nous montons à cheval, Rothschild, le docteur Davesne et moi, pour rejoindre à *Emigrant Gap* la ligne du Central Pacific. Nous avons un guide avec nous, menant en main le cheval de bât qui porte notre léger bagage.

Au bout d'un mille je prends la tête de la caravane; M. Smith m'avait recommandé de ne pas nous laisser surprendre par l'obscurité, et notre guide ne me semble pas adopter une allure qui nous permette d'arriver avant la nuit.

Après avoir suivi pendant 4 ou 5 milles le *Big-Canon*,

marchant parfois dans la neige où nous voyons des traces nombreuses de cerfs, de loups, d'ours, etc., nous tournons au sud-ouest pour suivre la vallée de *South Yuba*, et à cinq heures nous arrivions à *Emigrant Gap*, ayant fait nos 13 milles en trois heures par un chemin parfois très mauvais.

La région que nous avons traversée a beaucoup d'analogie avec celle que nous avons parcourue hier. Nous nous sommes tenus presque tout le temps à une altitude d'environ 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Tant que nous sommes restés dans la *Big-Canôn*, nous avons pu voir, sur le flanc de la montagne, de l'autre côté de la vallée, le flume que j'avais été visiter dans la matinée. En arrivant à *Emigrant Gap*, nous en avons vu plusieurs autres dans différentes directions.

L'*Overland mail* ne passant qu'à neuf heures et demie, nous profitons du temps que nous avons devant nous pour souper d'abord, puis pour nous faire montrer une de ces immenses charrues à neige dont à cette époque de l'année on est parfois obligé de se servir pour déblayer la voie. Le soc de cette charrue a 15 pieds de haut et ressemble à l'avant d'un navire. Il peut arriver qu'on soit contraint d'atteler cinq et six locomotives derrière cette charrue, de prendre près d'un mille de champ et d'arriver à toute vapeur sur la neige amoncelée pour se frayer un chemin. On tient la machine toute prête pour être employée au premier signal.

A neuf heures et demie le train arrive et nous montons dans le *special car* que M. Scott, le directeur du *Pennsylvanian Railway*, a mis à la disposition de Rothschild; nous y trouvons quelques-uns de nos amis de San-Francisco,

venus pour faire avec nous la visite des mines de *Virginia City*. A *Reno*, notre car est détaché du train à destination de l'est et accroché à celui qui doit nous mener à *Carson*, la capitale de *l'État de Nevada*.

X

VIRGINIA CITY

9-10 DÉCEMBRE.

Virginia City. — Machines employées à la mine Savage. — Le Comstock Lode. — La mine Consolidated Virginia. — Les maisons de jeu à Virginia City. — Le canal Sutro. — Le California Mill. — Traitement du minerai. — Le Brunswick Mill. — Le bois amené par les flumes. — Carson City. — L'État de Névada.

9 décembre. — C'est une véritable maison roulante que le car de M. Scott. Il est pourvu de chambres, d'un salon, d'une salle à manger, d'une cuisine, et à l'arrière d'une plate-forme spacieuse d'où l'on peut, agréablement assis dans un bon fauteuil, admirer à son aise le paysage. Nous sommes arrivés à deux heures et demie du matin à *Carson*. On a garé notre car et nous avons tranquillement dormi jusqu'au matin sans nous déranger.

A huit heures nous partons pour *Virginia City*. La voie ferrée qui nous y mène décrit des courbes très accentuées. Elle a offert des difficultés de construction très grandes et a coûté 100,000 dollars le mille. Le trafic y est très considérable. Il n'y a pas d'autre route pour amener à tous les moulins qui se trouvent sur le *Carson River* le minerai tiré de *Virginia City*. Il passe quarante-cinq trains par jour. Les rails sont en acier ; ils ont, au dire du

superintendant de la ligne, une durée cinq fois plus grande que les rails ordinaires ; aussi, malgré quelques inconvénients graves, ils ont été acceptés définitivement.

Virginia City est construite au pied du *Mont Davidson*, à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa population est d'environ 17,000 habitants. Le 26 octobre dernier, un incendie allumé par la faute de vieilles femmes qui, se trouvant en état d'ivresse, renversèrent une lampe de pétrole, détruisit la plus grande partie de la ville et des établissements métallurgiques et miniers. Avec cette activité étonnante, ce ressort qui semble l'apanage presque exclusif des hommes de l'Ouest, les travaux de reconstruction furent entrepris sans délai et les dégâts sont en majeure partie réparés aujourd'hui.

Pendant le trajet de *Carson* à *Virginia City*, nous avons déjeuné dans le car, où un nègre remplit les fonctions de chef d'une façon qui ne me laisse aucune inquiétude pour la manière dont il saura satisfaire les exigences de nos estomacs durant le long voyage que nous allons entreprendre avec lui. En arrivant, nous nous mettons immédiatement en devoir de visiter quelques-uns des principaux établissements.

C'est d'abord à la mine *Savage*, guidés par le *superintendant* M. Osbiston, que nous entrons. Sous le rapport des machines, elle est une des mieux outillées.

L'une des machines qui servent à monter le minerai est d'une force nominale de 700 chevaux-vapeur. Elle peut monter à la fois huit tonnes de minerai, non compris la cage, qui par elle-même pèse une tonne et demie. Le

câble, un câble métallique naturellement, s'enroule autour d'un manchon en forme de cône tronqué dont la section inférieure a 22 pieds de diamètre et la section supérieure 17. Cette machine monte le minerai d'une profondeur de 2,400 pieds à 1,300 pieds au-dessus de l'ouverture du puits; trois machines, d'une force réelle de 150 chevaux-vapeur chacune, le montent jusqu'à la surface. Ces diverses machines ne sont employées aujourd'hui qu'à l'épuisement de l'eau qui a envahi la mine par suite de la destruction, par l'incendie du 26 octobre, des pompes d'épuisement des mines voisines; toutes ces mines communiquent entre elles.

J'ai la curiosité de mesurer la température de l'eau retirée sous mes yeux dans un tonneau par lequel on a remplacé la cage : le thermomètre que j'y plonge marque 110° F.

La pompe à épuisement de la mine *Savage*, dont le tuyau a un diamètre de 10 pouces, est mue par une machine d'une force de réelle 170 chevaux-vapeur. Une autre machine d'une force de 10 chevaux-vapeur envoie l'air dans la mine aux points où les ouvriers travaillent; elle est employée aussi pour le foret à pointes de diamant partout en usage ici; elle peut imprimer à ce foret une vitesse de quinze cents révolutions par minute.

Ces diverses machines brûlent en tout 30 cordes de bois par jour, ce qui constitue une dépense considérable, le bois devenant très cher. Aussi, comme dans plusieurs autres établissements, a-t-on le soin de recouvrir les chaudières des machines et les conduits où l'on a intérêt à conserver la chaleur, d'une sorte de

composition nouvelle dont un silicate de magnésie et de fer, l'*asbeste*, est la base. Les résultats ainsi obtenus sont des plus satisfaisants.

La mine *Savage* ne donne plus qu'un rendement insuffisant même à couvrir les frais; mais les prospecteurs travaillent activement et on n'a pas perdu l'espoir d'arriver bientôt à des résultats meilleurs. Comme elle est encore envahie par l'eau, du moins en partie, nous n'y descendons pas.

Conduits par M. Osbiston, nous allons nous revêtir en échange de nos vêtements, de costumes de flanelle, en prévision du bain de vapeur qui nous attend et que nous promet l'indication du thermomètre que j'ai plongé dans l'eau tirée du puits de la mine *Savage;* puis, accompagnés par *M. Mackey*, l'un des propriétaires et le directeur des mines *Consolidated Virginia* et *California*, nous descendons dans ces mines par le puits de la mine d'*Ophir*.

Les mines de *Consolidated Virginia* et de *California*, comme la mine d'*Ophir*, la mine *Savage* et d'autres encore, font partie du grand filon métallifère qui a reçu le nom de *Comstok Lode*. Ce filon s'étend sur une longueur de plus de 20,000 pieds et il a une épaisseur qui parfois atteint plus de 200 pieds. Il court du nord-nord-ouest au sud-sud-ouest. Son inclinaison est d'environ 45° de l'ouest à l'est. La plus grande profondeur à laquelle on l'ait exploité est de 2,500 pieds. Il se développe entre deux strates de *syénite*, roche appartenant aux terrains granitique et porphyroïde et qui paraît être le résultat d'une modification du granit par l'action ignée, et de *propylite*, sorte de roche volcanique de couleur ver-

dâtre que les mineurs, en raison de sa composition, appellent souvent *porphyre feldspathique* et *amphibolique*.

La fissure où court le filon est évidemment due à une action volcanique; à une courte distance on trouve des roches *trachytiques* en abondance.

Bien des théories ont été émises sur la façon dont se sont remplies les fissures. Les quelques personnes avec qui j'ai causé de cette question à *Virginia City* semblent admettre généralement que les minerais ont été amenés par volatilisation.

La gangue du minerai du *Comstock lode* se compose de quartz et d'argile bleue. De temps à autre le filon se trouve interrompu par des blocs de propylite qui forme le *toit du gîte*, le *hanging wall*, ce qui tendrait à prouver que la fissure existait de longue date. Les mineurs appellent ces blocs *horses*.

Dans les différentes mines du *Comstock*, l'exploitation se fait de la même façon. On creuse des puits, successivement à diverses hauteurs on ouvre des galeries qui viennent aboutir aux puits, et sur ces galeries on en perce d'autres perpendiculaires. On extrait successivement le minerai entre deux galeries de niveau différent, en ayant le plus grand soin, au fur et à mesure, d'étayer et de remblayer solidement. Bien que les mines communiquent toutes entre elles, la ventilation est imparfaite, et, au bout de certaines galeries sans issue, j'ai pu constater jusqu'à 109° et 110° F. C'est dans ces galeries qu'on est obligé d'envoyer un courant d'air frais qui permet aux mineurs d'y travailler.

Le filon du *Comstock* a été découvert en 1858. Dès

l'année suivante il fut l'objet de spéculations éhontées. En moins de cinq ans des actions des mines situées sur ce filon, émises à 500 $, montèrent à 6,000 $. Naturellement il ne tarda pas à se produire un mouvement de baisse qui en 1864 amena une débâcle générale. Aujourd'hui cet agiotage effrené a presque complètement cessé et l'exploitation s'opère d'une façon à peu près régulière. La production moyenne est maintenant d'environ 28,000,000 de $ par an. Le rendement moyen du minerai est d'à peu près 45 $ par tonne; l'argent entre pour les deux tiers dans ce chiffre.

La mine *Consolidated Virginia* a produit du minerai valant jusqu'à 100 $ la tonne. Du 1er au 26 octobre, jour où les travaux ont été interrompus par l'incendie, elle a produit 800,000 $. Les frais pendant cette même période s'étaient élevés à 450,000 $. Elle a payé cette année 10,368,000 $ de dividendes, c'est-à-dire 65 p. 100 du produit total.

En sortant de la mine, nous allons dîner à notre ca[illegible] et le soir faire un tour dans la ville. Il y a beaucoup de monde dans les rues; les bars, les restaurants, les maisons de jeu sont encombrés. Celles-ci offrent un spectacle des plus curieux. C'est un jeu spécial au pays, le *faro*, qu'on joue généralement. Pourtant, dans l'une d'entre elles nous trouvons une table de vingt et un. C'est une femme, une Française, qui taille la banque. Depuis vingt-deux ans elle n'a pas quitté la Californie et n'a fait que ce métier de croupier; elle est payée 2 $ et 1/2 par jour. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans la même salle, ce sont quatre grandes tables autour desquelles sont assis, pressés les uns contre les

autres, des joueurs de *loto*. Le carton se paye un demi-dollar. Le premier qui a fait un quine est le gagnant. Le croupier, assis sur une estrade, appelle les numéros qui sortent successivement d'une sorte de bouteille en bois tournant autour d'un axe. La banque perçoit 10 p. 100 sur les enjeux.

Tandis que nous sommes à regarder ce spectacle, les coups de feu se font entendre; personne n'y prête la moindre attention. Je me hâte de sortir; j'entends encore quelques rumeurs; je me dirige du côté d'où elles semblent provenir. Je rencontre sur mon chemin un homme de la police qui revenait. A ma demande, il répond que ce n'était rien: un simple lutte à coups de revolver entre des Chinois. Une centaine de balles ont été échangées. On n'a pu constater que la mort d'un Chinois. Deux autres et un blanc qui s'était trouvé mêlé à la bagarre avaient été blessés; mon interlocuteur ajoute que, sans doute, il y a eu d'autres morts parmi les Chinois, qui auront été enlevés avant l'arrivée de la police.

10 décembre. — *M. Sutro*, dont le nom est bien connu aux États-Unis, est venu ce matin nous demander de visiter son fameux tunnel. Nous avons dû nous excuser, le temps nous manquant pour nous-y rendre. Dès 1860, M. Sutro eut l'idée de creuser un immense tunnel qui servirait à l'écoulement des eaux du *Comstock lode*, à l'aération des mines et au transport facile au dehors du minerai. Ce ne fut qu'en 1864 qu'il s'occupa de la réalisation de son projet. Au commencement de 1865, la législature de l'État de Nevada lui donna l'autorisation de faire ce travail, lui concéda le

terrain nécessaire et le droit de tirer de chaque Compagnie une redevance analogue au péage exigible sur certaines routes. Cette redevance, après entente avec les diverses Compagnies, fut fixée à 2 $ par tonne de minerai extrait, à dater du jour où le tunnel serait ouvert. Il devait être ouvert au bout de trois ans au plus. Après des difficultés de toute espèce, le percement commença. Une partie du tunnel qui, creusé à une profondeur de 2,000 pieds, doit en avoir 20,000 de long sur 12 de large et 12 de haut, est achevée, mais le travail est loin d'être terminé, le délai est expiré, quelques mines, comme la mine *Savage* par exemple, ont descendu leurs puits plus bas que ne passera le tunnel de M. Sutro, des machines d'épuisement ont partout été construites, et aujourd'hui la plupart des Compagnies du *Comstock* prétendent être libérées de leur contrat.

Notre déjeuner expédié, nous allons visiter le *California mill*, le plus grand de l'État de Nevada, me dit-on, et où l'on traite le minerai provenant de la mine *California*. Ce moulin appartient à une Compagnie indépendante de la mine et qui a fait marché avec celle-ci. Il peut travailler 200 tonnes de minerai par jour.

Ici on n'emploie plus uniquement des moyens mécaniques pour extraire les métaux précieux. L'or et l'argent se trouvent mêlés ensemble; la densité du premier étant 19.36 et celle du second 10.54, suivant la proportion des deux métaux qui entrent dans le mélange, celui-ci a une densité qui varie. Il peut donc arriver, et cela se présente souvent, que l'union des deux métaux donne naissance à un corps dont le poids spécifique soit égal à celui du mercure : 13.59. Les pro-

cédés employés en Californie seraient donc insuffisants, et on est obligé d'avoir recours à un système où l'on se sert à la fois des procédés mécaniques et de l'action d'agents chimiques déterminés.

Ces agents chimiques sont le sulfate de cuivre et le sel marin, qu'on ajoute en quantités suffisantes pour amener les différents éléments du minerai à un état tel que les métaux précieux puissent s'amalgamer aisément. Chose assez bizarre, il semble qu'on n'ait pas pu jusqu'ici trouver la formule chimique exprimant l'action sur le minerai du chlorure de cuivre, né de l'action réciproque du sel et du sulfate de cuivre.

Le bâtiment où se trouvaient les pilons au nombre de soixante, servant à écraser le minerai, a été brûlé durant e dernier incendie; on le reconstruit, mais, en attendant, on opère sur les portions du minerai qui n'exigent pas ce premier travail, après lequel les débris convertis en sable étaient amenés par des flumes dans de larges réservoirs en bois, au fond desquels ils se déposaient. A l'aide de larges pelles on les jetait alors dans les *pans*, et ils subissaient les mêmes manipulations que nous voyons pratiquer devant nous.

Les *pans* du *California mill*, au nombre de quarante, sont de larges cuves en fonte de fer, dans lesquelles se meuvent des meules qu'on peut élever plus ou moins au-dessus du fond des cuviers, suivant la quantité de minerai qui s'y trouve; ces meules se meuvent autour d'un axe vertical avec une vitesse de soixante-dix révolutions à la minute. A la farine du minerai, on ajoute, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, du sulfate de cuivre, du sel marin, du mercure en quantités déterminées par l'expé-

rience, puis de la vapeur d'eau pour faciliter les réactions et faire du tout une masse boueuse.

L'amalgame une fois formé, il est amené par des conduits avec les autres matières dans les *settlers* qui sont au nombre de vingt. Ces *settlers* sont aussi des cuves en fonte où l'on fait arriver de l'eau froide et où une sorte de roue tournant autour d'un axe vertical brasse toutes les matières et lave l'amalgame qui peu à peu s'écoule par une étroite ouverture pratiquée au fond de la cuve et passe par un conduit dans un grand filtre en toile, d'où une partie du mercure en excès s'écoule librement. Ce mercure est amené dans un réservoir d'où, à l'aide d'une machine à vapeur, il est renvoyé dans des réservoirs plus petits, placés à portée près de chaque *pan*.

L'amalgame est soumis à l'action d'une presse hydraulique qui réduit à 4 p. 100 les 7 p. 100 de mercure en excès, puis il est ensuite soumis aux procédés ordinaires de distillation dans les retortes ou cornues. On fond le gâteau métallique obtenu dans un creuset garni de plombagine, avec du borax, et on le coule enfin dans un moule en forme de brique.

Nous rejoignons notre car pour lequel le *superintendant* de la ligne a très aimablement réservé une locomotive, ce qui nous permet de nous arrêter, en reprenant la route de *Carson City*, au *Brunswick mill*, l'un des nombreux moulins établis sur le *Carson river* et qui sert à la réduction du minerai transporté de la mine de *Consolidated Virginia*. Ce moulin est mû par l'eau du *Carson river*. La force obtenue est de 400 chevaux-vapeur. Par jour, 180 tonnes de minerai peuvent être

exploitées. Le moulin se compose d'un *rock-breaker*, de 56 *pilons* de 900 livres chaque, de 26 *pans* et de 16 *settlers*.

En sortant du moulin, nous nous faisons conduire un peu au delà de *Carson City*, au chantier où aboutissent les flumes qui apportent la plus grande partie des bois nécessaires aux mines des environs. Ces flumes sont à peu près semblables à ceux dont j'ai donné la description. Ils amènent d'une distance de près de 30 milles des quantités considérables de planches et de bois. Le chantier renferme actuellement plus d'un million de pieds cubes de planches et près de 35,000 cordes de bois. Le transport d'une corde de bois revient à 2 $.

Rentrés à *Carson City*, nous parcourons avant notre dîner cette petite ville, la capitale de l'*État de Nevada*, qui jadis faisait partie du territoire d'*Utah*, mais s'en sépara dès 1861. Le Nevada est un pays montagneux, à demi désert, où la moyenne d'élévation des vallées est de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les eaux des rivières qui arrosent ces vallées n'arrivent jamais à l'Océan. Les unes se perdent dans les sables, les autres, comme le *Carson river*, dans des lacs. *Carson City* a une population de 7 à 8,000 âmes, mais n'offre rien de remarquable.

L'heure du dîner arrivée, nous nous mettons à table dans notre car, où nous avions fait préparer un festin d'adieu. De nombreux toasts sont portés par mes compagnons et moi aux Californiens qui nous ont fait si gracieusement les honneurs de leur beau pays. Ils boivent à notre heureux voyage et à notre prochain retour. Puis le train nous ramène à *Reno*, et là nous nous séparons, ces Messieurs rentrant à San-Francisco, Rothschild, le docteur Davesne et moi reprenant la route de l'Est.

XI

LE COLORADO

11-18 DÉCEMBRE.

Denver. — Un concert par des artistes du Tennessee. — De Denver à George Town. — Traitement du minerai au moulin du Pélican. — La mine du Pélican. — Le moulin de M. Eddy. — Excursion au Snake River Pass. — De George Town à Central City. — La mine de Bobtail. — L'établissement du docteur Hill à Black Hawk.

13 décembre. — La route que nous venons de parcourir le 11 et le 12, depuis *Reno*, est celle que nous avons déjà suivie en venant dans l'Ouest ; peu de choses par suite à signaler. A noter cependant la beauté du paysage entre *Corinne* et *Ogden*, dont je n'avais pu jouir, mon premier passage s'étant effectué de nuit : le lac Salé et la ceinture de montagnes qui l'entourent, avec leur couronne de neige, sont d'un bel effet. Quant au *Devil's gate*, un peu au-dessus d'*Ogden*, et que j'avais entendu vanter mainte fois, la réputation qu'on a voulu faire à ce torrent courant au fond d'une gorge étroite et surplombé par un mur de rochers d'une hauteur assez considérable, il est vrai, est pour le moins exagérée.

Vers le soir, à *Cheyenne*, nous quittons la ligne transcontinentale pour prendre celle du *Denver Pacific*, et

traversant une large plaine en prairies, limitée seulement à l'horizon par de hautes montagnes et où dans la distance on aperçoit des troupes nombreuses d'antilopes, nous venons coucher à *Denver*, dans le *Colorado*.

14 décembre. — Le *Colorado* est, depuis 1861, un territoire (1). Sa population est d'environ 100,000 habitants. On y rencontre peu de cultures encore, mais l'élevage des bestiaux et des bêtes à laine s'y fait sur une assez grande échelle. La richesse minière est considérable, la production en or, argent, cuivre, etc., s'est élevée l'année dernière à une valeur de 9,000,000 $, et elle croît tous les jours.

Le pays est traversé du nord au sud par les Montagnes Rocheuses. La portion est est nue et unie, la partie occidentale, au contraire, très montagneuse. La ville principale, *Denver*, à une altitude de 5,103 pieds au-dessus du niveau de la mer, est située sur la *Platte du Sud* qui, à *North Fork*, station de la ligne du *Union Pacific R.*, vient se joindre à la *Platte du Nord* pour se jeter dans le *Missouri*, un peu au sud d'*Omaha*. La population de *Denver* est de 20,000 habitants.

La ville n'offre rien de remarquable en dehors de sa position pittoresque, et la curiosité du voyageur y est vite épuisée. Toutefois la collection d'échantillons minéralogiques de *M. Jacob F. L. Schirmer*, qui est à la tête de la *Monnaie* de *Denver*, mérite une mention. M. Schirmer, après nous avoir fait avec une bonne grâce charmante les honneurs de l'établissement de l'État qu'il a sous sa direction et de son cabinet, nous

(1) Le Colorado a été admis dans l'Union comme État au mois d'août 1876. — *Note de l'Auteur*.

propose de se joindre à nous dans l'excursion que nous comptons faire aux mines de *George Town* et de *Black Hawk*. Cette offre est accueillie avec plaisir et le départ fixé au lendemain.

La soirée menaçait de s'écouler longue et fastidieuse quand, nos yeux tombant sur une affiche qui annonçait un concert donné par des nègres du *Tennessee* faisant une tournée artistique pour la construction d'une école dans leur pays, nous décidons de nous y rendre. Nous pensions tomber sur une troupe de Minstrels comme celles que déjà nous avions pu entendre à New-York et San-Francisco, mais nous sommes heureusement vite détrompés.

Quatre femmes et cinq hommes composent la troupe. L'un de ceux-ci joue de l'orgue et accompagne les chanteurs. Ce qu'ils exécutent d'abord a un caractère étrange et d'un poignant tout particulier. Ce sont des espèces de chants religieux interrompus par des récitatifs d'un grand effet. Dieu et le Démon, Jésus et Satan sont tour à tour en scène; puis interviennent les chœurs des anges ou des disciples. C'est là mise en action, comme dans les Mystères au moyen âge, des principaux événements de l'Ancien ou du Nouveau Testament, et, comme dans les anciens Mystères, le naïf y coudoie le sublime d'une façon qui peut parfois faire sourire; témoin l'un de ces chants intitulé *Ride on, King Jesus!* Ces nègres appartiennent à la secte des Méthodistes. Le sentiment musical semble très développé chez eux; leur voix est d'une sonorité, d'un timbre et d'une justesse admirables. Il y a là surtout une jeune fille qui paraît être de sang mêlé, et

qui, me dit-on, n'a pas plus de treize ans, douée d'une voix de contralto qui ferait la fortune d'un impresario.

Aux chants de caractère religieux succèdent des airs nationaux par lesquels la troupe termine la soirée.

15 décembre. — Départ pour *George Town* dans le *Clear Creek County*, au pied du *Snowy Range*, une des ramifications du grand massif des Montagnes Rocheuses. Le pays que traverse la voie ferrée est en commençant absolument plat et n'offre rien de saillant. Au bout de 13 milles on arrive à la petite ville de *Golden City*, aux environs de laquelle se trouvent des gisements assez considérables de *lignite*. *Golden City* est bâtie au bas d'une colline dont le sommet est garni d'une suite de rochers à pic qui semblent les derniers vestiges d'une place forte, avec ses murs et ses tours en ruine.

Ici nous changeons de train et nous prenons ce qu'on appelle un *Narrow gauge railroad*, un chemin de fer à petite section. Ce genre de voie est toujours adopté en Amérique quand on a de grandes difficultés de parcours à vaincre et lorsque ni le trafic, ni la circulation n'atteignent des proportions importantes. La ligne que nous allons suivre et qui fait partie du réseau du *Colorado Central C° R. R.* est une des plus curieuses dans ce genre. En moyenne on monte de 104 pieds par mille. Le maximum de pente est de 211 pieds par mille. La voie décrit un nombre considérable de courbes ; quelques-unes n'ont qu'un rayon de 179 pieds, la plupart ont un rayon de moins de 220 pieds. Les locomotives avec leur combustible et l'eau qui leur est nécessaire ne pèsent que 16 tonnes ; elles peuvent monter un poids de 30 tonnes, et elles ont monté jusqu'à 250 voyageurs.

En quittant *Golden City*, côtoyant les bords tourmentés d'une petite rivière, le *Clear Creek*, on suit le fond d'un canôn extrêmement étroit, qui n'a pas parfois plus de 50 pieds de largeur. On se sent bien vraiment dans les Montagnes Rocheuses. Ici, de chaque côté, s'élèvent des murailles verticales de granit et de gneiss qui ont jusqu'à 500 pieds de hauteur; là, des rochers de même nature, comme suspendus au milieu des airs, menacent de s'effondrer sur la voie; peu de traces de végétation; seulement parfois, dans les anfractuosités, quelques arbres verts et quelques pieds chétifs de *Cotton wood*. Le spectacle est véritablement fort beau et doit l'être encore davantage quand il est éclairé par un brillant clair de lune. Les habitants de *Denver* sont sans doute de cet avis, car, à la petite station de *Beaver Brook*, on aperçoit une salle de danse champêtre où, par les belles soirées de l'été, ils viennent par le chemin de fer se divertir.

Les eaux du *Clear Creek* ont été autrefois exploitées pour l'or qu'elles contenaient; ce travail est abandonné aujourd'hui. A partir de *Beaver Brook*, les roches changent, le granit devient de la syenite, l'amphibole a remplacé le mica.

A *Floyd Hill* nous atteignons une altitude de 7,108 pieds au-dessus du niveau de la mer; nous sommes à environ 30 milles de *Denver*. Quittant le chemin de fer, nous prenons un stage et, suivant la petite rivière connue sous le nom de *South Clear Creek*, nous ne tardons pas à arriver à *Idaho*. Le pays entre *Floyd Hill* et *Idaho* est aride et son aspect est moins pittoresque que celui que traverse le chemin de fer. A *Idaho*, il y a des sources sodiques chaudes qui, pendant la belle

saison, attirent quelques baigneurs. Nous y changeons de chevaux et nous continuons notre route. La scène s'agrandit, la vallée s'élargit, les montagnes deviennent plus élevées; mais partout il y a de la glace et de la neige. A trois heures nous arrivons à *George Town*, à une altitude de 8,452 pieds.

George Town est le centre d'un pays très riche en mines d'argent; nous avons sur notre route déjà aperçu quelques établissements métallurgiques, mais de peu d'importance; profitant d'une dernière heure de jour, nous allons visiter le *Pelican mill*, qui se trouve à l'entrée de la ville.

Le minerai traité dans ce moulin provient de la *mine du Pélican;* mais ce n'est pas le plus riche. Celui qui contient assez de métal précieux pour compenser les frais de transport est vendu. Le minerai traité dans ce moulin est une galène argentifère où la proportion de plomb ne dépasse pas 15 p. 100 et qui peut renfermer en outre, en moyenne, 6 p. 100 de fer et 7 p. 100 de zinc.

Il est placé d'abord sur un séchoir; un foyer allumé à l'une des extrémités de ce séchoir dégage la chaleur nécessaire; puis il est soumis à l'action d'un *rock breaker* et ensuite à celle de pilons qui sont au nombre de dix. Une fois réduit en poudre très fine, il est jeté dans des cylindres en fer doublés de briques réfractaires, connus sous le nom de cylindres de *Brückner*. Un fourneau est placé à la partie antérieure de chacun de ces cylindres, qui sont animés d'un mouvement circulaire autour de leur axe et font une révolution à la minute. Chaque cylindre contient deux tonnes de mi-

nérai qu'on mêle à du chlorure de sodium en quantités déterminées. Sous l'action de la chaleur il se forme un sulfure de plomb et un chlorure d'argent. Les vapeurs sortant de chacun de ces cylindres et les poussières entraînées par le courant d'air sont recueillies dans des chambres en briques qu'on nettoie une fois par semaine.

Le minerai est ensuite retiré et jeté dans ce qu'on appelle les *Freiburg barrels*, avec une certaine quantité de mercure. Ces tonneaux, au nombre de huit, font vingt-cinq révolutions à la minute. On obtient un amalgame qui est traité par les procédés ordinaires dans les retortes.

Le *Pelican mill* est muni d'une machine à vapeur de la force de 50 chevaux. On y brûle du bois; il en faut sept cordes par jour; la corde revient à 5 $.

On peut traiter dans ce moulin 10 tonnes de minerai par jour. Quatorze ouvriers suffisent. Les dépenses sont de 120 $ par jour. Elles sont réduites en été, grâce à l'emploi, alors possible, d'une roue hydraulique qui développe une force de 100 chevaux-vapeur.

16 décembre. — Partis à cheval de bonne heure, nous allons visiter la mine du *Pélican*, à environ 5 milles à l'ouest de *George Town*. Cette mine est située sur le mont *Sherman*, sur la pente est d'un ravin assez profond qu'on appelle le *Cherokee*. Grâce à cette circonstance, l'exploitation en est très facilitée par l'ouverture, sur le flanc de la montagne, de galeries qui pénètrent à une grande profondeur. Le filon connu sous le nom proprement dit du *Pélican*, a environ 3,000 pieds de long, mais d'autres s'y rattachent qui appartiennent aux mêmes propriétaires. La longueur totale de ces veines est de 12,000 pieds.

La largeur moyenne de celle du *Pélican* est de 10 pieds. Elle court du nord-ouest au sud-est, elle est légèrement inclinée vers le nord. La *pegmatite*, c'est-à-dire une roche composée de quartz et de feldspath lamellaire, constitue la gangue du minerai. La composition de celui-ci est analogue à celle du minerai de toutes les mines voisines. Il contient du plomb, du fer, du zinc et de l'argent en différentes proportions, comme je l'ai dit déjà. Le plomb s'y trouve en quantité extrêmement variable et qu'on peut parfois chiffrer par 50 p. 100. Il y a de 60 à 1,500 onces d'argent à la tonne.

Cinquante-cinq ouvriers seulement sont actuellement employés à la mine, parce que, en raison des difficultés qu'on rencontre dans le transport du minerai en hiver dans cette région, il s'accumulerait en quantités trop considérables si on faisait travailler un plus grand nombre de mineurs. L'été dernier, il y en a eu jusqu'à cent cinquante à la fois. Il y a 5,000 pieds de galeries ouverts.

La mine du *Pélican*, comme presque toutes celles du Colorado, se développe lentement, mais d'une façon progressive et sûre. Il en est de même des moulins et des établissements de fonte du minerai ou *smelting works*. A l'origine, les capitaux effrayés des résultats de spéculations folles basées sur des mines qui n'avaient pas été suffisamment étudiées et sur des procédés d'exploitation incomplets s'étant retirés, les mineurs du Colorado se sont trouvés réduits à leurs propres ressources, très minimes en commençant. On semble rentré dans une bonne voie aujourd'hui et

chaque jour les progrès sont plus apparents. Quelques capitalistes depuis un an ont même retrouvé la route du Colorado. Ainsi, en descendant de la mine du *Pélican*, nous nous arrêtons à un nouveau moulin appartenant à *M. Eddy*, qui vient d'être achevé et qui est construit sur le modèle des moulins existant en Europe. On y traite par des procédés mécaniques seulement les minerais les plus bas qui, jusque-là, étaient rejetés comme inutiles, et les résidus dont on ne pouvait plus rien tirer. Les frais d'exploitation et le prix d'achat des minerais et des résidus sont, à la vérité, presque nuls; mais les frais de transport pour les amener au moulin sont considérables. Malgré cela, les bénéfices sont largement rémunérateurs. Le minerai passe d'abord dans un concasseur, puis entre deux laminoirs placés horizontalement, et de là dans un crible en forme de cylindre qui se meut autour d'un axe horizontal. Un élévateur alors l'amène dans la partie supérieure du bâtiment, d'où un courant d'eau l'entraîne dans une série de cribles formés de toiles métalliques dont les mailles deviennent progressivement de plus en plus étroites. Un mouvement mécanique constant agite ces cribles, sur lesquels passe un courant d'eau excessivement lent. En raison de leur poids spécifique, toutes les particules métalliques viennent successivement tomber au fond; les plus petites et les plus légères, qui sont en dernier lieu entraînées par le courant, sont arrêtées dans des sluices. Le minerai très riche résultant de cette opération est envoyé aux *smelting works*. La machine à vapeur employée est d'une force de 40 chevaux. On peut, dans

le moulin de *M. Eddy*, travailler par jour 40 tonnes de minerai.

Toutes les hauteurs voisines, comme la vallée, sont couvertes de neige. A *George Town*, il fait un froid très vif, et les chemins sont revêtus d'une épaisse couche de glace; les gens du pays nous assurent que ce serait folie de tenter, comme j'en avais le désir, une expédition de chasse dans le *Middle Park*, large plateau qui se trouve de l'autre côté du *Snowy Range*. Il faut renoncer à ce projet, et pourtant un chasseur du pays, revenu de cette région il y a huit jours à peine, nous conte qu'il y a vu des *Wapitis*, les grands cerfs d'Amérique, en nombre considérable. Hélas! depuis, la neige est tombée, les passages sont fermés et lui-même se refuserait, dit-il, à nous conduire.

Mais il nous a tant été parlé des splendeurs du spectacle que l'on obtient du haut de ces montagnes qui nous entourent, que nous nous décidons à tenter, faute de mieux, l'ascension de l'une d'elles. Nous avons d'abord la plus grande difficulté à trouver un guide. Enfin, un jeune homme, *M. F.-C. Marshall*, se propose; nous essayerons d'atteindre au moins le *Snake River Pass*. On cherche en vain à nous dissuader, et à midi nous nous mettons en route à cheval, Rothschild, M. Marshall, le jeune Bellemans et moi. A peine sommes-nous sortis de la ville que nous nous trouvons en difficulté. Nos chevaux sont ferrés avec des crampons, mais c'est avec grande peine qu'ils se maintiennent sur leurs jambes. Au bout de quelques milles la route disparaît, et, à la file, nous suivons notre guide qui nous

montre le chemin ; même en temps ordinaire, il n'y a ici qu'un sentier, à peine suivi par quelques rares trappeurs.

Parfois nos chevaux enfoncent dans la neige jusqu'au poitrail et nous ne les en tirons qu'avec mille efforts. Bientôt nous devons même renoncer à demeurer dessus et, les poussant devant nous, nous avançons le plus rapidement qu'il nous est possible vers une hutte abandonnée que M. Marshall sait devoir trouver au pied de la montagne ; nous les laisserons là, ils ne sauraient aller plus loin.

A mesure que nous avançons, nous nous élevons au-dessus de la vallée, le froid devient plus pénétrant. Quand nous arrivons à la hutte où nous attachons les chevaux, Rothschild me déclare qu'il ne saurait monter plus haut, depuis quelque temps déjà il souffrait de la raréfaction de l'air et sentait des bourdonnements dans les oreilles. Il insiste pour que nous continuions et nous attendra ici.

Sans perdre de temps, nous repartons ; mais ce n'est qu'à quatre heures que nous atteignons enfin le sommet du col. Malheureusement il fait un froid terrible, en raison surtout du vent qui souffle en ouragan, car le thermomètre ne marque que 4° F. (— 16°,5 C.) ; mon baromètre me permet d'évaluer la hauteur à 13,490 pieds environ. Il nous est impossible de rester sur la crête même, autrement que couchés et nous tenant étroitement serrés ; mais le panorama qui s'offre alors à notre vue est véritablement de toute beauté. Grâce à la limpidité de l'atmosphère, on peut voir distinctement à plusieurs centaines de milles de distance cette série non interrompue de pics et de vallées qui con-

stituent les Montagnes Rocheuses et qui forment un des massifs les plus grandioses et les plus imposants qui soient au monde. Au loin dans les fonds scintillent aux rayons d'un soleil déjà sur l'horizon, comme de l'argent liquide, l'eau des lacs, les torrents et les rivières qui alimentent les grands fleuves, tributaires, d'un côté de l'océan Pacifique, de l'autre de l'Atlantique; au-dessus de nous s'élève le *Gray's Peak*, dont la cime est à environ 14,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Dans cette nature vierge, la main de l'homme n'apparaît nulle part et pas un être vivant ne vient troubler la solitude.

Le froid nous chasse bientôt de notre merveilleux observatoire. En nous relevant, M. Marshall a l'imprudence de me lâcher; et, tandis que je me retiens à un quartier de roc, il est renversé violemment par le vent et se coupe profondément la main sur l'angle d'un rocher. Je bande sa blessure du mieux qu'il m'est possible et nous redescendons rapidement à la cabane où nous reprenons Rothschild et les chevaux. Notre retour s'effectue plus facilement, grâce à la route que nous nous étions tracée en venant; mais nous n'arrivons à *George Town* qu'à la nuit noire, à la grande surprise des mineurs de l'endroit, qui supposaient que nous aurions été obligés de bivouaquer, et n'ayant pas fait d'autre rencontre intéressante que celle d'un ours noir dont nous étions, d'ailleurs, séparés par toute la largeur de la vallée que nous suivions.

Tandis que je fais honneur au repas qui nous est servi, on vient m'inviter à un bal donné par le club de l'endroit, l'*Americus Club*; je m'excuse sur mon costume;

mais on insiste et je vais finir la soirée fort agréablement au milieu de la société élégante de George Town. C'est assurément un de mes plus curieux souvenirs que celui que j'ai conservé de ce bal, avec toutes ces femmes, le plus grand nombre fort jolies, vêtues presque toutes avec élégance, dans cet endroit perdu au milieu des Montagnes Rocheuses et après une course comme celle que j'avais faite dans la journée.

17 décembre. — De bonne heure, dans la matinée, remontant en stage, nous reprenons notre route de l'avant-veille jusqu'à *Idaho*. Après avoir relayé, nous tournons vers le nord en suivant le *Virginia Canôn*. La pente à gravir est des plus rapides, et ce n'est qu'au bout d'une heure et demie que nous atteignons le sommet du contre-fort qui sépare le *North Clear Creek* du *South Clear Creek*, celui que nous avons côtoyé en venant. A nos pieds, dans la vallée du *North Clear Creek*, nous apercevons *Nevada City*, *Central City* et *Black Hawk*, qui, reliées entre elles par les maisons, s'étendent sur une longueur de 4 milles environ. Partout, une fois dans la vallée, s'offrent à nos yeux, le long du chemin, des mines d'or. Après un court arrêt à l'un des hôtels de *Central City*, nous descendons vers *Black Hawk;* mais, en passant, nous nous arrêtons à la mine *Bobtail*.

Cette mine fait partie d'un filon qui a 3 ou 4 milles de longueur, mais qui appartient à diverses Compagnies ou à différents propriétaires. Cette diversité d'intérêts a apporté des entraves nombreuses à l'exploitation. La mine de *Bobtail*, proprement dite, appartient aujourd'hui à une Compagnie composée de différents propriétaires qui se sont constitués en société.

Le minerai qu'on en extrait donne en moyenne à la tonne 100 $ en or, 16 onces d'argent, 8 p. 100 de cuivre environ et un peu de fer. La production est évaluée actuellement à 20,000 $ par mois, mais ce chiffre pourrait être doublé si tous les travaux d'appropriation étaient terminés.

Le claim de *Bobtail* a une longueur de 900 pieds et une largeur de 5 à 6 pieds; il est exploité a une profondeur de 600 pieds; il y a huit étages de galeries. Un tunnel de 1,200 pieds, creusé dans le flanc de la montagne, mène aux galeries d'exploitation. Ce tunnel est aussi employé par quelques propriétaires de claims limitrophes qui payent une redevance. Il n'y a dans la mine de *Bobtail* qu'une seule machine à vapeur de 50 chevaux, qui sert à la fois à l'épuisement de l'eau et au hissage du minerai, dont le plus riche est envoyé d'abord aux moulins — *mills* — et le reste directement aux *smelting works*.

Quittant la mine de *Bobtail*, nous nous acheminons vers les *Smelting works* du professeur *Hill*, à *Black Hawk*, il en sort pour environ 2 millions de dollars d'argent par an.

On y travaille avec les autres minerais les tellures d'or et d'argent qu'on trouve dans les mines du *Comté de Boulder*. Le tellure, qui pour se volatiliser exige une température plus élevée que le soufre, ne peut être regardé que comme un élément très gênant dans la composition des minerais d'or et d'argent. L'amalgamation n'est pas praticable en raison de la saturation des atomes d'or et d'argent par le tellure, et la même raison s'oppose à l'emploi des procédés purement mécaniques.

Le minerai est d'abord grillé en plein air ou dans des fourneaux, suivant qu'il est en morceaux assez gros ou en morceaux plus petits ; on le débarrasse ainsi d'une partie du soufre ; puis on le soumet à la fusion en ajoutant, dans certaines proportions déterminées par une analyse préalable, des scories, du quartz, etc. Il en résulte une matte de cuivre, de fer, d'argent, d'or et quelquefois de tellure, et des scories. Celles-ci, si elles ne contiennent pas de métal précieux, sont rejetées ; sinon elles subissent une seconde fusion. La matte est concassée et soumise à une nouvelle opération par laquelle on la débarrasse de l'argent qu'elle contient. Exposée une troisième fois à l'action de la chaleur, ce qui reste de tellure disparaît par la volatilisation, le fer reste dans les scories qui sont rejetées et on obtient un sel de cuivre auquel l'or est mélangé et qui est envoyé à Boston pour être traité dans un établissement de la Compagnie à laquelle appartient déjà celui de *Black Hawk*, et d'où on expédie le sulfate de cuivre obtenu à Saint-Louis, à Chicago, etc., où l'on en trouve un débit facile, tandis que l'or est vendu sur place.

Notre visite aux *Smelting works* du professeur Hill se trouve malheureusement un peu écourtée par le passage du train qui doit nous ramener à Denver, où nous arrivons à la nuit.

XII

DE DENVER A PHILADELPHIE.

19 DÉCEMBRE, — 1er JANVIER.

Las Animas et ses habitants. — Chasse aux buffalos sur le territoire indien, au sud du Kansas. — De Dodge City à Saint-Louis. — Saint-Louis. — Le général Sherman. — De Saint-Louis à Philadelphie.

19 décembre. — Après un jour de repos bien gagné, nous partons le matin de *Denver* par le *Kansas Pacific Railroad.* Cette ligne traverse la contrée qu'on appelait autrefois le *grand désert américain.* Elle mérite ce nom; toute la journée nous parcourons des plaines couvertes d'une herbe desséchée et qui s'étendent à perte de vue; dans le lointain, tout à fait à l'horizon, on aperçoit seulement la ligne des Montagnes Rocheuses. Des troupes nombreuses d'antilopes et de chiens des prairies, quelques bestiaux, donnent seuls un peu de vie à ce paysage désolé. Aux stations on ne voit que deux ou trois maisons à peine, en dehors de celles où habitent les employés de la Compagnie. A *Kit Carson,* à 160 milles environ de *Denver,* nous quittons la ligne principale, et le soir nous arrivons à 56 milles plus loin, à *Las Animas,* sur la rivière *Arkansas,* où nous nous arrêtons pour la nuit.

C'est un point de transit important pour le territoire de *New Mexico*, et c'est de là que part le chemin de fer, actuellement en construction, qui aboutira à *Santa Fé* dans ce territoire, au sud-sud-ouest de *Las Animas*.

Las Animas est un petit village d'environ 800 habitants qui présente une physionomie curieuse. La population, en grande majorité mexicaine ou de sang mêlé, offre des spécimens de tous ces types de coureurs de prairies qu'une foule de romans ont rendus populaires : conducteurs de chariots, muletiers, vaqueros, etc. Notre car a été garé en dehors de la voie et nous y passons la nuit; mais, en attendant le moment de nous coucher, nous allons faire un tour dans les maisons de jeu et les salles de danse où tous ces gens se réunissent. Callot eût pu y faire un choix de personnages dignes des types qu'il a immortalisés. Quelques femmes seulement, mais presque toutes laides et de la plus basse classe. Les danses, généralement des danses mexicaines, sont fort gracieuses, en dépit des lourdes bottes garnies d'éperons énormes des danseurs, qui tous portent sur la tête le chapeau mexicain à larges bords, ont à la ceinture un ou plusieurs revolvers et, à la main, ce fouet en cuir qu'ils ne quittent jamais. L'orchestre, composé d'ordinaire d'une guitare, d'un violon et d'un violoncelle, est généralement pitoyable. Au commencement de la soirée il règne un ordre relatif; mais, comme après chaque danse le cavalier conduit sa danseuse au bar, lui fait servir à boire et naturellement n'a garde de s'oublier, on se figure aisément l'aspect de ces maisons vers minuit ou une heure du matin. Les disputes et les rixes éclatent, et toute la nuit résonnent les coups de

revolver qu'accompagnent les hurlements de cent ou cent cinquante chiens de toute espèce, de toute taille, de toute couleur qui rôdent autour des habitations, se disputant les rares débris dont ils font leur nourriture.

20 décembre. — Grâce à un travail assez long et après avoir mené notre car à 7 milles de *Las Animas*, à un endroit où les deux lignes du *Kansas Pacific* et de l'*Atchinson* et *Topeka R.* courent parallèlement à une courte distance l'une de l'autre, on est arrivé à le faire passer sur la seconde de ces deux lignes. Aussitôt nous partons pour le fort *Dodge*, dans le *Kansas*.

Le chemin de fer suit le cours tourmenté de la rivière *Arkansas;* le pays serait, s'il était possible, plus triste et plus monotone encore que la veille, si ce n'étaient les quantités innombrables de bestiaux paissant dans la plaine. Parfois le train est obligé de ralentir sa marche pour ne pas écraser les animaux qui errent sur la voie.

A *Sargent*, nous entrons dans le *Kansas* et, le soir, nous nous arrêtons à *Dodge City* où on détache notre car et où nous passons la nuit.

21 décembre. — Une lettre nous avait été remise à notre arrivée de la part du commandant par intérim du *Fort Dodge*, situé à 5 milles de la ville, nous annonçant sa visite pour le lendemain. En effet, à neuf heures nous voyons arriver M. J. S. Payne, capitaine au 5e régiment de cavalerie, et deux autres officiers, le capitaine Hays et le lieutenant W.P. Hall. Le capitaine Payne avait été prévenu, par une lettre que le général Sheridan avait eu la gracieuseté de lui envoyer,

de notre désir de faire une chasse aux buffalos (1) et très aimablement, avec cette courtoisie qui distingue tous les officiers de l'armée fédérale, il venait nous inviter à dîner pour combiner au fort les moyens propres à assurer l'exécution de notre projet.

Le fort *Dodge*, pas plus que la plupart des postes qui ont reçu la même appellation sur les limites du territoire indien, n'est un point fortifié. C'est en réalité un véritable camp où les officiers et les soldats sont établis confortablement dans de petites maisons généralement en bois, mais dont cependant quelques-unes sont en pierre.

Les officiers mariés ont chacun un logement à part et vivent chez eux avec leur femme et leurs enfants. Ceux qui ne le sont pas ont un *mess* où ils trouvent toutes les ressources qu'on peut se procurer, étant données la difficulté des communications et la distance à laquelle on est de tout grand centre.

Nous dînons chez le capitaine Payne, qui nous a présentés à sa femme. Mrs. Payne, ainsi reléguée sur les confins de territoires qui ne sont habités que par des tribus sauvages, ne se plaint pas de la vie sérieuse qu'elle est obligée de mener et qui sera sa vie sans doute pendant de longues années encore, car il n'y a qu'un bien petit nombre de villes où la cavalerie de l'armée fédérale ait des détachements. Elle nous a fait un accueil charmant et ne paraît pas penser qu'il y ait du mérite à accepter comme elle l'a fait un genre d'existence qui semblerait

(1) J'emploie le mot buffalo pour me conformer à l'usage; c'est à proprement parler bison qu'on devrait dire. (*Note de l'auteur.*)

insupportable à tant de femmes en Europe. — « Nous sommes toutes de même, nous autres femmes d'officiers ; quand nous nous marions, nous savons bien quel est le sort qui nous attend », — me dit-elle simplement, comme je lui manifestais mon admiration.

Après le dîner, après nous être entendus sur l'heure du départ de notre expédition pour le lendemain, nous retournons à notre car, qui est garé à *Dodge City*.

22 décembre. — Vers huit heures du matin, sept cavaliers commandés par un brigadier, qui nous serviront d'escorte, et le lieutenant M. Hall viennent nous prendre. Ils nous amènent deux chevaux de selle qui ont été mis à notre disposition. Un lourd chariot attelé de six mules, qui doit porter les approvisionnements et les objets de campement, une autre voiture plus légère, destinée aux gens qui seraient fatigués ou écloppés, et deux chasseurs pour nous servir de guides complètent le convoi.

Une demi-heure plus tard nous nous mettons en marche et, traversant la rivière *Arkansas*, nous nous dirigeons vers le sud-sud-ouest.

Le pays est extrêmement plat ; quelques ondulations de terrain, à peine sensibles, n'altèrent en rien la monotonie du spectacle que nous avons sous les yeux. Nous sommes au milieu des prairies, de ces prairies où l'herbe est parfois si haute qu'elle atteint la tête d'un cavalier ; mais, ici, ce n'est pas le cas ; nous sommes en hiver d'abord, puis le feu a tout ravagé. Les Indiens, pour refouler les buffalos sur leur territoire, ont brûlé toute la plaine qui s'étend entre l'*Arkansas* et la région du *Beaver Creek*, vers laquelle nous comptons nous diriger.

Dans le lointain nous apercevons quelques antilopes, mais elles se trouvent hors de portée et nous n'avons pas le temps de chercher à les approcher; notre unique pensée est d'avancer le plus rapidement possible pour sortir de la région désolée où nous nous trouvons. Vers le soir, après avoir traversé le *Mulberry Creek*, où quelques flaques d'eau saumâtre, les seules d'ailleurs que nous ayons rencontrées sur notre route, indiquent le lit de la rivière, nous établissons notre campement sur le *Crooked Creek*, à 26 milles environ de *Dodge City*, et où nous trouvons de l'eau et du bois relativement en abondance.

23 décembre.— Au point du jour le signal du réveil est donné et nous levons notre camp, mais en emportant cette fois avec nous le bois qui sera nécessaire pour le soir. Nous continuons notre marche vers le sud-sud-ouest.

Le pays a le même aspect que la veille; mais le temps est à l'orage, ce qui m'inquiète, M. Hall m'ayant prévenu, après avoir examiné le ciel, qu'à l'époque de l'année où nous nous trouvons les orages presque toujours dégénèrent en ouragans de neige qui s'en vont balayant devant eux tout ce qu'ils rencontrent. Si l'on ne se trouve pas à proximité de quelque pli de terrain derrière lequel on puisse s'abriter, on ne tarde pas à devenir le jouet de la tempête et souvent des convois entiers ont ainsi disparu. Les animaux effrayés brisent leurs entraves; après une course folle, ils s'arrêtent épuisés, ils tombent pour ne plus se relever et meurent ensevelis sous la neige. Les malheureux qui les conduisent, s'ils ont résisté à cette

terrible épreuve, sans vivres, sans moyens de transport, ne tardent pas à leur tour à succomber.

Tout en cheminant tous deux en tête de notre colonne, nous appelons un des chasseurs qui nous rejoint, lui aussi tout soucieux. Nous tenons conseil et il est décidé que nous continuerons à nous porter en avant. Le vent souffle dans notre dos; les nuages de poussière qu'il soulève nous gênent moins que si nous faisions volte-face, et puis nous sommes assurés en tout cas d'arriver à temps au point où nous devons camper pour la nuit et où nous serons en sécurité. Il est convenu toutefois que, pour ne pas effrayer les hommes, nous ne parlerons pas des éventualités possibles.

Nos craintes heureusement ne tardent pas à se dissiper. Au bout de quelques heures la tourmente se calme un peu; de nombreux effets de mirage, souvent fort curieux, se produisent à chaque instant et nous continuons à marcher rapidement, ne rencontrant que quelques rares bandes d'antilopes qui se tiennent hors de portée de nos balles.

A cinq heures du soir, après avoir fait à peu près 38 milles, nous nous établissons pour la nuit sur la rive gauche du *Cimeron River*.

A ce moment se produit vers l'est un des plus immenses arcs-en-ciel qu'on puisse se figurer; les couleurs en sont d'une vivacité extraordinaire, et les arcs concentriques qu'elles forment sont d'une régularité admirable.

24 décembre. — Dès que le jour nous le permet, nous levons le camp. C'est toujours le même pays ravagé par l'incendie que nous parcourons. Le

vent a changé; il vient du sud-ouest, il n'inspire plus les mêmes craintes que la veille, mais il est glacial et soulève des flots de poussière qui, à certains moments, semblent obscurcir la clarté du jour.

Prenant les devants avec M. Hall, l'un des chasseurs et un cavalier, je vais chercher l'emplacement où nous pourrons camper le soir. Au bout de 25 à 30 milles nous arrivons aux collines de sable qui bordent le *Beaver Creek*, qu'on appelle aussi *North Fork of Canadian River*. Dans le lointain nous avons aperçu quelques buffalos; nous avons vu aussi un cerf à queue noire, des sconz, des chiens de prairie; mais les uns étaient hors de portée, les autres ne méritaient pas le coup de carabine.

En atteignant ces collines, nous sommes obligés de mettre pied à terre pour les gravir, le sable coule sous les pieds de nos chevaux, et nous-mêmes nous enfonçons jusqu'à mi-jambe. — Des broussailles partent des *Jackass rabbits*, puis une volée de *colins;* mais nous n'avons que nos carabines et il nous est impossible de chercher à regarnir notre garde-manger; la viande fraîche commence pourtant à nous faire défaut. Quelques minutes après, treize dindons sauvages partent loin devant nous, courant et s'aidant seulement de leurs ailes comme font les autruches. Dans ce terrain, pas la moindre chance de les rejoindre; je leur tire deux coups de carabine, mais sans succès. Enfin, nous arrivons au sommet de l'une des collines; il commence à faire sombre déjà, et l'aspect de la vallée, sévère et impressionnant au possible, n'est pas fait pour nous réjouir. Cette vallée qui se déroule à nos pieds est

d'une tristesse véritablement imposante avec les rafales de vent qui font tourbillonner la poussière, puis, entre temps, les rayons du soleil couchant venant éclairer les montagnes de sable de tons métalliques, et cette rivière, aux eaux ternes, qui semble dormir. La difficulté est de faire arriver notre convoi à la rivière; le chemin que nous avons pris ne serait pas évidemment praticable pour nos chariots. Tandis que nous explorons le terrain, tout d'un coup, dans le crépuscule, sur la rive opposée, l'un de nos cavaliers croit apercevoir une sentinelle indienne; abrités derrière un monticule, nous tenons conseil; nous faisons un large détour pour reconnaître la position; puis, tout d'un coup, nous partons d'un immense éclat de rire : la sentinelle n'est qu'un tronc d'arbre curieusement déchiqueté qui, sur le ciel, se détache comme un homme debout faisant le guet avec une carabine sur l'épaule.

Mais nous avons fini par trouver un passage; le chasseur est expédié au-devant de la colonne qu'il doit amener à un point que nous lui désignons. Nous nous y rendons de notre côté et, après une attente qui nous paraît fort longue, tard dans la soirée, nos chariots et le reste de notre petite troupe arrivent enfin et nous dressons nos tentes sur les bords de la rivière. Il n'y a pas un arbre, mais quelques morceaux de bois sagement économisés depuis deux jours, quelques broussailles ramassées çà et là, nous permettent enfin de faire cuire un repas impatiemment attendu, après lequel chacun se roulant dans ses couvertures va se reposer.

25 décembre. — La nuit a été si humide et froide que nul au réveil ne se fait tirer l'oreille. Il est évident

que nous ne pouvons demeurer où nous sommes. Nous levons donc le camp, décidés à traverser la rivière et dès que nous aurons trouvé un emplacement convenable, à nous y établir pour nous mettre de suite à la recherche de gibier, les vivres que nous avions emportés se trouvant fort diminués.

Des canards et des oies en grand nombre ont été aperçus sur la rivière ; mais c'est en vain que je cherche à les tirer, en me glissant sans bruit le long du bord que notre petite troupe côtoie à quelque distance jusqu'à ce que nous trouvions un gué où nous puissions traverser. Le passage effectué, nous remontons les collines qui forment au sud la vallée du *Beaver Creek ;* je chemine à pied, armé de mon fusil. Enfin, au bout de 4 à 5 milles, vers l'ouest, on aperçoit un bouquet d'arbres. Nous nous dirigeons vers ce point et nous ne tardons pas à arriver à un joli cours d'eau qui n'est pas relevé sur la carte, très incorrecte, que nous avons emportée de *Fort Dodge,* et que M. Hall a pour mission de compléter autant que possible. En raison de la haute muraille de roches rougeâtres qui l'encaisse d'un côté, nous baptisons cette petite rivière le *Red Bluff Creek.* Elle se jette dans le *Beaver Creek,* qui lui-même, comme les différents cours d'eau que nous avons traversés, est tributaire de l'*Arkansas.*

La rive droite du *Beaver Creek* n'a été que partiellement ravagée par le feu, nous sommes donc dans une région où nous avons chance de trouver les buffalos. Pendant qu'on dresse les tentes, je bats les environs et je ne tarde pas à revenir triomphalement avec trois lapins qui, immédiatement apprêtés, nous fournissent

un excellent repas, après lequel, montant à cheval, M. Hall, Rothschild et moi avec les deux chasseurs et deux cavaliers, nous traversons le *Red Bluff Creek* et nous partons à la découverte, marchant en ligne, mais très espacés les uns des autres et scrutant l'horizon.

Au bout de trois quarts d'heure, l'un des chasseurs qui se trouve à l'extrême droite fait un signal. Nous le rejoignons et il nous montre à environ un mille et demi trois buffalos paissant.

Après une courte consultation, nous prenons le vent et, laissant nos chevaux aux deux cavaliers et à l'un des chasseurs, M. Hall, Rothschild, le second chasseur et moi nous nous mettons en devoir d'approcher les animaux. A cet effet, faisant un large détour, nous arrivons derrière la colline de l'autre côté de laquelle ils se trouvaient; puis doucement, en silence, nous montons au sommet. Arrivés à la crête, sur les genoux, j'avance un peu, puis, me mettant à plat ventre, je regarde au-dessous de moi. Les buffalos ont disparu!... Après quelques moments d'hésitation, reprenant le chemin par lequel nous sommes venus, nous nous dirigeons vers la rivière, pensant que peut-être ils y seraient allés s'abreuver, quand tout à coup M. Hall, resté un peu en arrière, et qui avait continué à glisser le long de la crête, nous siffle doucement; les buffalos se sont déplacés et ils sont couchés à quelques cents mètres à peine de l'endroit où nous nous trouvons.

Alors, rampant sur le ventre, sur les genoux, sur les mains, profitant du moindre pli de terrain, de la moindre touffe d'herbe, nous nous dirigeons vers eux. Arrivés à portée, nous nous tenons cois une demi-seconde

pour reprendre haleine, puis, nous soulevant tous doucement un peu, nous attendons que les buffles se soient relevés pour pouvoir les tirer à un bon endroit. Nous avions le vent pour nous heureusement; mais, au bout d'une seconde à peine, l'un des animaux se dresse avec une rapidité telle qu'il m'est absolument impossible de juger si, comme le cheval, il se relève d'abord sur les jambes de devant ou comme les bêtes à cornes sur celles de derrière; il hume avec bruit l'air de notre côté. Ses deux compagnons se dressent à leur tour. Le moment est favorable, nous faisons feu. Deux des buffalos, mortellement blessés, tombent à demi; le troisième, légèrement touché seulement, s'éloigne. Sans nous relever nous achevons les deux premiers; puis, les cavaliers qui tenaient nos chevaux arrivant, je saute en selle et donne chasse au troisième buffalo. Il s'éloigne grand train, mais j'arrive au bout de vingt minutes à le joindre. Je le manque d'une première balle; d'une seconde je le touche en plein corps. Il s'arrête, se retourne, et, frappant la terre du pied, secouant son énorme tête, la queue en l'air, il me charge; mon cheval, qui n'avait pas encore fait cette chasse, fait un écart et je ne peux tirer le buffalo qui passe à quelques pas et qui aussitôt reprend sa course. Je me remets à sa poursuite et je le tue enfin d'une balle au défaut de l'épaule, au moment où, ayant traversé un ruisseau assez large, il remontait la berge opposée. Traversant à gué à mon tour, je me mets en devoir d'enlever la langue et la bosse. Au bout de quelques minutes je suis rejoint par le chasseur et un cavalier que M. Hall a envoyés à ma recherche.

Les trois buffalos que nous avons tués sont de vieux

taureaux, leur viande ne sera pas très savoureuse, mais nous n'en sommes pas moins ravis de notre chasse, et quand le plus petit des deux chariots qu'on avait envoyé querir pour transporter les dépouilles des deux premières victimes, — la troisième étant trop loin on n'en avait pris que la langue et la bosse, — rentre au camp, il est accueilli par les hourras des hommes restés au campement et privés de viande fraîche depuis trois jours.

Dans la soirée, battant les bords du *Red Bluff Creek* dans une portion de prairie brûlée par les Indiens, je trouve un énorme taureau à demi grillé; blessé sans doute, il n'avait pu fuir et était mort au milieu des flammes.

C'est aujourd'hui le jour de Noël; autour d'un grand feu tous nous faisons réveillon avec de la viande de buffalo arrosée de quelques bouteilles de champagne que nous avions apportées de San-Francisco avec nous dans le car, et qu'en partant de *Dodge City* nous avions fait charger sur notre chariot en prévision de la solennité.

26 décembre. — Notre but, faire une chasse aux buffalos, étant rempli, comme, de plus, le temps n'est pas très engageant, il a été décidé la veille que nous reprendrions de suite le chemin du retour. Aujourd'hui la route sera plus facile, puisque nous connaissons le point où il faut passer le *Beaver Creek* et que nous n'avons plus à le chercher; mais l'étape n'en sera pas moins longue, il faut forcément atteindre le *Cimeron*, sous peine de nous passer d'eau.

Nous levons donc notre camp de bonne heure, et il fait jour à peine quand notre convoi s'ébranle. Le vent

a encore changé une fois, il vient du nord et nous coupe le visage ; aussi cheminons-nous assez silencieux, cherchant autant que faire se peut à nous garantir de la bise qui pénètre par la moindre ouverture de nos vêtements et nous gèle jusqu'à la moelle.

Vers une heure, nous apercevons onze buffalos assez loin sur notre gauche, qui ne nous ont pas éventés encore, le vent nous étant favorable ; me débarrasser à la hâte de mon manteau n'est que l'affaire d'une seconde ; le lieutenant M. Hall convient rapidement avec moi qu'il continuera sa route avec les hommes et les chariots et que, si la chasse m'entraîne trop loin, je retrouverai le camp dressé sur le *Cimeron ;* il doit aussi m'envoyer immédiatement un homme de bonne volonté.

Je me mets en chasse, mais les buffalos nous ont enfin aperçus et s'éloignent au galop ; faisant un détour, je cherche à les ramener du côté où se trouve le convoi, pour ne pas m'écarter trop de ma route. Au bout de huit à dix minutes, je les ai rejoints et suis tout étonné de voir mon cheval, qui semblait si effrayé hier, ne faire aucune difficulté pour se rapprocher du troupeau. L'expérience de la veille lui a prouvé que les gros animaux qui lui faisaient si peur étaient plus terribles en apparence qu'en réalité.

— Tâchez de tuer une vache ou un veau, m'avait crié M. Hall au moment où je m'éloignais, la viande en sera meilleure. — La chose était plus facile à dire qu'à faire ; galopant côte à côte avec le troupeau à une vingtaine de pas, j'avise en effet une vache ; je la tire et la blesse légèrement ; je veux chercher à lui envoyer une nouvelle balle, et je m'aperçois bientôt que je risque fort d'attendre

longtemps avant d'avoir une chance favorable, il se trouve toujours quelque autre animal entre elle et moi. La course se prolongeant, sachant que j'ai encore une longue route à faire avec ma monture, je me décide enfin à tirer un joli taureau qui, galopant en queue, semble pousser les retardataires. Un heureux hasard veut que ma balle lui fracasse l'épaule gauche; il tombe sur les genoux, se relève, essaye de faire quelques pas et s'arrête court. Je descends de cheval et deux balles, l'une derrière l'oreille, l'autre au cœur, en font prompte justice.

Renonçant à suivre le reste du troupeau, bien que la vache blessée semble maintenant rester un peu en arrière, je me mets en devoir, aidé du cavalier que m'a envoyé M. Hall et qui m'a rejoint, de lever la langue et la bosse de l'animal. Rothschild étant aussi, sur ces entrefaites, venu me retrouver avec deux autres hommes, nous laissons ces braves gens continuer la besogne, leur recommandant de prendre aussi la tête, remarquablement jolie et noire, quoique petite, et tout deux, Rothschild et moi, nous reprenons la direction du *Cimeron river*, que nous atteignons environ deux heures après, n'ayant rencontré qu'un loup qui sauta si vite l'étroit sentier tracé par notre convoi et que nous avions retrouvé, que nous ne fîmes que l'entrevoir.

En attendant le dîner, je vais battre les buissons et les grandes herbes qui se trouvent sur les bords de la rivière et j'y tue quelques petits lapins gros comme moitié environ d'un de nos lapins de garenne et qu'on appelle des *Cotton tail rabbits* et deux de ces *Jackass rabbits* qui sont si communs.

27 décembre.— Nous suivons toute la journée la route

que nous avons prise en venant. Nous sommes obligés d'abandonner le cheval de M. Hall ; malade depuis trois jours, bien que conduit en main, il ne peut suivre le convoi. Son cas est curieux, je n'ai jamais rien vu d'analogue. Le soir, il rejoint le camp, mais je doute qu'il puisse vivre longtemps encore.

28 décembre. — A deux heures, nous rentrons à *Dodge City*. Nous allons au fort remercier le capitaine, M. Payne, de ce qu'il a bien voulu faire pour nous et, après avoir pris congé de lui, de sa femme et de notre aimable compagnon d'expédition, M. Hall, nous rentrons à notre car, qui, à neuf heures du soir, est attaché au train se dirigeant vers l'Est.

29 décembre. — Pendant la nuit, voyageant sur la voie ferrée, nous avons quitté les bords de l'*Arkansas* et nous sommes remontés vers le nord-est. Le pays que nous traversons au jour est plus habité que celui que nous avons parcouru depuis *Denver*. On ne voit plus de ces vastes étendues de prairies brûlées qui attristaient les regards ; parfois, on rencontre quelques traces de culture, quelques arbres. Après *Burlingam*, petite ville qui se développe rapidement en raison des riches gisements de charbon qui se trouvent dans les environs, nous arrivons à *Topeka*, la capitale de l'État de *Kansas*, située sur la rivière de ce nom. *Topeka* a une population d'environ 10,000 habitants. Les hommes de couleur y sont en assez grand nombre.

En sortant de *Topeka*, le chemin de fer court dans la vallée du *Kansas* qu'on appelle aussi parfois le *Kaw*. Cette vallée est fertile, très riche et couverte d'arbres de toute espèce. La culture y est très développée et je

remarque des champs de maïs d'une étendue considérable.

Lawrence est la dernière ville à mentionner que nous rencontrons avant de sortir du *Kansas*. Cet État, l'un des plus grands des États-Unis comme dimension, est certainement appelé, en raison de ses magnifiques prairies, à devenir le plus important de l'Ouest pour la production du bétail.

Le train s'arrête à *Kansas City* dans l'État du *Missouri*. C'est une ville assez considérable dont la population est d'environ 40,000 habitants. Elle est située sur la rive sud du *Missouri*, au point où le *Kansas* mêle ses eaux à celles du fleuve.

Le pays, très accidenté, mais très fertile, est bien cultivé; on aperçoit des fermes dispersées çà et là en grand nombre. Des arbres de belle venue croissent jusqu'aux bords de la rivière que nous côtoyons et dont les eaux sont assez basses, mais couvrent un large espace.

Il est nuit lorsque nous arrivons au point où la ligne ferrée s'écarte du fleuve, qui va se jeter dans le Mississipi, à 15 milles environ au-dessus de *Saint-Louis*.

30 décembre. — Arrivés à *Saint-Louis* le matin, malgré les charmes de notre installation dans notre car nous nous hâtons d'aller élire domicile à l'hôtel qui nous a été recommandé, le *Southern Hotel*, puis, après avoir déjeuné, nous parcourons la ville.

Elle est bien bâtie. Les rues sont larges et pavées d'une façon satisfaisante. Les quais qui bordent le Mississipi sont très vastes. Un nombre considérable de bateaux de toutes les formes, de tous les tonnages, atteste l'activité du commerce qui se fait par la grande

voie navigable qui s'étend sous nos yeux. Un magnifique pont joint les rives du fleuve.

Deux piles seulement en maçonnerie supportent toute la construction ; elles sont bâties sur le roc, qui constitue, au-dessous des sables mouvants, le lit de la rivière à plus de 100 pieds au-dessous du niveau ordinaire des eaux ; ces piles s'élèvent pour ne pas entraver le passage des navires à plus de 50 pieds au-dessus de ce même niveau. Les arcs-boutants construits sur les deux rives sont établis dans les mêmes conditions de solidité que les deux piles qui sont éloignées de près de 550 pieds et se trouvent à une distance à peu près égale du rivage.

Des arches en fer s'appuient sur ces blocs énormes de maçonnerie ; elles sont reliées par une charpente en fer également, et c'est au-dessus qu'est construit le véritable pont avec deux tabliers superposés, l'un au-dessous pour le chemin de fer, l'autre au-dessus pour les voitures et les piétons. Un viaduc très large et qui prolonge le pont passe, du côté de Saint-Louis, au-dessus de la portion de la ville qui borde la rivière et permet aux voitures et aux piétons d'arriver sans différence de niveau sensible sur l'avenue Washington, dans la partie haute de la ville, tandis qu'au-dessous il permet au tablier qui porte le chemin de fer de s'ouvrir sur un tunnel qui, passant sous une grande partie de la ville, rejoint la gare centrale.

Il n'y a pas de monument à Saint-Louis qui mérite l'attention du visiteur.

Le soir, un jeune homme qui, ainsi que sa sœur, a fait avec nous la traversée sur le *Bothnia* au mois d'octobre, fait passer sa carte à Rothschild. Il habite Saint-Louis et est, nous dit-il, chargé d'une invitation pour nous.

Il existe à Saint-Louis et dans quelques autres villes des États-Unis une coutume assez singulière. Le jour de l'an, les jeunes filles et les jeunes femmes restent chez elles. Leur salon est ouvert à toute personne qui désire venir leur présenter ses vœux et ses hommages. Une table avec un lunch froid et des vins de toutes sortes est à portée. Généralement, ces dames se réunissent deux ou trois dans le salon de l'une d'elles pour que, recevant plus de visiteurs à la fois, la fête soit plus animée et plus gaie.

M. B*** vient de la part de sa sœur et de quelques-unes des amies de celle-ci, qui ont appris notre arrivée, nous dire que ces dames, supposant que nous ne connaissions personne à Saint-Louis, craignaient que notre jour de l'an ne se passât d'une façon bien triste et qu'elles seraient heureuses d'essayer de remplacer, autant que possible, pour les voyageurs si loin des leurs, les amis et les parents absents; qu'en conséquence, elles espéraient que nous voudrions bien venir à leur réception.

Il était impossible de nous donner d'une façon plus gracieuse et plus aimable une preuve de cette hospitalité pour laquelle, aux États-Unis, les femmes de Saint-Louis ont une réputation aussi bien établie que peut l'être celle de leur beauté que nul ne conteste. Malheureusement, mes compagnons de voyage ont hâte de

rentrer à New-York et nous sommes obligés de décliner cette invitation.

31 décembre. — Saint-Louis possède le quartier général de l'armée des États-Unis; je suis porteur d'une lettre pour le général Sherman, que m'a donnée avant mon départ un de mes frères qui, alors qu'il était à Washington, a connu le commandant supérieur de l'armée fédérale. Nous passons aux bureaux du commandement. Le général est rentré chez lui, nous allons l'y trouver. On nous introduit dans un salon très simple, mais élégant. Le général a au suprême degré le port, la tenue et les manières d'un gentleman. Sa physionomie est très intelligente, son air grave, presque sévère. Il nous fait l'accueil le plus flatteur et, quand, au bout de trois quarts d'heure, je me lève par discrétion pour prendre congé, c'est avec un véritable regret que je m'arrache à la conversation de cet homme qui, on le sent, a le sentiment vrai de sa valeur, de son expérience, et dont l'esprit est si riche en connaissances variées. Avant que je ne parte, le général me donne très aimablement une lettre pour le commandant de l'École militaire de West-Point, que je lui ai demandée.

Le reste de la journée, jusqu'à l'heure du départ, nous le passons à nous promener dans la ville.

Saint-Louis est une des plus grandes cités commerçantes non seulement des États-Unis, mais du monde entier. Elle est en communication directe avec la mer, communication qui deviendra plus parfaite le jour où l'on aura fait à la *Nouvelle-Orléans* les travaux néces-

saires pour faciliter l'entrée du fleuve; elle est par ses chemins de fer en communication, directe aussi, avec l'Est et avec l'Ouest. Avec Chicago, elle est le grand marché du centre et de l'ouest des États-Unis; mais les affaires s'y font avec un peu moins de cet esprit aventureux qui caractérise les opérations de la cité rivale.

Saint-Louis exporte des grains, des farines, du bétail, des salaisons en quantités prodigieuses. Les autres articles de commerce sont les fourrures, les spiritueux, et surtout le fer, le plomb, le cuivre et le charbon. Le chiffre des affaires par an s'élève à une somme considérable. Saint-Louis, fondé en 1764 par des Français, a aujourd'hui une population de plus de 350,000 habitants; elle a doublé depuis 1860. Son admirable situation, au milieu d'un pays très riche et très fertile, explique facilement son développement. Le Missouri produit beaucoup de grains, surtout du maïs, et l'élevage du bétail et des porcs y est pratiqué avec succès sur une large échelle. La partie méridionale de l'État que traversent les monts *Ozarks*, qui se prolongent depuis l'*Arkansas*, est riche en mines. La capitale du *Missouri* est *Jefferson City* (7,000 habitants), non loin du confluent de l'*Osage* et du *Missouri*.

A sept heures du soir nous quittons *Saint-Louis*. Le train traverse le Mississipi sur le pont dont j'ai déjà parlé et, de l'autre côté du fleuve, nous nous trouvons dans l'*Illinois*, que déjà nous avons traversé en allant de *Chicago* à *Burlington*,

1er janvier 1876.— Le jour de l'an nous nous réveillons dans l'État d'*Indiana*, dont nous avons vu aussi une très minime portion, celle qui borde le lac *Michigan*, en arrivant à *Chicago* au mois d'octobre.

Bien que le pays ne soit pas très pittoresque, il est loin d'offrir l'aspect désolé qui m'avait frappé dans la région qui touche au lac. Les vallées semblent, dans la partie que nous parcourons aujourd'hui, très fertiles, les pâturages sont étendus et paraissent excellents, et on voit des forêts assez considérables dont l'exploitation est évidemment conduite avec plus de sagesse et de soin qu'on n'en montre en général aux États-Unis.

Nous passons à *Indianapolis*, la capitale de l'État, puis à *Richmond*, située dans un comté dont la fertilité est proverbiale. A *Richmond* on voit du chemin de fer nombre de moulins et d'usines.

A *Bradford junction* nous entrons dans l'*Ohio*. Une chaîne de collines peu élevées, qui court du nord-est au sud-ouest, parallèlement au lac *Erie* et à une petite distance, partage cet État en deux versants.

Il est admirablement cultivé, les pâturages sont très beaux et les forêts sont peuplées d'arbres magnifiques. La région que traverse le chemin de fer a une analogie très grande avec l'aspect de certaines parties de l'ouest de l'Angleterre.

Puis le train passe à *Piqua*, dans un site très pittoresque sur les bords du *Great Miami River*, un des affluents de l'*Ohio*, et à *Colombus*, la capitale de l'État. C'est une ville importante et très peuplée. On y compte plus de 50,000 habitants. Un grand nombre de chemins de fer viennent y aboutir.

Après avoir parcouru une petite vallée d'un joli aspect, que nous quittons un peu après *Frazersburgh*, nous arrivons à *Coshocton*, bâtie en étage sur la rive gauche d'un affluent de l'Ohio, le *Muskingum*, formé de la réunion de deux petits cours d'eau, le *Walhonding* et le *Tuscarawas ;* puis ayant traversé celui-ci, nous suivons quelque temps son cours sinueux et coquet.

A 80 milles environ de *Coshocton* se trouve *Steubenville*. Nous y arrivons à la nuit, les lueurs qui s'échappent des hauts fourneaux éclairent d'une façon bizarre la ville et la rivière *Ohio*, qui a déjà ici entre 5 et 600 pieds de large et sert de limite entre l'État auquel elle a donné son nom, et la *Pennsylvanie*.

Passant la rivière, nous pénétrons dans ce nouvel État et, à 7 heures du soir, nous entrons à *Pittsburg* où l'*Alleghany* coulant du nord au sud et la *Monongahela* qui du sud remonte au nord, se joignent pour former l'*Ohio*. Des lueurs étranges, comme à Birmingham ou Liverpool, s'échappent des innombrables cheminées des usines qui s'élèvent de tous côtés et par instant éclairent la ville tout entière.

Pittsburg mérite une visite spéciale que je remets à plus tard, et je continue avec mes compagnons notre voyage à destination de *Philadelphie* où nous serons demain matin.

XIII

PHILADELPHIE — UN DEUXIÈME SÉJOUR A NEW-YORK

2-16 JANVIER.

Fairmount Park. — Independance Hall. — La ville de Philadelphie. — Son apparence de bien-être. — Prix élevé des droits d'entrée en Amérique. — Obstacles à la mise en pratique des doctrines de libre échange. — La Pennsylvanie. — Retour à New-York. — Galeries de tableaux. — Brooklyn. — De l'Immigration. — Hoboken — Le haras de M. Belmont.

2 janvier. — Arrivés à *Philadelphie* de bonne heure, notre déménagement de notre maison roulante est bientôt effectué et nous nous disposons à nous rendre au *Continental Hotel.*

Avant de quitter la gare nous rencontrons M. Scott, qui a si aimablement mis à la disposition de Rothschild son car ; il part pour New-York ; mais nous pouvons cependant lui dire combien nous avons apprécié les effets de sa gracieuse obligeance.

Les deux nègres, le cuisinier et le maître d'hôtel, James et John, deux excellents serviteurs, entre parenthèses, nous ont fait les adieux les plus tendres et nous ont assuré qu'ils étaient très satisfaits du voyage que nous venons de faire ensemble.

A *Philadelphie* habitent des amis dont nous avons fait la connaissance à bord du *Bothnia* et qui nous ont promis de nous guider quand nous viendrions visiter cette ville. Munis de leur adresse, après nous être installés à l'hôtel et y avoir déjeuné, nous allons donc à la recherche de M. et Mrs. Brewster. Nous sommes accueillis avec un empressement cordial, et sur-le-champ il est décidé que nous profiterons de la journée, qui est assez belle, pour aller donner un coup d'œil aux constructions déjà avancées de la prochaine Exposition. Le temps est à la pluie depuis quelques jours et peut-être que demain il serait trop mauvais pour nous permettre une visite à *Fairmount Park*.

En raison de la distance, nous nous y rendons en voiture. Nous traversons la rivière *Schuylkill*, qui au-dessus de la ville se jette dans le *Delaware* et nous entrons dans le parc. Son étendue doit être à peu près égale à celle du Bois de Boulogne; le terrain est accidenté et on y trouve de très jolis points de vue. La rivière, large de 4 ou 500 pieds, avec son cours tourmenté et ses bords encaissés, est d'un charmant effet; de larges pelouses plantées de beaux arbres complètent l'ensemble.

C'est surtout d'une petite colline peu élevée à laquelle on arrive en passant devant les réservoirs de la ville et le jardin zoologique, et qui a reçu le nom de *George's Hill*, qu'on a une belle vue à la fois du parc, de la rivière et de la ville tout entière. Les bâtiments de l'Exposition s'élèvent à une petite distance; ils couvrent une étendue considérable.

Le bâtiment principal, tout en fer, est d'un modèle élégant. Je ne saurais en dire autant d'une lourde con-

struction en pierre qui se trouve dans le voisinage, qui est destinée à rester et qu'on a nommée le *Memorial Building*. Autour de ces deux constructions s'en élèvent un grand nombre d'autres fort peu avancées.

L'heure du dîner étant arrivée, nous entrons au *Proskauer's Restaurant*; puis, le soir, nous allons assister à une lecture fort intéressante, faite justement par notre guide, M. Brewster, en faveur d'une œuvre de charité. Chose à noter et qui peut montrer combien, au point de vue religieux, on est plus libéral que nous ne le sommes en Europe de ce côté de l'Atlantique, M. Brewster est protestant, et c'est en faveur d'une œuvre de charité catholique qu'il fait sa lecture. Comme idées ou institutions il en est peu, je crois, soit dit en passant, que nous puissions envier à l'Amérique, mais ce libéralisme en matière religieuse est assurément de ce nombre.

3 janvier. — Nous avons consacré la journée d'aujourd'hui à parcourir la ville de *Philadelphie* sous la conduite de M. Brewster qui s'est gracieusement offert comme cicerone.

Un seul monument mérite véritablement une visite, *l'Independance Hall*. C'est là que, le 4 juillet 1776, fut adoptée par le Congrès la déclaration d'indépendance. La construction, qui n'a rien de remarquable, sert aujourd'hui de musée national. On y voit les portraits de tous les membres de ce Congrès, leurs chaises, la table du président, puis des souvenirs curieux de toute espèce des premiers temps de la République.

La ville est très bien bâtie. Quoique les maisons ne soient pas d'apparence élégante, elles ont un air de

bien-être que, jusqu'ici, je n'ai pas rencontré en Amérique. Assurément certaines rues à *New-York* sont plus belles, mais l'ensemble de la ville est moins plaisant.

Ici, dans les quartiers populaires, les artisans, les ouvriers de tout genre, les hommes de peine même, habitent des petites maisons confortables où ils demeurent seuls avec leur famille; beaucoup sont propriétaires de leur maisonnette. Le bon effet de cet état de choses est frappant au premier coup d'œil. On ne rencontre pas de ces figures qui suent le vice et la misère, comme on en voit en si grand nombre dans tant d'autres villes manufacturières. Le travailleur est indépendant et comparativement à l'aise. Les enfants, élevés dans des habitudes de labeur et d'économie, entrent dans la vie résolus à se faire à leur tour un foyer comme celui où ils ont été élevés.

Les habitants de Philadelphie semblent aussi moins affairés, moins préoccupés qu'ailleurs. Ils respirent un air de richesse tranquille et satisfaite.

Les squares sont bien plantés et bien entretenus; mais il n'y a pas de monument qui attire l'attention. On travaille, cependant, actuellement à une construction très étendue qui renfermera tous les services publics et qui, autant qu'on en peut juger dans l'état actuel des travaux, aura une belle apparence; mais elle ne sera pas achevée avant plusieurs années. Les devis, me dit-on, s'élèvent à 5 millions de dollars.

Comme dans toutes les grandes villes d'Amérique, il y a à Philadelphie un grand nombre de clubs. Nous en visitons deux, le *Reform Club* et le *Union League Club* qui sont remarquablement installés sous tous les rap-

ports ; puis nous allons donner quelques instants à une collection de gravures appartenant à M. C***. Elle est considérable comme nombre, mais au-dessous du médiocre; elle est pourtant fort appréciée ici.

Dans presque toute l'Amérique, dans beaucoup de cas les articles de provenance française ou étrangère sont l'objet d'une préférence marquée. C'est que les articles de fabrication américaine sont souvent d'un goût douteux et que, de plus, ils reviennent à un prix aussi élevé que les articles importés, bien que ceux-ci soient soumis à des droits exorbitants. J'ai la curiosité de visiter à Philadelphie plusieurs des grands magasins en renom, et il m'est facile de constater le fait.

La main-d'œuvre est si chère aux États-Unis que le prix de la fabrication ne permet pas de profiter de l'avantage fabuleux qui semble fait à la production nationale et dont quelques chiffres pourront donner une idée. C'est ainsi que les tapis, par exemple, payent un droit d'entrée qui varie entre 50 et 70 p. 100 de leur valeur et les verreries un droit de 30 p. 100. Les glaces françaises payent un droit de 12 fr. 50 quand elles ont moins d'un mètre carré ; quand elles ont plus, elles payent un droit de 27 francs par mètre carré ou fraction de mètre carré.

Mais ce n'est pas seulement pour protéger l'industrie nationale que les droits d'entrée sont si élevés aux États-Unis, et il est à craindre que les théories du libre échange ne se fassent pas, avant quelque temps, jour de ce côté de l'Atlantique pour un tout autre motif, l'obligation d'avoir un revenu pour subvenir aux dépenses, payer les intérêts de la dette et l'amor-

tir. Ce n'est pas tout que d'établir des impôts généraux, il faut pouvoir les percevoir, et c'est chose qui paraît impraticable dans un pays aussi vaste que celui-ci et où la population est aussi dispersée.

Cette situation devra pourtant avoir un terme à une époque qu'on ne saurait préciser, mais qui ne peut tarder beaucoup. Le poids de la dette et du budget retombe, en effet, en grande partie sur les États de l'Ouest, qui sont producteurs et point manufacturiers, et le jour où ils s'en apercevront et où ils rivaliseront comme chiffre de population avec les États de l'Est, une réforme deviendra absolument nécessaire.

M. et Mrs. Brewster mettant le comble à la façon aimable dont ils nous ont fait les honneurs de la ville, après nous avoir offert un dîner excellent chez eux, nous mènent à l'Opéra. La salle est la plus grande qui soit aux États-Unis; elle est jolie et peut contenir 3,000 personnes environ. La troupe, en revanche, est détestable, et W***, qui est annoncé à grands renforts d'affiches comme *le plus illustre des ténors d'Europe*, chante ce rôle du *Postillon de Lonjumeau*, auquel il a dû sa réputation, d'une façon si pitoyable, que nous nous hâtons de quitter la salle et d'aller oublier ce merveilleux artiste autour d'une table de souper des plus élégantes, mais singulièrement garnie. Il n'y a que des huîtres ; sept ou huit plats tous accommodés d'une manière différente, et tous excellents.

La population de *Philadelphie* est d'environ 800,000

âmes. C'est une des villes manufacturières les plus importantes des États-Unis. On y travaille le fer, le coton, les laines, etc., etc. On y compte dans les manufactures 145,000 ouvriers. En 1873, le chiffre des exportations a été de 34 millions de dollars et le chiffre des importations de 26 millions.

Plusieurs lignes de chemins de fer aboutissent à cette cité qui est, en outre, munie de quais superbes où peuvent aborder les plus grands bâtiments de commerce, le *Delaware* ayant, en cet endroit, une largeur de près de trois quarts de mille et une profondeur très grande.

Philadelphie fut fondée en 1682 par *William Penn*, débarqué l'année précédente sur cette terre, qui lui avait été concédée par *Charles II* et à laquelle il laissa son nom. Elle le garda quand elle devint un État.

La *Pennsylvanie* occupe comme population la seconde place parmi les États de l'Union; ses richesses minières en fer, houille et pétrole principalement, sont considérables.

Elle est traversée par les monts *Alleghanys* et arrosée par une foule de cours d'eau parmi lesquels, en dehors du *Delaware*, dont j'ai déjà parlé, il faut citer la *Susquehannah* et l'*Ohio*. La capitale est *Harrisburg*, ville manufacturière importante sur la rive est de la *Susquehannah* et qui compte environ 25,000 habitants.

---

4 janvier. — Nous prenons congé de M. Brewster et de sa femme; je leur promets, pour ma part, une visite quand je reviendrai lors de l'Exposition, et nous repartons pour *New-York* où nous débarquons à neuf

heures et demie du soir pour, quelques minutes après, nous retrouver à l'excellent hôtel Brevoort, qui nous a laissé de si bons souvenirs.

5-9 janvier. — C'est avec un véritable bonheur que, lorsqu'en deux mois et demi on a parcouru plus de 7,000 milles, on s'arrête avec le sentiment qu'on va, pendant quelques jours, jouir d'un peu de repos.

C'est du moins ce que j'ai éprouvé dès le lendemain matin de mon retour à *New-York*. Ma satisfaction fut doublée quand j'appris que le ministre de France, *M. A. Bartholdi*, était aussi de son côté arrivé de Washington. Nous étions de vieilles connaissances et je le retrouvai avec un vif plaisir.

Après deux jours de *farniente* absolu, tantôt seul, tantôt avec quelqu'un de mes amis, je me remets à parcourir la ville de New-York et à voir ce qu'elle offre de curieux ou d'intéressant, et que je n'ai pas vu encore.

C'est ainsi que je visite plusieurs galeries de tableaux vraiment fort bonnes. Je citerai en première ligne celle de M. Belmont, qui contient d'excellentes toiles de Gallais, Knauss, Daubigny, Troyon, Meissonier, etc., et celle du richissime marchand dont j'ai déjà parlé lors de mon arrivée à New-York, M. Stewart, qui possède un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns tout à fait de premier ordre, tels que le *Marché aux chevaux*, de Rosa Bonheur, le *Charmeur de serpents* de Fortuny, la *Table des enfants*, de Knauss, un Frère superbe, des Meissonier remarquables, etc.

C'est à de telles personnes, il faut le dire à leur honneur, que les Américains doivent l'épuration qui se produit peu à peu dans leur goût depuis plusieurs années et dont on peut se rendre compte par le choix de tableaux qu'on trouve chez le correspondant de la maison Goupil, à New-York.

Un autre jour, c'est chez Tiffany, le grand bijoutier de l'endroit, qui est en même temps orfèvre et vend des objets d'art de toute sorte, bronzes, porcelaines, etc., que nous dirigeons nos pas.

Je constate avec plaisir que la plupart des objets de vente qui n'ont pas été fabriqués dans le pays viennent de Paris. Mais ici ces objets atteignent des prix fabuleux. Telle assiette de porcelaine, par exemple, qui vaudrait rue de la Paix 30 ou 40 francs, est cotée 50 $, et tout est dans la même proportion. Les tarifs sont évidemment pour quelque chose dans ces prix exagérés. Mais si l'on ajoute aux frais de transport et d'assurance, qui sont considérables, le désir, bien naturel chez le vendeur, de vendre le plus cher possible, et chez beaucoup d'acheteurs, pour jeter de la poudre aux yeux, car c'est là un travers trop ordinaire chez les gens enrichis de la veille, un certain empressement à acheter le plus cher possible, on aura l'explication de la valeur insensée attribuée à la moindre bagatelle.

10 janvier. — Je vais visiter, dans la matinée, dans *Long Island,* avec le docteur Davesne, la portion nord de la ville de *Brooklyn* dont la population est de plus de 450,000 habitants, et qui n'est séparée de New-York que par l'étroit bras de mer connu sous le nom de *East River;* nous traversons en ferry-boat. L'aspect de la

rivière de l'Est, vue ainsi du bateau, est très animé. Des forêts de mâts s'élèvent sur les deux rives qui sont bordées de vastes constructions, usines, docks, etc. Les bateaux à vapeur, les ferries se croisent dans tous les sens. Débarqués dans le quartier de *Williamsburg*, nous remontons vers le nord et nous traversons le *Newton Creek* pour nous rendre à la verrerie d'un Français établi ici depuis 1855 et qui nous a invités à venir voir son établissement.. *M. Doblemann*, arrivé comme simple ouvrier, est aujourd'hui propriétaire de la manufacture où il a débuté, payé à raison de 5 $ par jour. Il emploie plus de deux cents ouvriers et lutte sans trop de désavantage contre l'importation étrangère. Le sable qu'il utilise et qui est d'une grande beauté provient du *Massachusetts ;* mais la plupart des autres substances qui lui sont nécessaires, la soude notamment, il est obligé de les faire venir d'Europe.

Il n'y a rien de curieux dans la portion de *Brooklyn* où est située la manufacture de *M. Doblemann ;* mais je ne regrette pas ma course qui m'a procuré la satisfaction très grande de constater, une fois de plus, que ceux de nos compatriotes qui sont industrieux et intelligents peuvent réussir aussi bien que les Anglais ou les Allemands dans leurs tentatives dans ces pays neufs. On le conteste parce que trop souvent on oublie que le nombre des immigrants français n'est pas comparable à celui des immigrants anglais et allemands d'abord ; puis que la classe des Français qui immigrent est généralement très inférieure. Nous ne sommes plus au temps des émigrations causées par les persécutions ou politiques ou religieuses, par le défaut de

sécurité pour les personnes ou pour la propriété. Aujourd'hui l'émigration n'est amenée que par la pauvreté générale de tout un pays et par le manque absolu de moyens d'existence pour ses habitants.

En somme, les États-Unis doivent à l'immigration non-seulement leur développement, mais même leur origine, car les premiers établissements faits en Amérique par les puissances de l'Europe n'eurent en réalité, qu'une durée éphémère et ils eussent disparu bien vite si l'immigration n'était venue leur donner une vie nouvelle.

Le rôle joué par l'immigration a donc été et est encore considérable ici, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner c'est le soin accordé à tout ce qui s'y rattache.

En revenant de *Brooklyn*, munis d'une autorisation spéciale, nous allons visiter le dépôt où débarquent les immigrants, vaste édifice circulaire qui jadis était un fort destiné à défendre l'entrée de l'Hudson et qui avant de recevoir sa destination actuelle, servit de salle d'opéra (1). L'organisation qu'on y trouve est des plus remarquables. On en lit, dans l'ouvrage de M. Simonin, intitulé *A travers les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique*, une description parfaite tirée d'une brochure fort intéressante qui m'a été donnée par un des membres de la commission et qui traite toute la question de l'immigration et en fait l'historique. Cette brochure, due à l'un des membres du conseil d'administration, a pour titre : « *Immigration and the Commissioners of Emigration of the state of New-York*, by Friedrich Kapp, one of the said Commissioners. »

(1) Cet édifice est devenu la proie des flammes en 1877. (*Note de l'auteur.*)

Je me contente donc de constater que, depuis 1874, en raison de l'état de crise où se trouvent actuellement les États-Unis, le mouvement d'immigration est considérablement ralenti. Le chiffre des immigrants débarqués depuis un an à New-York n'est pas de 100,000, c'est-à-dire le tiers à peine de ce qu'il a été il y a deux ans.

13 janvier. — Avant-hier, guidé par *M. Bierstadt*, le seul peintre américain, je crois, qui ait été décoré lors de l'Exposition de 1867, j'ai fait une tournée d'ateliers ; j'ai vu un certain nombre de toiles de mérite. L'école de Meissonier a à New-York un très bon représentant, *M. Irving*, dont le nom ne restera pas longtemps inconnu en Europe.

Hier, j'ai parcouru la partie centrale et la partie sud de *Brooklyn*. Les rues et les avenues sont larges et souvent bordées d'arbres de belle venue. Les maisons, dans la ville même, sont bien bâties ; dans les quartiers excentriques, il y a encore beaucoup de constructions en bois. Au sud-ouest de *Brooklyn*, dans une anse de la baie de New-York, se trouvent un immense bassin appelé *Erie Basin* et un autre moins grand qui reçoivent pendant l'hiver un nombre considérable de petits bâtiments côtiers. Plus à l'ouest se trouve un très beau parc, le *Prospect Park*. La rue la plus importante s'appelle *Fulton street*.

Ce matin, en compagnie, cette fois, de mes deux compagnons de voyage, je suis allé à *Jersey City*. Le ferry-boat nous a débarqués à *Hoboken*, un des faubourgs de la ville. Il n'est habité que par la population ouvrière ; il est mal construit et souvent de larges espaces déserts

séparent les maisons; dans les alentours il existe de véritables lagunes. Passant par les hauteurs connues sous le nom de *Berghen Heights*, à l'ouest, nous avons fait le tour de la ville. De ces hauteurs on a une vue admirable sur la baie de *Newark*, sur une portion de l'île de *Staten*, du *Staten sound* et de la baie de *New-York*. Puis, redescendant, nous avons traversé *Jersey City*. Cette ville offre peu d'intérêt, bien que sa population soit de plus de 90,000 habitants.

Rentrés à New-York, nous avons été prendre M. Belmont qui nous a invités à visiter son haras, situé dans *Long-Island*, à 3 milles de la mer et près du chemin de fer. Au bout d'une heure et demie de trajet, nous sommes descendus à *Babylon*, la station du *Nursery*, c'est le nom du haras; une voiture nous y a menés en quelques minutes et nous sommes arrivés pour dîner.

La portion de *Long-Island* que nous avons traversée est peu pittoresque. Le sol de l'île est plat et sablonneux, mais devient très fertile si on emploie des engrais. Les habitants se livrent principalement à la pêche et à la culture maraîchère. Ils vendent les produits de leur industrie à New-York.

14 janvier. — L'introduction du cheval de pur sang aux États-Unis n'est pas absolument récente et, cependant, il n'est qu'un très petit nombre de personnes, de ce côté de l'Atlantique, qui s'occupent d'élevage ou de courses. C'est, d'ailleurs, en général, plutôt au point de vue du jeu ou du sport qu'elles le font. La nécessité d'améliorer les races indigènes par l'infusion du sang pur ne s'est pas encore imposée à l'esprit des populations. Mais de même que cette nécessité s'est fait sentir tour à tour

chez les Anglais, chez nous, puis dans les diverses contrées de l'Europe, il arrivera un moment où elle se fera sentir en Amérique. Les Américains comprendront alors tout ce qu'ils doivent à ceux qui, les premiers chez eux, se sont occupés de l'élevage du cheval de pur sang.

On m'avait parlé de plusieurs haras importants aux États-Unis; mais celui de M. Belmont m'avait toujours été cité comme l'un des mieux entendus; aussi est-ce avec un vif sentiment de curiosité que je le visite.

L'installation est en tout point excellente. Le terrain ondulé est léger et bien exposé. Les paddocks sont vastes et les constructions pour abriter les juments et les poulains très bonnes. Les juments poulinières sont, en général, bien conformées; elles ont le rein large, l'épaule longue et inclinée, les jambes courtes, les genoux forts, de bons pieds, les jarrets intacts. Elles sont presque toutes d'un sang parfait; il suffira, pour en donner les preuves, de citer des juments comme *Toucques* par *Monarque* et *La Toucques; Bérénice* par *Stockwell; Camilla* par *King Tom; Fleur-des-Champs* par *Newminster*, et d'autres encore par *Bucaneer*, *Macaroni*, etc. Il y en a, en tout, vingt ou vingt-deux.

Les étalons ne m'ont pas plu autant. Il y en a trois: *Kingfisher*, un cheval bai par *Lexington* et *Eltham Lass*, grand et fort avec beaucoup de substance; *Ill Used* par *Breadalbané* et *Elmina*, assez *racing-like*, et un autre très médiocre à mon avis, *Count d'Orsay*.

Le lot de poulains et de pouliches ne déparerait aucun de ceux de Newmarket ou de Chantilly.

L'écurie d'entraînement, sous la direction de Jacob Pincus, se trouve à une portée de fusil de l'habitation.

Deux pistes, l'une en terre: l'autre en gazon: servent à galoper les chevaux.

Le Nursery est, en somme, un très bel établissement à tous égards.

Notre visite au haras terminée, nous nous rendons au chemin de fer, en nous arrêtant, toutefois, en route, à l'écurie d'entraînement de trotteurs la plus en renom actuellement. Les courses au trot sont encore le véritable sport national aux États-Unis. Mais j'avoue qu'il m'a laissé absolument froid; ces trotteurs sont à mon gré fort laids; les cracks du jour ne font pas exception; ils atteignent, néanmoins, parfois une valeur considérable, et on me montre telle jument qui, me dit-on, peut faire le mille en 2'14" 3/10 et dont le propriétaire ne se dessaisirait pas quand on lui en offrirait 25,000 $.

Nous rentrons en ville à temps pour nous rendre à l'aimable invitation à dîner qui nous a été adressée par le ministre de France.

Tous les jours, d'ailleurs, depuis notre retour à New-York, nous avons été conviés à dîner : d'abord par M. Belmont; puis par M. B***; M. Purdy le vice-président du Jockey-Club; Mrs. P*** S***, dont la fille a eu un succès si mérité à Londres, l'année dernière; *M. Bennet*, le propriétaire et l'éditeur du plus grand journal publié aux États-Unis. Après-demain, nous dînerons chez M. Stewart, chez lequel nous rencontrerons *M. Tilden*, le gouverneur de l'État, dont il est parlé comme candidat à la présidence, et d'autres notabilités politiques.

Dans une cité comme New-York, la métropole d'un grand pays, il y a évidemment beaucoup de choses

qu'il faut chercher à connaître, et les mœurs, les habitudes, le genre d'esprit des habitants ne sont pas ce qu'il y a de moins important. C'est là souvent une tâche difficile et ingrate; mais tel n'est pas le cas ici où la société montre pour l'étranger une hospitalité cordiale et une obligeance qu'on rencontre rarement ailleurs.

XIV

WASHINGTON — ANNAPOLIS — BALTIMORE

17-24 JANVIER.

De New-York à Washington. — Washington. — Annapolis. — L'École navale. — Baltimore. — Le Capitole. — La Maison Blanche. — Résultats de la perversion des institutions. — Ce que bien des gens pensent de la République.

17 janvier. — A neuf heures et demie du matin, départ pour *Washington*. C'est à *Jersey-City*, après avoir traversé l'Hudson en ferry-boat, que nous prenons le chemin de fer. Le pays que parcourt le *Pennsylvania Railrôad* est riche et si habité qu'il semble que jusqu'à Philadelphie, quand on est en dehors des villes, on ne sorte pas de ces villages qui, comme aux environs de Paris ou de Londres, servent en quelque sorte de faubourgs aux faubourgs de ces grandes cités. La voie ferrée passe d'abord au milieu même des rues de *Jersey-City*, puis, laissant à notre droite d'immenses ateliers d'horlogerie, nous traversons la petite rivière d'*Hackensack* et nous arrivons à *Newark*, une des villes les plus importantes de l'État de *New-Jersey*. Sa population est de plus de 120,000 habitants; les manufactures et les fabriques y sont en nombre considérable. Ici encore le train parcourt lentement une partie des rues de la

ville, la cloche que porte la locomotive sonnant à toute volée pour annoncer son passage. Un peu plus loin, nous arrivons à *Elizabeth*, cité plus petite que *Newark*, mais mieux construite et plus coquette, puis à *Rahway*. De tous côtés on aperçoit des villas entourées de jardins et de vergers, et de jolis cours d'eau. Encore quelques villes manufacturières et nous entrons à *Trenton* sur la rive gauche du *Delaware;* c'est, comme je l'ai déjà dit, la capitale de l'État de *New-Jersey;* sa population est d'environ 25,000 âmes.

L'État de *New-Jersey* est une sorte de péninsule. Son sol est assez accidenté au nord et au nord-ouest, mais il est plat et souvent marécageux dans les autres parties. Ses principales ressources sont le commerce, les manufactures et les fabriques.

Un grand pont construit sur le *Delaware* donne passage en *Pennsylvanie;* la ligne ferrée court pendant quelque temps, en le côtoyant parfois, parallèlement au *Delaware;* puis traversant le *Schuylkill* dans *Fairmount Park*, elle entre à *Philadelphie;* la station est située dans le quartier le plus manufacturier.

En quittant *Philadelphie*, un trajet de vingt minutes environ nous ramène sur les bords du *Delaware;* nous passons à *Chester*, où l'on construit chaque année un nombre considérable de navires, puis bientôt nous arrivons dans une région de pâturages très riches. Nous avons pénétré dans l'État de *Delaware*, dont la capitale est *Dover*. C'est un des plus petits de l'Union, mais l'agriculture y fleurit aussi bien que le commerce et l'industrie.

Le chemin de fer traverse, sur des ponts en bois, suc-

cessivement un certain nombre de petites criques, puis il entre à *Wilmington*. C'est une ville de 30,000 âmes environ où le commerce, les manufactures, les chantiers de construction de navires sont dans une situation très prospère. Le pays que nous traversons ensuite est plus accidenté, plus boisé, mais offre toujours une apparence de richesse très grande. Après *Newark*, célèbre par ses établissements d'instruction, nous entrons dans le *Maryland*.

La première ville appartenant à cet État qui se trouve sur notre route, est *Elktown* d'où l'on aperçoit le fond de la baie de *Chesapeake*. La contrée, très accidentée, paraît très fertile. Après avoir traversé une crique assez large, le chemin de fer s'engage sur une suite de remblais d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la baie; puis on arrive à la *Susquehanna*, large en ce point d'un mille environ et qu'on traverse sur un pont dont la construction a une apparence assez lourde; c'est ici l'un des points les plus réputés pour la chasse du fameux *canvas-back*, ce canard qui, pour la saveur, n'a d'égal nulle part et qui doit la délicatesse de sa chair au céleri sauvage dont, au moment où on le chasse, il fait spécialement sa nourriture. Deux grands ponts jetés l'un sur le *Bush River*, l'autre sur le *Gunpowder River*, dont les estuaires marécageux attirent beaucoup de chasseurs, donnent passage à la voie ferrée, et bientôt, laissant à notre gauche la baie que nous pouvons admirer pendant quelques instants dans toute son étendue, notre train fait son entrée dans un des faubourgs de *Baltimore*. — Quelques minutes d'arrêt seulement, et il reprend sa marche; nous parcourons une

contrée toujours très coupée, avec de nombreuses clôtures, des champs bien cultivés, des prés, des bois qui semblent exploités avec un certain soin; laissant à notre gauche, à *Odenton*, la ligne qui mène à *Annapolis*, la capitale du *Maryland*, nous entrons dans le *District fédéral de Columbia*, qui ne comprend que *Washington* et son territoire, et qui appartient à toute l'Union. Nous traversons sur un pont en charpente le *Eastern Branch*, affluent du *Potomac*, qui offre un joli coup d'œil avec son large cours et les collines boisées qui le bordent et nous arrivons à *Washington*.

Deux heures après, nous étions assis à la table de l'aimable ministre de France, avec *M. Bristow*, le ministre des finances des États-Unis et deux membres de la légation, *MM. Boutton*, attaché, et *Déjardin*, chancelier.

18 janvier. — M. Boutton s'est offert pour me faire parcourir la ville; j'ai accepté et, de bonne heure, nous nous mettons en route ensemble. *Washington* est située sur la rive gauche du *Potomac*, au confluent de ce fleuve et de la rivière qui porte le nom de *Eastern Branch*. Sa population est d'environ 150,000 habitants. Le commerce y est peu considérable, bien que son port soit excellent. De larges avenues, souvent plantées et bordées de maisons élégantes et bien construites, des rues droites où l'air circule sans difficulté et où les maisons ont bonne apparence, mais où l'on voit fort peu de boutiques et où le mouvement est nul pour ainsi dire, donnent à la ville où est établi le siége du gouvernement des États-Unis, un certain air de ressemblance avec Versailles. Les voies publiques sont

bien entretenues, chose à noter ici. L'artère importante est *Pennsylvania aveñue* qui passe au pied du *Capitole*, et sur laquelle se trouvent le ministère des finances, la *Maison Blanche*, les constructions nouvelles où sont installés les ministères des affaires étrangères, de la marine et de la guerre, et qui finit à *George'town*. Malheureusement la portion comprise entre le Capitole et le ministère des finances est mal construite. On rencontre à Washington des squares nombreux ; quelques-uns sont ornés d'une statue élevée à la mémoire de quelque citoyen célèbre, mais ces statues sont généralement d'une exécution détestable. Deux des plus connues sont celles du général *Scott*, le héros de la guerre du Mexique et celle du général *Andrew Jackson*.

Cette promenade matinale n'avait pas d'autre objet que de me permettre de prendre une idée générale de la ville et de sa topographie. Mon but atteint, nous rentrons à la légation et je consacre le reste de la journée à quelques visites. Le soir, chez le ministre de France, nouveau dîner où je me retrouve avec une vieille connaissance de Paris, le comte *Hoyos*, ministre d'Autriche-Hongrie aux États-Unis et sa gracieuse femme, et où je rencontre quelques personnes marquantes de Washington.

19 janvier..— Avant l'aube, je pars pour *Annapolis*, reprenant la route par laquelle nous sommes venus jusqu'à *Odenton*, où je m'embarque sur le *Annapolis et Elkbridge R. R.*, qui n'a qu'une voie et s'arrête volontiers au gré des voyageurs. Après avoir traversé un pays assez coupé, cultivé dans certaines parties, dans d'autres couvert de bois de chênes et de pins, j'arrive à la capitale

du *Maryland*. C'est une petite ville de 6 à 7,000 âmes sur la rive sud de la rivière *Severn* et qui n'offre rien de remarquable en dehors de l'École navale ou *U. S. Naval Academy*. J'ai apporté de France une lettre d'introduction pour l'amiral *Rodgers* qui commande l'École et il veut bien, après m'avoir fait parcourir l'établissement pour m'en faire voir l'ensemble, me confier aux différents chefs de service qui, successivement, me font voir les choses de leur ressort, en détail.

La bibliothèque est assez considérable et bien pourvue en ouvrages de mathématiques, de physique, de chimie, de mécanique, d'art militaire, d'histoire naturelle, d'histoire, etc. Une salle de lecture y est jointe. Le musée des machines renferme un grand nombre de modèles; les plus importants peuvent être mis en mouvement par une machine à vapeur qui a été établie à cet effet. Dans le musée naval, qui est des plus complets, un petit vaisseau d'une vingtaine de pieds de long, muni de tous ses agrès, permet au professeur de donner ses démonstrations avec les plus grands détails. Dans les laboratoires de physique et de chimie, chaque élève a sa place et est appelé à mettre en pratique les instructions données dans les cours. Je termine ma visite par l'observatoire où se font les cours d'astronomie, le musée d'armes, le gymnase, les salles d'escrime. L'établissement peut couvrir une étendue d'au moins soixante acres. Les différents bâtiments sont disposés autour d'un terrain arrangé en jardin, avec de beaux arbres, des statues des grands hommes de la marine américaine. L'amiral commandant habite une maison particulière. Les autres bâtiments renferment, en dehors des

musées, les logements des officiers, les salles de cours, la chapelle, les logements des cadets, etc.

Il y a à Annapolis environ 400 élèves ou cadets. Ils sont nommés par le ministre de la marine, sur la présentation des membres du Congrès ou des délégués, chacun ayant le droit de présenter un candidat, mais qui doit appartenir au district ou au territoire qu'il représente. Il y a en outre un cadet pour la Colombie et dix autres qui sont nommés par le président.

Chaque année, vers le commencement de mars, les membres du Congrès ou les délégués sont prévenus s'il y a une vacance à remplir pour le district ou le territoire qu'ils représentent. Au bout d'un certain délai, le ministre, si personne ne lui est présenté, a le droit de faire le choix lui-même.

Les candidats en arrivant passent un examen et doivent présenter un certificat de moralité, être âgés de quatorze ans au moins et de dix-huit ans au plus. Naturellement ils doivent remplir les conditions physiques qu'on exige en pareil cas. Les connaissances requises sont très limitées. Il faut savoir lire, écrire, l'orthographe, la géographie, la grammaire anglaise, l'arithmétique jusques et y compris la théorie du plus grand commun diviseur et du plus petit commun multiple et l'extraction de la racine cubique.

La durée du cours est de quatre ans. En entrant, les cadets signent un engagement à servir pendant huit ans. Ils reçoivent une solde de 500 dollars par an, avec laquelle ils doivent subvenir à tous leurs besoins.

Pendant l'été, il est fait un voyage d'instruction pratique sur une frégate qui est pendant le reste de l'année

à l'ancre près de l'École. Un autre navire hors de service est utilisé pour l'exercice du canon, qui se fait avec des pièces légères appropriées spécialement à cet usage.

En dehors des cadets qui se destinent à la marine, l'École d'Annapolis reçoit aussi des cadets ingénieurs pour les constructions navales. Il ne peut y en avoir plus de vingt-cinq désignés par an. Ils doivent avoir seize ans au moins et vingt ans au plus. Les demandes d'admission peuvent être directement faites par le candidat ou par toute autre personne. La durée des études est de quatre ans, plus deux ans de service à la mer. La solde est, comme pour les cadets de la marine, de 500 dollars par an. Les connaissances exigées pour l'admission sont sensiblement les mêmes aussi. On ne demande en plus qu'un peu de physique, l'algèbre jusqu'aux équations du premier degré et le dessin.

La tenue des cadets est excellente. Ils vivent en chambre par deux ou trois. Leur mess est soigné et la nourriture abondante. Les officiers mariés vivent dans de petites maisons indépendantes les unes des autres et très confortables. Les autres ont un mess et un club à leur disposition.

L'École a été fondée en 1845 sur l'emplacement où se trouvait autrefois le palais du gouverneur de l'État de *Maryland*. C'est même dans cette construction qu'a été établie la bibliothèque. Le gymnase a été installé dans le vieux fort *Severn;* certains jours, en hiver, on le transforme en une salle de bal où s'empressent toutes les belles dames de *Washington* et de *Baltimore*.

En finissant ma visite, je m'arrête à la bibliothèque où, dans un rapport adressé au ministre de la marine,

je constate que la marine militaire des États-Unis compte actuellement 175 *navires* avec 1,282 *canons*, 8,500 *matelots* et 1,254 *officiers*.

Puis je vais prendre congé de l'amiral Rodgers; au même moment arrive le nouveau gouverneur de l'État, *M. Carrol*, qui vient officiellement voir l'École. M. Rodgers m'invite à prendre part au lunch qu'il va lui offrir. J'accepte, mais, à mon grand regret, au bout d'une heure je me vois forcé de regagner la gare et de rentrer à *Washington*, où m'appelle un engagement à dîner chez l'attorney général.

C'est à *Annapolis Junction* que je quitte cette fois la ligne qui dessert spécialement Annapolis, et je rentre par la ligne de *Baltimore* et *Ohio*. Cet embranchement traverse les deux rivières de *Little-Patuscent* et de *Big-Patuscent* qui se jettent dans la baie de *Chesapeake*, un peu au-dessus du *Potomac*, et parcourt une région très verte, où abondent les vergers, les prairies ondulées et des manufactures dispersées çà et là.

20 janvier. — Visite à *Baltimore*, la ville la plus importante du *Maryland* et l'une des plus commerçantes des États-Unis. Là encore nous trouvons un accueil des plus gracieux. Il y a grand bal ce soir, donné par les membres du principal club, et on nous y invite. La journée, nous la passons à parcourir la ville.

Baltimore est située sur un estuaire du *Patapsco*, à quelque distance de la baie de *Chesapeak*. Son port est excellent. Les minerais de cuivre, les bois, les charbons, les viandes, les tabacs, les sucres, les cotons sont, avec les grains, les cuirs et les laines, les principaux articles de commerce. Pour donner une idée de l'importance de

Baltimore au point de vue du commerce d'exportation des grains seulement, il me suffira d'un chiffre : les entrées aux élévateurs enregistrées dans la journée d'hier s'élèvent à 123,200 bushels de grains. Il y a aussi à Baltimore de nombreuses usines métallurgiques et des manufactures considérables. La population s'élève à plus de 300,000 âmes.

La ville a un aspect pittoresque qui diffère absolument de celui des autres villes que j'ai vues jusqu'ici en Amérique. Elle est construite sur une série de collines; les rues ne se coupent pas à angle droit et ne partagent pas la cité en fractions régulières. On y voit aussi un certain nombre de monuments, d'églises, qui sont moins effacés qu'ailleurs.

La rue importante, *Baltimore street*, est garnie de nombreuses boutiques et de magasins de bonne apparence. C'est dans cette rue que se trouvent les différents orfèvres qui ont une réputation dans tous les États-Unis pour la façon dont ils travaillent l'argent au repoussé. J'ai visité plusieurs de leurs magasins; les modèles sont généralement médiocres, mais l'exécution est tout à fait remarquable.

Le soir, après avoir dîné au *Maryland Club*, nous nous rendons au théâtre où se donne le bal auquel nous avons été conviés. La réunion est nombreuse et choisie; la plus grande partie du corps diplomatique venue de Washington s'y trouve représentée; c'est qu'un bal à Baltimore est toujours une chose très courue, non seulement parce qu'il est difficile de voir une société plus aimable et plus accueillante, mais encore, parce qu'on admet généralement que les femmes ici luttent

sans désavantage avec celles de Saint-Louis pour la suprématie comme beauté.

21-24 janvier. — Rentré de bonne heure à *Washington*, dont je n'ai fait encore que prendre une connaissance topographique, je me mets en devoir de visiter ce qui mérite d'être vu. Le *Capitole* d'abord. — Sa façade ouest est tournée vers la ville; mais la façade principale est du côté opposé. Celle-ci se compose, au centre, d'un large colonnade en arrière de laquelle s'élève un dôme immense et de deux ailes. Le dôme produit un grand effet; mais, en réalité, il est hors de proportion avec le reste de la construction; il est en fer; la partie du bâtiment qui le supporte et la colonnade sont en pierre de taille; les deux ailes de droite et de gauche, en marbre. Un large escalier en pierre, au haut duquel se trouvent deux groupes en marbre, donne accès à la colonnade, sur laquelle s'ouvre une grande porte en bronze par laquelle on entre dans le Hall, vaste pièce circulaire décorée de bas-reliefs et de panneaux historiques, tandis qu'une fresque qui représente l'Apothéose de Washington décore la coupole. Un couloir assez large mène du Hall à la salle des séances du *Supreme Court;* c'est un hémicycle orné de colonnes et de bustes des anciens présidents de cette cour. Si l'on continue vers le nord, on arrive à la salle du Sénat; un escalier et des couloirs décorés de tableaux historiques et de quelques statues permettent de monter aux tribunes. La salle est disposée pour contenir les sénateurs sur trois rangs en demi-cercle; l'acoustique m'en semble médiocre. Du côté opposé à la salle du Sénat se trouve celle des députés; on y arrive par

un corridor décoré comme le précédent. La salle des députés est vaste et disposée pour contenir plus de trois cents membres, rangés en demi-cercle sur plusieurs rangs. Les murs sont décorés de tableaux.

C'est dans les ailes que se trouvent installés, d'un côté le Sénat, et, de l'autre, la Chambre des députés. Ces ailes sont de construction récente, en marbre, comme je l'ai dit tout à l'heure; l'architecte qui en a fait le plan semble s'être inspiré des bâtiments du garde-meuble à Paris.

Placé sur une hauteur dont la base et le terrain avoisinant ont été disposés en square, le Capitole produit en somme un assez imposant effet.

Après le Capitole, je visite le *Navy Yard*, le *State department* et la galerie *Corcoran*. — Le Navy Yard, situé sur l'*Eastern Branch*, n'offre rien de remarquable; un seul bâtiment en partance s'y trouve; il est armé de torpilles et va sortir pour faire des expériences. L'un des officiers du bord a l'obligeance de me montrer tous les détails de l'aménagement intérieur. — Au *State department*, ou ministère des affaires étrangères, je comptais faire une visite à *M. Fish*, il est sorti; son secrétaire, *M. Russel*, me fait parcourir les bureaux. — La galerie *Corcoran*, qui a été offerte à la ville par un banquier de ce nom, renferme quelques bons tableaux, mais en petit nombre; un beau buste en marbre de Napoléon Ier par Canova, et une salle de reproduction en plâtre des plus belles statues connues.

Le lendemain, dans la matinée, avec mes compagnons de voyage, cette fois, je vais visiter le ministère des finances. La façade nord donne sur un jardin public; du

péristyle on a une belle vue sur le Potomac ; mais la construction, d'ordre ionique, est trop massive. Les ateliers où se fabriquent les greenbacks méritent une mention spéciale ; les travaux y sont exécutés avec une perfection rare ; la majorité des ouvriers employés sont des femmes.

Une autre installation qui vaut la peine qu'on lui consacre quelques instants, c'est le *Army Medical Museum*. Au premier étage est rassemblé un nombre extrêmement considérable de documents médicaux datant principalement de la guerre de sécession. Le Musée proprement dit occupe le troisième étage. C'est un des plus complets dans le genre ; on prétend qu'il s'y trouve plus de 16,000 spécimens classés de blessures et de maladies diverses qui se sont produites pendant la guerre. Le médecin en chef qui nous accompagne, le docteur Davesne et moi, nous montre de curieuses épreuves de photographie, obtenues à l'aide d'un microscope solaire, des effets produits par les diverses maladies ; ces photographies doivent prendre place dans un grand ouvrage en cours de publication. Le *Army Medical Museum* renferme aussi une collection importante de crânes et de squelettes d'Indiens, d'une grande utilité pour les travaux d'anatomie comparée.

Mais le temps presse et j'abandonne le docteur Davesne à ses études ; je me hâte de rejoindre notre excellent ministre qui doit nous présenter, le baron de Rothschild et moi, au Président. Il y a réception à la *Maison Blanche* et, quand nous arrivons, une partie des salons est déjà envahie ; je me hâte d'ajouter qu'ils sont en petit nombre et de dimensions peu considérables ; une jolie galerie

règne dans toute la longueur du bâtiment ; c'est sur cette galerie que s'ouvrent les salons et la salle à manger, à la suite de laquelle on pénètre dans une serre qui n'offre non plus rien de remarquable. Notre présentation effectuée, après quelques instants de conversation avec diverses personnes que nous connaissions, nous nous empressons de sortir pour éviter la cohue d'un public nombreux qui vient défiler devant le général *Grant* et sa femme, serre la main du premier avec une énergie qui doit bien fatiguer le chef de l'État et celle de Mrs. Grant avec un peu plus de réserve ; quelques-uns même se contentent de la saluer.

L'architecture de la *Maison Blanche* rappelle avec moins de légèreté et de grâce le palais de la Légion d'honneur. Une colonnade d'ordre ionique orne la façade d'entrée sur l'avenue de Pennsylvanie ; de l'autre côté règne une façade de même ordre semi-circulaire. La construction est simple et, au total, sans importance.

Quelques instants passés à l'*Observatoire de la Marine*, qui renferme un des plus grands télescopes connus, au *Patent-Office*, où se trouvent rassemblés tous les modèles de machines, d'appareils de tous genres, etc., pour lesquels il a été pris des brevets et, enfin, au Jardin botanique, d'une étendue fort restreinte, et j'ai vu tout ce que Washington offre de plus ou moins curieux.

Dans les environs, il faut citer la petite ville de *George town* et le *Soldiers' Home*. *George town* n'est séparée de Washington que par le *Rock-Creek*. Sa population est d'environ 12,000 âmes. Ce n'est en réalité qu'un faubourg de *Washington*. Sa situation, sur une série de hauteurs qui dominent la vallée du *Potomac*, est des plus pit-

toresques. La seule chose remarquable qui s'y trouve est une Université catholique importante dirigée par les jésuites.

Le *Soldiers Home* est à 3 milles de Washington; c'est là que sont recueillis les invalides de terre et de mer des États-Unis. Les constructions, un peu massives peut-être, sont dispersées dans un beau parc de 400 acres environ situé dans une position exceptionnelle. Ce parc, bien dessiné et entretenu sert, au printemps, de but de promenade à la société élégante.

Pendant le court séjour que je viens de faire à Washington, je me suis rencontré avec la plupart des hommes marquants du gouvernement. — M. Bristow ministre des finances, un esprit des plus distingués, *M. Pierrepont* l'attorney général, le ministre d'Autriche, le ministre de France, en m'invitant à dîner, m'ont donné également l'occasion de causer avec beaucoup de personnes bien renseignées; et malheureusement je suis forcé de conclure de tout ce que j'ai entendu que ce n'est plus, ainsi que je m'en doutais d'ailleurs, qu'à l'état de souvenir qu'on trouve encore aux États-Unis les croyances sérieuses, les mœurs sévères d'autrefois. La liberté tourne à la licence, et le gouvernement populaire est dénaturé par les passions mauvaises.

Les États-Unis ont sans doute mérité les éloges qui leur ont été largement octroyés; mais, aujourd'hui, il est incontestable que le vol, la dilapidation, la vénalité, la prévarication y règnent dans des proportions inconnues jusqu'ici. Je ne parlerai pas des mœurs, laissant

de côté ce sujet délicat. Et ces résultats de la perversion des institutions se font sentir jusque dans les plus hautes sphères du gouvernement. Tantôt c'est le ministre de l'intérieur Delano qu'on est forcé de destituer pour sa complicité dans les vols dont ses subordonnés se sont rendus coupables vis-à-vis des Indiens des réserves. Tantôt c'est toute l'administration des finances, à commencer par le général Mac-Donald l'inspecteur général, et William Avery le directeur, qui est traduite en justice pour, de concert avec les principaux distillateurs de l'Union, avoir fraudé l'État (1). Tantôt ce sont les membres de telle ou telle législature qui ont été achetés pour faire passer tel bill ou tel autre.

Et tout cela est connu — on en parle publiquement dans les journaux, dans les salons, dans la rue — et personne ne paraît s'en émouvoir. Il semble vraiment que chacun se dise qu'il pourra advenir telle ou telle circonstance où cet état de choses lui sera profitable et que, par suite, il est préférable de ne rien changer.

Ah ! messieurs, qui prônez à tout propos les institutions américaines, si vous parliez en connaissance de cause, vous n'inviteriez pas tant ceux que vous voulez convertir à venir ici chercher des exemples. Sans le vouloir, vous donnez bien beau jeu à vos adversaires, et, s'ils voulaient en prendre la peine, que de faits ils pourraient mettre sous vos yeux qui feraient une brèche sensible dans vos théories ! Que de fois n'ai-je pas entendu dire ici même, par des personnes haut placées

(1) Quelques mois plus tard, on a dû destituer également le ministre de la guerre et le représentant des États-Unis auprès d'une grande puissance. (*Note de l'auteur.*)

dans l'administration, que la constitution actuelle n'est acceptée que parce qu'elle *est !* Combien de gens sont dégoûtés de la République et l'avouent franchement, Combien regrettent l'absence d'un pouvoir fort, capable de mettre de l'ordre dans les affaires !

Vous tous qui citez l'Amérique à tout propos, avant d'en rien dire allez-y d'abord, faites parler les habitants et écoutez-les !

XV

UN TROISIÈME SÉJOUR A NEW-YORK

25-28 JANVIER.

Une visite à quelques établissements hospitaliers et au Pénitencier de New-York. — Leur organisation. — La société en Amérique. — Départ de mes compagnons de voyage pour l'Europe.

25 janvier. — Le docteur Davesne était très désireux, avant son départ, de visiter les hôpitaux de New-York ; j'en avais moi-même fort envie, ayant entendu souvent vanter leur organisation. A notre retour de Washington, nous avons trouvé, en réponse à la demande que j'avais faite, une lettre de *M. Wickham*, le maire de la ville, m'annonçant qu'un des membres de la Commission de surveillance se mettrait à notre disposition pour nous faire visiter les hôpitaux et les prisons le jour qu'il nous plairait. Mes deux compagnons de voyage s'embarquant demain pour l'Europe, nous avions fait répondre hier soir que nous serions heureux que cette visite pût se faire aujourd'hui. Conséquemment, vers dix heures ce matin, *M. Brennan*, l'un des trois *Commissioners of public charities and corrections*, vint nous prendre le docteur et moi.

Les établissements hospitaliers et les prisons de New-

York occupent presque tous une situation exceptionnelle au point de vue de la salubrité et de la facilité de la surveillance, étant pour la plupart installés sur quelqu'une des îles qui se trouvent dans le *East River*.

Un ferry-boat qui, à certaines heures de la journée, fait ce voyage nous débarque d'abord à *Ward's Island*. Pour nous y rendre, nous passons devant les récifs connus sous le nom de *Hell Gate*, à la destruction desquels on travaille en ce moment, afin de permettre aux navires d'arriver du nord à New-York sans longer la côte.

Dans *Ward's Island* se trouvent une maison d'aliénés hommes et un hôpital homéopathique.

La maison d'aliénés renferme aujourd'hui 610 individus. A sa tête, comme directeur et médecin en chef, est le docteur *A.-E Macdonald* qui porte le titre de *Resident physician*. Son autorité s'étend sur tous les employés sans exception, infirmiers et ouvriers; il doit maintenir la discipline et le bon ordre et, avec l'assentiment du *Conseil des Commissioners*, il peut interdire pour un laps de temps quelconque à un employé fautif l'exercice de ses fonctions. Il est chargé exclusivement, avec les internes qu'il a sous ses ordres, du traitement des malades; il les visite chaque jour, ou plus souvent s'il est nécessaire, et veille à l'exécution stricte de tout ce qu'il ordonne au point de vue des soins exigés par chacun des aliénés, de leur bien-être, de la propreté, etc. Un registre *ad hoc* porte en face de chaque nom, chaque jour, ce qui a été prescrit pour le sujet. C'est encore le médecin directeur qui fixe les heures de visite; nul ne peut voir un malade sans son autorisa

tion, et n'est, par suite, admis que sur présentation d'un billet signé par lui.

Dans les trois jours qui suivent l'entrée d'un malade, le médecin directeur consigne sur un registre spécial son rapport et, de temps en temps, il note les observations qu'il a pu faire sur la santé de l'aliéné, sur les effets du traitement qu'il a ordonné, etc.

En cas de décès, il prévient la famille ou les amis. S'il n'y a ni famille, ni amis, c'est le *Conseil des Commissioners* qu'il prévient.

Les internes ou *assistant physicians*, au nombre de quatre, sont nommés par le *Conseil des Commissioners* sur la proposition du médecin directeur et après avoir subi un examen. La durée de leur service est d'un an; ils vivent à l'hôpital où ils sont défrayés de tout; mais ils ne reçoivent pas d'appointements. Chacun est chargé d'un certain nombre de salles; ils sont responsables du traitement et des soins donnés dans leurs salles respectives. Ils accompagnent le médecin directeur dans ses visites et le renseignent sur tout ce qu'ils ont pu observer.

Un employé est chargé de la surveillance générale sous les ordres du directeur et de toutes les distributions autres que celles des médicaments. Celle-ci se fait par l'entremise d'un pharmacien chargé en outre de leur préparation. Il ne doit délivrer les doses qu'une par une.

Un secrétaire tient les livres et la comptabilité.

Un mécanicien est chargé des appareils à eau, de chauffage, d'éclairage, etc.

Les infirmiers sont au nombre de deux par salle.

Il y a enfin un veilleur nuit et jour pour prévenir en cas de désordre ou d'incendie, des cuisiniers, des blanchisseuses, etc.

Une femme de charge surveille les femmes qui sont préposées à l'entretien du linge et de la literie. Elles sont en petit nombre et ne voient jamais les fous. Cette prescription est sévèrement observée et a produit un excellent résultat.

Des prêtres des différents cultes sont attachés à l'établissement.

On use rarement de moyens coercitifs. La camisole de force est remplacée par un manchon en cuir qui tient les mains de l'aliéné.

L'hôpital a été ouvert il y a quatre ans; il renferme quinze salles sur lesquelles s'ouvrent les cellules. Une propreté remarquable règne partout.

Le chauffage, le blanchissage, la cuisson des aliments se font à la vapeur; deux machines de 30 chevaux-vapeur chacune, amènent l'eau de la ville sur le toit de l'hôpital d'où elle est envoyée aux différents étages. Il y a dans l'établissement une salle de bains turcs.

Le médecin en chef est défrayé de tout et reçoit 2,000 dollars par an; mais il n'a pas de clientèle en ville. Il a le droit de renvoyer un malade quand il croit la guérison effectuée, en se faisant approuver par le Conseil des *Commissioners*.

En vertu d'une loi passée le 12 mai 1874, nul ne peut faire entrer qui que ce soit comme aliéné dans cet hôpital ou dans toute autre institution analogue, sans un certificat émanant, sous la foi du serment, de deux médecins remplissant certaines conditions prévues. Il faut,

en outre, qu'il soit certifié par un juge que les médecins remplissent bien ces conditions. Nul ne peut être renfermé comme aliéné pendant plus de cinq jours à moins que, pendant ce délai, le certificat d'aliénation ait été approuvé par un juge ou par un jury convoqu é pa lui.

Il résulte des observations faites à l'hôpital de *Ward's Island* que c'est chez les Irlandais que se produit le plus grand nombre de cas de folie, puis chez les Américains et chez les Allemands. Le plus souvent ce sont des victimes de l'intempérance.

En sortant de l'hôpital des aliénés, nous nous dirigeons vers l'hôpital *homœopathique*. Il renferme aujourd'hui 431 malades. Il y a 440 lits, mais on pourrait aisément en faire tenir 160 de plus. Trois internes et quatre chirurgiens sont attachés à cet établissement. On y compte neuf infirmières et sept infirmiers.

En dehors des malades ordinaires, l'hôpital renferme dans un bâtiment spécial 150 aliénés et dans un autre un certain nombre d'individus envoyés là par jugement pour ivresse incorrigible et pour un temps qui peut varier entre huit jours et un an, ou qui d'eux-mêmes sont venus demander un asile où ils soient à l'abri de leur funeste entraînement; ils sont alors reçus moyennant une légère rétribution.

Le médecin directeur qui porte, comme celui de l'hôpital des aliénés, le titre de *Resident Physician*, a les mêmes droits et les mêmes attributions, à peu de chose près, que lui. L'hôpital homœopathique est divisé en diverses sections suivant le genre de maladies et mérite tous les éloges pour son organisation et sa bonne tenue.

Notre visite à Ward's Island terminée, le ferry vient nous prendre et nous passons dans *Blackwell's Island.*

C'est d'abord le magasin général où se font toutes les distributions qui attire notre attention. J'y vois des chaussures, des chaises, des colliers de chevaux fabriqués par les prisonniers et qui reviennent à un bon marché fabuleux. Les denrées servant à l'alimentation sont emmagasinées ici; elles sont toutes, en général, de bonne qualité. Pour les prisonniers, en guise de café, on se sert de seigle, grillé d'abord, comme on grille le café. J'ai goûté de l'infusion obtenue avec ce seigle et de la chicorée; ce n'était vraiment pas mauvais, et, la différence de prix étant considérable, l'essai mériterait peut-être d'être tenté chez nous.

Pour tout ce qui n'est pas fait directement sous le contrôle des *Commissionners of Public Charities and Correction* et qui est nécessaire à l'alimentation ou à tout autre objet, pour, par exemple, toutes les matières premières qui doivent être employées sous leur contrôle, les fournisseurs font leurs offres par soumission cachetée.

Quittant le magasin général, nous passons à l'hôpital des aliénés femmes, qui peut contenir actuellement près de 1,100 malades. Cinq médecins sont attachés à l'établissement. L'organisation est la même que dans l'établissement de *Ward's Island* pour les hommes. Une modification toutefois à signaler : c'est l'emploi, pour les aliénées tranquilles, de grandes salles qui servent en même temps de dortoirs, dans des baraques en bois, analogues à celles qui ont été employées par nos hôpitaux pendant la guerre de 1870. Les résultats de cet

essai, d'ailleurs tout récent, ont été si satisfaisants qu'on construit de nouvelles baraques. Les salles auxquelles sont attachées deux infirmières par salle contiennent 60 lits.

Une baraque extérieurement analogue aux autres, a été intérieurement installée en salle d'exercice et de théâtre. Une fois par semaine il y est donné une représentation ou un concert.

Un peu plus loin nous entrons au *Work-house*, destiné aux vagabonds, aux ivrognes, etc... Il y entre, en moyenne, par an, de 22 à 25,000 individus. Aujourd'hui le *Work-house* en renferme 1,311 dont 700 femmes. C'est pour ivresse que le plus grand nombre sont détenus.

D'après la loi, une amende de 10 $ est imposée à quiconque est trouvé en état d'ivresse sur la voie publique et n'est pas coupable d'autre méfait; à défaut de payement, l'amende est remplacée par un emprisonnement de dix jours. Malgré sa sévérité, la loi n'a pas fait décroître le nombre des ivrognes et ce sont des ivrognes invétérés qui forment la majorité de la clientèle de l'institution. Ils arrivent envoyés par le magistrat, vêtus de guenilles, couverts de vermine, malades de leurs excès. Ils sont habillés aux frais de la ville, soignés, et quand ils sont guéris et relaxés, c'est pour recommencer bientôt après. Il est, en vérité, difficile de trouver une loi plus mauvaise dans ses effets et entraînant plus de dépenses.

Pendant le jour les deux sexes, dans le Work-house, sont en contact constant; cela présente, malgré la surveillance, de graves inconvénients. Mais la nuit chaque

détenu est enfermé dans une cellule. Au nord se trouve la galerie sur laquelle donnent les cellules de femmes ; au sud, et séparée de la première par une rotonde où se tient le service de sûreté, se trouve la galerie sur laquelle s'ouvrent les cellules d'hommes. Partout règne la propreté la plus scrupuleuse.

Nous passons à l'hôpital des incurables qui n'offre rien de particulier à signaler et nous arrivons à l'hôpital allopathique où le médecin en chef, *M. Kitchen*, nous offre un lunch. Puis, tandis que nous fumons nos cigares, nous allons visiter la maison de détention, accompagnés par le directeur, *M. Fox*.

Tous les prisonniers sont astreints au travail. Le matin, en été à cinq heures, à six heures en hiver, la cloche sonne. Les prisonniers se lèvent, chaque cellule est ouverte, ils sont conduits au lavoir. Ceux qui ont une raison plausible pour demeurer couchés sont enfermés. Après la toilette, les surveillants renferment les détenus qui, une demi-heure après, sont conduits à la salle où ils prennent leurs repas. Une demi-heure plus tard, ils sont conduits au travail en ordre et divisés par escouades. A midi, ils ont une heure de repos et à cinq heures en été, à quatre heures en hiver, ils sont reconduits à la prison, ils soupent et ils sont renfermés dans leurs cellules.

La discipline est sévère, mais sans excès. Les gardiens sont armés. Un certain nombre d'entre eux croisent continuelelment autour de l'île en bateau pour prévenir les tentatives d'évasion.

Les détenus sont employés à des travaux de tout genre, constructions, extraction de pierres, terrassements, culture, etc., etc.

La plus grande partie des constructions et des terrassements dans l'île ont été faits par eux.

Les prisonniers sont incarcérés après condamnation prononcée par un des trois tribunaux appelés *Court of special sessions of the Peace*, *Court of general sessions of the Peace* et *Court of Oyer and Terminer*.

A leur arrivée ils sont dépouillés de leurs vêtements, nettoyés, rasés et revêtus de l'uniforme de la prison, qui est de deux sortes, selon qu'il y a eu crime ou délit. Il y a un uniforme pour l'été et un uniforme pour l'hiver pour les deux catégories.

La nourriture est de bonne qualité et le pain excellent. Il est fabriqué par les prisonniers pour tous les établissements du département. Les prisonniers ont de la viande une fois par jour, la ration est de 8 onces.

Les soins médicaux sont confiés au médecin de l'hôpital allopathique.

Le jour de ma visite, la prison renfermait 1,005 détenus ; elle peut en contenir davantage.

En quittant la prison, nous nous rendons à l'hôpital allopathique connu sous le nom de *Charity Hospital*, et dirigé, comme je l'ai dit, par *M. Kitchen*, qui porte le titre de *Chief of staff*.

Le chief of staff est nommé par les *Commissioners* et peut conserver cette situation aussi longtemps que ceux-ci le jugent convenable.

Il reçoit 2,000 $ par an et est défrayé de tout. Il est chargé du maintien de l'ordre et de l'observation du règlement. Il reçoit et renvoie les malades, surveille et dirige le personnel. Il visite chaque section de l'hôpital au moins une fois par jour et consigne sur des

registres spéciaux toutes ses observations. Quand un individu est renvoyé, il constate s'il est guéri, convalescent, incurable, ou si c'est par suite de mauvaise conduite. Il rend compte au conseil de toutes les fautes ou négligences commises par le personnel. Il reçoit en dépôt tout ce que les malades peuvent avoir en leur possession à leur entrée à l'hôpital. A l'arrivée du malade, il l'envoie d'abord dans une salle d'observation, puis, après un séjour dont la durée varie suivant les circonstances, il désigne la section où le malade doit être conduit.

En un mot, il a les attributions et les pouvoirs les plus étendus dans l'hôpital allopathique; mais, en dehors de ce service, c'est encore lui qui a le contrôle médical et sanitaire sur la maison de détention, ainsi que je l'ai dit, sur le *Work-house*, l'hospice des incurables, celui des épileptiques et sur les hopitaux des maladies contagieuses, tous établissements renfermés dans *Blackwell's Island*.

Le personnel de *Charity Hospital* est directement sous les ordres du *Chief of staff;* il se compose d'un économe, d'une femme intendante, d'un mécanicien, d'un apothicaire, d'infirmiers, etc.

C'est le conseil des *Commissioners of Public charities and Correction* qui nomme les chirurgiens et les médecins qui doivent faire le service de l'hôpital. Ce conseil en nomme d'autres aussi comme médecins et chirurgiens consultants. Ni les uns ni les autres ne reçoivent d'appointements.

Les médecins et les chirurgiens qui font le service de l'hôpital constituent le conseil médical ou *Medical Board*

de *Charity Hospital*. Ils sont révocables au gré du conseil des *Commissioners*.

Un comité composé de trois membres du conseil médical est chargé de la surveillance de tout ce qui touche à la médecine ou à la chirurgie; ce comité est appelé le *Commitee of Inspection*. C'est lui qui transmet au conseil des *Commissioners* les observations du conseil médical.

Le conseil médical désigne cinq de ses membres pour faire passer les examens à ceux qui aspirent à une place dans le service médical de l'hôpital. Il y a deux sessions d'examens par an.

Le conseil médical choisit encore deux de ses membres pour surveiller la pharmacie, deux pour ce qui touche à la clinique et trois pour ce qui tient au musée et à la salle de dissection.

Tous ces choix se font au scrutin.

Les chirurgiens et les médecins consultants sont pris parmi ceux que l'âge, le talent, l'expérience, mettent à même de donner d'utiles conseils. Toutes les fois qu'une opération sérieuse se présente, ils sont invités à y assister. Ils peuvent recommander aux *Commissioners of Public charities and Correction* les personnes qu'ils désirent voir admettre à l'hôpital.

Les médecins et chirurgiens qui font le service de l'hôpital sont désignés sous le nom de *Attending Physicians and Surgeons*. Ils doivent, pendant la durée de leur service, visiter l'hôpital au moins deux fois par semaine et plus souvent, s'il est nécessaire; ils signent sur un registre à chacune de leurs visites. Il font toutes les observations qu'ils croient bonnes sur la pro-

preté, la ventilation, etc., et chargent les internes de rendre compte au *Chief of staff* des malades qu'ils proposent pour le renvoi ou pour l'admission dans une maison de refuge. Quand il le faut, ils peuvent se faire remplacer par un de leurs collègues.

Les opérations qui présentent quelque danger ne sont faites qu'après consultation.

Les étudiants, sur leur demande, peuvent être admis à suivre les cours de clinique que les *Attending Physicians and Surgeons* sont, quand ils en ont fait la demande, autorisés à faire.

Sur la proposition du conseil médical, le conseil des *Commissioners* nomme sept internes qui prennent le nom de *House Physicians and Surgeons to the Hospital*. Ils sont logés, blanchis et nourris, mais ne reçoivent pas d'appointements et ne sont pas autorisés, ni à recevoir aucune gratification, ni à exercer au dehors.

Enfin le conseil des *Commissioners* nomme, toujours sur la proposition du conseil médical, sept élèves qui suivent les visites, mais ne demeurent pas à l'hôpital et qui pratiquent les saignées, font les pansements, posent les sangsues, etc.

Charity Hospital renferme aujourd'hui 822 malades qui sont répartis dans des salles de trente-cinq lits chacune. Naturellement, l'établissement est partagé en deux grandes sections réservées, l'une aux femmes, l'autre aux hommes, et ces sections sont subdivisées en différents services suivant les maladies. Les salles sont bien tenues, et toutes, grandes et aérées.

En dehors des autres hôpitaux de *Blackwell's Island*, réservés aux maladies contagieuses, il y aurait encore

à visiter dans les îles connues sous les noms de *Randall's Island*, et de *Hart's Island*, au nord de *Ward's Island*, de nombreux établissements installés ou en voie d'organisation; d'autres encore dans la ville même, tels que *Bellevue Hospital* dans la vingt-sixième rue; mais notre visite d'aujourd'hui suffit pour permettre d'apprécier les résultats des efforts constants de la municipalité de New-York pour améliorer la situation des pauvres et des malades. Ces efforts dépassent parfois le but, comme le démontre l'existence de cet asile pour les ivrognes qui n'a guère d'autre effet que de les encourager dans leurs débordements; mais, dans la plupart des cas, ils ont été couronnés d'un plein succès.

Un des faits qui, à mon gré, mérite une attention spéciale, c'est la situation exceptionnelle faite dans chaque hôpital au médecin directeur. Seul chef, seul responsable, il exerce les devoirs du commandement dans toute leur plénitude. Il ne risque pas, ainsi que c'est trop souvent le cas ailleurs, de venir à chaque instant se heurter contre un pouvoir administratif agissant en dehors de lui, presque toujours sans sa participation, parfois usurpant sur ses attributions, au grand détriment de l'ordre et des malades.

C'est au point de vue des prisonniers qu'il reste beaucoup à faire à la municipalité de New-York. Le pénitencier de *Blackwell's Island* est bien compris et installé, mais les prisons dans la ville sont au-dessous de tout ce que l'on peut imaginer. Il y en a trois: je n'en ai visité qu'une seule appelée les *Tombs*. — Elle est malsaine et n'offre aucune sécurité; de plus, elle est insuffisante. Destinée à renfermer cent vingt prisonniers

au plus, on y entasse trois ou quatre cents de ces malheureux ; il n'existe ni préau où l'on puisse les conduire à l'air, ni même les moyens de les faire se laver ; il est facile d'après cela de se former une idée de l'aspect de cette prison. Les deux autres sont, m'a-t-on dit, à peu près semblables. Quant au *Work-house* que nous avons vu aujourd'hui, destiné aux vagabonds et aux ivrognes, en dehors de l'inconvénient de la promiscuité des sexes dans la journée, que j'ai déjà signalé, il est triste de penser que les pauvres diables honnêtes qui, faute de trouver du travail, sont obligés de venir demander un asile au juge du tribunal pour ne pas être arrêtés comme vagabonds, soient envoyés dans le même local que les femmes de mauvaise vie, les ivrognes, etc., ramassés jour et nuit par la police.

En raison de la misère qui croît à New-York dans des proportions alarmantes, le nombre des malheureux demandant chaque jour, surtout pendant l'hiver, à être envoyés au Work-house augmente singulièrement et il serait humain de songer à les séparer des hôtes attitrés de l'endroit.

En somme, après avoir passé plus de trois mois à parcourir les États-Unis, y vivant un peu dans tous les mondes, il m'est impossible de ne pas constater que la société n'y existe que dans des proportions très restreintes ; et par société je veux dire ces rapports, ces communications aimables qu'on a entre soi.

Une Revue publiée ici le constatait l'autre jour encore : l'Amérique est pleine de gens qui ont merveilleu-

sement réussi et qui par eux-mêmes sont un insuccès, dont l'habitation est grande, mais l'âme vulgaire, qui ont des tableaux et ne peuvent les apprécier, des livres et ne les lisent pas, des vêtements élégants et des mauvaises façons, des clients, *clientes* comme on l'entendait a Rome, mais point de société, des flatteurs et pas d'amis. Ils sont arrivés à la fortune par des efforts considérables, mais ils ne savent pas en jouir.

Assurément on trouve des esprits éminents, éclairés, capables de goûter les arts, les lettres, les sciences, etc., mais ils se rencontrent presque exclusivement dans un groupe peu nombreux, qui, dans la classe riche ou aisée, forme une sorte de caste à part, constituant ce qu'on pourrait appeler le *vrai monde;* on y sent aussi vivement qu'en aucun pays ces défauts qui sont le résultat de l'absence de l'éducation première, et l'accès en est difficile aux enrichis de la veille.

A ce vrai monde, on ne peut guère reprocher qu'un travers bien léger et inoffensif d'ailleurs. Presque tous ceux qui y appartiennent manifestent des prétentions à une ancienne ou illustre descendance. J'en ai vu de curieux exemples à Washington surtout. Naturellement on n'y est pas exempt de la manie des titres qui est commune à tous les Américains à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartiennent, manie étrange dans une république et qui donnerait quelque raison de croire que véritablement la nature humaine a horreur de l'égalité. C'est en effet fabuleux le nombre de gens qu'aux États-Unis on entend traiter de sénateur, de gouverneur, de général, de colonel, — de colonel surtout. Je me rappelle toujours qu'une fois, à la chasse, m'étant rencontré avec

quelques personnes, je fus amené à leur dire, en réponse aux interminables questions qu'on vous pose ici d'ordinaire sur ce que vous êtes et ce que vous faites, que j'avais eu l'honneur de servir dans l'armée française. Immédiatement on m'appela colonel et, tout le jour durant, en dépit de mes protestations, malgré l'assurance que je donnai de n'avoir jamais atteint un grade si élevé, on persista à m'appeler colonel bel et bien ; tant il paraissait à ces braves gens impossible que quelqu'un ayant servi dans une armée n'eût été pour le moins colonel.

Cette société qui fait défaut aux États-Unis dans les classes riches ou aisées ne se rencontre pas dans les classes moyennes. Il en est, d'ailleurs, de même à peu près partout; on trouve souvent dans celles-ci plus de connaissances vraies que dans les premières, mais ces connaissances presque toujours sont limitées aux matières qui font leur occupation de chaque jour, industrie, commerce, etc. Ici toutefois il semble que dans les classes moyennes, chacun est encore plus qu'ailleurs poursuivi par le *réel*, qu'il soit plus difficile de sortir chacun de sa spécialité, que l'horizon de chacun soit plus borné.

En somme, les diverses nations de l'Europe ont toutes une vie intellectuelle particulière, où toujours, il faut le reconnaître, on trouve un point palpable, matériel en quelque sorte, qui permet de voir au fond de cette vie intellectuelle ce qui les caractérise; et c'est là ce qui manque presque totalement aux Américains, ce que, chez eux, on ne rencontre que chez un petit nombre d'hommes, mais plus souvent chez les femmes, où c'est assurément un des secrets de cette séduction qu'elles exercent sur les étrangers.

26 janvier. — Je viens d'accompagner à bord du *Russia* mes deux compagnons de voyage, le baron de Rothschild et le docteur Davesne; je leur ai dit adieu. Le temps est magnifique, puisse leur traversée s'effectuer sans encombre!

Seul maintenant, je vais poursuivre mes pérégrinations et bien des fois sans doute, je me prendrai à regretter ces chers et excellents amis avec lesquels j'ai passé tant d'heures charmantes.

DEUXIEME PARTIE

PREMIER SÉJOUR AU CANADA

I

OTTAWA — MONTRÉAL

29 JANVIER — 16 FÉVRIER

De New-York à Ottawa. — Rideau Hall. — Leurs Excellences lord et lady Dufferin. — Montréal. — Les Rapides de Lachine. — Bal sur la glace. — Ottawa. — La chute de la Chaudière. — Rideau Fall. — Ouverture du Parlement.

29 janvier. — J'ai quitté New-York hier soir et pendant la nuit j'ai parcouru la route que j'avais prise au mois d'octobre pour aller au Niagara. A *Rome* j'ai abandonné cette route et je suis remonté vers le nord.

Vers sept heures et demie du matin, le train s'arrête à *Watertown* pour permettre aux voyageurs de déjeuner ; c'est une ville d'environ 10,000 habitants, manufacturière et le centre commercial d'un pays où l'agriculture est assez développée. *Watertown* est située sur la rive sud du *Black River*, petit cours d'eau qui prend sa source dans les monts *Adirondacks*, se dirige vers le nord et vient se jeter dans le lac *Ontario*.

Le temps est gris et terne, la neige couvre le sol en partie, mais la contrée que la ligne ferrée parcourt est

cependant pittoresque avec ses larges ondulations, ses prés et ses champs coupés par d'immenses clôtures et ses bouquets de grands bois.

Vers onze heures le train entre à *Ogdensburg,* ville très commerçante et dont la population est d'environ 8,000 habitants. Elle est situé sur le *Saint-Laurent*. Je quitte la gare pour aller prendre le ferry-boat et devant moi j'aperçois le grand fleuve roulant majestueusement ses eaux profondes et rapides qui dans leur course entraînent d'énormes glaçons. Il a, en cet endroit, environ 1 mille et 1/2 de largeur, ses rives sont basses et du pont du bateau l'horizon est des plus étendus. En dépit d'un ciel défavorable l'aspect du paysage est d'un grand effet.

La traversée s'effectue sans difficulté et bientôt le ferry me débarque sur la rive canadienne, à *Prescott.* Là, je suis obligé de livrer une lutte acharnée à sept ou huit individus qui se disputent mon bagage pour le porter à l'un des deux ou trois hôtels de la ville. Je sors non sans peine victorieux de la bataille; mes colis une fois transportés à la gare, d'où je dois repartir dans une heure, je monte dans un omnibus sur patins et dans ce traîneau d'un nouveau genre je me fais conduire à l'auberge pour déjeuner. J'ai ainsi l'occasion de parcourir la ville qui, par elle-même, n'offre rien de remarquable.

Elle n'a d'autre importance que celle que lui donne sa situation de point d'embranchement du chemin de fer qui mène à *Ottawa*, et porte le nom de *Saint-Lawrence and Ottawa Railroad,* et du *Grand Trunk Railway* qui de *Québec* et *Montréal* va à *Toronto* et *Détroit.*

A une heure je me remets en route par *Ottawa*. Pendant quelque temps, la contrée que traverse le train a une apparence marécageuse et sauvage, mais bientôt, en dépit de la neige couvrant le sol, les traces de culture deviennent plus apparentes; après avoir parcouru quelques milles, on arrive dans une région dont le caractère ne change plus jusqu'à *Ottawa*, qui semble riche et l'est en effet, me dit un voyageur assis dans le même compartiment que moi et avec lequel j'ai lié conversation.

Trois heures après avoir quitté *Prescott*, j'arrivais à *Ottawa* et je me faisais conduire à l'Hôtel *Russel*.

30 janvier. — Au moment de quitter l'Europe j'avais reçu une lettre du secrétaire du prince de Galles, me mandant que son Altesse Royale avait eu la bonté de me recommander aux soins du gouverneur général du Canada, qui, lui-même, se trouvait alors en Angleterre, pour le cas où je visiterais les possessions anglaises de l'Amérique du Nord.

Je prends donc un traîneau et je me fais conduire chez le gouverneur. Sa résidence, qui se trouve à une petite distance de la ville et porte le nom de *Rideau Hall*, n'est pas d'une architecture remarquable. C'est un édifice assez considérable, bâti dans un parc de petite étendue, qui a été construit par un particulier et que le gouvernement a acheté il y a quelques années, quand son siége a été transféré à Ottawa, pour servir d'habitation à son chef.

A peine ai-je fait passer ma carte, que lord *Dufferin* vient aussitôt me recevoir et m'amène à lady *Dufferin*, à laquelle il me présente. Je ne saurais dire avec

quelle bonne grâce, avec quelle amabilité parfaite tous deux me font un de ces accueils si précieux à qui se trouve seul en pays étranger. Ils insistent pour que je vienne m'établir à *Rideau Hall;* demain, me disent-ils, ils partent pour Montréal, où ils passeront cinq jours, puis reviendront ici pour l'ouverture du Parlement; il faut que je les accompagne et je reviendrai avec eux. — Le plan est tentant et il m'est proposé dans des termes si gracieux que je m'y rends sans me faire prier, avec une vive satisfaction; toutefois, comme c'est demain que nous partons pour Montréal, je resterai cette nuit encore à Ottawa et ne viendrai m'établir à *Rideau Hall* qu'à notre retour.

La chose ainsi réglée, après le lunch on m'emmène faire une promenade sur les *Snow-shoes* ou *Raquettes à neige;* lord et lady Dufferin, leurs enfants, le secrétaire du gouverneur général, l'honorable *E. G. P. Littleton*, lieutenant colonel aux grenadiers-guards, sa femme, ses deux petits garçons et les deux aides de camp, le capitaine *Ward* et le lieutenant *F. R. Hamilton* sont de la partie. C'est ma première tentative de marche avec des raquettes et je m'en tire mieux que je n'osais l'espérer. Je devrai pourtant m'exercer en prévision de mes chasses futures.

En rentrant de notre promenade, on me fait passer par le *Skating Rink* où lady Dufferin vient patiner presque tous les jours, par le *Curling Rink* où ces messieurs font régulièrement leur partie, et, pour finir, je suis initié aux plaisirs du *Tabogganing*, ou en d'autres termes de la montagne russe. C'est un sport tout à fait national au Canada, mais qui a été très perfectionné

à *Rideau Hall*, où lord Dufferin a fait dresser une charpente de 90 pieds de hauteur au point le plus élevé, point auquel on arrive par une série d'escaliers et d'où l'on descend avec une vitesse vertigineuse par un plan incliné recouvert de neige gelée, sur un léger traîneau en bois. La nuit venue, je me hate de rentrer à mon hôtel, je m'habille et reviens dîner à *Rideau Hall*. La soirée s'écoule charmante, lord Dufferin avec la variété, la souplesse de son esprit, semant la conversation de traits brillants et lui donnant un tour tantôt enjoué, tantôt comique, quelquefois sérieux ou poétique.

Écrivain élégant, autant qu'il est causeur aimable, politique habile, artiste à ses heures, adroit à tous les exercices du corps, aimant tous les sports, grand, mince, distingué, le gouverneur général est un vrai représentant de cette noblesse d'Angleterre qui joue un si grand rôle dans son pays. Il est de ces hommes qui s'imposent tout naturellement et je m'explique sans peine la popularité dont il jouit et que j'ai pu constater dès mon arrivée au Canada. Cette popularité est partagée à juste titre par lady Dufferin. Douée d'une intelligence vive et cultivée, le regard respirant la franchise et la bonté, avec parfois un éclair pétillant de malice, le nez fin et droit, aux narines mobiles, la bouche un peu hautaine d'expression, élégante dans tous ses mouvements, la comtesse de Dufferin possède, au plus haut degré, tout ce qui constitue la grâce et la beauté.

A onze heures du soir je prends congé de mes nouveaux amis, qui me donnent rendez-vous à la gare pour le lendemain et je rentre à l'hôtel *Russel*.

31 janvier. — Lord *Dunraven* la veille du jour où

j'ai quitté New-York m'ayant envoyé un mot pour un Canadien, *M. Mac-Nab*, grand chasseur avec lequel il a fait diverses expéditions, je profite de ce que notre départ pour Montréal ne s'effectuera que dans la journée, pour, dans la matinée, demander où je pourrais trouver ce gentleman. Il était arrivé la veille à l'hôtel même où j'étais descendu, revenant d'une course infructueuse dans le Nord. L'occasion était merveilleuse pour avoir tous les renseignements que je pouvais désirer. Je fais parvenir mon mot d'introduction et la connaissance est bientôt faite. Tout d'abord j'éprouve un désappointement. La chasse du *moose*, le grand élan de l'Amérique du Nord, ferme demain en vertu d'une loi votée il y a deux ans pour tâcher de sauvegarder les derniers représentants de ces grands animaux le plus longtemps possible. Cette loi est naturellement à peu près illusoire dans les vastes solitudes où généralement se trouvent les mooses. Personne n'est là pour les garder, mais j'estime que, comme étranger et l'hôte du gouverneur général, je suis, plus que qui que ce soit, astreint à les respecter. Au lieu donc de remonter vers le nord, je descendrai vers le *Nouveau Brunswick* et peut-être pourrai-je dans le *Maine*, sur le territoire américain, trouver à tirer un de ces mooses; c'est peu probable, mais dans tous les cas je pourrai chasser le *caribou*, le renne d'Amérique. Je calcule que je ferai mon expédition vers la fin de février et M. Mac-Nab tâchera de me joindre.

L'heure du départ arrivée, j'envoie mes gros colis à *Rideau Hall* et prenant avec moi ce qui m'est nécessaire pour les cinq jours que je vais passer à Montréal,

je me rends à la gare pour attendre lord et lady Dufferin. Ils ne tardent pas à arriver de leur côté avec leur suite, et un wagon spécial nous emmène. A *Prescott*, il fait déjà nuit noire, et il est environ huit heures du soir quand nous arrivons à Montréal où le gouverneur est reçu avec un grand cérémonial.

1er-5 Février. — Montréal est bâtie au confluent de l'*Ottawa* et du *Saint-Laurent*, sur une île formée par ces deux rivières et un bras secondaire de l'*Ottawa*. Cette île a environ 30 milles de longueur sur 10 de largeur; elle est presque plate et couverte de fermes bien cultivées.

La population de la ville est de près de 120,000 âmes; les trois quarts des habitants sont Canadiens Français et catholiques. La situation de Montréal en a fait la métropole du Canada. Bien que se trouvant à près de 800 milles de la mer, son port est le plus grand centre de commerce des possessions anglaises en Amérique.

Les rues sont bien construites et les bâtiments où sont établis les services publics, quoique un peu lourds, ont en général une belle apparence. Le nombre des églises est grand. On en compte plus de soixante appartenant aux différents cultes; elles ne sont remarquables ni les unes ni les autres. Il y a quelques musées à Montréal; l'un d'eux, le musée géologique, l'un des plus complets de l'Amérique, offre quelques spécimens très rares et curieux. Il y a aussi beaucoup d'établissements d'instruction et de bienfaisance. Parmi les premiers, il faut citer l'une des universités les plus importantes du Canada, qui est connue sous le nom de *Mac Gill University*. Elle est située non loin de la cathédrale au

pied de la seule colline un peu élevée de toute la contrée, *Mount Royal*, d'où est venu la nom de la ville. L'hôpital général des sœurs grises, propriétaires de terres étendues dans les environs, est le plus célèbre des établissements de bienfaisance.

Mais ce qui surtout frappe l'étranger dans Montréal, quand il y vient en hiver, c'est l'aspect du Saint-Laurent, large de près de 1 mille et 1/2, absolument gelé, et sur lequel courent les patineurs et les traîneaux. Le coup d'œil est des plus animés. Un pont tubulaire, le *Victoria Bridge*, le plus long qui soit au Canada, permet à la voie ferrée de passer sur la rive sud. Ce pont a 23 arches, chacune large d'environ 250 pieds : elles s'appuient sur des piles colossales en calcaire bleu ; de grands arcs-boutants sur chaque rive soutiennent ce pont.

La rue principale où se trouvent les plus belles boutiques s'appelle *Great Saint-James street*. Le lendemain matin de notre arrivée, piloté par le capitaine Ward qui avait bien voulu se mettre à ma disposition, j'y achetai les gants et le bonnet fourrés, les snow-shoes, etc., que je n'avais pas voulu emporter de New-York, estimant avec raison qu'il serait préférable de me fournir sur place de ce qui me serait nécessaire. Le froid était devenu intense le thermomètre marquant — 1° F., c'est-à-dire un peu plus de — 18° C. Sans vent, c'était fort supportable et je n'eus pas à souffrir dans mes promenades des deux premiers jours à travers la ville, que je fis soit seul, soit en compagnie du colonel Littleton et de sa charmante femme. Le colonel avait jadis tenu garnison à Montréal, mais Mrs. Littleton était

arrivée tout récemment au Canada avec son mari que le gouverneur général avait, à son dernier voyage en Angleterre, choisi comme premier aide de camp et secrétaire, et Montréal était pour elle une nouveauté comme pour moi.

Malheureusement au bout de quarante-huit heures le vent se leva et un véritable ouragan s'abattit sur la ville pendant la nuit. Le lendemain, le temps s'éclaircit et bien que le vent n'eût pas faibli, je résolus dans la matinée d'aller voir les rapides de *Lachine*, situés à 5 milles environ au sud-ouest de *Montréal*. Le thermomètre marquait — 9° F., et les rafales soulevaient des nuages de neige comme si c'eût été de la poussière. Je partis en traîneau, mais je ne tardai pas, en dépit de mes fourrures, à constater que le froid était des plus pénétrants. A plusieurs reprises, aveuglé par la neige, mon conducteur dût s'arrêter.

Nous suivions les bords du *Saint-Laurent* dont les eaux roulaient sous une épaisse couche de glace et je ne voyais au loin que de grandes plaines à peine ondulées, tantôt boisées, tantôt dépourvues d'arbres, qui semblaient recouvertes d'un immense manteau constellé de diamants, tant le soleil faisait étinceler la neige congelée et les arêtes des glaçons. Arrivé aux rapides, des blocs de glace de mille formes bizarres s'enchevêtrant, chevauchant les uns sur les autres s'offrirent, à perte de vue, à mes regards émerveillés. La lumière inondait ce glacier d'un nouveau genre de colorations pourpres admirables, avec toutes les nuances intermédiaires, depuis le rose pâle jusqu'au rouge foncé. Ce spectacle me dédommagea amplement de ma peine.

Des fêtes de tout genre avaient été organisées en l'honneur du gouverneur général par les habitants de Montréal, fêtes aux skating et curling rinks, bal, représentation gala à l'Académie de musique où l'on donna le *Shlaughraun* de *Dion Boucicault* d'une façon très satisfaisante, bal costumé au skating rink, etc. J'eus l'honneur d'être invité à toutes ces fêtes dont deux méritent une mention particulière, le bal costumé et le concours pour les deux prix offerts par LL. Exc. lord et lady Dufferin, l'un pour le meilleur patineur, l'autre pour la jeune fille la plus experte à se servir de ses patins.

Le bal costumé fut très brillant et me parut fort original. Dans les skating rinks du Canada, c'est sur de la glace naturelle que l'on patine et l'effet produit par les milliers de lumières éclairant la salle, sur cette surface polie comme un miroir, était tout à fait charmant. L'intérieur était pavoisé des drapeaux de toutes les nations et de banderoles de toutes couleurs. Dès huit heures aux sons d'un orchestre jouant le *God save the Queen* le cortége vice-royal effectua son entrée et alla prendre place sous un dais magnifique, et aussitôt la longue procession des invités, tous en costumes, vint en patinant s'incliner devant lord et lady Dufferin. Après ce défilé, le gouverneur général, qui portait l'habit des trappeurs des bords de la mer d'Hudson, ouvrit le bal en dansant un quadrille. Puis la foule bigarrée prit possession de la grande nappe glacée longue d'environ 150 pieds et large de 60. Tous les types se trouvaient représentés, depuis l'Indien avec son costume sauvage et pittoresque, jusqu'au grand de

la Cour du siècle dernier avec son habit de gala. Valses, galops, quadrilles se succédèrent sans interruption. Vers onze heures, un élégant souper réunit dans le salon du comité du cercle, le gouverneur général, lady Dufferin et quelques autres invités qui se retirèrent ensuite ; mais la fête se prolongea tard dans la nuit.

Le concours pour les prix de patinage fut des plus remarquables. Quelques hommes firent preuve d'un talent merveilleux ; mais ce dont on ne saurait véritablement se faire une idée, c'est la grâce indicible avec laquelle les Canadiennes se meuvent sur la glace. De plus, ce qui ne nuit pas, presque toutes sont extrêmement jolies et quelques-unes sont très belles.

Le 5 au matin, je reprenais la route d'*Ottawa* avec le gouverneur général, lady Dufferin et leur suite ; vers quatre heures du soir nous rentrions à *Rideau Hall*.

L'aspect du pays depuis *Montréal* m'a paru avoir une grande analogie avec la région que j'avais parcourue en allant à *Lachine*. Mais le temps était gris et terne et le brillant manteau qui l'autre jour recouvrait la contrée semblait s'être changé en un immense et funèbre linceul.

6-16 février. — La vie à *Rideau Hall* est exactement celle que l'on mène dans tous les châteaux en Angleterre. Le matin, déjeuner matinal, puis chacun se retire pour vaquer à ses occupations jusqu'à l'heure du lunch après lequel on organise soit une promenade en traîneau ou sur les raquettes, soit une partie de *curling*, de *tobogganing*, de patinage ou tout autre exercice. A

la nuit, on rentre prendre le thé, après lequel chacun s'occupe comme il l'entend jusqu'à l'heure du dîner où l'on se retrouve pour terminer la soirée ensemble.

Rien de plus agréable que cette manière de vivre et j'en profite avec bonheur; le matin, recueillant auprès des différents chefs de service une foule de renseignements intéressants sur le Canada; le soir, jouissant de la société de mes aimables hôtes; et m'exerçant dans la journée à la marche avec des raquettes; au tobogganing ou à ce jeu du curling dont on devient, quand on en a goûté, véritablement fanatique. Le curling a une grande analogie avec le jeu de boules qui passionne si vivement ses adeptes, mais les boules sont remplacées par des disques en fonte ou en acier pesant 25, 30 livres et quelquefois plus, que l'on fait glisser sur la glace.

Le surlendemain de mon arrivée, guidé par le capitaine Ward, j'allai visiter *Ottawa*. La ville est située au confluent de l'*Ottawa* et du *Rideau River* qui a donné son nom à la résidence du gouverneur général. L'*Ottawa* sort du lac *Temiscamang*, coule du nord-est au sud-ouest et a un cours d'environ 750 milles jusqu'à *Montréal*, où il se jette dans le *Saint-Laurent*. Le *Rideau River*, coule du sud au nord. La partie la plus importante de la ville se trouve au sud de l'*Ottawa* et à l'ouest du *Rideau River*, tandis que l'habitation du gouverneur est à l'est de cette rivière. Le premier établissement fait à l'endroit où se trouve actuellement la capitale des possessions anglaises du Nord de l'Amérique, date de la construction du *Rideau Canal*, travail qui fut entrepris en 1827 pour établir une communication intérieure entre

Montréal et le lac *Ontario* en cas de guerre avec les États-Unis.

La population de *Ottawa* est d'environ 35,000 habitants. La ville de *Hall*, située sur la rive nord de la rivière Ottawa, et qui est réunie à la capitale par un pont, a environ 10,000 habitants.

Les rues d'*Ottawa* sont larges et régulières, les constructions, pour la plupart en pierre, ont bonne apparence. La ville est dominée par les bâtiments du Parlement, élevés sur une éminence de près de 200 pieds de haut et qui descend à pic sur la rivière. Ces bâtiments sont d'un style composé, mais où le gothique domine. Les pierres employées à la construction sont toutes d'une teinte différente, ce qui produit un effet singulier. Sur le bâtiment du milieu se dresse une tour qui peut avoir 200 pieds de haut et qui s'aperçoit de tout le pays environnant. Le sommet du rocher sur lequel est bâti le *Parlement-House* forme, du côté de la rivière, une terrasse naturelle d'où l'on a un panoroma splendide. A droite on aperçoit l'entrée du *Rideau-Canal* et une éminence qui sera convertie en un parc au milieu duquel on construira un palais pour le gouverneur, puis la nappe imposante de l'*Ottawa*, couverte dans la saison actuelle de glaçons énormes; en face de soi la vue s'étend sur une vaste étendue de pays; à ses pieds on a la rivière avec ses bords garnis de chantiers, la ville de *Hall* et ses scieries; enfin à gauche s'élève, de la chute de la *Chaudière*, une buée légère à travers laquelle on aperçoit la silhouette du pont suspendu, puis, dans le lointain, la rivière parsemée d'îles.

Lady Dufferin voulut bien me mener elle-même dans

son traîneau voir la chute de la *Chaudière*. Malgré l'entourage des maisons et des scieries, en dépit de ce qu'a pu détruire la poudre employée pour faire sauter une partie des rochers, ce spectacle est d'une rare magnificence. La rivière, après avoir parcouru plusieurs milles de rapides parsemés d'îles et d'îlots, voit son cours se rétrécir soudain et elle va tomber d'une hauteur de 40 pieds environ dans un étroit abîme qu'on appelle *Big Kettle* (le Grand Chaudron); l'eau se précipite en bouillonnant et on n'en voit que l'écume, dont la blancheur laiteuse fait un puissant contraste avec le blanc éblouissant de la neige qui couvre tout le pays à l'entour et le vert transparent des glaces qui, comme de grandes stalactites, sont suspendues au-dessus du gouffre.

Un peu plus loin se trouvent les *Slides*, sortes de coulisses construites pour faire éviter aux bois flottés la chute de la *Chaudière;* malheureusement je n'en puis voir la disposition, ces *slides* se trouvant absolument obstrués par les glaces et la neige.

Un autre jour, avec lord Dufferin, j'allai visiter le *Rideau Fall*. Cette chute, beaucoup plus élevée que celle de la *Chaudière*, mais dont le volume est bien moins considérable, se trouve à une portée de fusil à peine de la résidence du gouverneur.

Elle produit un très joli effet, la nappe d'eau forme comme un double rideau; de là son nom; de là aussi le nom de la rivière qui la produit.

En rentrant de cette promenade, nous trouvâmes au salon deux de mes compatriotes que j'avais rencontrés déjà à Montréal, le marquis et la marquise de B***,

celle-ci une Canadienne d'origine. Ils avaient été invités par lord et lady Dufferin pour assister à l'ouverture du Parlement.

Cette cérémonie fut précédée la veille d'un grand dîner officiel où je me rencontrai avec les ministres et plupart des personnages importants du gouvernement.

La séance d'ouverture se fit en grande pompe, dans la grande salle du Sénat, avec tout le cérémonial si curieux établi à Londres. Seulement, le gouverneur général prononça son discours en anglais d'abord, puis en français. Le soir, il y eut un *drawing-room* brillant.

Avec le Parlement s'ouvrit à *Ottawa* la saison, et la résidence du gouverneur général devint très animée.

Lord et lady Dufferin devant donner un grand bal costumé, puis une représentation d'amateurs, les répétitions commencèrent aussitôt, non seulement pour la représentation, mais aussi pour le bal, lady Dufferin ayant résolu d'introduire une gracieuse innovation, des quadrilles dont les danseurs chanteraient la musique. Le samedi, suivant un usage établi, il y avait réception et les visiteurs avaient la libre disposition du *skating* et du *curling rinks*, et du *tabogganing slide;* à la nuit, on rentrait prendre le thé, et une sauterie s'organisait jusqu'à l'heure du dîner.

Je me trouvai ainsi rapidement mêlé à la société canadienne, et je pus apprécier tout ce qu'elle a de charme, l'élément anglais et l'élément français y apportant chacun ses agréments particuliers. Puis le temps devint plus mauvais et la neige tomba en abondance; en raison du froid, celle-ci affectait la forme de grêlons minuscules n'ayant aucune cohésion entre eux; quand on sortait, il

semblait qu'on marchât sur du sable fin comme du sable de rivière. Le chemin de fer se trouva interrompu et je dus prolonger mon séjour un peu plus que je n'en avais eu l'intention. Cela me permit de compléter auprès de *M. Letellier de Saint-Just*, le ministre de l'agriculture, du sécretaire d'État, *M. Taché*, du général *Selby Smitth* et de quelques autres personnes qui, toutes, montrèrent un empressement des plus aimables à m'obliger, les quelques notes que je désirais emporter sur la confédération des États du Canada, qu'en anglais on appelle *Dominion of Canada* et dont une partie appartint jadis à la France qui la céda au traité de Versailles (1763), sans regret et comme une chose sans valeur.

II

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA CONFÉDÉRATION DES ÉTATS DU CANADA.

Étendue des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord. — Diverses formes de gouvernement qui se sont succédé dans le Canada. — La Constitution actuelle. — Population totale. — Population, religions, nationalités dans les provinces d'Ontario, de Québec, du New-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. — Immigration. — Organisation judiciaire. — Milice. — Chemins de fer. — Exportation et importation. — Dette. — Revenu.

On désigne en anglais, sous le nom de *Dominion of Canada* toutes les possessions de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord. Ces possessions s'étendent depuis le 60e degré de longitude occidentale du méridien de Paris, jusqu'au 142e. Au sud, elles atteignent le 41e degré de latitude nord et elles ne sont bornées au nord que par l'océan Glacial arctique. On évalue la superficie à 3,127,045 milles carrés.

Cette immense étendue est partagée en provinces et territoires formant une confédération régie par des institutions qui offrent un véritable intérêt. Le gouvernement du Canada est, en effet, une pure démocratie; il est impossible de le nier.

Il serait trop long de faire ici l'historique de ce qui s'est passé dans chaque province antérieurement à

son adhésion à la confédération ou l'exposé des formes de gouvernement qui ont précédé, dans chacune d'elles, celles établies aujourd'hui et qui ne diffèrent plus que par des détails insignifiants.

Un résumé chronologique des faits qui se sont produits dans la province de *Québec* et dans celle d'*Ontario* suffira pour l'intelligence de la question.

Sous la domination française, le *Canada* était régi par l'autorité militaire. — Après le traité de Paris qui mit fin à la guerre de Sept ans, devenu colonie anglaise, il eut un gouverneur nommé par la couronne, assisté par un conseil également nommé par celle-ci. — Un acte du Parlement de 1791 partagea la colonie en deux provinces, le *Haut* et le *Bas-Canada* et leur donna une constitution qui fut la même pour chacune. Le pouvoir législatif était confié à un *Conseil législatif* dont les membres étaient nommés par la couronne et à une *Chambre* élue par les habitants. Le *Bas-Canada* était gouverné par un gouverneur, le *Haut-Canada* par un lieutenant gouverneur. — En 1838, une révolte éclata et on nomma un *Conseil spécial* pour régir les affaires. — En 1840, les deux provinces furent réunies et une nouvelle constitution établie. Le *Conseil législatif* se composait de 20 membres au moins, nommés à vie. La nouvelle *Chambre* était de 84 membres élus par moitié dans chaque province. A la même époque on donna au Canada des institutions municipales. — En 1854, le *Conseil législatif* devint électif et, d'après les articles additionnels à la constitution de 1859, le Canada fut partagé pour les élections en 125 districts ruraux

et circonscriptions municipales, nommant 130 députés à la *Chambre*, moitié pour le Haut et moitié pour le Bas-Canada, et 48 députés au *Conseil législatif* nommés aussi par moitié par chaque province. Le *Conseil législatif* comptait, en outre, 24 membres nommés par la Reine.

En 1867, nouvelle constitution. C'est celle qui existe maintenant.

Un décret prononça la réunion sous un seul gouvernement des provinces d'*Ontario* et de *Québec* (*Haut* et *Bas-Canada*), puis du *Nouveau-Brunswick* et de la *Nouvelle-Écosse*. En 1871, la *Colombie Britannique*, puis, en 1873, l'île du *Prince-Edward* et le *Manitoba* furent incorporés à leur tour.

A la tête de la confédération est un *Gouverneur général* administrant pour et au nom de la reine. Il est aidé par un conseil appelé le *Conseil privé de la Reine pour le Canada*. Les membres de ce conseil, qui presque toujours sont les ministres actuels et les anciens ministres (ceux-ci ne siègent pas d'ordinaire), sont choisis et convoqués par le gouverneur général. Ils prêtent serment entre ses mains et peuvent être révoqués par lui.

Il y a un *Commandant en chef de la milice de terre et de mer* et de *toutes les forces navales et militaires*. Il est nommé par la reine.

Les affaires sont administrées par un *Parlement* composé de la *Reine* ou de son représentant, d'une Chambre haute, appelée *Sénat* et d'une *Chambre des communes*.

Les sénateurs sont nommés par la reine et à vie.

Il sont répartis de la manière suivante:

24	pour	la province d'Ontario.
24	»	» de Québec.
10	»	le Nouveau-Brunswick.
10	»	la Nouvelle-Écosse.
3	»	la Colombie Britannique.
4	»	l'île du Prince-Edward.
2	»	le Manitoba.

Le gouverneur général peut au nom de la reine, dans certains cas, appeler certaines personnes à faire partie du Sénat, mais il ne peut nommer plus de six sénateurs ainsi.

La *Chambre des Communes* se compose actuellement de :

86	membres	pour	la province d'Ontario.
65	»	»	» de Québec.
20	»	»	la Nouvelle-Écosse.
16	»	»	le Nouveau-Brunswick.
6	»	»	la Colombie Britannique.
6	»	»	l'île du Prince-Edward.
4	»	»	le Manitoba.

Ils sont élus pour cinq ans.

La Constitution a fixé à 65 le nombre des membres pour la province de Québec et elle a établi que chacune des autres provinces aurait un nombre de représentants qui serait avec le chiffre de sa population, dans la même proportion que le nombre 65 avec le chiffre de la population de la province de Québec.

Un recensement décennal est établi et doit servir à cette répartition, qui peut amener des changements dans les chiffres donnés tout à l'heure.

Pour être électeur, il faut satisfaire à diverses condi-

tions de résidence et de propriété qui varient suivant les provinces. Pour être éligible, il suffit d'être sujet anglais, d'avoir vingt et un ans et de résider dans le pays.

Dans chaque province, il y a un *lieutenant gouverneur* nommé par le *gouverneur général* dans le conseil privé; il peut être révoqué par le gouverneur général, mais seulement dans un cas grave, et les raisons qui ont provoqué cette révocation doivent être communiquées par un message au Sénat et à la Chambre des communes. Le lieutenant gouverneur peut toujours, au bout de cinq ans, être relevé de ses fonctions. Il prête serment et il est aidé par un *Conseil exécutif*.

Chaque province se constitue comme elle l'entend, sauf approbation du gouvernement central. Qu'il y ait une ou deux Chambres, pour être éligible il faut satisfaire à certaines conditions de résidence et de propriété qui varient suivant les provinces; pour être électeur il faut satisfaire aussi à certaines conditions qui varient suivant les provinces, mais qui, dans chacune, doivent être les mêmes que celles exigées pour être électeur pour la Chambre des communes.

Le gouvernement local de la *province d'Ontario* est composé du *lieutenant gouverneur* et d'une Chambre appelé *Assemblée législative de l'Ontario*. Cette Chambre est de 88 membres, élus chacun par l'un des 88 districts électoraux. La durée de leur mandat est de quatre ans.

Le gouvernement local de la *province de Québec* est composé du *lieutenant gouverneur* et de deux Chambres appelées: l'une le *Conseil législatif de Québec*, qui compte 24 membres nommés à vie par le gouverneur au nom

de la reine; l'autre l'*Assemblée législative de Québec,* qui compte 65 membres élus pour quatre ans par chacune des 65 circonscriptions électorales.

Dans le *Nouveau-Brunswick* il y a un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, un *Conseil législatif* de 17 membres et une *Assemblée* de 41 membres; dans la *Nouvelle-Écosse* un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, un *Conseil législatif* de 18 membres et une *Assemblée* de 37 membres; dans la *Colombie britannique,* un *lieutenant gouverneur* et une *Assemblée législative* unique de 25 membres; dans l'*île du Prince-Edward* un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, élues toutes les deux par le peuple, un *Conseil législatif* de 13 membres et une *Chambre* de 30 membres; enfin dans le *Manitoba,* il y a un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, un *Conseil législatif* de 6 membres et une *Assemblée législative* de 25 membres dont, chose à noter, la moitié environ sont des métis.

Les membres du Parlement (Sénat et Chambres des communes) reçoivent 6 $ par jour si la session ne dépasse pas trente jours. Si elle dure plus longtemps, ils reçoivent une somme fixe de 600 $. Il leur est accordé une légère indemnité de déplacement.

Les membres des législatures locales reçoivent aussi 6 $ par jour si la session ne dépasse pas trente jours, et ils touchent une somme fixe de 450 $ pour toute la session si elle dure plus longtemps.

Le *territoire du Nord-Ouest* et le *territoire de Keewatin* qui formaient avec le *Manitoba,* aujourd'hui érigé en province, l'ensemble de la région immense qui appartenait autrefois à la *Compagnie de la baie d'Hudson,* sont

restés sous le contrôle direct du gouverneur général.

Actuellement, on n'y trouve pas d'autre organisation que celle d'un corps de police monté, qui a pour mission de faire respecter l'ordre public et surtout d'empêcher l'introduction des liqueurs fortes.

Mais on s'occupe d'établir dans ces deux territoires des gouvernements locaux réguliers. Dans chacun d'eux il y aura un *lieutenant gouverneur* désigné par le gouverneur général en son conseil, et qui sera chargé de l'exécution des instructions transmises par le secrétaire d'État et des mesures décidées par le gouverneur général en son conseil. Ces *lieutenants gouverneurs* seront assistés par un *conseil* de cinq membres nommés comme eux ; ils fixeront les taxes locales et municipales et promulgueront les mesures destinées à protéger les droits des personnes, la propriété, l'administration de la justice, etc. Les juges seront toutefois nommés par le gouverneur général, toujours en son conseil. Tout espace de 1,000 milles carrés contenant une population de 1,000 habitants sera érigé en district électoral par le lieutenant gouverneur et sera appelé à élire un membre pour le conseil, dont la durée du mandat sera de deux ans. Dès qu'un district électoral sera constitué, le lieutenant gouverneur et son conseil pourront établir des taxes pour les choses d'utilité locale ou municipale ; il pourra être institué dans le district une municipalité qui sera alors investie du droit de fixer les taxes pour les frais d'utilité municipale, mais la fixation des taxes pour subvenir aux frais d'utilité locale restera dans les attributions du lieutenant gouverneur et de son conseil. Dès

qu'un rôle d'impôts aura été établi, le lieutenant gouverneur et son conseil pourront faire les règlements qu'ils jugeront nécessaires pour l'éducation et l'instruction publiques, la majorité des contribuables ayant toutefois le droit d'établir telles écoles qu'ils jugeraient convenable en se conformant aux règles établies.

Dès que, dans un territoire, il y aura vingt et un membres élus, il ne sera plus procédé à d'autres élections et au lieu du conseil il sera formé une *Assemblée* jouissant des droits attribués au conseil.

Les lois les plus sévères continueront à être édictées pour empêcher la fabrication ou le commerce et l'importation des liqueurs dans les territoires.

Pour ce qui touche à l'organisation municipale et à l'éducation dans les diverses provinces de la Confédération, je m'en occuperai, s'il y a lieu, quand j'aurai eu occasion de voir les choses par moi-même dans chacune de ces provinces.

La population totale du *Dominion of Canada* est, d'après le recensement de 1871, de 3,670,577 habitants qui se répartissent ainsi qu'il suit pour les quatre provinces les plus importantes :

Ontario : 1,620,851 habitants sur une étendue de 65,097,643 acres.

Québec : 1,191,516 habitants sur une étendue de 120,018,964 acres.

Nouvelle-Écosse : 387,800 habitants sur une étendue de 13,382,063 acres.

Nouveau-Brunswick : 285,594 habitants sur une étendue de 17,393,410 acres.

Ce qui donne pour ces quatre provinces une étendue totale de 215,892,020 acres et 3,485,761 habitants.

La différence entre le chiffre total de la population et celui-ci, donne le nombre des habitants dispersés dans les autres portions de cette immense colonie; celles-ci n'en renferment donc que 184,816 seulement.

Dans la province d'*Ontario*, il y a 274,162 catholiques. On y compte 330,995 personnes appartenant à l'Église d'Angleterre; 356,502 presbytériens; 462,064 méthodistes des différentes sectes. Les quakers, les mormons, les unitaires, etc., forment le complément.

Dans la province de *Québec*, il y a 1,019,850 catholiques et 62,449 personnes appartenant à l'Église d'Angleterre. Tous les autres cultes ensemble sont représentés par le chiffre relativement minime de 109,217 individus.

Dans le *Nouveau-Brunswick*, on compte 96,010 catholiques; 70,595 baptistes des différentes sectes; 45,481 individus appartenant à l'Église d'Angleterre, Les autres cultes sont à peine représentés.

Dans la *Nouvelle-Écosse*, il y a 102,001 catholiques; 55,124 individus appartenant à l'Église d'Angleterre; 73,430 baptistes; 40,886 méthodistes; 103,539 presbytériens. Les autres cultes n'ont qu'un petit nombre d'adhérents.

D'où il résulte que les cultes les plus largement représentés dans les quatre provinces d'*Ontario*, de *Québec*, du *Nouveau-Brunswick* et de la *Nouvelle-Écosse* sont dans l'ordre :

D'abord le culte catholique avec 1,492,029 adhérents.
Puis le culte méthodiste » 567,091 »

Le culte presbytérien	avec	544,987	adhérents
L'Église d'Angleterre	»	494,049	»
Le culte baptiste	»	339,343	»

Il est curieux de constater aussi les différentes nationalités auxquelles appartiennent les divers éléments qui constituent la population de ces provinces.

Dans la première, ce sont les Irlandais au nombre de 559,442 qui dominent; puis viennent :

Les Anglais	au nombre de	439,429
Les Écossais	»	328,889
Les Allemands	»	158,608
Les Français	»	75,383
Les Indiens	»	12,978

Les Hollandais, les nègres, les Suisses, les Gallois, etc. forment le complément.

Dans la *province de Québec*, on compte :

929,817 Français
123,478 Irlandais
69,822 Anglais
49,458 Écossais
7,963 Allemands

Les Indiens, les *sauvages*, comme on les appelle en français canadien, au nombre de 6,988 et les diverses nationalités non citées de l'Europe, complètent le chiffre de la population.

Dans le *Nouveau-Brunswick* il y a :

100,643 Irlandais
83,598 Anglais
44,907 Français
40,858 Ecossais
6,004 Hollandais

Les Allemands, les noirs et les Indiens complètent le total,

Enfin dans la *Nouvelle-Ecosse* nous trouvons :

130,741 Écossais
113,520 Anglais
62,851 Irlandais
32,833 Français
31,942 Allemands

puis des nègres, des Hollandais, etc.

En somme, ce sont les Français, les Irlandais, les Anglais, les Écossais et les Allemands avec les chiffres respectifs de :

1,082,940
846,414
706,369
549,946
202,991

qui constituent la part la plus importante de la population.

L'*immigration* au Canada n'est pas actuellement considérable. Dans le courant de l'année 1875, il n'est pas venu s'établir dans les possessions anglaises du nord de l'Amérique plus de 19 à 20,000 immigrants.

L'immigration a diminué depuis 1873, année où elle a atteint son chiffre maximum qui fut de 50,050 individus.

Le système judiciaire au Canada est analogue à celui de l'Angleterre. Toutefois, il faut constater que dans la

province de Québec, au civil, l'ancienne loi française a toujours cours.

La défense du territoire et le maintien de l'ordre sont confiés à la *milice*, qui se divise en *milice active* et *milice de la réserve*.

La *milice active* se recrute au moyen d'engagements volontaires de trois ans.

En général, il se présente pour contracter cet engagement plus d'hommes qu'il n'est nécessaire. Les conditions dans lesquelles s'effectue le service varient, d'ailleurs, suivant les provinces, les districts, les cités.

Le mode de recrutement laisse à désirer. Dans bien des districts, le nombre des engagements dépend surtout de la popularité du capitaine qui, par ses efforts, son influence, peut rassembler des hommes et les maintenir réunis; si bien que, parfois, on est obligé de conserver comme capitaines des hommes populaires, mais qui sont des officiers médiocres, parce que, sans eux, la compagnie se dissoudrait.

Il est à désirer que l'initiative intelligente du général Selby Smith soit couronnée de succès, et que le mode de recrutement établi en Angleterre soit adopté.

Il y a dans le *Dominion of Canada*, 662 *compagnies d'infanterie* formant 93 bataillons, dont 12 toutefois sont provisoires, et 39 compagnies indépendantes parmi lesquelles les seules qui méritent d'être conservées sont les 3 compagnies du *Manitoba*, les 4 compagnies de la *Colombie britannique*, et les 8 compagnies du *Nouveau-Brunswick*.

Il y a sept *brigades d'artillerie de place*, se composant

de 45 *batteries* et 16 *batteries indépendantes* formant en tout 61 *batteries* d'artillerie de place.

On compte seulement 16 *batteries d'artillerie de campagne,* dont six sont armées de pièces rayées du meilleur modèle.

Les officiers et les soldats d'artillerie reçoivent leur instruction dans deux écoles spéciales établies l'une à *Kingston,* l'autre à *Québec,* et qui sont dirigées par des commandants de l'artillerie royale.

Il y a 3 *régiments de cavalerie* se composant de 18 *compagnies* et en outre 16 *compagnies indépendantes* et 3 *escadrons* indépendants (à *Québec,* à *Port-Hope,* et à *Kingston*) : en tout 40 *compagnies de cavalerie.*

La question de la remonte de la cavalerie et de l'artillerie offre au Canada comme partout de grandes difficultés, moindres pourtant dans la cavalerie, qui est une armée recherchée, et où généralement chaque cavalier fournit son cheval.

Il semble ici que, pour le service de la remonte de l'artillerie, le meilleur procédé à suivre soit d'attribuer une gratification de 10 $ par an au propriétaire du cheval porté sur les contrôles et enregistré pour un service de trois ans dans l'artillerie de campagne.

Les officiers qui suivent les cours des écoles d'artillerie du premier et du deuxième degré reçoivent une indemnité de 1 $ ou 1 $ 1/2 par jour. Mais cette allocation, qui ne couvre pas leurs frais, n'est pas suffisante, ce qui empêche beaucoup d'officiers de venir profiter de l'instruction donnée dans ces écoles. Elles sont d'ailleurs un peu trop éloignées de beaucoup de grands centres de population et on arrivera forcément à établir

des écoles du premier degré à *Montréal* et à *Toronto* par exemple, pour donner aux officiers d'artillerie et aux canonniers de ces villes populeuses et des districts avoisinants la possibilité d'acquérir l'instruction nécessaire.

Le territoire est partagé en 12 *districts militaires*, savoir : *quatre* pour la *province d'Ontario*, *trois* pour celle de *Québec*, *un* pour chacune des provinces du *Nouveau-Brunswick* de la *Nouvelle-Écosse*, de l'île du *Prince-Edward*, de *Manitoba* et de la *Colombie britannique*.

A la tête de chacun de ces districts se trouve un *deputy adjudant general* avec un état-major de brigade. A la tête de toute l'organisation se trouve, comme je l'ai dit déjà, un *officier général de l'armée anglaise* avec un *deputy adjudant general* comme chef d'état-major.

La milice active compte actuellement 43,000 hommes, c'est-à-dire un cinquième pour cent de la population. Il faut y ajouter la brigade du *Grand Trunk Railway* qui se compose de 2,128 hommes d'élite.

La milice de la réserve, divisée en 3 classes, compte 655,000 hommes, ce qui donne un total de 700,000 hommes susceptibles d'être appelés, en vertu de la loi, pour la défense du pays.

L'armement est très insuffisant. Il est vrai de dire qu'en cas de guerre on ferait venir de la métropole ce qui manque aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, actuellement il n'y a en magasin et dans les dépôts d'armes que 60,000 fusils environ. Ces fusils sont du système *Snider Enfield*, tandis qu'en Angleterre on a adopté pour l'armée les fusils *Martini Henry*. Ceux-ci reviennent à 4 $, les *Snider Enfield* ne coûtent que 2 $ 10.

C'est là la raison pour laquelle on s'en tient à ces derniers.

Chaque année il est voté une somme destinée à couvrir les dépenses des *camps d'instruction*. Quand cette somme n'est pas suffisante pour appeler tous les hommes de la milice active, on les appelle dans une proportion équitable pour chaque province, et ceux qui ne sont pas exercés une année le sont l'année suivante.

Il est probable que sous peu on sentira la nécessité d'établir pour la cavalerie et l'infanterie des écoles analogues aux écoles d'artillerie qui existent actuellement. On travaille à l'établissement d'une *École militaire de cadets* à *Kingston*.

Il y a actuellement dans le *Dominion of Canada* 3,600 milles de chemins de fer environ en exploitation; 1,100 milles sont en construction. Des contrats sont passés pour 800 milles qui ne sont pas commencés en dehors des 2,400 milles du *Pacific Railway*.

L'exportation pour l'exercice finissant au 30 juin 1875 a atteint le chiffre de 77,886,283 $; l'importation celui de 123,070,283 $. Les droits payés se sont élevés au chiffre de 15,361,382 $. Il y a là une diminution sensible sur l'année précédente.

La dette s'élève à 141,204,608 $, pour lesquels il est payé 6,122,697 $ d'intérêts. — Le revenu pour l'année 1874-1875 a été, en chiffres ronds, de 25,000,000 $.

III

Court aperçu de la géographie physique et des productions naturelles des provinces d'Ontario, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse.

Dans le bassin du Saint-Laurent et des cinq grands lacs, le pays est très ondulé. Au nord du fleuve, il présente une série de collines peu élevées, les *Wotehish Mountains* et les *Laurentides* dont la hauteur moyenne est d'environ 1,800 pieds, et au sud des ramifications des *monts Alleghanys* qui viennent se terminer au cap *Gaspé*, en face de l'île d'*Anticosti* et dont la hauteur atteint parfois jusqu'à 3,500 pieds.

Ce bassin a une superficie d'environ 530,000 milles carrés, dont 130,000 environ couverts par les eaux et dont 70,000 milles carrés appartiennent aux États-Unis.

Les *Laurentides* qui courent le long de la côte nord du *golfe du Saint-Laurent* et de la rive nord de ce fleuve à son embouchure, s'en écartent à mesure que l'on marche vers l'ouest. A hauteur de *Québec*, elles sont déjà à 30 milles environ du *Saint-Laurent*. Puis elles suivent les bords de l'*Ottawa* pendant une

centaine de milles; là elles s'ouvrent pour laisser passer cette rivière et elles descendent vers le sud. Un peu au-dessous de *Kingston*, un rameau se détache et suit à l'ouest la rive nord du *lac Ontario*, tandis que la chaîne principale s'abaisse pour livrer passage au *Saint-Laurent*, puis reparaît de l'autre côté pour se joindre aux monts *Adirondacks*.

La chaîne des *Laurentides* est formée généralement de roches granitiques ou siliceuses. Dans les vallées, le sol est le plus souvent calcaire et d'une grande fertilité. La région comprise entre les Laurentides et les ondulations qui forment la ligne de partage des eaux entre le bassin de la mer d'Hudson et celui du fleuve *Saint-Laurent*, a une superficie d'environ 200,000 milles carrés.

La plus grande partie des terres en culture se trouve dans la région située au sud de l'Ottawa. On y voit aussi des forêts considérables, de pins principalement. Au nord, la rigueur du climat ne permet pas la culture des céréales. Cette portion de la contrée restera longtemps encore sans doute couverte de forêts, et si l'exploitation s'en fait avec soin, ce sera de là que, pendant des années, on tirera le bois nécessaire à la consommation du pays et à l'exportation: Ces immenses étendues boisées ont, en outre, l'avantage d'arrêter les pluies, d'empêcher les inondations et, en tempérant l'effet des grands vents du nord, de contribuer à maintenir la température à un degré plus élevé. Ce sont là des raisons suffisantes pour que des mesures énergiques soient prises en vue de la conservation de cette grande région de forêts.

Au sud du *Saint-Laurent*, la contrée comprise entre le fleuve et les ramifications des *Alleghanys* porte le nom de *Apalachian Region;* son étendue est d'environ 30,000 milles carrés. Les roches sont à peu près identiques à celles qu'on trouve au nord du *Saint-Laurent*, mais elles sont moins résistantes et les terres cultivables sont plus riches. Les portions boisées sont considérables; quand elles sont défrichées elles sont très fertiles et donnent d'excellentes prairies où on élève un grand nombre de bestiaux et de moutons, ceux-ci spécialement en vue des laines. L'agriculture y est assez avancée et les procédés se perfectionnent peu à peu.

Les grandes plaines du Canada, ce qu'on appelle *the Champaign region* (la région des plaines) ont, d'après ce qui précède, des limites faciles à déterminer: au sud, le *Saint-Laurent* et le *lac Ontario*, au nord les *Laurentides* jusqu'au point où elles coupent la rivière *Ottawa*, puis cette rivière elle-même. Elles sont partagées en deux portions par la partie de la chaîne des Laurentides qui, depuis la rivière *Ottawa*, va se réunir aux monts *Adirondacks*.

Dans cette région, les couches inférieures sont des grès, des calcaires, des schistes. Elles sont recouvertes d'un lit d'argile, parfois de sables et de graviers, et de terre végétale. C'est une contrée très-fertile, mais dont il semble que, pour ce qui fait partie de la province de Québec, on ait abusé. Les plaines de la province d'*Ontario* sont, au contraire, les plus riches et les mieux cultivées du *Dominion*.

Le *Nouveau-Brunswick* est partagé par l'extrémité de

la chaîne des *Apalaches* en deux bassins, celui du *golfe Saint-Laurent* et celui de la *baie de Fundy*. La rivière *Saint-Jean*, dont le cours est d'environ 450 milles, qui forme plusieurs lacs et qui sert un instant de frontière entre le *Nouveau-Brunswick* et les États-Unis, est le cours d'eau le plus important du dernier bassin. Le premier est parcouru par diverses rivières dont les plus considérables sont le *Miromichi* et le *Ristigouche*.

La *Nouvelle-Écosse* est un pays montagneux où s'épanouissent les derniers contre-forts des monts *Apalachès*.

Les roches qui constituent la chaîne des montagnes du *Nouveau-Brunswick* et de la *Nouvelle-Écosse*, sont principalement le gneiss, la syénite, le porphyre, qui sont traversées par des veines de quartz aurifères dans la *Nouvelle-Écosse*.

Dans la *province d'Ontario*, on trouve de l'or, du cuivre, du plomb, de l'argent, du fer, des phosphates de chaux, du sel, du cuivre, mais la principale production minérale est l'huile de pétrole que l'on exploite à *Petrolia*, *Enniskilen* et *Lambton*.

Dans la *province de Québec*, on trouve de l'or, du cuivre, du fer, de la plombagine, de la tourbe. Ce sont les mines de cuivre qui ont le plus d'importance.

Dans le *Nouveau-Brunswick*, on trouve du cuivre, du manganèse, de l'antimoine, de la plombagine, du charbon, du sel. Le cuivre, le manganèse et le charbon sont les plus productifs.

Dans la *Nouvelle-Écosse*, ce sont le charbon et l'or qui sont la principale richesse minière de la province, mais on y trouve aussi du fer et du gypse.

Le climat dans ces diverses provinces est générale-

ment plus froid qu'il ne l'est en Europe à latitude égale, mais dans la région voisine du *Saint-Laurent*, cette moyenne plus froide de température n'influe que faiblement sur la richesse productive du sol, les grandes chaleurs de l'été compensant les froids de l'hiver.

Il n'est pas sans intérêt de connaître quelques-uns des chiffres de la production agricole.

En 1871, dans la *province d'Ontario*, 1,365,872 acres de terres en culture ont donné :

14,233,389	bushels	de blé
9,461,233	»	d'orge
22,133,958	»	d'avoine
3,148,467	»	de maïs
8,894,228	»	de seigle, sarrasin, fèves et pois.

Dans la *province de Québec*, 242,726 acres ont donné :

2,058,076	bushels	de blé
1,668,208	»	d'orge
15,116,261	»	d'avoine
603,356	»	de maïs
4,419,683	»	de seigle, sarrasin, fèves et pois, le sarrasin entrant pour 1,676,078 dans ce chiffre.

Dans le *Nouveau-Brunswick*, 18,884 acres ont donné :

304,911	bushels	de blé
70,547	»	d'orge
1,231,091	»	de sarrasin
3,044,134	»	d'avoine
27,658	»	de maïs.
68,848	»	de divers

Dans la *Nouvelle-Écosse*, 19,299 acres ont donné :

227,497	bushels	de blé
296,050	»	d'orge
234,157	»	de sarrasin
2,190,099	»	d'avoine
23,349	»	de maïs
72,190	»	de divers.

On cultive aussi dans ces quatre provinces des pommes de terre et des navets en grande quantité, et, dans les provinces d'*Ontario* et de *Québec*, on récolte du foin en abondance.

Les forêts sont une source de revenu considérable; il sera facile de s'en faire une idée lorsqu'on saura que, durant l'année 1871 par exemple, il a été débité 14,791,203 *pieds cubes* de pin blanc équarri dans la *province d'Ontario* et 8,876,060 dans la *province de Québec*.

Les pêcheries, toujours dans les quatre mêmes provinces, occupent 991 navires et 16,876 barques avec respectivement 6,984 et 25,867 matelots. Dans le courant de l'année 1871, il a été pris 628,631 quintaux de morues, 417,300 tonnes de harengs, etc., etc.

Enfin les fourrures sont aussi l'objet d'un commerce important, principalement les fourrures de castors, d'ours, de loutres, de martres, de visons, de renards, de rats musqués; et, dans la province de Québec, les fourrures de loups marins qui se rencontrent assez haut dans le Saint-Laurent.

IV

MONTRÉAL — QUÉBEC

17 FÉVRIER — 1er MARS

Départ d'Ottawa. — L'hôpital des Sœurs grises à Montréal. — Arrivée à Québec. — Benmore. — La chute de la Chaudière. — La ville de Québec. — La chute de Montmorency. — L'Université Laval. — L'hospitalité québecquoise. — L'Éducation et les Écoles dans le Bas-Canada. — Progrès considérable dans les dernières vingt-cinq années.

19 février. — Avant-hier la voie ferrée se trouvant enfin libre, je me décidai à prendre congé de lord et lady Dufferin, malgré leurs aimables instances pour m'engager à prolonger mon séjour. Je leur exprimai ma reconnaissance pour tous les gracieux témoignages d'amitié dont ils avaient bien voulu me combler et je promis à lady Dufferin que je m'arrangerais de façon à revenir à temps pour assister à la représentation d'amateurs qui doit, à la fin de mai, être donnée au palais du gouvernement. Puis, ayant fait mes adieux aux uns et aux autres, je quittai à regret cette hospitalière demeure, où tous m'avaient fait si bon accueil et je repris la route de *Montréal.*

Arrivé le même soir dans cette ville, je pensais pouvoir le lendemain faire quelques visites dont je tenais à m'acquitter, acheter ce qui me manquait pour

mon expédition de chasse projetée et repartir immédiatement pour *Québec*.

Mais la voie était encore obstruée entre cette ville et *Montréal*, et je dus remettre mon départ à ce soir. J'ai profité de ce délai forcé pour visiter le grand hôpital des sœurs grises, dont j'ai déjà eu occasion de parler.

Cet hôpital, fondé en 1747, est à la tête de revenus considérables; on y soigne plus de 600 individus, incurables, orphelins, enfants trouvés. Le nombre des enfants déposés, non dans le tour, il n'en existe pas, mais dans une chambre du rez-de-chaussée qui a une porte sur la rue et qui remplit le même office, est très grand. Il dépasse 600 par an. Mais ces pauvres êtres sont généralement, en raison du froid dont ils ont souffert, en si triste état quand on les apporte, que la mortalité qui sévit sur eux est effroyable; on n'en sauve pas plus d'un dixième. On les met en nourrice, puis quand ils sont sevrés, ils sont repris dans la maison qui, plus tard, place comme apprentis ceux qui n'ont pas été adoptés par quelque âme charitable.

L'organisation de l'hôpital est excellente. Un ordre parfait, une propreté scrupuleuse règnent partout. — Dans l'une des salles, on me montra une vieille femme de cent deux ans, avec qui j'échangeai quelques mots. Elle parlait encore assez facilement et m'assura se rappeler très bien, quoiqu'elle n'eût alors que deux ans à peine, le temps de l'attaque de Québec par les Américains, attaque qui coûta la vie à leur général Montgomery. Mais le plus agréable souvenir que j'emportai de cette visite, c'est la rencontre que j'y ai faite d'un missionnaire arrivé depuis quelques jours du nord-ouest et

qui, au printemps, ira reprendre sa vie aventureuse au milieu des sauvages de la *rivière Rouge*. Le *père Lacombe* m'a paru un homme d'une énergie rare. Fort aimable, il conte avec une verve intarissable, un esprit merveilleux et en même temps une modestie charmante ses aventures. J'espère que j'aurai la bonne fortune de le trouver quelque part dans le nord-ouest l'été prochain.

A dix heures du soir je prends le train pour Québec.

20 février. — A sept heures et demie du matin arrivé à *Point-Levi*. — Il fait un froid vif et sec, le ciel est d'une pureté incomparable. C'est ici qu'on quitte le chemin de fer pour traverser le *Saint-Laurent*. Je suis les quelques rares voyageurs qui, comme moi, se rendent à *Québec*, et, au bout de deux à trois cents pas, nous arrivons au pied des hauteurs dominant, en cet endroit, le fleuve de près de 150 pieds. Le spectacle est saisissant.

A mes pieds le Saint-Laurent large de plus de 1,200 yards ; — sur les bords, une quantité immense de glaçons de dimensions colossales, formant un enchevêtrement inextricable, immobile, tandis que, au milieu, les eaux entraînent d'autres glaçons qui semblent devoir pulvériser le petit vapeur sur lequel nous allons prendre passage ; — sur l'autre rive, une énorme masse schisteuse, escarpée, au-dessus de laquelle se dessine la silhouette sombre des murs de la citadelle ; — au pied de ce rocher, une foule d'habitations coquettement dispersées le long du rivage ; — dans le lointain, éclairées obliquement par les rayons du soleil qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon, la chaîne des *Laurentides* et la

vallée de *Saint-Charles*, avec ses maisons éparses; puis brillant comme une pierre précieuse, la *chute de Montmorency*, et plus à droite l'*île d'Orléans;* — à gauche le cours majestueux du grand fleuve et scintillant sous la lumière du matin les clochers des villages bâtis sur les deux rives; — tout cela dans un paysage revêtu d'un manteau de neige éblouissante, sur laquelle çà et là ressort brutalement la masse sombre des grands arbres verts.

Nous nous embarquons sur le petit vapeur; péniblement il chemine au milieu des glaçons; nous descendons un peu le courant, et, au bout de quelques minutes, j'aperçois la ville de Québec avec ses coupoles et ses clochers recouverts de plaques d'étain qui étincellent au soleil et lui donnent l'aspect d'une ville russe, tandis que, perchée comme l'aire d'un aigle sur son rocher, avec ses remparts, ses maisons d'architecture ancienne, elle fait songer involontairement à ces vieilles cités normandes du XIIIe siècle, aux rues étroites, tortueuses et rapides, ou encore à quelques-unes de ces antiques villes d'Allemagne, qui ont si bien conservé leur caractère du moyen âge.

Je débarque, et, chose rare, digne d'être notée, je n'éprouve pas de déception en traversant la ville basse, puis la ville haute, dans un traîneau qui bientôt me dépose à la porte de l'*hôtel d'Albion*.

A mon arrivée, on me remet une lettre du colonel *Rhodes*, me prévenant qu'à onze heures son traîneau viendra me prendre pour me mener à la campagne, chez lui, où il m'invite pour quarante-huit heures. En effet, à l'heure dite, le traîneau arrive et je pars.

Le chemin est pittoresque. Après avoir traversé une partie de la ville, en remontant à l'ouest parallèlement au *Saint-Laurent*, je passe devant la porte récemment reconstruite où *Montcalm* fut blessé mortellement en 1759, devant deux tours avancées qui furent bâties au commencement du siècle et faisaient partie du système de défense, devant la prison, et j'arrive aux *Plaines d'Abraham*, où se livra la bataille du 13 septembre 1759. Le conducteur du traîneau me montre le monument élevé à la mémoire de *Montcalm* et à celle de *Wolfe*, qui trouva une mort glorieuse dans son triomphe, et, après avoir passé devant une série de jolies villas, j'arrive à *Benmore*, la résidence du colonel.

Reçu comme un ami de longue date, après le lunch je vais visiter la ferme et les serres qui, chose très curieuse, sont à demi sous terre et que recouvre une couche épaisse de neige. Là, il semble, en entrant, qu'on soit transporté sous un autre climat. Tout l'hiver, dans la ferme, les bestiaux donnent du lait, les poules pondent et se reproduisent. Je vois des cochons de lait et des veaux nés il y a quinze jours à peine. Les serres, très étendues, sont, les unes, réservées à la culture maraîchère, et on y trouve pendant tout l'hiver certains légumes et des salades fraîches; les autres sont consacrées aux fleurs qui servent à parer les Canadiennes; les belles de Boston y ont aussi parfois recours. Les produits de la ferme du colonel se vendent non seulement à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Toronto, mais jusqu'à Boston et à New-York.

Tout est conduit d'une façon très pratique, le luxe

n'y a aucune place. C'est un Français du département du Doubs qui dirige la ferme.

Cette intéressante visite terminée, nous nous rendons chez le lieutenant gouverneur, *M. Caron ;* il habite à un mille et demi environ de *Benmore*, c'est-à-dire à peu près à moitié chemin entre la propriété du colonel et la ville, une jolie villa dans un parc d'une certaine étendue et que j'ai longé en venant ce matin. Cette villa, qui autrefois était l'habitation du *gouverneur général*, n'offre rien de particulier comme architecture, mais elle occupe une situation ravissante et des fenêtres du salon on jouit d'une très belle vue sur le *Saint-Laurent*. M. Caron n'y étant pas, nous fûmes reçus par deux de ses filles, et après une courte visite nous reprîmes le chemin de *Benmore*.

21 février. — Le colonel m'a proposé hier soir de me mener ce matin voir, à quelques milles de distance, une chute fort belle portant, comme celle d'*Ottawa*, le nom de *Chute de la Chaudière*. J'ai accepté, et d'assez bonne heure dans la matinée nous nous mettons en route dans un léger traîneau. Remontant pendant quelque temps la rive gauche du fleuve, nous passons au *Cap Rouge*, où il est question d'établir un pont plus tard, puis, nous engageant sur la glace, nous traversons, en suivant un chemin jalonné au milieu des blocs énormes apportés par le courant et qui, au moment où le fleuve s'est pris, se sont trouvés immobilisés. Le chemin décrit des méandres sans nombre au milieu de cet immense entassement de neiges et de glaces s'irisant, au contact de la lumière d'un brillant soleil d'hiver, de

mille couleurs d'un bleu rosé, ou d'un vert clair que nul pinceau ne saurait rendre ; c'est d'un joli coup d'œil vraiment.

Parvenus sur l'autre rive, nous cheminons encore environ un mille et demi en traîneau ; puis, laissant notre véhicule près d'une petite maison isolée, nous nous dirigeons à pied vers la chute de la *Chaudière*. Malheureusement nous avons négligé de prendre nos raquettes et ce n'est pas sans peine que nous arrivons, après avoir, à plusieurs reprises, enfoncé jusqu'à mi-corps dans la neige. Des hauteurs dominant la rivière au-dessus de la chute on a une belle vue, mais on en a une plus belle encore si on descend jusque sur la rivière ; de là on peut voir la chute se développer dans toute sa largeur qui paraît être d'au moins 350 pieds. L'eau tombe d'environ 150 pieds de hauteur en trois masses séparées par d'énormes rochers. Cette eau est presque entièrement gelée en hiver. Dès les premiers froids l'embrun des chutes, si on peut employer cette expression marine, s'est gelé aussi à mesure qu'il se produisait, et à côté des grandes stalactites de glace il a donné naissance à d'autres d'une finesse, d'une légèreté qui tiennent du prodige. Le spectacle vaut largement la peine que nous avons prise pour nous y rendre.

La chute de la *Chaudière* est formée par une rivière du même nom qui prend son origine dans le lac *Mégantic*, près de la frontière du *Maine*, et, coulant du sud au nord, vient se jeter dans le *Saint-Laurent*. Le chemin de fer passe à une portée de fusil à peine de cette chute, qu'on n'a pas eu l'idée encore,

malgré cette facilité des moyens de transport, d'utiliser comme force motrice.

En revenant sur la rive droite du *Saint-Laurent*, je retrouve ce panorama qui m'avait frappé en arrivant à *Point-Levi*, peut-être même plus étendu encore. Une fois le fleuve traversé, nous redescendons en suivant la rive gauche un peu plus bas que *Benmore* jusqu'à *Sillery*, joli village sur les bords de l'eau et où j'aperçois un nombre considérable de chantiers de bois; il y est, paraît-il, déployé une activité très grande durant la période de l'année où la navigation est ouverte. Ce village fut fondé par le chevalier *Brûlart de Sillery*, et les jésuites vinrent s'y établir dès le temps de *Marie de Médicis*.

A deux heures, quittant *Benmore*, je rentrais à *Québec* par une route s'écartant un peu de celle que j'avais prise la veille et que je laissai sur ma droite. Cela me fit passer au pied de la colonne élevée en mémoire de la bataille de de *Sainte-Foy*, où les Français, commandés par le *chevalier de Lévis*, furent victorieux sur les Anglais, commandés par *Murray* (1760). Cette colonne est surmontée d'une statue de Bellone, offerte par l'empereur Napoléon III. La route, jusqu'à Québec même, suit ensuite les hauteurs qui dominent la vallée *Saint-Charles*, limitée à l'horizon par une chaîne de collines élevées et au fond de laquelle se dessine le cours de la rivière portant aussi le nom de *Saint-Charles*, et dont les bords, au point où elle se jette dans le *Saint-Laurent*, sont couverts de chantiers de construction de navires.

Je profite des quelques heures de jour qui me restent pour parcourir la ville au hasard, et j'arrive ainsi à la

terrasse située sur l'emplacement où se trouvait l'ancien château bâti par *Champlain*. Elle a reçu le nom de *Durham Terrace* et est à 200 ou 250 pieds au-dessus de la rivière. Ce doit être sans doute le rendez-vous des promeneurs au printemps, pendant les belles soirées de l'été et en automne, mais il y fait en hiver, même lorsque le temps est beau, un froid glacial qui les éloigne, car je suis seul à jouir de la vue, aussi admirable, aussi étendue que celle qu'on a de la rive opposée du *Saint-Laurent*. Toutefois la basse ville que je vois à mes pieds avec ses rues étroites, tortueuses, le mouvement des passants apporte un élément de contraste frappant, manquant ailleurs, avec la solitude régnant dans tous les autres points de l'immense paysage d'hiver qui se déroule devant moi.

J'aperçois la citadelle qui domine la terrasse. Je m'y rends en quittant celle-ci. Accompagné par un des artilleurs de garde, j'en visite les diverses parties. *Québec* a été appelée le *Gibraltar du Canada* et mérite ce nom, car il y aurait, il semble, peu de chose à faire pour rendre la place imprenable ; mais encore faudrait-il que ce fût fait.

Quant à la vieille citadelle, ses bastions, en dépit de la présence de quelques pièces Armstrong et autres, comme les antiques remparts de la ville qu'ils commandent, reportent l'esprit vers d'autres temps et d'autres mœurs, et ne laissent pas que de produire une très bizarre impression.

Dans la citadelle est établie une des deux écoles d'artillerie de la milice dont j'ai déjà fait mention. Cette école se compose d'une batterie d'environ 150 hommes

qui contractent un engagement de trois ans. Ils reçoivent une paye de 50 cents par jour, sur lesquels 15 cents sont retenus pour l'ordinaire. En dehors des exercices journaliers, ils ont deux heures de cours; ces cours se font exclusivement en anglais, ce qui est au moins étrange dans un corps où bon nombre des hommes sont des Canadiens français dont quelques-uns ne savent pas un mot d'anglais; tel est, du moins, le cas du soldat qui m'a servi de guide.

La nuit venant, je rentre à mon hôtel par la *place du Marché*, à laquelle les vieux bâtiments du collége des Jésuites donnent un certain cachet et par la rue *Saint-Jean*, où je suis tout surpris de trouver une foule de promeneurs soit à pied, soit en traîneaux. Les habitants de Québec aiment à passer les belles journées hors de chez eux, à profiter des jolies promenades qu'on trouve aux environs de la ville. La rue *Saint-Jean* n'est pas large, il est vrai, mais à certaines heures où le monde élégant s'y donne rendez-vous, elle devient impraticable.

La population de Québec est d'environ 60,000 âmes. Son commerce principal est le commerce des bois, qui donne lieu à des affaires pour un chiffre s'élevant annuellement à environ 6,000,000 de dollars. On y construit aussi beaucoup de navires, et c'est le centre d'un marché de grains assez considérable. *Québec* est situé à 175 milles environ de *Montréal* et à 400 milles du golfe du Saint-Laurent. Les plus gros navires peuvent venir aborder à ses quais.

22 février. — Comme je ne compte rester que quarante-huit heures à Québec et que dans la matinée je ne puis guère visiter les curiosités de la ville, je me

décide à aller de bonne heure voir de près la chute tant vantée de *Montmorency*, à 8 milles de distance environ. Le temps n'est pas favorable et me rappelle celui que j'ai eu lorsque je suis allé aux rapides de *Lachine*.

Cette fois, c'est en allant que le vent souffle dans mon dos et le trajet s'effectue rapidement dans l'excellent traîneau du propriétaire de mon hôtel, *M. Kirwin*. Je traverse la rivière *Saint-Charles*, les chantiers de construction de navires, actuellement sans ouvriers, puis une grande plaine ondulée, parsemée de petites maisons en pierres, propres et bien construites. Je passe devant l'asile de *Beauport*, qui n'est pas encore achevé, dans le village du même nom, et enfin j'arrive, après avoir traversé la rivière de *Montmorency*, à une petite auberge située à un demi-mille environ de la chute.

Ce n'est qu'à prix d'or que je parviens à trouver un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui consent à me guider jusque-là. Cheminant péniblement dans la neige, dans laquelle nous enfonçons à chaque pas, nous atteignons le bord de l'abîme; la vue est fort belle. Québec, qu'on aperçoit dans le lointain, avec ses maisons étagées, produit un grand effet. La chute que l'on a au-dessous de soi peut avoir à peu près 300 pieds de haut. La nappe d'eau, dont une partie est transformée en glaçons, doit avoir 50 ou 60 pieds de largeur. L'embrun qui se gèle en tombant forme au pied de la cascade un cône énorme de glace dont la hauteur varie, mais qui aujourd'hui a au moins 150 pieds. Ordinairement par le beau temps et en prenant par le pied du *Montmorency Fall* il est facile d'arriver à ce cône de

glace, sur lequel les habitants de *Québec* viennent se livrer aux plaisirs du *taboggining*. Quand, par un grand vent et des tourbillons de neige, on cherche à gagner le pied du cône en descendant des crêtes qui le surplombent, l'opération est moins aisée : je l'éprouve à mes dépens.

Le *Montmorency Fall* offre une particularité assez curieuse : une grande portion des eaux ne rejoint pas directement le *Saint-Laurent*. Elles disparaissent dans un gouffre dont on n'a jamais pu découvrir l'issue; bien que maintes fois on ait jeté du haut de la chute des pièces de bois, elles n'ont jamais été retrouvées.

Revenu à la petite auberge où j'ai laissé mon traîneau, je me hâte de faire atteler et de reprendre le chemin de Québec. Mais par deux fois nous nous écartons du chemin, les poteaux et les branches d'arbres plantés de distance en distance pour le jalonner ayant été renversés par la tourmente, et par deux fois nous versons. C'est chose d'ailleurs fort ordinaire ici; on se contente de relever le traîneau, de se secouer et on reprend tranquillement sa route. Ainsi nous fîmes, mon conducteur et moi, et vers deux heures nous rentrions à l'hôtel.

Un mot m'y attendait de Mgr Cazeau, vicaire général, pour lequel il m'avait été donné une lettre d'introduction, et qui se mettait aimablement à ma disposition pour visiter l'*Université Laval* et les *Séminaires* dans la journée.

A l'heure indiquée, je vais à l'archevêché et j'y trouve Mgr Cazeau, avec lequel je me rends d'abord aux séminaires, puis à l'université.

Le grand séminaire fut fondé en 1663 par *Mgr de Laval-Montmorency*, premier évêque du Canada, et possède des biens fonciers considérables, dont une partie lui fut léguée par son fondateur. C'est en 1678 que fut posée la première pierre de l'édifice actuel. Il a aujourd'hui une façade de plus de 650 pieds.

En 1852, le séminaire fonda l'*Université Laval*, à qui une charte royale fut accordée la même année par la reine Victoria, et l'année suivante le pape donna au *visiteur de l'Université, Mgr Taschereau*, archevêque de Québec, l'autorisation de conférer les degrés ordinaires en théologie.

Le supérieur du séminaire est de droit le *recteur de l'Université*. Le conseil se compose des directeurs des séminaires de Québec et des trois plus anciens professeurs de chaque faculté. Ces facultés sont au nombre de quatre : facultés de théologie, de droit, de médecine et des arts. Les professeurs de théologie sont nommés par l'archevêque de Québec, les autres sont nommés par le conseil.

L'enseignement est donné par des *professeurs titulaires*, des *professeurs agrégés* et des *professeurs chargés de cours;* on n'exige pas d'eux qu'ils appartiennent à la religion catholique. Actuellement le doyen est un protestant.

La durée des cours est :

A la faculté de théologie de	4 ans.
A la faculté de droit de	3 ans.
A la faculté de médecine de	4 ans.

L'enseignement de la faculté des arts n'est pas encore entièrement organisé. Cette faculté ne donne actuelle-

ment qu'un seul degré, celui de bachelier, mais il y a trois baccalauréats: les baccalauréat ès arts, ès lettres, ès sciences.

Il est fait des cours particuliers embrassant la philosophie, les mathématiques, la physique, la géologie, l'architecture, et des cours publics dont les sujets sont variés, mais choisis parmi ceux qui peuvent offrir le plus d'utilité.

Des cours pratiques sont faits aux élèves en médecine. En dehors des leçons de clinique données à l'hôpital de la marine et à l'Hôtel-Dieu, ils ont au dispensaire des leçons de clinique facultatives et d'autres obligatoires pour les maladies des yeux et des oreilles. A la *Morgue*, il leur est donné des leçons de médecine légale.

La faculté de médecine possède des collections très complètes d'anatomie, de pièces artificielles, de pathologie, etc.

De la faculté des arts dépendent des musées de minéralogie, de zoologie, de botanique, de zoologie, d'ethnologie et de peinture. Ce dernier renferme quelques toiles assez bonnes du Tintoret, de Simon Vouet, etc.

Les élèves, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent, peuvent suivre les cours de l'université et y prendre leurs degrés. Ils ne sont soumis qu'à certaines conditions de moralité.

L'université possède une bibliothèque de 60,000 volumes, ouverte tous les jours, excepté les dimanches, aux professeurs et aux élèves.

Dans les bâtiments du séminaire, mais dans une partie indépendante, est établi un pensionnat pour les élèves de l'université qui voudraient en profiter. Catholiques

et protestants y sont admis. Naturellement les pensionnaires sont astreints à l'observation d'un règlement.

L'année scolaire, au petit et au grand séminaire, est de dix mois. Il y a des externes. La durée des études au petit séminaire est de neuf ans.

Le nombre total des jeunes gens qui reçoivent leur instruction aux séminaires et à l'université est d'environ 600, dont un tiers sont pensionnaires.

Ces renseignements, je les dois au recteur de l'Académie, M. l'abbé *Hamel*, qui voulut bien nous accompagner dans notre visite. J'ai cru qu'il était utile de les consigner ici, parce qu'ils montrent dans quel esprit libéral l'université Laval a été établie et comment ses fondateurs ont mis en pratique les principes de la liberté religieuse.

23 février. — Profitant de la dernière journée que je compte passer à Québec, je vais visiter la cathédrale et l'église du couvent des Ursulines.

La cathédrale, fondée en 1647 par Mgr de Laval, fut détruite au bombardement de 1759, puis reconstruite. Son architecture n'offre rien de remarquable. Dans l'intérieur, quelques tableaux à signaler, deux entre autres, de *Restout*, et un *Christ en croix*, attribué à *Van Dyck*.

Le couvent des Ursulines, fondé en 1639, couvre une étendue de terrain considérable. Les religieuses s'y vouent à l'éducation des jeunes filles. La chapelle, dépourvue d'architecture, contient quelques toiles de valeur, entre autres, au-dessus de la porte d'entrée, un très-beau *Philippe de Champagne*. C'est dans cette chapelle que se trouve le tombeau de *Montcalm*, avec une

inscription faite en 1763 à l'Académie française, inscription qui ne fut pas utilisée alors, mais qu'on retrouva plus tard et qui fut gravée sur le monument actuel, élevé en 1859.

Le chapelain montre dans une cage en verre le crâne de l'illustre soldat.

En rentrant à l'hôtel je trouve *M. Mac-Nab*, venu pour se joindre à moi dans mon expédition pour chasser les caribous. Nous partirons demain matin par le train de six heures pour *Rivière du Loup*, où doivent m'attendre les Indiens auxquels j'ai fait donner rendez-vous; mais d'abord nous commençons par aller passer notre soirée à un bal donné par Mrs. L***, dans une jolie villa qu'elle habite près de celle du colonel Rhodes.

Très réussi ce bal. Il semble qu'à *Québec* les vieilles traditions d'urbanité et de politesse de l'ancienne société française se soient conservées intactes. Les hommes sont d'une amabilité rare au temps où nous vivons; quant aux femmes et aux jeunes filles, elles ont une conversation spirituelle, vive, animée, et elles sont douées au plus haut degré de cette grâce libre et charmante qui semble particulière aux Canadiennes et que j'ai remarquée déjà à *Montréal* et à *Ottawa*.

C'est avec peine qu'en pensant à notre départ matinal nous nous décidons, vers trois heures du matin, M. Mac-Nab et moi, à nous retirer. Le froid me semble si intense, tandis que nous effectuons notre retour à l'hôtel, qu'en descendant de traîneau je consulte mon thermomètre suspendu à ma fenêtre. Je constate qu'il marque — 30° F. Notre expédition s'annonce bien.

24 février. — Dès six heures du matin nous nous hâ-

tons de gagner le quai d'embarquement afin de prendre le bateau qui doit nous conduire à *Point-Lévi*, pour le train. Quand nous arrivons, on nous annonce que, par suite du froid de la nuit, ce matin le fleuve se trouve pris et qu'on ne pourra pas ouvrir de passage avant une heure assez avancée. Nous n'avons pas autre chose à faire que de rentrer à notre hôtel, où nous serons prévenus s'il nous est possible d'effectuer notre départ. A midi, on nous annonce que le passage jusqu'à *Point-Lévi* est ouvert, mais que tous les trains sont interceptés par la neige. Nous sommes bloqués dans *Québec*.

25 février — *1er mars*. — Le renom d'hospitalité des Québecquois est certes bien mérité. Spontanée, gracieuse, cette hospitalité s'offre aussitôt que la moindre occasion se présente. A peine le bruit se fut-il répandu que le service du chemin de fer était interrompu, que toutes les personnes avec qui j'avais lié connaissance sachant que je n'avais pu partir, s'empressèrent de m'inviter. Toutes les portes s'ouvrirent devant moi; je fus convié à tous les plaisirs, à toutes les fêtes, au bal chez Mrs. V***, au Skating et au Curling rinks, à la promenade du *Tandem-club*, dans le traîneau attelé en tandem de M. F. S., etc., etc.

Je garderai toujours le plus aimable souvenir du gracieux accueil que j'ai trouvé auprès de mesdames F. S., R., C. S., de misses A. G., B., R., et de tant d'autres.

Grâce à l'obligeance de quelques personnes en mesure de me renseigner, j'ai pu, entre temps, recueillir des notions assez complètes sur le système adopté dans le *Bas-Canada* pour l'éducation et les écoles.

Par décret de la reine, les biens et les propriétés des jésuites dans le Bas-Canada ont servi à constituer un fonds qui a reçu le nom de *fonds de placement pour l'Éducation supérieure*. Les revenus de ces fonds sont sous le contrôle et la règie du gouverneur, assisté de son conseil.

Une portion des revenus est répartie entre les universités, les colléges, séminaires, académies et établissements d'éducation autres que les écoles élémentaires ordinaires, dans des proportions déterminées par le gouverneur dans son conseil. Cette répartition est opérée par les soins d'un *surintendant de l'Éducation pour le Bas-Canada*, nommé par le gouverneur. Ce surintendant reçoit 4,000 $ par an de traitement personnel et 1,600 $ pour payer les employés dont il peut avoir besoin. Au lieu du surintendant, il peut y avoir un *ministre de l'instruction publique pour le Bas-Canada*. Il est nommé par le gouverneur, qui reste juge de l'opportunité de cette mesure.

Le ministre, en dehors des fonctions attribués au surintendant, s'occupe de la création des musées, des bibliothèques, des associations artistiques, littéraires et scientifiques, des encouragements qu'on peut leur donner. Il pourvoit à l'établissement des écoles d'adultes, pour les ouvriers, etc.; il recueille et publie les statistiques qui ont rapport à l'instruction publique. Il est membre du conseil exécutif et est éligible à l'Assemblée législative.

Une autre portion des revenus du *fonds de placement pour l'Éducation supérieure* peut être affectée à des secours pour l'établissement des bibliothèques de paroisse,

mais toujours suivant ce qui aura été ordonné par le gouverneur dans son conseil.

Celui-ci peut enfin, toujours dans les mêmes conditions, ordonner qu'une partie des revenus soit employée pour établir des *Écoles normales* destinées à former des instituteurs pour les *écoles communes* ou pour mettre les instituteurs à même de suivre les cours des écoles normales. Ces écoles normales sont actuellement au nombre de trois, deux sont catholiques et une protestante.

Il y a un *conseil d'Instruction publique*, dont les membres sont nommés par le gouverneur et dont le surintendant ou le ministre font partie. Ce conseil, composé de onze membres au moins et de quinze au plus, nomme son président, promulgue les règlements, prescrit les cours qui devront être faits, choisit les livres, cartes, etc., qui devront être employés, peut retirer les brevets de capacité aux instituteurs, les révoquer, etc.

Dans les colléges, séminaires et autres établissements où est donnée une éducation classique ou industrielle, les études sont un peu plus fortes que dans les établissements correspondants de la *province Ontario*, les *High Schools*.

Les élèves sont aussi plus nombreux; les internes forment la majorité.

D'après le recensement de 1873 dans les établissements catholiques, il y avait 5,586 élèves mâles. Dans les établissements protestants il y avait 820 garçons et 172 filles. Les jeunes filles catholiques reçoivent leur instruction généralement dans des couvents, dont l'un des principaux est le couvent des Ursulines. Souvent

dans ces couvents on envoie des jeunes filles protestantes, dont les croyances sont toujours absolument respectées.

Dans chaque municipalité, il y a une ou plusieurs *écoles communes* pour l'instruction élémentaire de la jeunesse. Elles sont sous la surveillance des *commissaires d'école*, ou, s'il est établi des *écoles dissidentes*, sous la direction des *syndics* de ces écoles. Les *municipalités* sont divisées en *arrondissements d'école*, suivant les besoins de la population, et il y a une école dans chaque arrondissement.

Chaque année, dans les municipalités, il est tenu une assemblée générale de tous les propriétaires de biens-fonds et des habitants tenant *feu et lieu*, pour l'élection des commissaires d'école, en remplacement de ceux dont le mandat est expiré. Ce mandat est de trois ans.

Les commissaires d'école dans chaque municipalité forment une corporation et sont habiles à faire tout ce que, dans la limite de ses attributions, un corps politique constitué peut et doit faire.

Si, dans une municipalité, une partie des habitants professant une religion différente de celle de la majorité, le désire, elle nomme *trois syndics* qui jouent, vis-à-vis de l'*école dissidente* qui est alors formée, le même rôle que les commissaires d'école vis-à-vis de l'*école commune*. Ces syndics reçoivent directement du ministre ou du surintendant, ou des mains des commissaires d'école, leur part des fonds destinés aux écoles, en proportion du chiffre de la population dissidente qu'ils représentent.

Les commissaires d'école et les syndics choisissent

parmi eux un président et nomment un secrétaire trésorier. Ils administrent les biens meubles et immeubles des écoles, veillent à l'entretien et à la réparation des bâtiments. S'il est nécessaire d'acheter une maison d'école ou d'en construire une, ils décident si elle doit être achetée ou construite par les habitants de l'arrondissement d'école ou par tous les habitants de la municipalité. Ils peuvent imposer une taxe spéciale dans tel arrondissement d'école pour l'achat ou la construction d'une maison d'école dans cet arrondissement.

Ils nomment les instituteurs, règlent les cours d'études, jugent toute contestation entre les écoles et les tiers, fixent la rétribution mensuelle qui, pendant les huit mois de l'année scolaire, doit être payée au secrétaire trésorier par chaque enfant en âge de fréquenter l'école, en sus de la cotisation fixée et prélevée pour l'arrondissement d'école.

Cette rétribution ne doit pas dépasser 40 cents, ni être inférieure à 5 cents. Elle ne peut être exigée des indigents, ni pour les enfants aveugles, sourds-muets, etc., ni pour ceux qui fréquentent un collége ou un lycée, ou une académie, etc.

Si, dans un arrondissement d'école, il est établi une école spéciale de filles, elle est assimilée à une école ordinaire. Une communauté religieuse pour l'éducation élémentaire des filles, établie dans un arrondissement d'école, peut, en se soumettant au contrôle des commissaires d'école ou des syndics, jouir de tous les droits accordés aux écoles communes.

Les commissaires et les syndics nomment un certain nombre d'entre eux pour visiter, au moins une fois

tous les six mois, chaque école, et faire un rapport qui est communiqué au surintendant ou au ministre. Ils font prélever, par voie de répartition et de cotisation, dans chaque municipalité, une somme au moins égale à celle allouée à cette municipalité sur le *fonds commun des écoles* qui provient d'une *allocation législative*. La cotisation est répartie proportionnellement sur toutes les propriétés foncières imposables de la municipalité.

Les sommes constituant le *fonds des écoles communes du Bas-Canada* sont déposées dans une banque désignée par le gouverneur en son conseil, par le surintendant ou le ministre, qui les reçoit du receveur général et qui les répartit entre les diverses municipalités. Dans certains cas, il peut refuser l'allocation à telle ou telle municipalité; il peut aussi réserver une certaine somme pour les écoles communes des municipalités pauvres à titre d'aide spéciale, ou pour soutenir un journal d'instruction publique, ou pour augmenter le fonds de la caisse de retraite des instituteurs.

A *Québec* et à *Montréal*, il y a un bureau d'examinateurs composé de *quatorze* personnes choisies d'une façon aussi juste et équitable que possible parmi les différents cultes et nommées par le gouverneur. Elles sont chargées d'examiner les instituteurs et de leur délivrer des brevets de capacité.

Dans quelques districts, il y a aussi des bureaux d'examinateurs nommés par le gouverneur, mais qui n'ont pouvoir de délivrer ou de refuser des brevets qu'aux instituteurs de ces districts.

Le gouverneur peut aussi constituer temporairement de ces bureaux dans un comté quelconque.

Les instituteurs des écoles communes élémentaires doivent pouvoir enseigner la lecture, l'écriture, les éléments de grammaire, de géographie et d'arithmétique.

Le gouverneur en son conseil peut adopter toutes les mesures nécessaires pour l'établissement d'*écoles modèles* et ordonner que, sur les fonds de revenu, une certaine somme soit affectée à cet objet. Les commissaires ou syndics peuvent exiger une rétribution mensuelle plus élevée dans les écoles modèles. Cette rétribution ne fait pas partie du fonds des écoles, mais elle est payée directement à l'instituteur, à moins toutefois de convention autre.

Les instituteurs des écoles modèles doivent, en dehors des connaissances exigées des instituteurs des écoles communes ordinaires, pouvoir enseigner la grammaire, l'analyse des parties du discours, l'arithmétique, la tenue des livres, la géographie, le dessin linéaire, l'arpentage.

Les prêtres, les ministres de différents cultes et les personnes faisant partie d'un corps religieux voué à l'enseignement, sont exempts de l'examen devant un bureau, quel qu'il soit.

Les femmes et les jeunes personnes qui ne font pas partie d'une communauté religieuse et qui désirent devenir institutrices dans une école commune, subissent les examens ordinaires.

Dans certaines de ces écoles communes, j'ai vu des jeunes filles de dix-sept et dix-huit ans remplissant leurs fonctions d'une façon remarquable. L'expérience semble prouver qu'il y a un grand avantage à confier l'éduca-

tion primaire à des femmes. En raison des soins qu'elles peuvent donner aux jeunes enfants, on peut remettre ceux-ci plus tôt entre leurs mains.

Le gouverneur peut nommer des *inspecteurs* des écoles communes, qui doivent tous les trois mois adresser un rapport au ministre ou au surintendant. Ils sont payés sur le revenu des fonds pour l'éducation supérieure.

Une fois par an au moins, et plus souvent s'il est nécessaire, les écoles communes sont visitées par l'un des *visiteurs* de la municipalité. Sous cette appellation, on comprend les membres résidents du clergé, les juges de la cour du banc de la reine et de la cour supérieure, les membres de la législature, les juges de paix, le maire, le préfet de la municipalité, les colonels, lieutenants-colonels, majors et le plus ancien capitaine de la milice résidant dans la localité.

Une amende, variant entre 5 et 10 $, peut être infligée à quiconque est appelé à accepter une des charges ou à remplir une des fonctions dont il a été parlé ci-dessus et qui refuse ou ne remplit pas son office.

A *Québec* et à *Montréal* on n'impose pas de taxe spéciale pour les écoles, mais le trésorier de la cité paye sur les fonds de la ville la somme voulue. Il n'est, d'ailleurs, alloué à ces deux villes qu'une partie de la somme qui devrait leur être allouée sur les fonds votés par la législature, si on avait égard à la population.

Les *fabriques* peuvent acquérir des biens pour soutenir les écoles fondées et établies par elles. Ces écoles sont soumises à certains règlements. Ainsi, chaque année, en un jour fixé par écrit et à l'avance, il doit être rendu

compte à une assemblée des habitants tenant *feu et lieu* dans la paroisse de ce qui a été fait pendant l'année scolaire.

La fabrique et les commissaires d'école d'une paroisse peuvent s'entendre et réunir, pour une ou plusieurs années, les écoles de fabrique aux écoles tenues en vertu de la loi sur les écoles communes.

Il existe encore dans le *Bas-Canada* des écoles de *fondation royale*.

Le gouverneur nomme les syndics de ces écoles. Ces syndics forment un corps politique constitué sous le nom de : *Institution royale pour l'avancement des sciences*. Ils administrent les biens appartenant aux institutions de fondation royale. Le président est nommé par le gouverneur.

Enfin, en dehors de l'*Université Laval*, il y a deux autres universités organisées dans la province de *Québec :* l'université *Mac-Gill* et l'université de *Bishop College*.

La première, à *Montréal*, a été fondée par un marchand de cette ville, *James Mac-Gill*. C'est une université protestante, mais où les étudiants de toute religion sont admis. Il y quatre facultés : une faculté des lettres, une de sciences, une autre de médecine et une de droit.

L'université de *Bishop College*, à *Lennoxville*, fondée à l'origine comme collége de théologie par l'Église d'Angleterre, a été par la suite réorganisée sur des bases plus larges, et en 1853 a reçu, par charte royale, le pouvoir de conférer les grades universitaires.

Les progrès de l'éducation dans le *Bas-Canada* depuis

vingt-cinq ans sont considérables. Les chiffres suivants permettront d'en juger :

	Population	Nombre d'institutions	Nombre d'élèves
1853.....	890,261	2,352	108,284
1873.....	1,191,575	4,237	226,719

V

DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC.

2-28 MARS.

De Québec à Rivière du Loup. — Rivière du Loup et ses environs. — Les habitants et leur caractère. — La propriété dans le Bas-Canada. — Chasse au caribou. — Retour à Rivière du Loup. — Organisation municipale dans le Bas-Canada. — Expédition au lac de Temiscouata et à la rivière Cabano. — Aspect du pays. — Avenir de l'industrie dans la province de Québec. — De Rivière du Loup à Québec en traîneau.

2 mars. — A six heures et demie du matin je quitte avec Mac-Nab la bonne ville de *Québec*, en route pour *Rivière du Loup*. Le temps est superbe et le soleil levant qui éclaire la haute ville, les sommets des collines environnantes, et laisse les fonds dans l'ombre, donne au paysage un relief étonnant. Le *Saint-Laurent* une fois traversé, nous prenons le chemin de fer à *Point-Levi* et bientôt, un peu au-dessus de la chute de la *Chaudière*, nous arrivons au point où l'embranchement de Québec rejoint la ligne principale du *Grand Trunk Railway*. Le train, arrivé de *Montréal*, attend les voyageurs de *Québec;* nous y montons et il reprend sa course

vers l'est. Il suit, en côtoyant parfois le *Saint-Laurent*, le fond de la vallée. Une épaisse couche de neige couvre tout le pays, dont naturellement l'aspect général est sévère, bien que ce soit, au dire de mon compagnon, une des parties les mieux cultivées du *Bas-Canada*. Les sommets des poteaux de clôture des champs qui, de tous côtés, émergent de la neige, le prouvent d'ailleurs assez.

Au bout d'une cinquantaine de milles, la voie ferrée se rapproche beaucoup du fleuve. A *Saint-Thomas*, où elle traverse la *Rivière du Sud*, nous apercevons une quantité de petites îles qui se détachent au milieu des glaces du *Saint-Laurent*, et dans le lointain, sur la rive opposée, les hauteurs du *cap Tourmente*, dans les environs duquel, paraît-il, de légères oscillations de tremblement de terre se font fréquemment sentir. Nous passons à l'*Islet*, en face de deux îles assez grandes, l'*Ile aux Oies* et l'*Ile aux Grues*, puis à *Saint-Paschal*, qui sert de station à *Kamouraska*, un des lieux de rendez-vous de la société canadienne en été, et, vers quatre heures du soir, nous débarquons à *Rivière du Loup*, à 126 milles environ de *Québec*.

C'est un charmant village de 12 à 1,500 âmes, coquettement bâti sur le flanc d'une colline sur les bords du *Saint-Laurent*, large ici de près de 18 milles. Au pied de la colline coule la *Rivière du Loup*, qui vient se jeter dans le fleuve. Mac-Nab est possesseur dans le village d'une petite maison en bois extérieurement ne différant pas des maisons voisines. Elle lui sert surtout de dépôt et de point de ravitaillement pour ses chasses ou ses pêches sur le *Saint-Laurent*. L'intérieur

est curieusement orné de trophées de toute espèce, fourrures, bois de mooses, de caribous, etc. C'est le lieu de rendez-vous qui a été fixé aux Indiens avec lesquels nous devons faire notre expédition. A notre grand désappointement, nous apprenons qu'ils ne sont pas arrivés encore ; sans doute ils auront été de leur côté bloqués par les neiges. Force va nous être de les attendre.

3 mars. — Point d'Indiens encore ce matin, et, d'après ce qu'on me dit, il n'est pas probable qu'ils puissent arriver avant deux ou trois jours.

Pour occuper mes loisirs, je parcours les environs. Muni de mes *snow-shoes*, je vais dans la matinée visiter les chutes connues sous le nom de *River du Loup Falls*. Il y en a plusieurs ; la plus considérable, qui se trouve à 3 milles environ du village, tombe d'une hauteur de 70 à 80 pieds dans une sorte de petit lac fort pittoresque entouré de rochers à pic, desquels on a une vue des plus étendues sur toute la contrée, dont l'apparence est quelque peu triste, mais d'un charme tout particulier. Ces paysages couverts de neige, aux horizons immenses, uniformes dans leur diversité, inspirent une quiétude et un calme étranges.

Plus tard, dans la journée, je vais en traîneau à *Cacouna*. C'est en été un endroit très à la mode. En hiver tous les hôtels et toutes les villas sont fermés. C'est à peine si de loin en loin j'aperçois une maison habitée, mais il m'est facile de me rendre compte du motif qui, pendant la belle saison, fait accorder à *Cacouna* la préférence sur tant d'autres sites charmants, en voyant le pays gracieusement accidenté où sont dispersées les maisons d'été de la société cana-

dienne et l'aspect grandiose du *Saint-Laurent*, large en ce point de 20 milles environ, avec le rideau bleu des *Laurentides* comme arrière-plan.

4-5 mars. — Continué mes promenades dans les environs et lié connaissance avec quelques paysans dont je visite les habitations.

Les curés, dans leurs paroisses, exercent une surveillance sévère pour le maintien des bonnes mœurs, et les filles se marient dès l'âge de quatorze ou quinze ans; aussi les familles, dans la province de Québec, sont presque toujours très nombreuses et les enfants y sont en moyenne dix ou douze. Malheureusement les parents ont le défaut, qui leur est commun avec nos paysans de France, de vouloir avant tout faire de leurs fils des *messieurs*. Généralement, l'un est appelé à prendre un jour la ferme paternelle, ils en destinent un à l'Église et des autres ils font des avocats, des employés, etc. Le nombre de ces malheureux qui, littéralement, meurent de faim par manque d'occupations, est prodigieux, et, en attendant, la terre s'épuise faute de culture bien entendue.

La population des campagnes paraît généralement douce et honnête, mais manquer de cet esprit d'entreprise qui caractérise celle de certaines autres parties des possessions anglaises, de l'*Ontario* par exemple. Ce défaut a pendant de longues années été aussi celui du paysan français, mais il est plus caractérisé dans le *Bas-Canada*. Peut-être faut-il l'attribuer à la demi-paresse dans laquelle ici l'*habitant* (c'est le nom qu'on donne au paysan) vit pendant près de cinq mois de l'année, les mois d'hiver.

La plupart se contentent de pourvoir à leurs besoins journaliers, mais ne vont pas au delà. Il y a dans la *province de Québec* des terres qui, si elles étaient bien cultivées, pourraient rapporter 5 et 6 p. 100, et le plus souvent on ne leur fait produire que le strict nécessaire.

Quand il n'est pas paresseux, le paysan canadien, dans bien des cas, ne sait pas profiter des bénéfices de son activité. Parfois c'est par suite d'un goût trop prononcé pour l'épargne mal entendue ; il n'est pas rare de rencontrer des habitants possesseurs de 25 à 30,000 $, mais cet argent ils le conservent précieusement et jamais ils ne le placent. D'autres, entraînés par un besoin immodéré de la propriété, achètent des terres au fur et à mesure de leurs gains d'abord ; bientôt, poursuivis par l'idée de s'arrondir, ils empruntent pour acheter encore, et généralement ils finissent par se ruiner, parce qu'il arrive un moment où ils n'ont plus les moyens de mettre en valeur tout ce qu'ils ont acquis.

On en arrive à se demander ce que deviendra le *Bas-Canada* quand sa source de richesse, le commerce des bois, sera épuisée, et de l'avis de gens compétents, dans vingt-cinq ou trente ans au plus, on en sera là.

Peut-être pourrait-on utiliser l'influence considérable dont jouit le clergé pour tâcher de donner un nouvel essor à l'agriculture, et à cet effet faire suivre aux jeunes gens des séminaires des cours qui leur permettraient plus tard de conseiller utilement les habitants des paroisses où ils seraient envoyés. La question mérite d'être étudiée.

Ils auraient malheureusement à lutter, il faut

l'avouer, contre un esprit de routine incroyable et dont on pourrait citer mille exemples curieux. Ainsi, chaque champ est ici entouré de clôtures en bois, et pourtant dans ces champs mêmes, on relève une grande quantité de pierres qu'on pourrait employer à faire des murs. Ces pierres sont amoncelées au milieu du terrain et occupent une surface souvent considérable, qui serait d'un rapport d'autant meilleur, que ce sol-là n'a pas été mis en culture depuis de longues années et n'est pas fatigué. Il y aurait de plus économie de temps et de travail à employer les pierres de cette façon, puisqu'on ne serait pas obligé d'aller chercher, parfois très loin, les bois nécessaires chaque année à l'entretien des clôtures telles qu'elles sont actuellement. Un jour je fis ce raisonnement à plusieurs paysans, qui me répondirent que tel avait toujours été l'usage; et quand j'insistai sur les avantages de ce mode de faire, je n'en pus rien tirer que cette réponse, avec un accent normand très prononcé : «Ah! p't'être ben qu'oui! p't'être ben qu'non!» Le soir, j'en parlai à un ingénieur du chemin de fer intercolonial, qui éclata de rire et me raconta que, l'année précédente, pendant la construction de cette ligne, ayant à établir un remblai, un des entrepreneurs proposa aux propriétaires des champs voisins de les débarrasser de ces pierres gênantes pour leur culture. Aucun d'eux ne voulut accepter, à moins qu'on lui payât 6 cents par charretée de cailloux. Il fut impossible de leur faire comprendre l'avantage qu'on leur offrait; l'entrepreneur ne voulut pas souscrire à de pareilles exigences et les pierres furent laissées à leurs propriétaires.

La division des terres est poussée à l'extrême dans le *Bas-Canada*. Rien n'est curieux comme l'aspect de certaines portions de la contrée, celles surtout voisines du *Saint-Laurent*, où l'on voit tous les champs d'égale dimension bordés de clôture qui descendent perpendiculairement au fleuve. Ces champs, ainsi délimités, représentent généralement les lots de terre tels qu'ils ont été concédés autrefois par les seigneurs.

Dès les premiers temps de la colonisation, en effet, le système féodal fut établi au Canada. Le souverain accordait des fiefs de plusieurs lieues carrées à des gens de marque ou à d'autres personnes à titre de récompense, qui concédaient alors aux colons des terres d'un certain nombre d'arpents carrés, moyennant une rente de tant par arpent et un droit de 8 1/3 p. 100 sur le prix de vente à chaque mutation. Le censitaire devait, en outre, faire moudre son grain au moulin du seigneur et était astreint à quelques autres obligations analogues. En 1854, les droits seigneuriaux furent abolis, ainsi que le droit de mutation; une indemnité de 50,000,000 de dollars fut votée à cet effet. Aujourd'hui l'habitant ne doit plus au propriétaire du fonds que la rente et il peut devenir possesseur de la terre qu'il cultive en payant le capital de la rente calculée au taux de 6 p. 100.

Tandis que nous dînons, arrive un des Indiens attendus, *Francis*, Indien *Abenaquis*. Ce sauvage, comme on les appelle dans la *province de Québec*, est un homme bien bâti, vigoureux, âgé de quarante-cinq ans peut-être. Il est peu parleur, nous explique qu'il a eu grand'peine

à arriver en raison du mauvais temps et attend nos questions. Il croit qu'il pourra nous mener dans l'intérieur, dans une région où nous pourrons trouver des *caribous*, mais quant à des *mooses*, c'est plus douteux. Il est peu probable que l'autre Indien que nous avions convoqué puisse nous rejoindre; faute de mieux, j'embauche un jeune Canadien français et nous fixons notre départ à demain.

6-7 mars. — Le temps s'est légèrement radouci durant la nuit et la neige est tombée en assez grande abondance, non pas en quantité telle, cependant, que le chemin de fer soit interrompu. A neuf heures, le train dans lequel nous avons pris place s'ébranle, la locomotive est précédée d'une charrue à neige et nous n'avançons que lentement. Deux fois la neige s'accumulant sous les [illegible] de la charrue, celle-ci sort des rails et on est obligé de quérir une seconde machine pour nous permettre d'arriver à *Saint-Paschal*, que nous n'atteignons qu'à une heure et demie, bien que la distance depuis *Rivière du Loup* ne soit pas de plus d'une vingtaine de milles. Le train sans doute n'ira pas plus loin; quant à nous, c'est à *Saint-Paschal* qu'il devait nous mener; deux traîneaux nous attendent; nos vivres et notre léger matériel sont répartis entre eux, je monte dans l'un, avec Mac-Nab, l'autre nous suit avec l'Indien Francis et le petit Canadien, et nous prenons la route de l'intérieur.

La neige ne tarde pas à retomber, et vers trois heures et demie du soir, étant arrivés à la dernière maison que nous devions trouver sur notre chemin, nous nous décidons à nous y arrêter pour passer la nuit. Les habi-

tants nous accueillent avec cette hospitalité qu'on ne rencontre plus guère que dans les régions où la simplicité primitive et les mœurs d'autrefois n'ont pas subi les atteintes de la civilisation.

L'habitation, en bois naturellement, ne se compose que d'un rez-de-chaussée de trois pièces : une grande salle, pourvue d'une large cheminée, où se tient toute la famille pendant les longues heures des journées d'hiver, qui sert de cuisine et où couchent les jeunes gens, puis deux petites pièces qui servent de chambre à coucher, l'une au père et à la mère, l'autre au fils aîné et à sa femme. Au-dessus il n'y a qu'un grenier, où on conserve les provisions pour l'hiver.

Assis autour du feu nous faisons vite connaissance, nous devisons de choses et d'autres, et le temps passe assez rapidement. A la nuit, la porte s'ouvre pour livrer passage à un trappeur canadien revenant de l'intérieur. Il profite du mauvais temps qui l'empêche de chasser et de trapper pour venir se ravitailler. Peu édifié sur l'utilité des services du jeune Canadien que nous avons amené de la *Rivière du Loup*, je propose au nouvel arrivant de repartir avec nous demain matin. Il hésite un peu, mais mes offres généreuses finissent par le décider; seulement il ne viendra nous rejoindre que dans deux jours, il faut qu'il rentre chez lui ce soir. Après souper il repart, tandis que, Mac-Nab et moi, malgré l'offre de notre hôte de nous céder sa chambre, trouvant la chaleur qui règne dans la maison intolérable, nous préférons, munis de nos fourrures, aller passer la nuit dans le grenier à foin qui s'ouvre sur l'étable placée à quelques pas de la maison.

Le lendemain, au petit jour, nous disons adieu à nos nouveaux amis. Le temps est redevenu très froid et la neige de la veille gelée à la surface crie sous nos pieds. Au bout de six heures de marche nous arrivons à un *log-house* inoccupé. C'est une de ces constructions grossières en troncs d'arbres qui servent d'abri aux bûcherons, aux *lumber men* qui, pendant tout l'hiver, vivent dans les forêts, coupant les bois qu'ils transportent à mesure sur les bords des rivières. Au printemps, quand la débâcle est arrivée, on confie ces bois au fil de l'eau jusqu'à l'endroit où on peut établir des radeaux; là on construit des barrages et les pièces de bois réunies sont amenées à Québec, à Montréal, etc. En franco-canadien, on appelle ces *log-houses* des *chantiers;* ce nom s'applique également à l'ensemble d'un établissement où l'on exploite les bois ou à cette industrie elle-même. Les Anglais appellent quelquefois les *log-houses* des *shantys* par corruption du mot *chantier*.

L'endroit nous paraissant assez favorable, nous nous décidons à y établir notre campement. C'est une petite clairière qui touche à un lac de minime étendue, mais où, en cassant la glace, nous trouverons l'eau nécessaire. Francis n'aura pas besoin de dresser sa tente, il s'installera dans le chantier; nous l'envoyons battre le pays et tacher de découvrir dans le voisinage des traces de *mooses* ou de *caribous*. Pendant ce temps, Mac-Nab et moi nous dressons notre tente, ayant soin d'en couvrir le sol d'une épaisse couche de branches de sapin qui nous tiendront à l'abri de l'humidité et du froid de la neige; nous abattons la quantité de bois nécessaire pour la nuit, et le feu allumé, la marmite sur le feu, fu-

mant nos pipes, nous nous établissons confortablement, attendant le moment où nous pourrons faire honneur à notre cuisine et entendre le rapport de notre Indien.

Pendant toutes nos allées et venues, les *butcher birds* sautillaient effrontément autour de nous; ils semblent maintenant attendre leur part de notre repas. Ces oiseaux, de la grosseur d'une tourterelle à peu près, sont les seuls êtres qui viennent un peu animer la solitude de l'homme établi au milieu de ces vastes forêts; aussi sont-ils toujours respectés.

A la nuit, Francis rentre nous rapportant des nouvelles peu satisfaisantes. Il n'a vu aucune trace de fraîche date dans nos environs. Cela ne nous empêche pas de souper de fort bon appétit; après quoi, roulés dans nos fourrures et nos couvertures, nous allons chercher un sommeil réparateur sur le lit moelleux et odorant que forment nos branches de sapin.

8 mars. — Dès le matin, après une légère tasse de thé, en dépit d'un vent de nord-est humide et froid, en dépit du grésil qui nous fouette le visage, nous nous décidons, Mac-Nab et moi, à faire avant notre déjeuner une courte promenade de découverte et voir si nous serions plus heureux que ne l'a été hier Francis, que nous laissons à la garde de notre tente, de notre feu, et du déjeuner qui cuit dans la marmite. Nous pensions être de retour vers onze heures. Mais au bout de 5 à 6 milles de marche dans la direction du *Maine*, tout d'un coup nous tombons sur des traces de *caribous* de la veille au plus tard, et rapidement nous nous mettons à les suivre. A deux heures, nous nous aperçumes que nous ne pouvions les joindre. Notre course

rapide m'avait fort altéré, et j'avais bu beaucoup de neige; la faim aidant, — nous avions commis la faute de ne rien prendre avec nous, pensant être de retour pour le déjeuner, — quand il fallut revenir, je me trouvai presque incapable de marcher. Heureusement notre poursuite nous avait ramenés un peu du côté de notre campement. Chose bizarre, je n'éprouvais aucune lassitude, mais une faiblesse absolue dans les jambes. J'ai eu, je dois l'avouer, rarement besoin d'autant d'énergie qu'il m'en fallut dans cette occasion. A six heures du soir seulement nous rentrions au camp. Dès que j'eus soupé, je me trouvai, comme par enchantement, frais et dispos. Mac-Nab me dit avoir expérimenté, quoique à un degré moindre, la même chose dans des circonstances analogues.

9 mars. — A six heures et demie du matin, tandis que nous confectionnons notre déjeuner, arrive *Peter*, le trappeur canadien que j'ai embauché l'avant-veille. Le temps est des plus défavorables pour la chasse. Le grand froid s'est de nouveau établi pendant la nuit et sur la neige des jours passés, il s'est formé une couche de glace qui n'est pas assez épaisse encore pour porter le poids de l'homme sans casser, ce qui produit un bruit qui ne nous permettra pas très certainement d'approcher les *caribous* au cas où nous trouverions des traces fraîches. Nous nous décidons cependant à pousser une reconnaissance dans une direction opposée à celle d'hier, emmenant avec nous Peter, et envoyant avec deux ou trois jours de vivres Francis dans la direction du lac de *Temiscouata* pour battre un peu le pays.

Notre chasse n'est pas plus fructueuse que celle de la veille, et nous ne rencontrons même pas de traces qui puissent nous faire supposer que, dans la région que nous avons traversée, il y ait le moindre *caribou*. Mais la magnificence de cette région est bien faite pour me consoler de ce déboire. Il est difficile, en effet, de se figurer quelque chose de plus féerique comme aspect que ces grandes forêts montueuses, absolument solitaires, où l'on n'entend que le gémissement du vent dans les sapins, ou parfois le bruit strident, comme la détonation d'une arme à feu, d'un tronc d'arbre qui éclate sous l'effort de la gelée.

Les branches surchargées de neige et de givre brillent au soleil comme des girandoles immenses. Quand elles sont agitées par la brise, elles scintillent de mille feux. C'est la danse des diamants ! — Le ciel, d'une pureté inouïe, est d'un bleu qu'on ne saurait comparer qu'à celui d'une turquoise translucide, d'un bleu tendre, fondu, doux à l'œil. Quand on arrive au sommet d'une colline, aussi loin que le regard peut aller, on n'aperçoit qu'une étendue de bois sans fin, avec quelques lacs et des rivières dont les eaux sont immobiles comme la nature qui les environne. Tout cela constitue un ensemble d'une majesté et d'une grandeur infinies.

Vers deux heures de l'après-midi, calculant le trajet que nous aurons à faire pour rentrer à notre camp avant la nuit, nous nous décidons à ne pas aller plus loin. Mais avant de reprendre le chemin du logis, nous nous réconfortons avec un biscuit, un peu de bœuf salé et du thé que nous faisons dans la petite marmite

que nous avons emportée avec nous. L'expérience de la veille avait été une bonne leçon qui avait servi au moins à m'apprendre à ne pas m'aventurer sans provisions dans ces solitudes. Ainsi lestés, nous reprenons allègrement notre route, *piquant au plus court*, comme on dit ici, et ne faisant qu'un léger détour pour passer à des pièges tendus la veille, et où nous trouvons deux martres qui, victimes de leur imprudence, étaient venues s'y faire prendre, attirées par les débris de poisson séché qui avaient servi d'appât. Sur notre route, nous avons découvert une digue de castors que nous piégerons demain, et au beau milieu d'un petit lac, sur la glace, une jolie construction de coquilles, d'herbes, de bois et de cailloux où une tribu de rats musqués vient sortir de l'eau pour humer l'air, et qui lui sert de magasin pour les provisions d'hiver.

10 mars. — A huit heures et demie du matin, toujours suivis de Peter, nous nous dirigeons, Mac-Nab et moi, vers un canton que nous n'avons pas parcouru encore. Vers dix heures, je tombe sur une piste qui me semble assez fraîche ; j'appelle Mac-Nab, et, à peine y a-t-il jeté les yeux, qu'il me dit qu'elles sont assurément de la nuit même. Nous nous mettons de suite à les suivre. Le vent a tourné vers le nord et c'est vers le nord que les *caribous* se dirigent. En effet, comme le font les cerfs, d'ailleurs, et à moins de conditions particulières, ils marchent presque toujours contre le vent qui leur apporte les émanations de l'ennemi. Au bout d'une heure de trajet dans un pays découpé et difficile, Mac-Nab s'arrête et me montre des traces du matin même. Malgré le grand froid qui règne depuis deux jours, la

neige cède encore parfois en criant sous nos raquettes et nous aurons du mal à ne pas donner l'éveil aux animaux. Nous laissons Peter derrière nous, avec l'ordre de nous suivre à distance, et Mac-Nab prenant la tête, nous commençons une poursuite des plus émouvantes. Au bout d'une heure, il devient évident que les *caribous* ne doivent pas être très éloignés. Mon compagnon déchausse ses raquettes, et marchant comme un chat sur la neige, ou plutôt glissant en quelque sorte, poursuit sa marche sans bruit. Il m'a fait signe de l'imiter, mais je constate bien vite que je n'ai pas la façon de couler sur la neige de mon compagnon ; il l'effleure à peine, tandis qu'à chaque pas j'enfonce jusqu'à mi-jambe. Il n'y a pas de temps à perdre, je rechausse mes *snow-shoes* et je rattrape Mac-Nab, qui a suspendu sa course un instant pour me donner le temps d'arriver. Nous reprenons chasse et tout d'un coup nous apercevons loin devant nous un *caribou* qui se lève brusquement. Blottis derrière un rocher, mon compagnon me glisse rapidement à l'oreille qu'il est trop tard, que nous ne pouvons avancer plus loin et que notre seule chance repose sur la longue portée de ma carabine. Sans perdre une seconde, je mets un genou en terre, le *caribou* tourne la tête de mon côté et découvre l'épaule ; je fais feu et... je le manque ; il fait un bond et s'arrête ; de mon second coup, je le tue raide. Au bruit de cette double détonation, quatre autres *caribous* se sont levés. Ils ne nous voient pas et hésitent un instant ; j'ai le temps de recharger mon *express-rifle* et je tue d'une balle qui, entrée à l'épaule ressort à la hanche, une biche, tandis que d'un second coup j'en fais rouler une

autre. Nous courons à nos victimes ; le dernier *caribou*, blessé seulement, s'éloigne avec les autres. Peter s'élance à sa poursuite, tandis que Mac-Nab et moi, après avoir vidé les animaux morts, nous les ensevelissons dans un trou creusé dans la neige, pour éviter qu'ils soient mangés par quelque bête fauve. Cela fait, après avoir mesuré la distance à laquelle j'avais tiré [illegible], à mon grand étonnement, se trouva de près de [illegible] yards, nous nous mîmes en devoir de rejoindre [illegible]. Au bout de trois quarts d'heure nous le retrouvâmes : il avait perdu la piste, qui avait été facile à suivre jusque-là, le *caribou* faisant sang, puis, sous l'influence du froid sans doute, le sang s'était arrêté, et les traces de l'animal blessé se confondant avec les autres, il était devenu presque impossible de les démêler sans un long travail. Fatigués, nous remettons la chose à demain, et nous arrêtant près d'un joli petit lac, nous préparons notre lunch ; notre faim satisfaite, nous rentrons au camp où nous arrivons vers cinq heures du soir.

Cette chasse du *caribou* est assurément une des choses les plus enivrantes qu'on puisse rêver, et cela est si vrai que je préférerais à toute chasse de primeur ou de battue, soit en France, soit en Angleterre, poursuivre un *caribou* pendant deux ou trois jours, depuis le matin jusqu'au soir, avec l'espérance, souvent déçue, d'arriver à le tirer. Il faut, dans une poursuite comme celle-là, mettre en œuvre toutes les ressources de son esprit et de son intelligence, toute la vigueur dont on est doué. La moindre faute commise compromet le succès. L'intérêt et l'enthousiasme ne font pas défaut un seul instant.

Le *caribou* n'est autre chose que le renne d'Amérique. Il y en a de deux espèces, qui ne diffèrent guère que par la taille et la couleur; encore ces différences sont-elles légères. L'une de ces espèces vit constamment dans les forêts, l'autre, au contraire, ne s'y réfugie qu'en hiver. Une particularité de la biche du *caribou*, qui lui est commune avec la biche du renne, c'est que toutes deux sont pourvues de bois. Des deux *caribous* que j'ai tués aujourd'hui, l'un est un mâle magnifique qui a déjà jeté les siens; l'autre est une biche qui en a de forts petits. D'après les zoologistes, la femelle du *caribou* souvent ne perdrait ses bois que vers le mois de mai; Mac-Nab et Peter m'ont assuré que ses bois étaient persistants; la même chose m'a été affirmée par un des chasseurs les plus réputés du pays, le colonel Rhodes, l'aimable propriétaire de *Benmore*. Si le fait est vrai, il serait curieux qu'il n'eût pas encore été constaté. Le *caribou* serait ainsi le trait d'union entre la famille du cerf et la famille de l'antilope.

A souper, nous dégustons avec une vive satisfaction deux perdrix tuées à balle par Mac-Nab, comme nous revenions au camp. Ces perdrix sont d'une espèce dont j'ai déjà tué des spécimens dans l'Utah. Mais j'ai été émerveillé de la façon dont mon compagnon se sert de sa carabine. Le calibre et la portée n'en sont pas considérables, mais avec un *express-rifle* il devrait faire des coups surprenants. Francis revient dans la soirée; son rapport ne nous laisse aucun espoir de trouver d'*orignal*, c'est le nom canadien que reçoit l'*élan*, qu'on appelle en anglais le *moose*. Renonçant donc à chasser plus longtemps dans cette région dont

tous les points ont été explorés sans succès, sauf le canton où nous avons fait notre chasse hier et qui, forcément, a été déserté par les animaux; nous décidons qu'abandonnant le projet de piéger les castors, nous enverrons demain Francis suivre le *caribou* blessé que nous avons abandonné hier, que Peter ira chercher et ramener les dépouilles opimes de la veille, tandis que nous rentrerons à *Rivière du Loup*, d'où nous organiserons une expédition d'un autre côté.

11-15 mars. — Revenus à *Rivière du Loup*, je reçois les rapports de quelques-uns des chasseurs et trappeurs, tant Canadiens qu'Indiens, qui, pendant notre absence, ont été chargés de reconnaître dans différentes directions l'existence de *mooses, de caribous* ou *d'ours*. Tous ces rapports sont peu satisfaisants. De plus, le temps redevient épouvantable et nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir eu l'excellente idée de quitter la forêt. Il eût été de toute impossibilité de chasser. Nous aurions été contraints de demeurer sous notre tente, nous abritant le mieux possible, et sans autre distraction que de veiller à ce que notre léger abri ne fut pas emporté par l'ouragan.

Une dépêche d'*Ottawa*, trouvée en arrivant, m'annonce que la représentation théâtrale à laquelle j'ai promis d'assister est fixée au 29. Une autre dépêche, de Chicago, me prévient que l'expédition contre les *Sioux*, à laquelle je devrais prendre part avec le général *Sheridan*, est remise au mois de juin, et que le général Sheridan n'en prendra pas le commandement. Très aimablement le général me propose d'arranger que je puisse faire partie de l'état-major du chef de l'expé-

dition, mais l'époque tardive à laquelle elle aura lieu, dérange mes plans et je renonce à aller guerroyer contre les *Sioux*.

A partir du mois d'avril, la chasse n'est plus possible dans cette région du Canada, et, après réflexion, je décide que j'irai passer les mois d'avril et de mai dans les États du Sud et que, jusqu'au 29, j'irai chasser sur la frontière du Maine, à moins que le temps ne m'en empêche, auquel cas j'irai passer quelques jours encore à *Québec* et à *Montréal*.

Profitant de mon séjour forcé à *Rivière du Loup*, j'ai pu, grâce à l'obligeance du maire et de M. F***, le seigneur de l'endroit, obtenir quelques renseignements sur le système municipal adopté dans le Bas-Canada.

La *province de Québec* se subdivise en *districts*, *comtés*, *villes*, *villages*, *paroisses* ou *townships*.

Le district n'est qu'une division judiciaire.

Le comté est une division formée pour la représentation parlementaire dans l'assemblée législative de la province. Le township occupe le dernier degré dans l'échelle des divisions administratives. C'est une circonscription territoriale.

Un township ne peut être érigé en paroisse que par une décision à la fois des autorités civiles et des autorités ecclésiastiques.

Dans chaque ville, village ou paroisse, il y a sept conseillers élus pour deux ans et qui se renouvellent partiellement chaque année; la troisième année il y a trois conseillers sortants; les deux autres, deux seulement. Ces conseillers nomment entre eux le maire.

Dans chaque comté il y a un *conseil de comté,* qui se compose des maires des différentes paroisses, des villes et des villages. Ce conseil se réunit tous les trois mois pour juger les questions qui intéressent à la fois plusieurs municipalités, ou pour juger en dernier ressort les conflits qui peuvent survenir entre un habitant d'une municipalité et l'autorité municipale. Le conseil est présidé par un des membres du conseil élu par ses collègues et qui porte le titre de *préfet du comté.*

Quiconque, nommé à la charge de conseiller local ou de conseiller de comté, refuse d'accepter cette charge ou de continuer à l'exercer, encourt une amende de 20 $.

L'État ne perçoit pas d'impôts. Les fonctions municipales sont gratuites, sauf celles de sécrétaire trésorier. Les patentes que payent les marchands couvrent les frais de gestion et servent à payer le traitement du trésorier. Si le produit des patentes ne suffit pas, les habitants de la municipalité sont imposés proportionnellement.

Les routes sont entretenues par les riverains. Il y a un inspecteur chargé de veiller à ce qu'il en soit ainsi. Il ne touche pas d'appointements.

Le curé n'est pas payé par l'État. Il reçoit, à titre de *dîme,* le vingt-sixième de tout ce qui est récolté en grains. Dans quelques endroits, où la somme ainsi allouée n'est pas suffisante (il la reçoit en nature), il touche une certaine part fixée, sur la récolte en foins, pommes de terre, etc.

Le pasteur protestant n'est soutenu que par une contribution volontaire de ses coreligionnaires.

J'ai parlé ailleurs de l'organisation des écoles dans le Bas-Canada et n'ai plus à y revenir.

Quant aux conditions d'éligibilité pour la Chambre provinciale ou pour les fonctions municipales, elles sont les mêmes que pour être électeur.

En dehors des conditions d'âge, de nationalité et de capacité, ne sont *électeurs parlementaires* dans le *Bas-Canada*, c'est-à-dire ne votent pour les membres soit de la *Chambre provinciale*, soit de la *Chambre d'Ottawa*, que les propriétaires d'une somme de 200 $ au minimum, soit en terres, soit en fortune immobilière, ou les locataires d'un bien de pareille valeur. Ne sont *électeurs municipaux* que ceux qui *tiennent feu et lieu* dans la municipalité.

16-17 mars. — La saison est exceptionnellement mauvaise, me disent tous les habitants, et je le crois sans peine; non pas que le thermomètre descende très bas, mais les ouragans de vent et de neige se succèdent presque sans interruption. Le baromètre éprouve des variations curieuses à constater. Déjà, pendant mon séjour dans les bois, dans le *bush*, comme on dit ici, je l'ai vu varier de 30 à 40 millimètres dans l'espace de trois à quatre heures: Le 14 mars, de $0^m,670$ il monta, du matin au soir, à $0^m,760$. Le froid devint ce jour-là très vif. L'atmosphère était tellement surchargée d'électricité que je pus, à plusieurs reprises, comme je l'avais vu faire déjà au palais du gouvernement à Ottawa, après avoir marché quelques pas très vite en traînant les pieds sur un tapis, produire, en approchant le doigt d'un tuyau de poêle, une étincelle suffisante pour allumer une bougie. Le lendemain, le vent qui

était un peu tombé, reprit ; puis une journée magnifique vint m'apporter l'espoir de pouvoir enfin bientôt repartir pour le *bush*. Il était évident malheureusement que les ouragans des jours derniers qui s'étaient opposés à mon départ, avaient dû aussi empêcher les Indiens chargés de reconnaître le pays, de s'aventurer dans l'intérieur, et que, de toute façon, il me faudrait attendre quelques jours pour savoir vers quelle région je devrais de préférence me diriger. Le 17, mes espérances s'évanouissaient devant la neige qui, ce jour-là, ne cessa pas de tomber si épaisse qu'il était impossible de voir dehors à cent pas devant soi.

18 mars. — Depuis mon retour à *Rivière du Loup*, trois fois, pendant deux ou trois heures chaque fois, profitant d'une éclaircie, ou d'un calme relatif dans l'air, je suis allé battre les environs à la recherche de quelque perdrix, d'un lièvre ou d'un renard. Un autre jour, Mac-Nab m'a mené voir le petit établissement où il tire l'huile des baleines qu'il pêche dans le *Saint-Laurent*. Ces baleines, dites *baleines blanches* (*Belugæ*), du mois d'avril au mois d'octobre, viennent dans la portion du *Saint-Laurent* où l'eau est salée ; puis, quand l'hiver arrive, elles remontent vers l'océan Arctique. On les pêche avec des filets ; elles ont jusqu'à 24 et 25 pieds de long et produisent en moyenne 100 gallons d'une huile tout à fait exceptionnelle pour les machines. Cette huile, limpide et blanche, ne laisse aucun résidu.

Ce sont les seules sorties que j'aie pu faire. Le reste de mon temps, j'ai dû le passer au coin du feu, lisant ou causant avec Mac-Nab. Nous dînions ensemble, et de bonne heure nous allions nous coucher.

Ce soir est arrivé le courrier qui, venant de *Saint-John* (New-Brunswick), passe par le lac de *Temiscouata*. Il m'a apporté un mufle et un quartier d'un moose que l'un des sauvages qui devait battre la frontière du Maine de ce côté, tandis que nous chassions les caribous plus au nord, avait rencontré et tué. Ce n'était pas précisément pour cela qu'il avait été engagé; il n'envoyait d'ailleurs aucun renseignement, sinon que depuis dix jours il n'avait pu sortir.

Pensant toutefois que l'animal ne devait pas être seul, malgré la neige qui n'a pas cessé de tomber aussi dru qu'hier, dans l'impossibilité d'ailleurs de regagner Québec, la voie ferrée se trouvant bloquée, je m'arrange avec le courrier pour repartir demain avec lui.

19 mars. — Mac-Nab ne peut se décider à venir, et je pars à dix heures, seul avec le courrier. Notre traîneau très léger est attelé de deux chevaux en tandem, mais la neige a encombré la route et nous cheminons péniblement. Le pays, des plus accidentés, est parcouru par une foule de cours d'eau que nous traversons successivement. Après la *Rivière de Loup*, nous passons la *Rivière Verte*, qui va se jeter dans le *Saint-Laurent* en face de l'*Ile Verte*, à 16 ou 18 milles au-dessous de la *Rivière du Loup*, puis, gravissant une série de collines, nous sortons du bassin du *Saint-Laurent* pour entrer dans celui du *Saint-John;* au fond de la vallée court la rivière *Saint-François* qui, après avoir traversé trois lacs, va se jeter dans le *Saint-John;* un peu plus loin, nous passons la *Rivière Bleue S. O.*, autre affluent du *Saint-John;* nous remontons ensuite une suite de collines peu élevées, de l'autre côté desquelles nous retom-

bons dans le bassin du *Saint-Laurent* et nous passons la rivière *Toupique*, un affluent de la rivière des *Trois-Pistoles*, qui se jette dans le *Saint-Laurent*, à une dizaine de milles plus bas que la *Rivière Verte*. La route remonte une chaîne de petite élévation, et, de l'autre côté, nous nous retrouvons dans le bassin du *Saint-John* pour n'en plus sortir cette fois. Nous traversons la *Rivière Bleue*, affluent direct du *Saint-John*, puis la *Petite Rivière* et la rivière *Cabano*, qui vont se jeter dans le lac de *Temiscouata* et enfin nous arrivons en vue de ce lac. Cette longue énumération des rivières que nous avons rencontrées sur une distance de moins de 40 milles peut donner une idée du curieux *plexus* que forment les cours d'eau dans cette région.

Bien que nous ayons changé trois fois de chevaux, notre trajet s'est effectué si lentement, que le jour est à son déclin quand nous arrivons au lac de *Temiscouata*. Mais le vent qui s'est levé depuis une heure a fini par chasser les nuages de neige, et les derniers rayons du soleil couchant éclairent d'une façon splendide le paysage et dorent de reflets violets et roses d'un charmant effet le sommet du *mont Lennox* qui domine le lac.

Nous traversons le hameau de *Saint-Louis de Ha! Ha!* et, à la nuit noire, nous arrivons aux quelques maisons qui forment le hameau du *Détour du Lac*, où j'ai résolu de m'arrêter.

Le bureau de poste ne se compose que d'une misérable petite maison en bois, mais j'y trouve une soupente pour passer la nuit et des braves gens qui me font à souper. Je ne pouvais désirer mieux.

20 mars. — La nuit a été glaciale ; de plus, à peine étais-je endormi depuis une heure, que la neige amoncelée sur la toiture, sous l'influence de la chaleur dégagée par un *brazero* que j'avais organisé avec un vieux chaudron, s'est mise à fondre et à tomber goutte à goutte par les fentes, entre les planches mal jointes qui couvraient mon réduit. Reveillé par cette douche glacée, j'ai dû aller chercher la toile imperméable sur laquelle je me couche sous la tente et me glisser dessous cette fois, avec mes peaux et mes couvertures. J'ai fini, en somme, par passer une nuit aussi confortable que bien d'autres.

Ce matin le froid est piquant, mais le soleil brille dans tout son éclat et le vent ne se fait pas sentir. C'est une journée splendide ; monté sur mes raquettes, je pars pour le campement des Indiens qui ont dû aller à la recherche du canton où je trouverais des *orignaux* et des *caribous*. Deux seulement sont revenus ; ils n'ont rien découvert ; le troisième, celui-là même qui a tué l'orignal dont il m'a envoyé le mufle et un quartier, reparti depuis deux jours, n'est pas rentré. Je n'ai plus d'espoir que dans ce que pourra me dire un vieux chasseur canadien, *Edward Lucas*, qui a dû, de son côté, battre le pays et que j'ai fait prévenir de mon arrivée.

Je le trouve m'attendant au bureau de poste quand j'y reviens. Lui non plus n'a connaissance d'aucun animal, mais il a été très gêné par le temps et il n'a pu reconnaître la région de la rivière *Cabano*. C'est de ce côté que nous nous dirigerons demain.

Les habitants fort clairsemés d'ailleurs de cette portion de la *province de Québec*, en dehors de la culture de quelques parcelles de terre, se livrent à l'exploitation du pin pour en faire des bardeaux, sortes de planches minces et courtes, qui tiennent lieu de tuiles ou d'ardoises pour couvrir les maisons; en anglais on appelle cela des *shingles*. C'est pendant l'hiver qu'ils se livrent à ce travail peu rémunérateur, ces *shingles* se vendant en moyenne 50 à 60 cents le mille.

Travaillant isolément, manquant absolument d'initiative, les pauvres gens sont singulièrement exploités par les intermédiaires. Cela est plus vrai encore pour les bûcherons qui, dans les forêts du voisinage, débitent les courbes pour la construction des navires. Chacune d'elles rendue, soit sur les bords du Saint-Laurent, soit à une gare du chemin de fer, ne leur est guère payée que 1 $ 1/2. Or chacune de ces pièces de bois exige un jour au moins pour l'abatage de l'arbre et le dégrossissage, un jour pour être transportée du point où elle a été exploitée au point où elle doit être livrée et qui souvent est éloigné de 30 ou 40 milles, et un jour pour permettre au bûcheron de revenir reprendre son travail. Rendues à Québec, ces courbes se vendent jusqu'à 8 et 9 $.

En considérant la modicité des salaires acceptés par les Bas-Canadiens, les longs hivers durant lesquels ils ont si peu de travaux auxquels ils puissent se livrer à l'extérieur, leur caractère qui s'adapte admirablement à des occupations sédentaires, leur adresse remarquable, l'énorme quantité de chutes qu'on rencontre dans ce pays qui pourraient être employées en toute saison

comme forces motrices, il est impossible de ne pas regretter le peu de développement de l'industrie dans la province de Québec et de ne pas s'en étonner. Il est juste de dire que les moyens de transport ont fait singulièrement défaut jusqu'ici. Mais petit à petit on y remédie et cependant l'industrie reste stationnaire. C'est évidemment au manque d'esprit d'entreprise et de capitaux qu'il faut attribuer cet état de choses. Mais je ne puis m'empêcher de croire qu'un jour on comprendra les ressources considérables qu'offre le Bas-Canada pour l'établissement d'usines où de manufactures et que, ce jour-là, une ère nouvelle et prospère s'ouvrira pour cette partie du *dominion*.

21 mars. — En dépit des apparences défavorables du ciel, nous sommes partis ce matin de bonne heure; mais à peine avions-nous parcouru une dizaine de milles, au moment où nous allions nous arrêter pour luncher, que la tempête s'est déchaînée avec une violence inouïe. Dans l'impossibilité d'aller plus loin, nous nous sommes décidés à camper, mais avec quelle peine nous avons pu enfin dresser notre tente dans un pli de terrain, près de la rivière Cabano, abrité par de grands arbres! — Cela fait, avec un grand feu à l'entrée, blottis sous notre abri, nous avons attendu la fin de la tourmente. — La neige tombe maintenant fine et serrée. Il faut renoncer à chasser pour cette année. Edward Lucas pense que ces ouragans vont durer une quinzaine de jours encore, puis que la fonte des neiges commencera. Avant le jour, demain matin, nous reprendrons le chemin de *Détour du Lac*, de façon que je puisse repartir de suite pour la *Rivière du Loup*.

22 mars. — A dix heures du soir j'arrive à *Rivière du Loup*, ne m'étant arrêté qu'une heure à *Détour du Lac* d'où je suis reparti à huit heures du matin, et trois quarts d'heure dans le milieu du jour pour manger et me réchauffer un peu. C'est une des journées les plus fatigantes dont il me souvienne.

23 mars. — La voie ferrée jusqu'à *Québec* est, paraît-il, interceptée par les neiges qui ne pourront être déblayées avant dix ou douze jours. Je n'ai donc pour m'en aller pas d'autre moyen que de prendre en traîneau la route qui suit les bords du *Saint-Laurent*. Mac-Nab, que j'ai retrouvé à *Rivière du Loup*, est prêt à faire le voyage et je frète deux traîneaux l'un pour nous, l'autre pour notre bagage. A *Kamouraska* nous les renverrons pour en prendre d'autres et nous continuerons en changeant ainsi, quand l'occasion se présentera.

Vers deux heures de l'après-midi nous partons. Les bords du *Saint-Laurent*, si vantés en été, manquent un peu de diversité sous leur manteau d'hiver. Mais le spectacle qui se déroule sous nos yeux n'est pas cependant sans une certaine grandeur. Nous laissons derrière nous, au milieu des glaçons du fleuve qui forment une masse solide, une série d'îles connues sous les noms de *Brandy Pots*, *Hare Island*, *Pilgrims's Islands* et, vers huit heures du soir, nous arrivons enfin à *Kamouraska* en face des îles de même nom.

Par la nuit noire il faut prendre bien garde d'éviter de sortir du passage étroit où le traînage a été établi, sans quoi on risque de voir son cheval enfoncer dans la neige jusqu'aux oreilles. C'est ce qui arrive à celui qui

traîne nos bagages, mais heureusement il s'en tire sans trop de peine.

Nous nous arrêtons à un hôtel dont le propriétaire paraît surpris de voir des voyageurs à l'époque actuelle de l'année; mais il s'empresse et nous sert à souper; puis, après avoir fait prix avec deux individus possesseurs de traîneaux pour demain, ayant congédié ceux qui nous ont amenés aujourd'hui, nous allons nous coucher.

24-25 mars. — Nous avons résolu de faire tout d'une traite les 100 et quelques milles qui nous séparent encore de Québec et nous avons commandé nos véhicules à l'aube. Le temps est très froid, mais il n'y a pas un nuage au ciel et *Kamouraska* vu ainsi au lever d'un soleil d'hiver produit un ravissant effet avec sa grande église, ses maisons presque toutes sur une longue rue qui longe les bords mêmes du fleuve et dans le lointain la chaîne des *Laurentides* qui borne l'horizon.

Nos conducteurs se font attendre un peu; vers sept heures cependant nous nous mettons en route. Nous passons à *Saint-Denis*, petit village sans grande importance, puis à *Rivière Ouelle*, où habite un des plus riches propriétaires du comté, M. C***, que j'ai déjà vu à *Rivière du Loup*. Nous ayant aperçus, il nous invite à entrer un instant chez lui; pour ne pas nous retarder, nos traîneaux poursuivront leur route jusqu'à la ville prochaine où nous devons en changer, et M. C***, dans une demi-heure, nous y mènera rapidement dans son propre traîneau. Cette offre hospitalière, que nous acceptons avec plaisir, me donne l'occasion de faire la connaissance du frère de notre hôte, prêtre d'un esprit

distingué et auteur de plusieurs ouvrages estimés. Au bout de la demi-heure fixée, nous repartons dans le traîneau de M. C***, attelé d'un cheval plein de sang, élevé par lui; nous volons sur la neige et rattrapant nos deux *carrioles*, nous arrivons en même qu'elles à *Sainte-Anne de la Pocatière*.

Depuis *Kamouraska*, l'aspect des habitations a un peu changé, elles sont mieux construites et respirent un air d'aisance qui manquait à celles que j'ai vues dans les environs de *Rivière du Loup*. Les habitants ont aussi une apparence de bien-être qui faisait défaut aux Canadiens de l'intérieur. M. C*** confirme mes observations et me dit que, en effet, la population est ici plus riche que dans la région d'où je viens, et que la terre est cultivée avec plus de soin et d'une façon plus intelligente.

A *Sainte-Anne* nous trouvons quelque difficulté à continuer notre route. Nos conducteurs du matin nous ayant proposé de nous mener jusqu'à *Saint-Thomas*, nous acceptons les services de l'un d'eux, mais déclinons les offres de l'autre, en raison du peu de qualité de son cheval. Tandis que nous déjeunons, notre homme, furieux d'être évincé, va trouver les propriétaires de traîneaux du voisinage. Sur ses instigations, ceux-ci s'entendent pour nous faire la loi et nous demander des prix exorbitants, quand, une demi-heure après, nous cherchons un nouveau véhicule. Après quelques instants, ayant fini par trouver un habitant plus accommodant, nous allions nous mettre en route, lorsque le conducteur que nous quittions vient me réclamer 4 $ de plus que le prix convenu pour

sa peine et que je lui avais payé en arrivant. Je le traîne devant le juge de paix qui me donne une représentation du plus haut comique; mais qui, au bout d'une grande heure d'audience, finit par me déclarer qu'après mûre réflexion il n'est pas bien sûr que la question soit de son ressort et qu'à son avis le débat doit être porté devant un autre magistrat auquel il me propose de me mener. Ce nouveau délai ne pouvait me convenir; je confie 2 $ à l'excellent bonhomme, le priant de faire juger la question par la personne de son choix, de donner ces 2 $ aux pauvres de la ville si mon bon droit était reconnu, autrement de les payer au réclamant qui se décidait à réduire ses prétentions; et nous finissons par quitter *Sainte-Anne* sans avoir eu toutefois le temps d'en visiter le grand collége. Cet établissement, dirigé par des prêtres, compte 250 élèves. Une école d'agriculture et une ferme-école en dépendent.

Après avoir traversé quelques hameaux peu considérables, vers sept heures et demie du soir, nous arrivons à l'*Islet*, village d'un millier d'habitants en face duquel se trouvent deux îles, que j'ai citées déjà, et où, dit-on, l'on fait des chasses extraordinaires d'oies et de canards sauvages. Nous y dînons et à huit heures et demie du soir nous repartons pour *Saint-Thomas*. Là, dans une mauvaise auberge, nous tâchons de nous réchauffer, tandis qu'on attèle les deux traîneaux avec lesquels, à une heure du matin, nous reprenons notre route, pour arriver à huit heures du matin à *Point Levi* et une demi-heure après, à *Québec*; ayant ainsi voyagé plus de vingt-quatre

heures sans interruption, pour ainsi dire, à travers une contrée où parfois la neige s'élevait à une hauteur de 25 ou 30 pieds, les toits des rares maisons que nous rencontrions émergeant seuls de la nappe blanche. Malgré tout, nous avons bien fait de prendre cette voie. Le chemin de fer ne pourra, dans certains endroits, être déblayé avant vingt jours; dans une coupure près de *Saint-Charles*, la neige est amoncelée jusqu'au ras du sol; il y en a une profondeur de plus de 100 pieds.

25-28 mars. — J'ai appris en arrivant que le service au delà de Québec reprenait le 28 au soir. Je ne serai donc pas forcé, pour arriver à *Ottawa* le 29, de faire la route par traîneau, ce dont je me réjouis extrêmement.

A *Québec* je retrouve, auprès des amis que j'y ai laissés, le même charmant accueil qui m'avait été fait lors de ma pemière visite à la vieille cité. Le 28 mars je leur fais mes adieux définitifs et je prends le train pour *Ottawa*.

VI

QUELQUES JOURS A OTTAWA ET DANS LA PROVINCE ONTARIO

29 MARS — 6 AVRIL

Court séjour à Rideau Hall. — De Ottawa à Toronto. — Toronto. — Organisation municipale dans le Haut-Canada. — University College — L'Université de Toronto. — Organisation de l'instruction publique dans le Haut-Canada. — Osgood Hall. — L'avenir des colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

29 mars. — Arrivé dans la matinée à *Montréal*, j'en repars au bout de deux heures et à quatre heures du soir je débarque à *Ottawa*. Le capitaine Ward, très aimablement, est venu me prendre à la gare et son traîneau nous mène rapidement au palais du gouverneur, où je retrouve, inutile de dire avec quelle vive satisfaction, LL. EE. lord et lady Dufferin et leur entourage.

En route le capitaine Ward m'a dit que la répétition annoncée pour ce soir a bien lieu et la comtesse de Dufferin me fait gracieusement compliment de mon exactitude. Seule elle avait, me dit-elle, trois ou quatre jours avant, soutenu encore que je serais homme de parole et que j'arriverais à temps.

Voilà qui certes valait déjà amplement mes vingt-quatre heures de voyage non interrompu, en traîneau.

J'en suis doublement récompensé, car la soirée est une des plus réussies que l'on puisse voir. Sans parler de la salle de bal qui, par la circonstance, a été transformée en une délicieuse salle de théâtre, sans parler de toutes les ravissantes Canadiennes qui ont répondu à l'invitation de lord et lady Dufferin, il ne m'est pas possible de passer sous silence le talent très-réel dont fait preuve la comtesse, non-seulement dans la pièce en quatre actes, *School*, de *T. W. Robertson*, où il n'y a pas moins de quinze personnages, mais encore et tout spécialement dans une petite comédie en un acte, *A happy pair*, de *Thayre Smith*, à deux personnages, et où le rôle d'homme est rempli par F. Hamilton esq., a. d. c., le frère de lady Dufferin.

30 mars-3 avril. — Cinq jours passés à *Rideau Hall*, si vite que je m'en suis à peine aperçu. — Mais puisque je suis décidé à visiter les Etats du Sud avant les grandes chaleurs, il faut absolument que je me mette en route. Le 3 avril au soir, je prends donc congé de mes hôtes et je pars pour *Toronto*.

4 avril. — Pendant la nuit, je suis passé à *Kingston*, ville de 15 ou 16,000 âmes, qui occupe une position militaire importante et où on organise un collége militaire qui doit ouvrir le 1er mai. — Au jour, le train s'arrête à *Cobourg*, ville de 4.500 habitants, manufacturière et marchande, d'où part un embranchement du chemin de fer se dirigeant vers le Nord. La neige ici n'apparaît déjà plus que par larges plaques, et j'aperçois à la station le premier véhicule sur roues que j'aie

encore rencontré depuis mon arrivée dans le Canada. Le pays n'a pas grand caractère; il est généralement plat. Les champs sont plus étendus que dans la province de Québec, quelques-uns ont des dimensions considérables.

Quelques minutes après avoir quitté *Cobourg* nous passons à *Port Hope*, dans une petite vallée, d'où part une ligne ferrée se dirigeant vers le Nord jusqu'au lac *Simcoe*. Le brouillard qui, depuis le lever du jour, couvre la contrée, se lève un peu, et j'aperçois l'immense étendue du lac *Ontario*, long d'environ *185 milles* sur *84 milles* de largeur. Le flux et le reflux s'y font, me dit-on, légèrement sentir.

A une heure 1/2 avec un retard de plusieurs heures, j'arrive à *Toronto*, la ville la plus importante de l'*Ontario*. Sa population dépasse 60,000 âmes. Il s'y fait un commerce considérable spécialement en bois et en grains et qui est favorisé par la facilité des transports par eau lorsque la navigation est ouverte.

Toronto possède le meilleur hôtel du Dominion, *Queen's hôtel;* le capitaine Ward, qui m'a précédé de deux jours, a eu l'obligeance de m'y retenir un appartement, et il vient me chercher à la gare. Après déjeuner, nous allons ensemble faire quelques visites; chez le gouverneur, l'honorable *Donald A. Macdonald* d'abord; puis chez le colonel *Cumberland, extra aide-de-camp* du gouverneur général et enfin chez le colonel *Czowski* pour lequel je suis muni d'une lettre d'introduction que m'a donné avant mon départ d'Europe le général *Conolly*. Le colonel Czowski s'est fait une haute situation au Canada; il me reçoit de la façon la plus cordiale et se

met à ma disposition pour tous les renseignements que je puis désirer. Il me présente à sa famille et me retient à dîner, où je me rencontre avec le colonel *Hewitt* qui va prendre la direction de la nouvelle École militaire de *Kingston*. Le soir je vais passer quelques instants au *Toronto Club*.

J'ai profité aujourd'hui de l'inépuisable patience des différentes personnes avec lesquelles je me suis rencontré pour leur poser nombre de questions sur divers sujets qui pour moi offraient un certain intérêt. Je me hâte de reconnaître, avec un vif sentiment de reconnaissance que, si ma curiosité a pu paraître à mes interlocuteurs parfois indiscrète, ils n'en ont rien laissé voir et ont toujours essayé de la satisfaire avec une rare bonne grâce.

C'est surtout sur l'organisation des écoles et celle de l'administration municipale que j'ai voulu me renseigner. Demain le colonel Cumberland me mène visiter l'Université; j'aurai là la facilité de m'éclairer sur divers détails encore obscurs pour moi aujourd'hui. Je me contente donc ce soir d'esquisser rapidement le système municipal en vigueur dans la province d'*Ontario* et qui a servi de modèle à celui adopté dans le *Bas-Canada*.

Ce système est vaste et bien entendu. Il semble admirablement adapté aux besoins du pays et, ce qui n'est pas sans importance, il paraît avoir donné aux citoyens, l'habitude de se gouverner eux-mêmes, en familiarisant chacun avec les divers rouages de l'administration.

La province d'*Ontario* est divisée en *comtés*. Chaque comté se compose de *townships*, de *villages* et de *villes*.

Toutefois les villes de 10,000 habitants au moins sont érigées en *cités* et chacune constitue un comté par elle-même.

Les affaires locales sont sous le contrôle du *conseil du comté* qui se compose des *reeves* (baillis), *deputy reeves* et *town reeves* des différents townships, villages et villes dans chaque comté. Le conseil du comté est présidé par un président, élu chaque année parmi les membres du conseil. Ce conseil a charge de la prison, du palais de justice et lève les impôts nécessaires à leur entretien. Il a le contrôle exclusif des ponts et des routes entre les différents townships, etc.

Dans chaque township il y a un conseil composé de cinq membres élus par les propriétaires de biens-fonds. Ce conseil nomme le *reeve* qui doit représenter le township au conseil du comté.

Chaque township où il y a au moins cinq cents propriétaires de biens-fonds a le droit d'élire un *deputy reeve* qui avec le *reeve*-siége au *conseil du comté*.

Le conseil du township ne s'occupe que des affaires intérieures. Parmi ses attributions les plus importantes rentrent la faculté de construire un hôtel de ville, d'acheter l'emplacement nécessaire pour l'établissement des écoles primaires, le soin de veiller à leur établissement et à leur entretien, le soin de nommer des inspecteurs des routes, le droit de faire des emprunts municipaux, de lever des impôts pour certaines dépenses municipales, etc.

Tout *village* dont le chiffre de la population atteint le minimum de 1,000 habitants devient en se conformant à certaines formalités un *village constitué*, avec un conseil de cinq membres comme le township, ayant les mêmes attributions que les conseils de townships. Le *village constitué* est représenté au conseil du comté par un *reeve* et un *deputy reeve*.

Quand la population d'un village dépasse 3,000 âmes, ce village est érigé en *ville* et l'administration est alors confiée pour les questions intérieures, à un maire élu, assisté d'un conseil municipal, dont les membres sont aussi élus. Les villes ont deux représentants au conseil du comté.

---

5 avril. — Dès le matin, fidèle à sa promesse, le colonel Cumberland vient me prendre pour me mener visiter l'*University college*. C'est lui qui en a été l'architecte et c'est un travail qui lui fait grand honneur.

Les bâtiments achevés en 1859 rappellent un peu le style des bâtiments du parlement à *Ottawa*. Ils sont situés au milieu d'un beau parc de 150 acres et renferment une bibliothèque de 25,000 volumes, des salles de cours fort bien disposées et un certain nombre de chambres destinées aux étudiants.

En 1827, une charte avait été accordée par le roi Georges IV pour l'établissement d'une Université à *Toronto*. Il avait été en même temps attribué à cette Université une partie des terres que Georges III avait réservées pour subvenir aux frais des établissements d'instruction publique.

En 1837, la charte royale fut modifiée par la législa-

ture du *Haut-Canada*, mais ce ne fut qu'en 1843 que l'Université fut ouverte sous le nom de *King's College*. En 1850, nouvelles modifications, et la dénomination de *University of Toronto* fut adoptée. Enfin en 1853, l'Université se partagea en deux institutions, l'une prenant le nom de *University of Toronto*, et l'autre, celui de *University College of Toronto*.

L'*Université de Toronto* est organisée sur le modèle de l'Université de Londres. Elle se borne à déterminer les examens que doivent subir les aspirants aux grades universitaires, aux bourses, aux prix et aux diplômes, à examiner les candidats, et à leur conférer ces grades et ces distinctions.

L'*University College* a adopté les cours d'études prescrits par l'Université de Toronto. Les leçons portent sur les connaissances exigées des candidats au grade de bachelier ès arts, ou aux diplômes d'ingénieur civil ou d'agriculteur.

Sont admis comme étudiants réguliers inscrits les jeunes gens qui ont passé l'examen d'inscription en *arts*, *génie civil* ou *agriculture*, dans une Université anglaise quelconque.

Est admis aussi, quoique non inscrit, tout individu qui désire suivre certains cours spéciaux.

Les jeunes gens inscrits doivent ou bien vivre au collége, ou bien dans certaines maisons approuvées par le président de la *Corporation de University College*, ou choisies par les parents.

Les étudiants non inscrits, pour suivre les cours qu'ils désirent suivre, doivent obtenir l'autorisation du professeur. Ceux d'entre eux qui ont suivi les cours avec

assiduité pendant toute une année scolaire et qui ont passé un examen satisfaisant sur les matières enseignées dans ces cours, peuvent recevoir un certificat d'études.

Il y a actuellement environ 160 élèves suivant les cours du collége.

L'instruction religieuse est donnée par les ministres des différents cultes aux étudiants inscrits.

Ces divers renseignements, je les dois au révérend docteur *Mac-Caul*, *président of the Corporation of University College*, qui voulut bien nous accompagner dans notre visite.

L'Université de Toronto a été constituée sous sa forme actuelle en 1873, par un acte de l'Assemblée législative de la province. La corporation se compose du *chancelier*, du *vice-chancelier*, des membres du *Sénat* et des membres de *Convocation*.

Le Sénat se compose du chancelier, du vice-chancelier et de vingt-quatre membres, en dehors des personnes qui en font partie de droit. Quinze de ces membres sont élus par la *Convocation*, et neuf sont nommés par le lieutenant-gouverneur de la province. Font de droit partie du Sénat : le président de la corporation du *University College*, un représentant de la *Law Society*, le principal du *Upper Canada College*, un représentant désigné par chaque collége ou école de la province affilié à l'Université, un représentant des *High School Masters* de Ontario, toute personne qui a rempli les fonctions de *chancelier* ou de *vice-chancelier* de l'Université. Sont encore de droit membres du Sénat : deux membres du conseil de *University college* pour deux ans et par tour.

La *Convocation*, qui, en dehors des quinze membres du

Sénat qu'elle nomme, nomme aussi le *Chancelier* dont la durée du mandat est de trois ans, se compose des :

Docteurs et bacheliers ès lois;

Docteurs et bacheliers en médecine;

Maîtres en chirurgie;

Maîtres et bacheliers ès arts;

Maîtres et bacheliers ès sciences.

La convocation discute toutes les questions qui intéressent l'Université et donne son avis; elle peut faire des représentations au Sénat dans les cas où la prospérité de l'institution est en jeu, elle décide de l'admission de telle école ou de tel collége, dans les conditions proposées par le Sénat, à l'affiliation.

Les grades universitaires sont conférés par le chancelier, le vice-chancelier et le Sénat.

Le *University College* est dirigé par un conseil composé du président, du vice-président et des professeurs. Le lieutenant-gouverneur de la province est *visiteur*, c'est-à-dire inspecteur.

En sortant du *University College* le colonel *Cumberland* me mène au Ministère de l'instruction publique, et j'obtiens de l'obligeance du docteur *Hodgins*, le *deputy minister*, des renseignements intéressants et précis sur l'organisation des écoles dans la province d'*Ontario*. Cette organisation a été singulièrement facilitée par celle des municipalités.

Les *townships* sont partagés en *districts scolaires* d'une étendue suffisante pour que chacun puisse subvenir aux frais d'une école dans de bonnes conditions. Si les deux

tiers de ces districts le désirent, ils nomment un *conseil des écoles* de cinq membres, qui établit les écoles nécessaires. Dans le cas contraire, les contribuables nomment dans chaque district trois commissaires chargés de l'établissement de l'école dans le district. Ces commissaires ou les membres du conseil des écoles jouissent des pouvoirs les plus étendus ; ils nomment dans chaque district l'instituteur, qui doit toutefois être pourvu d'un diplôme, ils fixent son traitement, ils achètent le terrain nécessaire à la construction de l'école et peuvent déclarer la vente forcée, pour cause d'utilité publique ; ils bâtissent la maison d'école et lèvent les impôts qu'ils jugent indispensables. Sur leur demande, la taxe peut être levée par les autorités municipales. Ils peuvent, avec le consentement du conseil de *township*, contracter des emprunts.

Dans les cités, les villes et les villages, les conseils des écoles sont composés d'un nombre de membres plus considérable que dans les *townships;* mais leurs attributions sont les mêmes, sauf cependant que dans les cités et les villes ces conseils nomment leur inspecteur, qu'au lieu de lever les impôts eux-mêmes, ils adressent une réquisition au Conseil municipal.

Les commissaires sont responsables des fonds ; ils doivent veiller à ce que les écoles soient en nombre suffisant et remplissent les conditions requises : ils doivent employer le nombre nécessaire d'instituteurs qualifiés pour l'emploi, autoriser tous les résidents entre cinq et vingt et un ans à assister gratuitement aux cours, veiller à ce que les écoles soient ouvertes aux époques fixées, envoyer régulièrement et en temps voulu aux

auditeurs, aux *inspecteurs*, au *ministre*, les rapports auxquels ils sont astreints. Ils doivent faire le recensement des enfants entre sept et douze ans dans les limites de leurs circonscriptions et ils doivent, si quelqu'un de ces enfants, sans cause valable, n'a pas pendant quatre mois consécutifs, paru à l'école, avertir les parents ; si l'absence de l'enfant se prolonge, ils doivent imposer aux parents une amende de 1 $ par mois, ou déposer une plainte entre les mains d'un magistrat qui peut condamner les parents à l'amende, ou, par défaut, à l'emprisonnement. Dans les cités, les conseils des écoles nomment les *examinateurs* chargés de faire subir les examens aux candidats instituteurs, mais leur choix ne peut porter que sur les personnes qui sont munies d'un certificat constatant leur éligibilité à cette fonction.

Les *conseils des townships* veillent à la division en districts scolaires et à la répartition des taxes pour les écoles. Ils peuvent établir des bibliothèques populaires et, en général, faire tout ce qui est de nature à favoriser l'instruction.

Les *conseils des comtés* lèvent un impôt scolaire qui doit être égal à la somme accordée par le gouvernement de la province au comté. Les sommes ainsi obtenues sont exclusivement réservées au salaire des instituteurs. Ils nomment les *inspecteurs* qui doivent être pourvus du certificat nécessaire, et paient la moitié de eurs appointements ; l'autre moitié est payée par le gouvernement. Dans certains cas spécifiés, ils peuvent casser un inspecteur. Ils nomment les examinateurs des candidats instituteurs en les choisissant parmi les

personnes munies du certificat nécessaire, et paient leurs dépenses; ils nomment aussi les *auditeurs d'école* et les *sous-trésoriers*.

Les conseils des comtés doivent également fournir au ministre tous les renseignements qu'il réclame.

Les conseils des cités, des villes et des villages ont des pouvoirs analogues. Ils peuvent aussi payer les dépenses que nécessite l'envoi d'élèves méritants à un *high school*.

Nul ne peut être instituteur s'il n'a un certificat d'aptitude. Nul instituteur ne peut être commissaire d'école, ni inspecteur. Dans la direction de son école, tout instituteur est tenu de suivre les règlements promulgués. Le payement de son traitement lui est garanti, et en cas de maladie, il est subvenu à ses besoins. Il verse quatre dollars par an à la caisse de retraite, et à soixante ans, ou plus tôt, s'il n'est plus à même de remplir ses fonctions, il est mis à la retraite et il lui est servi une pension calculée sur le pied de six dollars par chaque année de service et de sept dollars s'il est muni d'un certificat de première ou de deuxième classe. S'il meurt pendant la durée de son service, la somme qu'il a payée annuellement et les intérêts font retour à ses héritiers. S'il se retire avant d'avoir atteint l'âge de la retraite, il reçoit la moitié de la somme qu'il a versée. Les femmes remplissant les fonctions d'instituteurs ne sont pas tenues au versement annuel.

Les inspecteurs nommés par les conseils des comtés, des cités et des villes ont les pouvoirs les plus étendus, mais ils sont astreints à des obligations sérieuses. Nul

ne peut recevoir le certificat constatant son éligibilité aux fonctions d'inspecteur que s'il a le diplôme d'instituteur le plus élevé. Les inspecteurs doivent visiter chaque école deux fois par an, répartir les fonds, recueillir les sommes qui doivent être versées à la caisse de retraite, présider les bureaux d'examen, vérifier les élections d'école et les annuler ou les confirmer, convoquer les imposés, etc.

Les examinateurs des candidats aux diplômes d'instituteurs doivent avoir reçu un certificat d'éligibilité à ces fonctions et sont nommés par les conseils des comtés et les conseils des cités et des villes. Pour procéder aux examens, ils doivent être trois au moins et cinq au plus. Ils confèrent les diplômes de deuxième et troisième classe. Les candidats pour les diplômes de première classe sont aussi interrogés par eux, mais les réponses par écrit sont envoyées au ministre de l'instruction publique, et le diplôme de première classe n'est accordé que par le comité qui est chargé de l'instruction publique, sur l'avis favorable du *bureau central des examinateurs*, d'où émane le programme des questions qui doivent être posées aux candidats.

Les *Visiteurs* sont des membres du clergé, de la législature, des conseils des villes, des cités, ou des comtés, mais dont les attributions sont principalement celles de conseillers.

Les catholiques qui désirent établir une école spéciale peuvent le faire s'ils sont en nombre suffisant pour la soutenir. Chacun des contribuables catholiques peut exiger que sa part de l'impôt pour l'école, s'il le préfère, revienne à l'école publique. Dans ces écoles

particulières, les instituteurs doivent être pourvus des diplômes ordinaires, à moins qu'ils n'appartiennent à une communauté religieuse. Ces écoles reçoivent des fonds votés par le gouvernement la part qui leur revient proportionnellement au nombre des élèves. Elles sont soumises aux inspections.

D'après le recensement de 1874, il y avait alors dans la *province d'Ontario* 611,603 enfants ou jeunes gens des deux sexes entre huit et seize ans; — 4,758 écoles publiques; — 464,047 élèves; — 5,736 instituteurs.

Les *high schools* reçoivent des élèves des deux sexes qui, avant d'être admis, passent un examen, et qui reçoivent une instruction plus complète en anglais, ou un commencement d'instruction classique avec des notions d'une ou deux langues vivantes qui leur permettent, à leur sortie, d'entrer dans un collége ou immédiatement dans les affaires.

Les *high schools*, où il y a quatre maîtres et une moyenne de soixante élèves mâles, prennent le nom de *Collegiate institute*, et reçoivent une subvention spéciale de 750 $ par an. La subvention, accordée aux *high schools* varie suivant le nombre des élèves, elle ne peut être de moins de 400 $. Cette subvention, ajoutée à une autre qui doit être égale à la moitié de la première et qui est donnée par le comté, est exclusivement employée au traitement des professeurs.

Chaque *high school* est pourvu d'un conseil d'administration de six membres élus moitié par la ville, moitié par le conseil du comté. Quand le *high School* est particulier à la ville, celle-ci seule nomme les six membres. Le conseil se renouvelle par tiers, tous les ans.

L'assentiment du gouvernement est toujours nécessaire pour l'établissement d'un *high school*.

Trois inspecteurs sont spécialement chargés de visiter chacune de ces écoles deux fois par an. Leurs pouvoirs et leurs obligations sont sensiblement les mêmes que ceux des inspecteurs des écoles publiques.

Les directeurs des *high schools* doivent être gradués ès arts d'une Université anglaise ou des Colonies.

Il y a actuellement, dans la province *Ontario*, 103 *high schools* avec 240 professeurs et une moyenne de 4,600 élèves.

Dans les *high schools*, comme dans les écoles publiques, nul élève n'est obligé d'assister ni aux prières, ni aux cours d'instruction religieuse, si telle est la volonté des parents. Les ministres des différents cultes ont l'usage des salles des cours à des heures déterminées.

En 1874, le traitement le plus élevé attribué à un directeur de *high school* a été de 1,800 $, et le plus bas de 600 $; le traitement le plus élevé attribué à un professeur dans une de ces écoles a été de 1,300 $, et le plus bas de 400 $; pour les professeurs *femmes* dans ces mêmes établissements, les traitements ont varié entre 600 $ et 200 $.

Dans les écoles publiques, pendant la même année, le traitement le plus élevé qui ait été payé à un instituteur a été de 600 $, dans le village de *Madoc*. La moyenne du traitement pour les instituteurs a été de 290 $ 63 et pour les institutrices de 216 $ 63.

Le département de l'instruction publique est administré par un *ministre* et par un *comité* choisi dans le

conseil exécutif de la province. Le ministre est nommé par le lieutenant-gouverneur et peut être un membre de la législature. Assisté du comité, il répartit la subvention provinciale proportionnellement à la population et donne les ordres de versement. Il juge les contestations, fait les règlements, etc.

Au moment de quitter le docteur Hodgins, il me propose fort aimablement de me montrer l'*Educational muséum*. J'accepte naturellement. C'est une collection des objets utiles aux écoles publiques et aux *high schools*, de modèles d'instruments agricoles, de spécimens d'histoire naturelle, de reproductions de statues d'après l'antique ou de statues modernes, de bustes des grands personnages de l'histoire de France ou d'Angleterre, de copies des différentes toiles les plus connues des écoles hollandaise, flamande, espagnole, italienne, de reproductions de sculptures assyriennes et égyptiennes, etc.

Prenant congé de notre cicerone, nous traversons, le colonel Cumberland et moi, le dépôt où sont mis en réserve les livres, atlas, etc., qui sont fournis aux écoles et aux bibliothèques populaires au meilleur marché possible et nous allons donner un rapide coup d'œil à l'*Ecole normale* guidés par le principal, le révérend docteur *Davies*.

Cette école se compose d'une école normale proprement dite, où sont faits les cours destinés aux candidats instituteurs, et de deux écoles modèles où les

aspirants aux fonctions d'instituteurs sont exercés à pratiquer les leçons qui leur ont été données, sous la surveillance de professeurs sortis d'écoles normales et où on leur apprend les meilleures méthodes à employer pour l'éducation de la jeunesse.

Il y a dans la *province d'Ontario* deux écoles normales; la seconde vient d'être établie à *Ottawa*. Ces deux écoles sont soutenues par le gouvernement de la province.

En dehors des écoles publiques et des *high schools*, la province d'*Ontario* renferme un nombre considérable d'institutions privées, laïques ou religieuses, pour l'instruction primaire ou secondaire. Elles ne sont soumises à aucun contrôle, sauf celles qui ont été établies en *corporation*, et qui, d'après leur charte, doivent au gouvernement un rapport sur leur situation et sur les résultats qu'elles obtiennent.

L'*Université de Toronto* n'est pas non plus la seule de son espèce. On en trouve six autres dans le *Haut-Canada*, autorisées par la législature, qui chacune ont leurs règlements particuliers et donnent des grades dans les diverses facultés.

En somme, on ne saurait assez louer les améliorations apportées depuis vingt ans dans l'organisation du système de l'instruction publique, dans la province d'*On-*

tario. En 1842, il n'y avait que 1,721 écoles publiques; en 1874, il y en avait 4,758; et le nombre des élèves, de 168,159 en 1851, était monté en 1874 à 464,047. Mais ce qui assurément frappe le plus l'étranger, c'est l'absence absolue ici de ces entraves, de ces lois de protection ou de persécution, que l'instruction rencontre presque partout en Europe.

Dans l'après-midi, guidé par le colonel *Czowski*, je vais visiter le palais de justice, *Osgood Hall.* C'est une construction de bonne apparence et bien appropriée à l'usage auquel elle est destinée. La salle principale et la plus remarquable est celle qui sert de bibliothèque.

Osgood Hall est le siége de la société connue sous le nom de *Law Society of Ontario*, qui fut constituée en 1797 par un acte de Georges III. Les juges de la Cour suprême, qualifiés *d'inspecteurs*, furent investis du droit de donner ou de refuser leur sanction aux statuts que pourrait adopter la société. Celle-ci, fut en 1822, établie en corporation, constituée comme les sociétés analogues en Angleterre. En 1859, un nouvel acte vint modifier l'organisation alors en vigueur et établit une école de droit à *Osgood Hall.*

6 avril. — En me promenant ce matin, j'ai rencontré M. S*** qui était du nombre des convives au dîner auquel, hier soir, j'ai été invité au club. Il se rendait à une vente de jeunes chevaux et m'a proposé de m'y conduire. J'ai accepté et n'ai pas été peu surpris du nombre, du degré du sang, et de l'excellente apparence des pro-

duits soumis aux enchères. Les meilleurs ne se sont pas vendus plus de 80 ou 100 $. Je m'étonne que personne n'ait encore songé à exporter ces chevaux, soit en France, soit en Angleterre, où on en trouverait un prix bien autrement rémunérateur, même en faisant très-large la part des frais de transport, des assurances contre les accidents, etc. — J'ai parlé de cette idée à plusieurs amateurs présents à la vente, que je connaissais; elle a paru leur sourire et l'un d'eux m'a proposé sur le champ d'organiser un essai, de concert avec lui. J'ai refusé, mais j'espère que la chose sera tentée (1), elle en mérite la peine.

Mon séjour au Canada touche à sa fin, demain je pars pour la *Nouvelle-Orléans*. — Je consacre les quelques instants qui me restent dans l'après-midi à faire une courte visite aux différentes personnes dont j'ai fait la connaissance depuis mon arrivée. Le soir je dine chez le colonel *Czowski*, où j'ai le plaisir de me rencontrer avec plusieurs des plus jolies femmes de *Toronto*, qui ne le cèdent en rien aux beautés de *Montréal* et de *Québec*, avec une charmante Américaine devenue Canadienne par mariage, la belle-fille de mon hôte, avec miss J. M***. miss D***, et d'autres encore.

Plus tard, sans doute, je parcourrai quelques-unes des autres provinces du *Dominion;* dans la rapide tournée

(1) Elle l'a été, en effet, depuis, et a donné les meilleurs résultats; si bien que l'exportation en 1877 s'est fait sur une grande échelle. (*Note de l'auteur.*)

que je viens de faire, je n'en ai visité que deux, les plus riches et les plus peuplées, il est vrai; mais, d'après ce que j'ai vu et d'après les documents que j'ai eus entre les mains, il me semble qu'on peut hardiment, dès aujourd'hui, affirmer qu'un brillant avenir s'ouvre devant les colonies anglaises du nord de l'Amérique.

Depuis plusieurs années leurs ressources se sont singulièrement accrues et forcément les progrès, au point de vue agricole, commercial, industriel, seront plus sensibles à mesure que ces vastes contrées seront mieux connues en Europe. La richesse du sol du Canada, son climat, ses institutions politiques et religieuses, sont des garanties de bien-être matériel suffisantes pour y attirer tôt ou tard les immigrants de toutes les classes.

Et, si on se rappelle que la population des États-Unis, après la guerre de l'Indépendance, n'était pas beaucoup plus considérable que ne l'est aujourd'hui celle des colonies anglaises du nord de l'Amérique, que cette population venait d'être éprouvée par une lutte meurtrière, qu'elle avait dû contracter des emprunts à l'étranger, que son organisation intérieure était à peine ébauchée, qu'elle n'avait à sa disposition ni les bateaux à vapeur, ni les chemins de fer, ni les télégraphes, ni aucune des grandes inventions modernes, il est impossible de ne pas être amené à prédire une ère de grande prospérité au Canada qui, depuis de longues années, a joui d'une paix profonde, dont la dette, très-minime, n'a son origine que dans des travaux d'utilité publique, dont l'organisation provin-

ciale et municipale est admirablement adaptée aux besoins et aux aspirations des populations, et qui jouit déjà de tous les avantages des grandes découvertes faites depuis une centaine d'années.

FIN DU PREMIER VOLUME

QUATORZE MOIS

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD

Tous droits réservés

QUATORZE MOIS

DANS

L'AMÉRIQUE

DU NORD

(1875-1876)

PAR

LE Cte LOUIS DE TURENNE

AVEC

Carte d'une partie du Nord-Ouest

« *Ut prosim.* »

TOME SECOND

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879

TROISIÈME PARTIE

DEUXIÈME SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS

I

DE TORONTO A SAINT-LOUIS ET A LA NOUVELLE-ORLÉANS

7-13 AVRIL

Départ de Toronto. — Buffalo. — Cleveland. — Indianopolis. — Court séjour à Saint-Louis. — Avantages des wagons américains. — Passage de l'Ohio. — Le cours du Mississippi. — Le Kentucky. — Le Tennessee. — Le Mississippi. — Entrée en Louisiane. — Arrivée à la Nouvelle-Orléans. — Victime d'une bande de grecs. — Où les institutions républicaines ne sont pas en cause, mais de la perversion de ces institutions. — Aspect général de Nouvelle-Orléans.

7 avril. — A sept heures du matin je quitte *Toronto*. Il pleut, le temps est gris et désagréable au possible. Le pays, très plat, est couvert d'eau résultant de la fonte des neiges.

Bien que la voie ferrée suive à peu de distance les bords du lac qui est encore couvert de glace, rien de pittoresque à signaler jusqu'à *Hamilton* sur la baie de *Burlington*. Là, la chaîne des *Laurentides* se rapproche du rivage et le pays devient assez accidenté. La ville de *Hamilton*, quand on vient de l'est, a un faux air de Monaco vu en venant de Menton.

Bientôt nous traversons le pont suspendu et j'ai le

temps de donner un coup d'œil au *Niagara*, dont les eaux limoneuses et considérablement grossies par suite de la fonte des neiges, entraînent dans leur course furibonde d'énormes glaçons.

Me voici rentré dans les *Etats-Unis*. La ligne ferrée que j'ai prise remonte vers l'ouest presque parallèlement au fleuve. A hauteur des rapides toute la contrée est submergée et l'on distingue à peine le lit véritable du *Saint-Laurent;* les îles qui parsèment son cours sont sous l'eau.

La pluie qui vient fouetter les vitres du car, le temps sombre, l'étendue du pays inondé avec les arbres à demi noyés, forment un ensemble d'un effet saisissant, mais d'une tristesse mortelle.

Nous arrivons à *Buffalo East*. Buffalo est la troisième ville de l'État de *New-York* par sa population (135,000 habitants). Elle est tête de ligne de huit chemins de fer; son port est le plus vaste et le plus sûr du lac *Erie*. C'est à Buffalo aussi que vient aboutir le *canal* de l'*Erie*. Après un arrêt de quelques minutes, sans entrer dans la ville mais tournant autour, le train reprend sa marche vers l'ouest. Le lac, dont tout à l'heure on apercevait la rive nord, s'élargit bientôt; à une petite distance de la rive sud court une chaîne de hauteurs; c'est entre ces hauteurs et les bords du lac que le chemin de fer a été établi; les bords du lac sont bas et plats, mais paraissent bien cultivés et sont parsemés de bois de belle venue.

Après avoir passé par *Dunkirk*, qui possède un port sur le lac, nous arrivons à *Erie*, dans la *Pennsylvanie*, ville de 23,000 âmes, un des ports militaires de l'Union

et le centre d'un commerce assez considérable. Le temps est devenu superbe, il n'y a pas un nuage au ciel et pas trace de neige sur le sol.

Le chemin de fer, ici, s'écarte un peu du lac, que bientôt on ne voit plus au loin à l'horizon que comme une ligne lumineuse.

Nous entrons dans l'*Ohio*, j'aperçois un laboureur conduisant sa charrue! C'est le premier travailleur que j'ai vu dans un champ depuis deux mois et demi. Au coucher du soleil, nous entrons à *Cleveland* (140,000 habitants). Nous sommes revenus sur les bords du lac; profitant d'un arrêt d'une heure, je descends sur le rivage. La température est d'une douceur extrême et devant cette immense étendue d'eau bleue et calme comme la Méditerranée, illuminée à l'horizon par les derniers rayons pourprés du soleil couchant, il ne tient qu'à moi de me croire transporté à Nice sur la promenade des Anglais.

Quand le train se remet en marche, la nuit est venue et je m'installe dans ma section dans le *sleeping car* où j'ai pris place. Ce *sleeping car* diffère par sa disposition de ceux que j'ai vus jusqu'ici. Les lits sont d'un tiers plus longs et plus larges, mais de jour on doit y être fort mal, les banquettes étant disposées dans la longueur comme dans un omnibus. Je n'aurai pas à en faire l'épreuve; je suis prévenu qu'en arrivant à *Indianapolis*, à 6 heures du matin, je devrai changer de voiture.

8 avril. — Dans la nuit nous sommes sortis de l'*Ohio* pour entrer dans l'*Indiana* et à la pointe du jour nous arrivons dans la capitale de cet État. *Indianapolis*,

ville de 70,000 habitants, très commerçante et industrielle, où douze chemins de fer aboutissent. Elle est située sur une des branches du *White River*, au milieu d'une plaine d'une vaste étendue et très fertile.

Au bout d'une heure à peine, remontant dans un autre train, je reprends ma route. Les champs qui bordent le chemin de fer sont considérables et la culture paraît très avancée.

Aux champs succèdent par intervalles des prés où paissent des bestiaux et des chevaux en grand nombre; de grands arbres disposés dans la plaine en rompent la monotonie; parfois, de loin en loin, on aperçoit des bouquets de bois assez étendus.

Nous passons à *Terre-Haute*, ville de 22,000 âmes, coquettement placée sur les bords du *Wabash*, au milieu du même pays fertile que nous avons parcouru depuis *Indianapolis*. A *Marshall*, nous entrons dans l'*Illinois*, dont nous traversons l'ancienne capitale *Vandalia*. Le pays présente une analogie frappante avec la Beauce. Le train arrive bientôt au pont jeté sur le Mississippi dont j'ai déjà donné la description, et quelques instants après je descends à *Saint-Louis*.

Après déjeuner, je sors des caisses que je me suis fait envoyer de New-York, les effets qui vont m'être nécessaires dans le Sud, et je les remplace par mes fourrures et les vêtements d'hiver que j'ai apportés du Canada et que j'expédie à l'hôtel Brevoort. Dans l'après-midi je comptais sortir et préparer mon départ pour demain; mais un accès de fièvre violent, résultant sans doute du brusque changement du climat, me cloue sur mon lit à l'hôtel.

10-11 avril. — Un nouvel accès de fièvre m'a pris dans la matinée hier et n'a cédé que dans la journée, grâce à l'effet de doses répétées de quinine. Aujourd'hui, quoique terriblement courbaturé, je me décide à prendre le soir le train pour la *Nouvelle-Orléans*.

En arrivant à la gare, j'apprends que le *sleeping car* dans lequel j'ai retenu une section n'est pas arrivé, mais on m'assure qu'à 18 milles environ de Saint-Louis nous le retrouverons. Jusque-là je devrai faire la route dans un des wagons ordinaires. Tous sont encombrés de gens rentrant à leur domicile dans les villages des environs, après le travail de la journée, et qui descendront aux petites stations voisines de la cité. La plupart de ces individus crient et chantent à tue-tête, sont plus ou moins gris, fument et chiquent à outrance. J'ai, comme d'ailleurs les sept ou huit voyageurs qui, ainsi que moi, comptaient sur le *sleeping car*, quelque peine à trouver une place; trois femmes qui sont du nombre semblent fort gênées au milieu de cette cohue. Le système de voitures adopté sur les chemins de fer américains est en dehors des *sleeping* et *drawing rooms car* véritablement pitoyable. Je l'ai expérimenté plusieurs fois à mes dépens, mais j'en ai rarement senti les inconvénients plus qu'aujourd'hui.

Le wagon dans lequel je me trouve, petit à petit se vide de ses bruyants occupants et bientôt nous ne restons plus que cinq voyageurs à destination éloignée, attendant avec impatience le moment où nous retrouverons le *sleeping car* promis. A *Duquoin*, on nous prévient qu'en raison d'un grave accident survenu le matin sur la voie, il n'a pu arriver. Force nous est de

nous installer de notre mieux pour la nuit sur ces infernales banquettes, sur lesquelles on ne saurait dormir assis parce qu'on n'a aucun support pour la tête, ni couché par manque de la place nécessaire.

A deux heures et demie du matin nous arrivons à *Cairo*, à l'embouchure de l'*Ohio* et du *Mississippi*; les hasards du voyage m'amenant ainsi au point où finit cette *belle Rivière* que j'ai traversée à son origine à Pittsburgh, où elle est formée par la réunion de l'*Alleghany* et de la *Monangahela*. Au bout de deux heures et demie d'attente, le *ferry-boat* qui doit transporter le train, moins la locomotive, de l'autre côté de l'*Ohio*, arrive enfin. Ce *ferry* est analogue à celui dont j'ai parlé déjà lors de mon passage à *Détroit*. Le train une fois embarqué, le bateau se met en marche. La traversée s'effectue lentement; en arrivant sur l'autre rive nous n'avançons qu'avec la plus grande précaution, deux hommes à l'avant sondant le fleuve. C'est que le *Mississippi* et l'*Ohio* ont éprouvé une crue considérable, que tout le pays à l'entour est inondé et que les deux fleuves entraînent avec eux des débris de toute espèce, des troncs d'arbres entiers, qui pourraient devenir dangereux pour notre *ferry-boat*.

L'espace couvert par les eaux s'étend à perte de vue. Il est impossible de ne pas se sentir vivement impressionné devant l'énorme volume des eaux de ces deux fleuves dont l'un, l'*Ohio*, a un cours total de plus de 1,000 milles, tandis que l'autre, le *Mississipi*, de sa source à son embouchure parcourt plus de 3,000 milles, traversant les régions les plus diverses, les solitudes les

plus désertes, comme les pays les plus habités et les mieux cultivés.

Depuis *Saint-Louis* jusqu'à la mer le cours du *Mississippi* est très tourmenté et son lit change avec une facilité étonnante. Des îles naissent ou disparaissent chaque jour; chaque jour des millions de pieds cubes de terre sont transportés d'une rive sur l'autre; à tout instant des nouveaux canaux, des *bayons*, comme on les appelle dans le pays, se forment; puis, quand les terres d'alluvion entre ces bayous sont saturées d'eau, elles cèdent et des portions entières de forêt sont entraînées par le courant. Ces débris parfois se trouvent arrêtés, d'autres viennent s'accumuler sur les premiers et un beau jour une île se forme où jadis se trouvait un chenal pour la navigation.

En abordant nous sommes entrés dans le *Kentucky*. Une locomotive attend le train qui, une fois débarqué, reprend sa marche vers le sud. La ligne ferrée s'écarte du fleuve et traverse une région de magnifiques forêts où j'apercois les arbres revêtus de leurs premiers bourgeons. A *Saint-Louis* même, où j'ai été surpris par un chaleur de + 75° F. (25° C.), je n'ai pas vu trace du renouveau et c'est avec une vive satisfaction que je constate celle-ci. Au bout d'une heure environ, nous arrivons sur le théâtre de l'accident survenu hier matin. Un pont en charpente, jeté sur un torrent presque à sec, s'est rompu sous le poids des wagons, qui ont été précipités d'une hauteur de vingt-cinq à trente pieds.

Les débris jonchent le sol à cent pas tout autour d'un immense amas informe de voitures brisées, de caisses en morceaux, de ballots éventrés. Nous sommes obligés

de descendre du train et de faire un trajet d'un demi-mille pour en reprendre un autre qui nous attend de l'autre côté du torrent. Le transport de nos bagages est effectué sur le dos de quelques nègres, ce qui prend un certain temps. Ces nègres sont les ouvriers occupés à la réparation du pont. Enfin nous nous remettons en route, dans un *pullman car* cette fois.

Le *Kentucky* doit son nom à une des rivières qui le traversent et qui courant du sud-est au nord-ouest, après avoir arrosé la capitale de l'État, *Francfort* (6,000 habitants), vient se jeter dans l'*Ohio*. Son cours, au nord, forme la limite du *Kentucky* et des États d'*Indiana* et d'*Ohio*. Le *Kentucky*, dont les habitants se distinguent par la noblesse de leur caractère, leur énergie, leurs qualités physiques, est réputé pour sa fertilité, pour son élevage, pour ses bois. Le sol généralement est calcaire. On trouve dans les montagnes du fer et du charbon. Le pays est des plus pittoresques et on y voit, entre autres curiosités naturelles, la fameuse grotte connue sous le nom de *Mamouth Cave*.

Elle est située à environ une centaine de milles au sud de *Louisville*, la ville la plus importante de l'État (100,000 habitants). Malheureusement le temps me manque pour m'y rendre.

Peu de temps après avoir repris notre marche, nous sommes sortis du *Kentucky* pour entrer dans le *Tennessee*. A *Frost*, la première ville que nous rencontrons, nous nous arrêtons pour déjeuner. Le temps est superbe et la température assez élevée; il n'est que neuf heures et demie du matin et le thermomètre, à l'ombre, marque déjà 75° F. Le pays est assez accidenté,

bien cultivé dans les parties basses et boisé dans les portions élevées. A *Milan*, nous traversons la ligne de *Louisville* à *Memphis;* puis nous entrons dans une région qui vient de souffrir énormément des pluies diluviennes survenues il y a quelques jours. Le sol est partout effroyablement raviné, une partie des semailles ont été entraînées, mais la richesse et la fertilité du terrain sont telles que, en dehors de la perte de temps et de travail, le mal sera vite réparé; de nouvelles semailles vont être faites et la récolte ne sera pas sensiblement moindre.

Le chemin de fer passe ensuite à *Jackson*, ville assez ancienne, de 4 à 5,000 âmes, où l'on me montre de loin quelques traces de travaux de fortification datant de la guerre de sécession. A *Great-Junction*, on arrive à la limite du *Tennessee*.

Le *Tennessee*, comme le *Kentucky*, reçoit son nom d'une rivière qui le traverse et qui est l'affluent le plus important de l'*Ohio*. Elle prend sa source dans les monts *Cumberland* au sud-est de l'État, parcourt le nord de l'*Alabama*, sert un instant de limite entre cet État et le *Mississippi*, pénètre dans le *Tennessee*, le traverse du sud au nord et vient se jeter dans l'*Ohio*, dans l'État de *Kentucky*.

On élève une quantité considérable de bestiaux dans le *Tennessee* et j'y aperçois les premières plantations de coton que j'aie vues encore. Le charbon, le fer, le cuivre sont abondants et on y trouve aussi quelques autres métaux. Le capitale est *Nashville* (40,000 habitants). C'est là que se livra, en 1864, la bataille qui, par suite de la défaite des confédérés, permit au géné-

ral *Sherman* de tenter sa fameuse marche vers la mer. *Memphis* (60,000 habitants) sur le *Mississippi*, est la ville de l'État la plus importante par son commerce.

En quittant le *Tennessee*, nous entrons dans l'État de *Mississippi*. Le pays devient plat généralement, quelquefois légèrement ondulé. Il est humide et parfois marécageux; des digues le protégent contre les crues du *Mississippi;* quelques-unes de ces digues ont beaucoup souffert dans ces derniers temps, me dit-on. Le chemin de fer court à travers de grandes et belles forêts, où le feuillage sombre des pins fait vivement ressortir celui d'un vert plus tendre des jeunes pousses des autres essences; on sent dans toute cette nature une vie, une force de végétation très grandes.

A cinq heures nous arrivons à un joli endroit, *Hollysprings*, une des stations d'été des habitants de cette région; nous y dînons, puis nous reprenons notre course; et, à la nuit, je me hâte de gagner le lit qui m'a été préparé dans ma section et d'y chercher la compensation de ma nuit blanche dernière.

12 avril. — Pendant mon sommeil, le train s'est arrêté à *Jackson*, la capitale du *Mississippi*, sur le *Pearl River*, petite ville de 5 à 6,000 âmes, qui communique par un autre chemin de fer avec *Vicksburg*, située à l'ouest sur le grand fleuve, la cité la plus importante de l'État et un des principaux entrepôts du commerce des sucres et des cotons.

Le matin, après un court arrêt à *Mac Cumb City*, vers huit heures, nous entrons en *Louisiane*. Le temps est humide et chaud. La végétation est admirable; c'est une succession de forêts de pins et d'arbres de

toute espèce, de prairies, de terres cultivées, de jolis villages perdus dans la verdure; des fleurs de mille nuances diverses surgissent de tous côtés sous les ombrages touffus des grands arbres, dans les prairies, dans les jardins à peine entretenus qui entourent les maisons. Aux stations, des négrillons à demi nus, se roulent sur l'herbe et animent le paysage de leurs cris, tandis que les femmes vêtues de robes claires, la tête enveloppée dans des foulards aux couleurs éclatantes, paresseusement appuyées contre une barrière, suivent d'un regard curieux le va-et-vient des voyageurs et des employés.

Bientôt nous approchons du grand fleuve et nous arrivons à une région en partie submergée par les eaux qui ont rompu les digues. Mais l'inondation n'a pas ici ce caractère de dévastation, de désolation morne qu'elle a ailleurs; les arbres, les plantes, les fleurs émergent de l'eau et n'ont pas l'air d'en souffrir; le soleil, qui se joue au milieu de ce fouillis de verdure, se reflète dans l'onde et donne naissance à des effets de lumière éblouissants. De loin en loin on aperçoit quelques maisons isolées, mais elles sont bâties sur pilotis et n'ont pas été abandonnées. Le train ralentit sa marche, des bestiaux se promènent sur le remblai sur lequel est établie la voie ferrée; ils se jettent à l'eau, et, la tête et le cou seuls dehors, ils s'arrêtent et nous regardent passer.

Un peu plus loin nous sortons de la région inondée; la contrée semble absolument solitaire, plus de prairies, plus de champs cultivés, plus de maisonnettes; de chaque côté de la voie un taillis épais dominé par de

grands arbres qui semblent n'avoir plus de vie, et aux branches desquels se balancent de longues mousses d'un aspect bizarre, qu'on dirait être des chevelures de femmes, de ces mousses connues ici sous le nom de *Louisiania moss (tillandsia)* (1). Bientôt nous arrivons à *Manchac;* le train s'engage sur la digue établie entre le lac *Maurepas* et le lac *Pontchartrain*, puis entre ce dernier et le fleuve, et enfin vers deux heures, avec près de deux heures et demie de retard, entre dans la gare de la *Nouvelle-Orléans*.

Je me fais conduire à l'hôtel *Saint-Charles*, qui passe pour le meilleur de la ville, et ma toilette faite, après un léger lunch, je sors pour passer à la poste prendre mes lettres et pour aller faire une visite à *M. Hellman*, banquier, que j'ai connu à bord du *Bothnia*, et au général de *Trobriand*, pour lequel je suis muni d'une lettre d'introduction.

Heureux de pouvoir marcher un peu, je descends à grands pas la rue Saint-Charles, me dirigeant vers la poste qu'on m'a indiquée, quand je suis abordé par un individu bien mis, qui m'arrête avec force démonstrations de joie. Je le regarde et l'assure qu'il se trompe, que je n'ai pas l'avantage d'être de ses amis. Mais aussitôt il se récrie, m'appelle par mon nom, me dit qu'il m'a été présenté à Paris, aux courses, dans telle et telle circonstance par M. V***, un Américain qu'en réalité je connais fort, si bien que, quoique ne me rappelant aucun de ces détails, ils avaient un air de vraisem-

(1) On récolte ces mousses, et après les avoir laissé pourrir en terre, on en tire de longues fibres qu'on expédie en Europe où on s'en sert en guise de crin. (*Note de l'auteur.*)

blance telle, que ne voulant pas paraître impoli, je me mets à causer avec lui. Il me propose de me mener à la poste et j'y consens. Chemin faisant, il me demande de monter dans une maison devant laquelle nous passions, où, dit-il, il a à toucher un lot de 300 et quelques dollars; il l'a appris, le matin, par la liste des numéros sortis. En vain je refuse, prétextant ma hâte à aller quérir mes lettres, il met tant d'insistance, que je finis par monter. Sur présentation de son billet il reçoit 300 dollars comptant, plus un autre ticket représentant l'appoint des 10 ou 15 dollars qui parfait la somme qu'il a gagnée et qui lui donne le droit de prendre part à un nouveau tirage, ou s'il le préfère, de jouer ladite somme à une table de jeu qui se trouve dans la pièce même. C'est à cela qu'il se décide; la somme était minime et ne pouvait durer longtemps; sur la prière instante de mon *excellent ami*, je demeure pour voir le jeu. Je ne puis arriver à en comprendre la marche et après y avoir perdu les quelques dollars que j'ai sur moi, plus un chèque que je signe sur place, je sors convaincu que j'ai eu affaire à des grecs, mais n'en ayant pas la preuve. *Mon ami, mon excellent ami*, qui avait perdu lui-même, sort avec moi; j'ai bien quelque soupçon de sa connivence, mais je ne puis trop comprendre comment il a pu si bien connaître ces mille particularités qui me l'ont fait accepter comme quelqu'un que j'aurais vu effectivement à Paris. Toutefois, je lui dis assez sèchement que je suis en retard, que je vais prendre une voiture pour aller à la poste et chez *M. Hellman*, et que je le remercie; il n'insiste pas et s'éloigne.

Mes lettres prises à la poste, je me rends chez *M. Hellman*, que je trouve avec sa femme; tous deux me reçoivent de la plus aimable façon. Dans la conversation je conte mon aventure. *M. Hellman* s'écrie aussitôt que j'ai été volé, que la maison est un *hell* bien connu et me supplie de télégraphier dès demain matin qu'on ait à ne pas payer le chèque sur sa présentation. J'ai fait preuve d'une naïveté digne d'un autre âge. J'avais soupçonné la chose, mais trop tard. Pour me consoler, *M. Hellman* me raconte que depuis quinze jours c'est la troisième fois que le fait se présente et que successivement deux sénateurs d'un État voisin et un général de l'armée des États-Unis, de passage à la Nouvelle-Orléans, ont été les victimes de ces adroits escrocs. Il finit par me faire promettre de venir demain avec lui déposer ma plainte chez le gouverneur de l'État. Quand je le quitte, il est trop tard pour faire ma visite à *M. de Trobriand* et en fumant mon cigare je parcours la ville. Je dirige mes pas du côté de la maison de jeu: l'homme qui, le matin, tenait les cartes, se prélassait sur le pas de la porte; *mon ami*, son compère, j'en avais la preuve devant moi, causait avec lui; il disparaît en m'apercevant. L'autre vient à moi et me dit que, si je le préfère, il gardera mon chèque jusqu'à demain et que je pourrai le retirer moi-même; il craignait sans doute de trouver quelque difficulté à se le faire payer à la maison de banque. Je profite de son offre pour lui demander son nom et son adresse que j'inscris avec soin; et, sans lui parler du payement, je lui dis que je passerai chez lui le lendemain. Puis je le quitte, et marchant un peu à la découverte, je finis par arriver dans le quartier nègre.

Entendant des chants dans une espèce de café borgne, j'entre. Il n'y a comme consommateurs que des noirs; les artistes sont des noirs aussi; mon entrée semble causer un étonnement général et les chanteurs se taisent; je les prie poliment de continuer; ils s'y décident après quelques secondes d'hésitation. Au bout de dix minutes je m'en vais et rentre paisiblement à mon hôtel, ces chants ayant été loin de me donner la satisfaction que j'avais éprouvée en entendant ceux des nègres du *Tennesse*, dans le *Colorado*.

13 avril. — De bonne heure, le matin, conduit par *M. Hellman*, je me rends chez le gouverneur *Kellog*. En apprenant ma mésaventure, il écrit une lettre des plus sévères, dont il me donne lecture, au chef de la police, lui intimant l'ordre de faire arrêter les grecs, de fermer le tripot et de me faire rendre mon argent; lui rappelant que déjà ce même ordre il l'avait donné lors du vol dont avaient été victimes deux sénateurs et un général de l'armée, ainsi que me l'avait dit *M. Hellman*, et s'étonnant qu'il n'eût pas été exécuté. Il me remet cette lettre et me prie de me rendre chez le chef de service de la police pour faire ma déclaration.

Le chef de police, un colonel naturellement, le colonel *Loan*, me paraît assez embarrassé quand je lui remets mon message, et s'écrie qu'il ne sait vraiment comment faire. Je lui réponds qu'il n'a simplement qu'à me donner un agent pour opérer l'arrestation d'un des voleurs, et qu'après cela il lui sera facile de poursuivre. Il se décide à appeler un capitaine de police, qui, après un instant de conversation particulière avec son chef, reçoit l'ordre de m'accompagner. Tout cela

me semble assez extraordinaire, et, au moment de sortir, suivant un conseil qui m'a été donné, je vais au colonel et lui dis : « Tenez, le chèque ne sera pas payé puisque j'ai donné les instructions par dépêche ; malgré cela, comme je ne voudrais pas qu'on tentât de le négocier, dites à vos agents que je leur donnerai une gratification de 100 dollars, s'ils me le rapportent avec l'argent que j'ai laissé entre les mains de ces escrocs ; cela pourra stimuler leur zèle. » Non seulement le colonel ne s'indigne pas de mon offre, mais il semble la trouver toute naturelle ! Je pars donc avec le capitaine de police. Arrivé devant la maison de jeu, je m'arrête et je trouve à la porte l'homme qui, hier, tenait les cartes ; je cause une seconde avec lui ; puis, allant au capitaine de police qui, à quelque distance, m'observe, je lui dis : « Vous avez vu l'homme avec lequel je viens de causer ? — Oui, me répond-il. — Eh bien ! c'est le voleur, arrêtez-le ; quant à moi, je rentre à l'hôtel, à deux pas, et vous me ferez demander quand je devrai faire ma déposition devant le magistrat. » Sur ce je retourne à l'hôtel et de la terrasse, en fumant mon cigare, je regarde ce qui va se passer. A mon grand étonnement, je vois l'officier de police qui continue à se promener tranquillement de long en large ; au bout d'une heure je ressors, je vais à lui et lui demande ce qu'il fait là. Avec le plus grand calme, il me répond que lorsque j'ai quitté l'homme, celui-ci est rentré dans la maison, qu'il l'y a suivi et ne l'a pas trouvé. C'était un infernal mensonge. Je le prie de m'attendre, je vais chercher mon revolver que je coule dans ma poche, puis, le rejoignant ; « Venez avec moi,

maintenant, lui dis-je, et restez à la porte de la maison. » Je monte et je demande l'individu auquel j'ai eu affaire la veille. On me répond qu'il n'y est pas. Mais mon interlocuteur à une de mes questions se coupe; j'ai la certitude qu'il est affilié à la bande, et malgré force protestations je le remets entre les mains de l'agent de police que j'ai appelé et je le somme de le conduire au bureau de police où je me rends moi-même.

Là se passe une scène des plus curieuses. D'une part, l'individu arrêté proteste de son innocence; d'autre part, le colonel *Loan*, malgré son désir bien évident de le relâcher, n'ose le faire en raison des ordres qu'il a reçus du gouverneur et le capitaine de police se trouve dans une situation analogue; enfin moi, fort de mon droit, j'exige l'exécution à la lettre des instructions de *M. Kellog*.

De guerre lasse, le colonel *Loan* décide que le capitaine de police, guidé par son prisonnier, ira procéder à l'arrestation de la bande. Toutefois je m'aperçois d'un signe d'intelligence entre le colonel et le capitaine, et peut-être même le voleur; au moment où ces deux derniers sortent, je les suis et, m'approchant du voleur, je lui glisse à l'oreille la promesse de 200 dollars s'il me rapporte dans une heure, au bureau de *M. Hellman*, mon chèque et mon argent.

J'eus raison; une heure après, il venait seul, parfaitement libre, remettait le tout et la récompense promise lui était versée.

Bien que l'expérience ait été plutôt chère, je trouve que ce n'est pas trop payer cet exemple palpable de l'excellence des résultats obtenus aux États-Unis par la

perversion des institutions républicaines. Ainsi donc j'ai vu dans une grande ville de 200,000 âmes, comme la *Nouvelle-Orléans*, un gouverneur incapable de faire exécuter les ordres qu'il a donnés pour une chose des plus simples, la fermeture d'un établissement ouvert au mépris des lois du pays; j'ai vu un chef de la police, devant un ordre très facile à exécuter et formel, non seulement s'écrier : « Comment faire? » mais encore prétendre ignorer l'existence d'un tripot connu de toute la ville, et quels sont les gens qui l'habitent; j'ai vu un des agents de cette police refuser d'arrêter un voleur qu'on lui montre du doigt, et un volé, naïf si l'on veut, mais enfin un volé, obligé d'entrer en compromis avec les voleurs et les agents de la sûreté publique pour rentrer en possession de ce qui lui appartient !

Je le répète : les institutions elle-mêmes, certes, ici ne sont pas en cause, ces faits de minime importance ne leur sont pas imputables, mais ils le sont à la perversion de ces institutions et ils prouvent, une fois de plus, que dans les petites choses comme dans les grandes, la république, aux Etats-Unis, n'a pu réaliser les espérances de ses fondateurs. Une corruption cynique, éhontée, éclate dans tous les degrés de l'administration, et, après un siècle d'expérience à peine, il est impossible de nier, pour qui veut bien ne pas se laisser éblouir par des phrases et voir les faits, que le gouvernement républicain n'ait engendré tous les vices qu'il était appelé à combattre.

La matinée et une bonne partie de l'après-midi ont été absorbées par mes allées et venues chez le gouverneur et au bureau de police; vers trois heures enfin je puis, débarrassé de tous ces ennuis, parcourir un peu la ville. Le hasard guide mes pas vers ce qu'on appelle le *quartier français*. Quand même je n'aurais pas entendu la langue parlée autour de moi, les noms seuls des rues auraient suffi pour m'en instruire; sur les plaques indicatrices, tour à tour je puis lire les noms de rue de *Bourgogne*, rue *Royale*, rue de *Chartres*, rue *Dauphine*, rue *Bourbon* ou encore, ce qui ne manque pas d'un certain parfum du siècle passé, de rue *Erato*, rue *Clio*, etc. Les maisons rappellent un peu celles de certaines villes de province en France, elles ont un cachet spécial qu'on ne retrouve pas ailleurs aux États-Unis. Sur l'ancienne place d'Armes, aujourd'hui *Jackson square*, elles ont un caractère différent et tout à fait espagnol, bien que quelques-unes soient surmontées de mansardes construites postérieurement. Sur la face est de la place s'élève la cathédrale Saint-Louis, construite à la fin du siècle dernier, mais dont l'architecture n'a rien de remarquable. La face ouest n'est pas construite, elle donne sur la levée qui forme quai. Ce quai est le théâtre d'un mouvement considérable; 1,000 à 1,200 navires de toute espèce y effectuent le chargement ou le déchargement des balles de coton, des boucauts de sucre et de cent autres marchandises. Le fleuve, large de près d'un demi-mille, s'offre là dans toute sa magnificence, sillonné de barques, de bateaux à voiles et à vapeur. Au centre de la place se trouve un jardin bien entretenu, où s'élèvent des orangers su-

perbes, des chênes verts, des magnoliers gros comme des noyers d'Europe et couverts de fleurs. Une statue équestre du général *Jackson*, la même que celle que l'on voit à *Washington*, dans *Lafayette square*, orne le milieu du jardin.

La ville américaine est toute différente de la ville française, dont elle est séparée par la rue du *Canal*, et rien n'est curieux comme le contraste entre ces deux quartiers; il semble presque qu'en traversant cette rue, large à peine comme l'un de nos boulevards, on entre dans un pays nouveau. La ville américaine n'a rien qui la distingue des autres villes des États-Unis.

En remontant vers l'ouest, on arrive au quartier des jardins; il mérite son nom et il est difficile de rêver quelque chose de plus ravissant. Quand on le parcourt, il semble qu'on se promène dans un véritable parc. Les larges avenues sont ombragées d'arbres superbes où dominent les lauriers tulipiers (*magnolia grandiflora*), avec leurs grandes fleurs odorantes; de chaque côté, et séparés seulement de la voie publique par des grilles en fer très basses, se succèdent les jardins remplis de magnoliers et d'orangers couverts de fleurs et de fruits, de lis, de roses, de jasmins, de chèvrefeuilles, de mille fleurs diverses; et perdues au milieu de ces jardins, on entrevoit les coquettes habitations des riches marchands et des banquiers de la cité. Celle de *M. Hellman* est du nombre. Me rendant à son aimable invitation, j'y vais dîner et passer la soirée.

II

TROIS SEMAINES A LA NOUVELLE-ORLÉANS

14 AVRIL - 3 MAI

Carrolton. — Le lac Ponchartrain. — Courses du printemps. — Le marché français à la Nouvelle-Orléans. — Chasse dans l'intérieur. — La société. — Situation politique de la Louisiane. — Le coton. — Martha Washington Tea party. — Les cimetières. — Chasse aux alligators. — Courses de mules. — De la corruption dans les services publics aux États-Unis. — Visite à une plantation de cannes à sucre. — Quelques généralités sur la Louisiane.

14 avril. — Dans la matinée je vais visiter le *New-Orleans Cotton exchange*, bourse aux cotons de l'endroit, puis je reprends mes explorations dans la ville. Errant à l'aventure, je me retrouve bientôt dans ce quartier des jardins que j'ai traversé hier. La ville ici vraiment se confond en quelque sorte avec la campagne, mais une campagne idéale, qui prodigue tous les trésors de sa beauté jeune et fraîche; j'aspire à pleins poumons l'air tiédi chargé du parfum des fleurs et pendant plus d'une heure je me promène dans les longues allées silencieuses, ne pouvant me lasser d'admirer le rayonnement de ce ciel bleu, l'éparpillement du soleil dans les masses de verdure, les couleurs éclatantes des fleurs qui surgissent de partout.

Me voilà tout d'un coup sur la grande avenue par laquelle je suis arrivé hier chez *M. Hellman :* elle mène à *Carrolton*, à 6 milles environ de la rue du *Canal* et l'un des points de rendez-vous de la société pendant la belle saison. Je fais signe au cocher de tramway qui passe et je monte. Au bout de quelques instants mon véhicule s'arrête, je suis arrivé à la limite de son parcours ; je dois en prendre un autre qui me mènera à destination. Celui-ci m'intrigue un peu, c'est encore un tramway, mais mû par une locomotive où je ne vois pas de foyer. Je monte à côté du conducteur qui m'explique que la force motrice est bien la vapeur, mais que, en effet, la locomotive n'a ni foyer ni chaudière. Elle est pourvue seulement d'un récipient où, à *Carrolton*, on emmagasine la vapeur nécessaire pour le trajet d'aller et retour. Il serait curieux qu'on arrivât un jour comme pour le gaz d'éclairage dans certains cas, à pouvoir se faire porter à domicile la quantité de vapeur nécessaire à telle ou telle petite industrie. La chose est évidemment faisable.

A *Carrolton*, en dehors de l'établissement où la locomotive du tramway vient s'approvisionner de vapeur, il n'y a rien de curieux. Le jardin qui sert de lieu de rendez-vous à la société ressemble à tous les jardins publics ordinaires. Si, toutefois, on monte sur la jetée large de 15 à 20 pieds et haute de 5 à 6 qui maintient les eaux du *Mississippi* et sur laquelle est établie une allée, on jouit d'une vue magnifique du fleuve couvert toujours d'une centaine de barques et de navires de toutes les espèces et de toutes les nationalités.

En rentrant, je passe au *New-Orléans Club*, où j'ai

été invité; il est fort bien entendu et j'y trouve le plus aimable accueil, puis avec un de mes anciens camarades de l'École militaire, qui s'y trouvait à titre d'élève étranger, je vais dîner sur les bords du lac *Pontchartrain*. Ce lac n'est guère qu'à 5 milles au nord de la ville, et on s'y rend en chemin de fer. La ligne ferrée traverse une suite de marais couverts d'une végétation puissante, mais où dominent les cyprès. Quant au lac, il a environ 40 milles de longueur sur 24 milles de largeur. Les poissons qu'on y pêche sont renommés, et il est fort à la mode de venir dîner à l'un des restaurants établis sur le rivage.

---

15 avril. — Aujourd'hui, premier jour du meeting du printemps du *Jockey-Club* de la Louisiane. J'y suis conduit par M. et Mrs. Hellman.

Les courses en elles-mêmes n'offrent qu'un intérêt relatif, les chevaux n'ont rien de remarquable et les jockeys montent de la plus ridicule façon du monde. Mais, bien qu'au point de vue spécial le terrain soit trop petit, il est fort joli, et ce qu'ailleurs on verrait difficilement, c'est une plus charmante réunion comme société et surtout comme femmes. Je suis présenté à plusieurs d'entre elles; dans le nombre à Miss ***, la beauté sans rivale de la *Nouvelle-Orléans*, me dit-on. Effectivement il est impossible de rêver quelque chose de plus idéalement poétique que le délicieux visage de cette jeune fille blonde, grande, mince. Elle a dix-sept ans à peine, et cependant tous ses gestes sont empreints d'une assurance modeste sans ombre de cette timidité, de cet embarras qui, d'ordinaire, accompagnent un début dans

le monde. C'est pour elle que semblent avoir été écrits ces vers du poète :

Bright like the sun her eyes the gazer strike
And like the sun they shine on all alike.

Puis, quel port de reine, quelle grâce exquise dans la démarche !

Le *Jockey-Club* fait fort galamment les choses : une grande salle avec un lunch élégamment servi est ouverte aux membres du club et à leurs invités ; on s'y rend dans l'intervalle entre les courses et j'ai l'honneur d'y conduire successivement plusieurs de mes nouvelles connaissances.

Le terrain des courses dépend d'une résidence qui appartient actuellement au *Jockey-Club* de la *Nouvelle-Orléans ;* les courses finies, on m'y mène pour, du belvédère qui surmonte l'habitation, me permettre de me faire une idée de la ville et du pays. La contrée est très plate, mais la vue qui s'étend au loin n'en est pas moins très belle.

16 avril. — Un spectacle curieux, c'est le marché français à la Nouvelle-Orléans ; mais pour le bien voir dans toute son animation, il faut s'y rendre dès l'aube. Aujourd'hui, je dois prendre le premier train du matin pour aller faire une expédition de chasse, j'en profite pour me lever à l'heure voulue et passer d'abord au marché qui se tient non loin de la gare. Quand j'arrive, le soleil vient à peine de paraître à l'horizon ; au-dessus du fleuve s'élève une légère vapeur frémissante à travers laquelle on aperçoit les innombrables mâts des na-

vires à voile et les cheminées des bateaux à vapeur qui bordent le quai ; le ciel est d'un magnifique bleu d'azur. Une foule bigarrée, bruyante, s'agite autour des amas de poissons, de quartiers de viande, de fruits et de légumes de toute espèce. Des gens de toutes les origines, au milieu desquels ressortent les négresses, les mulâtresses, les quarteronnes avec leurs foulards aux couleurs éclatantes, remplissent l'air de leurs chants et de leurs cris. On entend autour de soi tous les idiomes, ce gentil langage créole, si doux à l'oreille, le français, l'espagnol, l'anglais, quelques mots d'allemand, des phrases où toutes ces langues se trouvent curieusement mêlées. L'ensemble est d'un pittoresque inouï.

Mais l'heure du train est arrivée et je m'achemine vers la gare où je retrouve quelques personnes du pays avec lesquelles j'ai pris rendez-vous. Au bout d'un trajet de 20 milles sur la ligne de la *Nouvelle-Orléans* à *Mobile*, nous descendons. Nous sommes arrivés à la rivière du *Chef-Menteur* qui fait communiquer le lac *Ponchartrain* avec le lac *Borgne* et que nous devons remonter en pirogues pour pénétrer dans l'intérieur du pays, dans la région où se trouvent ces cerfs qu'on appelle indifféremment cerfs de Virginie ou de la Louisiane ; ils sont à peine plus grands que les chevreuils de nos contrées, mais sont munis de bois relativement grands, presque toujours très réguliers. La rivière du *Chef-Menteur* est assez rapide et nous sommes obligés de nager vigoureusement pour gagner contre le courant et aborder au point voulu. Une demi-heure de marche nous amène dans la forêt, dans la partie où nous voulons chasser. Cette forêt n'offre pas de très grands

arbres, mais elle est presque partout épaisse et touffue, et sous bois il règne une demi-obscurité et une fraîcheur délicieuses. Parfois nous rencontrons des bayons trop larges qu'il faut contourner, ou bien traverser au moyen de la plus petite des pirogues qui, montée par deux des chasseurs, nous suit en remontant les bayons ; parfois nous passons avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Dans certains endroits nous rencontrons des *swamps*, sortes de marais où, sous les grandes herbes, on voit le soleil qui arrive par quelque déchirure dans le dôme de feuillage, se refléter dans une eau claire comme le cristal. Des bouquets de toute espèce émaillent le sol et, de loin en loin, dans les arbres, quelque large fleur de magnolier vient égayer la masse sombre des cyprès et des chênes verts. Une foule de jolis oiseaux animent ces solitudes ; en raison de leur brillant plumage, ils ont reçu divers noms singuliers ; on les appelle des papes, des évêques, des cardinaux. Ceux-là, je ne regrette pas de ne point les tirer, mais quand, par hasard, dans un swamp, il me part quelque râle ou quelque bécassine, je suis presque fâché de n'avoir pas mon fusil chargé de petit plomb. Ce n'est que vers le soir en rentrant que je tue quelques-uns de ces oiseaux quand il devient évident que nous ne pourrons tuer de cerfs. Un seul a été signalé, mais n'a pu être tiré.

A la nuit nous revenons à l'endroit où nous avons laissé nos pirogues et, quelques minutes après, grâce au courant, nous abordons à une cabane sur la rive opposée où en descendant du chemin de fer nous avons laissé quelques provisions entre les mains d'un brave homme dont la femme s'est chargée de nous confectionner à

dîner. C'est là que pour la première fois il m'est donné d'apprécier ce plat créole le *gombo filé*.

Parmi mes compagnons, de chasse se trouve M. C*** qui a servi pendant la guerre de sécession sous les ordres du prince *C. de Polignac* et qui me repète ce que m'a déjà dit un Texien dans le Far West sur la haute réputation de bravoure et d'énergie que Polignac a laissée dans l'année confédérée. Ravi de savoir que je connais son ancien chef, il me prie de le rappeler à son souvenir et je n'aurai garde d'y manquer. — Tard dans la nuit nous rentrons à la Nouvelle Orléans.

17-24 avril. — Ici, depuis la guerre de sécession, un grand nombre des descendants des anciens colons français vivent absolument à l'écart. La plupart, presque totalement ruinés, ont refusé de se rallier au gouvernement actuel, et quelques-uns lui font une opposition systématique. Ils vivent retirés dans la ville française, sans se mêler pour ainsi dire aux autres habitants; *Canal street* semble être pour eux une limite qu'ils ont juré de ne pas franchir; à l'est de *Canal street* on ne parle que français, et, pour les affaires comme pour l'administration de la justice, on n'emploie que cette langue; bien plus, malgré les événements, on trouve encore des personnes qui, nées et élevées de ce côté de la ville, n'en sont jamais sorties et ne parlent pas un mot d'anglais.

En dépit de cet état de choses, on trouve toujours chez les habitants d'origine française l'accueil et l'hospitalité pour lesquels les créoles de la Louisiane ont de tout temps été cités; j'en ai fait personnellement ample-

ment l'expérience et j'en garde le souvenir avec une vive reconnaissance.

Quelques familles qui ont été moins éprouvées ou qui se sont résignées à tranquillement subir ce qu'elles ne sauraient empêcher, ont pensé qu'elles pouvaient, tout en regrettant un ordre de choses aujourd'hui disparu, se mêler au monde américain. Elles y ont apporté l'élément d'élégance, de politesse, de gaieté, autrefois l'apanage exclusif de la vieille société française dont elles avaient conservé les traditions. Aussi, aujourd'hui, la plupart des voyageurs sont d'accord sur ce point, la société à la *Nouvelle-Orléans* est-elle une des plus agréables qu'on puisse rencontrer.

Pour ma part, j'y passe mon temps d'une façon charmante; dans la journée me promenant, allant aux courses, ou faisant quelques visites, le soir dînant en ville ou dans quelqu'un des restaurants de la ville chez *John*, chez *Moreau* ou chez *Mme Eugène*, une brave femme de *Reischoffen* et qui ne rêve que d'y retourner dès qu'elle aura amassé une petite fortune. La première fois, j'y fus amené par le général de Trobriand, un Français au service des États-Unis, et qui commande en Louisiane, poète et peintre à ses heures, et dont je me suis fort réjoui de faire la connaissance. Quand elle sut ma qualité de Français et quand je lui eus dit que je connaissais son pays natal, *Mme Eugène* ne voulut pas que personne autre qu'elle-même fît le service, et à la fin du dîner, en même temps que le café, elle apporta trois petits verres et nous bûmes ensemble à la France.

Mes soirées, je les passe soit dans quelque maison où

j'ai été invité, soit à *Carrolton*, où l'on se réunit pour entendre de la musique en plein air, soit au club.

Par mes conversations avec les diverses personnes avec lesquelles je me suis rencontré dans le monde, ou au club, ou bien ailleurs, qui appartiennent aux diverses classes de la société et dont quelques-unes tiennent de près au gouvernement, j'ai pu me faire une idée assez exacte de la situation qui a été faite à la *Louisiane* dans ces dernières années, et avec laquelle celle des autres États du Sud doit avoir une certaine analogie.

Depuis la guerre de sécession, la *Louisiane* n'a fait que végéter; tout y est dans un tel état que la vie et la propriété y sont, il faut bien l'avouer, trop souvent menacées. On en a sans cesse de nouveaux exemples; quelques-uns sont curieux.

Ainsi, il y a quelque temps, le gouverneur *Kellog* se promenant en voiture avec un de ses amis, un gentleman qui avait, paraît-il, à se plaindre de lui, s'approche comme pour lui parler et, le saisissant par le collet, il essaie de l'arracher de la voiture pour le cravacher. Le cocher fouette son cheval pour séparer les combattants, et la voiture s'éloigne au galop. L'agresseur, au risque de tuer le compagnon du gouverneur, qui, chose à noter, se trouvait être de ses amis à lui, tire deux ou trois coups de revolver dont les balles viennent percer la capote. Que fait *Kellog?* — Il sort son revolver à son tour et, se penchant hors de la voiture, il

riposte. Heureusement personne ne fut blessé et les choses en demeurèrent là.

Les causes d'une crise aussi prolongée sont évidemment multiples et les habitants eux-mêmes ne s'accordent ni sur ces causes, ni sur les remèdes qu'il faudrait y apporter. Mais ce qui est indiscutable, c'est que la responsabilité en incombe aussi bien au gouvernement fédéral qu'à la population.

A la population blanche a manqué l'unité d'action. Variant dans leurs opinions politiques, il semble que les blancs n'aient jamais essayé de s'entendre pour lutter avec avantage contre les noirs, et que, s'appuyant sur le parti démocratique national, ils aient cherché au dehors une force qu'ils ne devaient attendre que d'eux-mêmes, en concentrant tous leurs efforts.

Le parti républicain, qui actuellement aux États-Unis est aux affaires, est représenté dans le Nord par des gens de haute intelligence et d'une honorabilité incontestable, mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi dans le Sud, du moins en Louisiane, et le gouvernement fédéral, en annulant, sur le rapport d'un comité d'élection républicain, les élections de 1874 et en usant de l'armée fédérale pour imposer sa décision, a évidemment outrepassé ses droits. Il doit être considéré comme responsable d'élections qui ont amené au pouvoir en Louisiane des gens qui, pour la plupart sont incapables ou véreux, et se rendent coupables d'abus d'autorité monstrueux tels que l'on se sent porté à excuser leurs administrés lorsqu'ils cherchent à s'y soustraire.

Tous les blancs n'appartiennent pas au parti démocratique; il en est beaucoup qui désapprouvent sa politique

nationale, mais tous s'élèvent contre le radicalisme sur lequel le gouvernement cherche à s'appuyer. Quelques-uns, malheureusement, vont trop loin dans leurs idées réactionnaires et antilibérales.

Ce qu'il faudrait, ce serait l'organisation d'un parti qui, mettant de côté toute idée de politique générale, s'occuperait simplement des questions intérieures en Louisiane et réunirait les conservateurs des deux partis, les noirs comme les blancs.

---

23 avril. — Le coton est un des articles de commerce les plus importants à la Nouvelle-Orléans; j'en entends naturellement parler sans cesse autour de moi et c'est avec plaisir que je me rends à l'invitation de *MM. Lehman, Abraham et C*ie, qui m'ont offert de visiter leur maison de commission et ont chargé *M. Stern*, un de leurs employés, de me la faire voir, ainsi que leur fabrique de cotonnades, la seule qui marche actuellement ici. *M. Stern* a l'obligeance de me renseigner un peu.

Le poids moyen d'une balle de coton est de 450 livres, et aujourd'hui le prix du coton varie entre 7 cents et 12 cents 1/2 la livre. Dans des cas extrêmement rares, il peut atteindre 15 cents. Le chiffre de la production dépassant celui des demandes, le prix du coton a baissé beaucoup depuis quelques années. Cet encombrement du marché date d'une époque d'engouement exagéré, où chacun dans les pays à coton a voulu en produire, abandonnant toute autre culture aussi bien que l'élevage des bestiaux. La chose a été poussée, particulièrement en *Louisiane*, si loin qu'il est arrivé un moment où les habitants ont dû aller chercher dans les États voisins

les grains et la viande nécessaires à leur subsistance et ces États, principalement le *Tennessee*, en ont amplement profité. En revanche, les producteurs de coton en ont beaucoup souffert, et, bien que beaucoup d'entre eux, reconnaissant leur erreur, soient revenus à la culture des céréales et à l'élevage, la crise est encore dans une période aiguë. On ne saurait s'en étonner si l'on songe que pour se tirer sans perte de la culture du coton, il faut vendre la récolte à raison de 10 cents la livre.

Le coton exige des soins considérables. On le plante dans les premiers jours d'avril et on le récolte à la fin du mois d'août. Si les pluies surviennent à cette époque, le coton perd beaucoup de sa valeur. On est obligé de donner à la terre quatre façons et d'employer beaucoup d'engrais. C'est de guano qu'on se sert d'habitude. On ne fait pas produire à la terre du coton plus de deux années de suite; l'année suivante, on la laisse reposer ou on y met du maïs plus généralement.

La fabrique de *MM. Lehman, Abraham et C*[ie], située près de Carrolton, emploie entre soixante-dix et cent ouvriers, suivant que les affaires marchent ou qu'elles se ralentissent. On y fait diverses qualités de fils de coton et on y tisse des cotonnades blanches très communes, qui sont vendues aux noirs. Les procédés en usage pour battre le coton, le nettoyer, le peigner, le filer et le tisser, sont analogues, à peu de chose près, à ceux adoptés dans les filatures et les fabriques d'Europe. La machine à vapeur employée est d'une force de 80 chevaux. La plupart des ouvriers sont des jeunes garçons ou des jeunes filles. Les salaires varient entre

35 cents et 1 $ et demi et 2 $ par jour. L'an dernier, il a été tissé 780,000 livres de cotonnades dans la fabrique.

Les bénéfices sont très minimes, mais MM. Lehman, Abraham et Cie cherchent actuellement surtout à se soutenir. Chaque jour, dans les États du Sud comme dans l'Est, de nouvelles fabriques succombent, celles qui résisteront pourront peut-être un jour trouver la compensation de leurs peines et de leurs efforts. Le prix modique du charbon à la Nouvelle-Orléans permet aux propriétaires de la fabrique de Carrolton d'espérer qu'ils pourront sortir victorieux de la crise que traverse l'industrie cotonnière aux États-Unis. La tonne de charbon de *Pittsburgh*, rendue ici, ne se vendait en effet dernièrement que 3 $ 8; tout se tient et ce prix modique du combustible est une conséquence de l'encombrement du marché. Les fabriques ayant dû suspendre leurs travaux, des bateaux de charbon sont restés pendant trois ans à quai sans que les propriétaires pussent écouler leur marchandise; ils ont dû s'en débarrasser coûte que coûte, quand les bateaux, construits simplement pour le voyage ont menacé de s'en aller en morceaux.

Ce soir, assisté à une fête de charité donnée à l'Opéra par les dames de la Nouvelle-Orléans et dont je veux faire la description. C'est un de ces *Martha Washington tea party* dont on parle toujours en Amérique.

Quand j'arrive, je trouve la salle brillamment éclairée: les loges sont combles et on y voit un nombre vrai-

ment fabuleux de jolies femmes. Il n'y a personne aux fauteuils d'orchestre et au parterre, qui sont recouverts d'un plancher de plain-pied avec la scène. Au bout de quelques instants, l'orchestre exécute une ouverture, puis le rideau se lève sur un tableau vivant qui représente une réception chez *Washington*. Les personnages, appartenant tous aux meilleures familles de la ville, portent les costumes du temps, qui ont été copiés avec une merveilleuse exactitude. Le rideau bientôt tombe pour, quelques minutes après, se relever sur un épisode de la réception de *Martha Washington :* vingt-quatre couples s'avancent dans les costumes les plus élégants de l'époque et viennent danser un menuet dont le pas a été étudié avec un soin extrême et qui soulève des applaudissements enthousiastes. La danseuse du premier couple, Miss M***, par sa grâce en dansant et la perfection de l'exécution, s'attire spécialement tous les suffrages. Puis le rideau s'abaisse encore une fois et, quand il se relève, le public est invité à venir prendre le thé à l'une des treize tables établies sur la scène et personnifiant les treize premiers États de l'Union. Chacune de ces tables est admirablement décorée des plus jolies fleurs et surchargée de glaces, de fruits, de gâteaux. Des jeunes filles, des jeunes femmes, choisies parmi les plus belles, toutes en costumes historiques, font l'office de vendeuses. La soirée, à partir de ce moment, prend la physionomie d'une soirée dans le monde, les groupes se forment, on cause, on se promène, et ce n'est qu'assez avant dans la nuit qu'on finit par se séparer.

26-27 avril. — Il n'y a pas, à la Nouvelle-Orléans, de monument ou d'édifice qui mérite réellement d'attirer l'attention, si ce n'est peut-être la douane, mais seulement à cause de ses dimensions; quant aux rues, elles sont pour la plupart larges, droites, assez bien construites et pavées. Elles se coupent presque toutes perpendiculairement et dans maints endroits on trouve de jolis squares ombragés de beaux arbres. J'ai déjà parlé de *Jackson square,* l'un des plus grands. Il faut aussi citer *Circus place* qu'autrefois on appelait *Congo-square,* parce que c'était là, avant la guerre, que les nègres venaient prendre leurs ébats et danser après les travaux de la journée; aujourd'hui, il est rare qu'on puisse jouir de ce spectacle. Il n'y a qu'un seul parc à la Nouvelle-Orléans, le *New-City park,* qui peut avoir une superficie de 200 acres, mais où l'on va fort peu.

Les cimetières sont curieux en raison de la façon dont y sont ensevelis les morts. J'ai été visiter le cimetière Saint-Louis et je n'ai pas été peu surpris de trouver qu'il présentait une certaine analogie avec les *Colombaria* des Latins, avec cette différence toutefois que les constructions s'étendent à droite et à gauche d'une longue série d'allées et que chaque cavité au lieu de servir à renfermer une urne contenant les cendres d'un mort, est assez grande pour recevoir la bière avec le corps tout entier. Ces cavités, qu'on appelle tout simplement des *fours*, sont superposées jusqu'à une hauteur parfois de 12 à 15 pieds.

L'eau, paraît il, se trouve à une si petite profondeur qu'il est impossible d'enterrer les morts sous peine de voir, surtout au moment des crues du fleuve, les cer-

cueils rejetés à la surface, vermoulus et brisés, laissant échapper les cadavres qu'ils contiennent.

28 avril. — Il y quelques jours, me promenant avec le général de *Trobriand*, j'étais entré chez un individu qui a le monopole, j'imagine, de pourvoir d'alligators vivants tous les jardins et établissements zoologiques du monde ; dans une grande salle, quinze ou vingt de ces animaux, muselés heureusement, circulaient sur le plancher ; il y en avait de toutes les tailles ; dans un vaste cuvier il en était un autre de dimensions colossales ; j'avais entamé une conversation avec le propriétaire de ces animaux qui m'avait montré, en outre, une fort belle collection de serpents vivants de toutes les espèces les plus dangereuses ; il les maniait avec une désinvolture pleine de grâce. L'idée m'étant venue de voir comment cet homme s'y prenait pour s'emparer de ces alligators et d'essayer d'en tuer quelques-uns, je lui avais demandé de faire une chasse avec lui. Cette proposition avait paru le surprendre, et, après m'avoir regardé d'un air défiant, il m'avait demandé de lui donner ma parole que je n'étais pas venu pour lui voler son secret et lui faire une concurrence déloyale. Je lui avais donné la parole exigée, mais cela n'avait pas paru lui suffire et j'avais dû amener une personne notable, pour témoigner de mon identité et de la pureté de mes intentions. Rassuré enfin, il m'avait répondu que nous nous entendrions pour le jour.

Hier soir il est venu et m'a dit qu'à son grand regret il était obligé de partir pour *Philadelphie*, mais qu'il avait un associé qui me mènerait le lendemain, si le jour était à ma convenance, faire la chasse que je

désirais. Sur ma réponse affirmative, il m'a, en me quittant, désigné comme point de rendez-vous le *Spanish Fort*, sur le lac *Ponchartrain*. Je dois m'y trouver à six heures du matin.

Vers cinq heures je quitte donc la *Nouvelle-Orléans* avec M. A***, qui a eu l'aimable idée de se joindre à moi; grand pêcheur, il n'a apporté que ses lignes avec lui. A six heures nous descendons au *Spanish Fort* et nous trouvons, fidèle à son rendez-vous, l'homme annoncé qui nous attend dans une yole amarrée au rivage. Nous embarquons quelques vivres pour la journée, puis, sautant dans la barque, nous ne tardons pas, poussés par une légère brise, à glisser rapidement sur les eaux tranquilles du lac. Malheureusement, au bout d'une heure la brise mollit, nous sommes obligés d'amener notre voile et de recourir aux avirons. La yole est lourde, la chaleur très grande, et il est déjà midi quand nous arrivons à l'embouchure du *Little River*, à 20 milles environ de notre point de départ. Pendant le trajet, notre guide m'a conté comment, avec son camarade, il arrive à capturer les alligators sans courir de trop grands risques. Je le laisse seul aux avirons, tandis que M. A*** se met à la barre et je vais me placer à l'avant, debout, armé de ma carabine; nous sommes arrivés dans les parages où on rencontre généralement un grand nombre d'alligators. J'en aperçois bientôt un, à 50 mètres environ; sa tête seule se montre à la surface de l'eau, j'épaule rapidement et je tire; mais je n'ai pas fait la part de l'impulsion acquise par la marche de la yole et ma balle passe à quelques pouces trop haut. Nous continuons à

avancer en silence, ramant à petit bruit, entrant dans un bayou, puis dans un autre, voguant au milieu des grandes herbes submergées; il n'y a pas un souffle d'air et le soleil darde d'aplomb ses rayons brûlants sur nos têtes; on n'entend que le chant de quelques oiseaux et les grognements sourds des alligators cachés dans les fourrés épais qui masquent les deux rives. J'entrevois un autre de ces amphibies nageant entre deux eaux, ma balle le frappe derrière la tête et n'entre pas, enfin je finis pas en atteindre un, énorme, juste au-dessous de l'œil; blessé grièvement, il ne peut plus plonger, mais il me faut encore quatre balles pour l'achever, la dernière pénétrant sous l'épaule; il m'avait montré dans un de ses mouvements le point faible et j'en avais profité. Le monstre avait près de 12 pieds de long. Un peu plus loin j'en tire un autre beaucoup plus petit; à la première balle il tourne sur lui-même et nous montre son ventre d'un blanc de porcelaine; mais je n'arrive pas à jeter le nœud coulant tout préparé que j'ai à côté de moi autour de l'une de ses pattes et il coule à fond.

Satisfaits de ce résultat, nous regagnons les bords du lac où nous faisons honneur à nos provisions; puis, tandis que M. A*** pêche à la ligne, armé de mon fusil, que j'ai échangé contre ma carabine, je vais tirer quelques oiseaux; je tue entre autres une sorte de bécassine fort jolie, que je ne connais pas, et dont mes compagnons ne peuvent me dire le nom.

A cinq heures, désespérant de voir la brise se lever, nous nous mettons vigoureusement à nos avirons avec la perspective peu consolante d'une traversée de

20 milles pour gagner le point où nous voulons débarquer pour rentrer à la *Nouvelle-Orléans*.

Le temps est superbe et je ne tarde pas à ne plus songer à notre mode de locomotion. Il serait difficile de rêver quelque chose de plus grandiose que ce lac immense aux eaux presque immobiles, éclairées par un merveilleux coucher de soleil; elles se teintent tour à tour de colorations pourpres, puis d'un rose pâle, puis d'un jaune tendre comme la primevère. La nuit vient petit à petit et bientôt le disque argenté de la lune paraissant, les flots brillent comme une nappe d'argent liquide dans l'ombre. Rien ne vient interrompre le grand silence de la nature que le bruit régulier de nos avirons et au loin le coassement aigu de ces énormes grenouilles, grosses comme la tête d'un enfant, connues sous le nom de *bull-frogs* ou grenouilles taureau, qu'on rencontre dans tous les marais de ces parages. Dans la distance, un brick et deux lougres surpris par le calme, immobiles avec leurs voiles inertes le long des mâts, semblent de grands oiseaux qui s'apprêtent à prendre leur vol.

Nous nous relayons tour à tour à la barre, de façon à ne pas avoir besoin de nous reposer, et enfin à onze heures et demie nous débarquons dans le bayou *Saint-Jean*. Une demi-heure après nous rentrions à la *Nouvelle-Orléans*.

29 avril. — Je me rends, dans l'après-midi, à une réunion d'un nouveau genre sur le terrain de courses, à laquelle j'ai été convié. La fête a été organisée encore en faveur d'une œuvre de charité, d'un hôpital protestant, par les jeunes gens du *New-Orleans Club*, et cha-

cun s'est empressé d'y apporter son concours. La nature, semble elle aussi, s'être mise en frais pour la circonstance, jamais le temps n'a été plus délicieux; une brise légère tempère la chaleur du jour. Les tribunes regorgent de monde, de femmes surtout, en toilettes légères et brillantes.

Le programme que je reçois en entrant dans l'enceinte est déjà par lui-même une curiosité. Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'encouragements donnés aux chevaux de pur sang, mais bien d'une course en partie liée, distance 1 mille, et d'un prix de consolation, distance 2 milles, pour mules montées par des *gentlemen riders*.

Quels noms et quels *pedigrees* que ceux des animaux engagés! *Chaperonne*, one thousand years old, out of *Tradition*, by *Suspicion*, dam *Imposition*. — *Cancan*, fifteen years old, by *Offenbach*, out of *Grande-Duchesse*, dam *Hilarious*, etc. — Presque tous, à vrai dire, mériteraient d'être cités.

A l'heure dite, la cloche sonne et les mules se rangent au poteau de départ, les *gentlemen riders* irréprochables dans leur tenue. Chacun porte les couleurs de quelqu'une des dames dans la tribune. Le starter donne le signal et les coureurs s'élancent au milieu d'un nuage de poussière. L'enthousiasme est à son comble et les paris s'échangent. Mais le champ s'égrène, la poussière tombe un peu et permet de suivre les péripéties de la lutte; ici une mule se dérobe, là une autre s'arrête court et son infortuné cavalier passe par-dessus les oreilles; au dernier tournant, la lutte se trouve circonscrite entre *White League* et *Centennial*, et, après une arrivée botte à botte depuis le poteau de distance,

Centennial l'emporte d'une tête. Le vainqueur est acclamé par mille applaudissements, et la musique entame les premières mesures d'une marche triomphale. A ce bruit, soudain les mules prennent peur; celle qui vient de dépasser le poteau d'arrivée la première, s'emporte malgré les efforts de son cavalier; celle qui est arrivée seconde s'arrête court, fait un tête-à-queue et, déposant son jockey, se sauve dans la direction opposée; son exemple est contagieux, et, parmi les mules qui arrivent successivement, les unes suivent *White League* dans sa fuite, tandis que les autres, comme frappées de stupeur, refusent d'avancer. Le spectacle est d'un comique achevé.

Les autres épreuves sont courues à leur tour et toutes offrent des péripéties amusantes; enfin la fête se termine à la satisfaction générale des spectateurs, sans doute à celle des pauvres aussi, car la recette a dû être fort belle.

---

30 avril. — Il vient de se produire un curieux exemple de la triste situation politique de la *Louisiane*. Le gouverneur *Kellog* étant parti pour *Washington*, pendant son absence l'intérim est rempli par le lieutenant gouverneur *Antoine*, un nègre qui, il y a quelque temps, était un simple barbier de la ville. Ce lieutenant gouverneur s'est empressé de remplacer quelques-uns des collecteurs de taxes par de ses créatures à lui. Naturellement, à son retour *M. Kellog* remettra en place les anciens fonctionnaires, mais, pendant ce temps, les amis d'*Antoine* auront fait une petite fortune, ils auront

fait rentrer une trentaine de mille dollars, qu'ils se partageront, et on passera l'éponge sur cette irrégularité en raison des difficultés de tout genre qu'on aurait à retrouver ces collecteurs de quelques jours et à leur faire rendre gorge. Et puis, ce sont très-certainement des agents électoraux ou des électeurs influents qu'il faut ménager. C'est pour cette même raison que les grecs dont j'ai été victime n'ont pas été poursuivis, malgré les ordres de *M. Kellog*.

Il est incontestable que l'une des causes premières de la corruption qui règne dans les services publics aux États-Unis et de l'insuffisance de la majorité des employés, c'est la disposition générale des esprits qui fait qu'on regarde toute fonction publique, soit fédérale, soit dans l'État, soit municipale, comme une récompense due au concours politique des uns ou des autres. On nomme tel ou tel individu dans le service des postes, ou shériff, ou à telle ou telle autre fonction, non pas parce que cet individu est capable de remplir ces fonctions, mais parce qu'il a rendu service à un parti ou à un autre, dans les élections ou dans quelqu'autre circonstance.

1er mai. — Seul avec un chasseur de *Saint Mary's County*, je retourne à la chasse dans les environs de la *Rivière du Chef-Menteur;* et j'ai, cette fois, la chance de tuer un cerf de Virginie, tandis que mon compagnon en tue un aussi et en blesse un autre qui nous échappe.

2 mai. — *M. Bradisch Jonhson* m'ayant proposé de visiter une de ses *habitations*, je me dirige, à sept heures du matin, vers le rendez-vous qu'il m'a donné au quai d'embarquement situé au bas de *Bienville street*. Nous prenons le bateau à vapeur, et au bout d'un trajet d'une heure, en remontant le *Mississippi*, nous arrivons à la tête de ligne du *New-Orleans and Texas Railroad*, qui ne va encore que jusqu'à *Donaldsonville*. Nous descendons à une petite station qui se trouve un peu avant et à une courte distance de laquelle est situé l'établissement où nous nous rendons.

Sur notre route nous avons traversé un grand nombre d'habitations. Les terres en étaient bien cultivées généralement. Parfois j'apercevais des rizières, mais la plupart du temps c'étaient des champs de cannes à sucre, de maïs ou de pois.

Les cannes ne sont encore que peu élevées au-dessus du sol et on peut aisément se faire une idée des soins qu'exige leur culture. Les champs sont coupés par une foule de fossés d'écoulement fort bien entendus. On plante les cannes vers le mois de mars et la récolte commence ordinairement vers la fin d'octobre. Le plant sert pendant trois ans. C'est la première année qui est la plus productive. Après la troisième récolte on arrache les souches et le terrain est semé soit en pois, soit en maïs. Dans la culture de la canne à sucre on fait beaucoup usage d'engrais. *M. Johnson* fait grand éloge des travaux sur cette matière de M. Georges Ville et il affirme que la production peut être accrue d'un tiers par l'emploi des engrais préconisés par notre compatriote.

L'habitation que je visite aujourd'hui a environ

2,000 acres de superficie, dont sept ou huit cents sont en cannes. La production n'est pas tout à fait de deux *boucauts* à l'acre. Le poids du boucaut varie un peu d'une localité à une autre, il est dans celle-ci de 1,435 livres en moyenne. Le sucre actuellement vaut 8 cents la livre. Il y a diverses espèces de cannes à sucre; c'est à la *canne à rubans* que *M. Johnson* accorde la préférence.

Le moulin pour écraser les cannes est mû par une machine de la force de 50 chevaux-vapeur. On y brûle la *bagasse*, c'est-à-dire les débris des cannes broyées, et du charbon.

La plantation aujourd'hui occupe soixante nègres. Ils sont logés avec leurs familles dans de petites maisons, toutes bâties sur une rue unique. Les hommes sont payés 75 cents par jour. Les femmes, lorsqu'elles veulent travailler, sont employées et reçoivent un salaire de 50 cents. A chaque maison est attaché un petit jardin dont les habitants ont la jouissance, et sur leur demande il leur est attribué des terres où, à leurs moments perdus, ils peuvent cultiver des pommes de terre, du maïs, etc. Ces nègres mangent peu de viande à l'exception de la viande de porc. S'ils le désirent, ils peuvent se fournir de tout ce qui leur est nécessaire aux magasins de l'habitation; on se contente de retenir sur leur salaire le prix de ce qui a été fourni.

A la tête de la culture se trouve un créole français très bien élevé et avec tous les dehors d'un parfait gentleman. Il me dit que le travail actuellement ne revient pas plus cher qu'au temps de l'esclavage, mais que la paresse des noirs est une source d'embarras sans nombre et qu'elle exige une surveillance constante.

Dans quelques habitations on a pris le parti de cultiver à moitié, mais les résultats n'ont pas été très satisfaisants.

La culture de la canne à sucre offre une grande difficulté, c'est le chiffre élevé de la première mise nécessitée par l'outillage. Beaucoup d'anciens planteurs ruinés par la guerre se sont trouvés, la paix faite, avec leur terres, mais sans moyen de les mettre en culture. Ils ont fait des emprunts; malheureusement pendant quelques années les récoltes ont été médiocres et ils n'ont pu payer aux échéances. On a vu alors des plantations qui valaient un demi-million de piastres vendues pour 20 ou 25,000 $. Dans d'autres cas le non payement des taxes a produit un résultat identique et pour le montant des sommes dues, 15 ou 20 000 $, on a vendu des terres qui valaient sept ou huit fois autant.

M. Bradisch Johnson est propriétaire d'une autre habitation beaucoup plus considérable que celle que je parcours aujourd'hui; elle est située plus au sud et a 32 milles de longueur sur une largeur moyenne de 4 milles. Naturellement tout ce vaste espace n'est pas en culture; une portion seulement, comparativement restreinte, est en canne à sucre et en orangers, qui sont une source de revenus considérables. Il faudrait pouvoir disposer de quelques jours pour me rendre jusque-là et voir le pays, comme me l'offre mon hôte, mais j'ai fixé mon départ à après-demain, et, à mon grand regret, je suis obligé de décliner cette aimable proposition.

Nous allons donner un coup d'œil à une plantation voisine, puis nous rentrons luncher à la maison bâtie

sur la plantation de *M. Johnson*. Elle date du temps des premiers planteurs et est un peu lourde d'aspect, mais admirablement comprise pour protéger les habitants contre la chaleur.

A trois heures nous reprenons le train qui nous ramène à la *Nouvelle-Orléans*, et mon guide, en arrivant, m'engage à venir à sept heures dîner chez lui. Je n'ai garde de manquer à cette gracieuse invitation. *M. Johnson* habite dans le quartier des Jardins une grande et belle maison dont l'intérieur est très commode et dont l'ameublement offre tous les raffinements de l'élégance et du goût. J'y trouve ses deux filles, Mmes F*** et W***, auxquelles il me présente et j'y finis la soirée.

---

3 mai. — Quelques généralités sur la Louisiane, avant de quitter ce charmant pays dont j'emporterai de si bons souvenirs!

La *Louisiane* doit son nom aux Français qui, sous Louis XIV, en prirent possession et vinrent s'y établir.

Ce nom s'appliquait alors à un immense territoire, mais dont peu à peu nous perdîmes la plus grande partie. Après des vicissitudes sans nombre, après avoir appartenu tour à tour à l'Espagne et à la France, la contrée qui constitue ce qu'on appelle aujourd'hui la *Louisiane* fut cédée en 1803 aux États-Unis; elle entra dans l'Union en 1812. Un dixième à peine du territoire est cultivé. La population, lors du recensement de 1870, était de 732,731 habitants dont plus de 360,000, c'est-à-dire près de la moitié, étaient des noirs. Le pays est plat dans la plus grande partie et le terrain est pour

les trois cinquièmes un terrain d'alluvion; dans les autres portions qui appartiennent au terrain tertiaire, on rencontre un peu de fer et de charbon. Les côtes, très découpées, sont basses et souvent inondées, couvertes de marais et de lagunes, de lacs dont plusieurs sont d'une étendue considérable; dans l'intérieur, on trouve de bonnes terres de culture, de belles prairies, des forêts de pins principalement, souvent considérables. La région la plus fertile est celle qui entoure la Nouvelle-Orléans. Le Mississippi, de tous les fleuves qui arrosent la *Louisiane*, est le seul important. Malheureusement, à l'entrée, une barre d'un accès difficile met un obstacle sérieux à la navigation. On travaille actuellement à élargir la passe et il y a tout lieu de croire que les travaux en cours d'exécution auront le résultat attendu. Une ère nouvelle de prospérité commerciale s'ouvrira alors pour la Louisiane et pour la Nouvelle-Orléans en particulier. La population actuelle de la métropole du Sud est de 191,418 habitants; elle n'était, en 1815, que de 33,000 habitants. La Nouvelle-Orléans est le plus grand marché de coton du monde entier; l'an dernier, il en a été expédié de cette ville 1,200,000 balles, la production totale aux États-Unis ayant été de 4,600,000 balles.

En dehors du coton, la *Louisiane* produit du sucre de canne en abondance. La production de l'État, en 1875, a été de 144,146 boucauts de sucre, de 1,185 livres en moyenne. Il y a été fait aussi pour près de 3 millions de dollars de riz.

La capitale de la Louisiane est *Bâton Rouge* sur le *Mississippi*, à 130 milles environ au-dessus de la Nouvelle-Orléans.

III

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS A JACKSONVILLE LA FLORIDE

4-12 MAI

Mobile. — Montgomery. — L'État de l'Alabama. — Un train de plaisir. — Le sud-ouest de la Géorgie. — Arrivée en Floride. — Jacksonville. — Chasse dans l'intérieur. — Saint-John's River. — Saint-Augustine. — Les plantations d'orangers. — Quelques mots sur la Floride et sa situation politique.

4 mai. — A six heures et demie du matin je quitte l'hôtel *Saint-Charles*, et je me rends à la gare, où je trouve, venu pour me serrer la main avant mon départ, un de mes anciens camarades avec lequel j'ai passé souvent de bonnes longues heures à parler du temps passé. B*** a donné sa démission après la guerre et il est venu s'établir ici où il avait des intérêts; il s'y est marié et il est rédacteur d'un des journaux les plus appréciés à la Nouvelle-Orléans, *Wal Picayune*.

Debout sur la plate-forme, à l'arrière du wagon où j'ai pris ma place, nous causons quelques minutes encore, puis la cloche sonne, le train s'ébranle et mon vieux camarade n'a que le temps de sauter sur le quai. Nous nous disons encore adieu de la main, bientôt je le perds de vue et, quelques instants après, la Nou-

velle-Orléans disparaît à son tour dans la vapeur légère du matin.

La voie ferrée suit le rivage du *golfe du Mexique;* le pays, très plat, n'offre rien de saillant en dehors de cette exubérance de végétation que je ne puis me lasser d'admirer depuis mon arrivée dans ces régions. Nous passons la rivière du *Chef-Menteur*, où je suis venu déjà deux fois, aux *Rigolets*, où le lac *Pontchartrain* communique avec le lac *Borgne* et la mer, et nous traversons la passe sur un long viaduc construit sur pilotis. Le train continue à suivre la côte; au loin, on voit les voiles blanches ou les panaches de fumée des navires qui entrent à la Nouvelle-Orléans ou qui en sortent; parfois la voie ferrée rentre pour quelques instants dans l'intérieur, on traverse alors des pinières considérables dont l'exploitation constitue une des principales richesses de cette partie de la Louisiane; puis nous passons à *Mississippi City*, sur le golfe même, à *East Pascagoula*, sur la baie du même nom; enfin, quittant la côte, nous remontons vers le sud-est et entrant dans l'État d'*Alabama*, nous arrivons bientôt à *Mobile*.

Mobile est une ville de 40,000 âmes, située sur la baie du même nom, au point où la rivière *Mobile*, formée de l'*Alabama* et du *Tombigby*, vient se jeter dans la mer. L'entrée du fleuve est malheureusement obstruée par des bancs de sable et des bas-fonds, de sorte que les navires d'un tonnage élevé sont obligés de remonter à quelque distance par un des bras de la rivière pour redescendre aux quais de la ville, qui est un marché de cotons des plus importants.

Mobile est en elle-même assez jolie. *Government street* surtout produit un bel effet avec les grands jardins remplis de fleurs qui la bordent de chaque côté et la double rangée de grands arbres, chênes verts et cyprès, qui l'ombragent. Les maisons, perdues au fond de ces masses de verdure, ressemblent un peu à celles qu'on voit à la Nouvelle-Orléans, dans le quartier des Jardins.

Pas de monuments dignes de remarque. Mais ce qui donne à la ville de *Mobile* un caractère tout particulier, ce sont les animaux qui errent en liberté dans les rues, vaches, chèvres, chevaux, etc. Il me paraît aussi que les négresses et les femmes de couleur s'habillent plus coquettement encore que dans les villes que j'ai parcourues jusqu'ici dans le Sud. Les étoffes dont elles se servent sont de couleurs plus vives et plus tranchées.

Renseignements pris, j'aurai quelque difficulté à me rendre de *Pensacola* dans l'est de la Floride, et je me décide à partir demain pour *Montgomery*, dans l'*Alabama*.

5 mai. — A l'hôtel, en entrant ce matin dans la salle à manger, une notice assez plaisante que je n'ai pas remarquée hier frappe mes yeux. Elle est répétée en deux ou trois exemplaires au-dessus de l'endroit où on laisse son chapeau : « On est respectueusement prié de ne pas prendre d'autre chapeau que le sien. » Ceci me rappelle ces affiches placardées dans tous les couloirs de l'hôtel *Saint-Charles*, à la Nouvelle-Orléans, prévenant le public que le propriétaire ne se reconnaît pas responsable des chaussures laissées à la porte des chambres et de ces deux autres qu'on trouve presque partout dans les hôtels aux États-Unis: « Prenez garde

aux voleurs ! » et « Fermez vos portes quand vous sortez, et pendant la nuit ! »

A midi, je prends la route de *Montgomery*. Le chemin de fer suit pendant quelque temps l'embouchure de la rivière de *Mobile*, bordée d'abord de prairies que limite une ceinture d'arbres d'un vert superbe. Puis nous entrons dans une série de bois où dominent les chênes verts et dont les dessous sont formés d'un fouillis presque impénétrable d'arbustes et de grandes herbes, et nous traversons successivement les différents bras de la rivière sur des sortes de jetées bâties sur pilotis. Ces larges cours d'eau garnis jusque sur les bords d'une végétation puissante qui se réflète dans l'onde, offrent de charmants points de vue, d'une fraîcheur extrême.

Le pays devient plus cultivé, les champs alternent avec les bois, et les maisons en troncs d'arbres des noirs, dispersées dans la campagne, sont d'un effet des plus pittoresques. Le train s'arrête quelques instants au point de jonction de la ligne qui mène à *Pensacola*, puis reprend sa course vers le nord-est.

Après *Greenville*, le pays devient unpeu plus accidenté ; la culture semble aussi s'améliorer ; dans les prés et les bois on aperçoit un grand nombre de porcs et de bestiaux. J'arrive à *Montgomery* au moment du coucher du soleil.

Cette ville, située sur la rive gauche de l'*Alabama* et la capitale de l'État de ce nom, est devenue célèbre parce que c'est là que, au commencement de la guerre de sécession, s'établit le gouvernement confédéré. La population est de 13,000 habitants ; son importance commerciale, au point de vue des cotons surtout, est assez

grande. Quant à la ville en elle-même, en dehors de sa situation qui est pittoresque, elle n'offre rien de curieux et, après m'y être arrêté pendant deux heures, je prends le train à destination d'*Eufaula*.

6 mai. — Il est six heures du matin quand le train s'arrête à *Eufaula*, petite ville de 3 ou 4,000 âmes, qui n'a d'importance que comme point de jonction de deux ou trois lignes de chemin de fer. Elle est située sur la rive droite du *Chattahochee*, un des affluents de l'*Apalachiocola*, et dont le cours, sur une certaine distance, sert de limite entre les deux États de l'*Alabama* et de la *Georgie*.

Dans la portion sud de l'*Alabama* que j'ai traversée hier, le terrain paraît être tantôt sablonneux, tantôt un terrain d'alluvion. Entre *Montgomery* et *Eufaula*, le pays est couvert de bois et de prairies, et le sol laisse apercevoir des traces de grès et d'ardoises. L'*Alabama* était jadis un des deux ou trois États produisant le plus de coton ; il est légèrement tombé sous ce rapport. La culture de la canne à sucre n'y est pas non plus en aussi grande faveur qu'autrefois, mais on y fait beaucoup de grains et de bétail, du tabac, et on y a essayé de produire de la soie, mais sans grand succès. On y trouve du fer et du charbon.

Le train que je dois prendre n'arrivant pas avant au moins deux heures à *Eufaula*, j'ai largement le temps de parcourir la petite ville, qui n'offre rien d'intéressant, d'ailleurs. Quand, au bout d'une heure, je regagne la station, un spectacle amusant s'offre à moi. Un train de plaisir doit partir quelques instants avant le mien. Les noirs de la ville ont organisé une excursion dans

le voisinage et ils arrivent seuls, par groupes de deux ou trois, parfois par bandes plus nombreuses, portant leurs paniers de provisions pour la journée. Ils ont leurs vêtements de fête, et quelques-uns sont d'un comique achevé. Je remarque surtout un grand gaillard tout jeune, qui semble très fier d'un bel habit à queue, gris perle, que ses camarades regardent avec envie et admiration. Le pantalon est pareil, et une cravate bleue, un chapeau noir à haute forme et un parapluie violet, complètent sa tenue. Il flirte sérieusement avec une jeune personne, d'un magnifique noir d'ébène, habillée d'une robe dont le corsage bleu, le jupon gris perle semblable à l'habit de son compagnon, le chapeau couvert de fleurs et de rubans jaunes et roses, produisent la cacophonie de couleurs la plus étrange qu'on puisse voir. Bientôt ces nègres, au nombre de plus de quatre cents, me dit un employé, s'empilent dans le train qui va partir. Les uns chantent, les autres crient à tue-tête; tous semblent dans une joie sans pareille. Leur bonheur paraît à son comble quand enfin ils se mettent en route.

Un de mes compagnons de voyage qui regardait ce spectacle comme moi, s'approche alors et me dit: « Ne dirait-on pas des enfants? Tels vous les voyez, tels ils sont toujours; pourvu qu'ils aient de quoi s'habiller, et de quoi manger pour la journée, jamais ils ne songent au lendemain. » Et, poussant un soupir, il me raconte, mais sans amertume et sans aigreur, que, comme tant d'autres dans les États du Sud, il est une victime de la guerre; qu'il a perdu tout ce qu'il avait et que maintenant il voyage comme courtier en cotons pour faire vivre sa femme et sa fille, et essayer de faire une petite

dot à celle-ci, bientôt en âge de s'établir, et qui, jadis, était destinée à hériter d'une belle fortune.

Le train dans lequel je dois prendre place arrive enfin; j'y monte, il reprend sa marche et traverse la rivière. J'entre en *Géorgie*. L'aspect du pays a une grande analogie avec la portion de l'*Alabama* que je viens de quitter; les bords des cours d'eau sont enrichis par le limon qu'au temps des crues ceux-ci viennent y déposer; dans les autres parties, le sol est plus léger et parfois je remarque de larges espaces où le sol sablonneux est d'un rouge très prononcé. Les champs cultivés en céréales et en coton, les grands bois de cyprès, où l'on voit vaguer des bêtes à cornes en grand nombre, se succèdent tour à tour.

Dans le nord, me dit le courtier en cotons, le pays devient tout à fait montagneux et on y trouve des mines en abondance et de toute espèce, jusqu'à des mines d'or assez riches.

Le train s'arrête à *Smithville*, d'où part une ligne ferrée remontant vers le nord, puis à *Albany*, sur le *Flint River*, petite ville de 4,000 âmes, située dans la région qui passe pour la plus riche de la *Géorgie*. Un service de steamers est établi depuis *Albany* jusqu'au golfe du Mexique. Je continue ma route vers le sud et, à sept heures du soir, j'arrive à *Thomasville*, dont les rues larges et bien plantées sont du plus joli effet. La chaleur toute la journée a été étouffante, et c'est avec un vrai plaisir que je vais dîner dans un des petits hôtels de la ville, où il règne, comparativement à l'atmosphère du car, une fraîcheur délicieuse.

Après un arrêt de deux heures, je remonte en wagon,

et à minuit j'arrive à *Dupont*, où, pour la sixième fois depuis mon départ de *Mobile*, je change de voiture; je ne saurais m'en plaindre cette fois, c'est pour monter dans un *sleeping car*. Les dernières trente-six heures pendant lesquelles je viens de voyager, m'ont de plus en plus confirmé dans mon opinion sur les exécrables wagons américains.

7 mai. — La chaleur toute la nuit dans le *sleeping car* a été suffocante, et ce m'est une vive satisfaction de voir enfin poindre le jour. Je me hâte d'aller m'asseoir sur la plate-forme à l'arrière. Depuis deux heures nous avons quitté la *Géorgie* et nous sommes entrés en *Floride*. Le pays est plat et sablonneux, quelquefois marécageux. On ne voit que peu de traces de culture. Tour à tour défilent sous mes yeux des pinières, des *swamps*, ou de ces immenses plaines couvertes de hautes herbes, de lataniers, de fougères, etc., qu'on appelle des *savanes*. Un peu plus tard, comme nous nous rapprochons de *Jacksonville*, j'aperçois quelques vergers, des champs d'orangers, puis çà et là quelques petites maisons entourées de vastes cultures maraîchères. Le pays est renommé pour ses fruits et ses légumes, qu'on expédie dans les États de l'Est et et du Nord.

Vers dix heures, enfin, j'arrive à *Jacksonville*, sur la rive gauche du *Saint-John's River*, à une vingtaine de milles de l'Atlantique et une station d'hiver réputée dans toute l'Amérique. Je me fais conduire à l'hôtel. A la porte, l'hôte m'accueille en me demandant ce que je pense de la chaleur (à l'ombre, le thermomètre marque déjà 93° F.); je lui réponds que je la trouve excessive;

il s'empresse de m'assurer que cette température est tout à fait anormale et qu'en moyenne elle est inférieure ici à celle de la *Nouvelle-Orléans*. Je ne discute pas son dire.

Il est possible qu'il ait raison, car vers trois heures une brise de mer vient fort agréablement rafraîchir l'air. J'en profite pour visiter la ville.

Elle offre une curieuse analogie avec un grand nombre des villes d'eaux d'Europe. Les grandes allées ombragées de beaux arbres; les nombreux hôtels, les chalets, les maisons de location; la rue principale avec ses boutiques de fleurs, de pâtisserie, de souvenirs de l'endroit; rien n'y manque, pas même le sable fin et blanc qu'on trouve au bord de la mer à *Trouville* et à *Deauville*, par exemple, dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambe et qui oblige la municipalité à établir des trottoirs en planches. Mais ce qu'on ne voit pas en Europe, ce sont la verdure, les fleurs et surtout ce ciel des pays chauds qu'on trouve à *Jacksonville*, cette magnifique rivière *Saint-John*, très large en cet endroit, dont les rives se perdent dans les masses verdoyantes des plantes des tropiques.

Les rues sont presque désertes, la plupart des étrangers sont partis en raison de la grande chaleur; beaucoup d'hôtels et de maisons sont déjà fermés; mais cette demi-solitude ajoute, à mon gré, beaucoup au charme de l'endroit.

Le soir, je vais me promener le long de la rivière en causant avec un chasseur auquel j'ai écrit de la *Nouvelle-Orléans* de venir me joindre ici pour une excursion dans l'intérieur. C'est un mes amis qui m'a

donné l'adresse de cet homme ; il répond en tout point au curieux portrait qui m'en a été fait. *Hatch*, c'est son nom, habite à une trentaine de milles de *Jacksonville*, il connaît admirablement le pays et est prêt à m'accompagner, mais il craint qu'étant données l'époque avancée de la saison et les grandes chaleurs, il ne soit difficile de demeurer longtemps dans l'intérieur. Nous essayerons pourtant de faire une courte expédition demain.

6 mai. — Prenant le chemin de fer qui mène à *Cedar Keys*, nous descendons à une petite station, à une cinquantaine de milles de *Jacksonville*, puis, après un léger déjeuner dans une sorte de cabane dont le propriétaire est un ami de *Hatch*, nous nous dirigeons vers l'intérieur du pays. La contrée offre des aspects très variés ; pendant plusieurs milles nous marchons à travers ce qu'on appelle des *pine barrens*, larges étendues de forêts où les arbres espacés ne sont que des pins très élevés, sous lesquels poussent une sorte d'herbe grossière, des lataniers en grand nombre, quelques broussailles ; le sol sablonneux est d'une aridité extrême ; de temps à autre, cependant, on rencontre quelque mare d'eau cachée dans les herbes qui n'a pas encore été desséchée ; pendant la saison des pluies une grande partie de cette région, me dit mon guide, est inondée. Plus loin, nous arrivons à une véritable forêt de chênes verts, de magnoliers et d'autres arbres encore, dont le feuillage fait un contraste agréable avec celui de la forêt de pins que nous venons de quitter. Une couche épaisse d'humus couvre le sol, il est émaillé de fleurs, l'herbe est plus riche ; des vignes vierges, des jasmins courent de branche en branche et remplissent l'air de leurs par-

fums; nous arrivons à un petit lac dont l'eau scintille au soleil; à notre approche, quelques oiseaux s'envolent; perdu dans les hautes herbes et les broussailles, je ne puis les distinguer. La chaleur est devenue presque intolérable. Je n'ai aperçu encore à portée que quelques écureuils et deux ou trois jolis petits oiseaux; tout d'un coup un des chiens que nous avions avec nous donne un ou deux coups de voix, et un énorme volatile s'enlève à quelques pieds au-dessus du sol pour se dégager des broussailles au milieu desquelles il a été surpris : mon coup de fusil le jette par terre. A ma grande joie je viens de tuer un superbe dindon sauvage. *Hatch* paraît un peu étonné que nous ayons rencontré cet oiseau dans ces parages et me dit qu'assurément il doit s'en trouver d'autres. Mais l'herbe est épaisse et très haute, le taillis touffu, et, bien que les chiens semblent nous accuser la présence du gibier, nous ne pouvons arriver à le faire lever. Puis la journée s'avançant, il faut songer à revenir à la cabane d'où nous sommes partis ce matin. Depuis trois jours j'ai été repris de fièvres intermittentes. Malheureusement, l'heure à laquelle l'accès prévu devait survenir ne tarde pas à sonner et j'ai toutes les peines du monde à regagner l'abri hospitalier où j'arrive épuisé. Mon compagnon insiste pour que je n'essaie pas de renouveler mon expédition; il prévoit, d'ailleurs, de la pluie pour demain et me conseille de profiter du train qui passera dans la soirée pour rentrer à *Jacksonville*. Demain matin nous pourrons remonter le *Saint John's River* et cela sera moins fatigant que de recommencer une journée comme celle d'aujourd'hui.

Je me rends à ses avis et nous rentrons à *Jacksonville* tard, mais pas assez cependant pour que je ne puisse faire peser le dindon que j'ai tué et qui accuse un poids d'un peu plus de 30 livres! *Hatch* m'assure que parfois les vieux coqs pèsent jusqu'à 35 livres! Cela me semble au moins douteux, étant données la taille de l'oiseau que j'ai rapporté et la balance dont je me suis servi, qui me paraît sujette à caution.

9 mai. — J'ai la conviction, ce matin, qu'il me sera impossible de rester longtemps en *Floride*, tant je me sens fatigué par ces quatre jours de fièvre, et je me décide à simplement faire une courte tournée sur la *Rivière Saint-John* et à repartir pour le Nord. Je congédie *Hatch;* il me répète que pour lui-même il est satisfait de cette décision, et, à neuf heures du matin, je m'embarque sur un steamer qui fait le service sur le fleuve.

Ce magnifique cours d'eau prend sa source dans d'immenses marais qui se trouvent au cœur même de la *Floride*, non loin de la côte est; il est long de plus de 400 milles et sa largeur, dans la portion inférieure, varie entre 1 et 6 milles, La marée se fait sentir jusqu'à *Palatka*, c'est-à-dire à près de 80 milles de l'embouchure.

Les bords du *Saint-John* offrent un luxe de végétation extraordinaire : grands arbres de toute espèce, magnoliers, cyprès, chênes verts, grandes herbes curieusement découpées, etc. Dans la partie nord du cours du fleuve, à chaque méandre on aperçoit de jolies habitations, des villages coquets ensevelis dans la verdure. De même qu'au nord de *Jacksonville*, le pays ne présente pas trace de grandes cultures; mais on y fait un commerce

considérable en bois, en légumes, et en fruits, principalement des oranges.

Successivement le vapeur s'arrête à *Mulbery Grove*, à *Mandarin*, où l'on me montre la résidence d'hiver de Mrs. *Beecher Stowe*, à *Hibernia*, à *Magnolia*, qui doit son nom aux beaux magnoliers qui l'entourent, et dans quelques autres localités où partout j'aperçois de vastes vergers d'orangers. Ainsi que me l'avait prédit mon chasseur hier, le temps s'est mis à l'orage, de gros nuages obscurcissent le ciel, et le paysage s'éclaire de teintes bizarres. Enfin les nuées se déchirent et la pluie se met à tomber à torrents. Il ne reste plus que moi comme passager et je me réfugie dans la chambre du pilote.

A trois heures, je débarque à *Tocoi*, à 50 milles de *Jacksonville*, et pendant une heure, sous un hangar, j'attends le train qui doit me mener à *Saint-Augustine*. Il n'y a presque pas de transit et les départs sont des plus irréguliers. Vers quatre heures, enfin, le train se met en route, la pluie s'est calmée et, quand le soleil se montre par instants, c'est merveille de voir les tons chauds que prennent tous les feuillages divers de la forêt à travers laquelle court la voie ferrée.

Malheureusement la pluie reprend bientôt de plus belle et quand je débarque, au bout d'un trajet de 18 à 20 milles, je me trouve à une certaine distance de la ville, fort embarrassé. Un employé me conseille d'attendre un peu, et effectivement au bout de quelques minutes un véhicule, assez curieux comme forme, venu pour prendre des colis, consent à me conduire à la ville, distante de près de 1 mille. Comme à *Jacksonville*, presque tous les

hôtels sont fermés, mais je finis cependant par en trouver un de cinquième ordre où je peux m'abriter.

10 mai. — Le soleil se lève radieux, l'orage d'hier n'a pas laissé de traces de son passage et c'est à peine si de loin en loin on rencontre quelque flaque d'eau qui n'ait pas encore été absorbée par le sol, quand vers huit heures je me mets en devoir de sortir.

L'histoire de la ville de *Saint-Augustine* est des plus curieuses. C'est le plus ancien des établissements européens existant dans ce qui forme actuellement les États-Unis. Fondé en 1565 par les Espagnols, ceux-ci, les Anglais et les Français s'y sont livré des combats sanglants.

Situé sur une presqu'île formée par deux petites rivières qui viennent se jeter dans la mer, Saint-Augustine est séparé de celle-ci par une longue île basse. La population n'est pas de plus de 3,000 habitants. Mais quel joli endroit! Quel cachet ont ces rues étroites où deux voitures auraient peine à passer de front, bordées de petites maisons presque toutes entourées de jardins où pêle-mêle poussent les orangers, les citronniers, les grenadiers, les palmiers, la vigne, les pêchers, les figuiers, que sais-je encore!

Quelques-unes des maisons les plus nouvelles sont, comme dans le reste du pays, construites en bois; mais celles qui datent de plus loin sont bâties en *Coquina*, sorte de pierre formée de sable fin et de petites coquilles agglomérés qu'on trouve dans l'île qui s'étend en face de la ville. Au contact de l'air cette substance prend une consistance très grande. Les maisons ainsi construites sont d'architecture espagnole avec un porche

très bas supporté par des colonnes. Il y fait un demi-jour qui maintient une fraîcheur agréable et les intérieurs fourmillent de ces contrastes d'ombre et de lumière si prisés par certains peintres.

Au centre de la ville se trouve une grande place, dite *Plaza de la Constitucion*, au milieu de laquelle s'élève un obélisque qui n'a rien de monumental et qui fut édifié en l'honneur de la Constitution libérale donnée à l'Espagne au commencement du siècle. La place elle-même est garnie de beaux arbres et sur les côtés on y voit un vieux marché d'un aspect assez original, la cathédrale avec son beffroi, qui date du commencement du XVIIe siècle, et l'ancien hôtel du gouvernement, qui malheureusement a été rajeuni et où sont établis divers services publics.

Je sors de la ville par une vieille porte demeurée debout avec un débris de rempart datant de la domination espagnole, et j'arrive au fort *Saint-Marks*, bâti sur la mer, et qui, commencé lors de l'occupation, ne fut terminé qu'en 1753, ainsi que le constate une inscription aux armes d'Espagne, sculptée dans la pierre au-dessus de la porte.

Très curieuse cette vieille construction avec son pont-levis, ses bastions, ses murs noircis par le temps, la petite tourelle où se tenait le guetteur, les vieux canons rongés par la rouille, qui gisent entassés dans un coin! Mais ce qui n'est pas moins intéressant, ce sont à l'intérieur les passages voûtés, l'antique chapelle, les cachots au fond desquels, si l'on en croit la tradition, on aurait trouvé des squelettes attachés au mur par des chaînes.

Le fort aujourd'hui sert de prison à des chefs indiens, sioux et comanches. Ils jouissent d'une liberté relative et ne sont astreints qu'à se présenter à l'appel qui a lieu tous les soirs au moment de la fermeture des portes.

Après avoir visité le fort, je fais le tour de la ville, suivant d'abord le quai, long de près de 1 mille, qui borde la rivière sud et de l'autre côté de laquelle s'élève un phare. Arrivé au bout du quai, je trouve deux scieries à vapeur, elles me semblent être les seuls établissements industriels de la ville, puis plus loin une série de marais dans lesquels paissent nombre de petits chevaux propres au pays. En continuant ma promenade, je passe devant un ancien couvent qui sert maintenant de caserne à un détachement de troupes fédérales et devant quelques très jolies résidences appartenant à des personnes riches du Nord qui, généralement, viennent passer les hivers à *Saint-Augustine*. Après cela je ne rencontre plus que des vergers et des plantations d'orangers.

J'avais grande envie de voir de près une de ces plantations; par hasard vient à passer l'individu qui, la veille au soir, m'avait justement indiqué l'hôtel où je suis descendu; il me reconnaît, et nous causons ensemble un instant, puis il me propose de venir voir ses orangers qu'il vient lui-même examiner. Le brave homme possède deux vergers très vastes. Il me dit que chaque oranger peut porter une moyenne de mille oranges par an, et rapporter ainsi annuellement 25 $; mais, généralement, il n'y a qu'une bonne année sur deux. Il prétend aussi qu'il vaut mieux semer les orangers que les planter, bien que dans le premier cas il faille

douze ans pour obtenir une récolte, tandis qu'il n'en faut que cinq quand on emploie le second procédé.

Puis mon guide me mène à un arbre sur lequel l'année précédente on a laissé un certain nombre d'oranges. A la fin de la saison où elles auraient dû être cueillies, elles se sont flétries et quelques-unes sont tombées; les autres, quand la séve a remonté, se sont gonflées de nouveau, et petit à petit ont repris à peu près leur volume primitif. Ces oranges malheureusement ne supportent pas le transport et doivent être utilisées sur place. C'est regrettable, car qui n'en a pas mangé ne sait vraiment ce que peut être une orange. M. V*** m'en donne une à goûter, la peau en est un peu sèche, mais l'intérieur est tout à fait exquis.

Dans un coin du jardin j'aperçois des choux palmistes dont j'ai vu quelques spécimens dans ma dernière chasse; on considère cela comme un très médiocre manger et il n'y a guère que les habitants de l'intérieur qui en fassent usage.

L'auberge où je suis descendu n'offre, comme je l'ai noté déjà, aucunes ressources, et le soir arrivé, quand j'ai fini mon souper, je me hâte d'allumer un cigare et d'aller me promener sur la plage. La nuit est admirable; il n'y a pas un souffle d'air, les étoiles scintillent comme elles scintillent seulement dans le voisinage des tropiques. Assis sur la quille d'un bateau renversé que j'ai trouvé au pied du fort, en considérant le flot qui commence à descendre je pense aux amis que j'ai laissés de l'autre côté de ce vaste océan.

Mais on vient relever la sentinelle. Les pas des soldats sur les dalles du chemin de ronde troublent seuls

le silence de la nuit et en regardant la silhouette du vieux fort qui se détache sur la voûte étoilée, en entendant ce bruit cadencé auquel se mêle celui des armes, il ne tient qu'à moi de me croire transporté à cent vingt-cinq ou cent trente ans en arrière, alors que *don Alonzo Fernando de Herida*, gouverneur et capitaine général, commandait à *Saint-Augustine*.

> This is the place — Stand still my stead,
> Let me review the scene,
> And summon from the shadowy past
> The forms that once have been.
>
> LONGFELLOW.

Il est tard quand je rentre à mon logis; demain je partirai pour *Jacksonville*, où je m'embarquerai pour *Savannah* sur le steamer qui fait le service de cette côte, une des plus pittoresques qu'on puisse voir, paraît-il.

11 mai. — Parti à huit heures du matin de *Saint-Augustine*, ce n'est qu'à cinq heures du soir que j'arrive à *Jacksonville*. En arrivant j'apprends que le vapeur qui fait le service entre cette ville et *Savannah*, en touchant aux divers points de la côte, a éprouvé un accident et qu'on ne peut compter sur lui avant une dizaine de jours. Force m'est de recourir au chemin de fer par lequel je partirai demain à deux heures.

Dans la partie nord de la *Floride*, le sol est léger et convient surtout à la culture des fruits et des légumes; il est d'une grande fertilité et on m'a cité un fait qui le

prouve surabondamment. Au commencemment du mois, un propriétaire du pays ayant voulu en faire l'expérience, a pu sur un acre de terre faire sa troisième récolte de pommes de terre depuis le commencement de l'année. Il vient de le replanter pour la quatrième fois et pense faire au moins cinq récoltes dans son année.

Dans d'autres parties, au nord-ouest, on trouve des terrains excellents pour la culture du riz, du coton, de la canne à sucre.

Presque partout les bois, d'essences diverses suivant la nature du sol, viennent admirablement. Le pays, généralement très plat, est légèrement ondulé vers le nord-ouest; le sud de la péninsule offre de grandes étendues couvertes d'eau; des îles en nombre considérable, qui, pour la plupart, n'ont jamais été visitées par personne, émergent de tous côtés au milieu de ces espaces inondés et pourront un jour devenir d'un excellent rapport lorsqu'on aura fait les travaux de dérivation nécessaires.

Au dernier recensement, la population de la *Floride* ne dépassait pas 200,000 habitants, divisés presque également en blancs et hommes de couleur.

Pensacola à l'ouest, sur le golfe du Mexique, avec une population de 35,000 âmes, et *Jacksonville* avec ses 10,000 habitants, sont les deux villes commerçantes les plus importantes de l'État, dont la capitale est *Tallahassee*, qui se trouve sur le chemin de fer encore inachevé de *Jacksonville* à *Pensacola*.

Politiquement parlant, la *Floride* est aussi une des victimes des suites de la guerre de sécession. Les indi-

vidus qui sont au pouvoir sont presque tous venus du Nord et n'ont pas de racines dans le pays. Celui-ci est écrasé d'impôts, mais dont il ne profite guère. Les contribuables n'ont même pas la satisfaction de poursuivre leurs gouvernants qui mésusent des deniers publics, les jurys appelés à prononcer se trouvant toujours composés en partie de nègres, qui, n'ayant rien, ne payent pas d'impôts et ont tout intérêt à supporter les hommes de leur parti.

IV

DE JACKSONVILLE A NEW-YORK

13-22 MAI

Savannah. — Visite à une rizière avec le général Johnston. — Charleston. — La Caroline du Sud et sa situation politique. — Aspect de la Caroline du Nord dans la portion que je traverse. — Richemond. — De la Virginie et du rôle qu'elle a joué dans l'histoire des États-Unis.

13 mai. — Hier, je suis parti à deux heures, reprenant la route par laquelle je suis arrivé; pendant la nuit j'ai quitté la *Floride* et, à cinq heures du matin je me trouve en *Géorgie*, à *Jésup*, petit village de cinq ou six cents âmes, situé à l'embranchement de la ligne que je suis avec celle qui va de *Brunswick* (4,000 habitants), munie d'un port sur l'Atlantique, à *Macon* et *Atlanta*, la capitale de l'État (20,000 habitants).

Le pays ressemble beaucoup à celui que j'ai vu dans le sud-ouest; des pinières et des champs cultivés se succèdent tour à tour.

A huit heures et demie le train entre à *Savannah*, la ville la plus importante de la *Géorgie*. Elle est située sur la rive sud de la rivière *Savannah*, à 15 ou 16 milles de la mer. Cette rivière est, jusqu'à la cité qui porte son

nom, navigable pour les navires du plus fort tonnage; son cours, d'environ 450 à 460 milles, sert en partie de limite à la *Géorgie* et à la *Caroline du Sud;* dans la portion supérieure, ses bords sont couverts de plantations de coton; dans la portion inférieure, c'est-à-dire depuis une distance d'environ 50 milles au-dessus de *Savannah,* on ne voit guère que des rizières.

La ville de *Savannah* au dernier recensement avait une population de 28,235 habitants.

Je suis muni de deux lettres d'introduction, l'une pour le général *Lawton,* un général confédéré qui, blessé en 1862 sur le *Potomac,* fut nommé payeur général de l'armée du Sud et garda cette situation jusqu'à la fin; l'autre pour le général *Johnston,* qui fut pendant un temps général en chef des armées du Sud et s'y montra homme de guerre remarquable.

Je me rends chez eux; je ne trouve pas le premier, mais le général Johnston me reçoit de la façon la plus cordiale et se met à ma disposition entière. Je le remercie et je lui dis que certainement je profiterai de ses offres de service, mais que je ferai tous mes efforts pour n'en pas abuser.

En le quittant, comme c'est mon habitude dans toute ville où j'arrive pour la première fois, je me mets à parcourir à l'aventure les rues de *Savannah.* Cette ville s'étend sur un large plateau qui surplombe la rivière d'une cinquantaine de pieds. C'est dans la portion touchant à la rivière que se fait tout le commerce. Les magasins, les entrepôts pour le coton, le riz, etc., sont établis dans de grands bâtiments construits entre les bords de la rivière et le pied du rocher qui forme le

plateau, et sont adossés à ce rocher. Ces bâtiments ont cinq et six étages, le cinquième se trouve de plain-pied avec le haut du plateau. De nombreuses presses à coton avec lesquelles on fait les balles, des moulins pour le riz, sont établis le long des quais. En descendant vers le sud, je quitte le quartier des affaires. Les rues, comme dans la plupart des villes d'Amérique, se coupent à angles droits; les différents *blocks* sont séparés par de larges avenues plantées d'arbres superbes; elles s'ouvrent à leurs points d'intersection sur des squares de deux et trois acres, plantés d'arbres de toute espèce et fort bien entretenus. La plupart des monuments publics et des résidences des habitants riches de la ville sont bâtis sur ces squares. Presque toutes ces résidences particulières sont elles-mêmes entourées de petits jardins. *Savannah* a reçu le nom de *Forst City*, et c'est à juste titre.

Les monuments publics n'offrent pas d'intérêt. Il faut citer toutefois le monument élevé à la mémoire de *Pulaski* et une jolie fontaine située au milieu d'un square, où elle est entourée de fleurs et d'arbustes de tout genre qui sont d'un charmant effet.

Je rentre à l'hôtel pour déjeuner, et, au moment où je ressors pour continuer ma promenade, je suis abordé par un jeune homme que, presque aussitôt, à mon grand étonnement, je reconnais encore, comme cela m'était arrivé à la Nouvelle-Orléans, pour un de mes anciens camarades de Saint-Cyr, où il avait été admis au titre d'élève étranger. Ces rencontres inattendues dans un pays éloigné causent toujours un plaisir très grand, et c'est d'autant plus vrai pour moi dans cette circons-

tance, que j'ai conservé les meilleurs souvenirs de J***. Il est, me dit-il, établi maintenant planteur en Floride, à *Tallahassee*, mais sa famille habite *Savannah* et il a lui-même des intérêts en *Géorgie*. Il insiste pour me faire faire une promenade dans les environs et nous prenons une voiture.

Nous passons d'abord à *Forsyth Park* qui se trouve encore dans le périmètre de la cité; il n'a guère que 10 acres de superficie, mais est planté de très beaux arbres. Tout à côté, sur un espace de terrain assez vaste qui a été acquis, il y a quelques années, par la ville, se dresse un monument élevé à la mémoire des soldats confédérés tués pendant la guerre de sécession.

Puis, quittant *Savannah*, nous nous dirigeons vers le cimetière *Bonaventure*, à 4 milles de distance, situé sur un des bras du fleuve. Ce cimetière était autrefois, me dit mon compagnon, la résidence d'une famille alliée à la sienne, les *Tetnalls*, et il me fait observer que les grandes allées de chênes verts séculaires qui partagent ce terrain, un véritable parc, en quatre grandes sections, dessinent les contours d'un T immense. Les temps difficiles sont venus et la propriété a été vendue à une compagnie qui revend en détail, par lots, les concessions nécessaires pour établir des caveaux de famille.

Si le mot pouvait s'appliquer à un cimetière, je dirais de celui-ci qu'il est délicieux avec ses grands arbres aux branches desquels se balancent les longues mousses espagnoles et son fouillis disposé par la nature avec un goût exquis, de buissons odoriférants, de fleurs innombrables, au milieu duquel, quand un rayon de soleil pénètre, l'air semble de la poussière d'or.

En rentrant à l'hôtel, je me rencontre avec le général *Lawton*, chez qui j'avais laissé, ne l'ayant pas trouvé, la lettre d'introduction dont j'étais porteur. Il m'invite à venir passer la soirée chez lui où je trouverai sa femme, ses filles, son fils et quelques amis; j'accepte et il m'emmène séance tenante. Je passe dans cette demeure hospitalière quelques heures fort agréables. Deux des jeunes personnes, accompagnées par leur frère, nous font entendre nombre des plus jolies et des plus anciennes chansons nègres.

14 mai. — Le général *Joseph E. Johnston* et son ancien aide de camp, le colonel *Cole*, viennent pour me proposer de me mener visiter une rizière; j'en avais manifesté le désir au général. Notre petite excursion est fixée au lendemain et c'est la propriété du frère du colonel que nous irons voir.

Dans la journée je vais flâner dans la ville avec mon ancien camarade J***. Le hasard nous amène au point de rassemblement d'un bataillon de volontaires qui se rend aux funérailles d'un des officiers.

A *Savannah* comme dans presque tous les États du Sud, les sentiments d'autonomie sont encore très développés et l'issue de la guerre de sécession n'a pas changé le courant de l'opinion. La police de la ville est composée d'anciens soldats de l'armée confédérée qui en portent encore l'uniforme, ce dont les habitants sont très fiers. Quant au bataillon de volontaires, à la prise d'armes duquel j'assiste, il s'est formé que d'hommes éprouvés ayant appartenu à l'armée du Sud. Il a été réorganisé de suite après cette lutte de près de cinq ans pendant laquelle il avait perdu près des trois quarts de son effec-

tif; son uniforme est le même que celui qu'il portait alors et je vois conservé dans le dépôt où sont réunies ses armes, le premier drapeau de la confédération, avec un serpent la tête levée et portant une inscription réclamant des droits égaux pour tous les États.

Et cependant, la situation politique de la *Géorgie* est meilleure que celle de tout autre État du Sud. Cela tient à ce qu'aussitôt la guerre finie, les blancs, sans se laisser ni abattre, ni intimider, ni déborder, ont pris en main de suite la direction des affaires intérieures de l'État.

15 mai. — A dix heures précises, heure militaire, le général *Johnston* vient, ainsi qu'il était convenu, me prendre dans sa victoria. Nous avons une heure de route à faire par des chemins verts et ombragés délicieux. Pendant le trajet, nous causons de la campagne de 1861-1865. C'est une véritable bonne fortune de pouvoir entendre sur ce sujet l'homme qui s'est illustré dans tant et tant de circonstances, à *Bull Run* ou *Manassas*, à *Williamsburg*, à *Seven Pines*, dans son admirable retraite sur *Atlanta*, etc., etc.

Il s'exprime avec une simplicité pleine de charme, rendant justice à chacun et ne témoigne qu'un regret, que d'ailleurs il formule avec beaucoup de mesure, c'est que l'histoire de cette guerre n'ait pas encore été écrite par un homme capable, se tenant en dehors des sentiments de parti. Pareille chose, du reste, m'avait été dite déjà en diverses circonstances par les hommes qui ont le plus marqué dans l'armée du Nord comme dans celle du Sud.

En arrivant à l'habitation, le but de notre excursion,

nous trouvons le frère du colonel *Cole*. Sa demeure est admirablement située sur les bords de la *Savannah* et entourée d'une magnifique futaie de chênes verts, les plus beaux que j'aie vus encore. Le général souffrant un peu d'une de ses blessures, reste sous l'ombrage, et avec *M. Cole* je vais visiter la plantation.

Une minime portion seulement se trouve sur les bords de la rivière. La plus grande partie occupe l'île d'*Argyle* en face de la maison. Nous montons dans une barque et quelques coups d'aviron nous mènent à cette île. La rizière couvre une étendue d'environ 700 acres.

Successivement tous les ans, un sixième, c'est-à-dire un peu plus de 100 acres, est laissé en friche ou quelquefois mis en fourrages. C'est sur cette centaine d'acres que l'on cultive, l'année suivante, le riz destiné à être employé en semence.

On utilise deux espèces de riz qui n'offrent à l'œil de différence que dans la couleur de l'épi et qu'on distingue sous les noms de riz blanc et de riz doré. On sème le riz en plusieurs fois, depuis les premiers jours de mars jusqu'aux premiers jours de juin, de façon à n'avoir pas à faire toute la récolte en même temps et à échelonner les travaux. Les différentes époques des semailles sont réglées par les marées qui permettent d'inonder les champs dès que le grain est confié à la terre. Un vaste système de canaux d'irrigation coupe ces champs et permet, au moment des marées et suivant le degré de croissance du riz, de les inonder plus ou moins ou de supprimer l'eau.

Le terrain dans l'île d'*Argyle* est argileux; il en

résulte que lorsqu'il a été inondé et quand une fois l'eau écoulée le soleil vient frapper la terre, celle-ci acquiert la dureté de la pierre; aussi le premier labour se fait-il profondément, à sept et huit pouces, et avec des charrues attelées de deux mules au moins; avant les semailles on donne un deuxième labour moins profond, après lequel on emploie des herses et des brise-mottes. Le riz est semé ensuite avec des semoirs, puis le champ est inondé pour faire germer le riz et empêcher les oiseaux, surtout les *may birds* (noirs, avec le dos jaune), de venir s'en nourrir. Ces oiseaux sont une véritable plaie pour les cultivateurs de riz; ils ne se contentent pas de manger la semence qui vient d'être jetée, ils osent encore, lorsqu'elle est levée, l'arracher par la tige pour dévorer le grain. On emploie des femmes et des enfants pour les éloigner, mais cela souvent ne suffit pas et on est obligé de les tuer à coups de fusil. Le planteur a encore un autre ennemi dans la gent ailée, quand le grain est en lait et commence à se former. Ce sont des petits oiseaux, gros comme des ortolans, fort appréciés des gourmets et qu'on tue alors comme gibier.

Sur l'habitation de *Mr. Cole,* il y a trente nègres et quatorze mules toujours employés; mais à certaines époques, surtout au moment de la récolte qui se fait depuis le mois d'août jusqu'au mois d'octobre, on prend des ouvriers à la tâche et souvent il y en a plus d'une centaine. Les noirs employés à poste fixe sont logés dans de petites maisons fournies par le propriétaire et sont payés 17 $ par mois. Les travaux de terrassement pour les fossés, les digues, etc., sont faits par des ouvriers, irlandais en général, qui en hiver

viennent du Nord pour cet objet et travaillent à la tache.

La récolte se fait à la faucille. La paille est brûlée sur place quand on a mis de côté la quantité nécessaire pour la litière des animaux. Dans certaines plantations on s'en sert comme combustible pour la machine à battre, les ascenseurs, etc. Chez *Mr. Cole* on emploie le charbon de préférence. Généralement on n'use pas d'engrais dans la culture du riz; parfois, cependant, on emploie du guano dans les endroits un peu trop élévés pour que l'eau y arrive aisément, pour détruire et étouffer les herbes, afin de donner au riz la force nécessaire pour se dégager.

La production moyenne à l'acre sur la plantation que je visite est de *40 bushels*, le *bushel* pesant *44 livres*. Le prix de vente moyen, cette année, a été de 1 $ 68 le *bushel*.

Cette moyenne de production n'est pas celle des terres plus légères qu'on trouve en descendant le fleuve et le prix de vente moyen dans l'État n'a été que de 1 $ 40 le *bushel*.

En rentrant nous passons au moulin, au bord du fleuve, où se trouve une machine à battre et un ascenseur; la machine motrice est de 15 chevaux. Le riz, à mesure qu'il est récolté, est amené au moulin par les grands canaux d'irrigation sur des barques légères, puis, lorsqu'il a été battu, il est embarqué sur des schooners, qui redescendent le fleuve avec leur chargement.

A l'habitation, nous retrouvons le général *Johnston* et, après un léger lunch, nous reprenons le chemin de la

ville. Le soir je dîne chez le général, puis, prenant congé de lui, je vais faire mes adieux à *M. Lawton*.

16 mai. — Vers neuf heures du matin je prends le train qui doit me mener à *Charleston*. Pendant quelques minutes il suit la rive sud de la *Savannah*, puis, la traversant, il sort de la *Géorgie* pour entrer dans la *Caroline du Sud*. Nous côtoyons la mer à quelque distance sans pouvoir la voir et nous passons à travers une longue suite de marécages et de marais sur des rails simplement posés sur des pilotis plantés de distance en distance. La végétation est dans toute cette région plus riche, s'il est possible, que je ne l'ai vue encore, plus variée dans ses tons et ses couleurs. Nous passons à *Yemassee* où s'embranche la voie ferrée qui mène à *Port-Royal*, le nouveau port militaire de la marine fédérale, et, à quatre heures du soir, nous arrivons sur la côte sud du port de *Charleston*. Le transbordement des bagages sur le ferry prend près d'une heure et, quelques minutes après que ce travail est achevé, le bateau nous dépose sur la rive opposée, dans un des faubourgs de la ville.

17–18 mai. — *Charleston* est située sur une presqu'île formée par le confluent des deux rivières *Ashley* et *Cooper*, à une distance de 6 ou 7 milles de la mer. Sa population est de 55,000 habitants. Les rues, sans être très larges, sont très suffisantes et dans le centre de la ville, au sud et à l'ouest, elles sont bordées de maisons pour la plupart de belle apparence, quelques-unes datant de la colonisation, mais dont beaucoup ont souffert de la guerre et n'ont pas été réparées. Un grand nombre sont entourées de jardins souvent fort beaux,

mais dont le passant ne jouit pas comme à la Nouvelle-Orléans, à Mobile, à Savannah et dans quelques autres villes du Sud; au lieu de clôtures en fer à hauteur d'appui, ils sont entourés de murs élevés, soit en pierre, soit en briques. — Peu de monuments méritent ce nom, sauf quelques églises. — Une très belle ruine couverte de mousses, de vignes vierges, de plantes grimpantes de toute espèce, dans Broad street, c'est ce qui reste de la cathédrale de *Saint-Finbar*.

A la pointe de la presqu'île on arrive à la Batterie, très jolie promenade qui s'étend des deux côtés est et ouest de la baie. Sur cette promenade donnent de fort belles maisons particulières, et la vue s'étend au loin sur *James Island*, sur *Sullivan's Island*, sur le fort *Sumter* dont la prise par les confédérés, commandés par le général *Beauregard*, fut en 1861 le commencement des hostilités. De la batterie on aperçoit aussi les différents quais où se fait l'embarquement des balles de coton; mais le mouvement y est peu considérable aujourd'hui; il n'y a plus en rade que quelques navires retardataires; la presque totalité des cotons a déjà été enlevée.

La portion nord-est de la ville, habitée principalement par les classes ouvrières, ne diffère en rien des quartiers peu fortunés des autres villes du Sud. C'est sur la côte est que sont tous les quais, les entrepôts et les presses où se font les balles de coton.

Au milieu des rues les vautours viennent se nourrir de détritus et de débris de tout genre. C'est leur rôle dans tous les États du Sud, où il est défendu de les tuer, mais c'est à *Charleston*, pour la première fois,

que je les vois dans l'intérieur de la ville même, remplir leur office.

La situation politique dans la *Caroline du Sud* est loin d'être aussi bonne que dans la *Géorgie*, et cela malgré l'énergie des blancs à défendre leurs droits. Les noirs sont en majorité considérable, le recensement de 1870 constate que sur une population de 728,000 habitants ils comptent pour 416,000. Les affaires sont dirigées d'une façon pitoyable, beaucoup des individus en place sont des hommes du Nord qui n'ont aucune attache dans le pays, de ces *carpet baggers*, comme on les appelle, venus pour vivre aux dépens des vaincus.

Les taxes sont cinq fois ce qu'elles étaient avant la guerre, la dette est quatre fois plus considérable et les fortunes sont diminuées de moitié. Un chiffre peut donner une idée de l'état de choses : les actions du chemin de fer *South Carolina*, émises à 100 $, sont tombées à 3 $.

La *Caroline du Sud* ne se remet que péniblement des épreuves qu'elle a subies et ce sont les capitaux surtout qui lui font défaut. Les immigrants qui viendraient s'y établir avec un peu d'argent pourraient y faire des affaires superbes. Les terres se vendent bien au-dessous de leur valeur.

Dans le sud de l'État on cultive le coton et le riz; dans le centre les graines, blé, maïs, etc; dans les régions plus élevées le tabac, le blé et autres céréales. L'exploitation des bois peut être aussi une source de revenus considérables.

La capitale est *Columbia*, à 135 milles environ de

Charleston et sur l'une des grandes routes ferrées qui mènent de *New-York* à la *Nouvelle-Orléans*.

Les hôtels de *Charleston* et les restaurants sont supérieurs à la majorité des établissements du même genre qu'on rencontre aux États-Unis. Quant au club principal de la ville, il est très exclusif, mais ses membres sont d'une politesse et d'une urbanité rares et je conserverai un fort agréable souvenir du dîner qui m'y a été offert la veille de mon départ.

---

19 mai. — Quitté *Charleston* de bonne heure dans la matinée par un train à destination de *Richemond*. — Le chemin de fer traverse quelques marécages, de grandes étendues de jardins maraîchers, puis pénètre dans une région où c'est à peine si de loin en loin on rencontre quelques traces de culture et où les pins, les cyprès, les lauriers, la vigne vierge, les plantes grimpantes de toute espèce, forment un massif presque impénétrable de verdure sous lequel parfois on voit miroiter l'eau des lagunes. Pendant plusieurs milles nous courons sur des rails posés sur des pilotis, à travers un marais qui, avec les travaux de dérivation nécessaires, pourrait donner à la culture des terres une fertilité extraordinaire. La température chaude et humide me rappelle mes expéditions dans les bayous du Mississippi et dans l'intérieur de la Floride.

Vers une heure de l'après-midi nous nous arrêtons à *Florence*, petite ville sans importance, mais le point

de jonction de plusieurs lignes de chemins de fer, entre autres de celle de *Columbia* à *Wilmington*.

Changeant de voiture, je monte dans le train de *Wilmington*. Nous traversons le *Great Pedee River* et prenons une direction presque ouest-est. Le terrain devient plus sec, les traces de culture sont plus fréquentes, on aperçoit un assez grand nombre de bestiaux et quelques habitations. Il est deux heures et demie quand nous arrivons à la limite entre la *Caroline du Sud* et la *Caroline du Nord*. Une grande portion de la contrée est couverte de forêts de pins considérables alternant avec des champs cultivés et parfois des marais; des bestiaux en assez grande quantité errent çà et là, un peu à leur guise. Mais il est facile de voir qu'on se rapproche de la zone tempérée. Les lataniers, les chênes verts, les magnoliers deviennent plus rares; ils ne tarderont pas à disparaître tout à fait. Vers sept heures du soir nous arrivons à *Wilmington* et c'est avec un véritable bonheur que nous accueillons la brise de mer qui vient enfin nous apporter un peu de fraîcheur.

Wilmington est une ville de 14,000 âmes et la plus importante de la *Caroline du Nord*. Elle n'est qu'à 20 milles de la mer et son port est destiné à devenir le débouché des produits de l'État.

En continuant notre route, le pays que nous traversons paraît plat et sablonneux, couvert de pins qu'on exploite pour le goudron, la poix et la térébenthine, dont il se fait ici un commerce considérable.

Dans le centre de la *Caroline du Nord* on cultive le coton, le maïs, le tabac qui fut découvert là et importé en Europe par *Walter Raleigh*, le favori de la reine

Élisabeth. La capitale de l'État porte son nom. La population de *Raleigh* est de 8 à 10,000 âmes à peine. Dans le nord-ouest de la *Caroline du Nord*, le pays est montagneux. Il est traversé par une des chaînes des monts *Alleghanys*, connue sous le nom de *Blue Ridge*. On y trouve des mines d'or, de cuivre et de charbon assez importantes.

La *Caroline du Nord*, malheureusement, souffre du même mal que la *Caroline du Sud*. Le recensement de 1870 donne pour la population un chiffre de 1,069,600 habitants, dont 691,000 sont des individus de couleur.

20-21 mai. — Après avoir voyagé toute la nuit, je me trouve vers cinq heures du matin au milieu d'un pays plus cultivé que ceux que j'ai parcourus depuis longtemps, bien que les étendues couvertes de pins dominent encore; je passe à *Enfield*, et, vers sept heures, j'arrive à *Weldon*, sur le *Roanoke River*, le fleuve le plus considérable de la *Caroline du Nord*. *Weldon* n'est encore qu'un village, mais comme il se trouve au point de jonction de plusieurs lignes de chemins de fer, il acquiert tous les jours une importance plus grande.

Au delà de *Weldon*, la contrée n'offre pas de traits caractéristiques; il faut noter toutefois que les champs cultivés prennent plus d'étendue. Le train pénètre en *Virginie* et ne tarde pas à entrer à *Petersburg*. C'est une ville de 20,000 habitants avec de nombreux moulins à farine, des manufactures de tabac et où, pendant dix mois, en 1864 et 1865, les confédérés, sous le général *Lee*, et l'armée fédérale, sous le général *Grant*, luttèrent sans relâche.

Une heure de trajet environ en quittant *Petersburg*

et j'arrive sur les bords du *James River*, qui bondit comme un torrent au milieu de rochers et d'îles verdoyantes. De l'autre côté se trouve *Richmond*, la capitale de la *Virginie*, où le train me débarque quelques instants plus tard.

Cette ville, dont la population est de 70,000 habitants, est bâtie sur une série de collines situées sur la rive gauche du *James River*, dans cette péninsule où se sont passés tant d'événements importants de la guerre de sécession. Quand les confédérés, en 1865, l'évacuèrent, ils mirent le feu au quartier bas, où sont concentrés les magasins et les entrepôts. Il ne reste plus de traces de cet incendie.

Richmond, en raison de la configuration du terrain sur lequel elle est bâtie, a été surnommée la *Rome américaine;* c'est une des plus anciennes villes de la *Virginie* qui, elle-même, est le plus ancien des treize États de la première confédération et pour cela a reçu le nom de *Old Dominion*. Il se fait à *Richmond* un commerce considérable en tabacs et farines, et l'on y compte beaucoup de manufactures et d'usines. La plus importante parmi ces dernières est celle de *Tredegar* qui, pendant la guerre civile, a fourni aux confédérés une grande partie de leurs canons et de leur matériel de guerre. Aujourd'hui elle est revenue à sa destination première, la construction des locomotives et des wagons.

Tout d'abord, en me promenant à travers la cité, mes regards sont attirés par le *Capitole*. C'est une construction greco-romaine n'ayant rien de remarquable par elle-même, mais qui est bâtie sur le sommet d'une

colline plantée de beaux arbres dont on a fait un square et d'où l'on a sur la ville des échappées de vue très pittoresques. Au milieu du *hall* situé au centre du Capitole, est une belle statue de *Washington* signée : *Houdon, 1788*. Cette statue repose sur un piédestal portant une inscription relatant que c'est l'assemblée de Virginie qui a élevé cette statue au patriote et au héros. Dans une des niches du pourtour, on voit un buste de *La Fayette ;* les autres sont vides. Dans un coin du *hall*, j'ai remarqué un vieux poêle en fonte parfaitement intact et portant cette inscription : *Bazagio, fecit 1770*. C'est là, avec deux bas-reliefs en bronze placés au haut de l'escalier menant à la galerie qui fait au premier étage le tour du *hall*, tout ce qu'il y a à signaler dans le Capitole.

Quand on en sort par la porte ouest, on se trouve en face d'une statue équestre monumentale en bronze, de *Washington* toujours, dont la base en granit est ornée de statues, en bronze également, des grands hommes qui ont fondé la république. L'ensemble du monument est assez beau. On ne saurait en dire autant de la statue en marbre élevée à la mémoire de *Henry Clay ;* elle se trouve à l'angle ouest du jardin. Dans la partie nord on remarque une statue en bronze offerte par des Anglais, hommage de leur admiration pour le général *Jackson*, celui qui, à *Bull Run*, mérita ce surnom de *Stone wall Jackson*, que lui conserva l'histoire.

Il n'y a rien à dire des autres monuments de la ville : constatons seulement en passant que, ici comme à *New-York*, le nombre des églises des différents cultes est vraiment fabuleux. Comme à *New-York* aussi et dans

les autres villes du Nord, la plupart des maisons sont construites en briques. Dans la partie nord-ouest de la ville, le quartier riche, les rues sont larges et plantées de beaux arbres, les maisons sont assez jolies et entourées de jardins bien ombragés avec de verts gazons, mais on n'y voit plus ce luxe de fleurs qui rendait si gais les jardins de la *Nouvelle-Orléans*, de *Mobile*, etc. C'est dans la portion sud de la ville, le long de la rivière, que se trouve le quartier commerçant; la principale rue pour les boutiques, *Main street*, court de l'ouest à l'est. Les ouvriers et les noirs occupent presque exclusivement le quartier sud-est de la ville, où l'on voit aussi des chantiers de bois considérables.

Le cimetière où a été élevé le monument destiné à conserver le souvenir des soldats confédérés tués en défendant leur cause et qui n'ont pas été reconnus, mérite une visite. Il occupe un long espace à l'ouest de la ville. Le monument commémoratif n'a pas de prétentions à l'architecture, mais produit un bel effet au milieu de la végétation qui l'entoure. C'est une simple pyramide de 40 à 50 pieds de haut, formée de blocs de granit non taillés et presque couverts par la vigne vierge et le chèvrefeuille en fleurs. Autour sont dispersées çà et là les tombes de ceux dont on a pu constater l'identité. Le terrain du cimetière est très accidenté, plusieurs cours d'eau le traversent et une quantité de fleurs, de rosiers surtout, disposés autour des tombes, témoignent du culte dont sont ici l'objet ceux qui sont morts pour leur pays. A l'extrémité du cimetière, opposée à celle où se trouve la pyramide dont j'ai parlé, on arrive à une terrasse d'où l'on

domine le *James River* et d'où l'on jouit d'une vue superbe sur les rapides et les îles de verdure qui parsèment le cours du fleuve, sur la ville et sur la contrée environnante.

22 mai. — A deux heures et demie je quitte *Richmond*, en route pour *New-York*. La contrée que traverse le chemin de fer n'offre pas de caractère bien tranché et n'a rien de pittoresque. Tour à tour se succèdent des bois ou plutôt des taillis, des champs et parfois des prés marécageux; le terrain est légèrement ondulé; les stations ne sont que de simples hameaux.

Après avoir traversé les deux rivières *Pamunkey* et *Mattapony* qui, en se réunissant, forment le *York River*, dont le cours limite au nord la presqu'île dont j'ai parlé précédemment, le train s'arrête à *Fredericksburg*, qui a été le théâtre d'une des batailles les plus disputées de la guerre de sécession, en décembre 1862, quand *Burnside* qui venait de succéder à *Mac Clellan* voulut forcer le passage du *Rappahannock River*. Les confédérés étaient commandés par le général *Lee*, qui avait sous ses ordres *Longstreet* et *Jackson*. Le premier défendait les hauteurs de *Marye's Hill*, nom sous lequel on désigne parfois cette bataille. Dans les environs de *Fredericksburg* eurent lieu une seconde bataille en 1863 où *Jackson* trouva la mort, puis une autre en 1864.

C'est aussi dans ces environs que naquit, en 1732, *Georges Washington*.

En quittant *Fredericksburg*, la ligne ferrée remonte vers le nord, et atteint bientôt les bords du *Potomac*, que nous suivons pendant quelques milles. A six heures

j'embarque sur le steamer qui, remontant le fleuve, doit me mener à *Washington*. Le *Potomac*, dans la portion que je parcours, a plus de 2 milles de largeur; presque partout les bords en sont plats, mais le paysage ne manque pas d'une certaine grandeur. Le soleil, près de disparaître, illumine l'horizon de teintes superbes, et sept ou huit schooners qui leurs grandes voiles déployées remontent le courant, rompent agréablement la monotonie du spectacle. Vers sept heures et demie, la cloche du bateau à vapeur sonne à toute volée : c'est en guise de salut; nous passons devant *Mount Vernon*, une petite éminence sur laquelle sont situés l'habitation de *Washington* et son tombeau. Le bateau continue sa route, et, à 8 milles plus haut, nous arrivons à *Alexandria*, où nous touchons.

En quittant *Alexandria*, je sors de la *Virginie* dont l'histoire est si intimement liée avec celle des États-Unis. C'est en *Virginie*, en effet, que fut effectué le premier établissement sérieux, sous ce capitaine *Smith* que sauva *Pocahontas*, la fille de *Powhatan*, le chef Indien qui régnait alors dans ces régions (1607); c'est en Virginie que commença la révolution dont le premier instigateur fut *Patrick Henry*, un petit avocat obscur dont on soupçonnait à peine l'existence dans l'assemblée de *Williamsburg*, quand il se révéla au mois de mai 1765; c'est en Virginie que sont nés *Washington*, *Jefferson* l'auteur de la déclaration d'indépendance, *Richard Henry Lee*, *George Mason*, l'auteur de la déclaration des droits, *Benjamin Harrison*, et une foule d'autres hommes illustres qui ont servi leur patrie avec honneur.

La Virginie, au moment de la révolution, avait cela de particulier qu'elle avait une organisation presque analogue à celle de la mère patrie, avec toutes ses distinctions de castes; et, chose assez curieuse, ce furent les grands propriétaires, ceux qui occupaient le premier rang dans l'échelle sociale, ceux qui descendaient en droite ligne et presque sans infusion de sang étranger des premiers immigrants et des réfugiés venus un peu plus tard pour échapper aux persécutions de Cromvell, qui inaugurèrent la résistance.

Au moment de la guerre de sécession, l'est de la Virginie se détacha de l'ouest, qui avait pris parti pour les États du Nord et s'était formé en un nouvel État sous le nom de *Virginie occidentale*, tandis que l'est gardait le nom de *Virginie*. Cette guerre entre le Nord et le Sud commença et se termina sur son sol, et elle en souffrit terriblement. Aujourd'hui elle ne paraît plus s'en ressentir : l'industrie et l'agriculture y ont repris tout leur essor.

Les principales productions agricoles sont les céréales, les bois de charpente, les tabacs. La plupart des usines qu'on y voit sont consacrées à travailler le fer. Il y a aussi des moulins à farine considérables et de nombreuses scieries.

Le sol, dans la portion est de l'État, est plutôt plat et sablonneux; dans l'ouest on trouve les *Monts Alleghanys* qui forment la limite avec la *Virginie occidentale*, et, courant parallèlement à la chaîne principale, le rameau du *Blue Ridge*, où on rencontre des sources thermales en abondance, des mines de fer, de charbon, etc.

Washington ne se trouve qu'à 7 ou 8 milles au nord d'Alexandrie, de l'autre côté du fleuve. J'y débarque vers huit heures et demie et je me dirige de suite vers la gare où je prends le train de *New-York*.

V

SÉJOUR A NEW-YORK. — L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE. — WEST POINT

23 MAI — 16 JUIN

Les travaux du Hell Gate. — Opinion d'un Américain sur la guerre dans les Black Hills. — Visite à une habitation sur les bords de la rivière d'Hudson. — Les bâtiments de l'Exposition de Philadelphie et l'Exposition elle-même. — Visite à l'Académie militaire de West Point. — Organisation de cette École. — Quelques mots sur l'armée des États-Unis.

23 mai-10 juin. — Arrivé le 23 mai à New-York, j'y ai passé toute la fin du mois de mai et le commencement de juin, cherchant surtout à me débarrasser des fièvres. Malheureusement j'ai trouvé dès mon retour une chaleur extrême. Mais, comme compensation, Washington, inhabitable en été, avait dû être abandonné par le corps diplomatique, qui s'était réfugié à New-York, en attendant le moment d'aller chercher un peu de fraîcheur à *Newport* ou dans quelque autre endroit analogue, et j'ai, grâce à cette circonstance, eu le plaisir de retrouver ici le très aimable ministre de France et le personnel de la légation qui s'est accru, pendant mon absence, d'un secrétaire, *M. Sala*, et de sa femme.

J'ai retrouvé aussi quelques amis venus de Québec pour l'Exposition, d'autres qui ont quitté la Nouvelle-Orléans et sont en route pour le nord afin d'éviter la chaleur, puis toutes mes anciennes connaissances de New-York qui sont encore en ville; j'en ai fait aussi quelques-unes de nouvelles.

Dans ces conditions il ne m'a pas été difficile de passer agréablement mon temps, quand je le pouvais visitant diverses choses intéressantes, ou bien m'en allant soit aux courses de *Jérôme Park*, soit au Polo Club, admirablement organisé, ce qui était l'occasion d'une jolie promenade en voiture ou sur une banquette d'un coach, soir dînant tantôt en ville, tantôt à un club ou au restaurant *Delmonico* et parfois, quand la température le permettait, allant au théâtre.

En passant, puisque j'ai parlé des courses, je m'empresse de constater que comme apparence et comme classe, les chevaux que j'ai vus à cette réunion sont bien supérieurs à ceux que j'avais vus à la réunion d'automne et parmi eux je citerai le vainqueur du Welter Stakes, couru le 3 juin, un magnifique poulain bai brun, à Mr. Belmont, par *Lexington et Fillagree*, une fille de *Stockwell*.

A noter aussi les travaux faits au *Hell Gate* que j'ai été visiter un matin avec *M. Monson* et qui ont pour objet de faciliter aux plus gros navires l'accès du port de *New-York*, en passant entre *Long Island* et le continent. Le trajet entre *New-York* et l'Europe pourra

se trouver raccourci de huit à dix heures si ce travail réussit.

Le rocher qui porte le nom de *Hell Gate* se projette de 325 pieds dans la mer et couvre une superficie de 2 acres 3/4. On y a pratiqué une galerie de mine circulaire de 900 pieds, sur laquelle aboutissent huit autres galeries partant d'un puits central. Ces galeries ont été pratiquées sous l'eau à une profondeur de 32 pieds au-dessous du niveau qu'atteint la mer à marée haute. Elles ont une longueur totale de 1 mille 1/2. Les colonnes, au nombre de 172, qui ont été réservées pour soutenir la voûte et la masse liquide qui se trouve au-dessus, sont percées de 4,000 trous de mine environ, qui seront chargés de cartouches de nitro-glycérine auxquelles on mettra le feu par un fil électrique. On a enlevé 47,500 pieds cubes de rochers. Le travail, sous la direction du général *Newton*, a été commencé en 1869. Il y a eu depuis cette époque constamment cent vingt ouvriers travaillant. Ces ouvriers sont payés à raison de 2 $ par jour en moyenne. La dépense totale sera de 800,000 $. On espère que les travaux seront finis pour le 4 juillet et que ce jour-là on pourra mettre le feu à la mine (1).

Enfin, je consignerai ici ce qui m'a été dit dans une conversation que j'ai eue un soir avec un des hommes de ce pays les plus versés dans les affaires indiennes; cela mérite d'être connu.

(1) L'explosion n'a pu avoir lieu à la date fixée. Mais l'opération s'est effectuée pendant mon voyage dans le nord-ouest avec un plein succès. *(Note de l'auteur.)*

Nous causions de ce que j'avais vu déjà dans mon voyage et je lui exprimais mes regrets de n'avoir pu, comme cela avait été mon intention, me joindre à l'expédition contre les Indiens des *Black Hills*, ce qui m'eut permis de connaître cette région encore très ignorée et de voir la façon dont se faisait cette guerre.

Il m'interrompit et me déclara qu'il en était heureux pour moi, que je me serais rendu le complice d'un manque de foi des plus criants.

« Le gouvernement des États-Unis, me dit-il, au mépris d'un traité conclu il y a quelques années à peine, veut forcer ces Indiens à abandonner *la Réserve* qui leur a été solennellement concédée ; de tout temps, d'ailleurs, ils ont été victimes des agences, il est bien naturel qu'ils s'efforcent de défendre ce qu'ils ont le droit strict de considérer comme leur et qu'ils aient cherché à se venger de leurs agresseurs. »

Mon interlocuteur ajouta que, contrairement au dire de ceux qui voudraient exterminer la race rouge, les Sioux guerriers n'étaient qu'une minorité, que déjà il y avait en culture 323,896 acres cultivés par 42,000 indiens, qu'il y avait 20,000 familles indiennes qui avaient abandonné la vie errante et demeuraient dans des maisons, et qu'il ne comptait pas encore dans tout cela 56,000 Indiens appartenant à ce qu'il appelait les cinq tribus civilisées.

---

11 juin. — Petit à petit je finis par connaître assez bien les environs de *New-York*. Il y a quatre ou cinq jours j'ai fait avec quelques personnes la partie d'aller à *Pelham Bridge* sur le coach qui régulièrement chaque

jour fait le service entre *New-York* et cet endroit, et qui, à l'instar de ce qui se fait en Angleterre, est mené par son propriétaire, le colonel Kane. Cette innovation a eu le plus grand succès, et on est obligé de retenir ses places plusieurs jours à l'avance.

Aujourd'hui j'ai été passer la journée à la campagne, dans une de ces délicieuses résidences bâties sur les hauteurs qui dominent le *Hudson River*. La villa de Mr. B*** est très artistement arrangée. Le fleuve en cet endroit a près de 3 milles de largeur, il est couvert de schooners à voiles et de bateaux à vapeur. La vue est superbe et avec un télescope on peut suivre le cours de la rivière sur une distance de plus de 20 milles. L'air circule aisément et la chaleur est très-supportable. Je comprends les gens qui ne pouvant pas, par suite de leurs occupations, s'éloigner trop de *New-York*, et redoutant l'affluence que l'on trouve sur les plages voisines, viennent chercher sur cette magnifique *Rivière du Nord* un peu de calme et de fraîcheur. Mon hôte m'en gage fort gracieusement à demeurer un jour de plus; mais, tout en le regrettant, je suis obligé de décliner son offre, je pars demain pour *Philadelphie*.

12-15 juin. — Arrivé à *Philadelphie* dans la matinée du 12, dès que j'ai pris possession de la chambre que je me suis fait réserver à l'hôtel, je me hâte de me rendre à l'Exposition où, pendant quatre jours consécutifs, je passe tout mon temps depuis l'ouverture des portes jusqu'à la fermeture.

L'espace enclos est de 236 acres, sur lesquels s'élèvent

cinq constructions principales, puis un certain nombre de bâtiments de moindre importance, pavillons et autres, qui ont été construits au fur et à mesure des besoins.

Les cinq constructions principales sont : le palais de l'Exposition proprement dit, qui couvre une étendue de 21 acres 1/2, les galeries des beaux-arts, des machines, de l'agriculture et de l'horticulture, qui ont respectivement 1 acre 1/2, 14 acres, 10 acres 1/4, et 1 acre 1/2 de superficie.

Le palais de l'Exposition proprement dit est un immense parallélogramme avec une tour à chaque angle, un grand pavillon au centre et des pavillons plus petits au milieu de chacun des petits côtés, tous ornés de tours également. La charpente en fer s'appuie sur des piles en maçonnerie. L'intervalle entre ces piles, jusqu'à une certaine hauteur, est fermé par un mur en briques, au-dessus par des vitrages. La dépense totale de cette construction s'est élevée à 1,580,000 $.

C'est là que sont réunis les échantillons des charbons, anthracites, marbres, ardoises, kaolins, minerais précieux, fers, cuivres, zincs, antimoines, etc., provenant des diverses parties du monde; les plans et modèles en relief des mines et des travaux qui y sont exécutés; puis les produits manufacturés de tout genre : produits chimiques, pharmaceutiques; huiles végétales, animales, minérales; les couleurs, les essences, les parfums, les encres; les poteries, les porcelaines, les verreries, les glaces; tous les objets dont on se sert pour la construction et dans les habitations; puis encore les tissus de coton, les lainages, les soieries, la bijouterie, etc.; tout ce qui se rapporte aux différents sys-

tèmes d'éducation et aux diverses méthodes, livres, instruments, modèles d'écoles, etc.; enfin les appareils et instruments de physique, chimie, chirurgie, etc., etc. La Chine et le Japon ont aussi, dans le *Main Building*, leur exposition artistique qui est très remarquable.

En dehors de cette exposition et de la belle collection des échantillons des minéraux et des minerais des États-Unis, je n'ai pas été frappé de l'ensemble des produits exposés dans ce bâtiment. Il semble que les États d'Europe, en général, n'aient pas attaché une importance très grande à leurs envois, et malgré cela presque partout les produits indigènes ne supportent pas la comparaison. Il faut signaler cependant, parmi les objets de provenance américaine, quelques pièces d'orfèvrerie excellentes, des livres très bien imprimés, et les soieries qui pourraient, dans un temps prochain, lutter avantageusement avec nos importations françaises. En 1875, il a été fabriqué aux États-Unis pour 27,000,000 de dollars de soieries; sur ce chiffre les rubans entrent pour 4,800,000 $, tandis qu'il n'a été importé de France, de ceux-ci, que pour une somme de 3,000,000 de dollars. C'est un résultat superbe pour l'Amérique, eu égard au court espace de temps depuis lequel l'industrie des soieries a été introduite. Les soies viennent toutes de la Chine et du Japon. Les essais pour en produire en *Géorgie* et dans l'*Alabama* ont été infructueux; en *Californie* ils n'ont eu que peu de succès.

La galerie des beaux-arts, dont le véritable nom est *Memorial Hall*, a été construite par la ville de *Philadelphie*, qui l'a prêtée pour le temps de l'Exposition. Elle reviendra ensuite à sa destination première, un musée

pour les applications de l'art à l'industrie. La construction, assez belle, est un peu massive. Elle n'était pas suffisante et on a dû bâtir en arrière une annexe en briques, qui sera très probablement conservée.

L'Angleterre, qui a envoyé toute une collection de toiles de ses maîtres, Reynolds, Gainsborough, Turner, Landseer, etc., occupe le premier rang dans cette exposition.

L'école moderne française avec Breton, Carolus Duran, Commerre, Dumaresq, Feyen Perrin, Gide, Harpignies, Landelle, Leleux, Protais, Saintin et d'autres encore est bien représentée, et la manufacture de Sèvres, les manufactures des Gobelins et de Beauvais maintiennent leur haute réputation. Parmi les tableaux envoyés par l'Autriche, il faut citer la grande toile de Makhart, *Catherine Cornaro à Venise*, qui se recommande par des qualités de couleur exceptionnelles. Mais en somme l'exposition des beaux-arts est des plus médiocres.

Les galeries des machines sont construites un peu dans le même genre que le palais de l'Exposition proprement dit; toutefois la charpente est en bois, reliée par des armatures en fer. La force motrice commune est fournie par une splendide machine de *Corliss* de 1,400 chevaux-vapeur. Il y a une annexe spéciale pour les machines hydrauliques.

Plus des deux tiers de la superficie dans ces galeries sont occupés par les machines américaines qui sont véritablement merveilleuses. L'Angleterre et la France ont peu exposé et les autres États d'Europe moins encore.

Presque à l'entrée de ces galeries on s'arrête étonné

devant un canon monstre sorti des ateliers de Krupp et on se demande ce que cet engin de guerre peut faire là. J'imagine que c'est parce qu'on n'aurait pu trouver ailleurs un emplacement convenable. En tout cas ce canon est un magnifique spécimen dans son genre. Il est en acier fondu; sa longueur est de 26 pieds 25 et son calibre de 14 pouces. Il pèse 126,560 livres. Le projectile est du poids de 1,091 livres et la charge de poudre de 242 livres. Les rayures, au nombre de 30, ont 0 p. 03 de profondeur et sont larges de 0 p. 08. La vitesse initiale avec une charge maximum de 297 livres de poudre et un projectile de 1,146 livres est de 1,640 pieds.

Le bâtiment consacré à l'exposition d'agriculture est intéressant à visiter, surtout dans les parties occupées par les Etats-Unis, le Canada, le Brésil et la république Argentine; mais là encore les États-Unis occupent les deux tiers environ de la superficie totale.

Quant à l'exposition d'horticulture établie dans une sorte de vaste serre en fer et en verre qui sera conservée, elle n'offre actuellement rien d'intéressant. J'espérais y voir représentée très complètement la flore si riche et si variée du continent américain, et je n'y vois que quelques azalées, quelques magnoliers et arbustes analogues dont on rencontre des spécimens plus remarquables dans nombre de serres d'Europe.

En dehors des cinq constructions principales et de leurs annexes, il faut encore citer le *Women's pavillon*, réservé aux produits dus exclusivement à l'industrie des femmes, et surtout le bâtiment où se trouve l'exposition faite par le gouvernement fédéral.

Les départements de la guerre, de la marine, de l'in-

térieur, des postes, de l'agriculture, le *Smithsonian institution* et la commission qui s'occupe de l'étude des ressources que peut offrir au point de vue de l'alimentation la pêche sur les côtes d'Amérique, ont contribué à cette exposition remarquable.

La construction où elle a été établie a la forme d'une croix latine, elle est simplement en bois de sapin et en vitres. Quelques bâtisses légères en dépendent : l'une, le *laboratoire de l'artillerie*, est établie de telle sorte qu'en cas d'explosion la toiture et les cloisons de bois puissent tomber sans entraîner la charpente qui est en fer ; une autre en bois également, à deux étages, est un modèle d'une ambulance de vingt-quatre lits ; les autres sont les constructions qui ont été employées pour observer le dernier passage de Vénus.

Dans l'exposition du département de la guerre, on peut voir tous les instruments dont se servent les officiers de l'armée pour le service météorologique, un modèle de l'une des stations, les appareils employés pour établir des communications télégraphiques en campagne, des cartes, des modèles de tous les uniformes qui ont été en service aux États-Unis depuis leur origine, des modèles de tentes, d'objets de campement, des voitures pour les transports, d'ambulances ; des plans ; des modèles de fusils, de canons, etc., etc.

Le département de la marine a exposé des canons, des torpilles, des fusils, des instruments de marine, etc., etc.

Le département de l'intérieur a exposé des rapports ; des modèles de chemins de fer, de ponts, de machines de tout genre ; des cartes ; des modèles de *wigwams*, de

maisons communes, etc.; mais ce qui, dans ce département, mérite une mention toute particulière, c'est l'exposition faite par le service de l'*Instruction publique*.

Les postes ont un bureau en opération qui permet de voir comment les lettres sont reçues et distribuées, comment elles sont enregistrées, comment s'opère le service avec l'étranger. C'est un des bureaux de *Philadelphie* qui a été établi là de façon que le système adopté pût être étudié par tous. Un petit chemin de fer en miniature permet de voir comment se fait le service sur les voies ferrées, comment le sac aux dépêches est saisi au passage sans que le train s'arrête. Ailleurs, des machines en opération timbrent des enveloppes, fabriquent des cartes postales, etc.

Le ministère de l'agriculture a exposé une belle collection de tous les bois qui se trouvent aux États-Unis et d'un nombre considérable de fruits, de fleurs, de plantes, de légumes, d'animaux de toute espèce.

Le *Smithsonian institution* (1) et le *Commission on american Food Fishes* ont exposé des cartes géologiques des plus intéressantes, une curieuse collection, par États, des richesses minérales qu'on trouve dans chacun; une autre donnant les modèles de tous les poissons utiles qu'on peut trouver dans les eaux des

(1) Le *Simthsonian institution* a été fondé par un fils naturel d'un duc de Northumberland qui, bien que n'étant jamais venu en Amérique, a laissé sa fortune aux États-Unis pour fonder, à Washington, un établissement destiné à augmenter et à répandre les connaissances humaines. Cet établissement est pourvu d'une bibliothèque et d'un musée d'histoire naturelle.

(Note de l'auteur.)

États-Unis; puis encore une foule d'objets curieux au point de vue ethnologique, en pierre, en cuivre, en os, etc.

Quant aux pavillons et aux autres constructions de minime importance qui ont été élevés au fur et à mesure des besoins, ils sont nombreux, mais il n'y a pas grand'chose à en dire; quelques-uns sont assez curieux, tels sont le café turc, le bazar japonais, la maison d'école suédoise; d'autres sont simplement étranges; parmi ces derniers, on peut ranger la *Fontaine des Fils de la Tempérance* et surtout le *Burial casket Building*, près de l'annexe des beaux-arts, une bâtisse à un étage, ornée de tourelles, où sont exposés les divers modèles de cercueils les plus élégants.

Les visiteurs sont en si petit nombre que je n'ai pas été un instant gêné par la foule et que j'ai pu facilement voir tout ce qui m'intéressait; je déjeunais et je dînais sur place, — généralement au restaurant des *Frères provençaux* tenu par un des frères Verdier, de Paris, — si bien que je ne perdais pas de temps, et que j'ai pu, malgré mon séjour assez court à *Philadelphie*, me faire une idée assez exacte de cette exposition, au total très surfaite par les journaux américains et qui, en dehors des galeries des machines, des collections de minerais et des minéraux, ne peut être comparée en rien aux dernières Expositions de Paris.

L'exposition faite par les soins des divers départements du gouvernement fédéral est une chose en dehors. Pour les étrangers surtout, elle est fort intéressante, en ce sens qu'ils peuvent étudier, réunies là dans un très petit espace, une grande partie des choses

que, dans mon voyage de six mois dans les États-Unis, j'ai eu souvent beaucoup de peine à voir.

Jusqu'ici la moyenne des recettes n'a pas dépassé 10,000 $ par jour, c'est-à-dire que les visiteurs n'ont pas été de plus de 20,000 en moyenne par jour. Les frais de l'Exposition ont monté à environ 8,000,000 de $; il est à craindre que la dépense ne soit pas couverte. Mais peut-être faut-il attribuer le petit nombre des entrées à l'horrible chaleur qu'il fait en cette saison. Dans ce cas, il augmentera plus tard (1).

Le 15 au soir, après la fermeture de l'Exposition, je rentre à l'hôtel prendre mon léger bagage et, gagnant le chemin de fer, par le premier train je pars pour New-York, où j'arrive à dix heures et demie du soir.

---

16 juin. — A huit heures et demie du matin, comme il avait été convenu, je me retrouve avec *M. Bartholdi*, *M.* et *Mme Sala* et *M. Boutton* sur le quai d'embarquement du bateau à vapeur qui remonte la rivière d'*Hudson*. Lors de mon passage à *Saint-Louis*, au mois de décembre, le général *Sherman* avait bien voulu me donner une lettre pour le commandant de l'école militaire de *West Point*, et ayant parlé il y a quelques jours, devant le ministre de France, de mon projet d'y aller un jour prochain, il avait été décidé que nous irions tous ensemble aujourd'hui.

(1) A mon retour du nord-ouest, j'ai appris avec une vive satisfaction que, durant les deux derniers mois, l'affluence avait été des plus considérables, le nombre des entrées s'étant élevé parfois au chiffre fabuleux de 150,000 par jour.

Je ne recommencerai pas ici la description que j'ai déjà faite des bords de l'Hudson lorsque je suis allé au Niagara au mois d'octobre dernier, mais je dois dire que je regrette vivement l'absence de ce qui en faisait tout particulièrement le charme alors, les teintes merveilleuses du feuillage des arbres qui couvrent les deux rives. Toutefois je retrouve cette transparence de l'atmosphère particulière à la Hollande et à certaines parties des États-Unis.

Vers onze heures nous arrivons à la région qu'on appelle les *Higlands*, et dont on ne juge véritablement pas bien du chemin de fer; il semble que nous naviguions sur une série de lacs étroits parsemés d'îles, aux rives tantôt verdoyantes, tantôt arides, abruptes et déchirées; au loin, à un coude de la rivière, on aperçoit comme un nuage bleu presque diaphane, la chaîne des monts *Kaatskills*.

Bientôt nous abordons au pied de la colline sur laquelle s'élèvent les ruines du fort *Putnam*, et au-dessous sur un contre-fort qui s'avance dans le fleuve et forme un promontoire, l'académie de *West-Point*. Nous déjeunons à l'hôtel *Cozzens*, puis prenant une voiture nous nous rendons à l'école. Le trajet depuis l'hôtel est tout à fait charmant. On domine le cours de l'Hudson et une partie de la vallée; les collines se fondent dans la végétation qui les couvre; il y a peut-être un peu de monotonie dans la couleur générale; mais les contrastes d'ombre et de lumière, les accidents de terrain, les mille formes diverses des collines, rendent l'ensemble du paysage très pittoresque.

Les bâtiments de l'académie, presque tous en pierre,

se composent d'une série de constructions détachées où logent le commandant de l'École, les officiers, les cadets; d'un grand manège avec des écuries attenantes; d'un bâtiment où se font les cours; d'une chapelle; d'un hôpital et d'un bâtiment où se trouve le mess. Le terrain d'exercice est tout proche.

Le commandant de l'École est à table quand je lui fais porter ma carte et ma lettre d'introduction; il vient très aimablement me recevoir et envoie prévenir le chef de l'état-major de l'École, le colonel *Hall*, qui se met à notre disposition et nous fait tout visiter en détail, nous donnant tous les renseignements que nous pouvons désirer.

Le commandant de l'École est nommé par le président. Il dirige les études, les exercices, il a tout le personnel et les cadets sous ses ordres. Il rend compte au ministre de la guerre.

Le commandant des cadets, désigné par le président, est chargé plus spécialement de l'instruction militaire dans toutes ses branches et il a les cadets sous ses ordres immédiats.

Les instructeurs ont le rang que leur attribue leur grade dans l'armée. Les professeurs sont assimilés aux lieutenants-colonels. Les officiers de l'armée appelés à remplir les fonctions d'instructeurs sont nommés par le ministre de la guerre sur la proposition du commandant de l'école. Celui-ci peut, s'il le juge convenable, nommer un certain nombre de cadets *professeurs adjoints*.

Le conseil de l'académie est composé du commandant de l'École qu'on appelle aussi *superintendant*, du com-

mandant des cadets, des professeurs et des officiers instructeurs d'artillerie et de génie. Le conseil fait passer les examens, propose pour le passage d'une classe à l'autre et pour la nomination au grade. Il soumet à l'approbation du ministre les ouvrages dont il croit l'emploi utile et recommande l'achat de tels livres, appareils, plans, cartes, modèles, etc., qu'il croit nécessaires.

Un officier de l'armée, détaché, remplit les fonctions de secrétaire de l'académie et du conseil; un autre remplit les fonctions d'officier de casernement et de vaguemestre ; un troisième celles de trésorier et peut être chargé de la surveillance du mess et des achats faits par le pourvoyeur.

Enfin le superintendant fait choix d'un commissaire des cadets et d'un pourvoyeur du mess des cadets qui sont chargés de fournir tout ce que le superintendant juge nécessaire aux élèves.

Les candidats sont nommés par le ministre de la guerre, sur la proposition des représentants ou des délégués, dans le congrès, des districts ou des territoires, chaque district ou territoire ayant le droit d'avoir un cadet à l'académie. Dix cadets sont en outre nommés directement par le président.

Pour être admis, les candidats ne doivent pas avoir moins de dix-sept ans, ni plus de vingt-deux ; ils doivent avoir une taille d'au moins cinq pieds et se trouver dans les conditions de santé ordinairement exigées dans pareil cas.

La somme des connaissances requises n'est pas considérable. Les candidats doivent savoir lire, écrire

l'orthographe, un peu d'arithmétique, les éléments de la grammaire, la géographie générale du monde et celle détaillée des États-Unis, enfin l'histoire des États-Unis.

Les candidats nommés cadets signent en entrant à l'académie un engagement à servir huit ans dans l'armée. Ils ne reçoivent leur brevet d'élève qu'après un nouvel examen passé au mois de janvier.

L'année scolaire commence le 1er septembre et dure jusque vers la fin de juin. La durée des études est de quatre ans; des examens ont lieu en janvier et en juin; le classement se fait en juin. A l'une et l'autre époque, les cadets qui n'ont pas satisfait aux examens, ou dont la conduite laisse à désirer sont renvoyés; quelquefois, par faveur spéciale, ils sont simplement astreints à recommencer le cours qu'ils viennent de terminer. Les mois de juillet et d'août sont consacrés exclusivement aux exercices militaires, les cadets sont alors campés.

La solde de chaque cadet est de 500 $ par an, sur lesquels tous les ans sont retenus 48 $ pour qu'il puisse payer à la sortie son équipement. Cette somme doit couvrir toutes les dépenses. Nul n'est autorisé à recevoir de l'argent du dehors.

Le programme des études est très étendu. Il comprend les mathématiques, la topographie, la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, le français, l'espagnol, le dessin, la philosophie, le droit, la fortification, l'artillerie, l'art militaire, la tactique, les théories de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie, le service en temps de paix et en campagne.

Naturellement les cadets ne peuvent apprendre que

les éléments de toutes ces connaissances, et ceux spécialement qui sortent dans les premiers rangs et choisissent le corps des ingénieurs ou l'artillerie, doivent beaucoup travailler pour se perfectionner à leur sortie de l'école.

Les exercices pratiqués comprennent le maniement du fusil, du sabre, de la baïonnette; les écoles du soldat, de la compagnie, du bataillon, les évolutions de ligne, comme infanterie; l'exercice des pièces de siège et de campagne, les manœuvres de batterie, le tir à la cible, comme artillerie; et, comme cavalerie, l'équitation, les écoles du cavalier à cheval, du peloton et de l'escadron, sans qu'il soit question ni des évolutions de régiment, ni des évolutions de ligne. C'est cette année, pour la première fois depuis la guerre, que, en effet, on a vu un régiment de cavalerie tout entier, réuni sous un même commandement.

Chose à noter: les termes employés pour tout ce qui touche à la partie militaire, dans l'enseignement comme dans la pratique, sont les termes français.

La discipline intérieure de l'école est assez sévère, mais les cadets jouissent en somme d'une assez grande liberté. Ils sont logés deux par deux dans des chambres très confortables.

Ils sont divisés pour les exercices d'infanterie en quatre compagnies, chacune sous le commandement d'un officier de l'armée. Ces compagnies ont aussi chacune leur casernement particulier. Les officiers, sous-officiers et caporaux, dans ces compagnies, sont nommés par le superintendant sur la proposition du commandant des cadets et sont choisis: les officiers, dans la pre-

mière classe, les sergents, dans la deuxième, les caporaux, dans la troisième.

Nous sommes à l'époque où ont lieu les examens de fin d'année; le colonel *Hall* nous propose d'assister à quelqu'un d'entre eux. Le hasard fait qu'au moment où nous arrivons, il n'y a qu'un seul jury en séance, et que l'examen porte sur les connaissances acquises en français. Je dois avouer que je suis surpris de la façon dont les cadets interrogés traduisent de vive voix, en français, divers passages d'un ouvrage anglais ouvert au hasard, et réciproquement en anglais, quelques lignes d'un ouvrage français.

En raison de la très grande chaleur, l'exercice n'a lieu que dans la soirée; à mon grand regret, je ne puis attendre pour voir les cadets manœuvrer. L'empereur du Brésil vient d'arriver; nous ne voulons pas déranger le général *Ruger* qui se trouve avec lui et nous ne pouvons le remercier de toutes les facilités qu'il nous a données pour visiter l'école. Le colonel *Hall* veut bien se charger de lui témoigner toute notre reconnaissance.

Nous prenons le *ferry-boat* et, traversant l'*Hudson*, nous abordons sur la rive opposée à *Garrison station*. Deux heures après, un train nous ramenait à *New-York*.

A la suite de ces notes sur ma visite à *West-Point*, quelques mots sur l'organisation militaire aux États-Unis se trouveront, ce me semble, assez à leur place.

L'armée régulière des États-Unis se composait, au 1er janvier 1876, de :

10 régiments de cavalerie avec un effectif de.....	8,882	hommes
5 régiments d'artillerie avec un effectif de.....	2,880	—
25 régiments d'infanterie avec un effectif de.....	12,962	—
1 bataillon et 4 compagnies du génie comptant.....	321	—

Il y avait en outre 312 cadets et 1,186 hommes détachés dans divers services.

Si on ajoute à ces chiffres : 1 général, 1 lieutenant-général, 3 majors généraux, 13 brigadiers généraux, 24 colonels, 38 lieutenants-colonels, 172 majors, 29 aides de camp, 184 capitaines, les autres officiers subalternes, les sous-officiers et soldats employés à l'état-major général, aux états-majors particuliers et dans les différents services administratifs, on obtient un effectif total de 27,489 hommes pour l'armée régulière.

L'effectif, en 1875, était d'environ 1,800 hommes moins considérable et le chiffre total des dépenses pour le département de la guerre avait été de 41,120,646 $, c'est-à-dire 205,603,230 francs! Bien que dans ce chiffre soient comprises toutes les dépenses du département, il est impossible de n'être pas frappé de l'énormité de la somme, et il y a là, à mon avis, matière à sérieuse réflexion pour les gens qui trop légèrement vantent l'heureux sort des États-Unis à l'abri, disent-ils, des dépenses qui sont la conséquence d'une armée régulière et dont, à les entendre, cette heureuse République serait sauvegardée par ses institutions.

Sans approfondir les causes qui peuvent ainsi enfler

le budget de la guerre aux États-Unis, il en est un fort apparent dès le premier abord, il faut le reconnaître, c'est le nombre des officiers, surtout dans les états-majors; nombre qui n'est nullement en rapport avec les exigences du service.

En dehors de l'académie militaire de *West-Point*, il y a 19 colléges ou universités dans lesquels les élèves sont exercés au maniement des armes et à l'exercice du canon, soit par un officier d'artillerie, — un lieutenant en premier détaché à cet effet de son corps, mais avec son consentement et pour un temps qui ne peut excéder trois ans, — soit par un officier en retraite. Il ne peut y avoir plus de vingt de ces collèges ou de ces universités et il ne peut en exister plus d'une dans un État.

D'après les derniers rapports de janvier 1876 les forces de la milice se montaient à un total de 84,724 hommes, dont 6,075 officiers, et le nombre des hommes susceptibles d'être appelés sous les drapeaux, à 3,701,977.

VI

SÉJOUR A NEW-YORK ET DANS LONG-ISLAND

17 JUIN — 2 JUILLET

Imprimeries de la maison Harper frères et du New-York Herald. — La bibliothèque Astor. — Quelques mots sur l'origine des conventions pour faire choix d'un candidat à la présidence. — Visite à New-Haven, dans Long-Island.

17-21 juin. — La chaleur se maintient si excessive que, tous les jours, on cite des cas nombreux d'insolation. Un séjour à *New-York*, à cette époque de l'année, n'est point chose agréable. Malheureusement je ne puis me mettre en route pour la tournée que j'ai projet de faire dans les États de l'Est et dans le *North Far West*, n'ayant pu encore me débarrasser des fièvres dont je suis atteint depuis mon départ de la *Nouvelle-Orléans*.

Profitant de ce délai forcé, comme j'ai été fort intéressé à *Philadelphie* par l'exposition des livres et autres publications imprimés aux États-Unis, je vais visiter deux des imprimeries les plus importantes de New-York, celle de MM. *Harper* et celle du *New-York Herald*. L'une et l'autre méritent une description détaillée.

Le général *Wilson*, un littérateur distingué, qui, pendant les années 1864 et 1865, était à la tête de l'ar-

mée fédérale en Louisiane, m'ayant donné une lettre d'introduction, je me rends chez MM. *Harper* avec deux personnes de mes amis à qui j'avais proposé de venir avec moi. Nous sommes reçus fort aimablement et aussitôt un des employés de la maison est mis à notre disposition pour nous faire parcourir l'établissement.

La maison *Harper frères* est la plus considérable d'Amérique et peut lutter comme importance avec les plus grandes maisons d'Europe. Fondée en 1817 par deux des frères *Harper*, *James* et *John*, sous la raison sociale *J. et J. Harper*, dans *Dover street*, elle devint rapidement la première de *New-York*. Les deux plus jeunes frères, *Joseph Wesley Harper* et *Fletcher Harper*, après y avoir fait leur apprentissage, devinrent associés à leur tour, et, en 1826, la maison prit la raison sociale *Harper frères* sous laquelle elle s'est fait connaître dans le monde entier. L'année précédente, elle s'était transportée de *Dover street* dans *Cliff street*, où elle s'était établie sur une partie du terrain qu'elle occupe encore aujourd'hui. Dès 1830, les frères *Harper* commencèrent à employer le stéréotypage. Les planches, que depuis cette époque ils ont conservées dans des constructions à l'épreuve du feu, constituent une collection d'une immense valeur. Ne s'arrêtant pas dans la voie des améliorations, ils ne tardèrent pas à employer la vapeur comme force motrice et, le chiffre de leurs affaires devenant de jour en jour plus considérable, ils durent acquérir une grande portion des terrains voisins de leur imprimerie pour l'agrandir. Les premiers, ils introduisirent en Amérique les publications littéraires d'abord, puis scientifiques, industrielles, artis-

tiques, à bon marché. Mais jamais un livre n'est sorti de leur imprimerie qui ne satisfît pas à la morale la plus sévère.

En 1850, parut le premier numéro du *Harper's New Monthly Magazine*, dont le succès est devenu si grand qu'aujourd'hui il tire à 120,000 exemplaires; puis, en 1857, un journal illustré hebdomadaire qui reçut le nom de *Harper's Weekly journal of Civilisation*, dont le tirage est égal à celui de la revue mensuelle. Enfin, en 1867, fut publié le premier numéro d'un journal de modes, hebdomadaire aussi, sous le nom de *Harper's Bazar, Repository of Fashion, Pleasure and Instruction*, qui tire à 70,000 exemplaires.

Un incendie terrible, en 1853, était venu réduire en cendres tout l'établissement; les pertes avaient été considérables, mais les frères *Harper* ne s'étaient pas laissé abattre et, dès l'année suivante, les bâtiments où se trouve l'imprimerie actuellement, étaient achevés.

Ces bâtiments, auxquels d'autres sont venus s'ajouter, couvrent une superficie d'environ 1 acre et demi et sont autant que possible à l'épreuve du feu. Ils se composent de deux constructions principales séparées par une cour et qui à chaque étage sont en communication par un pont en fer. Dans la cour s'élève une tour dans laquelle est installé un escalier en fer aussi servant à tout l'établissement. Il n'y a pas d'escalier intérieur et, par suite, pas de communication à travers les planchers qui sont en fer et en brique, à l'épreuve du feu; si, par conséquent, un incendie éclatait à l'un des étages, il pourrait être circonscrit facilement.

Le bâtiment qui donne sur *Franklin square* a cinq

étages et deux sous-sols. La façade en est entièrement en fer et en vitres. Au-dessus de la porte est une grande statue en fer de Franklin. On arrive de la place au premier étage par un large escalier. C'est là que se trouvent le bureau et les magasins; aux autres étages se fait l'expédition des revues périodiques.

Un ascenseur dans la cour sert au transport des matériaux, paquets, caisses, etc., aux différents étages. C'est aussi dans la cour que se trouvent le gazomètre et les chaudières des deux machines, chacune de 80 chevaux, qui fournissent toute la force motrice employée dans l'imprimerie. La cour s'ouvre sur *Cliff street;* c'est par là que se fait tout le service.

Le bâtiment qui donne sur *Cliff street* est construit sur les mêmes principes que l'autre. Dans le sous-sol sont les machines à vapeur et les presses qui servent à imprimer le *Weekly* et le *Bazar*. Il y en a onze en tout; neuf presses de *Hoe*, une presse à quatre cylindres et une à deux. Les presses de *Hoe* peuvent imprimer 1,200 feuilles à l'heure.

Le papier est mouillé par deux machines à mouiller et lissé par deux presses hydrauliques qui se trouvent dans le même sous-sol.

Au premier étage sont les presses à imprimer les livres; il y en a 42 ou 44 dont 38 sont des presses *Adam*. Il s'imprime là, annuellement, plus de vingt millions de feuilles de papier.

Au-dessus se trouvent les séchoirs à vapeur, l'atelier des plieuses du *Weekly* et du *Bazar* et treize presses hydrauliques qui servent à lisser.

Au troisième étage sont les machines à plier les

feuilles pour les livres, il y en a quinze; puis l'atelier où les livres et les revues sont préparés pour la brochure ou la reliure, où l'on place les gravures qui doivent être intercalées dans le texte, etc.

Au quatrième étage sont les presses hydrauliques avec lesquelles on comprime les ouvrages destinés à être reliés ou brochés et où on les coud.

Au cinquième se font les différentes opérations de reliure, de dorure et de marbrure.

Au sixième s'effectuent les travaux des compositeurs, des graveurs, etc. La chambre où se font les travaux d'électrotypie occupe le reste de l'étage.

Six cents ouvriers environ sont employés dans l'établissement de MM. *Harper;* comme dans toutes les imprimeries, ils sont payés à la tâche. Leur salaire moyen est de 15 $ par semaine pour les hommes ; celui des femmes est de 8 ou 9 $ et celui des enfants de 3 à 4 $. Les graveurs peuvent gagner jusqu'à 50 $ par semaine. Ils ne font que de la gravure sur bois.

Il est dépensé, dans cette imprimerie, environ 2,000 tonnes de papier par an et environ 6,000 livres d'encre par mois. Le papier provient des moulins du *Maine* et du *Massachusetts*.

Des quatre frères fondateurs de la maison, un seul est encore vivant. Je n'ai pas le plaisir de le voir, mais nous avons en finissant notre visite la bonne fortune de passer quelques instants avec trois des fils qui actuellement sont à la tête de l'imprimerie et auxquels je dois d'avoir pu compléter les renseignements fournis par l'employé qui nous avait accompagnés.

C'est à minuit, le lendemain de notre visite chez

MM. *Harper*, que nous nous rendons, les mêmes personnes, plus quelques amis qui se sont adjoints à nous, à l'imprimerie du *Herald*. Le propriétaire du journal, M. *James Gordon Bennett*, à qui j'ai la veille été demander l'autorisation de visiter son établissement, y a non seulement consenti de fort bonne grâce, mais a même fait prévenir le superintendant. M. *W. L. Henry*, qui, dès que je lui fais parvenir ma carte, vient s'offrir pour nous guider.

A la tête du *New-York Herald* se trouve M. *Bennett*, le seul propriétaire et directeur. Il est assisté par trente rédacteurs en titre dont le plus grand nombre ont des attributions spéciales, quelques-uns remplissant les fonctions de sous-directeurs, les autres étant chargés des nouvelles de la cité, des nouvelles de mer, des cours du change, des marchés, etc. L'un des rédacteurs reste au bureau toute la nuit et décide, à la dernière heure, la ligne à suivre par le journal et ce qui doit être inséré.

Chaque jour les rédacteurs se réunissent en conseil. Ce conseil est présidé par M. *Bennett* quand il est présent, en son absence par un des sous-directeurs. On y discute la politique que doit défendre le journal et les autres sujets importants.

Un des rédacteurs sous-directeurs est chargé de tout ce qui touche à la cité. Il a sous ses ordres une petite troupe régulière de 20 personnes; en moyenne, une soixantaine d'individus en dehors sont aussi affectés au service de son département. Les 20 hommes de service régulier suivent les cours de justice, rendent compte de ce qui se passe aux postes de police, au bureau central qui, d'ailleurs, est relié au bureau du journal par un fil.

A la composition il y a 150 hommes employés, savoir : 126 compositeurs et 24 contre-maîtres, correcteurs, etc. Ceux-ci sont payés à la semaine et reçoivent un salaire régulier ; les autres sont comme dans toutes les imprimeries payés à la tâche, que l'on mesure suivant la méthode ordinaire. Ils sont payés à raison de 55 *cents* les mille *m* et il en est qui peuvent ainsi gagner jusqu'à 30 $ par semaine (1).

Dès que l'article du rédacteur, du reporter, ou qui constitue l'annonce est composé, il passe sous les yeux du correcteur, puis il est placé dans la forme par les soins du contre-maître et de ses assistants. La forme remplie, on la porte à l'atelier de stéréotypie.

Pour se faire une idée du travail fait dans l'atelier des compositeurs, quelques chiffres suffiront. Pendant le mois d'avril dernier il a été dressé 22,598,450 *m*, c'est-à-dire une moyenne de 800,000 *m* par nuit ; et quand une cinquième feuille était imprimée, il a été dressé jusqu'à un million d'*m* dans la nuit.

J'ai laissé la forme à l'atelier de stéréotypie ; là on la met sous une presse d'invention anglaise, et on l'imprime en creux dans une pâte de papier que l'on fait sécher rapidement. On place cette matrice dans un moule en fer ayant la forme d'un cylindre coupé en deux et on obtient le cliché en versant dans ce moule le métal en fusion. Ce cliché est ébarbé, puis limé soi-

(1) C'est-à-dire qu'au lieu de compter les lettres assemblées par le compositeur, on calcule le nombre de lettres *m* qui entrent dans la longueur des lignes composées, et on multiplie par le total de ces lignes. En France, c'est la lettre *n* qui sert à ce mesurage.

gneusement pour qu'il puisse s'adapter parfaitement sur le cylindre de l'une des presses.

La feuille principale du journal avec les dernières dépêches, etc., n'est mise sous presse qu'à trois heures du matin. On emploie pour cette feuille 80 planches stéréotypées et cinq *doubles presses de Bullock*, afin que l'édition soit prête pour les malles du matin.

Quand le journal a cinq feuilles, on est obligé de couler 230 planches, chacune pesant 40 livres, ce qui exige un poids total de métal d'environ *cinq tonnes*. On tire 12 planches de chaque matrice ; ces planches sont faites en moyenne à raison d'une planche à la minute.

Il ne faut aussi qu'une minute pour placer ces planches dans les presses et les mettre en mouvement.

Toutes ces opérations, depuis le moment où la forme quitte l'atelier de composition, se font en quinze minutes.

L'atelier de stéréotypie du *Herald* renferme les meilleures machines connues ; quant aux ouvriers qui y sont employés, il en est peu qui puissent les égaler. En général, ils sont douze ; quand cela est nécessaire on en emploie jusqu'à seize. On est arrivé à y faire dans certaines circonstances jusqu'à 96 planches à l'heure.

Dès que la planche est placée sur le cylindre de la presse, celle-ci est mise en mouvement et le papier se déroule sans interruption. L'impression est obtenue des deux côtés à la fois et les feuilles qui s'impriment en même temps, divisées et coupées, viennent s'amonceler en quatre piles différentes, à leur sortie de la machine.

Il y a cinq de ces presses dites *presses doubles perfec-*

tionnées de Bullock. Chacune imprime 20,000 exemplaires du *Herald* à l'heure, et toutes ensemble n'exigent que vingt ouvriers. Ce n'est que récemment qu'elles ont été introduites dans les ateliers du *Herald.* Auparavant on se servait de cinq machines de *Hoe* qui n'imprimaient que d'un côté, exigeaient l'emploi de cent hommes et ne donnaient que 12,000 exemplaires à l'heure.

Aujourd'hui, en une heure, on imprime 100,000 exemplaires du *Herald* et on est arrivé dans quelques circonstances à en imprimer jusqu'à 115,000 dans le même espace de temps.

Deux *presses simples de Bullock* sont le samedi mises en mouvement pour imprimer le supplément du dimanche.

Dans l'atelier où se trouvent les presses sont aussi deux machines à mouiller le papier.

A côté est la chambre des machines; il y en a deux d'une force de 80 chevaux-vapeur chacune. Dans cette chambre il y a également deux chaudières, mais elles ne sont employées qu'en cas de besoin. La vapeur nécessaire est obtenue, dans l'habitude de la vie, au moyen de trois chaudières placées en sous-sol au coin de *Nassau* et *Ann streets*, à 250 pieds de l'imprimerie, et est amenée par un conduit qui se trouve sous terre, à 4 pieds au-dessous du niveau du sol, le long de *Ann street.* Ces chaudières emploient annuellement environ 2,000 tonnes de charbon qui coûte actuellement à peu près 6 $ la tonne.

A mesure que les piles de journaux se forment à la sortie des presses, ces piles sont transportées dans l'atelier des compteurs, des plieurs, des expéditeurs. Trente hommes sont employés à ces divers travaux.

Puis les journaux sont envoyés aux diverses gares, aux malles, puis aux succursales du *Herald* et distribués aux marchands de journaux qui se pressent à la porte et se livrent de véritables combats pour arriver à être servis les premiers. Ils paient avec des chèques qu'ils prennent à la caisse générale du journal.

Actuellement le tirage journalier du *Herald* est de 100,000 exemplaires. Le dimanche il monte à 130,000.

Il est deux heures et demie du matin quand, après avoir vivement remercié *M. W.-H. Henry* de l'obligeance avec laquelle il nous a fait passer en revue toutes les opérations du tirage du *Herald*, nous reprenons chacun le chemin de notre domicile respectif.

22-23 juin. — Conduit par le général *Wilson*, je vais visiter la bibliothèque *Astor*, située sur le square *La Fayette*. C'est la plus considérable de *New-York* et la seule publique et libre qu'on trouve dans cette ville. Il y a bien deux autres bibliothèques, mais qui appartiennent à des sociétés et où l'on n'obtient accès qu'en payant un droit annuel.

La bibliothèque *Astor* a été fondée par *John Jacob Astor*, qui par testament laissa une somme de 400,000 $ pour l'établir. Son fils vient de léguer à cette institution, pour l'augmenter, 200,000 $. Cette bibliothèque contient 150,000 volumes de littérature, de science, d'architecture, d'histoire, de technologie, etc.

Curieux de savoir si elle est très-fréquentée, je consulte les registres. Le nombre des lecteurs a considérablement augmenté depuis quelques années, mais il ne

dépasse pas encore actuellement une moyenne de 70 à 80 personnes par jour.

Le lendemain de cette visite je vais passer quelques instants à l'*Académie nationale de dessin*, où sont exposées en ce moment près de 400 toiles provenant de diverses collections particulières. Cette exposition est faite en faveur de deux institutions de charité et me démontre une fois encore la faveur dont jouit ici l'école française moderne qui y est représentée par un grand nombre de très bons tableaux de Meissonier, Rosa Bonheur, Troyon, Bouguereau, etc.

24-25 juin. — Nouvelle visite à l'exposition de *Philadelphie*. — J'y passe deux jours à en revoir les différentes parties qui m'ont offert le plus d'intérêt. Je ne trouve pas qu'il y ait lieu de modifier mon appréciation première.

Pendant que je déjeune assis sous l'une des verandahs du restaurant des *Frères Provençaux*, le second jour, un incident assez amusant, tout en me donnant la preuve de l'admirable organisation du service des secours en cas d'incendie, me prouve que cette perfection même peut avoir ses inconvénients. J'entends tout à coup la cloche d'alarme résonner, et levant les yeux j'aperçois, à deux cents pas tout au plus, un de ces petits pavillons isolés en bois, où l'on débite de ces boissons qui ont eu tant de succès à l'Exposition de 1867 à Paris et faites d'un mélange de soda water et d'une crème parfumée quelconque, dont la couverture de toile est en feu.

Presque instantanément, trois pompes à vapeur arrivent au galop et immédiatement versent des torrents d'eau sur les flammes.

Il n'y avait aucun danger que le feu se propageât, le pavillon étant à une bonne portée de fusil de toutes les autres constructions. Le propriétaire pousse des cris perçants et demande grâce; pour échapper à l'inondation il se réfugie sous la tablette de son comptoir; l'eau des pompes disperse ses verres et ses bouteilles. Enfin les pompiers, au bout de quelques secondes, s'arrêtent et repartent fort satisfaits de l'exhibition qu'ils viennent de faire. Il y avait bien eu environ 6 pieds carrés d'étoffe brûlés.

---

26 juin. — De retour à *New-York*, je trouve l'opinion publique assez surexcitée au sujet du résultat, qui sera su ce soir ou demain, de la *Convention démocratique* de *Saint-Louis*. Celui de la *Convention républicaine* de *Cincinnati* est connu depuis quelques jours déjà. C'est dans ces conventions que chaque parti fait le choix de son candidat à la présidence.

Il n'est pas inutile de consigner ici ce que j'ai appris de ces conventions. — Dans les premiers temps de la République il n'était question de rien de ce genre. Les candidats à la présidence étaient choisis par une réunion des membres du congrès et des législatures des États, ou désignés par la voix du peuple. Les deux premières fois, quand *Washington* fut élu, il n'y eut aucune réunion préliminaire; il fut en quelque sorte acclamé et personne ne songea à lui faire de l'opposition. Toutefois, pendant sa seconde présidence, un certain

mauvais vouloir se fit sentir et c'est à cette cause, sans doute, qu'il faut attribuer son refus de se présenter une troisième fois au suffrage de ses concitoyens. Si dans ces deux premières élections il n'y eut pas d'autre candidat que lui, pour l'élection du 4 mars 1797 il n'y eut pas moins de treize prétendants, dont les plus sérieux étaient *John Adams* et *Thomas Jefferson*.

Le premier fut élu, mais déjà on constate alors l'emploi de manœuvres politiques; et c'est en 1800 qu'on voit, sous le nom de *caucus*, les réunions ayant pour but de désigner des délégués ou de choisir un candidat, faire leur apparition. C'est de 1800 que date le premier caucus des membres du congrès. — En 1812 eut lieu la première tentative d'un caucus pour nommer une *convention;* elle ne réussit pas. En 1824, les républicains dégoûtés des caucus se tinrent à l'écart, et l'assemblée dut faire choix d'un candidat. La première convention régulière, organisée d'après le système usité encore aujourd'hui, fut réunie en 1830 et c'est en 1832 que fut adopté le fameux règlement connu sous le nom de *Two Thirds Rule*, qui depuis a été rejeté par le parti républicain.

Le système des conventions semble offrir un très grave inconvénient. Il donne incontestablement une facilité très grande aux médiocrités de se présenter et d'enlever le vote quand les hommes plus capables se sont réciproquement épuisés dans cette lutte préparatoire.

27-29 juin. — Le thermomètre marque à l'ombre 98° F., et c'est avec un vif plaisir que, me rendant à

l'invitation de *Mrs. P.* ***, je pars avec son mari pour aller passer quelques jours dans *Long-Island.*

Cette île, longue de 120 milles environ, a, en dehors de *Brooklyn,* une population de près de 150,000 habitants. Au nord, elle est séparée du continent par un bras de mer qui, dans sa plus grande largeur, peut avoir une trentaine de milles et qui, quand les travaux du *Hell Gate* seront terminés, deviendra, ainsi que je l'ai déjà remarqué, la route la plus courte pour venir des États du nord de l'Europe à *New-York.*

Le *ferry* de la trente-quatrième rue nous débarque à *Hunter's Point,* au-dessus de *Brooklyn,* et nous prenons le chemin de fer qui parcourt l'île dans toute sa longueur. La première portion du pays que nous traversons est très peuplée ; on aperçoit un grand nombre de jardins maraîchers, puis une quantité de villas et de maisons de campagne. Bientôt nous arrivons à une plaine découverte assez étendue, où *Alexandre T. Stewart,* le richissime marchand dont j'ai parlé à plusieurs reprises déjà, et qui vient de mourir tout récemmnet, avait voulu, sur des terrains dont il s'était rendu acquéreur, fonder une ville et donner la facilité aux petites bourses de *New-York* de trouver à se loger à bon marché ; cette tentative charitable n'eut qu'un succès médiocre.

La ligne ferrée s'engage ensuite au milieu d'une contrée peu habitée, plate et sablonneuse ou couverte d'une végétation très basse, mais très épaisse. Après un léger accident survenu à notre locomotive, qui nous cause un retard de plus d'une heure, nous atteignons enfin *Yaphank,* la station où nous attend la voiture de

M. P. *** Un trajet de deux milles nous amène à *South-Haven*, où se trouve la petite ferme de laquelle dépend le chalet, distant du corps de ferme de 5 à 600 yards, que *M. P.* *** a loué pour y passer l'été avec sa femme et ses enfants. Ce chalet, entouré de beaux arbres, est très confortablement installé. Dans tout le pays environnant, les fermiers, presque tous, ont des maisons analogues qu'ils louent, pendant l'été, aux habitants de *New-York*, qui trouvent ainsi, à une petite distance du centre des affaires, un refuge contre les grandes chaleurs.

Le lendemain de mon arrivée, je vais avec mes hôtes visiter un établissement d'une société de sportsmen, très-bien entendu et situé à un mille à peine de *New-Haven*. Une large rivière passe au travers de la propriété. Elle est bien fournie en truites; pendant la saison qui arrive à son terme, il en a été pêché plus de neuf cents. Les bois à l'entour sont gardés et au moment de la chasse, on y tue un nombre assez considérable de bécasses, de ce qu'on appelle ici des perdrix et surtout, en se rapprochant de la mer, beaucoup de canards et d'oiseaux d'eau de toute espèce.

Dans la soirée nous allons faire une longue promenade dans un break attelé à quatre et nous descendons vers la mer. Le pays de ce côté est très vert, bien cultivé et coupé de nombreuses clôtures. Les foins viennent d'être récoltés et parfument l'air de senteurs délicieuses. Nous poussons jusqu'à *Belleport*, sur la *Great South Bay* séparée de la mer par un banc de sable, connu sous le nom de *Fire Island beach*. Cette côte est admirablement découpée et doit être un terrain remarquable de chasse

pour les oiseaux d'eau. Dans toute la région que nous avons parcourue, on aperçoit, cachées çà et là dans les massifs de verdure, un grand nombre de jolies villas, de cottages coquets, de *boarding houses*, qui sont très recherchés pendant l'été.

30 juin-2 juillet. — Rentré à *New-York*, j'y retrouve cet air lourd, cette chaleur écrasante dont pendant les trois jours que j'ai passés à *Long-Island* j'avais presque perdu le souvenir. L'atmosphère est chargée d'émanations qui ne sont rien moins qu'agréables, et dans les rues partout on se heurte aux apprêts faits par la cité pour célébrer dignement l'anniversaire de la déclaration d'indépendance. Je me hâte de faire mes derniers préparatifs pour la campagne que je vais entreprendre et de me mettre en mesure de quitter *New-York*, avant la fête du 4 juillet.

VII

NEWPORT — BOSTON — PROVIDENCE

3-19 JUILLET

De New-York à Newport. — La mort du général Custer. — De Newport à Boston. — Boston. — Cambridge. — Visite à M. R. H. Dana. — Visite au poète Longfellow. — Retour à Newport. — Providence. — La compagnie Gorham. — Une filature. — La vie à Newport.

3 juillet. — A une heure de l'après-midi, je prends la route de *Newport*. Le train est au grand complet; nombre de personnes s'empressent de profiter de ce que demain toutes les maisons de banque et de commerce, toutes les administrations, seront fermées, à l'occasion de l'anniversaire du 4 juillet, pour échapper aux réjouissances publiques dont New-York va être le théâtre et qui, dès ce soir, commencent par une grande promenade aux flambeaux.

Cette promenade de plusieurs centaines de mille individus ne laisse pas que d'inspirer certaines craintes d'incendie. Mais très pratiques, les Américains, et beaucoup, me dit-on, ont pris des assurances spéciales contre toute éventualité fâcheuse pendant la durée des fêtes.

J'ai le plaisir de retrouver à la gare quelques personnes de connaissance avec lesquelles je m'arrange pour faire route.

La ligne ferrée passe par *Mount Vernon*, *New Rochelle* et d'autres localités qui, pendant la belle saison, sont habitées par les gens de *New-York* retenus pour leurs affaires dans la journée. Puis, sortant de l'état de New-York, elle entre dans le *Connecticut*. Nous suivons le rivage à une courte distance et souvent nous avons de jolis aperçus du *Long Island Sound*. Successivement nous traversons plusieurs petites villes situées sur des cours d'eau de minime importance, qui viennent se jeter dans la mer, à *Stamford* sur le *Ripowam River*, à *Norwalk* sur la rivière du même nom, puis à *Fairfield*, à *Bridgeport* à l'embouchure du *Pequonnock* et d'autres encore; toutes sont des points de rendez-vous pour les différentes classes de la société pendant l'été.

Quelques-unes de ces localités sont assez considérables et renferment, comme *Bridgeport*, des manufactures importantes, ou bien, grâce à leur situation maritime, sont le centre d'un commerce actif.

Nous arrivons à *New-Haven* sur le *Quinnepiac*, autrefois la capitale de l'État, et dont la population aujourd'hui s'élève à plus de 50,000 âmes. C'est une ville très manufacturière (machines, armes à feu, quincaillerie, etc.) et célèbre dans tous les États-Unis par son université de *Yale college*, fondée en 1700.

Le chemin de fer, plus loin, traverse la rivière de *Connecticut* qui donne son nom à l'État et quelques petites villes peu importantes; il s'arrête à *New London*, avec un très bon port d'où partent chaque année un grand nombre de navires, puis à *Stomington*, où il quitte le Connecticut.

Le pays, en somme, est assez coupé, mais par des

chaînes de collines de peu d'élévation, qui forment la ceinture des vallées, toutes très riches et peuplées. La capitale de l'État est *Hartford*, dont la population est de 40,000 âmes.

Nous entrons dans l'État de *Rhode-Island*, le plus petit de la confédération ; il a dans sa plus grande longueur environ 47 milles et 37 dans sa plus grande largeur.

Sa population, au dernier recensement de 1870, s'élevait à 220,000 habitants à peine. Le sol est fertile, mais c'est surtout par ses usines et ses manufactures que le *Rhode-Island* se distingue. Les principales industries y sont le tissage des laines et des cotons, la quincaillerie, la construction des machines, la métallurgie. Un chiffre donnera l'idée de l'importance de ce petit État : le cinquième de l'industrie cotonnière totale des États-Unis s'y trouve concentré.

Kingston est la première ville que nous y rencontrons. Quelques milles plus loin, nous atteignons *Wickford* sur une anse de la baie de *Narraganset*. Là, les voyageurs pour *Newport* s'embarquent sur un *ferry* qui, après une heure de trajet, les dépose à destination.

La nuit est venue et quand j'arrive à la villa de Mrs. *S**** qui a eu l'amabilité de me convier à passer chez elle le temps de mon séjour à *Newport*, je trouve tout le monde à table. Bien vite on m'y fait une place. Après souper, nous passons la soirée à deviser sous la véranda et à humer l'air frais de la brise de mer.

4-5 juillet. — Dès minuit, le 4 juillet, le bruit du canon, des feux d'artifice, de la musique, éclate dans la ville ; il se prolonge jusqu'à trois heures du matin pour reprendre dès l'aube, au grand dommage de ceux

qui espéraient dormir cette nuit-là. Il n'y a pas non plus à songer à parcourir les rues de *Newport* dans la journée, et, après avoir passé la matinée dans le jardin de la villa avec mes hôtes, dans l'après-midi, nous allons faire un tour en voiture dans les environs, nous arrêtant au *Polo club* quelques instants, puis à la villa de *Mrs. K****, située sur la mer et d'où l'on a une vue magnifique.

Une école de torpilles est établie sur la rade et pour célébrer l'anniversaire de la déclaration d'indépendance, le soir on met le feu à neuf torpilles. Nous pensions pouvoir, de loin, jouir du spectacle, malheureusement le brouillard et la distance ne nous permettent pas de juger de l'effet produit par les explosions.

Le lendemain, les fêtes continuant, pour y échapper, nous nous embarquons sur le *Restless*, joli yacht appartenant à *M. Kane* et nous partons partons pour *Narraganset* avec lord *M...* et sa femme qui vont, avant leur départ pour l'Angleterre, prendre congé de la famille de lady *M**** établie pour l'été à *Narraganset*.

Du pont du yacht, en quittant la rade de *Newport*, je puis me faire une idée exacte de la ville que je n'ai pu parcourir jusqu'ici. Rien de plus coquet. La vieille ville s'étend le long du rivage; au-dessus, s'élevant en étages successifs et se prolongeant vers le nord-est, on aperçoit une série de charmantes villas et de maisons de campagne, perdues dans la verdure. Le panorama est limité à l'est au *Brenton Point*, par le *Fort Adams*, un des plus considérables et des mieux armés des États-Unis.

Nous laissons au sud-ouest le *fort Wolcott* sur *Goat*

Island et nous arrivons à la pleine mer. La traversée dure deux heures et demie environ et nous jetons l'ancre à trois ou quatre cents yards de la plage. Un canot nous mène à terre où nous ne demeurons que quelques instants, puis nous regagnons le bord et, levant l'ancre, nous reprenons le chemin de *Newport*, mais cette fois en remontant la baie de *Narraganset* et en faisant le tour de l'île de *Connecticut*, de façon à éviter la grosse mer que nous avons eue à l'aller. A huit heures du soir, le yacht reprenait son ancrage du matin.

Les journaux que je trouve en arrivant confirment les tristes nouvelles qui, depuis deux jours, circulaient déjà de la défaite du général *Custer* par les Indiens *Sioux*.

Pas un homme de la colonne qu'il commandait n'a échappé au désastre. Quinze officiers et 250 soldats ont été massacrés. Le général *Custer*, ses deux frères, son beau-frère et son neveu sont parmi les morts.

Cette campagne semble, d'ailleurs, avoir été conduite d'une façon des plus malheureuses, chacune des colonnes expéditionnaires marchant pour son compte et s'étant fait battre isolément. Il y a quelques jours déjà, le général *Crook* a été arrêté dans sa marche par les Indiens et cette fois le général *Custer* a été écrasé d'un côté, tandis que le major *Reno*, de l'autre, n'a été sauvé que par l'arrivée du corps principal, sous les ordres du général *Terry*, qui l'a dégagé de la position périlleuse où il avait dû chercher un abri.

---

6 juillet. — A sept heures du matin, je pars pour *Boston*. Le chemin de fer suit pendant quelque temps les bords de la baie de *Narraganset;* à *Fall River* il entre dans le *Massachusetts*. *Fall River* est une des villes les plus importantes de cet État par ses manufactures de cotonnades; sa population est d'environ 30,000 âmes.

Le pays est généralement plat et sablonneux. Nous passons à *Taunton*, sur la rivière de ce nom, à sa jonction avec le *Mill River*, puis l'aspect de la contrée change et devient plus pittoresque ; à chaque instant on aperçoit de jolies fermes, de jolis villages ; les terres semblent bien cultivées. Le train s'arrête à *Quincy*, où je compte, en revenant, descendre pour faire une visite à M. *Francis Adams*, le digne descendant de *John Adams* et de *John Quincy Adams*, qui tous deux ont été présidents des États-Unis, puis à *Neponset* muni d'un port d'une certaine importance sur la baie de *Dorchester*, une anse de la baie de *Massachusetts;* 5 milles plus loin, nous arrivons à *Boston*.

Mon bagage déposé à l'hôtel *Tremont*, suivant mon mode de procéder ordinaire, je me mets à parcourir la ville au hasard.

Boston, dont la population s'élève à 260,000 habitants, est assurement la cité la plus complète des Etats-Unis. Moins pittoresque dans son ensemble que ne le sont la *Nouvelle-Orléans*, *Savannah* ou *Charleston* par exemple, elle l'est bien davantage que *New-York*, *Philadelphie* et les autres villes des États de l'Est. Elle a un caractère tout spécial de propreté, de bien-être; les moindres ruelles sont balayées et, par ces temps de chaleurs,

arrosées. Les rues sont bien entretenues, un grand nombre sont macadamisées et dans toutes on peut circuler en voiture sans se voir, par suite des cahots, à chaque tour de roues projeté tantôt en l'air, tantôt en avant ou en arrière, au grand dommage des reins, des côtes et du chapeau.

La vieille ville est construite dans une sorte de péninsule, les maisons s'y étageant sur trois collines qui ont fait primitivement donner à Boston le nom de *Tremont*, lequel a été conservé à l'une des voies principales. La plupart des habitations sont en briques et remarquablement bâties dans quelques rues, comme la rue *Hancok*, la rue *Mount Vernon* et d'autres encore.

Au nord-est se trouvent le quartier marchand et des affaires et les différents quais. Les voies irrégulières, quelquefois étroites, y sont toujours en très bon état et propres. On y rencontre une foule de ruelles donnant accès aux maisons ouvrières, mais, même là, tout semble indiquer la prospérité et l'aisance. C'est dans ce quartier qu'est situé le *Faneuil Hall*, qu'on a appelé souvent le *Berceau de la Liberté*.

Cette vaste construction, élevée en 1742, fut donnée à la ville par un riche marchand du nom de *Pierre Faneuil;* elle fut brûlée, puis rebâtie. C'est là que se passèrent les premiers événements de la révolution; c'est là que les promoteurs du mouvement haranguèrent le peuple.

A côté du *Faneuil-Hall* se trouve le marché, puis, un peu plus loin, le *Court-House* et le *City Hall*. Au sud-ouest, sur le *Beacon-Hill*, on aperçoit le *State-House* qui domine toute la ville.

On a, du haut de son dôme doré, auquel il est facile d'avoir accès, une vue superbe sur tous les environs. Dans la *rotonde* occupant le centre de la construction, on peut voir quelques bustes de personnages célèbres dans les annales de la République, des faisceaux formés des drapeaux des troupes du *Massachusetts* pendant la guerre de sécession et les fac-simile de deux pierres tombales trouvées dans l'église paroissiale de *Brington*, près *Althorp*, dans le *Northamptonshire* et qui ont été offertes par le comte *Spencer*. Ces pierres tombales sont celles qui recouvrent les restes de l'oncle et du père de l'arrière-grand-père de *Washington*, de celui qui, le premier de sa famille, émigra en Amérique. A côté de la rotonde, au bas de l'escalier menant au dôme, sont fixées des tablettes provenant du premier monument élevé en commémoration de la bataille de *Bunker Hill*. La façade du *State-House* donne sur *Beacon street*, qui borde le parc connue sous le nom de *Boston Common;* devant cette façade s'élèvent deux statues en bronze, assez médiocres, de *Daniel Webster* et de *Horace Mann*.

Le *Boston Common* a une superficie d'environ 50 acres; il est bien dessiné. Une large rue le sépare du jardin public, d'une étendue de 25 ou 30 acres, garni de fleurs et orné de statues parmi lesquelles il faut citer la statue équestre de Washington. C'est de ce point qu'on a peut-être la vue la plus pittoresque de la ville avec ses maisons, au rouge foncé, disposées en gradins, au milieu des masses de verdure des arbres qui bordent les rues et garnissent les squares.

En sortant du jardin public et en se dirigeant vers

l'ouest, on se trouve sur l'isthme qui réunit la péninsule sur laquelle est bâtie la vieille ville à la terre ferme, dans *Arlington street* et *Commonwealth avenue*. Comme toutes les rues voisines, celles-ci sont bordées de maisons particulières très bien bâties. Au milieu du *Commonwealth* se trouve un large square décoré d'une statue de *John Glover*, un soldat de la révolution, et d'une autre de *Hamilton* qui fut orateur, écrivain, jurisconsulte, soldat et financier; le bras droit de *Washington*.

En continuant à faire le tour de la ville et après être passé auprès des bâtiments nouveaux de la Société d'histoire naturelle et de la Société de technologie (quelque chose comme notre École centrale), je retombe dans les quartiers populeux et sur le port, un des plus importants par son commerce d'exportation de grains, bois, viandes salées, etc.

Il y a à *Boston*, comme dans toutes les grandes villes d'Amérique, un nombre considérable d'églises; aucune n'est remarquable par son architecture, mais plusieurs, cependant, datant déjà de plus d'un siècle, ont un certain cachet d'originalité. Quelques-unes de ces églises touchent à un cimetière et parfois ce cimetière sert de jardin public. Les fenêtres de ma chambre à l'hôtel *Tremont*, donnent sur un de ces champs de repos, fermé celui-là; il est ombragé d'arbres magnifiques, et je n'ai pas lieu de regretter cette exposition, par la chaleur torride qui règne actuellement.

Vers cinq heures de l'après-midi, je me dirige en voiture vers *Cambridge*, qui se trouve à 3 milles environ de *Boston*, et qui en est séparée par le *Charles River*, qu'on

traverse sur un pont auquel on arrive par une longue chaussée. La péninsule sur laquelle est bâtie la vieille ville est, d'ailleurs, reliée par une dizaine d'autres ponts, tous très longs, au faubourg qu'on appelle *South Boston* et aux petites villes suburbaines de *Charlestown* et de *Chelsea*.

Arrivé à Cambridge (35,000 habitants), je parcours une suite de rues bordées de cottages, habités les uns par des professeurs de l'université, les autres par les étudiants ou par des gens qui se sont laissés charmer par le site. Je vais frapper à la porte de M. *Longfellow*, l'illustre poète, pour lequel j'ai une lettre d'introduction. Il est sorti et je laisse mon message lui faisant dire en même temps que je reviendrai demain; puis je me fais conduire un mille plus loin au cimetière du *Mont Auburn*, qui jouit d'une véritable réputation.

C'est un des plus jolis cimetières qu'on puisse rêver, avec de nombreuses corbeilles de fleurs, des points de vue aménagés, des pièces d'eau, des fontaines, etc. Il semble vraiment qu'en le parcourant on se promène dans un parc. Ce n'est pas un des traits qui m'ont le moins frappé que cette habitude des Américains de considérer les champs de repos comme un lieu de promenade et de chercher à les embellir en conséquence; mais ce fait me semble plus facile à constater à Boston que partout ailleurs. Daus la chapelle, je citerai quatre bonnes statues en marbre blanc du juge *Story*, de *Winthorp*, d'*Adams* et d'*Otis*.

Pour rentrer en ville mon automédon me fait prendre une route différente de celle par laquelle je suis venu

et passer devant le chêne historique au pied duquel, en 1775, *Washington* prit le commandement des troupes, devant les différents bâtiments de la célèbre université, connue sous le nom de *Howard University*, fondée en 1638 par *John Howard*, et devant le monument élevé à la mémoire des soldats du Massachusetts morts pendant la guerre de sécession.

7 juillet.— M. *C****, au Canada, m'avait donné un mot d'introduction pour M. *Parkman*, auteur d'ouvrages d'histoire très estimés ; quand je me rends chez lui, j'apprends que malheureusement il n'est pas à Boston. Je suis plus heureux dans ma tentative pour rencontrer l'honorable *Richard L. Dana* pour lequel je suis muni aussi d'une lettre. M. *Dana*, jurisconsulte d'un grand talent auquel il a été question de confier il y a peu de temps la légation des États-Unis à Londres, mais dont la nomination n'a pas été ratifiée par le sénat de Washington pour diverses considérations de politique intérieure, me reçoit très aimablement. Sa conversation est des plus intéressantes. Causant de diverses questions, le hasard m'amène à lui avouer combien, tout en faisant la part de l'obligation où se trouve la majorité des jeunes gens aux États-Unis, dès qu'ils ont acquis une instruction élémentaire, de s'occuper d'affaires ou d'industrie, le niveau général de l'instruction chez eux m'avait paru peu élevé, et combien, au contraire, la plupart des femmes me semblaient avoir un esprit cultivé. M. *Dana* reconnaît que mon observation peut être vraie pour certains États de l'Ouest surtout, mais il m'assure que dans la *Nouvelle-Angleterre* il est loin d'en être ainsi. Presque tous les jeunes gens de la

classe aisée en sortant des écoles primaires, me dit-il, passent quatre années dans un collège et viennent ensuite vers l'âge de dix-huit ans terminer leurs études à l'université de *Cambridge*. Ils ne les ont achevées, en général, que vers vingt-deux ou vingt-trois ans; ils sont envoyés en Europe pour un an ou deux et ce n'est qu'après ce voyage qu'ils entrent dans les affaires ou dans une carrière. Mais M. *Dana* admet avec moi que, même ici, proportionnellement les femmes l'emportent sur les hommes en instruction; aussi leur influence même en politique est-elle très considérable. Elles n'ont pas le droit de voter, mais elles se passionnent dans toutes les questions politiques, elles assistent aux réunions publiques, et l'appui des mères, femmes, sœurs, surtout celui des jeunes fiancées, ajoute-t-il en souriant, est un atout précieux qu'il ne faut pas négliger. Dans les réunions publiques les femmes, dans la *Nouvelle-Angleterre*, sont toujours invitées et, en moyenne, elles constituent près d'un tiers de l'assistance. Elles sont plus difficiles à satisfaire qu'on ne pourrait le supposer; elles épluchent l'orateur jusque dans sa prononciation et plus d'un homme public trouve moins difficile de parler dans la rue, de faire une allocution d'une fenêtre, que de discourir dans un de ces meetings politiques où les femmes sont conviées.

L'arrivée d'un client met fin à notre entretien et je me retire promettant à *M. Dana* de venir dimanche dîner chez lui.

M. Longfellow, né en 1807, après des études brillantes et un voyage dans les principaux pays de l'Europe, fut nommé à la chaire des langues modernes à l'université

de Cambridge. Il l'occupa longtemps, puis l'abandonna pour se livrer tout entier à ses goûts littéraires.

Un trajet d'une demi-heure en voiture, depuis Boston, m'amène à la porte du poète. Il est chez lui et je suis introduit de suite et accueilli de la façon la plus cordiale par cet homme si simple et si aimable. L'auteur de cette ravissante idylle épique *Évangéline* où le dramatique de la composition le dispute à l'élévation du style et à la noblesse des sentiments, de *Voice of the Night*, de *Ballads and other poems*, de *Seaside and Fireside* et de tant d'autres productions que lui font donner par bien des critiques compétents le premier rang parmi les poètes anglais modernes, ne montre pas la moindre prétention, pas la plus légère affectation. Au courant de tout ce qui se passe dans le monde des lettres, il s'intéresse à tout; il connaît par cœur les auteurs français du grand siècle et il en parle avec admiration. Pendant deux heures de suite, absolument sous le charme, je l'écoute causer.

Puis avec son fils, *M. Charles Longfellow*, un voyageur, je vais visiter l'Académie.

Nous entrons d'abord à la bibliothèque. Elle contient 180,000 volumes environ; on travaille à l'agrandir. Les étudiants peuvent, non-seulement venir consulter les livres qu'elle renferme, mais encore en se conformant à certains règlements, les emporter chez eux. Une somme de 12,000 $ environ est chaque année consacrée à l'acquisition de nouveaux ouvrages. C'est une commission qui est chargée du choix à faire. La bibliothèque est soutenue en grande partie par des legs et des dons d'anciens élèves. La construction, dont l'exté-

rieur ne m'a plu que médiocrement, est fort jolie à l'intérieur.

Cette observation s'applique aussi au *Memorial Hall* que nous allons visiter ensuite. Dans la salle d'entrée, sur tout le pourtour, sont fixées des plaques commémoratives portant les noms des élèves et anciens élèves de l'université morts pendant la guerre de sécession. A gauche, une grande salle ornée de portraits et de bustes offerts à l'université, sert pour les repas des élèves internes. Ceux qui vivent dans les *boarding houses* ou dans les cottages dans la ville de *Cambridge*, s'arrangent entre eux pour former des pensions de dix ou douze individus vivant alors à la même table. La salle du mess sert aussi pour les bals donnés à certains jours de l'année et où toutes les élégantes de *Boston* se rencontrent. A droite se trouve une très-jolie salle de théâtre où se font les examens publics et où les candidats passent leur thèse.

Les autres constructions qui dépendent de l'université, et qui sont au nombre de douze ou quinze, n'offrent que peu d'intérêt en raison de l'absence des étudiants partis en vacances depuis quelques jours.

Qand je rentre de ma promenade M. *Longfellow* me présente à deux de ses filles qui sont près de lui et, quelques instants après, nous nous mettons à table. Ce dîner restera un de mes plus charmants souvenirs de mon voyage en Amérique. Mon hôte me parle de ses ouvrages, de ses travaux, de nos poètes et de nos auteurs. Il possède les premiers d'une façon surprenante, et c'est un véritable plaisir de l'écouter les apprécier, citant pour soutenir ses dires, des passages

de Corneille, de Racine, de Boileau, de La Fontaine, de Millevoye, jusqu'à des vers de Piron. Après le dîner, tandis que nous fumions sous la vérandah de son cottage, il me fait l'historique de cette demeure qu fut le quartier général de *Washington* au commencement de la guerre d'indépendance, et ce n'est qu'à une heure assez avancée dans la soirée qu'enfin, prenant congé de lui, je regagne *Boston*.

8 juillet. — *Boston*, qui, en raison de l'esprit cultivé de ses habitants, a reçu le nom de l'*Athènes américaine*. possède un grand nombre de bibliothèques. Je visite la plus importante, la bibliothèque de la ville, elle renferme plus de 200,000 volumes. Il y en a une autre, me dit-on, contenant 100,000 volumes et plusieurs moins riches, mais qui en contiennent chacune 20 ou 30,000.

Je ne puis parcourir les écoles; elles sont toutes fermées en raison des vacances, je le regrette, ce sont, paraît-il, des modèles du genre.

M. *Charles Longfellow* a la gracieuseté dans la journée de me rendre la visite que j'ai faite à son père et me mène luncher au *Somerset club*, qui me paraît être un des mieux installés que j'aie vus encore aux États-Unis. Puis je le quitte pour me rendre à *Charlestown;* ce n'est, en réalité qu'un faubourg de *Boston*, où se trouvent le *Navy-Yard* et le monument de *Bunker-Hill*.

Le *Navy-Yard*, qui couvre une superficie de plus de 80 acres, est situé dans une magnifique position au confluent de deux rivières, *Charles* et *Mystic Rivers*. Malheureusement c'est aujourd'hui samedi et dès midi les ateliers sont fermées. Après avoir parcouru l'ar

senal rapidement, je me dirige donc vers le monument de *Bunker-Hill*. C'est une très laide pyramide en pierre de taille qui a été élevée sur *Breed's Hill*, à l'endroit où avait été construite à la hâte pour défendre la place, une redoute que les Anglais, en 1775, ne purent enlever malgré tous leurs efforts. Du haut de cette pyramide qui a près de 300 pieds on doit jouir d'une vue très étendue, mais comme le panorama doit ressembler beaucoup à celui que j'ai eu sous les yeux quand je suis monté sur le dôme du *State-House*, je renonce à cette nouvelle ascension.

9-10 juillet. — Le dimanche, ainsi qu'il était convenu, je me rends pour dîner chez M. *Dana*. Il me présente à sa femme, à ses deux filles, et à un autre convive M. *Elliot*, qui occupe une haute situation dans l'université de *Cambridge;* puis nous passons dans la salle à manger. La conversation ne tarde pas à devenir fort animée; MM. *Dana* et *Elliot* mettent une bonne grâce parfaite à répondre à toutes les questions que je leur adresse et j'obtiens une foule de détails intéressants sur la façon dont se passent les conventions pour l'élection du président et les réunions préparatoires.

A quatre heures, je prends congé de mon aimable amphitryon et de sa famille, pour aller donner un coup d'œil au quartier connu sous le nom de *East Boston*, situé sur la partie ouest de l'île *Nodddle*. C'est là que se trouve la portion du port qui présente la plus grande profondeur et où sont situés les quais d'embarquement des transatlantiques. Rien, d'ailleurs, à noter.

Le lendemain, dans la matinée, reprenant le chemin de *Newport* je m'arrête à *Quincy*, pour faire une visite

à *M. Adams*. J'apprends en arrivant que malheureusement il vient de partir pour *Boston*. Il me faut donc renoncer au plaisir de le voir et par le premier train je continue ma route.

Quoique le *Massachusetts* ne soit pas très fertile, presque partout le pays est bien cultivé. C'est un des plus riches et des plus peuplés des États de l'Est. La région ouest et centrale est assez montagneuse; elle est traversée par deux rameaux des *Green Mountains;* l'un, le plus à l'ouest, porte le nom de *Taconic Hills*, l'autre celui de *Hoosik Range*. Le *Massachusetts* fut un des treize États qui signèrent la déclaration d'indépendance.

Vers deux heures, j'étais de retour au chalet hospitalier de *Mrs. S.**** à *Newport*.

11-12 juillet. — Il n'existe pas certainement de station d'été au bord de la mer plus jolie et plus agréable que *Newport*. Les habitants des nombreuses villas de la ville haute en sont, pour la plupart, les propriétaires, et tous sont des plus aimables et des plus accueillants pour les étrangers. J'ai la bonne fortune de l'éprouver personnellement,

Entre autres connaissances nouvelles, je fais celle de *Mr. George Bancroft*, l'homme d'État et le diplomate bien connu, l'auteur d'une excellente histoire des États-Unis depuis la découverte du continent américain jusqu'à nos jours. Il a au moins soixante-quinze ans, mais l'âge n'a en rien altéré la vivacité de son esprit et l'intérêt de sa conversation.

Puis j'ai le plaisir de retrouver un de mes compa-

triotes, le colonel *J.*** *B.*** et sa gracieuse femme, qui sont établis dans leur très joli cottage, bâti à 2 milles environ de la ville, au sommet d'une colline d'où l'on a la vue sur la mer et où la chaleur est agréablement tempérée par la brise de l'Atlantique.

Je suis invité à déjeuner ou à dîner chez diverses personnes. Dans une de ces occasions je fais, à mes dépens, l'expérience de l'intérêt que portent à la politique les femmes de la *Nouvelle-Angleterre* et de la passion qu'elles y mettent. Ce qui m'avait été dit à *Boston* aurait dû me tenir en garde. Malgré cela et bien que j'eusse toujours grand soin de ne jamais aborder la politique qu'en petit comité et avec des gens à même de m'éclairer, j'ai le tort, à un grand dîner, me laissant entraîner par la conversation de ma voisine, d'en parler avec elle. J'ai le malheur, en outre, d'émettre une opinion qui ne convient pas, paraît-il, à une jeune personne assise loin de nous, de l'autre côté de la table, et qui, par hasard, bien que je causasse avec mon interlocutrice en aparté, m'entend. Aussitôt cette jeune personne qui peut avoir dix-huit ou dix-neuf ans, fort jolie, fort élégante, m'apostrophe en termes très durs Je la regarde et reste tout ébahi, heureusement la conversation générale ne s'interrompt pas et me sauve de mon embarras. Après le dîner, je vais causer avec ce charmant politique en jupons que je trouve très gracieux, gai et spirituel; mais, en l'abordant, j'ai déclaré que je ne voulais pas m'entretenir avec lui des graves questions auxquelles il semblait s'intéresser si fort.

13 juillet. — A onze heures, je m'embarque pour *Providence*. Le vapeur remonte la baie; elle est très large d'abord, mais, toutefois, du pont on distingue facilement le pays dans le lointain; il me paraît assez plat et n'offrir rien de pittoresque. Ce n'est qu'au bout d'une heure de trajet, après que nous avons touché à *Rocky Point*, sur la côte ouest, que le pays change. Les deux rives se rapprochent, deviennent plus découpées et sont couvertes de masses de verdure, au milieu desquelles çà et là surgissent quelques jolies maisons.

Une heure après avoir quitté *Rocky Point*, nous arrivons en vue de *Providence*, très agréablement située sur la portion de la baie qu'on appelle la *Rivière de Providence* et limitée à l'ouest par un cours d'eau assez considérable, le *Seekonk*. Ainsi vus de la baie de *Narraganset*, les mâts des schooners dans le port qui peut recevoir jusqu'à des navires de 900 tonneaux, les clochers des églises qui dominent la masse des maisons et, au nord-ouest, la colline sur laquelle s'élèvent en gradins un nombre considérable de jolis cottages, entourés de grands jardins bien plantés, forment un ensemble vraiment délicieux.

La ville de *Providence* n'a pas, bien qu'on y compte plus de 70,000 habitants, l'apparence d'une grande cité comme *Boston* ou *New-York;* mais elle ressemble plutôt à certaines de nos coquettes petites villes de province Dans les rues je ne rencontre que peu de monde, peut-être faut-il attribuer cela à la grande chaleur; le thermomètre marque à l'ombre 102° F. Une grande partie des maisons sont en bois et, sauf dans la partie commerçante, les constructions en briques sont l'exception

Le plus joli quartier est incontestablement celui qui se trouve au nord-ouest, sur la colline qui domine le reste de la ville et la baie. C'est là que se sont établis les habitants aisés; leurs demeures entourées de jardins, donnant sur de belles rues ombragées et bien entretenues, ne le cèdent en rien à ce que j'ai vu dans le même genre aux États-Unis.

Providence est une ville déjà ancienne pour ce pays. Elle date de 1636 et fut fondée par *Roger Williams*, obligé de chercher un asile contre les persécutions religieuses dont il était victime dans le *Massachusetts*, de la part de ceux-là même qui avaient fui l'Angleterre pour trouver la liberté religieuse qu'on leur refusait.

L'université établie à *Providence*, les écoles publiques, jouissent d'une grande réputation; mais, comme à *Boston*, tous les établissements sont fermés en raison de l'époque des vacances. Je devrai donc me contenter de visiter quelques-unes des usines et des manufactures qui font de *Providence* une des cités les plus industrieuses de toute la *Nouvelle-Angleterre*. Ce sont surtout les usines métallurgiques, les manufactures de coton, les fabriques d'orfèvrerie, qui dominent.

La vitrine contenant les objets d'orfévrerie exposés par la Cie *Gorham*, avait, à *Philadelphie*, attiré mon attention et c'est vers les ateliers de cette compagnie que je me dirige d'abord. L'établissement est le plus considérable de ce genre qui existe en Amérique. Le superintendant me reçoit gracieusement et se met à ma disposition pour me faire parcourir les ateliers.

En raison de la crise qui sévit actuellement il n'y a

guère que 350 ouvriers qui y travaillent aujourd'hui; mais on en peut occuper jusqu'à 700.

Ces ouvriers sont répartis dans les sept étages et le sous-sol de l'immense construction que je visite. Comme force motrice, on emploie une machine de 80 chevaux-vapeur, sortie de l'usine de *Corliss*, d'où provient également la grande machine motrice de l'exposition de *Philadelphie*.

Le titre de l'orfèvrerie fabriquée par la *Cie Gorham* est très élevé; il est de 925 millièmes. Il n'existe pas en Amérique de contrôle par l'État, mais tous les objets sortant des ateliers de la *Cie Gorham* sont poinçonnés d'une marque qui est sa propriété et comme les administrateurs tiennent essentiellement à ce que ce poinçon soit accepté partout comme une garantie, ils mettent le plus grand soin à ce que toute pièce soit toujours un peu au-dessus du titre réel.

Les différents modèles sont en général jolis et presque toujours supérieurs, comme goût, à ce que j'ai pu rencontrer jusqu'ici aux États-Unis. C'est un fait qui mérite d'être noté, car il est incontestable qu'une fabrique comme celle de la *Cie Gorham* peut avoir, en raison de l'étendue de ses relations, une influence sur le goût du public. Les modèles pour les objets en ruolz sont choisis et dessinés avec un soin égal à celui qui préside au choix des modèles pour les objets en argenterie.

Le thermomètre est monté jusqu'à 110° F. à l'ombre et je remets à demain la visite que je compte faire à une des filatures de coton et à l'*American Screw Company*.

14 juillet. — Je me souviens de peu de nuits plus désagréables que celle que je viens de passer par cette chaleur torride dans la petite chambre étroite que j'occupe à l'hôtel; aussi, dès la première heure, bien décidé à repartir dans la journée pour *Newport*, je vais frapper à la porte de l'établissement de l'*American Screw Company*. Mais, à ma grande surprise, l'accès des ateliers m'est refusé. J'ai beau arguer de ma qualité de simple voyageur curieux, dire que, depuis dix mois en Amérique, j'ai pu pénétrer partout sans obstacle, je me heurte à un refus obstiné et je bats en retraite.

Je suis dédommagé du mauvais accueil de l'agent de l'*American Screw Company* par celui très-aimable que me fait le superintendant du *Providence Mill*, chez lequel je me rends ensuite. Le *Providence Mill* n'est pas une des filatures les plus considérables de *Providence*, mais c'est une des mieux organisées. Elle contient 20,000 broches et emploie 375 ouvriers. Les salaires ont beaucoup baissé en raison de la crise commerciale qui sévit en ce moment et ce n'est que grâce à cette réduction que les manufactures peuvent se soutenir. Le maximum de la paye qui autrefois s'élevait à 11 $ par semaine est tombé à 6 $ 1/2. Rendu à *Providence*, le coton se vend au prix moyen de 12 cents 1/2 la livre; le charbon revient au prix très modéré de 4 $ 1/2 la tonne, et, malgré ces conditions favorables, la production est loin d'être ce qu'elle a été à une certaine époque. C'est le contre-maître de la filature, un Écossais de Glasgow, que le superintendant m'a donné pour m'accompagner, qui me fournit ces renseignements.

A onze heures et demie, reprenant le bateau à vapeur qui redescend la baie, je vais déjeuner à *Rocky Point*. C'est un lieu de rendez-vous très apprécié des habitants de *Providence* durant l'été; il n'a, cependant, rien de remarquable, bien que la vue sur la baie soit assez jolie. La brise rafraîchissante qui s'y fait sentir est sans doute le vrai motif de la vogue dont jouit cet endroit, où sur un espace de quelques acres à peine, sont établis un hôtel, un restaurant, des jeux de boules, un chemin de fer sur un plan incliné, etc. Quatre à cinq fois par jour les bateaux à vapeur déposent ou emmènent des flots de visiteurs.

A deux heures, je m'embarque sur celui qui fait le service du *Newport*, où j'arrive à temps pour aller faire une délicieuse promenade à cheval sur le bord de la mer.

15-19 juillet. — *Newport* et *Providence* sont alternativement le siège du gouvernement de l'État de *Rhode Island*. La première de ces villes est aussi une des stations militaires de la marine fédérale. Son port remarquablement défendu peut recevoir les plus grands navires.

Mais, comme je l'ai dit déjà, elle est surtout inappréciable comme station de bains de mer. La plage où sont installés les bains est fort agréable et on peut faire quelques très jolies tournées dans les environs, surtout le long de la côte, le soir, à l'heure où la brise du large tempère la chaleur. Si l'on préfère marcher, la promenade des *cliffs* peut satisfaire les plus difficiles. Cette

allée, admirablement entretenue, court le long de la mer, traversant les parcs et les jardins de toutes les villas qui bordent le rivage. C'est le rendez-vous de la société. Sous toutes les vérandahs, on voit dans l'après-midi des groupes nombreux; les femmes en toilettes des plus élégantes. L'ensemble est d'un pittoresque coquet achevé.

Je passe à *Newport* quatre jours, partageant mon temps entre les visites, les promenades à cheval, en voiture, en mer ou à pied, et c'est avec un vif sentiment de regret que, pressé par le temps, je me vois enfin forcé de reprendre le bâton du voyageur.

VIII

DE NEWPORT A SARATOGA, BUFFALO, OILCITY ET PITTSBURGH

21-31 JUILLET

De Newport à Burlington. — Le lac Champlain et le lac George. — Sarotoga. — L'existence dans cette ville. — Quelques mots sur Buffalo. — Le Oil Region. — Oil City. — Exploitation du pétrole et la Raffinerie impériale. — Pittsburgh. — L'établissement de Park Bro. et C°. — Les flottilles qui font le transport du charbon. — La prospérité commerciale, industrielle et minière des États-Unis est plus apparente que réelle.

20 juillet. — Je quitte *Newport* par un brouillard s épais qu'il est presque impossible à une demi-encâblure de distinguer quoi que ce soit et le vapeur chemine lentement, la cloche sonnant à intervalles égaux et le sifflet de la machine se faisant entendre presque sans interruption. Le temps s'éclaircit un peu avant notre arrivée à *Providence*, mais nous avons éprouvé du retard et ce n'est qu'à grand'peine que je parviens à prendre le train de *Worcester*.

La ligne de *Providence* à *Worcester* suit d'abord une assez jolie vallée au fond de laquelle court le *Pawtucket*. Sur les bords de cette rivière, sont établies des manufactures et des usines en grand nombre. Seize milles

après avoir quitté *Providence*, le train s'arrête à *Woonsocket*, célèbre par ses filatures; il y en a plus d'une vingtaine. Cette station est la deuxième du parcours dans l'État de *Rhode Island*.

Worcester, la première ville importante du *Massachusetts* qui se trouve sur notre route, est située au milieu d'une région admirablement cultivée; sa population est d'environ 45,000 habitants et elle possède des manufactures considérables. A 30 milles plus loin, nous nous arrêtons quelques minutes à *Fitchburg*, ville manufacturière aussi, et qui partage avec *Worcester* les prérogatives de capitale du comté où ces deux villes sont situées.

Chose assez curieuse à noter, depuis quelques années déjà, un grand nombre de Français, d'origine canadienne principalement, sont venus s'établir dans cette portion du pays, ainsi que dans le *Vermont* et le *New-Hampshire*, qui, d'ailleurs, sont plus rapprochés du *Bas-Canada*, et l'usage de la langue française est assez répandu.

Toute la contrée que je viens de traverser est bien boisée et cultivée; coupée par des cours d'eau souvent considérables, elle est assez accidentée. Malheureusement un violent orage et une pluie battante nuisent un peu à l'aspect général.

A *Fitz-William*, j'entre dans le *New-Hampshire*. La nuit est venue et je ne puis me faire qu'une idée très approximative du paysage qu'un de mes compagnons de voyage, avec lequel j'ai entamé conversation, me dit être des plus jolis. L'orage continue toutefois à gronder et, à la lueur des éclairs, j'aperçois des cours d'eau et des petits lacs en assez grand nombre. A *Bellow Falls*,

je descends du train qui m'a amené, pour attendre celui qui doit me conduire sur les bords du lac *Champlain*. *Bellow Falls* est situé sur le *Connecticut* et les rapides qui se trouvent à une courte distance méritent, paraît-il, une visite. L'heure n'étant pas propice, j'attends dans la gare le moment de continuer ma route. Je laisserai à l'est la région si vantée des *White Mountains;* peut-être, plus tard, pourrais-je la parcourir et visiter *Concord* (8,000 habitants), la capitale de l'État de *New-Hampshire*.

21 juillet. — Un peu avant minuit, j'ai quitté *Bellow Falls*, et, à quatre heures et demie du matin, j'arrive à *Essex Junction*, dans le *Vermont*, où je change encore une fois de train pour prendre l'embranchement de *Burlington*. Je suis ici, dans la région des *Green Mounts*. Le pays a un peu l'aspect de certaines portions de la Suisse. Il est vert et frais, une rivière coule à quelque distance de la voie ferrée sur un lit de rochers, des montagnes bornent l'horizon, des bestiaux paissent dans les prairies, et, de loin en loin, sur quelque point élevé, on aperçoit le clocher d'une église reflétant les rayons du soleil levant. Les montagnes sont couvertes de forêts de chênes, de hêtres et de pins.

Il se fait dans le *Vermont* un grand commerce de bois, mais dont une grande partie vient du *Canada*. Le *Vermont* est aussi réputé pour ses chevaux et ses bestiaux.

Avant d'arriver à *Burlington*, qui est le centre de ce commerce des bois, on aperçoit du chemin de fer, au fond d'un ravin à pic, de plus de 100 pieds de profondeur, le *Winooski;* il passe à *Montpellier* (5,000 ha-

bitants), la capitale de l'État, et arrose la plus grande partie de celui-ci.

La ville de *Burlington* (16,000 habitants), située à l'est du lac *Champlain*, sur une colline élevée, produit un joli effet; elle est bien bâtie d'ailleurs.

A neuf heures, je m'embarque sur le steamer faisant le service sur le lac qui, long de près de 130 milles, a une largeur variable. Dans la partie la moins étroite, il peut avoir 12 milles. La rivière *Richelieu* lui sert de déversoir dans le *Saint-Laurent*. A l'est, les rives verdoyantes avec les *Green Mounts* comme arrière-plan, une foule d'habitations dispersées çà et là, des villages coquettement posés sur les collines et sur le rivage, ou à demi perdus dans les vallons; à l'ouest des côtes découpées, avec des rochers parfois très élevés, derniers contreforts des monts *Adirondacks* et qui dominent le lac couvert d'îles nombreuses; tout cela forme un charmant ensemble, mais qui n'a rien d'imposant.

Le bateau à vapeur passe successivement devant divers points historiques illustrés les uns par *Champlain* au commencement du XVIIe siècle, les autres par ceux qui vinrent après lui, moins connus peut-être, mais dont les noms sont restés intimement liés aux événements qui se sont déroulés dans cette région. A chaque instant des débris de forts, de bastions, témoignent de la vivacité de la lutte jadis engagée entre les premiers colons et les Indiens d'abord, puis entre ceux-ci et les Anglais et, plus tard, entre les Anglais et les Américains.

Nous arrivons à *Ticonderoga*, où les eaux du lac *George* se déversent dans le lac *Champlain*. Le quai où

nous débarquons est dominé par les ruines d'un fort qui devait avoir une certaine importance et qui a été le théâtre de nombreux combats durant les guerres entre les Français et les Anglais, puis, pendant la guerre de l'indépendance. Un train nous attend et après un trajet d'environ 4 milles à travers une vallée étroite au fond de laquelle court la petite rivière qui fait communiquer les deux lacs et qui est employée comme force motrice dans plusieurs scieries établies sur son cours, il nous dépose sur la rive nord du lac *George*.

Celui-ci a 36 milles de long et une largeur moyenne de 1 mille et demi. Les Américains l'ont comparé tour à tour au lac de *Côme*, au loch *Katrine* ou à d'autres lacs réputés. Il y a là un peu d'exagération. Ce qu'on en peut dire c'est qu'il est très coquettement situé dans la partie élevée de la contrée, avec un joli cadre de vallées, de montagnes, de bois et de prairies. L'horizon est peu étendu, mais vert, frais et riant. De temps à autre, une petite maison entourée d'un jardin, à proximité d'un bout de champ, vient animer le paysage et interrompre heureusement ce que pourrait avoir de trop monotone ces collines revêtues d'une verdure à mon gré d'une tonalité un peu uniforme. Les eaux du lac sont claires et transparentes, et reflètent avec une remarquable précision les rives parfois abruptes et le ciel ; elles sont parsemés d'îles couvertes d'une riche végétation.

De nombreux faits d'armes ont, durant les premiers temps de la colonisation, pendant la guerre de Sept ans et en 1775, illustré les localités environnantes ainsi que les bords du lac, dont les portions les plus pittoresqu

sont celle connue sous le nom de *Narrows*, où les montagnes en se resserrant formentune espèce de chenal semé d'une foule d'îlots, et, plus loin, après avoir passé le petit village de *Bolton*, la jolie île de *Doom Island*, située dans l'endroit où la nappe d'eau à la plus grande étendue.

Dans les différentes îles, ou en divers endroits sur le rivage, on aperçoit des petites maisons installées pendant la saison en *boarding houses*, pour les amateurs de pêche et pour les habitants des villes des États de l'Est qui viennent y passer leurs vacances.

A six heures du soir, le vapeur me débarque à *Caldwell*, presque à l'extrémité du lac; c'est un village d'un millier d'habitants, mais qui, durant l'été, est envahi par les étrangers.

Après dîner, tenté par la belle soirée, je prends une yole légère et je pousse au large; arrivé au milieu du lac, je rentre mes avirons et, mollement couché au fond de ma barque, j'allume un cigare. Mais la navigation dans ces parages est parfois dangereuse, et peu s'en faut que je n'en fasse l'expérience à mon détriment. Un grain arrive, me prend par le travers, ma barque s'emplit d'eau à demi et il me faut près de trois quarts d'heure d'efforts énergiques pour regagner la côte.

22 juillet. — Les environs de *Caldwell* n'offrent rien de très-remarquable. Après les avoir parcourus dans la matinée, vers deux heures, je grimpe, moi onzième, sur le stage qui fait le service entre *Caldwell* et *Glen's Falls*. La route est, dans la véritable acception du terme, garnie d'un plancher, sur lequel nous roulons sans éprouver le moindre cahot; parfois nous obtenons

une jolie vue des *Monts Luzerne* dans la distance. Au bout de huit à neuf milles, nous débouchons dans une vallée qui paraît riche et bien cultivée, et nous entrons bientôt dans *Glen's Falls*, ville de 8,000 habitants, dont les rues sont larges, bien plantées, bordées d'habitations d'assez bonne apparence, et qui est située sur un plateau assez vaste surplombant les chutes de l'*Hudson*. Ces chutes ne méritent une visite que dans la saison des pluies et après la fonte des neiges.

Il y a à *Glen's Falls* des scieries nombreuses qui utilisent comme moteur le cours de l'*Hudson* et qui sont alimentées par les bois flottés sur cette rivière et sur ses affluents. On y remarque aussi des carrières de marbre importantes et on y fait de la chaux en grande quantité.

Prenant le chemin de fer, je passe à *Fort Edward* où se trouvent quelques manufactures de papier assez considérables ; puis le train traverse l'*Hudson* que l'on aperçoit entraînant dans son cours des milliers de troncs d'arbres flottés, et on ne tarde pas à arriver à *Saratoga*.

23-25 juillet. — *Saratoga* est une petite ville située à une dizaine de milles à l'ouest de la rivière *Hudson*, dont la population résidente est d'environ 10,000 âmes, mais où, pendant la saison, il vient jusqu'à 20,000 étrangers.

Sur la rue principale, *Broadway*, sont situés presque tous les grands hôtels où cette population de passage trouve la nourriture et le gîte. Ces immenses

constructions où, fort souvent, il est difficile de trouver une place et dont quelques-unes peuvent recevoir jusqu'à mille ou douze cents personnes, offrent un curieux spectacle. La vie qu'on y mène est la plus désœuvrée qu'on puisse rêver; les seules distractions sont les bals et les concerts, et l'extravagance bouffonne des toilettes des femmes qui s'habillent jusqu'à trois et quatre fois par jour, presque sans autre but que de faire entre elles assaut d'élégance. Avec leurs jardins intérieurs, autour desquels circulent des galeries couvertes, où hommes et femmes se promènent de long en large, ces hôtels ressemblent à s'y méprendre à des asiles d'aliénés. On trouve quelques *boarding houses* et quelques jolies maisons particulières dans la ville.

Les sources minérales, qui, bien souvent, ne servent que de prétexte pour venir à *Saratoga*, sont nombreuses et étaient, avant la conquête, connues des Indiens. Elles sont principalement composées d'acide carbonique, de fer, de bicarbonates de chaux, de magnésie, de soude, de chlorure de sodium. L'une des plus réputées est le *Congress Spring*, dont on fait usage dans les maladies de foie, pour la dyspepsie, la goutte, etc.

Les environs de *Saratoga* n'ont rien de très attrayant et la seule belle promenade qu'on puisse y faire, c'est d'aller en voiture au *Saratoga Lake*, long de six milles environ, d'une longueur moyenne de deux milles, et qui ne manque pas de pittoresque. C'est sur ce lac qu'ont lieu les régates entre les élèves des différentes universités.

J'ai retrouvé à *Saratoga* le ministre de France et quelques amis de *New-York*, et, grâce à cette circon-

stance, mon court séjour me paraît charmant. La veille de mon départ, je vais avec eux aux courses. Le terrain n'est qu'à un mille de la ville; il est mieux compris que celui de *Jerome Park* au point de vue des courses, mais il ne mérite pas cependant la réputation qu'on lui a faite de ce côté de l'Atlantique. Le soir nous allons, par curiosité, donner un coup d'œil à la maison de jeu dont le propriétaire directeur est un sénateur et où les personnages du gouvernement, les plus en vue, n'hésitent pas à se montrer, bien que la loi ne tolère pas les jeux. Il est vrai d'ajouter que l'établissement est qualifié *Cercle de Saratoga* et que, par un euphémisme ingénieux, la pancarte annonçant l'heure de l'ouverture du salon de la roulette, du trente et quarante, etc., porte simplement cet avertissement : *This room will be open for business at 12 M.;* quelque chose dans le genre de la célèbre annonce du barbier : *Ici on rasera gratis demain.*

---

26 juillet. — A midi, je dis adieu à mes amis, au ministre de France, qui a obtenu un congé et que je ne reverrai plus, par suite, qu'en Europe, et je pars pour *Albany.*

Le pays, accidenté, paraît bien cultivé et très habité. Le train passe à quelque distance de *Long Lake* que l'on aperçoit à l'ouest de la voie ferrée, puis à *Ballston Spa* réputé pour ses eaux minérales, mais dont la vogue a un peu diminué, et à *Shenectady* sur la rive droite du *Mohawk River* et sur le canal de l'*Erié*. Cette dernière ville, de plus de 10,000 âmes, est une des plus an

ciennes de l'État de *New-York*. Moins d'une heure après, nous arrivons à *Albany*, côtoyant, avant d'y pénétrer, d'immenses chantiers de planches où les transports s'opèrent au moyen de barques qui circulent sur des canaux aménagés à cet effet et se coupant à angle droit comme de véritables rues.

A *Albany*, je prends la route que j'ai suivie au mois d'octobre dernier en me rendant aux chûtes du *Niagara*. Sans m'appesantir sur ce que j'ai dit de cette région alors, je constaterai simplement ici que la contrée que j'avais vue en automne gagne beaucoup à être vue dans la saison présente. On traverse des terrains d'alluvion qui semblent d'une grande fertilité, puis suivant le *Mohawk*, on ne tarde pas à arriver à un endroit où la vallée se resserre et où sont établies un certain nombre de manufactures et d'usines importantes. Puis la vallée s'élargit de nouveau et on pénètre dans un admirable pays d'élevage. On passe à *Utica*, *Rome*, *Syracuse* sur les bords du lac *Onondaga ;* la voie ferrée chemine au milieu de larges espaces où est cultivée la plus grande partie de la menthe dont on fait un si grand usage aux États-Unis, puis on arrive à *Palmyra* célèbre parce que c'est dans les environs que le fondateur du mormonisme, *Joe Smith*, est censé avoir trouvé, guidé par un ange, les tables de la loi nouvelle ; à la nuit nous nous arrêtons quelques instants à *Rochester*, pour, bientôt après, reprendre notre route et atteindre *Buffalo*, où je descends à une heure du matin.

---

27 juillet. — La ville de *Buffalo* est située à l'extrémité est du lac *Erie*, à l'entrée de la rivière de *Nia-*

gara. Comme population, c'est la troisième ville la plus importante de l'État de *New-Nork.* Jouissant d'un port excellent sur le lac et en même temps placée à la tête du canal de l'*Érie,* elle est le centre d'un commerce considérable. De bonne heure je vais faire une promenade sur les quais; l'animation qu'ils présentent, les nombreux élévateurs que l'on voit fonctionner, les navires qui entrent et qui sortent du port forment un spectacle curieux. La ville en elle-même n'a rien de remarquable, bien que dans le quartier nord on trouve de fort jolies habitations, le long des larges avenues bien plantées qui permettent à l'air et à la lumière de circuler librement.

A une heure, je reprends mon voyage et je pars pour *Brockton* par la ligne que j'ai déjà suivie en me rendant du *Canada* à *Saint-Louis.* Là je change de train et je monte dans celui qui se dirige sur *Oil City.* Le pays depuis *Brockton* est des plus accidentés et, à mesure que nous nous élevons; la voie ferrée gravissant les collines qui forment la ligne de partage des eaux du lac, la vue devient plus étendue; bientôt nous dominons l'immense nappe d'eau et toute la contrée voisine. Mais ce panorama magnifique ne tarde pas à se dérober à nos regards; nous sommes entrés dans des grands bois. A ces bois succèdent des prés, des champs, puis des bois encore; des bestiaux paissent ça et là, quelques fermes aperçues dans le lointain animent ce passage qui a un peu l'aspect général d'une certaine portion du pays de *Bade.* A *Maysville,* une bande de

gens en partie de plaisir monte dans le train ; ils viennent de passer vingt-quatre heures sur les bords du lac *Chautauque* assez étroit, me dit l'un d'eux, long de 15 à 20 milles et entouré d'une ceinture de collines assez élevées. *Maysville* est située sur ce lac, mais je ne fais qu'entrevoir celui-ci.

Sortant de l'État de *New-York*, nous entrons dans celui de *Pennsylvanie* et nous rencontrons tout d'abord sur notre route *Corry*, ville de 7 à 8,000 habitants qui, depuis quelques années, a pris une certaine importance en raison de sa situation à l'entrée de la région où se trouve le pétrole. Nous suivons une charmante vallée de chaque côté de laquelle s'élèvent de hautes collines en partie boisées qui est connue sous le nom de *Oil Creek Valley*, et bientôt nous atteignions *Titusville* où furent commencés les premiers travaux pour l'extractions de l'huile en 1859 et qui, maintenant, compte environ 10,000 habitants. La plupart des constructions sont en bois et tout autour on voit des établissements assez importants, quelques-uns déjà abandonnés, les autres en exploitation ou en construction. La nuit arrive et des tubes de quelques pieds de hauteur d'où s'échappe le gaz allumé éclairent le paysage d'une façon fantastique. Un peu après *Titusville* nous passons à *Petroleum Centre* et à huit heures du soir je descends à *Oil City*.

28 juillet. — Cette petite ville qui compte environ 10,000 habitants est située au confluent de *Oil Creek* et de l'*Alleghany River*. Fondée en 1860, elle a pris une extension rapide. Les bords des deux rivières sont occupés par les différentes lignes de chemins de fer et

par les maisons de commerce et les raffineries. Sur les hauteurs voisines habite la population aisée. C'est le commerce du pétrole qui a fait la fortune de *Oil City* et de toute la région avoisinante.

Lors des premiers établissements en *Pennsylvanie* on connaissait déjà l'existence de cette subtance, mais on la considérait comme une curiosité et personne ne songeait à en profiter. On la trouvait suintant du sol, ou flottant à la surface de l'eau, ou même parfois dans des puits de peu de profondeur qui évidemment avaient été creusés par les Indiens dans le but de la recueillir; mais c'est tout au plus si, de temps à autres, quelques gallons obtenus à l'aide de couvertures en laine qu'on laissait s'imprégner d'huile et qu'on tordait ensuite pour l'extraire, arrivaient à *Pittsburgh* apportés par les bûcherons qui amenaient leurs bois en descendant le cours de l'*Alleghany*. On s'en servait alors comme médicament contre les contusions, les rhumatismes, etc. Quelquefois, dans le voisinage même de l'endroit où elle était recueillie, on l'employait pour l'éclairage, mais la fumée noire, épaisse, nauséabonde, qui se dégage de l'huile naturelle, quand elle brûle, n'en rendait l'usage que tout à fait accidentel.

C'est en 1859 qu'un individu nommé *Drake* eut le premier l'idée de forer un puits et que furent tentés les premiers essais de raffinage.

Le pétrole qui maintenant, comme source de revenus pour les États-Unis, est, je crois, le produit qui occupe le troisième rang, n'est guère exploité qu'au *Canada* et dans trois des comtés de la *Pennsylvanie;* mais il semble démontré qu'il existe sur une zone circulaire autour du

globe. On a pu, en effet, constater son existence sur différents points au *Canada*, dans les *Iles-Britanniques*, sur les bords de la mer *Caspienne*, dans l'*Hindoustan*, en *Californie*, dans l'*Utah*. Les limites de cette zone n'ont pas été déterminées jusqu'ici.

Pour ce qui touche la région des huiles en *Pennsylvanie*, *M. John F. Carll*, ingénieur des mines de cet État, constate dans un mémoire, que les puits d'un bon rapport ne se trouvent que dans certains sables formant un groupe particulier bien limité par des couches d'ardoise et de schiste d'au moins 100 pieds d'épaisseur, tant au-dessus qu'au-dessous, et que ces sables, que dans certaines parties de la région on peut distinguer en trois genres et dans d'autres en cinq ou six, ont en général une hauteur verticale de 350 pieds environ.

La zone occupée par ces sables a été déterminée sur une longueur de 60 milles environ et n'occupe pas une largeur de plus de 10 milles. Il n'y a pas plus d'un dixième de ces 600 milles carrés où l'on trouve la roche qui sous la sonde se brise en petits cailloux et qui donne de l'huile en quantité payante. Environ 15,000 puits ont été forés dans cette zone.

Suivant les localités, les noms donnés aux divers genres de sable diffèrent, et on ne s'accorde même pas sur le nombre de ces différents genres. Il en résulte une confusion très grande pour tout ce qui touche à cette question. Quoi qu'il en soit sur le *Oil Creek*, on distingue seulement trois sortes de sable, chacun produisant une huile différente comme couleur et comme densité.

Drake, comme tous les inventeurs, se ruina dans son

entreprise, mais il avait donné l'impulsion. Bientôt il se produisit dans le *Oil Region*, une sorte de fièvre analogue à la fièvre de l'or en *Californie* en 1849; cette fièvre ne tarda pas à se calmer; aujourd'hui l'équilibre s'est rétabli et la production du pétrole est une industrie qui marche de pair avec celle du fer ou du charbon.

Il n'y a pas de puits important à *Oil City* même; toutefois un des associés du capitaine *Vandergrift*, pour lequel je m'étais muni d'une lettre d'introduction, mais qui était absent, me mène en *boggey* voir un puits dans le voisinage. Il pleut à torrents et nous nous trompons de route, ce qui nous force à prendre au court à travers la montagne. Le résultat est qu'au bout de quelques cents yards nous finissons par verser. Heureusement la voiture est légère, nous dételons les chevaux, nous relevons le *boggey* un peu endommagé et nous reprenons notre marche. Nous ne tardons pas à arriver au puits; en lui-même, il n'offre rien de très intéressant, il est foré comme un puits artésien et l'huile est pompée à l'aide d'une machine d'une force de 15 chevaux-vapeur. [illegible] puits je me rends à la *Raffinerie impériale*, la plus considérable de la contrée.

Le pétrole y est amené par des conduits de 8, 10 et 15 milles de distance; il est reçu dans d'immenses réservoirs.

Quatre compagnies différentes se chargent d'amener ainsi le pétrole aux différentes raffineries. Le transport revient à 30 cents par baril; le baril est de 42 gallons. Les tuyaux dont on se sert sont des tuyaux à gaz ordinaires, de 2 pouces de diamètre. On peut par ces tuyaux

envoyer de 12 à 1,500 barils de pétrole en vingt-quatre heures des puits aux réservoirs des raffineries.

Des réservoirs, le pétrole est amené par des tuyaux, dans les *stills*, grands appareils de distillation qu'on charge deux fois par semaine. Comme combustible on se sert de charbon, ou de naphte amené dans le foyer par des tuyaux et qui en raison de la chaleur se volatilise et brûle sous la forme de gaz, ou encore du coke résidu de la distillation. Bien que très-léger, — ce coke surnage sur l'eau, — il donne une quantité de chaleur qui est estimée à 70 0/0 de la chaleur produite par le même volume de charbon ordinaire. Ces alambics sont nettoyés deux fois par semaine à la fin de l'opération et les hommes qui sont employés à ce travail ont pendant les trois heures qu'elle dure à supporter une chaleur d'environ 130° F.

La densité moyenne de l'huile naturelle est de 45°.

Quand la distillation commence, la première huile marque 85°; on la reçoit dans un réservoir spécial où on la laisse couler jusqu'à ce qu'elle ne marque plus que 62°; de ce moment jusqu'à la fin de l'opération on reçoit le produit de la distillation dans un autre réservoir.

Des 1,500 barils soumis à l'opération, 12 0/0 sont convertis en naphte, 72 0/0 en huile à brûler, 10 0/0 en goudron et le reste en paraffine, dont on fait de la bougie, et en coke.

Après la distillation, l'huile est amenée dans ce qu'on appelle les *agitators*. Ce sont de grandes cuves dans lesquelles on verse de l'acide sulfurique dans la proportion de 40 gallons d'acide pour 100 gallons d'huile, puis dans

lesquelles un courant d'air violent envoyé par une machine à vapeur et qui arrive par le fond de la cuve, produit un mouvement continu qui amène successivement toutes les molécules de l'huile et de l'acide en contact. Cette opération a pour but de blanchir l'huile. Au bout d'un certain temps, on interrompt le courant d'air et l'acide sulfurique en raison de sa pesanteur spécifique tombe au fond de l'*agitator*, entraînant avec elle toutes les impuretés. On laisse alors couler l'acide sulfurique qu'on reçoit dans des caisses en fer et qu'on renvoie à l'épuration; puis on fait arriver dans l'*agitator*, par la partie supérieure, une quantité d'eau considérable qui en raison également de sa pesanteur, tombe à son tour au fond de la cuve après avoir lavé, en la traversant, toute la masse d'huile. On mélange alors à l'huile une certaine quantité de soude caustique, destinée à absorber le surplus d'acide sulfurique qui pourrait y être resté mélangé, et enfin pour l'aérer, on l'envoie à l'aide d'une pompe mue par une machine de 80 chevaux-vapeur, au haut d'une construction d'où elle retombe en pluie, comme l'eau dans certains tuyaux d'arrosage munis d'un mouvement circulaire.

Il n'y a plus qu'à la mettre en barils et à l'expédier.

Une fabrique de barils dépend de la raffinerie. On en fait un grand nombre chaque jour; ils sont d'une contenance uniforme de quarante-neuf gallons. Cette différence avec la capacité généralement adoptée n'a pas d'inconvénient, la vente se faisant au poids.

Trois ouvriers suffisent pour le remplissage, les tuyaux de conduite par lesquels l'huile est amenée

étant munis d'un flotteur qui ferme le conduit dès que l'huile est arrivée à la bonde.

Par mesure de police, tous les tonneaux de pétrole sont peints en bleu. Ce travail s'effectue à la *Raffinerie impériale* avec une rapidité surprenante. On verse aussi avant le remplissage une demi-livre de glu dans chaque tonneau pour fermer les joints.

Le baril de pétrole brut vaut environ actuellement 4 $ 80, rendu à la distillerie. Epuré il vaut 5 $ 81. La *Raffinerie impériale* emploie 170 ouvriers, dont les salaires varient entre un dollar et demi et trois dollars par jour.

Les incendies fréquents sont une grande source de perte par les distilleries. L'avant-veille de ma visite un *still* a pris feu sans qu'on ait pu l'éteindre et on m'en montre les débris. La perte a été de plus de 25,000 $. Divers systèmes préventifs ont été essayés, mais sans succès. Cependant, tout dernièrement, diverses épreuves d'un nouveau moyen proposé ont réussi. Le moyen consisterait à faire arriver un jet d'acide carbonique sur le foyer de l'incendie.

A deux heures, je prends le train pour *Pittsburgh*. Le chemin de fer descend tout le long de la jolie vallée de l'*Alleghany*. Il passe à *Franklin*, ville de 5 à 6,000 âmes, au confluent du *French Creek* et de l'*Alleghany*, et tête de ligne importante, avec raffineries nombreuses; uis suivant les courbes de la rivière, très encaissées ntre des collines bien boisées, il passe à travers une rie de villages qui ont pris naissance avec l'exploita-

tion du pétrole, mais qui font tache au milieu de cette nature si verte, si riante, avec leurs petites constructions en planches, pour la plupart abandonnées. La vallée finit par s'élargir; on arrive au milieu d'un pays bien cultivé, puis, pendant plusieurs milles, on suit de nouveau les bords de la rivière qui sont couverts d'usines et de fabriques, enfin on arrive à *Pittsburgh*.

29 juillet. — *Pittsburgh*, une des villes manufacturières les plus importantes des États-Unis, est bâtie sur le delta formé par la réunion de la *Monongahela* et de l'*Alleghany*, constituant ainsi l'*Ohio*. L'aspect de la ville même, en raison du sombre manteau de fumée qui, presque toujours, l'enveloppe, est peu attrayant. *Pittsburg*, proprement dit, n'a guère que 100,000 habitants, mais avec *Alleghany City* qui n'en est séparée que par l'*Alleghany* et où habitent un grand nombre de personnes de la classe aisée, et *Birmingham City*, de l'autre côté de la *Monongahela* et centre d'industrie considérable, la population peut être évaluée à 200,000 âmes.

Conduit par le *major Frew*, qui s'est très aimablement proposé comme guide, je parcours la ville, puis je vais visiter les forges d'acier de *Park Bro. and C°*. Le fer employé dans ces forges est un fer magnétique venant des environs du lac *Champlain*. On y fait usage de 23 marteaux de différentes espèces et de 6 jeux de *laminoirs*, mus par des machines d'une force variant entre 200 et 800 chevaux-vapeur. Il y a dans cet établissement 300 ouvriers, dont les salaires varient de 2 à 12 et 15 $ par jour.

En sortant de là, nous nous rendons au bureau

major, pour prendre quelques renseignements sur les différentes usines, manufactures ou fabriques, que je devrai visiter; mais nous nous apercevons alors que c'est aujourd'hui samedi et que ce serait peine inutile de chercher à voir quoi que ce soit, tous les travaux se trouvant suspendus dès midi. C'est un contre-temps fâcheux; je dois être à *Chicago* le 31, pour y retrouver *M. Perry Belmont*, qui m'a demandé de se joindre à moi pour mon expédition dans le nord-ouest, et je suis, par suite, obligé de partir demain soir. Force m'est donc de renoncer à voir en détail quelques-unes de ces manufactures de glaces et de verres, quelques-uns de ces établissements où l'on travaille le fer, l'acier, le cuivre, etc., qui font la réputation de *Pittsburgh*, et je vais finir la journée à la campagne, chez *M. Frew*, à quelques milles de la ville. Son habitation est dans une situation charmante, et tout autour on rencontre de très jolies villas.

30 juillet. — *Pittsburgh*, le dimanche, quand la fumée produite par les usines, les fabriques, les manufactures, etc., s'est un peu dissipée, offre un aspect tout différent de son apparence ordinaire. Mais ce qui ne change pas, c'est l'état de malpropreté des rues; ceci est décidément un caractère distinctif de la majeure partie des cités américaines.

Faute de mieux, je recommence ma promenade dans la ville; ce qui me donne l'occasion de voir de près, le curieux agencement d'une de ces flotilles des barques qui font le transport du charbon jusqu'à Saint-Louis. Ces barques sont de 450 tonnes, elles ont une longueur moyenne de 130 pieds, et une largeur d'environ 24 pieds;

douze de ces barques sont amarrées à un petit vapeur de 150 tonneaux environ, qui fait l'office de remorqueur, tandis que deux autres sont amarrées de chaque côté, et que, en avant, dix sont placées sur cinq rangs, par deux de front, et sont ainsi poussées par ce même petit vapeur.

A six heures, je me mets en route pour *Chicago*. Le train suit les bords de l'*Ohio* sur lesquels s'élèvent des manufactures et des usines de tout genre pendant près d'un 1/2 mille; puis sortant de la ville, de chaque côté du fleuve, dans une vallée superbe, très riche, on aperçoit pendant près de 6 ou 7 milles une série de villas dont les jardins finissent à la rivière.

Au bout de 70 ou 80 milles, la voie ferrée sort de *Pennsylvanie* et entre dans l'*Ohio*. Le pays offre les traces d'une culture très avancée et semble d'une richesse extrême. Le grand fleuve qui avait été surnommé par nos pères la *Belle-Rivière* et la splendide nature qui lui sert de cadre, au coucher du soleil, forment un spectacle magique.

31 juillet. — Pendant la nuit, nous avons quitté la vallée de l'*Ohio;* sortant de l'État de ce nom après l'avoir traversé, nous sommes entrés dans l'*Indiana*, et à neuf heures et demie du matin nous arrivons à Chicago.

Le long voyage que j'ai effectué à travers les États-Unis m'a permis de relever un certain nombre de faits d'où il ressort, il me semble, que la prospérité comm

ciale, industrielle, on pourrait même dire minière, dont, tout en se plaignant de la crise qui se fait sentir depuis l'issue de la guerre de sécession, les Américains se vantent si souvent, est plus apparente que réelle. Je n'en veux pour preuve citer que le nombre considérable de manufactures, d'usines et de mines qui ont dû suspendre leurs travaux, ou qui n'occupent qu'un nombre d'ouvriers de beaucoup inférieur à celui qu'elles pourraient employer, ou qui ne sont en activité que durant un temps chaque année et la concurrence que se font les lignes ferrées pour le transport des marchandises et des voyageurs.

Au moment de la guerre, un nombre immense d'individus appelés à y prendre une part active, de producteurs sont devenus consommateurs, et cela a donné une impulsion exagérée à l'industrie et aux affaires. L'argent affluait et il s'est fait de grandes fortunes. Le champ alors a été ouvert à mille entreprises de toute nature où les capitalistes cherchaient l'emploi de leurs fonds, et c'est ainsi par exemple que des compagnies de chemins de fer ont surgi de tous côtés.

Mais bientôt est arrivé un moment où la produc a dépassé la consommation. Il en est résulté une s gnation très grande, d'où panique et désastres s nombre.

Aujourd'hui l'équilibre s'est un peu rétabli, mais il y a encore un grand nombre de manufactures, d'usines, de chemins de fer, etc., qui sont en quelque sorte sans emploi ; beaucoup de capitaux qui y ont été enfouis ne rapportent par suite aucun intérêt. Il en résulte que moyenne des fortunes a diminué. Mais par contre la

vie est aussi chère et nécessairement dans un temps relativement assez court, il faudra qu'il se produise une modification dans la manière de vivre des Américains.

La situation déjà assez tendue deviendra de jour en jour plus difficile. Les gens de la classe moyenne devront travailler pour vivre, les employés et les ouvriers des manufactures, des usines, des établissements métallurgiques, des sociétés financières, des chemins de fer mêmes, qui auront suspendu leur fonctionnement, devront chercher ailleurs des moyens d'existence. C'est forcément à l'agriculture qu'ils devront aller les demander et, le jour où cette révolution s'opérera, une ère nouvelle de prospérité s'ouvrira pour les États-Unis; c'est incontestable.

IX

DE CHICAGO A HANCOCK SUR LE LAC SUPÉRIEUR ET A PEMBINA

1er-10 AOUT.

Trois jours à Chicago. — Le Wisconsin. — Le Michigan. — Le lac Supérieur. — La région du cuivre et les mines d'Hécla et de Calumet. — Duluth et les dalles Saint-Louis. — Le Minnesota. — Navigation sur la rivière Rouge du Nord. — Le Dakota. — Pembina.

1er-3 août. — Le 1er août au matin, je suis rejoint par mon futur compagnon de voyage dans le Nord-Ouest, M. *Perry Belmont*, exact au rendez-vous ; et pendant trois jours, nous nous occupons de l'achat des choses qui lui sont indispensables pour notre expédition.

Le 1er août au soir, arrivent aussi avec leur suite le gouverneur général de Canada et lady *Dufferin*, se rendant dans la Colombie britannique. Une dépêche du capitaine *Ward* m'avait prévenu. Je passe la soirée avec eux et le lendemain matin je les conduis au chemin de fer, je leur souhaite bonne route et ils me donnent rendez-vous pour le mois de novembre à *Ottawa*.

J'ai retrouvé avec plaisir à *Chicago MM. Greenbaüm Blum* qui, comme lors de ma première visite, se

montrent pleins des prévenances les plus aimables. Invité à dîner par ces messieurs à un hôtel sur le lac, où l'an dernier au mois de novembre, j'avais déjà dîné, je vois un curieux exemple du caractère énergique et de l'esprit d'entreprise de certains Américains. Cet hôtel, qui alors était une simple construction en planches, aujourd'hui est un grand bâtiment de briques, pourvu d'un ascenseur, d'une salle de bal, etc., et habité par plus d'une centaine de personnes.

Le jour de mon départ, je vais visiter l'établissement de *M. Mac Cormick*, le plus grand constructeur de machines et d'instruments agricoles de la contrée. Cet établissement couvre une étendue considérable et quelques-uns des bâtiments sont très élevés. La superficie totale des différents étages est de 7 acres. Les constructions commencées en juillet 1872 avaient été achevées le 1er janvier 1873.

Au fort des travaux, 800 ouvriers peuvent être employés à la fois dans les ateliers. Nous sommes actuellement dans la saison morte, et il n'y a que peu de monde. Les salaires varient entre 65 cents par jour pour les enfants et 3 $ pour les meilleurs ouvriers. Un train amène le matin et remmène le soir tout le monde, l'usine se trouvant au nord de la ville, à 4 milles environ du centre.

Depuis quelques années la moyenne des machines et des instruments vendus a été de 15,000 par an. Il n'y en a qu'un petit nombre en magasin en ce moment; j'ai occasion toutefois de voir opérer devant moi une machine à botteler très curieuse dont j'avais vu le modèle à l'Exposition, mais pas en mouvement.

A deux heures, je lunchais, à droite de *M. Mac Cormick* qui occupait le haut bout d'une immense table à laquelle étaient assis tous ses employés, puis je prenais congé de lui et je rentrais à *Chicago*, d'où le soir, à neuf heures, nous partions, *Belmont* et moi, pour *Hancock* sur le *lac Supérieur*.

4 août. — Au jour, quand je m'éveille, nous nous trouvons dans le *Wisconsin*, dont la capitale *Madison*, que nous laissons à l'ouest, est située, dit-on, dans une contrée des plus pittoresques, sur les bords des lacs *Mendota* et *Monono*. Sa population est de 18 à 20,000 âmes.

Mais le pays que nous traversons ne présente pas un aspect aussi attrayant. On n'a sous les yeux que de vastes étendues de prairies ou de forêts; et parfois dans ces dernières on aperçoit de grands espaces qui ont été ravagés par l'incendie, allumé pour faciliter le défrichement.

Parfois aussi quelques cabanes en bois, servant d'abri à quelques *settlers* nouvellement établis et qui n'ont pu encore songer à se bâtir une demeure plus confortable, viennent donner une apparence de vie à ces immenses solitudes. Dans ces forêts, les sapins, les cèdres, les bouleaux, les trembles, mêlent leurs feuillages à ceux des chênes, des ormes, des frênes, des peupliers, des érables. Presque toutes les essences d'Europe sont représentées ici.

La contrée est plate généralement, mais de larges dépressions à peine sensibles viennent à chaque instant tracer la route des cours d'eau, l'emplacement des petits lacs, qu'on rencontre presque à chaque pas.

Durant la nuit, nous sommes passés à *Milwaukee* (95,000 habitants), la capitale industrielle et commerciale du *Wisconsin;* à l'heure du déjeuner nous arrivons à *Fort Howard* où nous nous arrêtons quelques instants et d'où nous avons la vue de *Green Bay* qui forme un port naturel sur le lac *Michigan.*

Puis nous reprenons notre route. La contrée garde son caractère monotone; toujours des grands bois dont quelques-uns ont été brûlés, et des prairies.

L'aspect ne change pas dans le *Michigan*, où nous pénétrons en quittant le *Wisconsin*, après avoir traversé la rivière *Menomonee*, à l'embouchure de laquelle se trouve un village de même nom, le centre d'un commerce de bois important.

Encore un court arrêt à *Escanawba*, une ville nouvelle qui a peut-être une douzaine d'années d'existence et qui est munie d'un excellent port sur le lac, et nous arrivons à *Negaunee*. Là je dis adieu au professeur *Franz Kupelwieser* de Leoben, un des commissaires de l'Autriche à l'Exposition de *Philadelphie*, avec lequel j'ai lié connaissance et qui se rend aux mines de fer de [redacted]*quette* pour les visiter. Nous changeons de train, *Belmont* et moi, et, à six heures, nous descendons à l'*Anse* sur les bords du *lac Supérieur*.

Dans les soixante-dix ou quatre-vingts derniers milles, la constitution physique du pays s'est modifiée, le sol est devenu accidenté. Depuis *Negaunee* nous sommes entrés dans la région des mines de fer; le minerai s'y rencontre partout à fleur de terre et dans des proportions vraiment prodigieuses. Malheureusement je suis pressé par le temps et, obligé de choisir entre un

visite aux mines de fer qui sont situées dans le voisinage ou une visite aux mines de cuivre qui se trouvent un peu plus loin, j'ai fini par me décider pour celles-ci.

A l'*Anse* un petit steamer attend les passagers; nos légers bagages embarqués, nous ne tardons pas à nous trouver naviguant à toute vapeur sur le *lac Supérieur*, le plus occidental et le plus vaste des cinq grands lacs de l'Amérique du Nord. Il a environ 380 milles dans sa plus grande longueur et 160 dans sa plus grande largeur; il couvre une superficie d'environ 45,000 milles carrés. Il reçoit les eaux de plus de cent rivières.

La soirée est superbe et nous aspirons avec délices la fraîche brise qui vient nous faire oublier la chaleur et la poussière dont nous avons eu tant à souffrir pendant ces vingt heures passées en chemin de fer. Mais, l'heure s'avançant, nous sommes bientôt obligés de prendre nos manteaux. C'est que les eaux du lac sont très froides; il est rare que, même près du rivage, elles atteignent une température de plus de 5 à 6° au-dessus du zéro du thermomètre centigrade, c'est-à-dire de 41° ou 43° F. Il est presque impossible de s'y baigner et souvent jusqu'au mois de juillet on y voit encore, dernières traces des froids de l'hiver, de grandes banquises qui parfois ont 15 et 16 pieds de hauteur et qui flottent à la dérive.

Un magnifique clair de lune nous éclaire et, vers neuf heures du soir, nous arrivons à *Portage Entry*. Nous pénétrons dans le chenal permettant aux bateaux à vapeur de parcourir la rivière qui fait communiquer le *Portage Lake* avec le *lac Supérieur* et, vers neuf heures et demie, nous débarquons à *Houghton*.

5 août. — *Houghton* est une petite ville de 2,000 âmes, bâtie sur le flanc d'une colline; du rivage, elle produit un effet assez coquet; c'est le centre du commerce de toute la région environnante, si riche en cuivre. De l'autre côté de *Portage River*, et réunie à *Houghton* par un pont, se trouve une autre petite ville, *Hancock*, dont la population peut être aussi d'environ 2,000 habitants et qui, pour ainsi dire, ne fait qu'une avec *Houghton*.

Je suis porteur d'une lettre de *M. Agassiz*, le fils de l'illustre savant suisse venu jadis s'établir en Amérique. Je l'ai rencontré à *Newport;* il occupe une haute situation dans le monde savant de la *Nouvelle-Angleterre* et il est président des mines de l'*Hécla* et de *Calumet*. A huit heures du matin je me mets en route pour aller visiter ces mines, les plus productives de ce district où l'on trouve encore les mines de *Quincy*, de *Franklin*, d'*Osceola*, d'*Atlantic*, etc. Elles sont à 15 milles de *Hancock* et je m'y rends en chemin de fer.

La région du cuivre sur la rive sud du *lac Supérieur* a une longueur de 130 milles environ et une largeur moyenne de 3 ou 4 milles. On peut y rattacher l'*Ile Royale*, qui n'est encore que peu exploitée, — elle ne l'est qu'en deux points seulement, — et qui a une longueur de 50 milles environ et une largeur moyenne de 6 à 7 milles. La chaîne de collines où se trouve le cuivre, court du nord-est au sud-ouest; elle est peu élevée et formée de rochers appartenant au terrain huronien supérieur, une des subdivisions des terrains paléozoïques et qui correspond au terrain cambrien.

On rencontre le cuivre à l'état natif, dans ce qu

appelle ici les *fissures veins*, en blocs erratiques d'un poids souvent considérable et pesant jusqu'à 50 et 100 tonnes. On a même trouvé un de ces blocs dont le poids a été estimé à 500 tonnes. L'exploitation de ces *fissures veins* est très coûteuse. Aussi préfère-t-on généralement celle du minerai qu'on rencontre dans des conglomérats intercalés avec des grès en filons, dans des couches de *trapp*. Le cuivre y est en quantités variables, parfois en véritable poussière; parfois aussi la roche en contient jusqu'à 60 et 65 p. 100. C'est ce minerai qu'on exploite dans les mines de l'*Hécla* et de *Calumet*.

Le superintendant *M. Jos. N. Wright*, sur la présentation de ma lettre d'introduction, s'empresse de nous confier à un des capitaines de la mine de *Calumet* qu'il charge de nous la faire visiter en détail.

Les deux mines d'*Hécla* et de *Calumet* sont juxtaposées; elles appartenaient à l'origine à deux compagnies différentes qui, depuis, ont opéré leur fusion. Elles sont absolument semblables et sont sous la même direction. La comptabilité, pour plus de facilité, a seulement été maintenue divisée.

Dans la mine de *Calumet* il a été ouvert seize étages de galeries, mesurant en tout environ 1 mille de longueur. La galerie la plus basse est à une profondeur d'environ 1,500 pieds. Le rendement du minerai a été s'accroissant à mesure qu'on est descendu. Il y a deux ans encore il n'était que de 4 p. 100, actuellement il est de 5 1/4 p. 100. La largeur du filon varie entre 8 et [illegible] pieds; il est incliné de 30 à 32° sur l'horizon. Le [illegible]*ing wall*, du *trapp*, est soutenu par de solides étais.

La production moyenne pour les deux mines de l'*Hécla* et du *Calumet* est de 980 tonnes de minerai par jour.

Pour hisser le minerai, pour les pompes d'épuisement, etc., on se sert de machines à vapeur comme force motrice. Il y a, en outre, une machine à air comprimé pour les six forets employés quand la roche est trop dure. Les deux mines occupent ensemble environ 800 mineurs. Ils sont payés à tant le pied. La durée du travail est de huit heures par jour. Ces ouvriers, qui gagnent de 50 à 60 $ par mois, appartiennent à presque toutes les nationalités : il y a des Anglais, des Écossais, des Irlandais, des Gallois, des Suédois, des Norvégiens, des Finlandais, quelques Danois et des Français, mais ceux-ci en très petit nombre.

Notre visite dans la mine nous a pris près de trois heures; quand nous en sortons, sous la conduite de *M. Duncan*, le sous-directeur, nous allons donner un coup d'œil au *Stamping mill*, ou moulin à brocards, où s'effectue le concassage du minerai. Ce *Stamping mill* se trouve à 5 milles de distance, sur les bords du *Lac Torche* qui communique avec le *lac du Portage*. Nous faisons 4 milles en chemin de fer sur une ligne appartenant à la compagnie, et le dernier mille sur un chemin en plan incliné qui est aussi sa propriété.

Au moulin, il y a sept pilons dont six sont toujours en mouvement. Chacun de ces pilons pèse 3 tonnes, mais par une détente à vapeur, on les fait tomber avec une force égale à 25 tonnes. Ils sont munis de sabots en fer qu'on est obligé, en raison de l'usure, de changer tous les huit jours. On a essayé de les remplacer par des sabots en acier, mais qui n'ont pas donné de ré[illegible]

tat satisfaisant. Chaque pilon peut concasser 130 tonnes de minerai par jour. Le minerai est amené dans des petits chariots qu'on fait courir sur des rails et il est jeté avec des pelles sous les pilons, sous lesquels on fait arriver un courant d'eau assez fort qui entraîne le minerai pulvérisé dans des machines à laver, ayant une certaine analogie avec celles que j'ai vues durant mon voyage dans l'Ouest. Le métal, en vertu de son poids spécifique, tombe au fond. Il est presque pur et ne contient que 16 p. 100 de matières étrangères dont on le débarrasse par le raffinage qui s'effectue dans un établissement spécial situé à *Hancock* et que je visiterai demain. On l'y transporte à l'aide de barques qui font le service entre la raffinerie et le *Stamping mill.*

Cent trente ouvriers sont employés dans le *Stamping mill;* ils reçoivent en moyenne 40 $ par mois; les enfants sont payés de 18 à 30 $ par mois.

Il y a en tout 2,500 individus employés par la compagnie qui, en dehors de ses mines, possède une étendue considérable de bois, dont une partie est chaque année exploitée pour le service des mines.

Des maisons ont été construites pour les ouvriers et leur sont louées à un taux modéré. Il y a deux écoles, l'une au *Stamping mill,* l'autre à *Calumet.* Celle-ci compte 1,200 élèves. Il s'est en effet, autour des mines, sur des terrains appartenant à la compagnie, bâti une ville de peut-être 7 à 8,000 âmes aujourd'hui, et dont les habitants vivent de diverses industries et de commerce.

6 août. — A neuf heures du matin, ainsi que cela était convenu, nous nous acheminons, guidés par *Cooper*, vers les *Smelting works*, où s'achève le tra-

vail opéré sur le cuivre dont nous avons vu faire hier l'extraction; on y emploie 110 ouvriers.

L'établissement renferme actuellement sept fourneaux; on travaille à la construction d'un huitième. Comme combustible, c'est le charbon bitumineux qu'en raison de son bon marché on utilise.

La flamme et la chaleur passent sur le minerai, auquel on ajoute des pierres de chaux pour activer la fusion, en quantités variables suivant le minerai et que l'expérience détermine, et du charbon de bois pour amener la désoxydation. On emploie pour ce dernier usage environ une corde de bois par jour.

Les fours sont chargés tous les jours et ils brûlent pendant environ dix heures. Le métal en fusion est versé dans des moules de dimensions déterminées. Les scories sont versées dans des fourneaux à réverbère qui peuvent en contenir environ vingt tonnes et grâce auxquels on peut obtenir encore de ces résidus, de 8 à 12 p. 100 de cuivre. Il y a trois de ces fourneaux, mais il n'y en a jamais plus d'un marchant.

Les briques réfractaires qui garnissent les fours doivent être changées tous les trois mois en moyenne.

La raffinerie a produit l'an dernier 14,000 tonnes de cuivre. Ce cuivre contient encore environ de 0,20 à 0,25, p. 100 d'oxygène c'est-à-dire que, sur 1,000 livres de cuivre, il peut y avoir à peu près 2 livres d'oxygène. *M. Cooper*, il y a deux ans, a trouvé un procédé qui permet de se débarrasser pour un prix minime de cette quantité très faible d'oxygène et il obtient un cuivre qui a toutes les apparences de ce cuivre natif qu'on trouve en grandes masses, ainsi que je l'ai dit

dans ce qu'on appelle ici les *fissures veins*. Il m'en a donné un échantillon, mais n'a pas eu occasion jusqu'à ce jour d'en produire en quantités, son temps et ses soins se trouvant absorbés par les demandes du commerce pour le cuivre ordinaire.

Les mines de cuivre du *lac Supérieur* fournissent actuellement environ le huitième de la consommation du monde entier, et cela semble singulier quand on songe au peu de temps qui s'est écoulé depuis qu'on a réellement commencé à les exploiter.

Ces mines paraissent avoir, d'ailleurs, été connues depuis une époque très reculée. J'ai vu des armes en cuivre, — entre autres un fer de lance avec des ornements, — qui ont été trouvées mêlées à des ossements dans d'anciens tombeaux. On m'a montré également des outils en pierre ramassés à côté de puits, profonds de deux ou trois cents pieds, qu'on rencontre près des différentes mines, surtout dans l'*île Royale*, et avec lesquels très certainement les premiers habitants ont dû travailler les blocs de cuivre natif qu'il trouvaient dans le pays; on a aussi constaté sur quelques-uns des blocs erratiques dispersés à la surface du sol des traces de martelage.

D'autre part, il semble douteux que les Indiens actuels aient jamais atteint un degré de civilisation qui pût leur permettre d'utiliser le cuivre. Ne doit-on pas conclure de là qu'il a dû y avoir, à une époque reculée, dans ces régions, une nation puissante et civilisée comme celle dont l'existence jadis dans le Mexique paraît démontrée (1)?

(1) Il existe en divers points des États-Unis, ainsi que j'ai

A dix heures du soir nous nous embarquons sur le steamer *Manistee* pour *Duluth*. La nuit est magnifique et une lune brillante nous éclaire. Nous sortons sans encombre du chenal.

---

7 août. — A cinq heures du matin nous nous arrêtons à *Ontonagon*, nous passons ensuite successivement à *Ashland* et à *Bayfield*, avec un port vaste et très sûr, et nous traversons le groupe des îles des *Douze-Apôtres*, au nombre d'une trentaine et dont les bords formés de rochers de grès et d'un terrain argileux, sont découpés de mille façons bizarres. Comme toute la contrée environnante, elles sont couvertes de forêts épaisses. Cette immense étendue d'eau verte et claire comme de l'eau de source, entourée de cette végétation puissante, a un aspect sauvage et grandiose vraiment saisissant. Au coucher du soleil le spectacle devient sublime. L'eau transparente est devenue si calme que les nuances rouges et pourpres de l'horizon s'y reflètent avec une justesse de tons inouïe ; il semble qu'on assiste à l'embrasement de l'univers. C'est avec un vif désappointe-

eu occasion déjà de le signaler, des larges pierres où sont gravées des inscriptions qu'on n'a pu déchiffrer jusqu'ici. Je tiens d'un professeur du collège de Winnipeg, qu'une de ces pierres a été aperçue par son père dans le lac Huron, à une certaine profondeur ; malheureusement la position n'en a pas été relevée. Peut-être existe-t-il quelque corrélation entre le peuple qui semble avoir utilisé le cuivre des environs du lac Supérieur et celui à qui l'on doit ces inscriptions, et dont la disparition pourrait, d'après l'inscription aperçue au fond du lac Huron, être attribuée à quelque grand cataclysme qui aurait transformé la surface du globe dans cette région et détruit les habitants. *(Note de l'auteur.)*

ment que je vois peu à peu disparaître les dernières lueurs de l'astre du jour expirant.

8 août. — A deux heures du matin débarqué à *Duluth.* — En 1869, il n'existait là que quelques misérables cabanes; aujourd'hui c'est une petite ville riche, commerçante, assez bien bâtie, avec 4,000 habitants, la tête de deux chemins de fer, l'un descendant à *Saint-Paul*, l'autre se dirigeant vers le *Far West.* Le port, défendu par une jetée de construction toute récente, fait un commerce assez considérable.

Nous sommes entrés dans le *Minnesota*, où c'est depuis vingt-cinq ans à peine que les immigrants ont commencé à s'établir d'une façon sérieuse. Il a pris en ce court espace de temps un accroissement prodigieux dont un chiffre pourra donner l'idée. En 1850, le chiffre de la population était de 5,350 individus ; d'après le recensement de 1870, la population alors s'élevait à 435,511 habitants. — La capitale, *Saint-Paul*, située sur le *Mississippi* au point où il devient navigable, compte de 20 à 25,000 âmes.

Après deux heures d'attente environ, nous prenons le chemin de fer du *Great Northern Pacific*, dont le parcours pendant 25 à 30 milles se confond avec celui du *Lake Superior et Mississippi Railroad*, et nous suivons durant une partie du trajet, la rivière *Saint-Louis* qui vient à *Duluth* se jeter dans le *lac Supérieur.* C'est là que du train même on voit ce qu'on appelle les *Dalles de Saint-Louis*, une des plus magnifiques choses qu'il soit possible de contempler. Pendant plus de 4 milles, le cours de la rivière n'est qu'une succession de sauts et de rapides ; les eaux coulent entre deux murailles qui à

certains endroits sont presque verticales; elles se sont tracé une route au milieu des schistes ardoisiers qui leur barraient le passage, en les découpant de mille façons diverses; teintées de jaune, quand elles arrivent bouillonnant à ces ressauts elles forment une écume laiteuse et blanchâtre qui contraste puissamment avec leur riche couleur ambrée; les hauteurs, tout autour, sont couvertes d'arbres verts aux troncs brisés et raboteux et cette rude végétation forme bien le cadre qui convient à un pareil tableau, qui, je le répète, est de toute magnificence surtout éclairé, comme je l'ai vu, par les rayons du soleil levant.

Quittant les bords de la rivière *Saint-Louis*, la voie ferrée se dirige vers l'Ouest. Pendant quelque temps, le pays que nous parcourons est assez boisé. A *Brainerd*, nous traversons le *Mississippi*. Ce n'est plus le grand fleuve que j'ai vu à *Saint-Louis*, à *Cairo*, à la *Nouvelle-Orléans;* cette fois, le chemin de fer le traverse sur un petit pont de bois et nous entrons dans la région des *Rolling Prairies*, qui constitue au moins une moitié de l'État. Le sol, légèrement sablonneux, est d'une fertilité très grande; la contrée est parsemée de nappes d'eau claires et limpides, dont quelques-unes ne sont, à vrai dire, que de petits étangs de quelques milles de tour, tandis que d'autres sont de véritables lacs de 60 ou 80 milles de circonférence; elle est arrosée par un grand nombre de rivières qui sont presque toutes navigables; tous ces lacs et ces rivières sont bordés le plus souvent de bois de belle apparence et peuplés de canards et d'oiseaux d'eau de toutes les espèces, ainsi que des poissons les plus variés en grande abon-

dance. Nous apercevons sur notre route quelques Indiens *Chippeways* et quelques rares *settlements*, mais dans cette vaste étendue de pays, on fait souvent 25 et 30 milles sans apercevoir la moindre trace d'être humain le long de la voie ferrée.

Bientôt nous arrivons à la région dite *Coteau du Grand-Bois*, nous passons à *Détroit* et nous atteignons *Glyndon*. Là, quittant la grande ligne du *North Pacific*, qui actuellement s'arrête à *Bismarck*, sur le *Missouri*, dans le territoire de *Dakota*, nous prenons le chemin de fer de *Saint-Paul Pacific* qui doit aller un jour rejoindre la ligne canadienne du Pacifique, mais qui s'arrête présentement à *Fischer Landing* sur le *Red Lake River*, où nous trouvons le vapeur qui doit nous conduire à *Fort Garry*, dans le *Manitoba*.

Il est huit heures du soir et ce n'est qu'à quatre heures du matin que nous devons lever l'ancre; j'ai donc amplement le temps d'examiner le curieux bateau qui va nous transporter. Il est à fond plat et son tirant d'eau est des plus minimes. Il a trois étages : le premier au ras de l'eau sert au transport des marchandises, des bestiaux, des bagages et c'est là que se trouve la machine; au deuxième sont les cabines et la salle commune où l'on mange; une petite galerie règne tout autour; enfin au troisième se trouve la cabine du pilote. Il n'y a qu'une seule roue qui est placée à l'arrière et qui a la même largeur que le bateau lui-même.

Malheureusement des moustiques par milliers nous ont assailli dès notre embarquement et en dépit des moustiquaires, dont chacun est pourvu, ces insectes nous font souffrir tous cruellement.

9 août. — A quatre heures du matin, le bateau se met en marche; nous descendons le *Red Lake River* qui court de l'est à l'ouest, mais avec tant de tours et de détours que nous faisons environ 45 milles avant d'arriver au point où le *Red Lake River* tombe dans le *Red River of the North*, bien que, entre cet endroit et notre point de départ il n'y ait pas plus d'une quinzaine de milles à vol d'oiseau. Le cours de la rivière est très étroit et nous descendons avec une sage lenteur; de chaque côté, une lisière de bois dont la largeur varie entre 1 mille et 4 ou 5 milles, nous dérobe la vue des *Rolling Prairies* qui nous environnent. Des halbrans, des sarcelles, des bécassines, se lèvent effrayées du milieu des herbes.

Au *Grand Fork landing*, nous entrons dans le *Red River of the North* et nous nous arrêtons sur la rive gauche en un petit endroit, où l'on ne voit que quelques rares cabanes en bois et où le principal édifice est un dépôt de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*. Nous nous trouvons dans le *Dakota* qui, il y a une quinzaine d'années, a été constitué en territoire, mais n'est encore que peu habité, sauf par des Indiens. La capitale est *Yankton* avec 12 ou 1,500 habitants; cette ville est située sur le *Missouri*, sur la frontière du *Nebraska* et du *Dakota*.

Le cours de la *rivière Rouge du Nord* qui fait la limite entre le *Dakota* et le *Minnesota* a une grande analogie avec celui de la *rivière du Lac Rouge;* il est toutefois un peu plus large. Mais le paysage est des plus monotones et la chaleur qui est suffocante ne contribua pas à rendre le voyage agréable. Vers huit

heures du soir, l'orage qui menaçait durant les dernières heures de la journée, éclate avec une telle violence que pendant une demi-heure nous sommes obligés de stopper. C'est un de ces orages comme l'on n'en voit guère que dans certaines parties de l'Amérique du Nord; il dure presque toute la nuit.

10 août. — A cinq heures du matin la pluie a cessé, mais la température a brusquement baissé, et si nous sommes débarrassés des moustiques, en revanche nous sommes obligés de nous envelopper frileusement dans nos manteaux.

Sur les deux rives les arbres deviennent plus rares; parfois ils disparaissent absolument et sous nos yeux se déroulent alors d'immenses étendues de prairies qui, éclairées par un jour gris et blafard, n'ont rien d'attrayant.

Vers quatre heures nous arrivons à *Pembina*, le dernier établissement des États-Unis, qui ont là un fort, ou plutôt un poste défendu par une cinquantaine d'hommes et armé d'une vieille pièce de douze de campagne et d'une petite pièce de quatre.

Après un court arrêt à *Pembina*, nous reprenons notre marche et nous ne tardons pas à entrer dans les possessions anglaises.

QUATRIÈME PARTIE

DEUXIÈME SÉJOUR AU CANADA

I

LE MANITOBA

10 AOUT — 7 SEPTEMBRE

Arrivée au Fort Garry. — La ville de Winnipeg. — Quelques mots sur la Compagnie de la Baie d'Hudson. — Les Indiens du nord-ouest. — Le collège protestant de Winnipeg. — Notes météorologiques. — Les métis. — Le pénitencier du Stone Fort. — Départ pour l'intérieur. — Un chef Chippeway. — Épisodes de chasse. — Les monts Pembina. — Établissements Menonnites. — Égarés dans les marais. — Nous soupons grâce à mon lasso. — Retour à Winnipeg. — Deux recettes de remèdes indiens. — Départ pour le lac Manitoba. — La mission Saint-Laurent. — Les train dogs. — Du chiffre restreint de la population aborigène. — Le ac Manitoba. — Oak Point. — Journée fatigante. — Arrivée au Stone Fort. — Quelques détails relatifs au Manitoba.

10 août. — A la nuit et peu de temps après avoir quitté *Pembina*, nous arrivons à *West Lynne ;* c'est le premier établissement canadien qui se trouve sur le *Red River of the north ;* puis, nous, nous arrêtons quelques instants à *Emerson* et chacun regagne sa cabine, avec la promesse consolante de pouvoir débarquer demain, vers dix heures du matin, à *Fort Garry*, le terme de notre voyage.

11 août. — De bonne heure je vais rejoindre le pilote ; les bords de la rivière offrent déjà des traces de culture,

et, de loin en loin, on aperçoit des *settlements*. Le sol paraît excellent.

A dix heures et demie nous arrivons à *Fort Garry*, situé à l'embouchure de l'*Assiniboine* et à une portée de fusil de la ville de *Winnipeg*. Notre débarquement et celui de nos quelques colis opérés, nous nous rendons à la petite auberge, décorée du nom d'hôtel, qui m'a été recommandée.

J'ai fait à *Ottawa* la connaissance du lieutenant-gouverneur de la province, *M. Morris*, et, deux heures après mon arrivée, je me rends au Fort qui lui sert de résidence, pour lui faire ma visite. J'apprends là que malheureusement depuis quinze jours déjà, il est parti pour l'Ouest afin de conclure un traité avec les Indiens de cette région (1). Mais j'ai la bonne fortune de trouver une de ses filles que j'ai aussi connue à Ottawa et qui veut bien me présenter à sa mère. *Mrs. Morris* m'accueille de la façon la plus aimable, m'invite à venir passer la soirée chez elle et à lui amener mon compagnon *Belmont*. Puis accompagné du secrétaire du lieutenant gouverneur, *M. Becher*, qui s'est gracieusement offert pour me guider aux divers endroits où j'ai affaire, je procède aux préparatifs pour notre voyage dans l'Intérieur.

(1) C'est grâce à l'influence des missionnaires, à la stricte observation des traités conclus avec les Indiens, au bon choix des agents en contact avec eux, à l'équité avec laquelle justice leur est rendue quand l'occasion s'en présente et à la défense absolue de leur vendre des liqueurs, que le Dominion of Canada a pu éviter les guerres incessantes que les États-Unis ont à soutenir contre les premiers occupants du sol.

(*Note de l'auteur.*)

Le docteur *R****, de *Québec*, m'avait donné une lettre pour son beau-frère le sénateur *Mackay*, qui jouit d'une grande autorité auprès des Indiens et qui devait m'aider à trouver les chariots et les chevaux nécessaires. Mais *M. Mackay* accompagne le lieutenant-gouverneur. Après une courte conversation avec *Mrs. Mackay*, celle-ci appelle le chef de culture de son mari; cet homme me promet d'organiser mon petit convoi; il me prévient seulement que cela prendra quelques jours, tous les chariots qu'on utilise généralement en pareil cas dans le pays étant partis avec l'expédition de *M. Morris* et l'époque de la moisson qui est arrivée rendant difficile la tâche d'en trouver d'autres.

En raison du prix des transports et sachant qu'aux magasins de la *Compagnie de la Baie d'Hudson* je pourrais me fournir de tout ce qui me serait nécessaire, je n'ai pas voulu apporter avec moi mes objets de campement. En rentrant de *Deer Lodge*, la résidence de *M. Mackay*, je me rends donc à ces magasins et j'y fais choix des divers objets et des vivres que nous devrons emporter. Puis je regagne avec *Belmont* notre hôtel où, tandis que nous dînions, je reçois la visite du *père Lacombe*, dont j'ai fait la connaissance à *Montréal* et que je n'avais pas trouvé à la mission quand, dans la journée, j'y étais passé. Le *père Lacombe* m'ayant, après quelques minutes d'entretien, invité à dîner pour dimanche, me quitte, et nous allons, *Belmont* et moi, finir la soirée au *Fort Garry*, chez *Mrs. Morris*, où nous trouvons une réunion des plus animées et des plus gaies.

12 août. — A *Winnipeg*, en 1870, il n'y avait guère

qu'une vingtaine de maisons et de 3 à 400 habitants. Depuis, cette ville a, comme toute la province, pris un développement considérable ; elle compte maintenant plus de 6,000 âmes ; et de l'autre côté de la *Rivière Rouge*, *Saint-Boniface*, qu'on pourrait à juste titre considérer comme un faubourg, en compte plus de 1,500.

L'élément catholique n'est pas représenté à *Winnipeg* par plus de 400 individus, mais dans l'État il présente un chiffre considérable.

Je parcours la ville dans la matinée ; il est curieux de constater combien, en dépit de sa création de date toute récente, l'œuvre de la civilisation y est avancée. Après avoir dîné au *Fort Garry*, nous allons nous informer, *Belmont* et moi, à *Deer Lodge*, du résultat des efforts de *Macdonald* pour nous trouver les moyens de transport nécessaires. Rien ne sera prêt avant mercredi au plus tôt.

J'ai dit qu'hier j'étais allé aux magasins de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, acheter les objets de campement et les vivres que nous devrons emporter avec nous ; quelques mots sur cette compagnie, trouvent ici naturellement leur place.

Jusqu'au *traité de Versailles*, tout le commerce des fourrures dans le nord-ouest était demeuré entre les mains des Français dont quelques-uns, hardis coureurs des bois, étaient venus établir des postes jusque sur le *lac des Bois*, le *lac Manitoba*, les rivières *Assiniboine* et de la *Saskatchewan*. Quelques années après le traité, des marchands anglais formèrent la compagnie connue sous

le nom de *North West Company* qui marcha sur les traces de nos compatriotes et poussa jusqu'au Pacifique. Cette compagnie n'avait obtenu ni concession de territoire, ni priviléges d'aucune sorte. Bientôt une lutte violente s'éleva entre elle et la *Compagnie de la Baie d'Hudson* qui, fondée en 1670 par une charte de *Charles II*, avait été investie d'un pouvoir absolu, avec le monopole du commerce sur les terres, mers et fleuves dépendant du bassin de la *mer d'Hudson*. Mais, avant 1774, cette compagnie n'avait eu qu'un nombre de postes très restreint à l'ouest, au delà du 102° degré de longitude. La rivalité entre les deux compagnies amena des conflits parfois sanglants qui ne cessèrent qu'en 1821, lors de leur fusion en une seule. Enfin, en 1869, les possessions et les priviléges de la *Compagnie de la Baie d'Hudson* firent retour à la colonie contre une somme très forte qui fut payée comme indemnité pour le territoire rétrocédé et l'abolition du monopole du commerce. La compagnie, en outre, se réserva ses anciens forts et ses postes avec des terres considérables autour, ainsi que des lots de terrains importants dans chaque township. Depuis le nouvel état de choses, la compagnie fait des bénéfices sérieux, par suite de la vente des terrains dont elle a conservé la possession, et, quant au commerce dans l'intérieur, pour les fourrures et les objets de toute nature, elle en a gardé le monopole, de fait sinon de droit, elle seule se trouvant avoir à sa disposition les postes et l'organisation nécessaires.

---

13 août. — Dîné à la mission avec les *pères Lacombe*,

Beaudin et *Allard*. — Naturellement le repas est des plus frugals, mais il est plein d'entrain et j'apprends une foule de détails intéressants sur les Indiens *Crees*, *Saulteux*, *Apaches*, *Sioux*, *Pieds noirs*, *Assiniboines*, etc. — Tous croient à un être suprême et à des génies secondaires bons ou mauvais, à une récompense ou à une punition après la mort. Il sont crédules et ont la foi la plus grande dans la puissance de leurs sorciers. Ils maltraitent rarement les missionnaires, mais ceux-là seuls qui vivent dans les prairies en tribus nombreuses peuvent être convertis; hardis, audacieux, effrontés, ils demeurent en grands camps, ne vivant que de chasse, surtout de celle de buffalo; ils logent sous des tentes en peaux, et sont souvent en guerre avec leurs voisins. Les Indiens des bois, au contraire, vivent isolés, parfois par deux ou trois familles ensemble, mais pas davantage, parce qu'en plus grand nombre ils ne trouveraient plus assez de chasse ou de pêche pour subvenir à leurs besoins. Moins fiers que les sauvages des grandes plaines, il est bon souvent de se défier d'eux; par leur genre de vie même, ils échappent à l'influence des missionnaires.

Chaque tribu a en quelque sorte sa langue propre et régulière; mais dans toutes ces langues il y a ce caractère général, c'est que toujours on peut, sous la forme d'un seul mot, réunir un grand nombre d'idées. Beaucoup de ces idiomes ont entre eux de l'analogie et dans certains cas ils semblent n'être que des dialectes différents, mais ayant une origine commune.

Le *père Lacombe*, qui a passé vingt-sept ans sur la *Saskatchewan*, a publié un curieux dictionnaire de la

langue des *Crees*, et il veut bien m'en donner un exemplaire qui pourra m'être d'un grand secours. Il a publié également un recueil de prières et un catéchisme imprimé dans le même idiome, avec des caractères syllabiques. Ce missionnaire est un homme des plus remarquables d'ailleurs; il est très aimé des sauvages de toute cette région du *Far West*, et son influence sur eux est très grande. Ils l'ont nommé *Kamigo-Atchâkwet*, c'est-à-dire *celui qui a l'âme belle;* c'est le plus glorieux éloge que l'on puisse faire de lui.

Après le dîner, je vais faire une visite à l'archevêque *Mgr. Taché*, le frère du sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, que j'ai connu à *Ottawa*. *Mgr. Taché* a la bonté de m'accueillir de la manière la plus affectueuse et la plus cordiale. Sa Grandeur a été l'organisateur des missions du Nord-Ouest et des confins de l'océan Glacial; la haute situation qu'il occupe comme premier métropolitain de la province de *Saint-Boniface*, est un témoignage éclatant des services qu'il a rendus.

---

14 août. — Les écoles primaires de *Winnipeg* étant fermées en raison des vacances, je n'ai pas occasion de les visiter; elles ne sont, d'ailleurs, établies que depuis peu. C'est l'Assemblée législative de 1871 qui a organisé l'instruction publique dans la province; elle est placée sous le contrôle d'un conseil provincial et de deux inspecteurs, l'un catholique, l'autre protestant. Une somme annuelle de 6,000 $ a été, dès 1871, attribuée aux écoles qui sont à peu près en nombre égal, catholiques et protestantes.

M. Becher m'ayant offert de me mener voir le collège protestant dont les vacances ne sont pas commencées, j'accepte sa proposition.

Ce collège est remarquablement installé, eu égard toujours au court espace de temps qui s'est écoulé depuis que la ville de *Winnipeg* a pris du développement; on y compte seulement 70 élèves, dont 60 sont des internes; mais c'est à l'impossibilité où, faute de place, l'on serait de recevoir une plus grande quantité de pensionnaires qu'il faut attribuer leur petit nombre.

L'instruction est donnée par huit professeurs. Les études classiques et scientifiques sont très développées. Les jeunes gens suivent les cours plus longtemps qu'on ne le fait généralement dans le reste des possessions anglaises du Canada, et surtout aux États-Unis. Il y a, en dehors des élèves des cours de lettres et de sciences, un certain nombre d'étudiants en théologie.

Un observatoire est attaché à l'établissement. Le professeur qui en a la direction me donne quelques renseignements qui ne sont pas sans intérêt. Ainsi, ici, le minimum de température observé durant l'année qui vient de s'écouler, a été, me dit-il, de — 43° F. et la hauteur de pluie tombée pendant la même période, de 33 pouces. La couche de neige pendant l'hiver, ne dépasse jamais plus de 1 pied 1/2 à 2 pieds. Il en résulte que la gelée pénètre profondément.

Ce dernier fait, j'ai pu le constater par moi-même. J'ai vu hier dans une tranchée qui parcourt la grande rue de *Winnipeg* dans toute sa longueur et que l'on vient d'ouvrir, la terre à 6 pieds de profondeur, si fortement gelée que le pic avait peine à y mordre. D'où cette con-

clusion semble devoir exposer que, dans cette région, le sol à cette profondeur, ne dégèle jamais; et ce serait là, sans doute, ce qui entretiendrait cette humidité constante à laquelle il semble qu'il faille attribuer l'étonnante fertilité de cette terre; où le blé semé en juin est récolté au mois d'août et dont la production moyenne est de près de 40 bushels à l'acre.

Je dois ajouter que j'ai tout lieu de croire à l'exactitude des observations relatives à la quantité d'eau tombée dans le courant de 1875. Cependant cette année 1876, qui est loin d'être exceptionnelle sous le rapport de la sécheresse, le pluviomètre n'indiquait, au 1er août, que 19 pouces comme hauteur de l'eau tombée depuis le 1er janvier et la saison des froids, pendant laquelle il n'y a pas de pluies, commence vers le milieu d'octobre.

Cette visite au collège terminée, je vais avec *Belmont* faire mes adieux à *Mrs. Morris*, qui, sous peu de jours, doit aller s'établir, pour deux ou trois semaines, dans un des postes de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, sur le *lac Manitoba* et que, sans doute, nous ne retrouverons plus au *Fort Garry* quand nous y repasserons. En sortant nous faisons nos derniers arrangements avec l'un des métis qui nous accompagneront dans l'intérieur et nous fixons notre départ à après-demain.

Il n'a pas été possible de trouver un chariot; nous sommes obligés de prendre pour notre petite expédition une charrette indienne à deux roues et un autre véhicule à quatre roues, mais très léger. Pour conduire ces voitures nous emmenons deux métis.

Les métis offrent en general des traits assez caractéristiques et on rencontre chez eux tous les degrés de coloration ; on voit même qui ont le teint pâle et les cheveux souples des Européens, tandis que d'autres ont, au contraire, la peau rouge et les cheveux raides des Indiens. Presque toujours paresseux, ils sont très intelligents pour la plupart. Ils parlent une foule de langues, le français, l'anglais, le cree, le sauteux, etc. On les appelle indifféremment *Métis*, *Half Breeds*, *Bois-Brûlés*. Ils font, les uns, les services des transports de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, avec leurs charrettes attelées de bœufs, voyageant en longues caravanes, vivant à demi comme les Indiens, à demi comme les blancs ; les autres, au contraire, ont adopté tout à fait l'existence des sauvages et la chasse est leur principale ressource ; d'autres enfin se livrent à la culture.

Les deux frères *William* et *Charles Prudent*, que nous avons engagés, appartiennent à cette dernière catégorie, ils ne connaissent pas plus que nous la région que nous allons parcourir.

---

15 août. — D'après nos prévisions, nous nous trouverons dans une quinzaine de jours au *Stone Fort;* situé à 20 milles au nord de *Winnipeg*, sur le *Red River of the North*. C'est de là que nous comptons partir pour regagner, en remontant les grands fleuves et les grands lacs du territoire de *Keewatin*, le *lac Supérieur*. La saison s'avance et comme nous ne pourrions sans danger d'être plus tard surpris par l'hiver, risquer d'avoir à séjour-

ner dans ce fort pour organiser notre équipage, nous avons décidé qu'aujourd'hui nous irions au pénitencier de la province, qui est voisin du *Stone Fort*, prier le directeur de se charger de ce soin.

Dès huit heures du matin nous nous mettons donc en route. Nous traversons une suite presque non interrompue de *settlements*. Le sol, d'une argile noirâtre, est devenu très lourd en raison des dernières pluies; nous mettons quatre heures pour arriver au pénitencier où nous sommes reçus par *M. Bedson*, le directeur. Dès les premiers mots sur le but de notre visite, il nous déclare se charger avec le plus grand plaisir de la délicate mission que nous voulons lui confier, il nous offre à déjeuner, puis nous fait visiter son établissement qui ne renferme actuellement que treize détenus, ce qui est peu pour une population de 30,000 âmes. Ces détenus sont employés à divers travaux, ils ne sont renfermés dans leurs cellules que pour la nuit. Le pénitencier se fait remarquer par l'excessive propreté qui y règne et par la bonne tenue des employés. Il n'est que provisoire d'ailleurs, et sera remplacé par un autre situé à quelque distance, qui doit être achevé prochainement. — A cinq heures du soir, nous reprenions le chemin de *Winnipeg* avec une pluie battante, et ce n'était qu'à la nuit noire que nous regagnions notre auberge.

---

16 août. —Nos hommes et notre matériel nous attendent à *Deer Lodge*, à 5 milles de *Winnipeg*. A midi, après avoir serré la main de *M. Bedson*, qui est venu nous dire adieu, et l'avoir remercié de toute la com-

plaisance dont il a fait preuve vis-à-vis de nous; nous allons rejoindre notre petit convoi. A une heure, ayant avec soin vérifié que rien ne manquait, je donne le signal du départ (1).

Profitant du chemin tracé le long de la rivière *Assiniboine*, nous marchons assez rapidement jusqu'à *Headingley*, où nous traversons la rivière. Laissant derrière nous les derniers *settlements*, nous prenons le *trail*, comme on dit dans les prairies, qui se dirige dans la direction du sud-ouest.

Le terrain devient très lourd et nous n'avançons plus que péniblement; nous faisons ainsi une dizaine de milles, tuant sur notre route quelques poules de prairies, des bécassines et des pluviers; à la nuit, voyant qu'il nous sera impossible d'atteindre le *Stinking River* qui ne doit guère, cependant, se trouver à plus de 2 ou 3 milles de distance, nous nous décidons à camper. Le produit de notre chasse nous fournit un excellent repas.

17 août. — A sept heures du matin, après avoir déjeuné et le camp levé, nous reprenons notre marche; au bout de 2 milles environ, nous apercevons le *Stinking River*, qu'en français on appelle la *Rivière Sale;* ce n'est, à cette époque de l'année,

(1) Dans le récit du voyage qui va suivre, jusqu'à notre arrivée sur le *lac Supérieur*, les distances ne seront données que d'une façon approximative. Les cartes qui ont été dressées de toute cette région ne sont naturellement que fort incomplètes et n'ont souvent été tracées que d'après des levés à vue ou simplement sur des renseignements obtenus des uns ou des autres. (*Note de l'auteur.*)

qu'un petit cours d'eau qui se dirige de l'ouest à l'est et va se jeter dans la *rivière Rouge*. Ses bords sont garnis d'une étroite lisière de bois.

Près de la rivière, nous trouvons un chef indien avec ses deux femmes, ses *squaws*, comme on dit en Amérique par corruption du mot vrai qui serait *iskwew*, et ses six enfants. L'Indien, un *Chippeway*, qui s'appelle *Deaf Man*, le sourd, fume nonchalamment sa pipe, tandis que l'une des femmes fait la cuisine, que l'autre répare quelques vêtements et que les enfants prennent leurs ébats dans l'herbe. Les chevaux entravés paissent non loin du *tepee*, sorte de tente conique en peaux d'animaux fixées sur de longues perches qui se joignent au sommet, laissant une ouverture par laquelle s'échappe la fumée. Parfois, au lieu de peaux d'animaux, les Indiens se servent pour leurs *tepees* d'écorces d'arbres.

J'emploie *William Prudent* comme interprète et je demande au *Deaf Man* s'il consent à nous servir de guide pendant deux à trois jours. Il se fait prier naturellement, nous répond que ses chevaux sont fatigués et qu'il faut qu'il leur donne un peu de repos; que, de plus, il n'a pas de provisions et qu'il est obligé de se mettre en chasse pour fournir des vivres à sa famille. L'offre de quelques dollars, de tabac et de lard pris dans nos provisions, ébranle un peu sa décision. Il disparaît sous sa tente, puis revient bientôt, pour nous éblouir sans doute, revêtu d'un magnifique habit bleu de roi avec un col, des revers et des parements écarlates et des boutons de métal aux armes d'Angleterre. Il discute longtemps les conditions du marché, puis

finit par s'engager pour quarante-huit heures; c'est tout ce que nous voulions. Il donne ses ordres; ses femmes se hâtent de plier la tente et de charger le bagage sur la charrette; lui continue à se promener majestueusement de long en large. Enfin tout est prêt, et nôtre petite colonne augmentée de la famille du *Chippeway* se remet en mouvement. *Deaf Man* prend la tête. Il est âgé de quarante ou quarante-cinq ans, mais n'a rien de remarquable dans son extérieur, bien différent en cela du chef sioux *White Eagle*, que nous avons rencontré hier, grand, mince, élancé, avec une figure fine et intelligente. Des *squaws* l'une est vieille et laide, l'autre, plus jeune, a une figure assez agréable. Toutes deux, comme les enfants d'ailleurs, sont d'une saleté extrême.

Ayant traversé le *Stinking River*, nous n'avons plus bientôt sous les yeux qu'une immense étendue de riches prairies, parsemées de flaques d'eau d'où s'élèvent à notre approche des oiseaux d'eau de toute sorte. De loin en loin on aperçoit quelques rares bouquets de chênes d'assez belle venue. Le sol est toujours le même, terrain noir, argileux, devenu très lourd en raison des pluies, et nous avançons lentement.

Au bout d'une heure, notre guide s'arrête, ôte son habit, le donne à ses femmes, qui le plient avec soin et le mettent dans leur charette, puis il reprend la tête du convoi. Après avoir fait 10 milles environ, nous abandonnons le *trail* et nous nous jetons brusquement à l'ouest, nous dirigeant vers la réserve indienne située dans cette direction. Tout en marchant nous tuons quelques canards pour le repas du soir et les chiens de notre Indien ayant fait lever un blaireau l'étranglent.

Les blaireaux sont très nombreux dans cette partie du *Far West;* ils ont une grande analogie avec ceux qu'on rencontre en Europe et n'en diffèrent guère que par leur taille qui est beaucoup moindre. Leurs peaux sont un article d'exportation pour l'Angleterre.

Le temps devenant menaçant, au bout d'un trajet d'à peu près 12 milles depuis le point où nous avons quitté le *trail*, nous nous décidons à camper; d'ailleurs, la nuit approche. Nous ne tardons pas à avoir sujet de nous féliciter de cette décision. Quelques minutes après le coucher du soleil, un orage épouvantable éclate et nous nous trouvons à l'abri sous nos tentes; mais, malheureusement, les moustiques par milliers ne tardent pas à venir nous y assaillir. Ils nous causent une véritable torture. C'est en vain que pour nous débarrasser de ces hôtes incommodes nous allumons de grands feux que nous recouvrons d'herbe et de terre humides, et qui sont établis de telle sorte que nous soyons absolument enveloppés par la fumée. Nos malheureux chevaux, victimes comme nous de ces ennemis sanguinaires, ne peuvent manger et viennent la tête basse se ranger sous le vent d'un grand foyer que nous avons dressé pour eux. Cette nuit, il est inutile de les entraver, pas un n'ose sortir de la zone que couvre la fumée.

18 août. — C'est avec un véritable soupir de soulagement que chacun voit poindre le jour et nous faisons nos préparatifs de départ avec une célérité merveilleuse, sans même songer à déjeuner. Peu de temps après nous être remis en marche nous passons à gué l'*Elm Creek*, puis, bientôt, nous quittons les prai

pour entrer dans une région parsemée de bois assez rapprochés, qui, parfois, couvrent des étendues considérables. Nous cheminons ainsi pendant 8 à 9 milles et nous arrivons à un joli petit lac où quelques canards trop confiants, paient de leur vie leur imprudence. En marchant le long des bords, notre *Chippeway* constate qu'un *wapiti*, ce grand cerf d'Amérique qu'aux États-Unis on a le tort d'appeler *elk*, c'est-à-dire *élan*, est venu boire ici au lever du soleil. Le *Deaf Man* a fort envie de tuer l'animal pour nourrir les siens, et, *Belmont* et moi nous ne sommes pas moins désireux de le chasser; on dételle donc les chevaux, on dresse les tentes, et après un déjeuner substantiel dont le besoin se faisait impérieusement sentir, laissant au camp les métis, les squaws et les enfants, nous partons tous deux guidés par l'Indien.

Il va devant nous si vite que bien des gens eussent eu peine à le suivre; il semble glisser au milieu des branches, des feuilles mortes, des troncs d'arbres abattus sur le sol. Derrière lui, en file indienne, nous marchons ayant grand soin de mettre le pied là où lui-même a posé le sien, afin de ne pas donner, en brisant quelque brindille, l'éveil à l'animal dont, à demi penché sur le sol, il démêle les voies. Tout lui sert d'indice, un brin d'herbe, une feuille retournée. Parfois, il s'arrête court et, comme un limier, il se jette à droite ou à gauche et repart sans jamais ralentir sa course, en dépit de la chaleur qui est devenue accablante; parfois, nous marchons jusqu'à mi-jambe dans une eau fraîche et pure qui, sous ses ombrages touffus, n'a jamais vu un rayon de soleil; il regarde alors les

branches baignant dans l'eau, mais il n'hésite jamais; les moustiques s'attachent à nos mains et à nos visages; des petites mouches noires qui, chaque fois qu'elles se posent sur la peau, font jaillir une goutte de sang, nous font souffrir de terribles tortures; il marche toujours et nous le suivons. Au bout de deux heures il prend à la main son fusil, qu'il portait sur son dos, et ralentit un peu sa course; il semble scruter le taillis à quelque distance devant lui, puis il fait un geste de déception et il nous mène droit à la reposée du *Wapiti*. Là, posant la crosse de son fusil à terre, il nous fait comprendre que, depuis près d'une heure, l'animal, sans doute harassé par les moustiques, a pris un grand parti et qu'il se dirige vers le nord.

Nous nous arrêtons quelques instants; le *Deaf Man* semble décidé à poursuivre la chasse, mais, comme il se fait tard, et après avoir pris l'avis de *Belmont*, qui voit comme moi quelle difficulté nous aurons à arriver à portée de l'animal ainsi tenu en éveil, je donne le signal du retour et nous rentrons au camp à la nuit tombante, à temps toutefois, pour nous trouver à l'abri d'un nouvel orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs, qui prend dans cette solitude des proportions vraiment grandioses.

Les moustiques viennent nous rendre leur visite habituelle.

19 août. — Continuer notre marche à l'ouest, c'est un peu sortir de la direction que je désirais prendre; de plus, c'est pénétrer plus avant dans la réserve indienne, chose qui ne semble pas sourire à notre chef *Chippeway*, qui craint de s'attirer des ennuis de la part

des autres Indiens; nous décidons donc, *Belmont* et moi, que nous le laisserons poursuivre sa route, et que, quant à nous, tournant vers le sud-ouest, nous tâcherons de trouver sur la *rivière aux Iles de Bois*, le pont établi aux *Boyne settlement*, sur le *trail* qui va de *Headingly* aux sources du *Missouri*.

Deaf Man, une fois notre camp levé, nous accompagne pendant environ 1 mille; puis, nous le payons et il nous quitte satisfait, du moins en apparence, pour regagner son campement, tandis que nous poursuivons notre marche. Un trajet de 10 à 12 milles nous amène au *trail*, que nous avions grand'peur de manquer au milieu de ces prairies, à 1 mille à peine au-dessus du point où nous voulions arriver, au passage de la *rivière aux Iles de Bois*, qui court, comme toutes celles que nous avons rencontrées, de l'est à l'ouest, et va se jeter dans des marais à peu de distance.

Nous nous arrêtons au petit *settlement* établi près du pont et nous y faisons une halte de deux heures, puis nous reprenons notre marche, nous dirigeant cette fois vers le sud-sud-ouest, pour gagner les monts *Pembina*.

La *rivière aux Iles de Bois* a une ceinture étroite d'arbres. L'ayant laissée derrière nous, nous ne tardons pas à nous retrouver au milieu du plus magnifique pays de prairies qu'on puisse imaginer; nous traversons le *Tobacco Creek*, ainsi appelé parce que c'était sur ce petit cours d'eau qu'autrefois la *Compagnie de la Baie d'Hudson* faisait faire ses distributions de tabac à ses trappeurs indiens, — il finit aussi dans des marais peu éloignés, — et nous continuons, désireux d'avancer le plus possible; mais au bout de 6 à 7 milles, la nuit

survenant, il faut trouver un endroit pour établir notre campement; vainement nous cherchons de l'eau, et vers sept heures et demie du soir, désespérant d'y arriver, nous allions faire contre fortune bon cœur et dresser la tente, quand un des métis envoyé à la découverte revient et nous dit qu'il a aperçu dans le lointain, sur la lisière d'un bois, un *log house*! Nous poussons jusque-là, craignant cependant de le trouver inhabité; mais, comme nous en approchions, un homme qui, dans le silence de la nuit, nous a entendus en sort; il vient au-devant de nous, et s'empresse de mettre à notre disposition l'eau saumâtre d'un puits qu'il a creusé près de sa demeure.

Cette offre est acceptée avec enthousiasme; bientôt la tente est dressée, le souper est dépêché, et, nous roulant dans nos couvertures, nous allons chercher un repos bien gagné, ravis de l'assurance que nous a donnée notre nouvelle connaissance que cette nuit, du moins, nous ne serons pas gênés par les moustiques, dont j'avais, en effet, constaté avec étonnement l'absence, tandis que je confectionnais notre repas.

20 août. — L'homme qui habite le *log house* près duquel nous avons campé est à la fois un *settler* et un *trappeur;* en cherchant à obtenir de lui quelques renseignements sur la route que nous allons suivre, j'apprends qu'à une distance d'à peu près 8 milles, sur le *Tobacco Creek*, mais à l'est du point où nous l'avons traversé, se trouvent des grands bois où il sait qu'on peut trouver des *wapitis;* il me propose de nous y mener. J'accepte cette offre, nous levons notre camp et nous reprenons notre *trail* de la veille. Arrivés au *Tobacco Creek*, nous le côtoyons pendant près d'une heure, tuant sur le che-

min un butor et quelques canards; bientôt nous arrivons aux bois où nous devons chasser, et nous renvoyons nos métis sur les bords de la rivière, dont nous nous sommes éloignés d'environ 1 mille. Je donne en même temps l'ordre à *Charles Prudent*, dès qu'ils auront dételé, de monter à cheval et de tâcher de trouver une quatrième bête de trait dans un *settlement* que notre guide me dit ne pas être très éloigné; nos malheureux chevaux sont épuisés par nos marches dans ces terres, rendues collantes par les pluies, et il serait urgent de prendre un animal de renfort. Puis nous nous postons, *Belmont* et moi, à environ un demi-mille l'un de l'autre, dans une immense clairière que notre nouveau compagnon sait être le passage ordinaire des *wapitis;* lui-même fait un grand détour pour pénétrer dans les bois par le côté opposé, et revenir sur nous en menant grand bruit.

Au bout d'une heure j'entends un coup de carabine, puis j'attends environ une demi-heure encore et je me décide enfin à aller à *Belmont*, qui me montre un beau daguet qu'il a tué. Nous rejoignons le campement où notre trappeur arrive presque en même temps que nous. *William Prudent* a vu se dérober un magnifique dix-cors qui est sorti de la forêt assez loin de l'endroit où nous étions postés.

Rapidement on attelle la charrette, et notre métis, dont le frère n'est pas revenu, va chercher nos dépouilles opimes. Le reste de la journée se passe à rapporter le cerf, à le vider et à le dépecer. A la nuit, le trappeur, auquel nous avons donné pour le récompenser de sa peine les trois quarts du daguet, nous quitte pour

rentrer chez lui. Nous l'avons aidé à charger les quartiers du cerf sur sa monture qui, fort effrayée, se cabrait et à laquelle nous avons été obligés de bander les yeux.

Le souper prêt, nous le dégustons avec satisfaction, mais nous ne sommes pas sans inquiétudes au sujet de *Charles Prudent* qui n'a pas rejoint encore. Nous faisons un grand feu pour le guider dans l'obscurité et par intervalles nous tirons des coups de fusil. Il nous rejoint enfin, harassé, vers onze heures, mais ramenant le cheval dont nous avons si fort besoin.

21 août. — Dès l'aurore je réveille mes compagnons préjugeant par l'aspect du pays et par ce que m'a dit notre chasseur d'hier, que nous aurons aujourd'hui forcément une longue route à faire si nous voulons trouver le soir un emplacement favorable pour camper. Bientôt après la petite colonne se met en marche, suivant le *Tobacco Creek* et cherchant un gué pour le traverser. Dans la lisière de bois qui borde la rivière, les framboises, les merises, les groseilles à maquereau croissent en abondance et nous en faisons une ample récolte ; puis, ayant enfin trouvé un passage, nous nous dirigeons vers le sud-ouest. Nous sommes retombés sur le *trail* suivi pour aller de *Headingley* aux sources du *Missouri*.

Vers dix heures du matin, la pluie commence à tomber avec violence, hommes et chevaux sont bientôt mouillés jusqu'aux os ; le terrain déjà très lourd devient glissant en diable et ce n'est qu'après une longue marche fatigante, que, vers quatre heures de l'après-midi, nous arrivons au pied des *monts Pembina*. Le terme de montagnes qui leur est appliqué est un peu

exagéré, ce ne sont que des collines, en effet, formant un large plateau d'une hauteur moyenne de 2 à 300 pieds au-dessus du niveau des prairies. Nous quittons le *trail;* tournant vers le sud-est, nous gravissons les pentes qui se trouvent devant nous sans grande difficulté. A chaque pas l'on rencontre de larges blocs de granit émergeant du sol, et, quand on arrive au sommet, on en voit encore dispersés çà et là en grand nombre. De cette hauteur, la pluie ayant enfin cessé, nous jouissons d'un magnifique panorama sur la vaste étendue de *rolling prairies* que nous venons de traverser. Le plateau est agréablement coupé par une foule de ruisseaux bordés d'arbres d'assez belle venue. Malheureusement ces ruisseaux sont tous à sec et ce n'est qu'à grand'peine que, à la nuit tombante, nous finissons enfin par trouver au fond d'un petit ravin un mince filet d'eau pouvant tout juste nous en donner la quantité nécessaire.

22 août. — Les moustiques se sont montrés fort incommodes pendant toute la nuit. A sept heures du matin nous reprenons notre marche, et, au bout de quelques milles, nous atteignons le versant sud du plateau. A une petite distance, dans un ravin boisé, une légère fumée qui monte dans l'air dénote la présence en cet endroit de gens qui pourront peut-être nous donner quelques indications; nous nous dirigeons de ce côté; cela ne nous écarte, d'ailleurs, que d'un mille à peine de la direction que je comptais prendre. Bientôt nous constatons avec plaisir que cette fumée se dégage d'un *log house* entouré de quelques petits champs cultivés. Mais, en voulant gagner cette habitation, la charrette

qui marche devant s'engage imprudemment dans une prairie d'un vert charmant et trompeur ; au bout de quelques pas, le cheval et la voiture commencent à enfoncer ; nous n'avons que le temps de sauter à la rescousse, de dételer l'animal dans la boue déjà jusqu'au ventre, et de le tirer dehors, puis de pousser à bras la charrette sur un terrain plus solide.

Devenu plus circonspect, j'envoie un des métis à la cabane et bientôt ses habitants nous indiquent un passage. Quand nous arrivons à eux, ils nous apprennent que nous sommes à 10 milles de la frontière des États-Unis et à une quinzaine de milles de la mission de *San-Joe :* grâce à mon excellent compas de route, nous étions arrivés presque exactement au point que je m'étais fixé.

Nous rendre à *San-Joe* ne nous servirait pas à grand'chose, sinon à prolonger notre voyage et à retarder notre départ pour le *lac Supérieur,* ce qui pourrait présenter de sérieux inconvénients ; tournant donc vers l'est, nous longeons à quelque distance la ligne frontière, et laissant au sud-est les dernières ramifications des *monts Pembina,* nous ne tardons pas à entrer dans une contrée fort belle, qui paraît fertile, coupée de bois d'assez bonne apparence et où sont établis quelques-uns des *settlements* de ces *Menonnites,* venus des provinces allemandes de la Russie dans ces régions, pour échapper au service militaire que leur religion leur interdit.

Après avoir traversé deux de ces *settlements,* nous allons camper à une portée de fusil d'un troisième, ayant parcouru environ 35 milles dans notre journée.

23 août. — Tandis que nous préparons notre repas du matin, plusieurs des *Menonnites* du voisinage viennent curieusement nous regarder et causer. La plupart ne sont arrivés que tout récemment et font preuve d'une ignorance vraiment extraordinaire. L'un deux me demande, par l'intermédiaire de *Belmont*, qui parle admirablement l'allemand, si je suis venu de Paris au Canada par le chemin de fer; un autre veut absolument acheter à mon compagnon le couteau qu'il porte à sa ceinture; un troisième, tandis que je surveille la cuisson d'un canard, me tâte les jambes, et je commence à craindre qu'il ne cherche à s'assurer si je suis à point : il veut savoir simplement, paraît-il, si mes guêtres sont en cuir.

Nous nous hâtons de nous arracher à leurs obsessions et, tout notre petit bagage chargé sur les voitures, nous reprenons notre marche vers l'est, n'ayant pu obtenir de ces *Menonnites* aucun renseignement sur la route que nous voulons suivre.

Bientôt nous atteignons une région tout à fait marécageuse. Une petite rivière tortueuse, courant dans sa ligne générale du sud-ouest au nord-est, tantôt s'élargissant et couvrant parfois des espaces étendus, tantôt étroite et encaissée, nous enserre dans ses mille replis. Pendant près de sept heures nous errons en butte à des rafales effroyables de pluie et de vent, sans trouver un gué pour passer. Mais nous avons une ample compensation à nos peines dans la quantité vraiment extraordinaire de canards de tout genre, de sarcelles, de pluviers de toute espèce qui à chaque instant s'offrent à nos coups; nous n'avons plus besoin de ménager nos

munitions et nous n'avons plus la crainte de voir le gibier que nous pouvons tuer se perdre, puisque dans quatre jours au plus nous devrons être de retour à *Winnipeg*, où nous pourrons en disposer aisément; aussi, tout en poursuivant notre route, nous profitons largement du hasard qui nous a conduits dans ce véritable paradis du chasseur.

La rivière qui nous barre ainsi le passage a reçu le nom de *rivière aux Marais*, et certes elle le mérite à tous égards.

Enfin, vers sept heures du soir, nous finissons par trouver un gué et nous campons de l'autre côté, à une petite distance.

24 août. — Pendant la nuit, violent ouragan accompagné d'une pluie battante. — Dans la matinée le vent tombe, mais la pluie redouble. Heureusement une éclaircie vers dix heures nous permet de plier bagage et nous poursuivons notre marche vers l'est. A quatre heures, ayant fait une dizaine de milles, nous arrivons à un joli petit cours d'eau près duquel se trouve un endroit très favorable pour camper. Le soleil se montre et nous décidons que nous n'irons pas plus loin aujourd'hui, hommes et bêtes ayant fort besoin de se refaire des deux rudes journées qu'ils viennent de subir; de plus, cela nous permettra de faire sécher un peu nos tentes et nos vêtements.

25 août. — La soirée d'hier a été superbe, la nuit magnifique. Ce matin nous nous mettons allègrement en route avec un soleil radieux. Au bout de 2 ou 3 milles, nous apercevons quelques maisons, et j'apprends que nous sommes à une dizaine de milles seu-

ment de *Pembina* et à une douzaine de milles d'*Emerson* et du *Red River*.

Prenant alors une direction nord-est, nous continuons paresseusement notre route, jouissant du soleil et de la chaleur, tirant à droite et à gauche les *prairie chickens* qui se lèvent devant nous. Nous sommes rentrés dans des régions civilisées, le pays devient plus peuplé, et, vers deux heures de l'après-midi, nous atteignons la route qui suit les bords du *Red River of the North*. Après une courte halte, nous remontons tranquillement vers le nord, suivant le chemin tracé. En passant le *Scratching River*, ou *rivière aux Gratias*, nous tuons trois magnifiques canards. Il eût été sage de s'établir là pour la nuit; mais nous décidons que nous pousserons plus loin et nous poursuivons.

A 5 ou 6 milles au delà, tout à coup *Belmont* s'aperçoit qu'un sac renfermant une partie de ses effets est tombé de la charrette. Nous sommes obligés de nous arrêter; un des métis partant à cheval, reprend la route que nous venons de faire pour le retrouver. Espérant que cela ne sera pas long, nous nous asseyons au bord du chemin. Mais le temps s'écoule et *William Prudent* ne revient pas; la nuit approche par contre et, nous nous trouvons au milieu d'une grande plaine sans eau, sans bois, loin de tout *settlement*. La perspective de camper où nous sommes, dans ces conditions, est peu attrayante. Il faudra pourtant évidemment nous y résigner; grimpé sur la charrette, c'est en vain que je scrute l'horizon, essayant apercevoir notre homme.

Au moment où je vais descendre de mon observatoire,

je vois à quelque distance un troupeau de bestiaux ; l'idée me vient aussitôt que nous pourrons peut-être arriver à prendre une des vaches et à la traire, ce qui nous permettra au moins de ne pas nous coucher sans souper. Laissant donc *Belmont* à la garde des voitures, nous partons, *Charles Prudent* et moi, munis de lassos, pour tâcher de prendre une des vaches.

Les bestiaux errants dans ces prairies sont si sauvages, qu'il est difficile de les approcher ; cependant nous traînant sur les mains et sur les genoux, nous finissons par arriver assez près. Le métis lance son lasso... sans succès. Je suis plus heureux : le mien, mais je ne sais par quel prodédé, s'enroule autour d'un pied de derrière de l'une des vaches. Malheureusement le bout n'étant fixé à rien, et la vache prenant sa course, le trait me brûle les doigts, m'échappe, et nous voilà, *Prudent* et moi, courant après. *Prudent* finit par saisir l'extrémité du lasso, mais la vache, plus forte, entraîne le malheureux ; tout d'un coup les pieds lui manquent, et voilà la bête encore une fois partie... Enfin, après une heure de courses, de ruses et d'efforts, nous arrêtons l'animal réfractaire que nous amenons aux voitures. *William Prudent*, qui est revenu avec le sac, apporte le seau dont nous nous servons pour faire boire nos animaux et nous finissons par traire la vache. Puis je fixe solidement entre ses cornes une pièce de monnaie enveloppée dans un bout de toile, avec quelques mots par lesquels je prie le propriétaire de considérer cet argent comme un dédommagement du tort que les circonstances m'ont forcé à lui causer, et nous ren-

dons à la bête la liberté. Elle se hâte de rejoindre le troupeau.

Quant à nous, avec quelques broussailles nous obtenons un feu qui nous permet tout juste de faire avec ce lait et quelques oignons de conserve, une soupe que nous apprécions fort; puis, la tente dressée, nous allons nous coucher.

26 août. — J'ai été réveillé par le froid à deux reprises durant la nuit, et lorsqu'à l'aurore je sors de la tente, je m'aperçois qu'il y a eu une forte gelée blanche; sous les rayons du soleil levant, la rosée qui couvre la prairie brille comme de la poussière de diamant. C'est un avertissement que nous devons nous hâter si nous voulons arriver sans encombre au *lac Supérieur*.

Nous nous mettons en route sans déjeuner, et ce n'est qu'au bout de deux heures qu'ayant trouvé un emplacement convenable avec de l'eau et du bois en abondance, nous pouvons enfin faire boire nos animaux et confectionner notre repas. Après cette halte nécessaire, nous reprenons notre marche sur *Winnipeg*. Les chemins sont si boueux que nos pauvres chevaux n'avançent qu'à grand'peine; à sept heures du soir, dans l'impossibilité d'aller plus loin, nous campons à un mille et demi de la *rivière Sale*. Tout le pays que nous venons de traverser paraît des plus fertiles; il est assez peuplé et, dans certaines portions, couvert de magnifiques récoltes, en partie déjà engerbées.

27 août. — Notre convoi s'est enrichi hier d'une ourse, âgée de six à sept mois, de l'espèce appelée ici *Cinnamon*, qui a été prise dans un petit bois du voisinage. Nos métis l'ont baptisée *Françoise* et huchée sur le haut de

notre bagage; elle se livre à une foule d'exercices des plus amusants. — Partis d'assez bonne heure, nous arrivons à *Winnipeg* vers midi.

28-31 août. — J'aurais voulu pouvoir repartir de *Winnipeg* au bout de deux jours, le temps absolument nécessaire pour nous ravitailler et organiser l'envoi des objets que nous ne pouvons emporter avec nous à *Prince Arthur's Landing* sur le *lac Supérieur*, où nous les retrouverons, et celui de notre ourse à *New-York*, — nous avons décidé d'en faire hommage au *Polo-Club*. — Mais la ville est en fête, il y a un grand concours de tir à la carabine, les boutiques sont fermées et nous ne pouvons effectuer notre départ avant le 1er septembre.

Mrs. Morris n'a pas encore quitté la ville et son hospitalière demeure nous est d'une grande ressource durant ces quatre jours. Puis à la mission, où un nouveau missionnaire, le *père Leduc*, est arrivé venant de la vallée de la *Saskatchewan*, nous retrouvons les *pères Lacombe et Allard;* le *père Beaudin* est reparti. Ces messieurs, nos anciennes connaissances et d'autres nouvelles, nous font aisément oublier l'ennui du délai forcé apporté à l'exécution de nos projets.

Pendant notre absence la police montée a amené deux prisonniers accusés du meurtre de leur femme. L'un est un Indien *Pied noir*, qui porte le nom peu distingué de *a Mamelle puante;* l'autre est un métis *Cree*. Le *père Lacombe* est le seul qui puisse servir d'interprète au premier devant le jury et je vais avec lui voir ces malheureux.

Le *Pied noir* a soixante-cinq ans; il avait épousé l'an

dernier une toute jeune fille qu'il surprit un jour le trompant. Il ne peut comprendre pourquoi il a été arrêté, considère qu'il n'a fait qu'user de son droit et ne s'imagine pas qu'il soit sous le coup de la loi anglaise. Il me paraît d'ailleurs, juridiquement, être dans le vrai. Il n'y a pas eu de traité conclu entre le Dominion et les Pieds noirs, et, en commettant le crime pour lequel il a été arrêté, *la Mamelle puante* n'a fait que suivre les usages de sa race. Il ne nie rien.

Le métis *Cree* n'a que vingt ans. Sa femme fut, il y a quatre ans et demi, retrouvée assassinée; il semble avéré qu'il en est le meurtrier ; mais on n'a pas pu découvrir de témoins, et sans doute il sera acquitté.

En sortant de la prison, le hasard m'amène à parler au *père Lacombe* de la médecine en usage chez les sauvages et des différentes drogues qu'ils emploient. Je lui cite, entre autres choses, un onguent qui m'a paru produire un effet merveilleux ; le père me dit l'avoir employé lui-même et en avoir constaté l'efficacité d'une façon indiscutable. Comme cela peut être utile, je crois devoir consigner ici la manière de préparer cet onguent.

On prendra des bourgeons de *liard* (*Populeus candicans*) et de *tremble* à l'époque où ces bourgeons sont gluants. On les mettra dans du saindoux et on fera bouillir. Passer ensuite, en mettant le mélange dans un linge qu'on tord fortement. Laisser figer. Prendre la portion de l'*épinette rouge* (*Larix americana*) qui se trouve sous la première écorce, faire bouillir dans l'eau, laisser sécher, broyer dans un pilon et mélanger la poudre ainsi obtenue avec le premier mélange dans la

proportion de un quart de cette poudre contre trois quarts du mélange, en faisant fondre celui-ci un peu. Cet onguent s'emploie étendu sur un linge aussi fin que possible, pour faire le pansement des ulcères et des plaies de mauvaise nature, résultant de blessures d'armes à feu ou autres mal soignées.

N'étant point médecin, je ne m'aventurerai pas à donner les recettes de beaucoup des remèdes des sauvages. Il en est toutefois un autre dont j'ai pu apprécier personnellement les effets, et si simple que j'en veux noter ici aussi la composition. Il est employé par les *Kinibequis* dans tous les cas de toux persistante, pour la coqueluche spécialement.

Pour le faire, on prend *6 onces de vinaigre* dans lequel on met *trois œufs entiers;* au bout d'environ cinq jours les œufs sont dissous. On mêle alors avec un *sirop de sucre d'érable,* fait à l'avance, et dans la proportion qui convient au goût du malade. Mise dans une bouteille bien bouchée, cette boisson se conserve indéfiniment. On en prend quelques gorgées après chaque quinte de toux.

1er septembre. — Il est huit heures et demie du matin quand nous quittons *Winnipeg,* cette fois sans espoir de retour. A *Deer Lodge,* nous retrouvons *William Prudent,* que nous devons emmener seul avec un chariot un peu plus grand que ceux que nous avions dans notre dernière expédition, et trois chevaux. Mais nous sommes retenus par divers motifs et ce n'est qu'à onze heures que nous nous mettons définitivement en route pour le *lac Manitoba.*

Nous nous dirigeons vers le nord-nord-ouest, traversant de magnifiques prairies parsemées de blocs de granit. Le temps est beau, bien qu'un peu froid ; le terrain n'est pas lourd et nous avançons assez rapidement. Peu de gibier, d'ailleurs, pour nous détourner de notre chemin. Nous passons à *Boyd's Cattle Farm*. Au delà, la contrée devient légèrement ondulée ; quelques bouquets de chênes, de peupliers, de bouleaux émaillent la prairie. Puis, au bout d'une trentaine de milles nous arrivons à un *settlement* qui porte le nom de *Porter's Farm*, où il existe un puits. Nous devons en profiter, étant décidés à pousser en avant le plus possible, la journée de demain devant être assez pénible. Nous lunchons tandis que nos chevaux se reposent ; puis nous poursuivons notre route.

Vers huit heures du soir nous arrivons aux marais qui forment la ceinture du *Shoal Lake* ; le chemin est assez bien tracé, et étant éclairés par une lune éclatante, en dépit de l'heure avancée nous continuons. D'ailleurs les eaux du *Shoal Lake* sont légèrement salées et ne sauraient être utilisées ni pour la confection de notre souper, ni pour abreuver les chevaux.

Vers onze heures enfin, nous atteignons un *log house* solitaire, situé entre le *Shoal Lake* et le *Swamp Lake*, près duquel a été pratiqué un puits et que *William Prudent*, qui connaît l'endroit, nous avait indiqué comme le point où il faudrait arriver pour camper. Nous avons fait un peu plus de 40 milles dans notre journée.

2 septembre. — A huit heures et demie, départ. — Nous traversons des bois marécageux où souvent nous avons le l'eau jusqu'aux genoux. Le trajet est assez pénible, mais ne manque pas d'intérêt ; puis, le gibier est abon-

dant. Nous tuons quelques canards, des bécassines doubles, des ramiers et quatre poules de prairie sur une petite hauteur où nous nous arrêtons au sec pour luncher, vers midi.

Ce n'est qu'à quatre heures et demie, ayant mis cinq heures pour faire environ 13 milles seulement, que nous arrivons à la mission *Saint-Laurent* sur le *lac Manitoba*.

Je suis porteur d'une lettre du *père Lacombe* pour le *père Camper*, supérieur de la mission; il nous fait une réception des plus amicales.

Le *père Camper* est secondé par le *père Mac Carthy* et par un frère lai. Ces messieurs ne sont pas luxueusement établis. Ils habitent une petite maison en bois et en torchis, et ne peuvent nous offrir d'autre abri que la maison d'école qui vient d'être terminée extérieurement, — quatre murs recouverts par un toit.—Telle qu'elle est, nous l'acceptons avec plaisir, d'autant plus que le temps devient encore une fois menaçant et que la pluie paraît imminente; nous nous hâtons de nous y établir le plus confortablement possible et d'y transporter notre menu bagage et nos vivres, qui échapperont ainsi aux attaques des *train dogs* ou chiens de traîneaux, qui errent autour de nous en grand nombre.

Ces *train dogs* ne semblent pas appartenir à une race bien définie. Dès l'âge d'un an ils sont mis en service et ils peuvent être utilisés jusqu'à sept et huit ans. Quelques-uns ont une grande valeur et coûtent jusqu'à 30 $. Ils sont d'une résistance extraordinaire; ils peuvent traîner tous les jours, pendant douze heures, un poids moyen de 100 livres, et ils se contentent en arrivant le soir à l'étape, d'un poisson sec ou d'un peu de *pemmican*

Dans les *snow storms* les plus violents, lorsqu'ils connaissent la route, ils peuvent la retrouver. On les guide à la voix, et, chose curieuse, tous ceux qui s'en servent, Anglais, Métis, Indiens mêmes, ne leur parlent que français; bien souvent ce français est le seul que connaissent ceux qui l'emploient. Depuis les confins de l'océan Glacial jusqu'aux bords du *lac Supérieur*, on se sert des termes *Marché donc! Hue! Dia!* — Ordinairement ces chiens sont attelés quatre ensemble à la file l'un de l'autre.

A six heures, nous allons partager le dîner des pères, dont le produit de notre chasse d'aujourd'hui, qui a été confié à une vieille femme métisse, chargée de la cuisine, forme le fonds. Pendant notre repas, l'orage attendu éclate; c'est avec un vrai sentiment de bien-être que nous l'entendons gronder au dehors toute la soirée, tandis que nous sommes à l'abri dans la petite pièce basse où, tout en fumant notre pipe, nous causons avec les bons pères.

La mission *Saint-Laurent* n'a pas plus de 400 habitants, tous métis *Français* et *Saulteux*, vivant du produit de leur chasse et de leur pêche. Malgré leurs efforts, les missionnaires n'ont pu arriver à les décider à cultiver le sol, pourtant très fertile. Les pères ont un jardin qui leur fournit en abondance tous les légumes d'Europe. Les pommes de terre plantées vers le 15 mai, peuvent être récoltées au bout de quarante jours. Les autres légumes ne se sèment que vers le 1er juin. Le sol à cette époque n'est guère encore dégelé qu'à environ 2 pieds de profondeur. Les choux exigent des soins spéciaux; on les sème dans des boîtes vers le

15 mai, et ce n'est qu'un mois plus tard qu'on les transplante en pleine terre.

Généralement les métis sont doux et paisibles, faciles à instruire. Les familles sont très nombreuses; ainsi, à *Saint-Laurent*, il y en a tout au plus une trentaine. Les enfants, au nombre d'environ cinquante, suivent tous les cours de l'école, tenue par le frère lai, un Irlandais qui parle admirablement français. Il enseigne à ses élèves à écrire et à lire en français et en anglais, le calcul, un peu de grammaire et d'histoire. Un de ces enfants, âgé de neuf ans, a lu couramment devant nous quelques lignes de français, puis quelques lignes d'anglais, dans deux ouvrages ouverts au hasard.

Malheureusement, il est presque impossible d'empêcher qu'ils n'emploient entre eux autre chose que le saulteux, et ils n'arrivent que rarement à parler facilement une autre langue.

Le territoire confié au *père Camper* s'étend sur les deux rives du *lac Manitoba*, et à plus de 200 milles au nord. Sur ce large espace il n'y a pas plus de 600 sauvages. Mais ils vivent en familles isolées et, comme je l'ai noté déjà, ils sont difficiles, par suite même de cet état de dispersion, à évangéliser.

On pourrait être tenté de s'étonner du chiffre restreint de la population aborigène, en général, eu égard à l'étendue des contrées qu'elle habite, mais il ne faut pas oublier que les deux sources d'alimentation des sauvages du Nord de l'Amérique sont la chasse et la pêche. Ils en vivent exclusivement et ne peuvent donc augmenter comme nombre, au delà de certains rapports minimes entre la superficie habitée et le chiffre des

habitants, surtout si on considère les régions où la rigueur du climat diminue les ressources et augmente les besoins. De plus, le chiffre de la population se trouve périodiquement affaibli par les épidémies, la guerre ou la famine.

De ce qui précède, on arrive à cette conclusion forcée que les Indiens demeurés à l'état de peuples chasseurs disparaîtront à mesure que la civilisation avancera, par la destruction de leurs moyens d'existence ou par l'absorption dans la race envahissante.

3 septembre. — C'est aujourd'hui dimanche. En attendant l'heure de la messe, je vais me promener aux alentours. Le pays est vraiment sauvage ; à quelques pas de la mission, j'observe curieusement les allées et venues de trois pluviers qui se promènent gravement autour d'une mare, sans paraître se soucier de ma présence ; puis, un canard sauvage vient tranquillement s'abattre sur une flaque d'eau, à dix pas, et ne semble non plus prendre aucun souci de moi.

Je me rends à l'église, une pauvre petite bâtisse en bois, mais que les bons pères trouvent superbe ; elle n'a été bâtie qu'il y a deux ans, avec le produit de souscriptions péniblement recueillies ; auparavant ce n'était qu'une misérable cahute en bois et en terre. Pendant la saison des pluies la terre était entraînée, l'eau entrait partout et le sol battu devenait une boue noire et gluante.

Les fidèles sont nombreux et assistent à l'office avec recueillement. A la fin de la messe, le *père Camper* prononce un petit sermon, en français d'abord, puis en saulteux qu'il semble posséder admirablement. Cette

langue harmonieuse et sonore, il la parle avec toute l'emphase et les gestes qui caractérisent les Indiens.

Après la messe, le dîner; puis, nous allons visiter le lac, qui se trouve à 1 mille 1/2 de la mission. Dans sa plus grande largeur il a environ 35 milles et sa longueur est bien près de 150 milles. Cette immense étendue d'eau produit un magnifique effet. La côte assez découpée est, dans maints endroits, garnie d'une belle végétation; les vagues viennent se briser sur la plage parsemée de rochers de granit, avec un bruit pareil à celui de la mer; parfois, sur ce grand lac, il s'élève des tempêtes dangereuses pour les légers canots et les barques qui se laissent surprendre au large par l'ouragan. En divers endroits sur le rivage, on trouve des sources salines très riches, qui pourront avoir de l'importance quand, comme la nature du pays semble l'indiquer, l'élève du bétail aura pris du développement. Sur la côte ouest, il existe des dépôts de lignite considérables.

4 septembre. — De bonne heure nous prenons congé de nos hôtes, non sans les avoir remerciés de leur charmant accueil, et nous nous dirigeons sur *Oak Point*, à 6 milles à peine de la mission, au nord, et où se trouve un poste de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*. La route est facile, le temps magnifique; tout en marchant nous tuons quelques poules de prairie, qui se lèvent devant nous; vers dix heures, nous arrivons chez *Abraham Mac Leod*, un métis catholique avec lequel nous avons fait connaissance hier à la sortie de l'église, et auquel nous avons donné rendez-vous pour nous conduire dans les grands marais au-dessus de *Oak Point*, bordant le *lac Manitoba*.

Il est prêt et nous poursuivons notre marche; au bout d'une dizaine de milles, nous arrivons au milieu du plus superbe pays de chasse au marais qu'on puisse désirer; mais le temps est trop beau, et, comme nous l'avait fait prévoir *Mac Leod*, les canards, profitant de ce qu'il n'y a pas un souffle d'air, sont restés sur le grand lac. Après avoir battu vainement les marais, mouillés jusqu'à mi-corps, nous reprenons le chemin de *Oak Point*, sûrs de nous dédommager en rentrant avec les poules de prairie; en effet, nous en tuons une trentaine. Arrivés à *Oak Point*, en attendant le souper nous allons faire un tour sur les bords du lac merveilleusement éclairé par les rayons du soleil couchant. Les canards, par bandes innombrables, rentrent à la terre ferme, volant haut dans les airs; je finis, presque à la nuit noire, par en tuer un à une grande hauteur.

Après le souper, nous étendons par terre, dans la maison du métis, nos peaux de buffalo et nous nous installons pour la nuit, afin d'être prêts demain de bonne heure.

5 septembre. — En quittant *Oak Point*, au lieu de reprendre la route par laquelle nous sommes venus hier matin, nous nous dirigeons vers le sud-est pour gagner le *lac Shoal*. La contrée que nous traversons a sensiblement le même aspect que dans la région que nous avons parcourue avant d'arriver à la mission *Saint-Laurent*; c'est une succession de prairies, de petits bois où dominent les chênes et les trembles, et de marécages. Au bout de 12 à 13 milles, nous atteignons les bords du lac; tantôt ils sont sablonneux, tantôt marécageux. Le lac est couvert de milliers de canards

sauvages, de sarcelles, de pluviers; nous avons envoyé au *père Camper*, le produit de notre chasse d'hier, pensant que pour quelques jours au moins cela modifierait avantageusement son pauvre ordinaire, et nous nous hâtons de tuer ce qui nous est nécessaire pour notre repas du soir; puis nous continuons notre marche aussi rapidement que possible, ne nous arrêtant que le temps voulu pour reprendre, à l'endroit où nous avons campé le 1er septembre et où nous l'avions laissé, notre troisième cheval qui s'était trouvé blessé par son collier.

Laissant sur notre droite notre ancien *trail*, nous remontons vers le nord-est. Le temps est gris et humide à un degré désagréable. *William Prudent* ignore le pays et c'est avec le compas de route que nous nous dirigeons. Après avoir traversé une suite de marécages, nous gravissons une chaîne de collines peu élevées qui semblent avoir été la ceinture d'un grand lac dont le *lac Shoal* serait le dernier vestige; puis, la configuration du terrain s'y prêtant, nous reprenons notre marche vers le sud-est. A la nuit, quand il s'agit de trouver un emplacement pour camper, vainement nous cherchons autour de nous un endroit favorable. Impossible de trouver de l'eau ou du bois. Nous continuons donc à nous porter en avant.

Mais vers neuf heures, ayant ainsi marché pendant plus de deux heures sans être plus heureux dans nos recherches, nous sommes forcés de nous arrêter. Longtemps avant d'arriver à cette plaine au milieu de laquelle nous nous trouvons, ayant rencontré quelques morceaux de bois mort, je les avais fait par précaution charger sur le chariot. Il n'y en a pas beaucoup, pas assez pour faire cuire un de nos

canards, suffisamment, cependant, pour faire réchauffer deux des soupes de conserve que nous avions emportées pour les circonstances exceptionnelles, et, ce jour là encore, nous ne sommes pas privés de notre repas du soir.

6 septembre. — J'avais eu grand soin d'entraver moi-même hier soir nos chevaux, de crainte que, poussés par la soif et guidés vers quelque ruisseau par leur instinct, il ne leur prît la fantaisie d'aller au loin durant la nuit; et ce faisant, à part moi, je me taxais de cruauté; mais, vers minuit, entendant la pluie tomber dru sur la toile de la tente, mes remords s'étaient vite évanouis.

Nous levons notre camp sous un véritable déluge, et, pour comble de malechance, il nous est impossible, faute de bois et d'eau, de nous offrir la moindre tasse de café. Elle eût été pourtant la bienvenue. — Au bout de deux heures de marche, nous avons enfin la satisfaction d'apercevoir un petit *settlement*. Un des *settlers* nous offre asile dans son *log house*, où nous pouvons, à l'abri, faire notre déjeuner; puis, à onze heures, nous nous remettons en mouvement. Le temps devient de plus en plus détestable et les moustiques malheureusement se mettent de la partie. Nous marchons toujours vers le sud-est, pour passer au pied du *Stony mountain* que nous voulons contourner pour remonter ensuite vers le nord et arriver directement au *Stone Fort*. A vrai dire, le *Stony mountain* n'est qu'une colline isolée, très peu élevée. La roche y est calcaire; en raison de cette circonstance, c'est là qu'on bâtit le nouveau pénitencier de la province. Les matériaux se trouvant sur

place, on a pu éviter les transports, toujours coûteux dans une contrée où les routes sont rares.

Arrivés à quelques milles de la colline où nous apercevons ces nouvelles constructions, nous nous en trouvons séparés par un large marais qui n'est pas indiqué sur la carte que j'ai entre les mains. Nous le côtoyons, pensant toujours pouvoir trouver un passage au nord-est, qui nous permettra d'atteindre le *Stone Fort;* mais nos recherches sont vaines, et il faut se rabattre vers le sud-est. La nuit n'est pas loin. Décidés à ne pas camper où nous sommes, nous tentons le passage en un point qui paraît un peu plus favorable que les autres. Les moustiques deviennent tellement acharnés, que le métis qui, pourtant, devrait y être accoutumé, me dit, en pleurant presque de douleur, qu'il n'a jamais rien vu de tel, et que, si nous sommes contraints de bivouaquer dans ces environs, il en deviendra fou. Heureusement, il n'est menacé de rien de pareil; après des difficultés considérables, après être restés embourbés à deux ou trois reprises, mouillés et crottés jusqu'à la moelle, épuisés de fatigue, hommes et chevaux nous rejoignons la route de *Winnipeg* à *Stone Fort*, à environ 7 milles de celui-ci.

Ce serait folie d'essayer de gagner le fort, d'autant plus que tout près du point où nous avons débouché sur la route se trouve une espèce de petite auberge isolée. Nous nous y établissons pour la nuit.

7 septembre. — Employé la matinée à sécher et à nettoyer nos effets et nos armes. — A onze heures, nous partons pour le *Stone Fort*, dans un *boggey* que nous loue le propriétaire de l'auberge. Notre chariot nous

suit. Les pluies ont tellement détrempé le mauvais chemin que nous avons à prendre, que nous mettons près de trois heures pour parcourir les 7 milles qui nous séparent du fort où nous sommes gracieusement accueillis par le directeur, *M. Flat*, par les quelques officiers de la Compagnie que nous y trouvons, et par le directeur du pénitencier, *M. Bedson*. Celui-ci nous offre l'hospitalité dans sa résidence.

Sur les six ou sept officiers actuellement au fort, trois doivent dans la journée partir pour le *Norway house*, un des postes de la *Compagnie* qui se trouve à environ 300 milles au nord, sur la côte est du *lac Winnipeg*. Ils partent pour un an et peut-être davantage, et pendant tout ce temps ils n'auront que de rares communications avec les pays civilisés; aussi tous cherchent à passer le plus gaiement possible les derniers instants qui précèdent leur embarquement pour ce lointain exil. A quatre heures nous les accompagnons au bateau qui va les emmener. Ce bateau, à l'avant duquel flotte fièrement le pavillon de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, a quelque analogie avec les caravelles espagnoles du temps de la conquête du Mexique. Il me semble que j'assiste au départ des hardis aventuriers d'alors.

Bientôt la barque largue ses amarres et commence à descendre le courant; tous les chapeaux s'agitent; puis, au coude de la rivière derrière lequel ils vont disparaître, ceux qui viennent de partir nous saluent d'un dernier hurrah!

Nous rentrons chez *M. Bedson*, après avoir fixé l'heure de notre départ demain, avec le patron de l'équipage que le directeur du pénitencier a eu l'obligeance de

nous arrêter et qui se compose de *Spence*, le patron, un métis, et de quatre hommes, dont un Écossais, deux métis et un Indien.

Arrivé au terme de mon court voyage d'exploration dans le *Manitoba*, que je vais quitter d'ici à peu de jours, je crois devoir ajouter quelques mots sur cette province.

Le *Manitoba*, de la frontière sud à sa limite au nord, a 102 milles. Il a 120 milles de l'est à l'ouest. Sa superficie totale est de 9 millions d'acres, sa population de 36,000 habitants. Dans presque toute son étendue, le terrain est un terrain d'alluvion où le sol végétal a une profondeur moyenne de 18 à 20 pouces. Sans engrais et avec un labour très superficiel, puisqu'il dépasse rarement 3 pouces de profondeur, le rendement varie de 30 à 40 bushels à l'acre pour le blé, et de 75 à 80 bushels à l'acre pour l'avoine. Le blé, qui pèse environ 63 livres au bushel, se vend en moyenne 1 $ le bushel, l'avoine se vend de 50 à 60 cents. On commence à élever des bestiaux en assez grande quantité. Le prix des bœufs pour la boucherie varie entre 60 et 70 $; celui des moutons, qui sont en petit nombre, est d'environ 8 $.

Il serait urgent que le gouvernement prît des mesures pour le reboisement des parties les moins favorables à la culture; la température moyenne s'élèverait et on éviterait pour l'avenir la pénurie du bois, qui ne peut manquer de se faire sentir à courte échéance si le développement de la province continue dans la même proportion que les années dernières.

L'immigration des *Menonnites* ne semble qu'à son début; j'en dirai autant de celle des *Islandais* que l'on a établis sur la rive ouest du *lac Winnipeg* et que malheureusement je ne pourrai aller visiter; mais, si les premiers paraissent être doués de toutes les qualités propres à la colonisation, les Islandais, peu accoutumés à la culture de la terre, n'offrent pas, pour le moment du moins, les mêmes avantages. Le gouvernement devrait essayer de diriger vers le *Manitoba* les Bas-Canadiens qui, en raison de l'appauvrissement du sol dans la province de *Québec* et de l'accroissement de la population, émigrent chaque année aux États-Unis où ils ne trouvent que des déceptions, tandis que, dans le *Manitoba*, avec des ressources relativement minimes, ils obtiendraient des résultats magnifiquement rémunérateurs.

Au point de vue politique, il est également important pour les Anglais de favoriser leurs sujets de race latine; il ne faut pas qu'ils oublient que si dans le *Dominion* l'élément anglo-saxon et l'élément allemand devenaient par trop prédominants, le Canada n'aurait plus sa raison d'être et finirait, probablement, par se fondre avec les États-Unis.

II

DU STONE FORT, SUR LA RIVIÈRE ROUGE AU FORT FRANCIS, SUR LA RIVIÈRE DES PLUIES

8-30 SEPTEMBRE

Le Selkirk settlement. — Le lac Winnipeg. — Le fort Alexandre. — Voyage sur la rivière Winnipeg. — Les Silver Falls. — Le lac Bonnet. — Une aurore boréale. — Le Barrière Fall. — Le Slave Fall. — La mission protestante d'Islington. — Le Great Discharge. — Le lac des Bois. — Difficultés pour former un nouvel équipage. — Emplacement de la future capitale du territoire de Keewatin. — La traversée du lac des Bois. — Plus de bonheur que de sagesse. — Le Rainy River. — Arrivée au fort Francis.

8 septembre. — A neuf heures du matin nous nous rendons au rivage, accompagnés par *M. Bedson* et sa jeune femme, et par les officiers de la Compagnie. Nous prenons congé des uns et des autres, et nous nous embarquons.

Malheureusement notre embarcation, la seule que possèdent les autorités et qu'elles ont gracieusement mise à notre disposition pour nous rendre jusqu'à l'embouchure de la *rivière Winnipeg*, est en fort mauvais état. Au bout de 3 ou 4 milles, je m'aperçois qu'elle fait eau en divers points, non pas de façon à compromettre notre sûreté, mais assez pour que l'un de n[illegible]

soit forcé d'avoir presque continuellement l'écope à la main. Notre patron me dit alors que, dans les environs de l'endroit où nous sommes, il connaît un Indien possesseur d'une embarcation plus petite, mais suffisante toutefois et en fort bon état. Peut-être cet individu consentira-t-il à nous la louer. Je me fais descendre à terre avec un des hommes de notre équipage, et, guidé par lui, tandis que notre barque continue à suivre le cours de la rivière qui fait ici un grand coude, je coupe au court et me rends à la cabane de l'Indien. Il n'y est pas, mais sa femme me dit que sa barque se trouve à environ 9 milles plus bas et m'autorise à la prendre pour le prix que je lui offre. Je regagne le bord de la rivière où mes compagnons ne tardent pas à arriver. Nous hâlons notre embarcation sur le rivage et la réparons sommairement, puis nous reprenons notre navigation. Au point indiqué, nous trouvons le bateau de l'Indien; le transbordement est rapidement opéré et nous continuons notre route. Tout cela a pris quelque temps, et, à sept heures, quand nous abordons pour camper sur la rive droite, nous sommes seulement à quelques milles au-dessous du petit *settlement* de *Eagle's Nest*.

Nous avons passé devant les *settlements* de *Saint-Clément*, de *Selkirk* et de *Saint-Peters*, situés sur la rive gauche. C'est à *Selkirk* que le chemin de fer projeté du *Canada Pacific* traversera la rivière. En réalité toute la région bordant le *Red River*, que nous venons de parcourir, porte le nom de *Selkirk settlement*, en souvenir de son fondateur *lord Selkirk;* mais le nom a été attribué plus spécialement à l'endroit où sera établi le pont sur la voie ferrée.

Lord Selkirk, du temps où il était gouverneur de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, avait fondé la colonie qui porte son nom sur des terrains acquis partie de la *Compagnie* en 1811, partie des Indiens en 1817. Ses héritiers, en 1832, vendirent leurs droits en réservant ceux des *settlers* déjà établis.

9 septembre. — A six heures et demie du matin nous reprenons notre voyage, suivant toujours le cours de la rivière; puis, bientôt, nous atteignons les marais qui se trouvent à son embouchure et s'étendent au loin sur les bords du lac. Nous ne rencontrons plus que quelques canots d'écorce conduits par des Indiens et leurs femmes.

Divers bras de la rivière traversent les marais, décrivant une foule de courbes capricieuses. Quand on peut l'éviter, on préfère ne pas s'aventurer sur le grand lac avec une embarcation trop légère; notre patron abandonnant donc le bras principal, nous en fait prendre un qui se dirige vers l'est et qui débouche sur le lac, moins loin de la côte est que nous voulons atteindre. Nous parcourons un véritable labyrinthe tracé dans les roseaux, d'où s'élèvent, au bruit de nos avirons, des canards en quantité innombrable; laissant sur notre droite le *Devil's Creek*, vers midi nous atteignons *Poplar's Point*, où nous débarquons sur la terre ferme.

Après un arrêt d'une heure, nous reprenons notre marche, nous dirigeant vers le nord-est. Le marais est coupé par un nombre incroyable de larges canaux et le paysage, éclairé par un ciel gris, a un aspect de grandeur morne et sauvage qui produit une certaine impression. La solitude est absolue, le silence n'est troublé que par le bruit du vol de quelque canard effray

et celui de nos avirons qui viennent frapper l'eau en cadence. Notre Indien lui-même se tait. Un curieux type, que cet homme et bien différent de ses compatriotes. Il s'appelle *Na-nen-geese*, le bavard.

Ayant atteint le *Broken Head River*, nous le descendons pendant 1 mille environ, jusqu'à son embouchure, et nous arrivons enfin au *lac Winnipeg*.

Ce lac a environ 340 milles de long et une largeur moyenne de 20 milles. Outre le *Red River* et la *rivière Winnipeg*, il reçoit la *Saskatchewan* qui sert de grande route pour le nord-ouest. Il se déverse dans la *Baie d'Hudson* par le *Nelson River*.

A l'embouchure du *Broken Head River*, les bords sont plats et sablonneux comme une plage, mais à une petite distance ils sont recouverts d'une végétation verdoyante de saules, de roseaux et parfois de peupliers.

Le vent nous est contraire ; heureusement les flots sont calmes et nous nous aventurons sur le lac. Il est environ trois heures. Vers six heures du soir nous nous rapprochons de la côte, cherchant un endroit pour camper, et à six heures trois quarts nous abordons dans une baie magnifique, abritée par des collines assez élevées, recouvertes de bouleaux et de chênes d'assez belle venue.

10 septembre. — Le temps s'est levé, et au moment de notre départ, le soleil qui apparaît à l'horizon dans toute sa splendeur, éclaire délicieusement le site charmant que nous abandonnons, cette jolie baie avec sa ceinture de collines verdoyantes et sa plage parsemée de gros blocs de granit, pittoresquement groupés.

Reprenant le cours de notre navigation, nous suivons

à moins de 1 mille de distance la côte découpée, rocheuse souvent et garnie de végétation. Parfois, partant du pied des collines, quelques marécages s'avancent dans le lac, et la teinte vert clair des roseaux fait un joli contraste avec le feuillage plus sombre des aunes de l'arrière-plan.

Nous atteignons un long banc de sable séparant du grand lac une large étendue d'eau qui a reçu des Indiens le nom de *Mer aux Pluviers;* à juste titre, il me semble, car nous apercevons sur le banc un grand nombre de ces charmants oiseaux. Nous nous faisons jeter à terre, *Belmont* et moi, et tandis que notre barque côtoie le rivage, nous remontons ce banc dans la longueur; en dix minutes nous tuons une douzaine de pluviers de différentes espèces et une bécassine double. Cela fait, nous remontons dans l'embarcation, et doublant le *Big Stone Point*, nous entrons dans une jolie anse voisine afin d'y préparer notre repas du milieu du jour.

En reprenant le large, nous nous apercevons qu'une légère brise s'est levée. Elle est favorable cette fois, et nous établissons une voile qui permet à notre équipage, assez durement mis à l'épreuve durant les deux jours précédents, en raison du vent contraire contre lequel il a eu à lutter, de se donner un peu de repos.

L'apparence de la côte est toujours la même : sur le rivage, des rochers jetés çà et là; au-dessus, des masses de verdure étagées. Les sapins commencent à faire leur apparition au milieu des chênes, des peupliers et des saules.

Nous doublons *Iron wood Point;* devant nous, nous apercevons *Elk Island;* couverte exclusivement d'arbres

verts et qui forme une grande masse sombre sur les eaux du lac empourprées par les derniers rayons du soleil couchant. La brise très faible ne nous a pas permis d'avancer vite, et après avoir dépassé l'île, en remontant le chenal qui se trouve entre elle et la terre ferme, je m'aperçois que nous ne pourrons atteindre le *fort Alexandre* que tard dans la nuit. Mon compagnon étant comme moi d'avis qu'il y aura avantage à arriver de jour, je fais border les avirons, puis nos hommes nagent vigoureusement vers la côte qui, très basse en cet endroit, s'étend comme une ligne noire à l'horizon. Nous débarquons pour camper sur un grand banc de sable qui sépare, à son embouchure, le *Jack Fish Creek* du grand lac, à 7 milles du *fort Alexandre*.

En traversant le *lac Winnipeg* par la ligne la plus courte, il n'y a guère qu'une soixantaine de milles depuis le *Stone Fort* jusqu'au *fort Alexandre*, mais en raison de l'obligation de suivre la côte que nous imposait la légèreté de notre embarcation, nous avons dû faire environ 90 milles.

Notre tente dressée et notre souper achevé, je passe une heure délicieuse à me promener sur le sable fin du rivage. La soirée est calme et superbe, une lune étincelante nous éclaire et fait miroiter les flots comme une nappe de vif-argent. Le silence n'est interrompu que par le bruit que fait un élan qui brame dans le lointain.

11 septembre. — La nuit a été froide, et, à cinq heures, quand je sors de ma tente un peu avant le lever du soleil, une brume épaisse couvre tout le lac et les alentours. Elle se dissipe peu à peu, à mesure que le soleil se lève

au-dessus de l'horizon, et nous pouvons reprendre notre navigation.

Nous pénétrons dans la baie où se jette la rivière *Winnipeg;* à part les rares endroits où les eaux du lac ont déposé une couche d'humus sur laquelle poussent quelques saules, et où l'eau, en séjournant, a donné naissance à de petits marais, les côtes sont basses et généralement sablonneuses, mais, cependant, parfois parsemées de rochers; à l'arrière-plan, une riche végétation s'épanouit et forme comme un cadre de verdure de l'aspect le plus riant.

Nous passons devant l'embouchure du *Cat's Fish Creek*, qui prend son origine près du *Broken Head River* et grâce auquel avec un canot d'écorce et en n'ayant que l'inconvénient d'un seul portage (1), assez long, il est vrai, on pourrait raccourcir singulièrement ce trajet du *fort Garry* au *fort Alexandre;* puis nous doublons une pointe sur laquelle a été récemment établie une petite scierie à vapeur et nous entrons dans la rivière *Winnipeg.* Depuis une quarantaine de milles nous sommes sortis du *Manitoba.*

A son embouchure, la rivière *Winnipeg* a près de 1 mille de large; les arbres des forêts voisines poussent jusque sur ses bords. Nous remontons le courant pendant environ 1 mille 1/2 et nous arrivons enfin au *fort Alexandre,* un des postes les plus anciens de la

(1) Par portage on entend porter par terre le canot et tout ce qui est dedans, au delà d'une chute d'eau. Ce mot sert aussi à désigner les endroits d'un fleuve où sont des chutes d'eau qui obligent à faire portage.

(*Note de l'auteur.*)

Compagnie de la Baie d'Hudson; il a près de cent ans d'existence.

M. A. Mackenzie, l'agent de la Compagnie, et sa femme nous offrent l'hospitalité dans le fort.

Sans perdre de temps, je m'occupe de constituer le nouvel équipage dont nous allons avoir besoin. *Spence* et trois des hommes qui sont venus avec nous du *Stone Fort*, y retournent avec l'embarcation qui nous a amenés. Nous poursuivrons notre route avec le canot d'écorce qui, préparé par les bons soins de *M. Mackenzie*, nous attend depuis neuf jours déjà. Ce canot a un peu plus de 20 pieds de long, environ 4 pieds 1/2 de large et peut peser à peu près 350 livres. Nous conservons *Na-nen-geese*, bien qu'on me prévienne qu'il faut se méfier de lui, et qu'il a sur la conscience deux assassinats, en particulier celui de son beau-frère dont il voulait épouser la femme. Le drôle est actif, très adroit et nous sera très utile. Nous prenons quatre autres Indiens, des jeunes gens de vingt à trente ans, dont l'un, le fils d'un chef et qu'on appelle *Jame's Man*, remplira les fonctions de *steersman*. Ce sont tous des *Saulteux*. Ce nom donné à ces Indiens, vient, dit-on, de leur adresse merveilleuse pour faire passer leurs canots par les rapides les plus difficiles.

12 septembre. — *M. Mackenzie* nous accompagne à notre canot, nous chargeons notre bagage et, ayant fait nos adieux à notre hôte, qui nous souhaite bon voyage, nous prenons à notre tour place dans l'embarcation.

Quelques coups de pagaye et nous voilà voguant au milieu du fleuve. Son aspect est ici le même qu'à l'em-

bouchure; d'épaisses forêts couvrent les deux rives qui sont parsemées de rochers.

Au bout de 2 milles 1/2, nous arrivons aux premiers rapides. Ensemble nous pagayons vigoureusement : — nous voici au milieu du tourbillon, un peu d'eau passe par-dessus le bord; — le *steersman* attentif, debout à l'arrière, nous fait éviter les écueils; — quelques efforts encore, et nous entrons dans l'eau calme. Nous nous reposons un instant, puis nous reprenons notre marche et nous arrivons au *Pine Portage*.

Ici l'eau court avec fracas au milieu des rochers, et, sur l'un des plus avancés au milieu des flots mugissants, se tient droit, immobile, la lance en arrêt, un vieil Indien prêt à percer le premier poisson qui passera à bonne distance.

Nous gagnons le rivage; en quelques minutes le canot est déchargé, puis halé à terre. Quatre des Indiens le prennent sur leurs épaules et le portent de l'autre côté des rapides; le bagage est à son tour transporté au moyen de larges courroies de cuir qui, s'appuyant sur le front, fixent la charge sur les épaules et le cou; de cette façon les bras sont libres et on peut s'en servir pour s'accrocher aux arbres et aux rochers.

Tout cela est fait avec une célérité merveilleuse; le canot est remis à flot, puis rechargé, et nous continuons à remonter le fleuve qui n'est, en réalité, qu'une succession de lacs communiquant entre eux; sa largeur varie donc à l'infini, mais elle n'est jamais moindre d'un 1/2 mille.

Bientôt un nouveau banc de rochers qui barre le courant exige encore un transbordement; ce *portage* est

court, il n'a pas plus de 60 yards. Quelques milles plus loin un nouveau rapide, mais cette fois nous évitons le *portage*. Trois des Indiens sautent à terre et grimpant de rocher en rocher, halent le canot à l'aide d'un long filin, tandis qu'avec leurs pagayes, ceux qui sont demeurés dans l'embarcation lui font éviter les écueils. Le passage franchi, nous reprenons les hommes à terre, et laissant sur la gauche le *Bear's River*, nous ne tardons pas à arriver aux *Silver Falls*, à 15 milles environ du *Fort Alexandre*.

Le *portage* sera long, et, avant de l'entreprendre, une fois le canot tiré sur le rivage, nos Indiens préparent leur repas. Je me contente d'un biscuit et je vais visiter les chutes.

Les *Silver Falls* offrent un spectacle d'une rare magnificence; ils se succèdent sur une longueur de plus de 1 mille et occupent toute la largeur du fleuve qui, en ce point, est de près de trois quarts de mille. Les flots se précipitent au milieu de rochers énormes; ils ont en certains endroits des teintes ambrées contrastant vigoureusement avec la masse d'écume blanche qui a mérité aux chutes leur nom. Il y a là deux successions de rapides séparées d'un quart de mille environ.

Quand je reviens, nous effectuons le *portage;* il est assez difficile; puis nous pagayons environ 5 milles, tranquillement, jusqu'au *portage* suivant. Là, au-dessus des rapides, nous établissons notre campement pour la nuit. Les Indiens font leur cuisine, et moi celle de *Belmont* et la mienne; cela fait nous gagnons notre tente, tandis que les indigènes vont se coucher près du grand feu établi à quelques pas.

13 septembre. — Les Indiens sont gens paresseux, et, debout à l'aube, j'ai quelque peine à les mettre sur pied. La journée commence très belle; c'est à peine s'il y a quelques nuages au ciel, une brume légère s'élève de la rivière. Nous partons.

Au bout de 1 mille 1/2 un premier *portage* très court, le *Stone Portage*. Un peu plus loin, il faut lester le canot de son chargement, et tandis que deux des Indiens le halent à l'aide du filin, les trois autres, dans l'eau jusqu'à la ceinture, le soulèvent pour passer au-dessus des rochers à fleur d'eau. Du rivage, je regarde la manœuvre, et, à part moi, je me demande ce qui adviendrait si l'amarre cassait. Rien heureusement ne vient justifier mes appréhensions. Le bagage, nous allons le chercher une fois le canot en sûreté; puis, le chargement opéré, nous continuons.

Deux milles plus loin le *Bonnet, portage* nécessité par une suite de ressauts qui se succèdent pendant plus d'un demi-mille. — La chute inférieure est fort belle; les autres, nous ne pouvons en juger, mais nous entendons le sourd grondement des flots, tandis que nous nous frayons notre route à travers la forêt pour tourner l'obstacle.

Le fleuve, qui s'était rétréci à mesure que nous nous étions rapprochés de la chute inférieure, au contraire est extrêmement large au-dessus de la première chute et c'est sur un véritable lac que nous remettons notre canot à flot.

Le paysage est toujours superbe et varié à l'infini. Quelques arbres, dont le feuillage a déjà pris ces teintes d'or et de pourpre que leur donne l'automne dans ces

régions, tranchent çà et là sur la masse de verdure claire des peupliers de la forêt.

Au bout de quelque temps la rivière se rétrécit de nouveau, un rapide se présente qui exige encore que trois des Indiens halent du rivage le canot; puis, un peu plus loin, nous trouvons un *portage* très court après lequel nous faisons la halte du milieu du jour.

Nous sommes sur les bords du *lac Bonnet*, dans lequel au nord-est vient se jeter la *rivière l'Oiseau*. De loin en loin surgissent des roches de granit rouge; des débris de toute nature entraînés par le courant ont été arrêtés par ces rochers et ont fini par former une couche d'humus sur laquelle ont poussé des saules et des peupliers.

A la sortie du lac nous rencontrons encore un petit *portage*. Les rochers deviennent plus nombreux; quelques-uns de ces blocs sont de dimensions colossales. Encore un rapide, et tandis que nous luttons vigoureusement contre le courant, la pagaye de l'Indien qui se trouve à l'avant se brise, mais nous redoublons d'efforts et nous arrivons à franchir ce pas difficile.

Nous avons devant nous maintenant une longue distance à parcourir sans obstacle et dans des eaux comparativement tranquilles. Un des Indiens va couper un baliveau qui nous servira en guise de mât et avec la toile imperméable destinée à abriter nos vivres par les temps de pluie, nous établissons une voile à corne grâce à laquelle, profitant d'une brise à peine sensible et qu'on n'eût pu utiliser avec toute autre embarcation moins légère que ces canots d'écorce, nous avançons assez rapidement.

La rivière s'élargit et prend des proportions considérables; en certains endroits elle atteint bien deux milles de largeur; sur les bords se trouvent parfois quelques marécages d'où s'enlèvent des bandes de canards. Choisissant nos coups, nous en tuons ce qui nous est nécessaire pour notre subsistance, afin de ménager nos vivres salés, dont la viande de porc forme la base, et que nous gardons pour les jours de disette.

Vers cinq heures et demie nous arrivons à un point où les deux rives s'infléchissent et forment comme un cirque immense. A droite et à gauche s'élèvent des rochers à pic qui ressemblent à d'énormes murailles et qui sont couronnés d'arbres superbes. Le cours de la rivière est fermé par un banc de blocs granitiques, garnis d'une épaisse végétation et au milieu duquel n'existe qu'un étroit chenal où les eaux coulent avec une rapidité prodigieuse. Le site est si admirablement pittoresque que, bien que nous ayons devant nous plus d'une heure de jour encore, nous décidons que nous camperons ici ce soir.

Nous établissons notre tente sur ce barrage créé par la nature; puis, après avoir soupé, tandis que nos Indiens roulés dans leurs couvertures dorment déjà autour de leur feu, *Belmont* et moi, assis devant le nôtre qui ne lance plus que quelques flammes expirantes, nous fumons nos pipes en silence, contemplant le spectacle que nous avons sous les yeux.

Tout à coup, une heure peut-être après le coucher du soleil, une lueur singulière éclaire l'horizon. En quelques minutes, cette lueur prend d'immenses proportions et s'étend sur une hauteur de plus de 45°; de

rayons pourprés en jaillissent comme des fusées; de larges bandes d'un rose inénarrable se dessinent sur le fond lumineux, les nues prennent des tons extraordinaires qui se reflètent dans le grand fleuve que nous avons à nos pieds; des vibrations de lumière viennent frapper comme par secousses toute la partie nord de l'horizon; il semble qu'une vie étrange anime toute la nature; une brise légère prête à l'illusion.

Nous assistons à une magnifique aurore boréale. J'en ai déjà vu plusieurs durant mon séjour l'hiver dernier au Canada, mais nulle qui fût comparable à celle-ci.

Au bout d'une demi-heure — peut-être plus, peut-être moins, je ne songe pas à regarder à ma montre, — ce météore diminue par degrés, puis finit par s'éteindre subitement.

14 septembre. — Ayant franchi l'étroit chenal que le fleuve a pu se conserver dans la digue naturelle qui barre une partie de son lit, nous débouchons sur une large étendue d'eau dont les bords sans profondeur sont couverts de roseaux et de saules; dire la quantité d'oiseaux, canards, sarcelles, etc., que nous rencontrons dans cet endroit serait impossible; pagayant sans bruit, nous suivons en silence cette bordure de roseaux et il ne faut pas longtemps pour tuer plus de canards qu'il ne nous sera nécessaire pour notre subsistance et celle de nos hommes, aujourd'hui et demain.

Puis nous pénétrons dans une portion plus étroite du cours du fleuve, avec de grandes roches de granit porphyroïde revêtues par places de lichens, tantôt rougeâtres, tantôt noirâtres, du plus pittoresque aspect. Les deux rives dessinent mille courbes bizarres, parfois

elles sont distantes de 1,000 ou 1,200 yards, parfois de 150 ou 200 seulement. Plus loin, elles perdent leur physionomie sauvage pour prendre l'aspect riant des bords de quelques-uns de nos petits cours d'eau de Normandie.

Un brusque coude et la scène change ; nous retombons au milieu des rochers. Ce n'est plus une petite rivière paisible que nous remontons, mais un véritable torrent roulant ses flots écumeux avec un bruit sourd qui s'entend au loin. Un premier *portage* assez court, de cent cinquante ou deux cents pas seulement, vient nous arrêter ; puis un second, à un quart de mille plus loin. Cette fois, l'obstacle à notre passage n'est qu'une roche inclinée à 45° qui occupe toute la largeur de la rivière et sur laquelle l'eau coule comme un large ruban argenté. Je puis constater en cheminant parmi les rochers qui parsèment le rivage, qu'un grand nombre ont subi une altération qui fait qu'ils se désagrègent sous la main. Un peu avant d'arriver à ces *portages*, les sapins ont presque complètement remplacé les peupliers dans les forêts qui s'étendent sur les deux rives.

Quelques milles encore et nous arrivons aux rapides, connus sous le nom des *Sept Portages*. La rivière ressemble maintenant à celles qu'on rencontre en Suisse ou dans les Pyrénées ; les eaux tombant de rocher en rocher forment une série de cascades. Le *portage* est long et pénible ; parvenus de l'autre côté, nous nous arrêtons pour dîner et nous reposer.

Puis, nous reprenons notre navigation. La rivière devient tellement étroite que bientôt elle n'a plus que 50 yards de large ; elle coule au milieu de dépôts d'h

mus sur lesquels croissent des roseaux et des saules, et, un peu plus haut, des peupliers et des sapins.

Nous remontons deux ou trois petits rapides encore, qui ne nécessitent pas de *portage;* la rivière se rétrécit au point de n'avoir plus qu'une quinzaine de yards; deux *portages* très rapprochés viennent nous arrêter et nous arrivons enfin à un endroit où l'eau se précipite à travers une véritable fente qui s'est produite dans le rocher ; trois des Indiens sautant à terre nous halent avec le filin, tandis que nous pagaions de toutes nos forces. Dans cet étroit passage, en étendant les bras, je pourrais presque toucher la muraille de chaque côté.

Rien n'est curieux, en somme, comme la variété des aspects sous lesquels le *Winnipeg* se présente tour à tour, à nos regards émerveillés.

Ayant fait encore un tiers de mille environ, nous atteignons le *Otter Fall.* Il nécessite un *portage* de cinq à six cents pas. Au-dessus de la chute, la rivière s'étend de nouveau et nous ne tardons pas à arriver à une sorte de lac de près 1 mille de large, sur les bords duquel nous nous établissons pour la nuit, à l'heure où le soleil couchant vient iriser de teintes admirables les cimes des grands arbres et les nuages qui se meuvent lentement dans le ciel et se reflètent dans les flots avec toutes leurs brillantes colorations.

15 septembre. — Remis en route à l'heure habituelle. — La rivière présente toujours son aspect pittoresque, son cours devient peut-être même plus tourmenté qu'hier, il est parsemé de quelques îlots boisés et rocheux. Un premier rapide à remonter assez long, puis un banc de rochers qui nous force à faire un

portage, seulement de quelques pas d'ailleurs. Les deux rives sont couvertes toujours d'épaisses forêts. Quelques rapides encore, et, au bout de 5 à 6 milles, nous arrivons à une énorme chute coupée en deux par un îlot : c'est le *Barriere Fall*.

Pour effectuer le *portage*, forcé ici, c'est l'îlot central que nous devons atteindre. A cet effet, nous continuons à remonter le fleuve en serrant le rivage nord, de façon à nous tenir le plus possible en dehors des rapides situés au-dessous de la chute à notre gauche ; puis, quand nous sommes arrivés à l'endroit favorable, changeant brusquement de direction, nous piquons au travers du courant qui semble devoir nous entraîner au point où les flots écumeux des rapides, issus des deux chutes, forment en se rencontrant un immense tourbillon. Les pagaies plient sous nos efforts, mais nous atteignons sans encombre la zone relativement calme qui se trouve immédiatement sous l'îlot, bien que, dans ce court trajet de 100 pieds à peine, nous ayons dérivé de cinq à six fois cette distance, et, nous maintenant entre les rapides, nous atteignons enfin sans trop d'efforts l'extrémité inférieure de l'îlot.

Le transport du canot et du bagage à l'autre extrémité est assez facile. Avant de nous rembarquer, nous établissons notre voile, le vent qui tout à l'heure nous était contraire devenant, en raison d'un brusque coude que fait ici la rivière, très favorable. Naviguant vent arrière, nous remontons le courant assez rapidement, ne nous aidant de nos pagaies que pour franchir deux ou trois rapides qui, heureusement, ne nous contraignent pas au *portage*.

Après avoir longé une grande île boisée dont les bords sont formés de hautes murailles de granit surmontées d'une belle végétation, en face de nous, nous apercevons le *Slave Fall.* La largeur de cette chute peut être de 5 à 600 yards; l'embrun qui s'en élève estompe les contours des rochers; des grands vols de canards décrivent au-dessus, dans les airs, d'immenses cercles. C'est un magnifique spectacle. Nous abordons au-dessous de la chute, sur la rive qui se trouve à notre gauche et nous prenons deux heures d'un repos absolument nécessaire.

Le *portage,* qui peut avoir un tiers de mille, une fois effectué, nous reprenons notre navigation sur le fleuve redevenu paisible, et dont la largeur est ici véritablement imposante.

Quelques milles plus loin, nous arrivons aux *Trois Portages.* Le premier n'est que de cent cinquante à deux cents pas; le second, à un quart de mille au delà, est nécessité par une belle chute très large, avec deux îlots; le troisième est à 300 yards plus haut.

Durant notre trajet de la journée, nous avons tué une dizaine de canards pour le repas du soir et pour ceux de demain. Nous ne rencontrons plus d'obstacles à notre route, et vers six heures demie, nous débarquons dans une des îles qui parsèment le cours du fleuve et nous établissons notre campement.

16 septembre. — Ce matin, il a fallu réparer le canot qui a légèrement souffert de quelques contacts trop violents, que, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu empêcher, avec les roches au milieu des rapides. Nous nous mettons donc en route qu'un peu tard; il

souffle une bonne brise et nous glissons légèrement sur les eaux du fleuve rendues très moutonneuses par le vent qui contrarie le courant. Les deux rives, largement découpées, sont toujours garnies de rochers et de végétation; elles sont distantes en moyenne d'environ un mille.

Au bout d'une heure, nous atteignons la *Chute à Jacques*, qui barre la rivière dans toute sa largeur et qui est coupée par un îlot en deux portions inégales; des flots d'écume blanche et jaunâtre la font apercevoir de loin. Elle oblige à un *portage* assez difficile et long de douze à quinze cents pas.

Au delà, la rivière fait à l'est un coude de 45°; le vent nous devenant contraire, nous sommes obligés de renoncer à aller plus longtemps à la voile. Le courant est malheureusement très rapide et nous n'avançons que péniblement, profitant des îles nombreuses qui parsèment le fleuve pour remonter de l'une à l'autre, choisissant les eaux les plus calmes.

Mais nous nous heurtons à une roche à fleur d'eau que l'homme à l'avant n'a pu signaler assez tôt pour nous la faire éviter tout à fait, et nous pagaions rapidement pour atterir. Le canot est halé à terre; tandis que les Indiens le réparent, je fais sécher nos vivres et nos effets légèrement endommagés.

Tout cela exige quelque temps; ce n'est qu'au bout de deux heures que nous pouvons reprendre notre route; nous traversons une série de véritables lacs, dont quelques-uns peuvent avoir 2 milles de largeur, et, vers six heures la pluie commençant à tomber, nous gagnons une petite baie où nous campons.

17 septembre. — Le temps gris et sombre nous fait, au moment du départ, mal augurer de notre journée. Le paysage se déroule très varié, comme ces jours derniers, mais jusqu'ici, soit qu'il fût riant, soit que son aspect fût plus sévère, il avait toujours été illuminé par un brillant soleil. Ce matin, il est enveloppé d'une brume épaisse qui ne tarde pas à dégénérer en une petite pluie froide fort désagréable. Nous avons vent debout, les flots sont très agités et nous embarquons quelque peu d'eau au grand détriment de nos effets et de nos provisions. Les deux rives, parfois distantes d'un peu plus de 1 mille, parfois moins éloignées, s'estompent dans le brouillard et prennent une apparence de monotone uniformité.

Heureusement, petit à petit, le ciel s'éclaircit et vers dix heures le soleil daigne reparaître.

La partie de la rivière où nous nous trouvons à cet instant est assez encaissée au milieu de collines rocheuses où quelques sapins malingres ont peine à pousser. Puis, la vallée s'élargit et la rivière reprend l'aspect d'un grand lac parsemé d'îles verdoyantes.

Nous arrivons à *Island Portage*, qui offre quelques difficultés en raison des obstacles que les rochers du rivage apportent au débarquement et à l'embarquement. Un mille plus loin, l'heure de notre halte du milieu du jour ayant sonné, nous nous arrêtons au confluent de l'*English River*, la grande route qui mène au nord-est, au *lac Seul* et aux établissements de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, connus sous les noms de *Nipigon* et *Moose Factories*.

Nous étant remis en marche, nous ne tardons pas à

arriver à un point où la rivière devient plus étroite, si bien qu'elle n'a plus bientôt qu'un quart de mille de largeur; sur la rive droite s'élève une muraille de granit de 50 à 60 pieds de hauteur d'un assez bel effet. Puis, nouvel élargissement du cours du fleuve. Mais l'aspect général de cette région est plus abrupt que nous ne l'avons encore vu; les forêts qui garnissent les rives sont moins épaisses; les collines sont plus élevées, les masses rocheuses plus considérables. L'horizon prend aussi plus d'étendue; ce qui frappe étrangement, c'est l'absence presque absolue de tout être animé; c'est à peine si, parfois, on aperçoit quelque grand aigle pêcheur planant dans les airs. Plus le moindre canard. Heureusement nous prenons avec une ligne à la traîne quelques beaux poissons, et ce soir encore nous n'aurons pas besoin, du moins *Belmont* et moi, de recourir au lard salé ou au pemmican.

Au moment du coucher du soleil, à un détour subit de la rivière, nous apercevons devant nous, à un quart de mille, sur une hauteur descendant en pente douce jusqu'au rivage, la première trace d'êtres humains que nous ayons rencontrée depuis notre départ du *fort Alexandre*. C'est la mission protestante d'*Islington*.

Nous abordons pour camper, et aussitôt le missionnaire qui est à la tête de l'établissement vient nous souhaiter la bienvenue. C'est un indien *Saulteux*, sa femme est de la tribu des *Crees;* il me paraît intelligent, mais d'une rare ignorance, et je me demande ce qu'il peut bien apprendre aux habitants des dix pauvres cabanes groupées autour de la sienne, des indiens *Saulteux*,

qui peuvent être en tout une trentaine. Dans le voisinage de leurs demeures il y a quelques parcelles défrichées où ils essaient de cultiver diverses céréales, mais à mon avis sans grand succès, et la pêche et la chasse sont toujours leurs vrais moyens d'existence.

18 septembre. — A *Islington*, le fleuve fait un coude presque à angle droit; sur la rive opposée à notre camp, les arêtes de cet angle sont marquées par des roches qui semblent avoir été coupées à l'équerre. Le *Winnipeg*, peut en cet endroit avoir de 600 à 700 pieds de large.

Nous partons; une brume assez épaisse couvre le fleuve, mais je puis, malgré cela, constater que sur les bords, la végétation est assez maigre; dans les anfractuosités des masses de granit, il ne pousse que quelques sapins rares et chétifs.

Un peu plus loin, l'aspect change, et on aperçoit de belles forêts s'étageant sur les collines qui forment la ceinture de la vallée. Les eaux sont ici assez poissonneuses; en quelques minutes nous prenons trois *Pickerels*, d'un poids variant entre une livre et demie et trois livres.

La rivière se rétrécit graduellement; au bout de 1 mille 1/2 environ, elle n'a plus guère que 100 à 120 pieds; elle coule avec une rapidité inouïe entre deux murailles de granit. Deux fois nous essayons de franchir le rapide et deux fois nous sommes rejetés en arrière. Enfin trois des Indiens sautent à terre, et suivant les bords en s'accrochant aux angles des rochers, ils nous halent avec le filin. Trois cents yards plus loin, le fleuve se rétrécissant encore, devient un

torrent, et nous sommes obligés de faire un *portage*. — Nouveau *portage*, assez long cette fois, à un quart de mille au delà, puis un autre encore à un demi-mille au-dessus de celui-ci. Nous faisons environ 500 yards en canot, et nous arrivons au *Yellow Mud Fall*. La chute n'a pas plus de 150 pieds de large, mais le site est très pittoresque, et la cascade est de celles pour lesquelles les guides en Suisse ou dans les Pyrénées ont soin de faire détourner le touriste de sa route.

Après ces quatre *portages* et les rapides que nous avons franchis, notre canot a grand besoin d'être radoubé. Cela nous prend environ une heure. Ce travail fini, nous nous remettons en route; au bout d'un quart de mille, un cinquième *portage* très court nous arrête quelques instants, puis, à un mille plus loin nous arrivons au *Great Discharge*. Le fleuve réduit ici à une largeur de 30 pieds tout au plus, coule entre deux murs de granit presque parallèles. Il nous faut encore porter le canot et son chargement de l'autre côté. Là, nous nous arrêtons pour dîner.

A une heure et demie, nous remettons le canot à flot; bien reposés, nous pagaions vigoureusement dans des eaux où c'est à peine si le courant se fait sentir; les deux rives s'écartent progressivement, et nous arrivons au *Sandy Lake*. Ce nom, il ne le mérite guère; ses bords sont très accidentés et garnis de rochers souvent considérables, mais il n'y a pas la moindre trace de sable.

Pendant quatre heures, nous voguons sur cette magnifique nappe d'eau, sur laquelle sont jetées çà et là

un grand nombre de belles îles boisées, et, au coucher du soleil, nous venons camper à l'entrée de la rivière sur un banc de rochers couvert d'une mousse épaisse qui nous promet un lit moelleux pour la nuit.

19 septembre. — A notre heure matinale ordinaire, le canot est mis à flot et nous partons. Le fleuve, d'une largeur moyenne de trois quarts de mille environ, offre le même ensemble d'îles, de forêts sur ses deux rives; toutefois les rochers deviennent moins apparents et dans un *portage* d'environ un demi-mille, j'aperçois quelques ormes au milieu des peupliers et des arbres verts qui sont les essences ordinaires de ces forêts. Puis, bientôt, à un détour de la rivière, j'entrevois un canot monté par un Indien et sa *squaw*, et, un peu plus loin, un *log house;* ce sont les premiers indices d'une vie animale quelconque que nous ayons rencontrés depuis *Islington;* dans toute la région que nous venons de parcourir, nous n'avons même pas vu, en effet, un seul aigle pêcheur ni le moindre canard.

Étant entrés dans un dédale de jolies îles bien boisées, nous suivons un chenal qui ne doit guère avoir plus de 200 à 250 yards de large, et nous abordons sur la rive est dans une baie où nous devons nous frayer notre chemin au milieu d'une forêt de roseaux, pour effectuer le *portage* que nécessitent les *Dalles du Winnipeg* que nous laissons à notre droite.

Sur les bords de la rivière, en débarquant, nous trouvons deux *log houses* assez bien construits, mais qui ne semblent pas occupés pour l'instant, et, de l'autre côté du *portage*, plusieurs autres de ces habitations dont les propriétaires, des Indiens, sont absents, sauf un seul.

jeune, d'une belle tournure et d'une physionomie intelligente. Les femmes, en revanche, sont en nombre, sept ou huit peut-être; une nuée d'enfants grouillent au soleil autour de ces maisons. A côté, un essai de culture, un champ de pommes de terre, qui semble avoir assez bien réussi, et, sur le rivage, bien exposé au midi, un échafaudage de poutres où sèche le poisson pour la saison d'hiver prochaine.

Sur notre offre de donner en échange de poisson frais quelques livres de lard salé, une jeune fille assez jolie saute en canot et va lever les filets tendus dans la rivière. Nous embarquons le produit de sa pêche, quelques pommes de terre, puis nous continuons notre route jusqu'à ce que nous trouvions un endroit favorable pour la halte du jour et le dîner.

Cette opération importante accomplie, nous reprenons le cours de notre voyage, naviguant au milieu d'un archipel d'îlots verdoyants. Le paysage n'a rien de grandiose, mais il est plein de lumière et de fraîcheur. Enfin, un peu avant trois heures de l'après-midi, nous atteignons le *portage* que les Indiens appellent *Ko-be-ki-je-wan*, c'est-à-dire *le torrent qui coule entre deux rochers*. De l'autre côté, à un demi-mille de distance, se trouve le fort de la *Compagnie* connu sous le nom de *Rat Portage Fort*, situé sur le *lac des Bois*, ou plutôt le *Clear Water Lake*, car tel est le nom qu'on donne à la portion supérieure du *lac des Bois*.

Depuis le *Fort Alexandre*, nous avons parcouru 150 milles, à raison d'environ 22 milles par jour, et nous avons fait une trentaine de *portages*. Nous nous sommes élevés de 291 pieds depuis le *lac Winnipeg*,

la hauteur de celui-ci au-dessus du niveau de la mer étant de 751 pieds et celle du *lac des Bois* de 1,042 pieds.

Notre campement une fois établi près du fort de la *Compagnie*, mon premier soin est d'emmener nos Indiens aux magasins, afin d'en rapporter les vivres qui nous sont indispensables pour aller jusqu'au *Fort Francis*, à l'entrée du *Rainy Lake*. Il n'y a au *Rat Portage Fort* qu'un agent subalterne; il me dit tout d'abord qu'il ne lui reste plus comme provisions qu'un peu de porc salé et de farine et que les approvisionnements pour l'hiver ne sont pas encore arrivés, mais qu'il les attend sous peu de jours. Puis, nos Indiens me déclarent qu'ils ne veulent pas aller plus loin. Très madrés, ils font mine de ne plus me comprendre quand je leur rappelle que je les ai engagés pour aller jusqu'au *Fort Francis*. J'ai recours à l'agent de la *Compagnie* comme interprète; ils se renferment dans un silence obstiné. La situation devient tendue. J'ai bien la ressource extrême de les forcer à marcher en leur faisant entendre que je ne les paierai pas avant d'être arrivé sur le *Rainy Lake*, mais le moyen pourrait être dangereux. D'autre part, l'agent de la *Compagnie* me dit qu'il ne croit pas que nous puissions dans le voisinage trouver d'autres Indiens pour remplacer ceux qui nous ont amenés. Je suis très perplexe et l'agent ayant ajouté que sur la rive opposée du *Clear Lake*, à environ 2 milles 1/2 de distance, se trouve un campement d'ingénieurs du gouvernement qui font les études pour le tracé du chemin de fer du *Canada Pacific*, que là, peut-être, nous trouverons des vivres et que, en tout cas, ces messieurs pourront sans doute nous donner quelques

conseils sur le parti à prendre, nous levons notre camp et, nous rembarquant, nous nous rendons au point indiqué, où nous avons le plaisir de trouver deux des ingénieurs, *M. Macara* et *M. Fellows*, ce dernier le frère d'une jeune personne que j'ai rencontrée à *Ottawa* chez le gouverneur général et le neveu de mon compagnon de chasse de l'hiver dernier, *Mac Nab*.

Ces deux messieurs nous offrent une hospitalité des plus cordiales ; bien qu'eux-mêmes soient fort à court de vivres, ils nous proposent de les partager avec nous. A leur avis, forcer nos Indiens à continuer la route est un moyen qu'il ne faudrait employer qu'en cas de nécessité absolue ; ils pensent qu'il vaudrait mieux attendre l'arrivée du bateau qui viendra ravitailler le fort pour l'hiver ou bien celui qui leur apportera à eux-mêmes des provisions du *North West Angle*, et, quand ils repartiront, prendre passage sur l'un ou l'autre.

20 septembre. — Dans la nuit est arrivé l'ingénieur du district de *Manitoba*, *M. J. H. Rowan*, en tournée d'inspection. Il nous apporte une fâcheuse nouvelle ; il a entendu dire que le bateau de la *Compagnie* ne viendrait pas avant quelque temps encore ravitailler le poste du *Rat Portage*. Si nous ne continuons pas notre route dans notre canot, nous ne pourrons donc que profiter de celui qui, ce soir ou demain, doit amener un autre ingénieur et qui repartira pour le *West Angle*, afin de rapporter des provisions. Au *North West Angle* nous trouverons plus de ressources qu'ici.

Ce moyen a ce grave inconvénient qu'il me force à changer absolument l'itinéraire que je voulais suivre

et je me mets en quête pour trouver des Indiens. A deux heures, j'en avais arrêté trois, et deux de notre ancien équipage s'étant, après réflexion, offerts de bonne volonté pour continuer le voyage, je rentre tout satisfait au campement; nous fixons notre départ à demain.

Nous nous occupons durant la journée de réparer nos effets, de nettoyer nos armes et de mettre tout en ordre; nous soupons avec nos nouveaux amis et la soirée se passe à deviser, autour d'un grand feu, de choses et d'autres. Vers dix heures arrive *M. Carr*, ingénieur divisionnaire chargé de la section du chemin de fer allant de *Thunder Bay* à *Winnipeg;* il apporte à notre petite réunion un contingent nouveau de gaieté et d'informations intéressantes.

C'est sur l'emplacement absolument désert que nous occupons, que doit s'élever la ville qui prendra le nom de *Keewatin*, nom d'ailleurs donné déjà à la région au milieu de laquelle nous nous trouvons et qui, à la dernière session du Parlement à *Ottawa*, a été constituée en territoire absolument indépendant du *North West territory*. La délimitation n'en a pas été fixée encore, même à l'ouest.

La province d'*Ontario* voudrait s'annexer le territoire de *Keewatin*, mais il y aurait là un danger au point de vue politique, du moins à mon avis, la province d'*Ontario* ayant déjà une situation peut-être un peu trop importante dans le Parlement du *Dominion*. Au point de vue géographique, d'autre part, comme au point de vue commercial, il me semble que si, malgré son immense

étendue, le territoire de *Keewatin* ne forme pas une province à part, il doit être joint plutôt au *Manitoba*, tous les cours d'eau qui l'arrosent appartenant au bassin du lac *Winnipeg*.

---

21 septembre. — Prêts de bonne heure, nous attendions notre équipage, quand l'un des Indiens vient au nom de ses camarades nous dire qu'ils se refusent à partir. *M. Carr* a la bonté de s'offrir pour aller à la recherche de nos réfractaires avec moi, et tous deux nous nous embarquons dans un petit canot. Ayant appris que trois de nos hommes sont à la pêche près de l'un des rapides par esquels le fleuve *Winnipeg* sort du lac, nous nous dirigeons de ce côté. Cela me donne l'occasion de voir la chute au-dessus de laquelle sera établi le pont du chemin de fer. Cette chute a environ 200 pieds de large. Le tracé projeté exige un tunnel sur la rive droite pour arriver au pont et une profonde coupure dans les masses de granit qui forment la rive opposée; cela entraînera un beau travail et l'endroit sera un des plus pittoresques du trajet de la voie ferrée.

Nos Indiens sont descendus plus bas qu'on ne nous l'avait indiqué; ne les trouvant pas, nous envoyons une *squaw* que nous rencontrons, leur dire de venir nous rejoindre au fort de la *Compagnie*, près duquel nous savons que les deux autres qui forment le complément de notre équipage sont campés.

Après de longs pourparlers, moyennant des concessions nouvelles, ces deux derniers d'abord, puis les autres qui viennent nous rejoindre, finissent par se

décider. Je paie *Na-Nen-Geese*, le seul qui eût un bon motif pour ne pas nous accompagner plus loin, — il serait passé dans le voisinage de l'endroit où il avait assassiné son beau-frère, — ainsi que les deux hommes qui repartent avec lui pour le *Fort Alexandre*, et ayant pris le peu de provisions qu'au fort on peut nous céder, je me hâte de ramener à notre campement notre nouvel équipage, de crainte qu'une fois encore il ne change d'avis. Il est déjà une heure de l'après-midi.

En quelques instants notre canot est à flot, notre bagage arrimé, et ayant pris congé, *Belmont* et moi, de *MM. Carr, Rowan, Fellows* et *Macara*, après les avoir vivement remerciés de tout ce qu'ils ont bien voulu faire pour nous, nous gagnons le large.

Le *lac des Bois* couvre une très vaste étendue; dans son ensemble, il offre une grande analogie avec certaines portions du cours de la *rivière Winnipeg*. Il est parsemé d'une quantité d'îles, surtout dans la portion supérieure et entouré d'immenses forêts. Les essences d'arbres sont les mêmes que celles qui ont été signalées précédemment.

Sur les rives on aperçoit des masses considérables de gneiss et parfois de schiste tégulaire.

La profondeur du lac est très variable, mais le fond est constitué de rochers analogues à celles qu'on trouve sur les rives. Parfois on rencontre à fleur d'eau des écueils qu'il est impossible de deviner, aussi la navigation n'est-elle pas exempte de dangers et un des ingénieurs avec lesquels nous avons passé la soirée hier, me racontait que, tout récemment, dans une exploration, il avait vu un canot venir frapper sur une aiguille

de rocher, perdue au milieu des eaux, et y demeurer pris. La profondeur tout autour était si considérable que les malheureux qui le montaient étaient dans l'impossibilité de bouger et qu'ils avaient dû attendre qu'un autre canot de l'expédition, heureusement à portée, vînt les dégager.

Nous nous dirigeons vers le sud, laissant à l'ouest, à 3 milles au-dessous de notre campement, le *Rat Portage*, qui a donné son nom à l'établissement de la *Compagnie;* ce *portage* est encore un des endroits où le lac communique avec la *rivière Winnipeg;* puis, côtoyant la côte à environ 2 milles de distance, nous venons vers six heures et demie camper sur une des nombreuses îles rocheuses dont est dotée la surface du lac, à une douzaine de milles de notre point de départ et dans ce qu'on appelle les *Narrows*.

22 septembre. — Vers six heures et demie nous rembarquons; le temps est sombre et une brise assez forte souffle du sud-est; nous allons vent debout. Les flots sont très agités, notre frêle esquif est ballotté comme une véritable coquille de noix; à chaque instant, nous sommes obligés, l'un ou l'autre, d'écoper l'eau arrivant par-dessus le bord, qui dépasse notre ligne de flottaison d'à peine plus d'un travers de main.

Je commence à craindre que nous ne soyons obligés de relâcher pour attendre un temps plus favorable; c'est ce qu'on est d'ordinaire obligé de faire en pareille occurrence; mais en nous abritant derrière les îles qui se succèdent, nous parvenons cependant à poursuivre notre route. Seules les *traverses*, comme on dit ici, d'une île à l'autre, offrent quelques difficultés que

nous parvenons à surmonter cependant, grâce à la vigueur, à l'énergie et à l'adresse de nos Indiens. En dépit des bordées que nous sommes obligés de courir pour venir successivement sous le vent des îles et des îlots qui nous protègent, nous ne nous écartons pas trop de notre direction, et après avoir fait route pendant une heure seulement vers le sud, nous pouvons reprendre notre marche vers le sud-est.

A onze heures, nous nous arrêtons dans une crique bien abritée; quelques instants après, passe un canot conduit par deux Indiens cherchant comme nous à éviter la partie ouverte du lac. Ils nous offrent un esturgeon de moyenne taille. Nous n'avons pu embarquer que fort peu de vivres et je me hâte de prendre la moitié du poisson, leur donnant en échange un peu de tabac et une poignée de thé.

Nous nous remettons en route au bout d'une heure; quelques instants après, comme nous suivions un étroit chenal entre deux îles, j'aperçois sur le rivage de l'une d'elles un *mink*, que je tue d'un coup de fusil. Le *mink* est une sorte de martre dont la fourrure est fort estimée, mais ce n'est pas pour cela que je l'ai tué. Bien que ce ne soit qu'un mauvais manger, je sais que dès ce soir nos Indiens s'en nourriront.

Vers quatre heures, nous arrivons à une large traverse; à 1 mille et quart environ, quelques îles se détachent sur la surface du lac dont les eaux sont très agitées; des moutons couronnent les lames comme si nous étions en pleine mer. Nous nous risquons cependant. Mais ce n'est qu'au bout d'une heure et au prix des plus grands efforts que nous atteignons la première

île. Les lames très courtes, sont très dures, et, dans l'espoir que le vent tombant dans la nuit nous pourrons demain rattraper le temps perdu, nous nous décidons à camper là.

23 septembre. — Notre espoir est déçu, le vent a continué à souffler toute la nuit avec violence et ce matin il n'est pas tombé; nous nous mettons pourtant en route dès six heures et demie; mais, dès que nous sommes sortis de la petite baie où nous sommes abrités, nous commençons à danser d'une terrible façon; nos Indiens poussent des cris assourdissants à chaque lame qui nous arrive; les deux plus âgés semblent médiocrement rassurés; tout le monde cependant pagaie bravement. Nous atteignons un espace ouvert d'au moins trois quarts de mille; il nous est presque impossible de revenir en arrière, le canot en virant de bord risquerait fort d'être pris en travers par une lame et de chavirer. Nous tentons donc l'aventure et nous mettons trois longs quarts d'heure à parcourir la distance. Notre équipage se surpasse, il fait des prodiges de vigueur et d'adresse; quand une lame trop forte arrive, nous l'abordons par l'avant, puis, dès que c'est possible, nous reprenons notre route vers l'île. Je doute que d'autres que des Indiens eussent pu diriger ainsi notre frêle embarcation.

Arrivés enfin à la terre, nous faisons halte; puis, profitant d'une longue suite d'îles qui nous protègent un peu, nous continuons notre route. Au bout d'une heure et demie, nouvelle *traverse* très longue et qui offre plus de difficultés encore que la précédente. Le canot commence à faire eau. L'obstacle franchi, je fais tirer l'em-

barcation à terre, et, tandis que quatre de nos Indiens la réparent, *Belmont* et moi nous tâchons d'obtenir du cinquième, le plus âgé, qui connaît assez bien ces parages, au moyen d'une carte que, à l'aide d'un morceau de charbon nous dessinons sur une large roche plate, quelques éclaircissements sur la distance qui nous reste à parcourir avant d'arriver à la portion absolument découverte du lac sur laquelle il ne serait pas possible de s'engager.

Les renseignements que nous obtenons ne sont pas très clairs, mais nous paraissent suffisants toutefois pour nous décider à pousser plus loin.

A midi, nous gagnons la terre pour dîner, et en abordant j'ai la chance de tuer un canard, qui est le bienvenu. Nous ne sommes plus au temps où le gibier était en quantité telle que nous ne tuions que ce qu'il nous en fallait, où, à chaque repas, nos Indiens faisaient bouillir un canard par tête et trouvaient moyen de le manger. Notre halte se prolonge un peu plus que d'ordinaire en raison de la courte distance qui nous reste à parcourir aujourd'hui. Quand nous reprenons notre navigation, le vent s'est considérablement calmé et cela nous fait espérer que demain nous pourrons effectuer la traversée du grand lac. Il est quatre heures du soir quand nous arrivons à la dernière île des *Narrows*.

24 septembre. — Hélas ! pendant la nuit, le vent a repris de plus belle, accompagné cette fois de violentes rafales de pluie ; quand, au point du jour, je vais donner un coup d'œil au dehors, je constate qu'il nous est impossible de partir. Le mal ne semblerait pas grand, si ce n'était la crainte de bientôt manquer de vivres,

Toutefois, le délai que nous avons à subir aujourd'hui n'offre pas encore de trop graves inconvénients; nous avons, à une portée de fusil de notre campement, un *wigwam* d'Indiens qui, en échange d'un peu de fil, nous cèdent du poisson.

A huit heures, une bourrasque menace d'emporter notre tente, dont les piquets plantés dans le sable de la grève ne présentent pas une résistance suffisante; nous les consolidons au moyen de gros blocs de rocher que nous posons dessus, et, à l'abri du vent et de la pluie, nous attendons la fin de la tourmente. Nos Indiens, réfugiés sous le *wigwam* de perches et d'écorces de leurs compatriotes, passent leur temps en danses et en chants, — mais quelles danses et quels chants! — qu'un des leurs accompagne en frappant en mesure sur un vieux chaudron.

Vers midi, le temps s'éclaircit; je vais donner un coup d'œil au canot. Nous l'avions tiré comme d'ordinaire sur la plage; malheureusement, il a été jeté par l'ouragan contre un rocher et il s'est produit une large déchirure. Une des *squaws* se charge de recoudre notre embarcation pour un peu de tabac et un écheveau de fil.

Nous dînons tandis qu'elle achève son travail, puis profitant d'une embellie et de ce que, jusqu'au soir, nous aurons à marcher parallèlement à la terre ferme, de façon que nous pourrons facilement l'atteindre si le besoin s'en fait sentir, nous quittons l'île.

A peine étions-nous à 1 mille que nous rencontrons un vieux sauvage dans son canot, rapportant sa récolte de maïs. C'est le seul grain que les Indiens cultivent.

dans cette région. Ils le font sécher pour l'hiver et le mangent soit bouilli, soit grillé. Ils ont aussi dans quelques endroits de petits champs de pommes de terre. Depuis cette année, le gouvernement donne à chaque tribu d'au moins cent individus, deux bœufs pour labourer, trois vaches et un taureau. Il envoie aussi un homme pour apprendre aux indigènes à conduire la charrue. Quelques-uns commencent à construire des *log houses* dans lesquels ils s'établissent pour l'été et qui, généralement, sont bâtis sur les bords des lacs et des rivières; mais, pendant l'hiver, ils vont habiter les bois pour chasser. Le vieil Indien nous accoste et nous dit que le grand lac n'est pas praticable. Pour ce précieux renseignement, il réclame un peu de tabac; nous n'en avions guère besoin cependant: le vent qui commençait à s'élever de nouveau, suffisait pour nous mettre en garde.

Au bout de deux heures, nous sommes obligés de gagner la côte et nous y établissons notre campement sur une jolie plage regardant le lac qui se déroule devant nous dans toute son immensité.

25 septembre. — Les lames viennent déferler avec fracas sur les rochers du rivage et tout le lac est agité comme la mer par un gros temps. Il ne faut pas songer à nous mettre en route. *Belmont*, armé de son fusil, va explorer les environs, tandis que, avec ma lunette, je tâche de découvrir si, en longeant la côte, quand le temps sera un peu plus favorable, nous ne pourrons pas essayer de gagner l'embouchure du *Rainy River*. Il ne me semble pas que ce soit très praticable et je commence à penser que notre situation devient critique,

quand mon compagnon, en revenant, m'annonce que nous sommes sur une espèce de banc séparé de la terre ferme par un large bras, que nous ne pourrions traverser qu'en canot. Il n'a pas trouvé le moindre gibier ; faute de mieux, il rapporte deux mouettes et un corbeau. J'ai tué moi-même dans ma promenade un faucon et un pivert. Après inspection de ce qui nous reste de vivres, nous constatons que nous n'en avons que pour un jour à peine. Ces oiseaux, tels qu'ils sont, sont donc les bienvenus.

Quant à nos Indiens, ils ne songent qu'à jouer aux cartes. Leurs enjeux sont leurs vêtements qui, suivant, les caprices de dame Fortune, passent tantôt à l'un des joueurs, tantôt à un autre. Si le mauvais temps continue, je ne serais pas surpris de voir, au moment où nous nous embarquerons, quelqu'un d'entre eux demi-nu, les autres s'étant enrichis de ses dépouilles. Depuis notre départ, chaque jour j'ai déjà pu constater des modifications dans leur toilette respective.

26 septembre. — Le vent est bien tombé, mais il est impossible encore de nous mettre en route. Peut-être pourrons-nous tenter le passage dans l'après-midi. Notre déjeuner est des plus frugals et les Indiens se contentent du corbeau, des mouettes, du pivert et du faucon que nous avons tués hier. Comme nous finissions notre repas, l'un d'eux saute sur ses pieds et nous crie : *Che-maun ! — Che-maun !* — (Un bateau à feu ! — Un bateau à feu !) — En effet, nous apercevons dans le lointain, sur le lac, une légère colonne de fumée. Nous nous précipitons vers le rivage, et à l'horizon nous voyons le petit bateau à vapeur du gouvernement qui

venant sans doute du *North West Angle*, se dirige vers le *Raïny River* pour chercher les vivres destinés aux ingénieurs que nous avons laissés à *Keewatin*. C'est en vain que nous multiplions les signaux de détresse; bientôt le steamer disparaît.

Mais il s'est produit une saute de vent et la brise souffle maintenant du nord-nord-ouest, je trouve que nous devons essayer d'en profiter; tel étant aussi l'avis de *Belmont*, je donne l'ordre aux Indiens de se préparer au départ. Cette décision semble les effrayer fort et ils témoignent une répugnance marquée à s'y soumettre. Toutefois, comme nous avons absolument épuisé nos vivres, je tiens bon. Ils nous demandent quelques instants de délai et se hâtent de construire une espèce d'abri avec des branchages et leurs couvertures sous lequel disparaît le plus ancien de la bande, nu jusqu'à la ceinture. Ses camarades lui apportent des pierres rougies au feu; il s'enferme, puis, bientôt nous l'entendons chanter une sorte de mélopée bizarre; il s'accompagne en frappant à coups redoublés sur le chaudron qui sert à l'ordinaire. Il fait une invocation au génie du lac et lui offre en sacrifice un demi-poisson séché, la seule chose qui restât, et un peu de tabac. Bientôt il ressort; ses camarades et lui sont, me dit-il, prêts à tenter la traversée. Sans perdre une minute je fais mettre le canot à flot.

Nous avons établi notre voile de goëlette, dont je saisis le bras et l'écoute, et nous ne tardons pas à filer rapidement vent arrière, dans la direction du sud-sud-est. Le canot bondit sur ses lames et pendant une heure et demie environ, nous marchons sans encombre.

Mais, au bout de ce temps nous arrivons en vue de la côte et nous sommes obligés de la longer en descendant vers le sud. Ici nos épreuves recommencent et il faut toute l'habileté de nos Indiens pour éviter le danger des lames qui nous abordent par le travers.

Pendant encore environ une heure, nous cheminons sans trop de peine; mais, tout d'un coup, la brise fraîchit et nous embarquons une première lame, puis une seconde; depuis longtemps, nous avons amené notre voile et nous marchons à la pagaie; effrayé, le *steersman* nous fait virer de bord pour remonter vers le grand lac et aborder ainsi les lames par l'avant. La situation devient périlleuse; nous ne sommes séparés de la côte que par une distance d'environ 2 milles; mais, parallèlement et à quelques encablures de nous, court un large banc de sable, parfois à fleur d'eau, parfois, au contraire, plus ou moins élevé, sur lequel les vagues viennent se briser avec une violence inouïe. Rien toutefois ne me paraît plus dangereux que de regagner le large; profitant donc d'un instant favorable, je fais virer de bord et je donne l'ordre de courir droit à la côte. Les Indiens, sans mot dire, obéissent; mais tout en pagaiant, ils se débarrassent de leurs mocassins et de ce qui pourrait les gêner, se préparant à un bain qu'ils croient inévitable. Nous arrivons rapidement sur l'obstacle; à ce moment, une lame énorme nous enlève; nous entendons la quille qui frotte sur les graviers et, plus heureux peut-être que sages, nous nous trouvons de l'autre côté du banc dans une eau absolument calme.

Les Indiens poussent un long cri de triomphe; puis débarrassés d'une lourde appréhension, ayant vidé

l'eau du canot, nous pagaions tranquillement, naviguant entre la ligne de récifs et la côte.

Vers trois heures, après nous être frayés, pendant peut-être un demi-mille, notre route à travers les roseaux qui obstruent le passage, nous arrivons à l'embouchure du *Rainy River*, ayant parcouru sur le *lac des Bois* une distance que j'estime d'environ 80 milles.

Toute la dernière portion des côtes que nous avons dû cotoyer m'a paru sablonneuse. Plus de rochers de granit ou de schiste. A une petite distance du rivage, poussent de belles forêts, mais sans grande valeur, les arbres qu'on y trouve n'étant que des bouleaux et des peupliers. On y rencontre aussi parfois des sapins, mais en petit nombre.

Nous doublons la *Pointe aux Pins* et nous entrons dans le *Rainy River*. Ce nom est un des curieux exemples des transformations que peuvent subir les noms géographiques. Il semble, en effet, qu'à l'origine, la rivière et le lac d'où elle sort, aient été appelés la *rivière René* et le *lac René*, du nom du trappeur qui les découvrit. Par la suite, d'autres coureurs des bois, des Français, venus dans ces parages, croyant que le nom était anglais, l'auraient traduit dans leur langue et auraient baptisé le lac et la rivière le *lac* et la *rivière des Pluies;* puis des Anglais, venant plus tard, auraient à leur tour traduit le nouveau nom français et adopté l'orthographe qui n'a pas été altérée depuis.

A la *Pointe des Pins*, nous nous arrêtons à un *log house* habité par des métis et des Indiens à qui nous achetons un peu de farine et de poisson séché; ils ne consentent à nous en céder qu'une petite quantité, de

crainte de faire une trop grande brèche dans leurs provisions pour l'hiver. Nous reprenons notre route, remontant le fleuve qui sert de limite entre le *Minnesota* et les possessions anglaises. Il n'a guère qu'un demi-mille de largeur, ses bords sont couverts de forêts où les peupliers et les sapins dominent. Nous apercevons quelques huttes d'Indiens occupés à faire sécher leur poisson, puis, bientôt, nous rentrons dans la solitude absolue. A un détour de la rivière, nous tombons sur deux vols de canards, et nous parvenons à tuer cinq de ces oiseaux. Nous pourrons, ce soir, nous dédommager de la maigre chère des jours précédents, aussi ne tardons-nous pas à aborder pour camper et nous préparer un souper succulent. Nous nous établissons à environ 7 ou 8 milles de la *Pointe aux Pins*.

27 septembre. — Départ au jour. — Le courant est extrêmement rapide; mais, comme aucun remous ne trouble la limpidité de l'eau, on ne le soupçonnerait pas sans les efforts que nous sommes obligés de faire pour le remonter. La végétation semble plus puissante et les arbres plus beaux et plus rapprochés, mais le sol paraît plus léger que dans la région que nous venons de parcourir. Aux peupliers et aux sapins, viennent s'ajouter en nombre considérable les chênes et les érables, dont le feuillage prend déjà ces teintes pourprées qu'on ne leur voit qu'en Amérique.

Au bout de 5 à 6 milles, la contrée devient ondulée, les bords du fleuve sont un peu plus encaissés; le paysage gagne en pittoresque.

Nous sommes soumis au supplice de *Tantale*, les maigres provisions embarquées à la *Pointe aux Pins*

ne seront que tout juste suffisantes pour nous permettre d'arriver au *fort Francis*, et des vols de canards viennent tracer de larges courbes dans les airs, mais aucun ne passe à portée.

Pour comble de malechance, une légère pluie très froide ne tarde pas à nous glacer jusqu'aux os. Je commence à croire que c'est bien *Rainy*, dès l'origine, qu'a dû s'écrire le nom de la rivière. Son aspect devient plus sauvage, ses rives sont couvertes de débris, de troncs d'arbres et d'arbres tout entiers déracinés par l'ouragan, et qui ont été entraînés par les eaux. Parfois on en rencontre au milieu de la rivière même, et l'Indien à l'avant, doit avoir l'œil ouvert pour nous les faire éviter le mieux possible.

Nous rencontrons un affluent sur la rive gauche, puis, un peu plus loin, un second,— celui-là à 15 milles environ de la *Pointe au Pins;* — à quelques cents yards de son confluent, il offre une jolie chute.

La pluie n'a pas heureusement persisté; un soleil radieux éclaire de tons chauds et puissants toute cette magnifique nature; nous avançons gaiement.

Tout à coup, vers trois heures de l'après-midi, nous apercevons un petit vapeur qui descend la rivière; nous tenant prudemment en dehors de son remous, au moment où il passe je hèle le capitaine qui, après quelques tours de roue, tout étonné, fait stopper. Je grimpe à bord avec *Belmont; M. Watts,* très aimablement consent à nous céder du biscuit, de la farine et du porc salé. C'est bien son bateau que nous avons aperçu hier; il est venu chercher au fort des provisions pour les ingénieurs qui étudient le tracé du chemin de fer projeté. Nous le

remercions de son obligeance et nous regagnons notre canot; quelques coups de pagaye pour nous écarter du steamer et celui-ci reprend sa marche; nos Indiens le regardent s'éloigner avec une respectueuse admiration. — Campé vers six heures, ayant fait environ 30 milles dans la journée.

28 septembre. — Violent orage toute la nuit et départ retardé jusqu'à sept heures, jusqu'à la première embellie. Le temps est très sombre et la pluie ne tarde pas à reprendre accompagnée de grêlons. L'aspect de la contrée est sensiblement le même que celui d'hier. Toutefois, au bout de quelques milles nous apercevons des traces d'habitants, et sur la rive droite un petit *settlement* composé de deux ou trois *log houses*, situés près de la berge et entourés de quelques parcelles de terres défrichées.

Un peu plus loin la cabane en branchages et en écorces d'un Indien. A côté, à une portée de fusil à peine, se trouve une tombe. Elle est entourée d'une barrière de pieux très rapprochés, et recouverte de perches sur lesquelles sont placés les divers objets nécessaires au mort dans l'autre monde.

Au delà, à 7 ou 8 milles, nous rencontrons une île, la première que nous ayons vue encore sur le *Rainy River;* elle peut avoir un demi-mille de longueur; nous croisons deux canots montés par des Indiens, puis nous arrivons à un village encombré, comme toujours, de chiens et d'enfants. Là, le courant devient plus rapide; des îlots, des rochers à fleur d'eau nous forcent à quelques détours, et nous voici au *Long Rapid* ou *Long Sault.*

Pour alléger l'embarcation, nous sautons, *Belmont* et moi, à terre, et nous suivons la berge, tandis que trois des Indiens halent le canot et que les deux autres, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, lui font éviter les rochers. La rivière coulait dans une direction est-ouest; à la partie supérieure du rapide, elle fait un coude de 45°, puis au bout de 300 à 400 yards, elle reprend sa direction primitive. Sur la rive droite, sur une partie déboisée, je compte une vingtaine de *tepees* Indiens. Là, une bande de rochers barre la rivière; il nous faut décharger le canot pour lui faire franchir cet obstacle; de l'autre côté, nous le rechargeons, puis nous reprenons notre route.

Le *Rainy River* n'est plus le fleuve aux courbes immenses, au courant rapide mais continu que nous remontions il y a quelques heures; il prend de l'analogie avec certaines portions du *Winnipeg*; les rives encaissées sont parfois rocheuses et le courant est souvent interrompu par des écueils, les méandres décrits sont plus nombreux, mais la largeur est moins imposante. La végétation n'est plus aussi belle et des arbres en grand nombre, les uns brisés par les ouragans, les autres à demi déracinés par les flots, contribuent à donner à l'ensemble un caractère sauvage et désolé.

Plus loin, la scène change et on retrouve le grand et magnifique fleuve que l'on voit avant d'arriver au *Long Sault*. Quelques milles encore nous côtoyons une grande île; puis, la rivière, qui descendait du nord-est au sud-ouest, fait un coude brusque autour d'un angle de rochers. Nous sommes arrivés au *Manito Rapid* qui nous oblige à un *portage*. Là comme au *Long Sault*, on trouve des traces nombreuses d'un gisement de lignite.

Tandis que nous effectuons notre *portage*, je vois arriver un petit canot descendant le courant. Il est monté par deux jeunes gens. Dans ces régions solitaires, on fait bien vite connaissance. Ces messieurs se nomment et il se trouve que l'un deux est le fils du docteur *R****, que j'ai connu à *Québec*. Avec son compagnon, il se rend au *fort Garry* par le *Dawson Road*. Au *North West Angle* ils prendront le stage qui, une fois par semaine, fait le service jusqu'à *Winnipeg*. Je lui promets de donner de ses nouvelles à son père en arrivant à *Québec*, et, nous serrant la main, nous nous souhaitons réciproquement bonne route.

La pluie n'a pas cessé de tomber par intermittence, aussi c'est avec un véritable plaisir qu'à six heures du soir, nous arrêtant pour camper à 35 milles environ du *Fort Francis*, nous pouvons enfin nous sécher devant un grand feu comme on en établit au bivouac, quand on a sous la main le combustible à profusion.

29 septembre. — Notre départ s'effectue à l'heure ordinaire. Après un trajet d'environ 1 mille, nous arrivons à une grande île de 600 à 700 yards de long, et dont la verdure fait un contraste agréable avec les deux rives du fleuve. Celles-ci sont bien garnies de forêts, mais qui ont dû évidemment, il y a peu d'années, être la proie d'un de ces terribles incendies dont les vastes espaces boisés de l'Amérique du Nord sont malheureusement trop souvent le théâtre. Sur la rive droite la feu n'a pas fait de ravages sur une longueur de plus de 1 mille 1/2, mais, sur la rive gauche, les traces du fléau sont visibles sur une étendue beaucoup plus considérable.

Une brise très fraîche du nord-ouest nous favorise, et nous en profitons pour établir une voile. Il a gelé légèrement pendant la nuit, le temps est sombre et froid.

Le fleuve a repris sa physionomie de grand cours d'eau; le courant est très rapide, il est contrarié par le vent, et parfois il se produit des lames énormes comme on en voit rarement en rivière.

Vers midi, à la bonne brise qui nous poussait si allègrement succède une série de rafales; le fleuve décrit des circuits sans nombre; nous sommes obligés d'amener notre voile et de ne plus cheminer qu'à la pagaie.

Au bout de 12 à 13 milles nous passons un petit affluent sur la rive gauche, et, au même moment, commencent à tomber quelques flocons de neige d'une ténuité extrême, précurseurs de la mauvaise saison qui approche, et qui viennent nous avertir de faire diligence si nous ne voulons pas, avant notre arrivée sur le lac *Supérieur*, être arrêtés par les glaces qui, quelquefois, font dans cette région leur apparition dès la première quinzaine d'octobre.

Sur la rive droite, j'aperçois un *log house* et un *tepee;* puis, à 5 milles plus loin, sur la rive gauche, un nouvel affluent, le *Chapan Sipïy*, la *rivière Chapan*, en face de laquelle s'élèvent quelques nouvelles huttes d'Indiens.

Le *Rainy River* devient plus étroit; 5 milles encore, et un nouvel affluent, le *Picaho Sipïy*, sur la rive gauche aussi. En face, on aperçoit deux ou trois *log houses*, des huttes indiennes, quelques essais de défrichement et deux petits enclos où poussent des pommes de terre.

Nous sommes à une douzaine de milles du *Fort Francis;* mais la nuit approche; la neige n'a cessé de tomber qu'à de rares intervalles et ayant fait environ 1 mille encore, nous abordons et nous campons.

30 septembre. — En raison de la courte distance qui nous reste à parcourir, nous ne nous mettons en route qu'à huit heures du matin. La neige tombe très abondante, mais, comme hier, elle fond à mesure.

La rivière, bien que d'une largeur fort imposante, devient parfois plus étroite, et, de temps à autre, de longues herbes couvrent les bords. Nous rencontrons deux canots montés par des blancs; puis, un peu plus loin, sur la rive canadienne, un *log house* habité par un blanc qui nous salue au passage. Près de la maison, il y a un petit défrichement de deux ou trois acres et un champ de pommes de terre qui a bonne apparence.

A 3 ou 4 milles de notre campement, nouveau *log house,* sous une belle futaie de chênes, chose à noter dans une contrée où les beaux bois de ce genre sont rares.

Sur la rive américaine dont le plan n'a même pas encore été levé, il n'y a pas trace d'habitants.

Vers dix heures, les nuées se dissipent petit à petit et un soleil bienfaisant ne tarde pas à briller. La température, toutefois, est demeurée très froide.

Enfin, vers onze heures et demie, au détour d'un coude de la rivière, nous apercevons, à une distance d'environ 1 mille, le *Fort Francis,* sur une légère éminence qui, en se prolongeant, semble barrer tout le cours du fleuve. Quelques roches de granit à fleur d'eau et parsemées sur les rives, pouvaient nous faire pressentir un *portage.*

Dans cette dernière portion de son cours, le *Rainy. River* courait dans une direction nord-sud; au pied du fort, il tourne brusquement et court de l'est au nord. C'est un peu au-dessus de ce coude que se trouve la chute connue sous le nom de *Locks du Rainy River* et qui, vue en remontant, comme nous la voyons, est d'un bel aspect; elle a environ 300 yards de largeur et sa hauteur peut être de 26 à 28 pieds.

A notre débarquement, nous sommes reçus de la manière la plus cordiale par *MM. Lillie* et *Crowe* et par *M. Church*, les officiers et le secrétaire de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*. *M. Lillie* nous offre asile au fort et nous y conduit sur-le-champ.

Le *Rainy River* a 80 milles, nous avons donc fait environ 160 milles depuis notre départ du *Rat Portage*.

III

DU FORT FRANCIS AU LAC SUPÉRIEUR

30 SEPTEMBRE. — 21 OCTOBRE.

Les Locks du Rainy River et le village autour du Fort Francis. — Le Dawson route. — Le Rainy Lake. — Kettle-Fall. — Les lacs Nameaukan et Nequaquon. — La rivière Maligne. — Le Sturgeon Lake. — Les lacs Kaogasikok et Windegoostigon. — La croix solitaire du Nord-Ouest. — Séjour au Portage Brûlé. — Navigation dangereuse. — Le lac des Mille Lacs. — La ligne de partage des eaux entre le bassin du lac Supérieur et celui de la baie d'Hudson. — Les lacs Kasheboine et Shebandowan. — Nous inaugurons la ligne du Canada Pacific. — Arrivée au Prince Arthur's Landing.

30 septembre. — Après un lunch qui est le bienvenu, je vais avec *M. Lillie* donner un coup d'œil à la chute dont nous ne sommes qu'à une courte distance. Elle forme deux ressauts et sert de déversoir au *Rainy Lake* dont le niveau dépasse de 52 pieds celui du *lac des Bois*.

Le gouvernement fait creuser un canal latéral pour permettre à la navigation de s'établir entre le lac et la rivière des *Pluies*. C'est *M. Thompson* qui a la direction des travaux; je suis muni d'une lettre pour lui, et il se met aimablement à ma disposition pour ce dont je pourrais avoir besoin. *M. Lillie*, d'ailleurs, a déjà bien voulu me promettre de faire tous ses efforts pour nous

aider à organiser notre nouvel équipage; mais il ne m'a pas caché que la chose serait assez difficile, un grand nombre d'Indiens se préparant à prendre leurs campements d'hiver et ne se souciant pas de se mettre en route dans une saison aussi avancée.

Depuis deux ans, 300 colons environ sont venus s'établir autour du *Fort Francis*. Il y a déjà, dans le nouveau *settlement* deux pasteurs : l'un, de l'église d'Angleterre, l'autre, presbytérien. L'an prochain, les catholiques auront un prêtre résident.

Les Indiens répartis dans les environs sont au nombre de près de 800. Mais une dizaine tout au plus se sont convertis au protestantisme. Les autres sont restés fidèles à leur religion et à leurs habitudes de vie errante.

Les colons nouvellement arrivés ont commencé à défricher, et, en dehors des terres appartenant à la Compagnie, il y a une certaine étendue déjà qui a été mise en culture.

La plus grande partie de la région qui s'étend depuis la ligne de partage des eaux, à l'ouest du *lac Supérieur*, jusqu'à la rive est du *lac Winnipeg*, ne me paraît point offrir un grand avenir au point de vue agricole. La proportion des terres arables y est très minime; on ne les rencontre que le long des rivières et autour des lacs qui, il est vrai, sont dispersés en nombre considérable dans toute la contrée. Presque partout ailleurs, les roches de granit généralement, mais parfois aussi de quartz et de schiste, surgissent du sol à chaque pas ou

se rencontrent à une très petite profondeur. Dans les portions cultivables, la terre est légère, mais d'un assez bon rapport; on peut lui faire produire presque toutes les céréales et la plupart des légumes. Dans les autres parties, qu'on ne peut songer à défricher, les forêts n'ont que peu de valeur, les essences dominantes se trouvant être le bouleau et le peuplier.

Au *Fort Francis*, bien que le thermomètre descende parfois jusqu'à — 45° F., la moyenne du froid n'est pas de plus de — 20° F.

Les hommes avec lesquels nous sommes venus, très impatients de pouvoir repartir dès demain matin, viennent me demander dans la soirée de les payer, et je me rends avec eux aux magasins de la Compagnie pour leur faire livrer les objets que chacun choisira, jusqu'à concurrence de la somme à laquelle il a droit. Les uns et les autres sont très hésitants sur ce qu'ils doivent prendre; leurs tergiversations sont parfois amusantes. J'admire la patience avec laquelle *M. Church* préside à l'opération et attend que chaque Indien à tour de rôle ait effectué son choix définitif. Vingt fois en une minute nos sauvages changent d'idée et ils finissent tous par se décider pour les objets les plus hétérogènes, prenant tout ensemble des verroteries, des couvertures, de la toile imprimée, du savon, du tabac, des boules de gomme de diverses couleurs, etc.

1er octobre. — Les deux individus que *M. Lillie*, hier, a eu l'obligeance de charger de la difficile mission de nous constituer un nouvel équipage n'ont pas réussi; ils doivent aujourd'hui s'en occuper de nouveau. En at-

tendant, profitant de mes loisirs, je vais visiter le petit village qui, depuis deux ans, s'est, comme par enchantement, groupé autour du *Fort Francis*. Toutes les maisons sont en bois, mais la plupart ont été construites avec beaucoup de soin et quelques-unes sont véritablement jolies.

Le village n'étant pas très étendu, j'en ai bientôt fait le tour et je me retrouve près des travaux du canal. Ce canal aura 400 pieds de longueur, 40 de largeur et 8 de profondeur. Il est creusé dans un banc de granit gris excessivement dur; on est obligé de faire usage de forets mus par la vapeur pour pratiquer des trous de mine. Quatre-vingts ouvriers sont employés; ils sont payés à raison de 20 $ par mois, logés et nourris.

Le percement de ce canal a été commencé il y a un an environ, avant que le tracé définitif du chemin de fer *Canada Pacific* eût été décidé et alors qu'on pensait qu'un transit considérable s'effectuerait par eau, de ce côté. L'utilité de ce travail paraît contestable, au moins pour l'instant; il ne pourra servir que plus tard, pour mettre les riverains du *Rainy Lake* en communication avec la voie ferrée qui passera à *Keewatin*.

A une demi-portée de fusil des travaux du canal se trouve une scierie, mise en mouvement par la chute et qui fait de fort bonnes affaires. Cette scierie pour l'instant n'emploie guère qu'une force de 30 chevaux-vapeur, mais son propriétaire, *M. Fowler*, lui donnera bientôt de l'extension. Il n'utilise que les sapins rouges et blancs qui peuplent une certaine partie des forêts qui bordent le *Rainy Lake*, où il a obtenu une large concession.

Il y a une dizaine d'ouvriers à la scierie, mais ils n'y

travaillent qu'en été; durant l'hiver, ils sont établis dans des chantiers où ils abattent les arbres qui seront exploités la saison suivante. Ils sont payés, en moyenne, 30 $ par mois et sont logés et nourris.

Ayant épuisé la liste des curiosités de l'endroit, je retourne au fort m'enquérir du résultat des recherches des deux hommes chargés de former notre équipage. L'un d'eux est déjà revenu, l'autre ne tarde pas à rentrer à son tour. Ils n'ont réussi à trouver qu'un seul Indien qui consente à faire la route; les autres, ou bien sont déjà partis pour l'intérieur, ou sont sur le point de partir et ne veulent absolument pas entreprendre le voyage. Il n'y a pas à hésiter : nous prendrons le petit transport qui doit arriver demain et qui fait le service du *Dawson route*.

On a donné le nom de *Dawson route* à l'itinéraire qui a été tracé, pour aller du *Lac Supérieur* à *Winnipeg*, par *M. Dawson*, ingénieur civil, aujourd'hui membre du Parlement de la province d'*Ontario*.

Cet itinéraire depuis le *Sturgeon Lake*, semble être celui que jadis suivaient les coureurs des bois dont le rendez-vous était au *Grand Portage*, à 100 milles environ de *Duluth*, en face de l'île *Royale* et qui gagnaient le *Sturgeon Lake* par le *Arrow Lake* et le *Sageinaga Lake*.

Ce ne peut être que par euphémisme qu'on a baptisé du nom de route cet itinéraire, qui, cependant, a été pendant quelques années desservi par une Compagnie largement subventionnée par le gouvernement. Quelques voyageurs alors passaient par là. Aujourd'hui, le gouvernement a pris à son compte le service, pour le transport de ses ingénieurs, des ouvriers qu'ils em-

ploient, des vivres et du matériel indispensables aux uns et aux autres. En dehors des employés du gouvernement, ce n'est qu'exceptionnellement qu'on peut utiliser cette voie de communication, peu praticable d'ailleurs, et c'est par les lignes ferrées américaines que se font le transport des voyageurs et le trafic entre la province de *Manitoba* et les autres parties du *Dominion*.

Passé une soirée charmante au fort, où *M. Lillie* a réuni sept ou huit personnes, officiers de la Compagnie et employés du gouvernement.

---

2 octobre. — Le petit transport à vapeur n'est pas arrivé dans la nuit comme on le pensait. Le temps est à la neige et il fait un froid assez vif.

Je vais avec *M. Crowe*, visiter l'école primaire qui vient d'être établie au *Fort Francis*. Elle a été construite par les habitants du village qui n'avaient aucun secours à attendre du gouvernement, le territoire de *Keewatin* n'étant pas encore constitué. C'est le pasteur méthodiste qui a été chargé de l'instruction; il reçoit pour sa peine une subvention de 300 $, produit d'une cotisation des habitants. Il fait six heures de cours par jour, trois dans la matinée et trois dans l'après-midi. Le jeune pasteur semble s'acquitter fort bien de sa mission; il a une quinzaine d'élèves, mais qui ne viennent pas très régulièrement. Huit seulement sont présents aujourd'hui, cinq filles et trois garçons; le plus âgé de ces enfants a une douzaine d'années et le plus

jeune six ans. Les plus avancés lisent déjà couramment, écrivent un peu, ont appris les quatre règles de l'arithmétique et ont reçu quelques notions d'histoire et de géographie.

En sortant de l'école, je vais avec *M. Crowe* prendre une vue photographique du fort et de la chute. Le soir, nous allons dîner à la scierie, où *M. Fowler* a réuni les notables de l'endroit.

Le vapeur est arrivé à cinq heures par une violente tourmente de neige et de vent; le départ est fixé à demain, sept heures du matin.

3 octobre. — Nous nous rendons à l'heure dite à bord, avec *MM. Lillie, Crowe* et *Church* qui ont tenu à nous accompagner jusque-là. Ces messieurs ont été pour nous d'une prévenance extrême et quand arrive l'instant des adieux, je les en remercie avec une vive gratitude.

Il a gelé pendant la nuit et la neige tombait encore quand nous avons quitté le fort; mais, au moment où le steamer qui était amarré dans la portion du *Rainy River* qui se trouve au-dessus de la chute se met en mouvement, le soleil perce les nues et la journée paraît s'annoncer assez belle.

Le *Rainy River* n'a, dans cette portion, tout au plus qu'un tiers de mille de large; sur la rive américaine, les traces d'un incendie datant de quelques années déjà, sont encore visibles, bien que, en maints endroits, la végétation qui a repris les ait fait disparaître; sur la rive droite, j'aperçois au milieu des bois quelques *wigwams* indiens. Nous nous dirigeons vers le nord, puis vers l'ouest, la rivière, après un léger coude, courant

dans une direction est-ouest. Au bout d'environ 3 milles, nous arrivons à un rapide très court, mais où le courant est considérable; nous le remontons lentement, le bateau craquant dans toute sa membrure; puis nous entrons dans le *Rainy Lake*, laissant sur notre gauche, coquettement placée au bord du lac, l'habitation de l'agent du gouvernement auprès des Indiens.

Notre steamer, construit à *Fort Francis* même, est d'environ 120 tonneaux. Il a 100 pieds de long et tire 4 pieds d'eau. Il est pourvu d'une machine de 40 chevaux.

Le capitaine, *M. Cameron*, un Écossais, au moment du départ, malgré le soleil, ne paraissait pas pronostiquer favorablement du temps; effectivement, un vent violent ne tarde pas à se lever; heureusement le *Rainy Lake* est parsemé d'îles en grand nombre et nous naviguons en nous abritant autant que possible derrière elles.

Le *Rainy Lake* peut avoir dans sa plus grande largeur, du nord au sud, 36 milles, et 75 milles dans sa plus grande longueur. Les côtes en sont très découpées et présentent des baies et des anses en grand nombre. On aperçoit de tous côtés des roches de granit; quant aux essences d'arbres, ce sont sensiblement les mêmes que celles que j'ai vues dans la première partie de mon voyage, sur la rivière *Winnipeg;* toutefois, ici les sapins dominent.

La neige a recommencé à tomber très abondante; aussi à deux heures, après un trajet de 45 milles, en arrivant au *Kettle Fall*, où nous devrons attendre les barques venant du *portage* qui se trouve de l'autre

côté du lac *Nameaukan* et qui ne sont pas arrivées, c'est avec un sensible plaisir que je puis me réchauffer au grand feu allumé au milieu d'un *chantier* où demeurent un ou deux employés du gouvernement, et servant d'abri aux voyageurs du *Dawson route*, quand, par hasard, il s'en trouve.

Comme toutes les constructions analogues, ce chantier n'est qu'un *log house*, avec un large foyer au centre de l'unique pièce autour de laquelle est disposé un lit de camp en planches. Parfois, comme dans les cabines de navires, il y a un second lit de camp au-dessus du premier. Autour du chantier sont groupés quelques *tepees* et des *wigwams* abandonnés; les Indiens qui les occupaient sont tous partis déjà pour l'intérieur.

Le *Kettle Fall* n'a pas plus d'un tiers de mille de longueur et 200 pieds de largeur. La chute, avec ses différents ressauts, a une hauteur totale d'environ 10 pieds. Sur un des rochers qui s'avancent au milieu du rapide sont cinq ou six tombeaux indiens. Le nom de *Kettle Fall*, donné à la chute, vient d'un trou circulaire de 3 pieds de profondeur et dont le diamètre est d'un peu plus de 1 pied, qui se trouve sur l'un des rochers qui, jadis, étaient couverts par les flots. Ce trou a été évidemment produit par le frottement continu de quelques débris déposés dans une anfractuosité et auxquels l'eau de la chute a dû pendant de longues années imprimer un mouvement giratoire constant.

J'essaie de pêcher avec une ligne quelques-uns des poissons qui remontent le courant, mais je suis bientôt chassé par le froid.

Tandis que je plie mes engins, un canot aborde.

M. Marcus Smith, inspecteur général du *Canada Pacific R.*, en descend. Parti la veille pour le *Fort Francis*, il s'est vu, en raison du mauvais temps, obligé de regagner le *Kettle Fall*.

La connaissance est bientôt faite et, après avoir soupé avec lui, je passe ma soirée d'une façon fort intéressante à l'entendre causer de ses voyages dans la *Colombie Britannique* et au *cap de Bonne-Espérance*.

4 octobre. — Très-forte gelée durant la nuit.

Vers neuf heures du matin on signale l'arrivée du remorqueur avec lequel je vais continuer ma route et qui s'arrête de l'autre côté du *portage*. Ce bateau est long de 30 pieds environ et tire 4 pieds d'eau; sa machine est de 6 chevaux. Il amène deux barques en tous points semblables à celle avec laquelle nous sommes allés du *Stone Fort* au *Fort Alexandre*. Ces barques sont chargées de vivres pour les stations du gouvernement plus à l'ouest et c'est sur l'une d'elles que nous prendrons passage.

Le déchargement exige quelque temps; il est près de midi quand nous nous embarquons, après avoir dit adieu à *M. Smith* et au capitaine *Cameron*.

Au bout de quelques instants, sortant du chenal qui précède le *Kettle Fall*, nous pénétrons dans le *lac Nameaukan*. Le remorqueur est monté par un chauffeur et un mécanicien; dans chacune des barques, il y a un homme à la barre; nous marchons à raison d'à peu près 8 milles à l'heure.

L'aspect du *lac Nameaukan* n'est pas grandiose, mais très pittoresque; les sinuosités et les baies qu'on rencontre sur ses rives semblent avoir été dessinées par

la main d'un artiste; il est parsemé d'îles formées de roches généralement granitiques, mais, parfois, aussi quartzeuses ou schisteuses. Ces roches sont couvertes de sapins, de peupliers, de bouleaux, et on se demande où ces arbres peuvent trouver leur subsistance; il convient, toutefois, d'ajouter qu'ils sont, pour la plupart, petits et malingres.

Il est probable qu'un jour viendra où, dans cette région, on découvrira des mines d'or et d'argent productives.

Nous cheminons au milieu d'un véritable dédale d'îles, en faisant de nombreux détours; aussi avons-nous une trentaine de milles à parcourir pour atteindre le prochain *portage;* à vol d'oiseau, il n'est distant du *Kettle Fall* que de 25 milles.

Le froid est piquant et la neige tombe par intervalles à gros flocons. Le sol est absolument blanc et les arbres sont aussi, en partie, revêtus de leur parure d'hiver; elle forme un curieux contraste avec leur feuillage d'été qu'ils ont conservé; cela étonne un peu et produit un effet analogue à celui qu'on éprouverait en voyant une femme en toilette de bal avec un chapeau de campagne.

Arrivés au *portage* qui sépare les lacs *Nameaukan* et *Nequaquon*, un des hommes qui conduisent le bateau, va chercher de l'autre côté du *portage*, long de près de 3 milles 1/2 une petite charrette qui sert à faire le transport entre les points d'embarquement et de débarquement. En l'attendant, établis dans le chantier bâti sur le rivage, nous soupons. A sept heures, la charrette arrive; nous la chargeons et, après un trajet

d'une heure et demie, assez pénible, nous atteignons le *lac Nequaquon*, sur les bords duquel se trouve un chantier où nous nous établissons de notre mieux pour la nuit.

5 octobre. — Il y a une différence de 70 pieds entre le niveau du *lac Nameaukan* et celui du *lac Nequaquon*. Nous nous engageons dès sept heures du matin sur ce dernier.

Le remorqueur qui fait le service, est un peu plus grand que celui derrière lequel hier nous étions amarrés. Sa machine est de 11 chevaux et son tirant d'eau de 4 pieds et demi; de plus, il est demi-ponté et nous pouvons y prendre place de façon à trouver un abri contre le froid qui est très vif et la neige qui tombe menue, mais très dense.

Le *lac Nequaquon* a le même aspect que le *lac Nameaukan;* il présente les mêmes archipels d'îles rocheuses couvertes de sapins et de bouleaux, la plupart rachitiques et contrefaits; sa largeur, dans la partie que nous parcourons en commençant, n'est pas de plus de 5 à 6 milles.

Après environ 15 milles de navigation, nous tournons vers le nord-est, et nous arrivons dans ce qu'on appelle la *Grande Baie;* les rives sont ici distantes de près de 9 milles. Les eaux du lac deviennent très agitées et la neige tombe si épaisse qu'il est impossible de voir à plus de deux ou trois encâblures. Il n'y a pas à bord d'autre compas de route que le mien, mais le pilote ne peut s'en servir, il a l'habitude de ne se guider que sur les côtes, devenues pour l'instant totalement invisibles. Au bout de quelques minutes, il s'aperçoit qu'il

a fait fausse route; le rivage est hérissé de rochers et il ne serait pas sage de continuer à marcher à l'aventure; nous gagnons donc la côte et nous nous abritons dans la première baie qui s'offre à nous.

Au bout d'une heure, le temps s'étant légèrement éclairci, nous reprenons notre marche, très lentement. Nous sommes montés trop au nord; regagnant l'île à l'est de laquelle nous aurions dû passer, nous retrouvons la route dont nous nous étions écartés.

Bientôt la baie se rétrécit et ses deux rives deviennent apparentes; les rochers sont plus rares et les côtes plus basses. La végétation paraît plus riche et je remarque quelques beaux sapins. On ne rencontre plus que des îlots en petit nombre.

Après avoir parcouru environ 27 milles depuis le *lac Nameaukan*, nous atteignons des parages où les rochers reparaissent; quelques-uns sont à fleur d'eau et deux fois nous touchons, mais sans qu'il en résulte de dommage sérieux; nous faisons ainsi environ 3 milles, et, à deux heures, nous débarquons au *Island Portage*, après avoir parcouru sur le *lac Nequaquon* une distance totale d'une trentaine de milles.

C'est la *rivière Maligne* qui vient se déverser dans le *lac Nequaquon* par le *Island Portage*. Une digue a été établie pour élever les eaux de la rivière et permettre aux embarcations d'arriver le plus près possible du lac; le *portage* se trouve donc ainsi artificiellement réduit à une distance de 4 à 500 yards. La différence de niveau entre le lac et la rivière est de 13 pieds.

En raison du retard que nous avons éprouvé par

suite du temps, nous ne sommes arrivés que longtemps après l'heure à laquelle on pouvait nous attendre et le bateau avec lequel nous devions continuer notre route étant reparti, nous sommes forcés de passer la nuit ici.

Le chantier est malheureusement en fort mauvais état ; le vent et la neige fondue entrent sans obstacle par les interstices entre les troncs d'arbres : quelques bûcherons qui se rendent au *Fort Francis* et au *Kettle Fall* pour l'hiver, l'occupent déjà, mais ils s'empressent de nous faire une petite place. Le remorqueur qui nous a amenés les emmènera demain ; ils ont mis quinze jours pour venir du *Prince Arthur's Landing* sur le *lac Supérieur*, où nous nous rendons nous-mêmes. Cela nous donne à penser.

6 octobre. — La neige a cessé et le soleil reparaît, mais il gèle assez fort. Toute la journée nous attendons la barque avec laquelle nous devons remonter la *rivière Maligne*. Quant au remorqueur avec lequel nous sommes venus, il attend aussi l'arrivée de ce bateau, pour le cas où il amènerait un chargement à destination de quelques-unes des stations du gouvernement situées sur les lacs inférieurs. Les hommes que nous avons trouvés au chantier ne peuvent donc partir et nous passons notre temps avec eux.

La plupart sont des *Bas-Canadiens ;* mais quelques-uns sont venus du *Old Country*. Ils ont tous mené une vie plus ou moins accidentée et sont intéressants à connaître. Généralement ils s'expriment en bon français, mais tous parlent anglais. Ils ont des notions très exactes sur les ressources du pays, sur la politique du

Dominion, et, chose bizarre, ils suivent d'une façon étonnante les événements qui se passent en Europe.

Dans le nombre se trouve un vieil Irlandais d'une instruction très complète. Il est peut-être un peu extraordinaire, mais montre cependant dans ses appréciations un bon sens tout à fait remarquable. Ses compagnons lui marquent une véritable déférence, si bien que la nuit dernière, comme il se plaignait du froid, l'un d'eux lui donna sa propre couverture.

Vers quatre heures, comme il est probable que la barque attendue ne saurait arriver maintenant avant la fin du jour, le signal du départ pour le remorqueur est donné et tous ces braves gens se mettent en route. Nous demeurons seuls, avec la triste perspective d'être peut-être retenus ici encore demain.

Heureusement vers sept heures du soir arrive un canot de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*, qui se rend au *Maligne Portage* et nous nous arrangeons avec le patron pour partir demain matin, dès quatre heures, avec lui. Ce patron est un Indien au service de la *Compagnie* depuis plus de quarante ans, me dit-il. Il parle très suffisamment français et anglais ; il répond au nom assez singulier de *Maz-zo-bie*, en anglais *Crooked Knife*, qui lui a été donné en raison des lignes bizarres de ses jambes.

7 octobre. — A l'heure convenue nous partons. Il fait nuit noire et il m'est impossible de voir quoi que ce soit. Je me contente donc de pagayer vigoureusement pour me garantir du froid.

Les côtes commencent à se dessiner un peu, mais la neige épaisse qui tombe, nous permet de les deviner

plutôt que de les voir. Comme nous côtoyons une suite d'îlots à demi submergés, j'en conclus que nous sommes encore dans le lac factice résultant de la digue que nous avons laissée derrière nous.

Bientôt nous arrivons à une nappe d'eau étroite qui n'est, à vrai dire, qu'un élargissement de la *rivière Maligne* et auquel les Indiens donnent le nom de *Non-wa-ta-noung*, c'est-à-dire le *Lac aux eaux mortes;* il a 9 milles de longueur. Tout d'un coup nous frappons violemment contre une roche à fleur d'eau que le peu de jour n'a pas permis au patron de voir, et nous gagnons rapidement la côte pour constater l'étendue du dégât. Il est moindre que nous le supposions et nous n'avons pas à nous arrêter.

Enfin le jour paraît, terne et gris. Les côtes sont basses et couvertes de forêts assez belles, mais qui, sur la rive droite, ont été, il y a quelques années, dévastées par l'incendie.

Nous entrons dans la *rivière Maligne*, proprement dite, dont la largeur varie entre 200 et 300 yards. Sur la rive gauche, une épaisse forêt; sur la rive droite, des arbres dénudés et à demi déracinés. Le contraste est assez pittoresque. Au bout de 2 milles environ, nous atteignons un rapide que nous remontons pendant près de deux tiers de mille, mais qui nous oblige ensuite à un *portage* de 200 ou 300 yards; un peu plus loin, nous arrivons au *Maligne Portage*. Nous avons fait avec le canot à peu près 12 milles 1/2.

A la partie supérieure du *Maligne Portage*, on a construit encore une digue barrant la rivière qui, à un demi-mille plus haut, sort du *Sturgeon Lake;* c'est là que

nous espérions trouver le remorqueur faisant le service sur le lac.

Il ne doit être de retour que ce soir, et régulièrement ne devrait repartir qu'après-demain. L'agent du gouvernement qui nous donne asile, très gracieusement, s'arrange cependant pour que demain il nous conduise au *Pine Portage*, de l'autre côté du *Sturgeon Lake*.

8 octobre. — A neuf heures nous montons dans la barque qui, lorsque nous serons sortis de la rivière, sera prise à la remorque par le petit vapeur arrêté à l'entrée du lac. Il nous faut d'abord remonter un rapide; nous sommes huit en tout, six aux avirons, un à l'avant et l'autre à la barre. Quatre fois nous essayons sans succès de franchir le passage; nous sommes plus heureux à la cinquième tentative, mais cela nous a pris plus d'une heure et il est dix heures passées quand, remorqués par le steamer, nous entrons dans le *Sturgeon Lake*.

Le niveau de ce lac est de 20 pieds supérieur à celui du *Maligne River* et de 1,207 pieds au-dessus du niveau de la mer. Dans sa plus grande largeur, il a environ 3 milles; sa largeur moyenne n'est pas, toutefois, de plus de 1 mille 1/2. Il est long de 26 milles. Il est entouré d'une ceinture de collines boisées d'une assez grande élévation, mais les côtes sont moins découpées que ne le sont celles des lacs que nous laissons derrière nous; on y rencontre aussi moins d'îles.

Pendant 12 milles environ, bien que sur les rives on aperçoive quelques rochers, les arbres sont d'assez belle venue; au delà, les roches deviennent plus apparentes et la végétation s'appauvrit; les arbres dé-

garnis de branches, à demi brisés, témoignent de la violence des ouragans qui, venant de l'est, sévissent durant les longs hivers.

A deux heures nous arrivons à l'embouchure de deux petits cours d'eau qui, partant d'un même point, se jettent tous deux, à une courte distance l'un de l'autre, dans le *Sturgeon Lake*. Ils ont été appelés pour cette raison les *Deux Rivières*. Nous laissons là le steamer et nous continuons notre route à l'aviron, remontant la rivière de droite qui n'a pas plus de 50 pieds de large et qui est encombrée d'herbes et de troncs d'arbres entraînés au moment de la fonte des neiges. Durant les crues, les eaux évidemment inondent les rives à une assez grande distance et amènent des débris de tout genre qui recouvrent le sol rocheux primitif et permettent aux saules et aux peupliers de croître librement. A l'embouchure, il existe des marais auxquels de pareils dépôts successifs ont dû donner naissance.

Le courant n'est pas rapide, mais nous n'avançons que lentement, brisant à chaque coup d'aviron la glace, épaisse déjà de près d'un demi-pouce. Deux fois nous touchons sur des rochers à fleur d'eau, mais sans éprouver d'avaries; puis, à un coude de la rivière, nous atteignons un endroit des plus pittoresques, où une muraille de rochers de près de 100 pieds de hauteur forme comme un grand cirque. Cette muraille est couronnée de sapins superbes couverts de neige. Un peu plus loin, nous retombons dans des marécages et nous arrivons au *portage des Deux Rivières*, long de trois quarts de mille.

Une route en assez bon état permet d'effectuer le transport du bagage avec un chariot traîné par deux chevaux. Mais nous sommes obligés d'abord d'aller à la recherche de ces animaux, qu'on laisse librement errer dans le voisinage, pour trouver les quelques feuilles et les herbes qui constituent leur seule nourriture. Grâce à la neige qui couvre le sol, nous les suivons à la piste, et, les ayant repris, nous les attelons au chariot avec lequel nous amenons nos *impedimenta* de l'autre côté du *portage*, sur le *Pine Lake*.

Celui-ci doit son nom à l'épaisse forêt de sapins qui pousse sur ses bords. Il a une longueur de 1 mille 1/2; son niveau est de 1,286 pieds au-dessus de celui de la mer et est supérieur de 79 pieds à celui du *Sturgeon Lake*. Il ne nous faut pas longtemps pour traverser le lac et nous arrivons au *Pine Portage;* il n'est que d'un quart de mille. De l'autre côté de ce *portage*, nous trouvons un chantier où nous nous établissons pour la nuit, sur les bords du *lac Kaogasikok*.

9-10 octobre. — Le *lac Kaogasikok*, qu'on appelle aussi *Pickerel Lake*, est à 1,307 pieds au-dessus du niveau de la mer et à 21 pieds au-dessus de celui du *Pine Lake*.

Les moyens de transport nous faisant défaut pour continuer notre route, nous sommes obligés de demeurer ici. Les ouragans de neige se succèdent sans interruption, et, en raison de l'état de délabrement du chantier, c'est avec peine qu'on arrive à se garantir du froid. Les vivres sont rares; le malheureux agent du gouvernement qui fait les fonctions de *station master*, manque absolument d'huile pour la lanterne destinée à

éclairer le *log house*. Nous avons recours à nos ressources personnelles, et c'est grâce à une des dernières bougies de notre petit approvisionnement, que nous ne sommes pas réduits à souper à la chute du jour et à nous coucher de suite après.

Le 10 au soir, le remorqueur que nous attendions arrive. Il est analogue aux derniers, mais la barque amarrée derrière est plus grande; elle est pontée et peut être de 70 à 80 tonneaux. Les passagers qu'elle amène débarquent; ce sont encore des ouvriers du gouvernement. Le chantier est encombré; ce que voyant, les nouveaux arrivés, après avoir soupé, se décident, à contre-cœur, à passer la nuit à bord.

11 octobre. — Le temps s'est levé, mais le froid est piquant. Le déchargement de la barque est rapidement opéré, et, tandis que les gens arrivés hier reprennent leur route vers l'ouest, nous continuons la nôtre vers l'est sur le lac *Kaogasikok*, dont la longueur totale est de 18 milles. Sa largeur est variable, mais ne dépasse pas 1 mille 1/2. Il est entouré d'une ceinture de collines couvertes d'épaisses forêts de bouleaux et de sapins, et parsemé d'îles assez nombreuses. Les roches granitiques qui constituent le terrain sont peu apparentes, étant presque partout recouvertes d'une couche légère de terre végétale.

Au bout d'environ 14 milles, le lac se rétrécit et ne forme plus qu'une sorte de rivière qui s'est élargie par suite de la construction d'une digue que j'ai négligé de signaler près du *Pine Portage*, et en conséquence de laquelle les eaux ont monté et inondé les deux rives. Puis, nous pénétrons dans une sorte de baie de 2 milles

de largeur, au fond de laquelle se trouve le *prench Portage.*

Ce *portage* a 2 milles et se termine au lac *Windegoostigon*, sur les bords duquel nous trouvons un chantier confortablement installé et où nous faisons une halte assez longue.

Au bout de deux heures, nous nous embarquons sur une barque presque semblable à celle que nous venons de quitter. Pendant 1 mille environ nous naviguons sur une sorte de rivière qui sert de déversoir au lac; son niveau a été un peu élevé au moyen d'une digue et les rives se trouvent inondées; puis, nous atteignons le lac proprement dit, dont la largeur ici est d'environ deux tiers de mille. Le niveau de ses eaux est de 1,338 pieds au-dessus de celui de la mer.

A un chenal assez étroit, bordé des deux côtés d'immenses forêts, de bouleaux presque exclusivement, succèdent une nappe d'eau assez large, puis, plus loin, un chenal encore parsemé de roches à fleur d'eau.

A 6 milles du *French Portage*, l'homme qui est à la barre me montre un sapin qui paraît à demi brûlé, dépourvu de branches et au sommet duquel est une petite croix.

On pourrait penser au premier abord qu'elle a dû être clouée là, mais il semble vraiment que ce soit le résultat d'un jeu singulier de la nature. Ce qui est certain, c'est qu'elle a toujours existé de mémoire d'homme. *Mazzobie*, l'Indien avec lequel nous sommes partis de *Maligne*, affirme l'avoir vue, il y a plus de cinquante ans déjà. Elle est connue dans toute cette région sous le nom de *the North West lonely Cross, la Croix solitaire du Nord-Ouest.*

Un peu au delà, sur un petit promontoire, j'aperçois un cercueil indien supporté sur quatre poteaux; puis, un autre plus loin. C'est un mode de sépulture différent de celui que j'ai pu constater jusqu'ici.

Nous passons l'îlot de quelques yards carrés, dont les arbres seuls émergent de l'eau, qui a fait donner au lac le nom qu'il porte et, ayant en trois heures parcouru nos 15 milles, nous atteignons à cinq heures du soir le *portage Brûlé*, où nous trouvons un chantier en bon état et qui nous offre un excellent abri.

12-16 octobre. — Le *portage Brûlé* est long de trois quarts de mille. De l'autre côté se trouve le *Barrel Lake*, dont le niveau est de 1,497 pieds au-dessus de celui de la mer. Le *Barrel Lake* a environ 8 milles de long et il est séparé du *lac des Mille Lacs* par le *Barrel Portage*.

Pendant quatre jours nous attendons l'arrivée du remorqueur; le temps est affreux et la neige très abondante; il est presque impossible de sortir.

Le gouvernement a ici quelques employés qui commencent à s'inquiéter, les vivres tirant à leur fin; l'un d'eux part en canot avec un Indien pour le *Barrel Portage*; ils comptent pousser jusqu'au *height of Land's Portage*, de l'autre côté du *lac des Mille Lacs*, afin d'obtenir quelques nouvelles.

Mais, à six heures, ils reviennent. Le *lac des Mille Lacs* est gelé aussi loin que la vue peut s'étendre, et la traversée n'est pas possible, disent-ils; l'embarcation serait immédiatement coupée par la glace. C'est le motif qui, sans doute, empêche le remorqueur d'arriver.

Si la température se radoucit, peut-être la navigation sera-t-elle ouverte pour quelques jours encore;

mais, si l'hiver s'établit sérieusement, nous risquons fort d'être retenus au *Barrel Portage* jusqu'à ce que la glace soit assez épaisse pour que nous puissions traverser les lacs en marchant. Après mûre réflexion, je crois qu'il vaut mieux, coûte que coûte, essayer d'arriver le plus tôt possible jusqu'au *Heigt of Land*. *Belmont* se rallie à cet avis et quatre hommes qui ont été employés aux travaux du tracé du chemin de fer, arrivés avant nous au *portage Brûlé*, viennent me dire qu'ils sont prêts à tenter l'aventure, eux aussi. Le trajet jusqu'au *Barrel portage* n'offrira pas de difficultés ; de l'autre côté, il nous faudra cheminer avec une des barques que le vapeur remorque d'ordinaire ; mais, comme il n'y a pas d'avirons, nous devons passer encore ici la journée de demain pour en fabriquer.

17 octobre. — Nous ne possédons comme outils que trois haches, et une grande partie du jour est employée à faire les avirons que nous emporterons avec nous.

Dans la soirée arrive un chef indien, *Blackstone*, accompagné de deux hommes. Il est porteur d'une lettre dans laquelle le pilote du remorqueur mande qu'il est pris dans les glaces à 2 milles environ du *portage Baril*, qu'il lui est impossible d'avancer plus loin et que, dans la soirée, il compte profiter du chenal derrière lui, qui ne s'est pas refermé, pour retourner à son point de départ.

Il n'y a donc pas à hésiter et nous nous mettrons en route demain.

18 octobre. — A huit heures du matin nous partons, *Belmont* et moi, avec les quatre hommes décidés à courir la chance avec nous, et sept autres qui nous

accompagnent jusqu'au *Barrel Portage*, pour nous aider à faire passer sur le *lac des Mille Lacs* la chaloupe avec laquelle nous comptons faire la traversée et qui se trouve en bas du *portage*.

Les bords du *lac Baril* ne sont pas très rocheux dans la première portion que nous parcourons; des collines assez élevées et boisées forment l'arrière-plan. Le temps s'est légèrement radouci et un magnifique soleil d'hiver fait merveilleusement ressortir les teintes diverses du feuillage des bouleaux et des sapins; l'azur du ciel se reflète dans les eaux calmes du lac comme dans un immense miroir, d'environ deux tiers de mille de largeur.

Au bout de 2 milles les rochers deviennent plus nombreux, quelques îlots surgissent çà et là et les bouleaux font place presque exclusivement aux sapins; puis ils reparaissent et se trouvent mêlés aux sapins en nombre presque égal.

Au bout de 8 milles de navigation, nous atteignons le *portage Baril*, et, sans perdre de temps, ayant tiré la chaloupe sur le rivage, nous la poussons au moyen de rouleaux, sur une distance de plus d'un 1/2 mille, jusqu'au *lac des Mille Lacs*. Il est pris, ainsi qu'on nous l'avait dit, et la glace, épaisse de deux pouces, se prolonge à perte de vue. Rapidement nous en cassons assez pour faire un bassin dans lequel on puisse mettre l'embarcation à flot, et bientôt elle s'y trouve en sûreté. Les sept hommes venus seulement pour nous aider dans ce travail, nous souhaitent bonne chance alors, et repartent pour le *portage Brûlé*. Quant à nous, nous restons livrés à nous-mêmes, et, après un léger repas, nous nous embarquons.

Trois à l'avant brisent la glace à grands coups de masses en bois dont nous avons eu soin de nous pourvoir dans la forêt voisine; deux autres, à l'aide de longues perches et prenant appui sur la glace, poussent la chaloupe lentement à mesure que le chenal est ouvert; le sixième est à la barre et cherche avec le plus grand soin à faire éviter tout choc contre les glaçons.

Enfin au bout de deux heures et demie d'un travail sans relâche et n'ayant parcouru, cependant, durant ce temps que 2 milles, nous arrivons à un point où la navigation est ouverte. Il est temps; en dépit de toutes les précautions que nous avons prises, une large voie d'eau vient de se produire. Mais nous pouvons gagner la terre pour nous réparer; si l'avarie était survenue tandis que nous étions engagés encore au milieu des glaces, nous aurions eu, j'imagine, quelque peine à nous tirer d'affaire.

A peine venions-nous de débarquer, et tandis que nous travaillons à calfater le trou béant large de 15 pouces au moins, ouvert à l'avant de notre embarcation, un peu au-dessous de la ligne de flottaison, nous entendons qu'on nous hèle de l'autre côté du lac. Notre opération terminée, nous nous dirigeons vers l'endroit d'où l'on nous appelait. Un chenal ouvert dans la glace nous permet d'y arriver, et nous trouvons établis sur la berge les hommes qui formaient l'équipage de la grande barque pontée servant à opérer le transport sur le *lac des Mille Lacs*. Depuis deux jours déjà, ils sont là. La glace a ouvert une voie d'eau considérable dans leur bateau, à demi submergé à quelques brasses du rivage. Le vapeur qui l'avait en remorque, a eu juste le temps de l'amener jusque près de terre et, laissant

l'équipage opérer le sauvetage de la cargaison, il est reparti de crainte d'être arrêté à son tour. Ces hommes ont sauvé ce qu'ils ont pu, entre autres une dizaine de moutons vivants, à destination de l'une des stations de l'intérieur pour la provision d'hiver; des caisses contenant des objets de tout genre, des tonneaux de salaisons, etc., gisent épars sur le sol, épaves de ce véritable naufrage. Le reste du chargement est sous l'eau et semble perdu.

Notre chaloupe ne peut prendre tout le monde; d'ailleurs, il faut que quelques hommes restent pour garder ce qui a été amené à terre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un moyen de transport; nous n'en prenons donc que deux, dont le pilote de la barque sombrée, et nous nous mettons en route pour le *Height of Land*, à 18 milles de distance.

Le *lac des Mille Lacs*, dont le niveau est de 1,494 pieds au-dessus la mer, ne communique pas avec le *Barret Lake;* il a son déversoir plus au nord. Il mérite à tous égards le nom qui lui a été donné; parsemé d'un nombre d'îles véritablement prodigieux, c'est plutôt une succession de lacs qu'un lac unique et nous devons nous estimer heureux d'avoir embarqué un pilote. Autrement, nous aurions risqué fort de nous égarer.

Nous sommes sept maintenant, pouvant nous relayer aux avirons, et nous avançons rapidement. Le paysage est superbe et, au moment du coucher du soleil, il se produit de magnifiques effets de lumière.

A dix heures du soir nous abordons au *Height of Land*, mais pour trouver la station encombrée par quarante ou cinquante ouvriers employés au levé du chemin de

fer, qui sont arrivés du nord avec cinq ou six ingénieurs et regagnent les provinces de l'est pour l'hiver. C'est avec peine que nous trouvons à nous caser pour la nuit.

19 octobre. — *Le Height of Land*, c'est-à-dire la ligne de partage des eaux entre le bassin du *lac Supérieur* et celui de la *baie d'Hudson*, n'est qu'à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Un *portage* de 2 milles sépare le *lac des Mille Lacs* du *lac Kasheboine*, qui se trouve de l'autre côté de la ligne de partage des eaux et sur lequel nous nous embarquons vers neuf heures du matin, prenant passage sur un petit transport à vapeur avec les ingénieurs et leurs ouvriers.

Le *lac Kasheboine* n'est pas très large; la nature du sol y est sensiblement analogue à celle du versant opposé; les essences d'arbres de cette région paraissent être aussi les mêmes que dans la région que nous venons de quitter.

Après une traversée de 10 milles sur le *lac Kasheboine*, nous arrivons au *portage* qui le sépare du *lac Shebandowan*. Ce *portage* n'a guère que trois quarts de mille. Un petit steamer nous attend et, après une halte d'environ une heure, nous reprenons le cours de notre voyage.

Le *lac Shebandowan* dont le niveau est à 1,473 pieds au-dessus de la mer, ressemble beaucoup à celui que nous venons de parcourir; nous le traversons dans la plus grande longueur (19 milles), et vers trois heures nous arrivons au terme de notre navigation. Une largeur d'un demi-mille de glace empêche le vapeur d'arriver à l'endroit habituel et il est obligé d'aborder à un tiers

de mille plus au nord. Le débarquement offre quelque difficulté, et, pour gagner la terre, chacun à son tour se glisse le long d'une poutre qui met en communication le rivage et le pont du bateau.

20 octobre. — Les chariots qui, du *lac Supérieur*, amènent sur le *lac Shebandowan* tout ce qui est à destination du territoire de *Keewatin*, et sur lesquels nous comptions pour arriver à *Prince Arthur's Landing*, sont repartis depuis vingt-quatre heures; en raison des glaces on n'attendait plus l'arrivée du transport à vapeur. Il n'en reste plus qu'un seul sur lequel on charge notre bagage et le corps d'un pauvre Indien qui était attaché à un des groupes chargé de la triangulation de la partie du territoire où doit passer le chemin de fer. Il est mort il y a deux jours, dans un *portage*. Sa famille est établie près de *Prince Arthur's Landing* et on lui rapporte ses restes. Nous suivons à pied *Belmont* et moi.

Le pays est accidenté et la végétation médiocre. Le sol, pourtant, paraît meilleur que nous ne l'avons vu encore depuis que nous avons quitté le lac *Winnipeg*, et il semble qu'on pourrait l'utiliser pour l'agriculture.

Au bout de 2 milles, nous arrivons à la *rivière Matawin*, très encaissée, et dont le cours est parsemé de rapides. Les eaux à cette époque de l'année sont trop basses; autrement nous eussions pu achever notre voyage en canot. Nous cheminons encore péniblement pendant une quinzaine de milles, suivant un mauvais chemin dans un sol détrempé; à deux heures une pluie diluvienne vient nous surprendre, et, ayant atteint un peu plus tard un chantier connu sous le nom de *Brown's house*, nous nous y arrêtons pour la nuit.

21 octobre. — Dès qu'il fait jour nous nous remettons en marche. Il ne pleut pas, mais dans certaines portions de la route, le sol argileux est si glissant que cette dernière partie de notre voyage est loin d'être facile ou agréable.

Les forêts que nous traversons ont, à diverses époques, été ravagées par des incendies considérables et on ne rencontre qu'un petit nombre d'arbres qui vaudraient la peine d'être exploités.

Au bout de 2 milles, le chemin se rapproche de la rivière *Matawin*, qu'il suit pendant un court espace de temps à une petite distance. Cinq milles plus loin, nous rencontrons les premiers travaux du chemin de fer, et, dans le voisinage, quelques défrichements. Un pont en bois nous permet de traverser le *Matawin;* enfin, à dix heures et demie, ayant fait 10 milles depuis *Brown's house*, nous arrivons au confluent des deux rivières *Matawin* et *Kaministiquia.* Comme la première, celle-ci est parsemée de beaucoup de rapides et les Indiens l'appellent, pour cette raison, *Gah-mah-na-tek-wa-iahk.*

La construction du chemin de fer, depuis le *lac Supérieur* jusqu'ici, est presque achevée. Déjà on a élevé quelques-uns des bâtiments de la future station qui doit être établie en cet endroit ; dans l'un d'eux habite avec sa femme, l'ingénieur de la ligne, *M. Taylor;* ils nous invitent à luncher.

Je vais ensuite examiner avec *M. Taylor* le pont en charpente destiné au chemin de fer et qui est presque terminé. La *Kaministiquia,* au point où ce pont a été jeté, peut avoir 200 pieds de large.

A cinq heures du soir, *M. Taylor* nous fait monter sur le train de ballast qui ramène les ouvriers au *fort William;* nous sommes les premiers voyageurs sur cette ligne complétement étrangers aux travaux, et nous avons donc ainsi, en quelque sorte, l'honneur d'inaugurer le chemin de fer du *Canada Pacific*.

La voie ferrée suit pendant quelque temps la rivière, qui est d'un aspect très pittoresque, puis s'écarte vers le nord, de sorte que nous n'avons pas la possibilité de voir sur son cours une chute fort belle, paraît-il, et qui mériterait une visite. Nous traversons une région marécageuse où la végétation est des plus misérables et, à la nuit, nous arrivons au *Town's Plot*, à 5 milles du *fort William*, à l'embouchure de la *Kaministiquia*. Un *ferry-boat*, une heure plus tard, nous prend et nous dépose enfin au *Prince Arthur's Landing*, le terme de notre voyage dans le nord-ouest.

Depuis le *Stone Fort*, nous avons parcouru une distance de près de 450 milles.

IV

DU PRINCE ARTHUR'S LANDING A RIVIÈRE DU LOUP — LE SAGUENAY

22 OCTOBRE — 16 NOVEMBRE

Prince Arthur's Landing et ses environs. — Silver Islet. — Les côtes nord du lac Supérieur. — Le canal et les rapides du Sault Sainte-Marie. — La rivière Sainte-Marie. — Le lac Huron. — Arrivée à Sarnia. — Courts séjours à Toronto, Ottawa, Montréal et Québec. — Les Coves du cap Rouge. — Un bain involontaire. — La baie de Ha! Ha! — Chicoutimi. — Le cours inférieur du Saguenay. — Retour à Rivière-du-Loup.

22 octobre. — C'est aujourd'hui dimanche, et, comme en Angleterre ce jour-là, dans le *Dominion* les bureaux des diverses administrations sont toujours fermés.

Or, depuis que j'ai quitté *Chicago*, c'est-à-dire depuis près de trois mois, je suis sans nouvelles de France, et celles que j'ai reçues alors avaient trois semaines déjà de date ; de plus, je n'ai pas d'effets de rechange et les vêtements que je porte depuis mon premier départ de *Winnipeg* pour l'intérieur, commencent à m'abandonner, en dépit des réparations nombreuses et fort habiles, je dois le dire, toute modestie à part, que je leur ai fait subir ; enfin, je suis sans argent, à tel point que

pour achever la route, j'ai dû, en quittant *Fort Francis*, accepter les avances qu'a bien voulu me faire *M. Lillie* sur sa bourse personnelle.

Heureusement chacun montre le plus gracieux empressement à m'obliger. En dépit de la solennité du jour, à la poste on me donne mes lettres, l'officier de la douane qui, depuis deux mois, a en dépôt, dans ses magasins, les caisses de mon compagnon et les miennes, nous les fait livrer, et, à la maison de banque sur laquelle j'ai une lettre de crédit, le directeur me verse immédiatement les fonds dont j'ai besoin. Tout cela est fait dans la matinée.

Belmont, qui est très désireux de quitter le nord-ouest et de rentrer aux *États-Unis*, apprenant que le steamer à destination de *Duluth* part à midi et demi, se décide sur-le-champ à en profiter pour gagner de *Duluth* par le chemin de fer, *Chicago*, puis *New-York*. Je le conduis à bord, et, lui souhaitant bon voyage, je lui dis au revoir.

Quant à moi, j'attendrai le bateau à vapeur qui, par le *lac Supérieur* et le *lac Huron* me mènera à *Sarnia*, d'où je gagnerai par le chemin de fer *Toronto*. Je rentre à l'hôtel où je suis descendu, et je passe ma journée à lire et relire les lettres des parents et des amis que j'ai laissés de l'autre côté de l'océan.

23 octobre. — Le steamer sur lequel je dois prendre passage n'arrivant que demain, j'utilise mes loisirs à parcourir la petite ville où je me trouve arrêté, et les environs.

Prince Arthur's Landing a été ainsi nommé par le général commandant l'expédition dirigée en 1870

contre les insurgés du *Manitoba*. C'est là que les troupes opérèrent leur débarquement.

Aujourd'hui on y trouve une population fixe de 8 ou 900 âmes. Mais à certains moments au printemps, quand arrivent les ingénieurs et les ouvriers employés au tracé du chemin de fer; à l'automne, quand les uns et les autres reviennent de l'intérieur, ce chiffre est au moins doublé.

La petite ville prend alors une vie et une animation extraordinaires. Tous ces *bushmen* ont des costumes étranges et pittoresques pleins de couleur locale; naturellement, quelques-uns parfois sont bruyants, et, de temps à autre, on se heurte à quelque brave garçon qui a plus que de raison fêté la dive bouteille ou bu un verre ou deux superflus de whisky ou de brandy, — celui-là est assurément excusable, il en a été probablement privé depuis longtemps, — mais en tout cas, nulle part on ne voit de ces rixes, agrémentées de coups de revolvers, si fréquentes aux États-Unis, dans les villes de l'ouest limitrophes de la civilisation.

Prince Arthur's Landing est situé à 185 milles de *Duluth*, sur la côte ouest de *Thunder Bay*. Cette baie, longue de 25 milles, large de 12, est assez bien abritée. On y a construit une jetée de 350 ou 400 pas qui permet aux plus gros navires du lac de venir débarquer ou prendre des marchandises. Des bâtiments tirant jusqu'à 16 pieds d'eau, peuvent aborder à l'extrémité de la jetée.

Dans les environs, le *gneiss* est commun, mais les roches les plus ordinaires sont le *trapp* et le *diorite* où l'on trouve des filons de quartz argentifère dont quel-

ques-uns sont exploités. La plus importante de ces mines, le *Shimiah Mine*, à 3 milles 1/2 seulement du *Landing*, appartient à une compagnie américaine; les autres mines les plus productives sont l'*Ontario Mine*, le *Canada Mine*, le *Beck Mine*. Toutefois, dans aucune, les travaux ne sont, pour le moment, poussés très activement.

Dans quelques endroits, on trouve de très beaux spécimens de *quartz hyalin violet*, autrement dit, d'*améthyste*.

La baie en face du *Prince Arthur's Landing*, est parsemée d'îles de basalte. La plus remarquable a reçu le nom de *Pie Island*, en raison de sa forme, qui présente une analogie frappante avec celle du plat favori des Anglais. Les rochers dans cette île, s'élèvent perpendiculairement à une hauteur d'environ 700 pieds au-dessus du lac. Il existe, paraît-il, au sommet une petite nappe d'eau.

A 3 milles 1/2 au sud-ouest du *Landing*, se trouve le *fort William*, un des postes les plus importants de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*. Il est situé à l'embouchure principale de la rivière *Kaministiquia*, large en cet endroit de plus de 350 pieds, profonde de 60 environ et qui pourrait servir d'abri aux navires du plus fort tonnage. Une barre, formée par un banc argileux, en obstrue actuellement l'entrée; mais on travaille à l'ouvrir; *M. Samuel Hazlewood, district engineer* du chemin de fer, propose de fermer les deux bras inférieurs pour accroître la force du courant, qui nettoiera ainsi certainement le passage.

Le *fort William*, qui date de longtemps déjà, est

considérable et remarquablement construit. Il est commandé par le capitaine *Mac Intyre*, au service de la *Compagnie* depuis quarante ans peut-être, et dont le nom est populaire dans toute cette région. C'est par son intermédiaire que je renvoie à *M. Lillie* la somme qu'il a bien voulu m'avancer.

En remontant la rivière, j'aperçois sur la rive droite à 2 milles au-dessus du port, une mission catholique importante, composée de métis et d'Indiens. En face, se trouve l'habitation de *M. Hazlewood;* puis, du même côté et à 2 ou 3 milles plus haut, la tête de ligne du chemin de fer où je suis descendu hier du train de ballast. C'est ce qu'on appelle le *Town Plot;* mais, en dehors des employés du gouvernement, il n'y a pas encore plus d'une dizaine de familles établies en cet endroit.

24 octobre. — Le bateau à vapeur doit arriver aujourd'hui, mais on ne sait pas exactement à quelle heure, et, comme il ne fera sans doute que toucher, je ne puis continuer ma promenade dans les environs; je risquerais de le manquer. Le temps est déplorable, et cela me console de mon inaction forcée.

Ce n'est qu'à minuit que le steamer est signalé; il ne tarde pas à accoster, et je me rends à bord avec un certain nombre des ingénieurs du chemin de fer qui, comme moi, vont à *Toronto* et *Ottawa*. Le bateau jauge 1,000 tonneaux; il a 12 pieds de tirant d'eau et sa machine est de 800 chevaux.

On embarque une bière contenant le corps d'un garçon de dix-huit ans, attaché aux travaux de triangulation du chemin de fer, qui, le même jour où nous nous ou-

vrions un passage dans la glace sur le [illegible], s'était noyé en essayant de traverser sur la glace la rivière *Seine*, à 15 milles environ au nord de l'endroit où nous nous trouvions, afin d'aller à la recherche du bateau qui devait venir le prendre, lui et ses compagnons. Puis, à deux heures du matin, le vapeur se met en marche et je gagne ma cabine.

25 octobre. — En m'éveillant à six heures, je suis fort étonné de constater que nous sommes arrêtés. Je monte sur le pont et j'apprends que, en raison d'un ouragan qui sévit sur le grand lac et ne nous permet pas de nous y aventurer, nous avons dû jeter l'ancre à l'abri d'une petite île où l'on exploite le minerai tiré de *Silver Islet*, situé en face de nous.

Une jeune fille qui, à l'insu de ses parents, s'est embarquée avec un homme, veuf tout récemment de sa première femme, et que, en dépit de sa famille, elle veut épouser, profite de cet arrêt forcé. Au *Landing*, elle n'avait pu se procurer la *licence* nécessaire, et elle s'était mise en route avec l'individu qu'elle aime, pour la province d'*Ontario*, pensant obtenir là la dispense obligée. Les deux amoureux, prenant à bord des témoins de bonne volonté, se hâtent de se rendre chez le pasteur de l'endroit et reviennent au bout d'une heure, mariés.

Quant à moi, je vais visiter l'établissement où se trouve le minerai. Les pilons employés, pesant chacun 750 livres, sont au nombre de 60. On peut travailler environ 60 tonnes de minerai par jour. Comme force motrice, on se sert d'une machine de 250 chevaux-vapeur. *M. Frue*, qui est à la tête de l'exploitation,

n'est malheureusement pas là, et je ne puis obtenir du contre-maître les quelques renseignements que j'aurais voulu avoir, spécialement au sujet des avantages qu'offre une nouvelle *vanning machine*, inventée par *M. Frue*, dans laquelle les toiles métalliques employées d'ordinaire, sont remplacées par des toiles en caoutchouc, sur lesquelles se dépose le métal précieux.

Silver Islet, d'où l'on tire le minerai, est à environ 25 milles du *Prince Arthurs' Landing*, et à trois quarts de mille de la côte nord du *Thunder Cape*. Cet îlot, à l'origine avait à peu près 100 pieds carrés; il se trouve considérablement agrandi aujourd'hui, par les débris de rocs tirés de la mine et qu'on a jetés sur les bords, dans le lac. La mine a été ouverte en soixante et onze jours, et jusqu'à l'année dernière a été productive. On y a employé jusqu'à deux cents ouvriers à la fois.

Le minerai le plus riche a été trouvé à 360 pieds environ de profondeur; depuis, la quantité d'argent obtenue a été en diminuant à mesure qu'on est descendu davantage. La galerie inférieure se trouve actuellement à 450 pieds et ne donne plus que ce qu'il faut pour couvrir les frais.

Les ouvriers viennent d'être renvoyés pour la plupart et on pratique des sondages pour s'assurer de l'utilité qu'il y aurait à poursuivre les travaux.

Une quantité considérable du minerai qui a été extrait, n'a pu être travaillée encore; par suite, l'établissement que je visite est en pleine activité, mais il sera fermé quand la saison sera un peu plus avancée.

A huit heures du soir la tempête s'est un peu calmée et nous appareillons.

26 octobre. — Assez gros temps toute la nuit, et une bonne moitié des passagers ne paraît pas à table à l'heure du déjeuner.

Le capitaine s'est vu contraint de s'écarter de la route qu'il suit d'ordinaire, et au lieu de traverser le lac, d'en côtoyer la côte nord, de façon à pouvoir, si cela devenait nécessaire, relâcher dans l'une des baies qui se trouvent aux embouchures des rivières déversant leurs eaux dans le lac.

Partout ailleurs, le rivage est bordé de rochers à pic et qui ne permettent pas d'aborder.

Vers le soir, nous passons dans le chenal qui sépare l'île de *Michipicoton* de la terre ferme. Cette île, qui a une quinzaine de milles de longueur et 7 ou 8 de largeur, appartient au *Canada*. Les rochers que j'y aperçois semblent être des basaltes; des beaux bois d'érable poussent à l'intérieur. On y a découvert du cuivre et de l'argent, mais il n'y a pas eu encore jusqu'ici de mine ouverte.

En face se trouve la baie de *Michipicoton*, où plusieurs rivières viennent se jeter dans le lac et où sont établis une mission catholique et une factorerie de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*.

Sur les côtes, ce sont surtout les roches de granit ou les dunes de sable qui dominent.

Pendant la nuit, nous passons à une courte distance du phare de *White Fish Point*, dans le *Michigan*, et nous allons, sous très petite vapeur, gagner le *Tequamenon Bay*, pour attendre le jour avant de nous engager dans les passes qui séparent le *lac Supérieur* du *lac Huron*.

27 octobre. — Au jour, le steamer reprend sa marche.

Six milles seulement nous séparent du *Sault Sainte-Marie*. Nous passons entre deux promontoires, *Gros Cap*, formé de roches de porphyre, sur le territoire du *Dominion*, et *Iroquois Point*, dont les roches de grès se projettent dans les eaux du lac, sur le territoire américain ; puis, nous entrons dans la baie connue sous le nom de *Waiska Bay*. Les côtes sont ici sablonneuses et plates ; à l'arrière-plan, on aperçoit quelques ondulations couvertes de sapins.

Le soleil levant éclaire le paysage qu'animent quelques barques de pêcheurs dont les huttes sont groupées sur le rivage.

Un peu plus loin, nous rencontrons trois grands voiliers remorqués par un vapeur : je rentre pour tout de bon dans la civilisation.

Vers huit heures, nous arrivons aux rapides qu'on désigne sous le nom de *Sault Sainte-Marie*. Ces rapides ont une largeur de trois quarts de mille et se prolongent sur une distance d'un peu plus de 1 mille. La différence de niveau entre le point où ils commencent et celui où ils finissent, est de 22 pieds. Sur la rive américaine, on a construit un canal pour permettre aux bâtiments de communiquer du *lac Supérieur* avec les grands lacs. Ce canal, commencé en 1855, fut terminé en moins de deux ans. Il est long d'un peu plus de 1 mille ; il est pourvu de deux bassins de 350 pieds de long, profonds de 12 pieds 1/2 chacun, et de trois écluses.

On travaille en ce moment à la construction de deux bassins qui auront 515 pieds de longueur et 16 pieds de profondeur, destinés à remplacer ceux actuellement en usage.

Tandis que notre steamer effectue le passage et renouvelle sa provision de charbon, je prends un canot avec un des ingénieurs du chemin de fer *Canada Pacific*, qui a fait route avec moi depuis le *Height of Land;* deux métis dirigent notre embarcation et nous nous donnons le plaisir de descendre le courant, ce que, suivant l'expression pittoresque anglaise, on appelle *shoot the rapids*. C'est un exercice qui parfois est fort amusant et n'est pas exempt de danger; mais les rapides du *Sault Sainte-Marie* sont, en somme, malgré leur réputation, fort anodins; ils ne peuvent être comparés à d'autres que j'ai rencontrés et descendus en diverses circonstances.

Nous rejoignons le steamer au petit village situé au-dessus du canal, sur la rive canadienne, qui porte, comme celui qui se trouve en face, sur le territoire des États-Unis, le nom de *Sault Sainte-Marie*. Près de celui-ci les Américains ont établi un poste militaire décoré du nom de *fort Brady;* il y a sur l'autre rive une factorerie de la *Compagnie de la Baie d'Hudson*.

Nous partons, laissant ici la jeune mariée de la veille, qui, nous dit son mari, va passer quelques jours chez des amis qu'elle a dans le voisinage, tandis que lui continue son voyage pour aller recueillir les derniers soupirs du père de sa première femme, auprès duquel il a été appelé en toute hâte. C'est, d'ailleurs, la raison qui a déterminé son départ du *Landing*, il en a simplement profité pour enlever sa nouvelle épouse. Il nous raconte cela comme la chose la plus naturelle.

Le bateau à vapeur continue à suivre à une petite distance la côte nord, presque toujours garnie de ro-

chers, assez élevés parfois, de granit, de grès ou de trapp. Nous passons devant un village indien dont les habitants vivent presque exclusivement de la pêche très fructueuse le long des rapides; puis, après avoir traversé le *lac Georges*, large de 4 ou 5 milles et long de 8 milles, qui sépre *Sugar-Island* de la terre ferme, nous arrivons aux *Neebish rapids* par lesquels nous entrons dans le *Bear Lake*. Ce n'est, à vrai dire, qu'un élargissement de la *rivière Sainte-Marie*. Un peu plus loin, un chenal étroit, le *Devil's Gap*, nous donne accès entre la terre ferme et l'*île Saint-Joseph*, qui est longue de 20 milles, large de 12, et dont une portion est cultivée, tandis que le reste est couvert encore de forêts assez belles.

La *rivière Sainte-Marie* atteint bientôt une largeur considérable et on n'aperçoit plus les côtes qu'à peine. Gouvernant vers le sud, nous laissons à l'ouest l'*île Drumond* qui appartient aux *États-Unis*, et passant entre l'*île Cockburn* et celle de *Great Manitoulin*, nous entrons vers sept heures du soir dans les eaux du *lac Huron*, ayant parcouru environ 80 milles depuis le *Sault Sainte-Marie*.

28 octobre. — Très gros temps durant la nuit. — Quand je monte sur le pont, le capitaine me dit que nous sommes à hauteur de la *baie de Saginaw* dans le *Michigan*, mais la côte est invisible, on n'aperçoit que quelques schooners à l'horizon.

Le *lac Huron* a une longueur de 230 milles et une centaine de milles de largeur. On n'y rencontre que deux îles assez basses et qu'on ne peut voir que d'une très petite distance. Quand on est

au large, il semble vraiment qu'on navigue en pleine mer.

Vers midi, la côte ouest devient apparente : elle paraît basse, mais assez habitée; deux heures plus tard, nous arrivons en vue de la côte sud, en face de la *rivière Saint-Clair*, qui fait communiquer avec les lacs inférieurs les *lacs Huron, Michigan* et *Supérieur*. De chaque côté de l'entrée de ce véritable détroit s'élèvent des constructions; sur la rive américaine, un fort, ou plutôt des baraques où sont établis quelques compagnies d'infanterie et les bâtiments de la gare du *Grand Trunk Railway* : c'est ce qu'on appelle le *fort Gratiot;* sur la rive canadienne, à *Point Edward*, les bâtiments de la section anglaise du même *Grand Trunk Railway*.

La *rivière Saint-Clair* a en cet endroit de 4 à 500 yards de large, mais le courant est très rapide. Cependant, un service de *ferry boats* transporte les trains d'une gare à l'autre, moins les locomotives, comme un peu plus bas, de l'autre côté du *lac Saint-Clair*, à *Détroit*.

Notre bateau à vapeur pénètre dans la rivière et la descend; elle s'élargit un peu; sur ses bords on aperçoit des habitations en assez grand nombre; le terrain est peu élevé, mais assez boisé. Nous rencontrons beaucoup de bateaux à voiles, de schooners, de remorqueurs et au bout de 2 milles nous arrivons à *Sarnia*, le terme de notre navigation.

Sarnia est une ville de 4,000 âmes, très commerçante, où s'arrête un embranchement du *Great Western Railway*. Sur le territoire des États-Unis, en face, s'élève la petite ville de *Port Huron*.

Les bords du lac et de la rivière dans cette région sont sablonneux ; mais, dans l'intérieur, le sol est argileux et fertile ; seulement, presque toujours il faut faire des travaux de drainage.

A dix heures du soir, je prends à *Point Edward* le train pour *Toronto*.

29-31 octobre. — C'est avec un vif sentiment de bien-être que je me suis retrouvé à *Toronto* au *Queen's Hôtel*, dont j'avais pu reconnaître l'excellence lorsque déjà je m'y étais arrêté au commencement du mois d'avril dernier ; mais je l'ai appréciée, s'il est possible, cette fois plus encore ; il n'y a rien de tel décidément, qu'un voyage dans le nord-ouest pour faire goûter les avantages d'une chambre bien close, d'un lit moelleux et d'une nourriture abondante et choisie.

J'ai été accueilli de la même façon sympathique et cordiale que lors de ma première visite dans cette ville, par le lieutenant gouverneur, par *MM. Czowski, Cumberland, Grant, Moody* et les autres personnes dont j'avais fait la connaissance alors.

Dès le jour de mon arrivée, l'honorable *A. Macdonald* m'invitait à dîner et le lendemain c'était au club que j'étais convié. Le 31, à sept heures du soir, je partais pour *Ottawa*.

1er-6 novembre. — Six jours passés au *Government House*, six jours trop rapidement écoulés à mon gré, et au bout desquels je prends congé du gouverneur général et de *lady Dufferin*, sans espoir, hélas ! de les revoir maintenant avant leur retour en Angleterre.

7 novembre. — Arrivé le matin à *Montréal*, je vais déjeuner chez le marquis *de B****, qui habite avec sa

femme sa propriété d'*Elmwood*, près de *Longue Pointe*, à une petite distance de la ville; puis, dans la journée, je vais faire quelques visites et porter à un brave homme employé dans un magasin, des nouvelles de son fils que j'ai rencontré loin dans le nord-ouest. J'avais promis de le faire et je suis amplement récompensé d'avoir tenu parole, par le plaisir que paraît éprouver le vieillard qui témoigne une joie extraordinaire.

Le soir, départ pour *Québec*.

8-10 novembre. — A *Québec* je retrouve la plupart des amis que j'y avais laissés et à qui je désirais dire adieu avant de quitter définitivement le Canada. Quelques-uns, pourtant, sont absents.

Mais mon séjour, comme lors de mon premier passage dans la vieille cité française, menace de se prolonger plus que je ne le voudrais. Le temps en est cause encore. Ce n'est plus le froid qui m'arrête, mais le manque de neige, sans laquelle il m'est impossible de faire les quinze jours de chasse dans l'intérieur sur lesquels je comptais.

11 novembre. — J'ai fait la connaissance hier de *M. Dobell*, un des plus riches commerçants en bois de la province, qui m'a proposé de me mener aujourd'hui voir son établissement.

Vers midi nous partons à cheval, d'abord pour le *cap Rouge*, situé à 9 milles de *Québec* et dont j'ai parlé déjà lors de ma course avec le colonel *Rhodes* à la *chute de la Chaudière*. Le *cap Rouge* forme l'extrémité ouest du grand plateau dont *Québec* occupe l'extrémité est. De ce point, nous avons une vue superbe sur le

petit village à nos pieds, au bord du *Saint-Laurent*, qui compte 7 ou 800 habitants et où, en dehors du commerce des bois, il y a des fabriques de poterie importantes. Au delà, on aperçoit de longues lignes de bouées réunies les unes aux autres et qui sont disposées pour recevoir et abriter les grands radeaux formés des pièces de bois abattues dans les forêts du nord et du nord-ouest, et qu'on a fait flotter jusque-là. Ces bouées ferment en quelque sorte les petites anses que forme ici le rivage, et ce sont ces bassins factices qu'on appelle les *Coves du cap Rouge*.

L'animation la plus grande y règne. Un grand nombre d'ouvriers se hâtent de mettre à l'abri des glaces de l'hiver les bois qui n'ont pas été vendus, tandis que quelques autres chargent un grand voilier de 1,200 tonneaux, un retardataire à destination du Brésil.

L'heure est assez avancée, et *M. Dobell* qui veut me fairl voir son établissement, bientôt me fait reprendre la route que nous venons de parcourir. Au-dessus de *Sillery* se trouve son habitation, où nous nous arrêtons quelques instants et où il me présente à sa femme; puis, nous descendons sur le rivage pour visiter son *cove* particulier. Ceux du *cap Rouge* servent en quelque sorte, d'entrepôt général où les bois sont amenés d'abord et où les différents marchands vont faire leurs achats qui sont ensuite conduits aux *coves* des acquéreurs.

Je remarque dans celui que je visite des pièces de bois de toute beauté, particulièrement en pin rouge et blanc, et en chêne. Depuis trois ans, les bois ont subi

une dépréciation considérable; aujourd'hui, les affaires tendent à reprendre, mais les prix sont très bas encore. Il y a quatre ans, le pied cube de chêne, par exemple, se vendait 48 cents; aujourd'hui, il se vend environ 36 cents quand le chêne est de provenance canadienne, et 42 cents quand il est amené des forêts du *Michigan*.

Ce sont généralement des maisons spéciales qui effectuent les transports; toutefois la *maison Gilmour* a conservé les anciens usages et opère les siens elle-même. Le transport en Angleterre revient à 8 $ les 50 pieds cubes.

Les ouvriers employés sur les *coves* sont payés en moyenne à raison de 1 $ 50 par jour. Ce sont généralement des Canadiens français. Les ouvriers qui font le chargement des navires sont payés jusqu'à 3 $ par jour. Presque tous sont des Irlandais.

Tous les bois amenés dans les *coves* du *Saint-Laurent* ne sont pas expédiés à l'étranger; une certaine quantité est utilisée à *Québec* même, pour la construction de navires qui sont ensuite vendus, soit en Angleterre, soit en France ou ailleurs, et qui jaugent ordinairement 1,000 tonnes. Cependant, on en construit beaucoup de 600 tonneaux, et quelques-uns, parfois, d'un tonnage plus considérable.

Jadis un grand nombre de ces navires, spécialement ceux de 600 tonneaux, étaient expédiés à Marseille, où ils étaient employés surtout pour le cabotage; mais, depuis trois ou quatre ans, les droits imposés pour l'introduction en France de ces navires ont été élevés considérablement, — ils sont actuellement de 40 francs

par tonne, — et ce débouché se trouve presque fermé pour les constructeurs canadiens.

M. Dobell me donne ces divers renseignements tandis que nous parcourons le *cove,* sautant de pièce de bois en pièce de bois; il me précède accompagné d'un vieux contre-maître, dans la maison depuis cinquante ans, et je les suis, mettant le plus grand soin à me conformer à la recommandation qui m'a été faite de toujours bien mesurer mon élan. Mais, à un beau moment, je saute trop fort; j'essaye vainement de me retenir, et je disparais dans le *Saint-Laurent.* Heureusement je remonte entre deux pièces de charpente, sur l'une desquelles, aidé par mes compagnons, je me hisse rapidement. Je n'ai payé que d'un bain froid ma maladresse, dont je ris de tout mon cœur et dont les ouvriers qui, d'abord, s'apitoyaient sur mon compte, finissent par rire comme moi. Le résultat n'en est pas moins qu'il me faut rentrer changer chez *M. Dobell,* ce que je me hâte de faire en marchant le plus rapidement possible, un bain froid à cette époque de l'année, dans le *Saint-Laurent* surtout, pouvant présenter quelques inconvénients.

Grâce à un heureux hasard, la voiture qui doit me ramener ce soir à *Québec* et qui m'apporte ce qui m'est nécessaire afin de m'habiller pour le dîner, arrive presque en même temps que moi à l'habitation; ce qui fait que je n'ai aucune difficulté à changer d'effets.

12-13 novembre. — J'ai fait à *Ottawa,* au mois d'avril dernier, la connaissance de l'honorable sénateur *M. Fabre* et celle de sa femme. Je les ai retrouvés ici, et, le lendemain de mon expédition aux *coves* du *cap Rouge,* ils ont l'amabilité de m'inviter à dîner chez eux. J'y ren-

contre *M. Lesage, deputy minister* pour l'agriculture dans la province du *Bas-Canada*, et *M. Chauveau*, ancien ministre de l'instruction publique.

Le jour suivant, je fais mes visites d'adieu, m'étant décidé, puisque le temps met toujours obstacle à l'exécution de mes projets de chasse, à partir pour *Rivière du Loup* et à remonter le *Saguenay*. Le steamer qui fait le service sur cette rivière durant la belle saison, exécute demain son dernier voyage.

14-15 novembre. — Parti le 14 au matin par le chemin de fer, j'arrive à deux heures à la *Rivière du Loup*. A huit heures du soir, je m'embarque par la nuit noire sur le bateau à vapeur.

Le 15, au petit jour, je m'éveille au moment où nous entrons dans la *baie de Ha! Ha!* Quelques minutes après, nous accostons le quai établi à *Saint-Alphonse*, village de 300 habitants, coquettement situé au fond de la baie, sur la *rivière Mars*. Prévenu que nous aurons à attendre ici la marée pour pouvoir continuer notre route et que cela nous retiendra quatre ou cinq heures, je me hâte d'aller déjeuner pour pouvoir descendre à terre. Je me trouve assis à table à côté de *M. D. Price*, sénateur, et l'un des frères *Price* dont la maison est une des plus importantes du *Canada* pour le commerce des bois. Avant la crise survenue il y a trois ans, cette maison a fait jusqu'à 1,500,000 $ d'affaires dans une seule année. *M. Price* monte à *Chicoutimi*, où sont installées plusieurs de ses scieries et y demeurera jusqu'à l'ouverture de la session du Parlement. C'est là que le bateau à vapeur s'arrête et l'honorable sénateur m'invite gracieusement à venir ce soir dîner chez lui.

Pour l'instant nous débarquons, et, tandis qu'il va visiter d'autres scieries qu'il possède à *Saint-Alexis*, à 3 milles au sud de *Saint-Alphonse*, je vais parcourir les environs. Remontant la *rivière Mars* que suit la rue principale du village, je ne tarde pas à laisser derrière moi les dernières maisons et j'arrive en face d'une large digue, construite en vue de la conservation du saumon par *M. Price*, locataire de la pêche, qui, paraît-il, est fort belle ici. A une demi-portée de fusil est un joli chalet appartenant à mon nouvel ami, et où il vient s'établir durant la saison de la pêche.

Derrière ce chalet se trouve un monticule d'où l'on jouit d'une très belle vue. La *baie de Ha! Ha!* a la forme d'un ovale assez découpé, ayant 4 milles environ dans sa plus grande dimension; la profondeur moyenne est de 600 pieds. Elle est accessible aux plus grands navires. Il fait un froid sec, le temps est très clair. Les hauteurs rocheuses et dénudées qui enserrent la baie au nord, se reflètent dans ses eaux et se dessinent sur l'azur du ciel avec une netteté incroyable, comme on ne le voit guère que dans les régions polaires. A mes pieds, sur la rive sud, les pentes ne sont pas aussi abruptes; elles descendent doucement vers le rivage, elles semblent assez bien cultivées et elles sont égayées par les maisons des deux villages de *Saint-Alexis* et de *Saint-Alphonse*. Tout cela constitue un superbe paysage.

Je regagne le bateau, et à midi nous appareillons. Nous remontons vers le nord-est, naviguant entre deux murailles de hautes falaises de gneiss, aux crêtes dentelées; puis, au bout de quelques milles, ayant doublé le *cap Ouest*, nous rentrons dans le *Saguenay*. Les hau-

teurs qui, de chaque côté, bordent le rivage s'abaissent, mais loin, à l'arrière-plan, on en aperçoit de plus élevées, teintées de bleu par la distance.

Puis, l'aspect général de la contrée devient moins sévère ; nous atteignons le point où la marée ne se fait plus sentir que d'une façon peu apparente. — A droite, un joli village, bien situé, que le pilote me dit s'appeler *Saint-Fulgence*, et, un peu plus loin, le cap *Saint-François*.

Enfin, ayant parcouru une distance de 75 milles depuis le *Saint-Laurent*, nous arrivons en vue de *Sainte-Anne du Saguenay*, village de 200 habitants, perché sur les hauteurs de la rive gauche, et de la jolie petite ville de *Chicoutimi*, sur la rive droite, avec une église, un collège, un palais de justice, puis, en arrière, la chute de la rivière *Chicoutimi*, qui descend en étages successifs sur les flancs de la montagne, tandis que, le long du *Saguenay*, on aperçoit des scieries, des quais, en un mot, tout ce que nécessite un commerce en bois qui se monte chaque année à un chiffre de 5 à 600,000 $.

Quand nous arrivons à quai, il n'est que deux heures de l'après-midi. Le bateau ne repart pas avant une heure du matin ; j'ai donc amplement le temps de me promener d'abord, puis de dîner chez *M. Price*, qui me donne rendez-vous pour cinq heures.

Les scieries occupent sur le bord de la rivière une étendue considérable ; je n'ai pas occasion de les visiter, les travaux y sont malheureusement interrompus déjà, ainsi que cela a lieu tous les hivers, et les ouvriers sont dispersés dans les différents chantiers de l'intérieur, abattant les bois qui seront utilisés l'été prochain.

J'ai bientôt parcouru la ville et je vais donner un coup d'œil à la chute du *Chicoutimi*, qui peut avoir 50 à 60 pieds de hauteur. Autour de la ville, il y a une étendue assez considérable de terres cultivées. Le terrain est une sorte de marne argileuse qui paraîtrait devoir être très fertile, mais les habitants ne se donnent pas la peine de faire des travaux de drainage, pourtant indispensables, et sont loin de tirer de ces terres le profit qu'ils pourraient en obtenir.

A la tombée de la nuit, je me rends à l'habitation très confortable de *M. Price.* J'y trouve quelques personnes invitées comme moi à dîner et je passe là une soirée fort agréable jusqu'au moment où je regagne le bateau.

16 novembre. — J'ai fait la connaissance à bord d'un missionnaire, le père *Lacasse*, qui arrive du *Labrador*, où il a fait un séjour de plus de deux ans. Pendant tout ce temps, il n'a pu avoir la moindre communication avec les régions civilisées et on avait presque perdu tout espoir de le jamais revoir. Il est revenu en assez bonne santé, ne songe qu'à aller retrouver ses chers Esquimaux et à essayer de recueillir, une seconde fois, les documents nécessaires pour la composition d'un dictionnaire de la langue parlée par les habitants des régions glaciales. Il avait, en effet, assemblé durant les deux dernières années, les notes indispensables, et il les avait, avec son léger bagage mises à bord d'un baleinier sur lequel il avait pris passage pour revenir au Canada. Mais, tandis qu'il attendait le départ du navire, un aviso de l'État étant venu dans les parages où il se trouvait, le commandant

l'avait engagé à partir avec lui. Le père avait accepté avec reconnaissance; fort heureusement, car le baleinier, quelques jours plus tard, se mettait en route et se perdait corps et biens. Le bagage du missionnaire et le fruit de ses longues veilles et de ses travaux, qu'il avait négligé de reprendre, avaient été engloutis comme le reste.

Au moment d'appareiller, le capitaine nous propose de nous faire réveiller, le père *Lacasse* et moi, quand nous arriverons aux rochers tant célébrés des *caps Trinité* et *Éternité*, qu'il faut absolument que nous voyons. On me l'a dit déjà, mais je lui fais observer que, comme la nuit dernière, nous y passerons quand l'obscurité sera telle encore que nous ne pourrons rien distinguer. A cela, il me répond qu'aujourd'hui la lune sera suffisante pour nous éclairer, et nous acceptons son offre obligeante.

A cinq heures du matin, le pilote, suivant les instructions qu'il a reçues, nous fait effectivement réveiller et nous montons sur le pont. Mais, de la lune promise, point d'apparence. C'est à peine s'il nous est possible d'entrevoir les deux masses sombres, hautes de 1,500 pieds, qui surplombent la rivière en cet endroit. Au lieu de regagner nos cabines, nous continuons à nous promener sur le pont, marchant rapidement pour nous garantir du froid. Petit à petit, aux lueurs de l'aurore, les objets deviennent visibles et je puis me faire une idée assez exacte de cette grande rivière si vantée qui coule presque en ligne droite entre deux énormes murailles de micaschiste et dont on a vainement, dans la portion où nous nous trouvons, cherché à trouver le fond. Pres-

que partout les rochers sont absolument dénudés; dans les rares anfractuosités poussent seulement quelques bouleaux et quelques sapins rabougris. Tout, dans cette nature, est immense, sombre, glacial, désolé.

Au lever du soleil, nous doublons la *pointe la Boule*, qui rétrécit singulièrement la rivière; les murailles de rochers qui la bordent ont des sommets mamelonnés d'un aspect assez bizarre, mais qui n'offrent toujours presque aucune trace de végétation; puis, nous arrivons à une petite baie, l'*anse à l'Eau*, où nous abordons.

Il y a là quelques maisons avec une trentaine d'habitants à peine, et qui semblent placées comme un nid dans les rochers. L'endroit est très pittoresque; autrefois, on y voyait plusieurs scieries appartenant à la *maison Price;* il n'y en a plus qu'une aujourd'hui. On a installé sur l'emplacement de l'une de celles qui ont été abandonnées un établissement de pisciculture pour élever des saumons et qui paraît avoir bien réussi.

Le père *Lacasse* nous quitte, il doit remonter la côte nord du *Saint-Laurent* pour aller gagner une mission établie chez les *Indiens Montagnais*, et le bateau à vapeur ne tarde pas à se remettre en marche.

Nous passons en vue de *Tadoussac*, un des bains de mer favoris de la société canadienne. C'est un village dans un site admirable, au fond d'une anse s'ouvrant sur le *Saint-Laurent*, qui en cet endroit a près de 20 milles de largeur. Les maisons, peu nombreuses, sont bâties sur une sorte de terrasse naturelle demi-circulaire. Le pilote me montre le joli cottage qu'a fait bâtir *Lord Dufferin* et où il vient passer quelques semaines durant les chaleurs, et, non loin de là, la petite église qui a été batie

sur l'emplacement de la première chapelle qui ait jamais été construite au Canada. Au delà de *Tadoussac*, nous entrons dans le *Saint-Laurent*.

En somme, comme on l'a dit souvent, le *Saguenay* n'a d'une rivière que le nom; c'est, à proprement parler, un *fiord* comme les *fiords de Norwége* ou ceux qu'on rencontre sur les côtes de la *Colombie britannique*.

Pendant que nous effectuons la traversée du *Saint-Laurent*, assis dans la cabine du pilote je le fais causer. Il me raconte diverses traditions curieuses du pays et me donne une explication assez originale du nom singulier que porte la *baie de Ha ! Ha !* Les premiers Français qui auraient remonté le *Saguenay*, trompés par les dimensions de la baie à son entrée, s'y seraient engagés croyant remonter le cours de la rivière, et s'apercevant ensuite de leur méprise, auraient manifesté leur étonnement en poussant le cri qui serait resté comme nom à la baie.

Nous passons entre *Red Island* et les trois îlots connus sous la dénomination de *Brandy Pots*, et, vers midi, je débarque à *Rivière du Loup*.

V

DE RIVIÈRE DU LOUP A HALIFAX, SAINT-JOHN ET LA FRONTIÈRE DU CANADA

17-25 NOVEMBRE

Aspect de la contrée de Rivière du Loup à Moncton. — La marée dans le Petitcodiac. — De Moncton à Halifax. — La ville de Halifax et les ouvrages de défense du port. — Quelques mots sur la Nouvelle-Écosse. — Avenir de l'industrie du fer et système d'éducation dans la Nouvelle-Écosse. — Saint-John dans le Nouveau-Brunswick. — Phénomène qui se produit à l'entrée de la rivière au moment de la marée. — L'éducation publique dans le Nouveau-Brunswick. — De Saint-John à la frontière des États-Unis. — Quelques mots sur le Nouveau-Brunswick.

17 novembre. — Hier, à mon arrivée, on m'a transmis les messages des Indiens qui, lors des premières neiges tombées il y a trois semaines, suivant les instructions que j'avais, au mois d'avril, laissées à *Mac Nab*, mon ancien compagnon de chasse, pour leur être transmises au moment voulu, étaient allés en reconnaissance afin de découvrir dans quels parages se tenaient les *caribous* et les *orignaux*. Ces renseignements, la neige ayant disparu, ne peuvent plus me servir. Cependant, il en ressort que les sauvages établis près de *Humqui*, sur un affluent de la *rivière Ristigouche*, pensaient avoir dépisté un ours jusqu'à la tanière où il s'était réfugié, croyant

l'hiver venu ; peut-être l'animal y est-il resté en dépit du radoucissement de la température. C'est peu probable, mais possible ; je fais donc dire à ces Indiens de s'assurer de la chose et d'envoyer un des leurs me porter à la station d'*Humqui*, où je serai demain soir, la réponse. Si elle est favorable, je quitterai le train et j'irai essayer de tirer l'ours ; sinon, comme la neige ne paraît pas devoir reprendre de quelque temps encore, renonçant à mes projets de chasse pour cet automne, je continuerai ma route sur *Halifax*.

18 novembre. — Dans la matinée, j'assiste à un concours de tir intéressant ; les meilleurs tireurs de *Rivière du Loup* et des environs se sont donné rendez-vous. Mon ami *Mac Nab* remporte le prix assez facilement. Puis nous rentrons déjeuner ensemble et il me conduit jusqu'à la gare où je lui dis adieu, cette fois pour longtemps sans doute.

Le train, vers trois heures de l'après-midi, s'ébranle ; en passant sur le pont au-dessus de la rivière, je jette un dernier coup d'œil sur les chutes que j'ai remontées l'hiver dernier en marchant avec mes raquettes, et bientôt je perds de vue les dernières maisons de *Rivière du Loup*.

Des champs assez bien cultivés, des bois maigres et clairsemés, se succèdent, tandis que, au loin, on aperçoit les cimes bleuissantes des collines qui au nord bordent le *Saint-Laurent*. Pendant quelques instants, j'aperçois le grand fleuve dans toute sa morne grandeur, éclairé par les pâles rayons d'un soleil d'hiver à son déclin ; puis, le train passe la *Rivière des Trois Pistoles* et s'arrête à la ville du même nom pour permettre aux voyageurs de dîner.

A *Trois Pistoles*, il n'y a guère que 700 ou 800 habitants; mais, en été, un nombre considérable de touristes et de baigneurs y viennent, attirés par la beauté du site.

Il est nuit quand le signal du départ est donné. L'*International Railway*, à *Sainte-Flavie*, passe une dernière fois en vue du *Saint-Laurent*, mais l'obscurité m'empêche de donner au fleuve un regard d'adieu, et bientôt, changeant de direction, le train descend vers le sud-est. Il longe le lac *Matapedia*, long d'une douzaine de milles, et s'arrête à *Humqui*. Je trouve à la gare deux de mes Indiens. L'ours, comme je le supposais, a délogé et je n'ai plus qu'à poursuivre ma route.

Une autre déception, mais que je ne pouvais prévoir, m'attendait. A peine avions-nous quitté la station, que le chef du train, en venant me réclamer le prix de ma place, m'apprend que nous n'arriverons pas dans la journée à *Halifax*. C'est demain dimanche, et cédant à la pression de quelques-uns des habitants du *Nouveau-Brunswick* et de la *Nouvelle-Écosse*, rigides observateurs de la solennité du jour, les administrateurs du chemin de fer viennent de décider que la marche des trains serait interrompue le dimanche. Nous devrons passer la journée dans la petite ville de *Moncton*.

Sortant de la *province de Québec*, nous entrons dans le *Nouveau-Brunswick*. Le pays est, me dit-on, accidenté et pittoresque; je n'en puis juger. A *Compbellton*, sur la *baie des Chaleurs*, à l'embouchure de la *rivière Restigouche*, le train s'arrête quelques instants. Quand il repart, je gagne mon lit dans le *sleeping-car*.

19 novembre, — *Moncton*, où nous avons suspendu

notre marche à cinq heures du matin, est une ville de 5,000 habitants sur le *Petitcodiac*, rivière qui se jette dans la *baie de Fundy*. C'est le point de jonction du chemin de fer de *Halifax* et de celui de *Saint-John*.

On y trouve peu de ressources; je me décide à ne pas y chercher un domicile et à demeurer dans le *sleeping-car*. Les deux voyageurs qui se trouvent avec moi suivent mon exemple.

Toutefois, pour passer le temps, après avoir parcouru la ville et y avoir déjeuné, tous trois nous allons faire une promenade dans les environs. Nous remontons le cours de la rivière pour assister à la marée qui, nous a dit un des naturels de l'endroit, monte ici à une hauteur parfois de 62 pieds. Le pays paraît assez bien cultivé, mais le sol est pauvre, sablonneux à la surface et argileux dans la portion inférieure. Vers midi, la mer s'annonce par un bruit qui s'entend au loin. Elle monte rapidement; sa vitesse est d'environ 4 nœuds à l'heure. Elle ne me paraît pas atteindre aujourd'hui à beaucoup près la hauteur à laquelle elle arrive dans les grandes marées, mais le spectacle n'en est pas moins très beau.

A la gare nous trouvons un buffet très suffisant, et, après y avoir dîné, nous rentrons dans notre *pullman car*.

20 novembre. — Dès cinq heures du matin le train quitte *Moncton*. Une dizaine de milles plus loin, il s'arrête à *Painsec Junction*, d'où part une ligne ferrée se dirigeant vers *Point du Chêne*, sur le détroit de *Northumberland* qui sépare l'*île du Prince Edouard* du continent. Puis, suivant la ligne principale, il continue sa

route vers le sud-est. Le pays est assez accidenté, avec des champs et des bois, mais de médiocre apparence.

Quand nous avons dépassé l'endroit où la petite rivière de *Memramcook* se jette dans le *Petitcodiac*, la contrée devient plus plate. La culture y paraît avancée, c'est une des portions les plus fertiles du *Nouveau-Brunswick* et qui produit beaucoup de blé.

Dix ou douze milles plus loin, nous traversons la rivière *Trantamar* qui, à 1 mille de là, se jette dans le *Cumberland Basin*, l'anse la plus reculée de la *baie de Fundy*, et où devait s'ouvrir le canal destiné à faire communiquer directement la *baie de Fundy* avec le *détroit de Northumberland*. Les travaux projetés ont été abandonnés à peine commencés.

La contrée devient marécageuse, mais elle a été assainie et paraît encore assez fertile. Nous traversons la *rivière Missiguash*, qui forme la limite du *Nouveau-Brunswick* et nous entrons dans la *Nouvelle-Écosse*.

La première ville qui se trouve sur le chemin de fer est *Amherst* (4,500 h.). Elle est entourée de magnifiques prairies. A ces prairies succèdent d'abord des champs, puis des forêts de pins et de bouleaux de chétive apparence.

A *Spring Hill*, nous atteignons une région où se trouvent quelques-unes des mines de charbon les plus importantes de la *Nouvelle-Écosse*.

La voie ferrée parcourt ensuite de vastes étendues de forêts de hêtres et de pins, de belle venue, et elle monte le long des flancs d'une chaîne de hauteurs dont les sommets sont arrondis et garnis d'une riche végétation. Elle passe entre un lac étroit, le *Folly Lake*, et

les flancs de la colline, et s'engage sous une série de *snowsheds*, en dépit desquels souvent en hiver les trains sont arrêtés par les neiges. La vallée qui court au pied de la chaîne et qu'on aperçoit par instants, paraît jolie.

La descente s'effectue rapidement; de temps à autre, on entrevoit à l'est la *baie de Fundy;* les défrichements se multiplient et l'on ne tarde pas à arriver à *Truro*, ville de 5 à 6,000 habitants, très commerçante et où il y a quelques chantiers de construction de navires. Les environs sont bien cultivés, ils paraissent riches et peuplés. Cet aspect de prospérité se continue assez longtemps.

Au bout de 35 milles, on arrive à *Enfield*, — dans les environs se trouvent des mines de quartz aurifère importantes, — puis au *Grand lac* dont on suit les bords, sur la rive est. Ce lac peut avoir 6 à 7 milles de long et 1 mille 1/2 de large. La voie ferrée court ensuite le long du *Long Lake*, suit un instant les bords du *Rocky Lake*, et bientôt nous arrivons au *Bedford Basin* qui forme le fond de la *baie de Halifax*.

Le *Bedford Basin* peut avoir 5 à 6 milles de longeur et une largeur moyenne de 1 mille 1/2. Il communique avec la *baie de Halifax*, proprement dite, par un étroit passage large d'un demi-mille et long de 2 milles 1/2. Sur la rive opposée à celle que nous parcourons, des collines en pente douce forment comme un cadre verdoyant à ce bassin, et sur ces collines s'étagent une foule de jolies villas éclairées par un brillant rayon de soleil; le paysage qui s'offre à nos yeux est vraiment fort joli. Nous suivons pendant 7 à 8 milles tous les contours du

rivage et enfin nous arrivons à *Halifax*, la capitale de la *Nouvelle-Écosse*.

21 novembre. — *Halifax* est la station navale la plus importante de l'Angleterre en Amérique, et le seul point du Canada où il y ait encore des troupes régulières. Un général commande la place et la garnison.

C'est *sir O'Grady Haly* qui occupe aujourd'hui ce poste. Avant mon départ d'Europe, le général *Conolly* a eu l'obligeance de me donner une lettre pour lui, et, muni de cette recommandation, je me présente de bonne heure dans la matinée chez le général. Il me reçoit avec la plus affectueuse cordialité, me donne rendez-vous à deux heures pour me montrer les environs et m'invite à dîner.

Le laissant à ses affaires, je le quitte et me mets en devoir de parcourir la ville.

Elle occupe une admirable position sur une péninsule formée par la baie proprement dite et deux anses, le *North West Arm* et le *Bedford Basin;* elle domine la baie, qui est une des plus belles et des plus sûres qu'on puisse voir; c'est, en même temps, une des plus étendues : les vaisseaux de tout rang peuvent s'y abriter.

Halifax, dont la population est d'environ 40,000 âmes, s'étend le long du rivage sur une distance d'à peu près 3 milles et les constructions s'étagent sur les flancs de la colline que domine la citadelle, sur une hauteur d'environ 1 mille. Les rues, en général, sont bien bâties, mais la couleur sombre des maisons ne contribue pas à rendre riant l'aspect général. Les divers bâtiments où sont installés le lieutenant gouverneur, e général, le Parlement, etc., n'ont rien de remarquable.

Les jardins publics au pied de la citadelle manquent un peu d'arbres; ils sont assez bien tenus. Les quais se prolongent tout le long de la ville, mais présentent, en raison de la saison, je pense, peu d'animation. L'arsenal de la marine occupe une espace de trois quarts de mille environ, au-dessus des quais. Généralement, en été, il y a toujours là deux ou trois navires de guerre à l'ancre; en hiver, ils quittent *Halifax* pour les *Bermudes*. Ils ont déjà effectué leur départ.

A deux heures, je rejoins le général *O'Grady Haly* qui me fait monter dans son phaéton et m'emmène visiter les environs. Nous nous rendons d'abord à la pointe appelée *Point Pleasant*. Elle se projette entre la baie proprement dite et l'anse connue sous le nom de *Bras du Nord-Ouest, North West Arm*. Cette pointe est couverte de beaux arbres verts; le terrain y est accidenté; de grosses roches de granit surgissent çà et là du sol et contribuent au pittoresque de l'endroit. *Point Pleasant* appartient à la couronne, mais a été loué pour une somme minime et simplement pour la forme, à la ville, qui en a fait un fort joli parc.

Dans la portion la plus élevée, à l'ouest, se trouve une vieille tour connue sous le nom de *Tour du Prince de Galles*, d'où l'on a une très belle vue. On peut aisément de ce point se rendre compte des ouvrages qui défendent le port. Le général a l'obligeance de me les désigner : à nos pieds se trouvent un fort et une batterie; plus loin, à 1 mille 1/2 sur la petite île de *George Island*, il y a un autre fort casematé, puis, au sud-est, sur la rive opposée, se trouve le fort *Clarence*, et sur la *pointe Sandwich* s'élève une redoute; enfin, on a cons-

truit une ligne de batteries sur la côte ouest de l'île *Mac Nab*. Tous ces ouvrages sont armés de pièces des derniers modèles.

Un vent très froid, qui s'élève à la fin de la journée, nous oblige à raccourcir notre promenade et nous rentrons en ville.

Le soir j'ai le plaisir de me rencontrer à dîner avec plusieurs des officiers de l'état-major et de la garnison. Quelques femmes sont aussi au nombre des convives, et l'une d'elles, *Mrs. S****, dont le mari commande un des régiments qui sont à *Halifax*, consent à nous faire après le dîner un peu de musique. Elle a une voix superbe et je n'ai qu'un regret, celui de voir la soirée finir trop vite.

22 novembre. — Hier dans le port j'ai aperçu un navire dont la forme m'a frappé; je me suis enquis de ce qu'il était et on m'a répondu qu'il s'appelait le *Faraday*, qu'il avait servi à la pose d'un des câbles transatlantiques et était employé maintenant aux réparations que de temps à autre il faut faire à ce câble.

Ce matin, en sortant de mon hôtel, curieux de visiter ce bâtiment, je fais demander à l'officier de service l'autorisation de montrer à bord. Cette autorisation m'est immédiatement donnée et le second s'empresse de me montrer toute l'installation intérieure qui est fort intéressante. Le *Faraday* a 350 pieds de long, 26 pieds de tirant d'eau et il est pourvu d'une machine de 500 chevaux. Il est construit pour marcher également bien de l'avant ou de l'arrière.

Du *Faraday* je me rends à la Citadelle, un fort étoilé bien armé, mais remarquable surtout par la vue

admirable qu'on a des bastions. Puis, je vais donner un coup d'œil au *Musée géologique*.

Ce musée est malheureusement très pauvre; il ne peut être comparé à la riche collection de minerais envoyée à l'Exposition de *Philadelphie* par la *Nouvelle-Écosse* et qui laisse présumer que l'industrie minière dans cette province est appelée à un bien grand avenir.

Je vais faire ensuite quelques visites et je passe aux *Wellington Barracks* qui sont très grandes, bien organisées et construites dans une belle position sur la baie.

La *Nouvelle-Écosse* fut cédée à l'Angleterre par le traité d'*Utrecht*, mais il fallut à celle-ci de longues années pour y établir son autorité d'une façon absolue; et elle ne put y parvenir complétement qu'après avoir, quarante ans plus tard, transporté au loin les descendants des premiers colons français.

La perte de cette colonie est assurément aussi regrettable que celle du *Canada* proprement dit. Sans parler de ses ports excellents et nombreux, la *Nouvelle-Écosse* est un pays très fertile, surtout dans la portion qui avoisine la *baie de Fundy*. On trouve là un terrain d'alluvion éminemment favorable à la culture de toutes les céréales. Dans toutes les autres parties, les diverses essences de bois croissent admirablement. Le climat est tempéré, bien que les habitants soient surnommés par leurs voisins les *Blue Noses;* la plus basse température observée à *Halifax* a été de — 18° F. et la plus élevée,

de 96° F. Le poisson est très abondant sur les côtes. Quant à la richesse minière, comme je l'ai dit déjà, elle est considérable.

Sans parler, en effet, des mines d'or, des carrières de marbre, etc., le fer, la chaux, le charbon, ces éléments nécessaires à la fabrication d'un métal pour lequel les demandes croissent chaque jour, se trouvent, pour ainsi dire, juxtaposés dans la *Nouvelle-Écosse*.

Il est extrait annuellement dans cette province environ 1 million de tonnes de charbon. Mais il ne semble pas que l'exploitation du charbon seul puisse, du moins pour le moment, prendre un grand accroissement. Soit parce que les prix de transport sont trop considérables, soit parce que les difficultés d'extraction sont trop grandes, soit pour tout autre motif, le marché pour ce combustible ne paraît pas, malgré l'ouverture du chemin de fer intercolonial, s'étendre, les Américains pouvant fournir encore leur charbon à meilleur compte dans les provinces de l'Ouest.

Mais il ne saurait en être ainsi pour la fabrication du fer, et déjà un grand nombre de capitalistes anglais ont pris des intérêts dans les mines de charbon de *Pictou*, du *cap Breton*, du *comté de Cumberland*, du *comté de Colchester*, pensant que le voisinage des mines de fer — dont quelques-unes sont très riches, puisqu'on assure que parfois le rendement du minerai atteint 60 p. 100; — que le taux de la main d'œuvre, — très minime en raison de la proximité de la *province de Québec*, dont la population manque d'ouvrage, — leur permettraient de lutter avantageusement avec les hauts-fourneaux de la *Grande-Bretagne* et ceux des *États-*

Unis, qui expédient leurs fers en barres, comme lest et, par suite, pour ainsi dire sans frais.

Un mot, en finissant, sur le système d'éducation adopté dans la *Nouvelle-Écosse* et qui a une grande analogie avec celui établi dans la *province d'Ontario*.

Les écoles primaires sont ouvertes à tous, sans distinction de religion et sont gratuites. Mais l'instruction n'est pas obligatoire. Le *Conseil d'instruction publique* fixe les programmes des études.

Il y a actuellement dans la province 1,580 écoles primaires dont les cours, durant l'année 1875, ont été suivis par 96,000 élèves. La majorité des maîtres appartient au sexe féminin. Ainsi, à *Halifax*, sur 95 maîtres, 30 seulement sont des hommes. Il y a en tout 1,207 maîtres ou maîtresses employés dans les écoles primaires.

C'est seulement pour les *high schools* ou *académies de comté*, qui servent de transition entre les écoles primaires et les *collèges*, que le système paraît légèrement défectueux.

Il existe des dispositions pour l'établissement d'une académie dans chaque comté ; le directeur doit être muni d'un diplôme de première classe, et quiconque a subi d'une façon satisfaisante un examen préliminaire dont le programme est fixé, est admis à suivre les cours gratuitement. Mais l'académie ne reçoit de subsides du gouvernement que si les études sont conduites de la façon réglée par la loi sur les écoles. Ce subside n'est que de 600 $ et le comté doit payer le complément nécessaire. Malheureusement, ce complément est, en géné-

ral, insuffisant. Les classes aisées, qui sont tenues de donner à leurs enfants une éducation libérale, mais moins complète, toutefois, que celle qu'ils recevraient dans les collèges, au lieu de soutenir les *académies de comté*, préfèrent envoyer leurs fils en Angleterre, ne songeant pas qu'elles risquent ainsi de leur faire perdre l'amour du pays natal et de leur donner le goût d'habitudes et d'une existence qu'ils ne peuvent trouver que dans la mère patrie.

Les *académies spéciales* sont au nombre de sept et les *collèges* au nombre de six. Les uns et les autres ont donné de bons résultats.

23 novembre. — Mon intention était de me rendre à *Annapolis Royal*, sur la côte nord-est de la *baie de Fundy*, et de prendre là le bateau à vapeur qui m'eût conduit à *Saint-John* dans le *Nouveau-Brunswick*. J'aurais ainsi traversé une des régions les plus intéressantes de la *Nouvelle-Écosse*, celle célébrée par le poète *Longfellow* dans son poème *d'Évangeline*. Malheureusement, le steamer ne fait la traversée que deux fois par semaine et je serais forcé d'attendre jusqu'à samedi. Je renonce donc, à mon grand regret, à prendre cette route, et à huit heures du matin je repars par celle par laquelle je suis venu.

Vers quatre heures, je me retrouve à *Moncton*, où j'ai passé la journée de dimanche dernier, et, une demi-heure plus tard, prenant la ligne de *Saint-John*, j'entre dans la vallée du *Petitcodiac*. Cette vallée est d'un aspect plaisant, bien cultivée et parsemée de fermes de bonne apparence. Au delà, le paysage est pittoresque et varié; mais il ne tarde pas à se perdre dans les om-

bres de la nuit. A huit heures et demie j'arrive à *Saint-John*. Je me fais conduire à l'*hôtel Victoria*, où je tombe au milieu d'un bal offert par les officiers du 62e bataillon de la milice aux dames de la ville, et je me hâte de gagner la chambre qui m'a été réservée.

24 novembre. — De bonne heure, en dépit d'un brouillard assez épais qui ne tarde pas à dégénérer en une pluie fine et pénétrante, je me mets en route pour visiter la ville. C'est la cité la plus importante du *Nouveau-Brunswick;* elle compte près de 45,000 habitants.

Elle est située à l'embouchure de la *rivière Saint-John*, sur une presqu'île de rochers qui se projettent hardiment dans la mer. La rivière limite cette presqu'île à l'ouest; à l'est, elle est bornée par une anse qui porte le nom de *Courtenay Bay*. Le port qui se trouve à l'entrée de la rivière n'est jamais obstrué par les glaces en raison du courant; il est, d'ailleurs, bien abrité.

Les rues de *Saint-John* se coupent régulièrement à angle droit, mais sont, sauf deux ou trois des principales artères, généralement mal construites. Il n'y a pas d'édifice remarquable, bien que les bâtiments où sont installés les services publics aient une bonne apparence.

A l'extrémité sud de la presqu'île se trouve ce qu'on appelle les *Military grounds*, avec une caserne actuellement inoccupée. On a de là une belle vue de l'entrée de la baie. Sur la droite, *Partridge Island* avec ses falaises à pic, puis, à quelque distance, les maisons étagées du village de *Carleton*, un faubourg de *Saint-John*, construites sur des hauteurs qui descendent en pente douce jusqu'à la mer et dominées par une vieille tour et un

phare d'un aspect original, — dans le lointain, devant soi, la mer, — à gauche, la côte qui est très découpée et accidentée, et l'entrée de la baie de *Courtenay*.

En remontant vers le nord, on gagne une éminence d'où l'on domine la ville et les environs, et d'où l'on aperçoit les villas jetées çà et là sur les collines qui s'élèvent au-dessus du *faubourg de Portland*. Ce faubourg est situé au nord de la ville proprement dite, tout à fait au fond de la baie.

Mais ce qui mérite véritablement une mention spéciale, c'est le pont suspendu qui se trouve à 1 mille 1/2 environ de l'embouchure de la rivière. Ce pont est jeté sur une gorge étroite de 400 ou 500 pieds de largeur seulement, à travers laquelle coulent les eaux du *Saint-John*, qui forment là de véritables rapides et des tourbillons, empêchant la navigation à marée basse.

Entre le niveau de la rivière au-dessus de ces rapides et la baie, il y a une différence de hauteur d'environ 12 pieds. La marée montant de 16 à 18 pieds, il se produit à un certain moment un phénomène curieux : les rapides se manifestent en sens inverse. Cela ne dure que vingt à vingt-cinq minutes, mais alors le passage devient possible et c'est pendant ce court instant que l'effectuent les navires qui ont à remonter le fleuve ou à descendre dans la baie.

Le chenal est ouvert dans des roches de trapp qui ont près de 100 pieds de hauteur et qui, sur la rive droite, sont surmontées d'une vaste construction en briques, servant d'asile pour les aliénés et qu'on aperçoit de presque tous les points de la ville.

Les deux rives, au-dessous du pont, sont couvertes

de scieries et d'immenses trains de bois qui contribuent à donner à l'aspect général beaucoup de vie et d'animation.

Le mauvais temps persistant, je renonce à pousser plus loin mes explorations et je rentre à l'hôtel.

Le *Nouveau-Brunswick* fut cédé à l'Angleterre par le traité de 1763. Il offre comme la *Nouvelle-Écosse*, une étendue de côtes considérables pourvues de ports excellents. Ses pêcheries sont une source de revenus très grande et la plus importante avec le commerce des bois et la construction des navires. L'étendue des terres arables est vaste, mais la culture est arriérée. Le climat est un peu plus froid que celui de la *Nouvelle-Écosse* dans la portion qui avoisine la *baie de Fundy;* il est beaucoup plus rigoureux dans le bassin du *Saint-Laurent*.

La capitale de la province est *Fredericton* (7,000 habitants), sur la rivière *Saint-John*. Elle communique par un chemin de fer avec la ville de *Saint-John* dont elle est distante de 70 milles environ.

Ne me trouvant pas au siége du gouvernement, je ne puis avoir sur le *Nouveau-Brunswick*, relativement au système d'éducation en vigueur, les renseignements que j'ai obtenus à cet égard sur les provinces d'*Ontario* de *Québec*, du *Manitoba* et de la *Nouvelle-Écosse;* mais, d'après un rapport de 1873, qui m'a été donné à *Halifax*, je conclus que le système adopté pour les écoles primaires a une grande analogie avec celui de la pro-

vince d'*Ontario*, sur lequel il paraît avoir été en partie calqué.

A cette date, il y avait dans le *Nouveau-Brunswick* 894 écoles primaires fréquentées par environ 40,000 élèves ; 41 écoles supérieures avec 3,000 élèves et 14 écoles d'un ordre plus élevé, avec 900 élèves. Il y avait, en outre, une école normale et une académie, puis divers collèges entretenus par les différentes églises.

---

25 novembre. — A huit heures du matin je prends le *ferry boat* qui me débarque de l'autre côté de la baie, à *Carleton*, où, sur le quai, je trouve le train attendant les voyageurs. Il ne tarde pas à se mettre en marche.

La voie ferrée gravit les hauteurs de *Carleton*, et pendant quelques instants court le long de la côte ; puis, tournant brusquement au nord-ouest, elle remonte la vallée du *Saint-John*.

Pendant 3 ou 4 milles, la contrée est ondulée ; des grandes prairies, des champs cultivés, des maisons se succèdent sans interruption. Bientôt on arrive en vue du fleuve et on passe à *Fairville*, près du pont suspendu dont j'ai parlé hier, et où il se fait un commerce de bois considérable. Sur le rivage on aperçoit des scieries en grand nombre.

Continuant sa course, le train gravit une série de pentes assez rapides, contourne la *baie du Sud* et arrive à la *Grande baie*. La rivière, en cet endroit, est très large et très belle ; ses rives sont hautes et escarpées ; on aperçoit à l'est l'entrée de la baie de *Kennebecasis*, qui

peut avoir une largeur moyenne de 2 milles et qui est accessible aux gros navires, loin dans l'intérieur; à l'horizon se dessine une chaîne de collines assez élevées et couvertes d'épaisses forêts. Pendant quelques milles encore le chemin de fer côtoie le rivage le long de cette partie du cours du fleuve qu'on appelle *Long Reach*, puis, laissant le *Saint-John* à l'est, il remonte la vallée du *Nerepis* dans une région abrupte et coupée. Les habitants et les traces de culture deviennent plus rares; cependant, à *Welsford*, on retrouve des prairies de quelque étendue; mais on ne tarde pas à retomber dans un pays presque désert, où seulement de loin en loin on aperçoit une habitation isolée entourée d'une petite étendue de terres récemment défrichées.

A *Emskillen*, centre d'un commerce de bois assez important, le train s'arrête quelques minutes. La contrée, au delà, pendant 1 mille ou 2, semble plus peuplée. Des maisons en bois, assez jolies, sont bâties dans les plis du terrain, au milieu de champs et de prés qui ont assez bonne apparence.

Puis, nous traversons une longue étendue de terres incultes et déboisées où c'est à peine si, de loin en loin, poussent quelques maigres bouleaux. Une jolie petite rivière, un affluent de l'*Oromocto*, avec un cadre très pittoresque, vient nous surprendre agréablement et nous arrivons à *Fredericton Junction*, où s'embranche la ligne qui mène à la capitale de la province, éloignée de 20 milles environ.

Poursuivant notre route, nous parcourons une région totalement inhabitée, plate, couverte de sapins et de bouleaux dont de larges espaces ont été ravagés par

le feu et dont l'aspect est désolé à l'extrême. Puis, nous voyons les collines reparaître, le terrain devenir très accidenté. A *Harvey Settlement* où le train s'arrête, la contrée a une certaine apparence sauvage qui ne manque pas de grandeur. Le train ne tarde pas à reprendre sa marche.

Nous côtoyons une série de petits lacs qui me rappellent les environs des sources de la *rivière Saint-John*, où j'ai chassé l'hiver dernier, et nous arrivons à *Mac Adam Junction*, après avoir traversé un espace de 5 à 6 milles, littéralement couvert de cailloux de granit arrondis et souvent d'un volume considérable, entre lesquels poussent seulement quelques pins tordus. A *Mac Adam Junction*, deux embranchements se séparent de la ligne principale : l'un se dirige vers le nord ; l'autre, vers la baie de *Passa Maquoddy*, au sud. Le train ne s'y arrête qu'une demi-heure à peine, et à 6 milles au delà traverse la *rivière Sainte-Croix*, qui fait la limite entre le *Nouveau-Brunswick* et les *États-Unis*.

En somme, le *Nouveau-Brunswick* avec ses collines souvent escarpées, couvertes de forêts, avec ses vallées d'une fertilité incontestable, ses grands fleuves, ses innombrables cours d'eau de moindre importance, les milliers de lacs dont il est parsemé à l'intérieur, offre beaucoup plus de ressources qu'on n'est généralement disposé à lui en attribuer. La rapide tournée que je viens de faire dans cette province me confirme dans l'opinion émise à diverses reprises devant moi, par des personnes autorisées, qu'on aurait le plus grand

tort de s'arrêter à l'aspect sauvage et stérile des côtes avec leurs falaises dénudées et les forêts de pins qui les couronnent et semblent n'annoncer qu'un sol pauvre, sans valeur. J'en trouve la preuve dans ce que j'ai vu moi-même l'hiver dernier aux environs des sources du *Saint-John River* et dernièrement dans l'ouest et le sud de la province.

CINQUIÈME PARTIE

TROISIÈME SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS

RETOUR EN EUROPE

I

RETOUR A NEW-YORK. — QUELQUES MOTS SUR LA CONSTITUTION DES ÉTATS-UNIS

25 NOVEMBRE. — 14 DÉCEMBRE

De la frontière du Nouveau-Brunswick à New-York. — Situation politique intérieure. — Examen critique des trois premiers articles de la constitution des États-Unis, concernant le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire. Fonctionnement de quelques-uns des rouages administratifs. — Nécessité de nombreuses réformes. — Le caractère des Américains doit faire espérer que la crise actuelle se dénouera pacifiquement.

25-27 novembre. — Après avoir passé la rivière *Sainte-Croix*, en sortant du *Dominion of Canada*, c'est dans l'État du *Maine* que je suis entré. Durant les 35 ou 40 premiers milles, la contrée que traverse la voie ferrée a une analogie très-grande avec la portion du *Nouveau-Brunswick* que j'ai parcourue avant d'atteindre la frontière. C'est à peine si, de temps à autre, on aperçoit un petit village ou un défrichement.

A *Mattawamkeag*, la voie ferrée pénètre dans la vallée du *Penobscot* et suit le cours de cette rivière, le long de laquelle les villages, les prés, les champs, se succèdent presque sans interruption.

Mais le jour baisse, c'est à peine si j'entrevois la jolie

rivière *Passadumkeag*, à son confluent avec le *Penobscot*, et la nuit est venue tout à fait quand j'arrive à *Bangor*, une des villes les plus importantes du *Maine*. C'est pour le commerce des bois et la construction des navires, un des entrepôts les plus considérables de l'Amérique. Sa population est d'environ 20,000 habitants.

Après un arrêt d'une heure, je prends le train de *Boston*. Durant la nuit, je passe à *Augusta* sur le *Kennebec*, la capitale de l'État, et à *Portland* qui en est le principal port commerçant. Peu après avoir quitté cette ville le train sort du *Maine*. Il n'y a dans cet État qu'une petite étendue de terres arables et, en dehors du commerce des bois, les principales sources de revenu sont le bétail et les laines. L'industrie y est nulle.

Nous passons à *Portsmouth*, un des ports militaires des *États-Unis*, dans le *New-Hampshire*, à *Newburyport*, où nous entrons dans le *Massachusetts* et, à six heures du matin, j'arrive à *Boston*.

En raison du jour, un dimanche, je n'en peux repartir qu'à neuf heures du soir, et le lendemain matin je me retrouve à *New-York*.

---

28 novembre-13 décembre. — Dès le jour de mon arrivée, j'ai repris mes anciennes habitudes et le genre de vie que j'avais adopté durant mon dernier séjour ici. Comme alors, partout on me fait l'accueil le plus gracieux et le plus cordial.

La physionomie de *New-York* est en ce moment très-curieuse. Les *États-Unis* sont arrivés à une période de crise intérieure aiguë; les deux partis politiques sont

en lutte ouverte, les républicains et les démocrates, les premiers qui veulent restreindre le pouvoir populaire, les autres qui prétendent au contraire donner au peuple la plus grande part d'autorité possible, tout en sauvegardant l'ordre et les intérêts particuliers et publics. Chacun de ces partis soutient un candidat à la présidence et le résultat de l'élection est douteux encore.

Bien des personnes s'attendent à des événements graves, il en est même qui vont jusqu'à craindre que l'existence des institutions républicaines ne soit en jeu.

A presque toutes les heures de la journée, dans les différents clubs, dans les maisons où je suis invité, je me rencontre avec des gens influents des deux partis, membres du congrès, directeurs et rédacteurs de journaux politiques, etc. N'étant pas intéressé dans la question qui passionne tous les esprits, j'essaie de me rendre un compte exact de la situation.

Le premier lundi de décembre, ainsi que le veut la constitution, c'est-à-dire le 4, cette année, le congrès s'est réuni à *Washington*.

Le 6, conformément encore à la loi, les électeurs à la présidence et à la vice-présidence se sont assemblés dans les divers États, ont déposé leurs votes, dressé les certificats, désigné les messagers et se sont ajournés *sine die*.

Les certificats contre-signés par les gouverneurs des différents États et qui seront transmis au président du Sénat, donnent 185 voix à l'Honorable *Hayes*, le candidat républicain, et 184 à l'Honorable *Tilden*, le candidat démocrate. Mais le parti démocratique est décidé à demander l'annulation du vote de la *Louisiane*; peut-

être aussi demandera-t-il celle des votes de la *Floride* et de la *Caroline du Sud*, en raison de l'intervention illégale du gouvernement fédéral au moment des élections dans ces États.

La Chambre, dont la majorité est démocratique, a même nommé un comité de sept membres pour étudier s'il n'y aurait pas lieu de mettre le général *Grant* en accusation.

Sans prétendre prononcer de quel côté se trouve le droit, ni vouloir préjuger la solution à venir, il me sera assez facile, je crois, de démontrer les vices d'une constitution qui a amené l'état de choses actuel et que pourtant on a si souvent citée comme un modèle du genre. Il me suffira d'un examen critique des trois premiers articles de la constitution qui concernent l'organisation du pouvoir législatif, du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire, tels qu'ils ont été successivement amendés, et de la façon dont fonctionnent quelques-uns des rouages administratifs.

La constitution, aux États-Unis, a divisé le pouvoir législatif. Il faut reconnaître que ce fut une mesure pleine de sagesse. Nous avons vu en France qu'une assemblée unique, pouvant à son gré promulguer ou abroger les lois, est nécessairement un pouvoir illimité qui, sûrement, devient despotique et tombe dans la tyrannie.

Il y a donc aux États-Unis deux Chambres, la *Chambre des représentants* et le *Sénat*.

La *première* est basée sur le principe de la représentation nationale; mais, chose qui peut nous paraître étrange, les représentants, dans chaque État, sont élus

par les électeurs qui nomment les membres de la Chambre la plus nombreuse de la législature particulière de cet État (1).

Il résulte de cette disposition, et j'ai déjà signalé le même fait au *Canada*, que dans la Chambre fédérale on voit, siégeant côte à côte, des députés issus du suffrage universel et des députés nommés par des électeurs satisfaisant à telles ou telles conditions différentes. Il convient d'ajouter, toutefois, que dans la majorité des cas, la condition de domicile est la seule exigée pour être électeur Fédéral.

Les conditions d'éligibilité sont : avoir vingt-cinq ans, être depuis sept ans citoyen des *États-Unis*, être domicilié dans l'État où se fait l'élection.

La durée du mandat est de deux ans. La représentation est proportionnelle à la population. A l'origine, il devait y avoir un représentant par 30,000 habitants et un recensement décennal devait servir pour faire la répartition. Depuis, diverses lois sont intervenues, et la dernière, celle du 2 février 1872, a fixé le nombre des députés à 292; ce nombre devant, toutefois, s'accroître, pour tout nouvel État entrant dans l'Union, du nombre de représentants attribués à cet État. C'est ainsi qu'aujourd'hui, le *Colorado* ayant été admis dans la confédération, le nombre des députés se trouve porté à 293. La représentation est toujours propor-

(1) La législature particulière de chaque État se compose de deux chambres nommées par le peuple, mais sous des conditions, pour les électeurs, qui peuvent différer suivant les États, conditions de cens par exemple, ou de domicile plus ou moins prolongé. (*Note de l'Auteur.*)

tionnelle à la population et non au nombre des électeurs, et la répartition est toujours réglée d'après les recensements décennaux.

Les représentants ont droit à un traitement fixe de 7,500 $ par an. Il leur est alloué de plus une indemnité de 20 cents par mille, pour venir de leur résidence, la distance étant calculée par la route la plus courte. Le président de la Chambre reçoit un traitement fixe de 10,000 $ par an.

Si des vacances viennent à se produire dans la représentation d'un État, l'autorité exécutive de cet État convoque le corps électoral pour les remplir.

La Chambre choisit son président et ses autres fonctionnaires. Elle seule a le droit d'*impeachment*, c'est-à-dire le pouvoir de mettre en accusation pour cause politique.

Le *Sénat* a été constitué de façon à être aussi permanent que le comporte une institution républicaine. Dans l'esprit des fondateurs de la constitution, il devait personnifier l'esprit de tradition qui a toujours été le grand *desideratum* des républiques démocratiques.

Il y a par État deux sénateurs, élus par la législature de l'État, qui règle la manière dont doit être faite l'élection.

Les conditions d'éligibilité sont : avoir trente ans, être depuis neuf ans citoyen des États-Unis, être au moment de l'élection habitant de l'État où celle-ci a lieu.

Le Sénat se renouvelle par tiers tous les deux ans. Les sénateurs reçoivent le même traitement que les membres de la Chambre fédérale.

Si, entre deux sessions de la législature d'un État, il

se produit une vacance dans les sièges au Sénat pour cet État, le pouvoir exécutif de l'État fait une nomination provisoire.

Le vice-président des États-Unis est président du Sénat, mais il ne vote que dans le cas de partage égal des voix. Le Sénat nomme ses autres fonctionnaires et aussi un président *pro tempore*, qui préside en l'absence du vice-président des États-Unis ou quand celui-ci remplit les fonctions de chef de l'État.

Le Sénat seul a le droit de juger les personnes mises en accusation pour cause politique par la Chambre des députés.

Si c'est le président des États-Unis qui est mis en accusation, les débats sont présidés par le chef de la justice.

Le jugement rendu par le Sénat ne peut avoir d'autre effet que de priver l'accusé de sa place et de le déclarer incapable de remplir à l'avenir quelque fonction politique que ce soit. Condamné, il retombe sous la juridiction ordinaire du jury.

Chaque Chambre fait son règlement, valide l'élection de ses membres.

La majorité de chacune d'elles suffit pour traiter les affaires. C'est le Congrès seul qui propose les lois, les amende et les vote. Il n'a pour tout ce qui touche aux finances, à la guerre, aux relations extérieures, au règlement des intérêts communs, que des pouvoirs déterminés par la constitution.

Le *pouvoir exécutif* est unique. Dès le premier jour, les Américains ont compris que la division du pouvoir exécutif entraînait forcément une divergence entre les

vues et les volontés, un manque de responsabilité, l'impuissance.

Il y a un président et un vice-président. Mais celui-ci ne fait pas partie du cabinet et n'a aucune responsabilité. Il est, comme je l'ai dit, président du Sénat et prend la place du président si celui-ci meurt, ou, pour quelque raison, se trouve empêché.

Le président est élu pour quatre ans et indéfiniment rééligible. Il y a, toutefois, un précédent résultant de la conduite tenue par Washington, qui a, en quelque sorte, modifié la constitution sur ce dernier point et il n'y a pas d'exemple d'un président réélu pour un troisième terme.

Le 4 mars est la date fixée pour l'entrée en fonctions de tout nouveau président.

Les conditions pour être éligible à la présidence ou à la vice-présidence sont d'être né de père et mère Américains, d'être âgé de trente-cinq ans au moins et d'avoir résidé aux États-Unis depuis quatorze ans.

Pour l'élection chaque État nomme de la façon prescrite par sa législature, un nombre d'électeurs choisis tout exprès pour élire le président et le vice-président, égal au nombre total des sénateurs et des députés qui représentent l'État au congrès.

Nul sénateur ou député, nulle personne remplissant une fonction publique, ne peut être nommé électeur.

Il y a aujourd'hui 369 électeurs.

Les électeurs sont désignés dans leurs États respectifs à la fin de la quatrième année du mandat du président en exercice, le mardi qui suit le premier lundi de novembre. Ils votent le premier mercredi de

décembre, dans leurs États respectifs, à l'endroit désigné par la législature de ces États, par scrutin séparé pour la nomination du président et du vice-président, dont un au moins ne doit pas être du même État que les électeurs. Ils dressent un procès-verbal du vote qui est signé, certifié et scellé, puis envoyé au président du Sénat à *Washington*, où il doit être délivré avant le premier mercredi de janvier.

Le dépouillement est fait en présence du Congrès réuni, par le président du Sénat.

Si un candidat réunit la majorité absolue, il est nommé président. Il en est de même, pour le vice-président.

Si aucun candidat pour la présidence n'a réuni la majorité absolue, la Chambre des représentants seule, sans le Sénat, choisit au scrutin le président entre les trois candidats qui ont réuni le plus de voix. Mais pour faire ce choix, les représentants votent par État, un seul vote étant attribué à la représentation de chaque État. Deux tiers au moins des États doivent être représentés par un au moins de leurs membres, et la majorité de tous les Etats est nécessaire.

Pour la vice-présidence, si aucun des candidats n'a réuni la majorité absolue des suffrages, c'est le Sénat qui choisit le vice-président entre les deux candidats qui ont réuni le plus de voix; deux tiers au moins des sénateurs doivent être présents et la majorité absolue est nécessaire.

Le président reçoit un traitement de 50,000 $, et il a la jouissance de la *Maison Blanche* à *Washington*.

Il prête serment à la constitution avant d'entrer en fonctions.

Le *pouvoir exécutif* a des attributions étendues. En vue des attaques possibles du pouvoir législatif, il est armé du droit de *veto*. Ce *veto* n'est que suspensif de fait, mais on pourrait presque dire qu'il est, en réalité, absolu. Tout *bill*, auquel le président a imposé son *veto*, est renvoyé devant la Chambre et le Sénat, et doit, pour être adopté, réunir les deux tiers des voix dans chacune de ces assemblées.

Le président est commandant en chef de l'armée, des forces navales et de la milice, quand celle-ci est appelée pour le service de l'Union. Il a droit de grâce. Il conclut les traités, mais il faut que ces traités aient été soumis à l'examen et à l'approbation du Sénat et qu'ils aient été acceptés par les deux tiers des sénateurs.

Le président nomme les fonctionnaires publics ; mais, là aussi, d'après la constitution, la sanction du Sénat est nécessaire. Une loi passée le 2 avril 1854 attribue cependant, aux cours de justice et aux chefs des départements, la nomination des employés inférieurs.

Le président est seul responsable, et seul chargé de l'administration. Il nomme les membres de son cabinet. D'après la constitution, il avait aussi seul le droit de révocation, mais ce droit lui a, en quelque sorte, été enlevé par le *tenure office bill*, passé par acte du Congrès le 2 mars 1867, malgré le *veto* du président *Johnson*. En vertu de ce *bill* le président ne peut, entre autres fonctionnaires, révoquer les membres de son cabinet, sans l'assentiment du Sénat.

Le président, en cas de nécessité, peut convoquer le Congrès ou le Sénat. Il ne peut avoir avec les Chambres que des communications écrites.

Le troisième article de la constitution porte sur l'organisation de la *justice fédérale*.

Le *pouvoir judiciaire* est confié à une *cour suprême*, et à des *cours inférieures* que le Congrès peut établir lorsqu'il le juge nécessaire.

La *cour fédérale* peut, le cas échéant, juger si une loi est ou n'est pas contraire à la constitution ; il lui est donc attribué un pouvoir politique considérable.

Les autres attributions de la justice fédérale sont de défendre les lois du Congrès, quand elles sont en désaccord avec les lois des États, de juger dans tous les différends où se trouvent engagés les intérêts de la communauté (traités de commerce, contestations où les États-Unis sont partie, etc.), dans les causes concernant deux ou plusieurs États, etc. Mais le jugement de tout crime est déféré au jury.

Le président nomme les juges, mais avec la sanction du Sénat, et ils ne peuvent être destitués que par celui-ci, à la suite d'une mise en accusation émanant de la Chambre des députés.

De ce rapide résumé des trois premiers articles de la constitution des États-Unis, il découle que les trois pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, séparés en principe, ne le sont pas en fait. Le président est muni d'un droit de *veto* suspensif, qui lui permet de tenir en échec le pouvoir législatif, et, de son côté, le pouvoir judiciaire peut intervenir dans l'exercice de l'autorité législative. D'autre part, le pouvoir législatif peut revendiquer une portion des prérogatives du pouvoir exécutif, puisque la nomination d'un grand nombre de fonctionnaires est soumise à sa sanction.

Cette organisation, qui a été vantée par une foule d'hommes distingués, paraît, au premier abord, satisfaisante pour les esprits les plus prévenus, les trois pouvoirs semblant devoir se modérer mutuellement et aucun ne pouvant prétendre à la prépondérance.

Mais a-t-elle rempli le but pour lequel elle avait été créée? Les États-Unis qui n'ont que cent ans d'existence, temps bien court dans la vie d'un peuple, les États-Unis dont la débilité des institutions est devenue apparente pour quiconque veut ouvrir les yeux, peuvent-ils se glorifier de la forme républicaine démocratique de leur gouvernement?

Évidemment non. Je n'en veux pour preuve que quelques-unes des observations que j'ai relevées durant mon voyage et notées dans ce journal, et l'état de choses actuel.

Tout d'abord, cet état de choses devait fatalement être amené par des causes naturelles. Si, en effet, cet édifice social élevé par un petit nombre d'individus, profondément religieux, mus par les mêmes intérêts, appartenant pour la plupart à une même classe éclairée, doués presque tous d'un grand respect et d'un grand amour pour la liberté individuelle, dans un immense pays presque désert, a pu se maintenir assez longtemps pour faire l'admiration et l'étonnement de bien des esprits, le moment devait arriver où il se trouverait menacé en raison de l'accroissement de la population, et, ce qui en est la conséquence, par suite de l'affaiblissement des croyances, de la diversité des intérêts, de la différence des classes, du niveau irrégulier de l'instruction, du manque chez un plus grand nombre de cet

amour et de ce respect pour la liberté individuelle qui ne devaient plus être que l'apanage de quelques-uns ; enfin, par suite de l'étendue considérablement accrue du pays.

Mais, c'est dans la constitution même que résident les autres causes qui ont amené la situation présente, et c'est là ce que je veux essayer d'indiquer.

En premier lieu, la durée du mandat des représentants est trop courte. La Chambre non-seulement ne peut s'établir d'une façon solide, mais n'a même pas le temps matériel pour l'étude des lois qu'elle doit promulguer. De plus, depuis quelques années, on l'a vu en 1872 et 1874, en *Louisiane*, et dans la *Caroline du Sud* cette année, ces élections tendent à devenir une occasion de troubles et de désordres. L'effet en est d'autant plus désastreux pour le pays qu'elles sont plus rapprochées.

Quant au Sénat, le droit en vertu duquel toute nomination par le président est soumise à sa sanction, a dégénéré en abus. Dans un but politique, un but de parti, les places sont devenus une monnaie électorale avec laquelle on achète les électeurs.

Les signataires de la Constitution avaient pensé qu'en nommant les sénateurs pour six ans et le Sénat se renouvelant par tiers tous les deux ans, la première Chambre du pays conserverait son caractère populaire. Mais, par suite de ce trafic des places, de la pression administrative, la moitié au moins des sénateurs sortant sont réélus, d'où il résulte que, depuis que le parti républicain est aux affaires, le renouvellement du Sénat a été presque nul et que cette Chambre est devenue en quelque

sorte une Chambre oligarchique, dont les prétentions croissent tous les jours et dont le pouvoir est devenu dangereux.

Ainsi aujourd'hui elle veut s'arroger le droit de décider seule de la validité des votes pour le président, rejetant le règlement, connu sous le nom de *twenty second joint rule*, qui avait été adopté en 1865 par les deux Chambres, alors que toutes deux étaient républicaines, et en vertu duquel il fallait, pour qu'un vote contesté fût accepté, que les deux Chambres votant sur le fait sans discussion et séparément, fussent consentantes. Il y avait, il est vrai, dans ce mode de procéder un danger grave, puisque évidemment quelques voix de majorité dans l'une des Chambre pouvaient empêcher tout candidat d'obtenir le nombre de suffrages nécessaire et remettait l'élection entre les mains de la Chambre des députés. Mais est-ce là un motif suffisant pour que le Sénat républicain, parce que la Chambre des représentants est aujourd'hui démocratique, sans discussion, déclare qu'il n'entend plus se conformer à ce règlement? Strictement parlant, le Sénat est dans son droit, le *twenty second joint rule* n'étant que le résultat d'un mutuel accord entre les deux Chambres; mais il n'en est pas moins évident que ce refus brutal de s'y conformer dans cette élection n'est dicté que par les intérêts du parti républicain et non par des considérations d'intérêt général.

En somme, le Sénat, constitué dans la pensée des *Washington*, des *Hamilton*, des *Madison*, de tous les patriotes qui ont fondé l'Union, comme la véritable sauvegarde des intérêts du pays contre les entraîne-

ments de la démocratie, a subi une transformation complète. Une réforme radicale devient nécessaire, ou bien on verra se reproduire aux États-Unis ce qui jadis advint à Rome quand le Sénat cessa d'être l'élément régulateur du gouvernement populaire.

Si, maintenant, on considère le Congrès dans son ensemble, on sera obligé de reconnaître que son action s'est peu à peu étendue en dehors des limites que lui imposait la constitution. Celle-ci ne lui accordait, pour tout ce qui est du domaine de la souveraineté législative, que des pouvoirs déterminés. Naturellement, il s'est présenté et il se présente un nombre infini de cas, non prévus, où le Congrès s'est trouvé et se trouve dans la nécessité d'agir. Personne jusqu'ici n'a songé à contester des droits que l'on a bien voulu considérer comme implicites, mais le temps est venu où il n'en sera plus ainsi. Quelle que soit, par exemple, la décision prise par les Chambres au sujet de l'élection présidentielle, il n'est pas douteux que leur compétence sera discutée et cela, on ne saurait le nier, avec quelque apparence de raison.

Si on passe à l'organisation du pouvoir exécutif aux États-Unis, deux grands vices sont apparents : la courte durée du mandat présidentiel et, dans un pays où toute l'administration est dépendante du chef du pouvoir exécutif, la possibilité d'une réélection.

Les inconvénients de la trop courte durée du mandat présidentiel sont si évidents qu'il est inutile de s'y arrêter ; quant à ceux inhérents à la possibilité d'une réélection, aux États-Unis où l'on ne retrouve rien de notre grande organisation administrative dans tous les

services publics, on ne saurait aujourd'hui les contester.

N'a-t-on pas sous les yeux le spectacle lamentable d'un grand nombre de fonctions exigeant des connaissances spéciales, une longue expérience, une probité absolue, confiées le plus souvent à des hommes tarés et qui n'ont pour les recommander que leur foi politique et qui reçoivent ainsi le prix de leurs votes et des votes qu'ils ont pu recueillir?

Washington, *Jefferson* et d'autres encore furent, dès l'origine, opposés à la possibilité d'une réélection et cette opinion a, de nos jours, fait des progrès sensibles en Amérique où elle est partagée par un nombre considérable des hommes marquants du parti démocratique actuel.

La façon dont on procède à présent pour le vote pour la présidence mérite qu'on s'y arrête. Bien qu'elle soit, en apparence, conforme à la lettre de la constitution, elle s'écarte singulièrement de son esprit.

Dès qu'il s'agit de la nomination du président, les agents politiques de chaque parti, les *politicians* s'agitent; il se forme des *conventions* libres, les États s'entendent, on envoie des délégués à un point central et les électeurs chargés de nommer le président ne sont élus qu'à la charge de voter pour telle ou telle personne. Il en résulte que les électeurs nommés, au lieu de faire leur choix librement et suivant l'impulsion de leur conscience, n'ont plus qu'à se soumettre à une sorte de mandat impératif et que le président est, en réalité, élu avant même l'élection.

Les élections ne sont plus qu'une affaire de parti, où se font jour des intrigues et des violences de toutes

sortes ; et, comme la constitution se tait sur le mode de compter les votes, on arrive à ce résultat vraiment prodigieux qu'aujourd'hui par exemple, l'élection des candidats à la présidence et à la vice-présidence, puisse dépendre simplément de l'honnêteté de deux hommes de couleur appartenant au comité chargé du relevé des votes dans la *Louisiane*, comité qui, déjà, a été convaincu de fraude dans les élections faites dans cet État, il y a deux ans, — ou du vote de la *Floride*, où le gouverneur s'est attribué le droit de faire le décompte des votes, à l'exclusion du comité chargé du relevé, — ou encore du vote de la *Caroline du Sud*, où le comité chargé du relevé des votes s'est refusé à réviser les récapitulations des votes faites par les scrutateurs des comités, en les comparant avec les *returns* ou les relevés des circonscriptions, qu'il avait entre les mains.

Un grand nombre d'esprit éminents ont déjà cherché des remèdes à cet état de choses. Un sénateur, *M. Morton*, vient de proposer un amendement à la constitution faisant de l'élection du président une élection directe. Chez d'autres personnes, l'idée de la responsabilité ministérielle commence à se faire jour ; elles comprennent qu'il n'y a peut-être pas de pays en Europe où il y ait plus de liberté véritable qu'en Amérique ; elles sentent que l'homme nommé président dans les conditions actuelles est un véritable autocrate qui, pendant les quatre années où il est au pouvoir, peut gouverner à sa guise, dans un but personnel et sans que personne puisse lui faire obstacle.

Mais, ces modifications nécessaires, comment pourront-elles s'opérer ? Régulièrement peut-être et confor-

mément à l'article V de la constitution. Ce qui pourrait le faire espérer, c'est le respect des traditions inné chez la race anglo-saxonne et développé à un degré extrême chez les Américains. Seulement, jusqu'ici, on n'a que rarement osé toucher à l'œuvre des signataires de la constitution et on n'y a apporté que des changements peu importants ; cette fois, les modifications devront être radicales, et, quelle que soit celle par laquelle on débutera, qu'on change, par exemple, le caractère du pouvoir exécutif, on reconnaîtra l'omnipotence parlementaire, et ce sera un précédent qui offrira bien des dangers.

En terminant ce court exposé de l'organisation politique de l'Amérique et des réformes que le sentiment public rendra tôt ou tard nécessaires, il me semble qu'il faut en conclure que les États-Unis actuels ne sont plus la République des premières années et que, suivant une comparaison qui a été faite déjà, cet État démocratique dont le développement gigantesque a fait l'étonnement du monde, ressemble à un de ces arbres à l'apparence vigoureuse, mais qui, ayant plus de branches que de racines, offrent prise à l'ouragan et risquent d'être plus vite renversés que d'autres moins touffus.

Bien des gens, en Europe, et, particulièrement en France, aveuglés par l'esprit de parti, admirent de confiance cette constitution qui semble si parfaite vue de loin ; mais, si, parmi eux, il en est qui veuillent parler en connaissance de cause, que ceux-là lisent l'ouvrage du docteur *Von Holst*. Après avoir démontré les nombreux défauts de la constitution américaine il ajoute, et c'est la meilleure critique qu'on en puisse faire, que

ce n'était qu'en raison même de ces défauts qu'elle avait pu être acceptée et que les républicains et les fédéralistes, les démocrates d'alors, ne s'y étaient décidés que parce qu'elle était faite de manière à être interprétée par chaque parti de la façon qui pourrait lui convenir.

---

14 décembre.— Toute l'attention du pays est concentrée sur le Congrès et les enquêtes qui se poursuivent dans les différents États où les élections sont contestées.

Au Sénat, *M. Edmunds* a proposé un amendement à la constitution en vertu duquel le décompte des votes présidentiels serait confié à la cour suprême. *M. Morton* a combattu cette proposition. Il a répondu, très-justement à mon avis, qu'investir le plus haut tribunal des États-Unis d'un pareil mandat serait lui donner un pouvoir dangereux; que, de plus, il risquerait de perdre de son prestige et de son autorité morale, parce que, dès lors, son indépendance et son impartialité seraient, au moins par quelques-uns, mises en doute. Il a ajouté que cet amendement ne serait qu'un palliatif, le système électoral exigeant une réforme complète.

Les États-Unis sont dans une situation critique. Ce qui les sauvera sans doute, cette fois encore, c'est que, comme en Angleterre, le pays a une tendance à préférer toujours les compromis aux déductions de la logique absolue, cette tendance que *Burke* considérait comme une des grandes qualités du peuple anglais.

La masse veut un arrangement pacifique, pratique, équitable, d'une question où le côté du droit n'est pas très-apparent, et je forme les vœux les plus sincères

pour qu'en face du grand péril national qui menace leur pays, il se trouve assez d'Américains qui sachent imposer silence aux politiciens des deux partis et faire accepter une décision qui ne sera dictée, j'espère, ni par les passions, ni par les intérêts personnels.

II

QUELQUES CHIFFRES DE STATISTIQUE
RETOUR EN FRANCE

15-26 DÉCEMBRE

Dimensions des États-Unis. — Nombre des États et territoires. — Superficie. — Population. — Chemins de fer et télégraphes. — Écoles publiques. — Flotte de commerce. — Dette. — Revenus. — Exportation et importation des marchandises. — Départ de New-York. — Le Britannic. — Rapide traversée. — Retour en France.

15 décembre. — Arrivé au terme de mon séjour aux *États-Unis*, je crois devoir réunir ici quelques chiffres de statistique que j'ai rassemblés durant mon voyage et qui sont le complément naturel de ces notes.

Les États-Unis, dans leur plus grande largeur, de l'Atlantique au Pacifique, ont environ 2,600 milles et dans leur plus grande hauteur, de la frontière nord du *Maine* à *Key-West* en *Floride*, environ 1,600 milles. Ils comprennent : 38 *États*, 9 *territoires organisés* et 2 qui ne le sont pas.

La superficie des Etats est de	1,908,351	milles	carrés
Celle des territoires » »	102,019	»	»
Celle des Cours d'eau et lacs	240,000	»	»
La superficie totale est de	3,250,370	»	»

Les montagnes les plus élevées atteignent une hauteur d'environ 15,000 pieds. Le *Mississipi*, le fleuve le plus considérable, à une longueur de 3,160 milles.

Le chiffre total des habitants est de 38,558,351, sur lesquels il y a une population agricole d'environ 6,000,000 d'individus, une population manufacturière et minière d'environ 3,000,000 d'individus, 1,200,000 commerçants, 1,000,000 de journaliers.

En 1874, il y avait 72,623 milles de chemins de fer en service et 75,000 milles de lignes télégraphiques. Comme les chemins de fer, celles-ci appartiennent à des Compagnies.

D'après le recensement de 1870, il y avait alors 125,059 écoles publiques, fréquentées par 6,228,060 élèves et où l'instruction était donnée par 183,198 professeurs dont 109,024 étaient des femmes.

La flotte de commerce à la fin de l'année fiscale 74-75 se composait de 32,285 bâtiments, jaugeant ensemble 4,853,732 tonnes.

Au 30 juin 1875, la dette était de 2,232,284,531 $. 95.

Les principales sources de revenu sont les droits d'entrée et les impôts indirects, c'est-à-dire les taxes sur les produits fabriqués dans le pays et qui sont tombés tout-à fait dans le domaine de la consommation journalière, mais qu'on ne peut classer, cependant, parmi les objets de première nécessité, tels que les alcools, les liqueurs fermentées, les tabacs, etc., et les taxes sur certaines professions; sur les ventes; sur les revenus des individus, des maisons de commerce, des corporations; sur certains objets employés, mais non consommés, etc.

Les impôts directs établis après la guerre de l'indépendance, la guerre de 1812 et la guerre de sécession n'ont pu être maintenus. Malgré cela, il n'y a pas de pays au monde où les impôts soient aussi lourds bien que, depuis 1866, tous les ans, on s'efforce de supprimer ceux qui sont les plus oppressifs.

Les recettes pour l'année fiscale 74-75 ont été de 305,280,049 $; les dépenses, de 291,100,752 $.

Pour la même année, l'exportation des marchandises a été de..... ..... 540,384,671 $.
l'importation de..... 460,741,190 $.

C'est demain matin, de bonne heure, que je dois quitter *New-York* et l'Amérique, à bord du steamer *Britannic*, de la compagnie du *White star*, sur lequel j'ai retenu mon passage.

Après un grand déjeuner d'adieu qui m'est très aimablement offert par *S. Ward*, un des hommes les plus intelligents et les plus répandus de *New-York*, où il jouit d'une réputation d'esprit méritée, je m'acquitte de mes dernières visites ; elles me mènent tard dans la soirée et, à minuit et demi, je me fais conduire à bord du paquebot qui doit appareiller avec la marée à six heures du matin.

---

16 décembre. — Nous sommes déjà en marche depuis une demi-heure quand je monte sur le pont. A huit heures et demie, nous passons à *Sandy Hook*, que j'aperçus pour la première fois, il y a de cela quatorze mois presque jour pour jour.

Bientôt, les côtes se dessinent seulement comme

une ligne noire à l'horizon, et malgré le plaisir que j'éprouve à penser que dans douze jours ou treize au plus, je devrai être de retour en France, je vois avec un vif sentiment de peine disparaître et se perdre dans la mer cette terre d'Amérique où j'ai été comblé de tant d'amitiés et de prévenances de toutes sortes.

Le *Britannic* est un magnifique steamer qui est tout à fait découpé comme un yacht. Sa longueur est de 468 pieds et son bau de 45 pieds. Il jauge 5,004 tonneaux et sa machine est de 5,000 chevaux-vapeur. Dans ses quatre derniers voyages, de *Queenstown* à *New-York* et *vice versa*, il a toujours mis moins de huit jours.

L'aménagement intérieur est parfait, les cabines sont excellentes; partout règne une propreté méticuleuse.

Après m'être promené quelques instants sur le pont avec le capitaine, *M. Thompson*, un marin des plus expérimentés, doublé d'un homme du monde charmant, je descends déjeuner et je me trouve côte à côte avec *M. E. Riggs*, un Américain depuis longtemps établi à Paris et que j'y ai vu, et un juge de *New-York*, *M. Hutchings*, avec lequel je fais connaissance. La cuisine est remarquablement bonne et la traversée s'annonce agréable décidément.

Nous avons le vent pour nous et nous allons avec une vitesse moyenne de 16 à 17 nœuds.

17 décembre. — Le temps est gris et plutôt froid, la mer houleuse; mais nous continuons à bien marcher.

Sur le pont peu de monde; la plupart des passagers restent installés dans le salon où ils lisent, jouent, causent ou dorment. A cette époque de l'année, il n'y

a, sur aucun des paquebots, d'encombrement à redouter, ce qui est un avantage inappréciable.

Je suis assis à table, avec *MM. Riggs* et *Hutchings*, à côté du capitaine *Thompson*, dont la bonne humeur ne se dément pas un instant ; quant à mes voisins, leur verve est intarissable ; en face de nous, se trouvent un capitaine au long cours et sa femme, qui complètent très agréablement notre petit groupe. Nos repas sont pleins de gaieté et d'entrain.

18 décembre. — Hier, à midi, nous avions fait 428 nœuds ; aujourd'hui, à la même heure, nous en avons fait 381 de plus, ce qui nous donne, pour ces dernières vingt-quatre heures, une vitesse moyenne de 15,87 nœuds par heure. Le temps est superbe, mais plus froid.

19-20 décembre.— Le *Britannic* suit la route indiquée par le lieutenant *Maury ;* dans la nuit du 18 au 19, nous sommes passés à hauteur du banc de *Terre-Neuve ;* le froid est devenu plus pénétrant ; puis, le soir, est survenu un grain qui, peu après, a fait place à une forte brise. Quand, le lendemain matin, j'ai voulu monter sur le pont, j'ai été accueilli par des rafales de pluie et je me suis hâté de regagner le salon.

Hier, nous avons fait 372 nœuds et 373 aujourd'hui.

21 décembre. — Légère pluie le matin ; à midi, le temps se lève et se maintient durant le reste de la journée.

La marche du paquebot est toujours excellente. — Parcouru 374 nœuds. — Tout le monde est en proie à une vive surexcitation et de nombreux paris s'engagent sur la vitesse qui sera atteinte dans la journée. On en connaîtra le résultat demain quand les officiers

auront fait le point. Il paraît probable que notre traversée sera la plus rapide qui ait été encore effectuée jusqu'ici.

22 décembre. — Très gros temps. En dépit des grains qui se succèdent accompagnés de grêle, notre marche n'en souffre pas, au contraire. Nous avons fait 382 nœuds depuis hier.

23 décembre. — Le ciel, légèrement couvert dans la matinée, s'éclaircit vers midi. — Fait 374 nœuds. — L'excitation devient générale; à moins d'accident, notre traversée, nous en avons l'assurance maintenant, n'aura jamais eu d'égale comme rapidité.

Tout le monde est enchanté, et, le soir, on organise un concert qui est suivi d'une collecte dont le produit, sur la proposition du capitaine *Thompson*, sera versé entre les mains du comité chargé de venir au secours des malheureuses victimes de l'incendie qui a détruit il y a quelques jours le théâtre de *Brooklyn*.

24 décembre. — A deux heures du matin, nous sommes arrivés à *Queenstown*, ayant fait la traversée en 7 jours 12 heures 41 minutes, vitesse qui n'a jamais été égalée jusqu'ici et battant de deux heures et demie le *Germanic*, qui avait fait la traversée la plus rapide encore connue. Les passagers ouvrent une souscription pour offrir au capitaine *Thompson* un souvenir de ce fait désormais historique dans les annales maritimes.

A sept heures du soir, nous débarquons à *Liverpool*, saluant en quittant le bord, de trois *cheers*, le beau navire qui nous a amenés.

Je me fais conduire immédiatement à la gare avec *Riggs*, et, après un léger souper, nous partons pour *Londres*.

25-26 décembre. — Nous arrivons à *Londres* à six heures et demie du matin, et mon compagnon de voyage se fait de suite mener à la gare de Douvres. Il sera à Paris ce soir, c'est-à-dire neuf jours et demi après avoir quitté *New-York !*.

Quant à moi, je suis retenu à *Londres* pour diverses raisons jusqu'au 26 au soir. A huit heures vingt-cinq minutes, je prends aussi, à mon tour, le train en route pour la France.

27 décembre. — A minuit et demi, je mets le pied sur le sol natal et, à sept heures et demie du matin, je rentre dans ce *Paris*, que j'ai quitté il y a exactement quinze mois moins quatre jours, le 1er octobre 1875.

FIN DU SECOND VOLUME

[illegible] DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

[illegible]IÈME SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS

I

[illegible] A SAINT-LOUIS ET A LA NOUVELLE-ORLÉANS

7-13 AVRIL

Pages.

[illegible] — Buffalo. — Cleveland. — Indianopolis. — [illegible] Saint-Louis. — Avantages des wagons américains. — [illegible] — Le cours du Mississippi. — Le Kentucky. — [illegible] — Le Mississippi. — Entrée en Louisiane. — [illegible] Nouvelle-Orléans. — Victime d'une bande de grecs. — [illegible] républicaines ne sont pas en cause, mais [illegible] de ces institutions. — Aspect général de la Nouvelle-Orléans 3

II

TROIS SEMAINES A LA NOUVELLE-ORLÉANS

11 AVRIL — 3 MAI

[illegible] — Le lac Ponchartrain. — Courses du printemps. — [illegible] français à la Nouvelle-Orléans. — Chasse dans l'intérieur. — La société. — Situation politique de la Louisiane. — [illegible] — Martha Washington tea party. — Les cimetières. — [illegible] aux alligators. — Courses de mules. — De la corruption dans les services publics aux États-Unis. — Visite à une [illegible] de cannes à sucre. — Quelques généralités sur la [illegible] 23

III

DE LA NOUVELLE-ORLÉANS A JACKSONVILLE, DANS LA FLORIDE

4-12 MAI

Mobile. — Montgomery. — L'État de l'Alabama. — Un train de plaisir. — Le sud-ouest de la Georgie. — Arrivée en Floride. — Jacksonville. — Chasse dans l'intérieur. — Saint-Johns River. — Saint-Augustine. — Les plantations d'orangers. — Quelques mots sur la Floride et sa situation politique..... 67

IV

DE JACKSONVILLE A NEW-YORK

13-22 MAI

Savannah. — Visite à une rizière avec le général Johnston. — Charleston. — La Caroline du Sud et sa situation politique. — Aspect de la Caroline du Nord dans la portion que je traverse. — Richmond. — De la Virginie et du rôle qu'elle a joué dans l'histoire des États-Unis..... 70

V

SÉJOUR A NEW-YORK L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE — WEST-POINT

23 MAI — 16 JUIN

Les travaux du Hell Gate. — Opinion d'un Américain sur la guerre dans les Blacks Hills. — Visite à une habitation sur les bords de la rivière d'Hudson. — Les bâtiments de l'exposition de Philadelphie et l'exposition elle-même. — Visite à l'académie militaire de West-Point. — Organisation de cette école. — Quelques mots sur l'armée des États-Unis..... 1

VI

SÉJOUR A NEW-YORK ET DANS LONG-ISLAND

17 JUIN — 1er JUILLET

Imprimeries de la maison Harper frères et du *New-York I...* Plus — La bibliothèque Astor. — Quelques mots sur l'origine des conventions pour faire choix d'un candidat à la présidence. — ..... 239 à New-Haven, dans Long-Island.....

VII

ORT — BOSTON — PROVIDENCE

3-19 JUILLET

Pages.

Newport. — La mort du général Custer. — De ston. — Boston. — Cambridge. — Visite à M. R. H. e au poète Longfellow. — Retour à Newport. — La compagnie Gorham. — Une filature. — La vie 129

VIII

ORT A SARATOGA, BUFFALO, OIL-CITY ET PITTSBURGH

20-31 JUILLET

Burlington. — Le lac Champlain et le lac George. L'existence dans cette ville. — Quelques mots sur Oil Region. — Oil City. — Exploitation du pétrole impériale. — Pittsburgh. — L'établissement de Park Les flottilles qui font le transport du charbon. — commerciale, industrielle et minière des États- apparente que réelle..... 153

IX

GO A HANCOCK SUR LE LAC SUPÉRIEUR

1er-10 AOUT

Chicago. — Le Wisconsin. — Le Michigan. — Le lac — La région du cuivre et les mines d'Hécla et de Duluth et les dalles Saint-Louis. — Le Minnesota. on sur la rivière Rouge du Nord. — Le Dakota. — 176

QUATRIÈME PARTIE

DEUXIÈME SÉJOUR AU CAN

I

LE MANITOBA

10 AOUT - 7 SEPTEMBRE

Arrivée au fort Garry. — La ville de Winnipeg. — Quelq
sur la Compagnie d'Hudson. — Les Indiens du Nord-Ou
collège protestant de Winnipeg. — Notes météorologiqu
métis. — Le pénitencier du Stone Fort. — Départ pc
rieur. — Un chef Chippeway. — Épisodes de chass
Monts Pembina. — Établissements mennonites. — Ég
les marais. — Nous soupons grâce à mon lasso. —
Winnipeg. — Deux recettes de remèdes indiens. — D
le lac Manitoba. — La mission Saint-Laurent. — Les t
— Du chiffre restreint de la population aborigène, — Le
toba. — Oak Point. — Journée fatigante. — Arrivée
Fort. — Quelques détails relatifs au Manitoba.....

II

DU STONE FORT, SUR LA RIVIÈRE
AU FORT FRANCIS, SUR LA RIVIÈRE DE

8-30 SEPTEMBRE

Le Selkirk settlement. — Le lac Winnipeg. — Le fort Al
— Voyage sur la rivière Winnipeg. — Les Silver Falls
lac Bounet. — Une aurore boréale. — Le Barriere Fall
Slave Fall. — La mission protestante d'Islington. — L
Discharge. — Le lac des Bois. — Difficultés pour fo
nouvel équipage. — Emplacement de la future cap
territoire de Keewatin. — La traversée du lac des Bois.
de bonheur que de sagesse. — Le Rainy River. — Ar
fort Francis.....

III

DU FORT FRANCIS AU LAC SUPÉRIEUR

30 SEPTEMBRE - 21 OCTOBRE

Pages

Les locks du Rainy River et le village autour du fort Francis. — Le Dawson Route. — Le Rainay Lake. — Kettle Fall. — Les lacs Namcaukan et Nequaquon. — La rivière Maligne. — Le Sturgeon Lake. — Les lacs Kaogasikok et Windegoostigon. — La croix solitaire du Nord-Ouest. — Séjour au portage Brûlé. — Navigation dangereuse. — Le lac des Mille lacs. — La ligne de partage des eaux entre le bassin du lac Supérieur et celui de la baie d'Hudson. — Les lacs Kasheboine et Shebandowan. — Nous inaugurons la ligne du Canada Pacific. — Arrivée au Prince Arthur's Landing..... 287

IV

DU PRINCE ARTHUR'S LANDING A RIVIÈRE DU LOUP LE SAGUENAY

22 OCTOBRE - 16 NOVEMBRE

Prince Arthur's Landing et ses environs. — Silver Islet. — Les côtes nord du lac Supérieur. — Le canal et les rapides du Sault Sainte-Marie. — La rivière Sainte-Marie — Le lac Huron. — Arrivée à Sarnia. — Courts séjour à Toronto, Ottawa, Montréal, Québec. — Les coves du cap Rouge. — Un bain involontaire. — La baie de Ha! Ha! — Chicoutimi. — Le cours inférieur du Saguenay. — Retour à Rivière-du-Loup..... 317

V

DE RIVIÈRE DU LOUP A HALIFAX, SAINT-JOHN ET LA FRONTIÈRE DU CANADA

17-25 NOVEMBRE

Aspect de la contrée de Rivière-du-Loup à Moncton. — La marée dans le Petitcodiac. — De Moncton à Halifax. — La ville de Halifax et les ouvrages de défense du port. — Quelques mots sur la Nouvelle-Écosse. — Avenir de l'industrie du fer et système d'éducation dans la Nouvelle-Écosse. — Saint-John dans le Nouveau-Brunswick. — Phénomène qui se produit à l'entrée de la rivière au moment de la marée. — L'éducation publique dans le Nouveau-Brunswick. — De Saint-John à la frontière des États-Unis. — Quelques mots sur le Nouveau-Brunswick. 341

CINQUIÈME PARTIE

TROISIÈME SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS

Retour en Europe

I

RETOUR A NEW-YORK — QUELQUES MOTS SUR LA CONSTITUTION DES ÉTATS-UNIS

25 NOVEMBRE — 14 DÉCEMBRE

Pages.

De la frontière du Nouveau-Brunswick à New-York. — Situation politique intérieure. — Examen critique des trois premiers articles de la constitution des États-Unis, concernant le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire. Fonctionnement de quelques-uns des rouages administratifs. — Nécessité de nombreuses réformes. — Le caractère des Américains doit faire espérer que la crise actuelle se dénouera pacifiquement..... 30

II

QUELQUES CHIFFRES DE STATISTIQUE
RETOUR EN FRANCE

15-26 DÉCEMBRE

Dimensions des États-Unis. — Nombre des États et des Territoires. — Superficie. — Population. — Chemins de fer et télégraphes. — Écoles publiques. — Flotte de commerce. — Dette. — Revenus. — Exportation et importation des marchandises. — Départ de New-York. — Le Britannic. — Rapide traversée. — Retour en France..... 383

CARTE DES ITINÉRAIRES PARCOURUS..... 391

FIN

Paris.— Typographie A. Quantin, 7, rue Saint-Benoit.

ERRATA DU TOME Ier

—

AU DE CONVERSION :

essous *de* Poids, *lire* Once = 28,3495 grammes.

4, ligne 1, *au lieu de :* suivrons les bords en quittant ny, le *Delaware* que... ; *lire :* suivrons les bords en quitt- Albany. La portion sud-ouest de l'État est arrosée par *Delaware* que...

34, ligne 6 (du bas), *au lieu de :* une population de 951 habitants ; *lire :* une population de 641,951 habi- ...

ge 34, ligne 10 (du bas) et quelques autres endroits, *au lieu de :* Mississipi ; *lire :* Mississippi.

Page 35, ligne 8 (du bas), *au lieu de :* Greenebaum ; *lire :* Greenbaum.

Page 48, ligne 7 et divers autres endroits, *au lieu de :* Pittsburgh ; *lire :* Pittsburg.

Page 50 (au bas), *au lieu de :* 843,666 ; *lire :* 843,966.

Page 51 (en haut à droite), *au lieu de :* 64,636 ; *lire :* 64,936.

Page 51, ligne 5 (du bas), *au lieu de :* 1878 ; *lire :* 1873.

Page 51, ligne 2 (du bas), *au lieu de :* 93,459 ; *lire :* 92,459.

Page 52, ligne 10 (du bas), *au lieu de :* 1875 ; *lire :* 1873.

Page 53, ligne 5, *au lieu de :* 545,237 ; *lire :* 545,257.

Page 54, ligne 12, *au lieu de :* 97 centiares ; *lire :* 47 centiares.

Page 56, ligne 4, *au lieu de :* 26,764,622 ; *lire :* 29,764,622.

Page 59, ligne 3 (du bas), *au lieu de :* M. L. Sullivan ; *lire :* M. L. Sullivant.

0, ligne 1 (du bas), *au lieu de :* Plate du Nord ; *lire :* e du Nord.

Page 62, ligne 1, *au lieu de :* beefsteaks d'antilope; *lire :* d'antilope.

Page 65, ligne 14 (du bas) et divers autres endroits, *au lieu de :* canons; *lire :* cañons.

Page 91, ligne 12, *au lieu de :* Rockvell; *lire :* Rockwell.

Page 97, ligne 2, *au lieu de :* mow-sheds; *lire :* snow she

Page 100, ligne 16 (du bas), *au lieu de :* Gansel; *lire :*

Page 111, ligne 11, *au lieu de :* 4 millions; *lire :* 20 mill

Page 119, ligne 7, *au lieu de :* Collins; *lire :* Colins.

Page 128, ligne 15 (du bas), *au lieu de :* 30 cents; *lire :* 36 cents.

Page 129, ligne 13 (du bas), *au lieu de :* supérieure; inférieure.

Page 137, ligne 11 (du bas), *au lieu de :* San Joaquim; San Joaquin.

Page 134, ligne 9 (du bas), *au lieu de :* Kennebee, *lire :* nebec.

Page 155, ligne 1, *au lieu de :* 10,000 $; *lire :* 1,000 $.

Page 171, ligne 7 (du bas), *au lieu de :* nord-ouest; *lire :* nord-est.

Page 185, ligne 10 (du bas), *au lieu de :* 5 milles; *lire :* 3 milles.

Page 250, ligne 2 (du bas), *au lieu de :* corrections; *lire :* correction.

Page 263, ligne 1 (du bas), *au lieu de :* l'Amérique est pleine... ; *lire :* l'Amérique, disait-elle, est pleine...

Page 278, ligne 5, *au lieu de :* Shlaughraun; *lire :* Shaughraun.

Page 292, ligne 3 (du bas), *au lieu de :* 13,382,063 acres; *lire :* 13,382,003 acres.

Page 293, ligne 15 (du bas), *au lieu de :* 96,010; *lire :* 96,016.

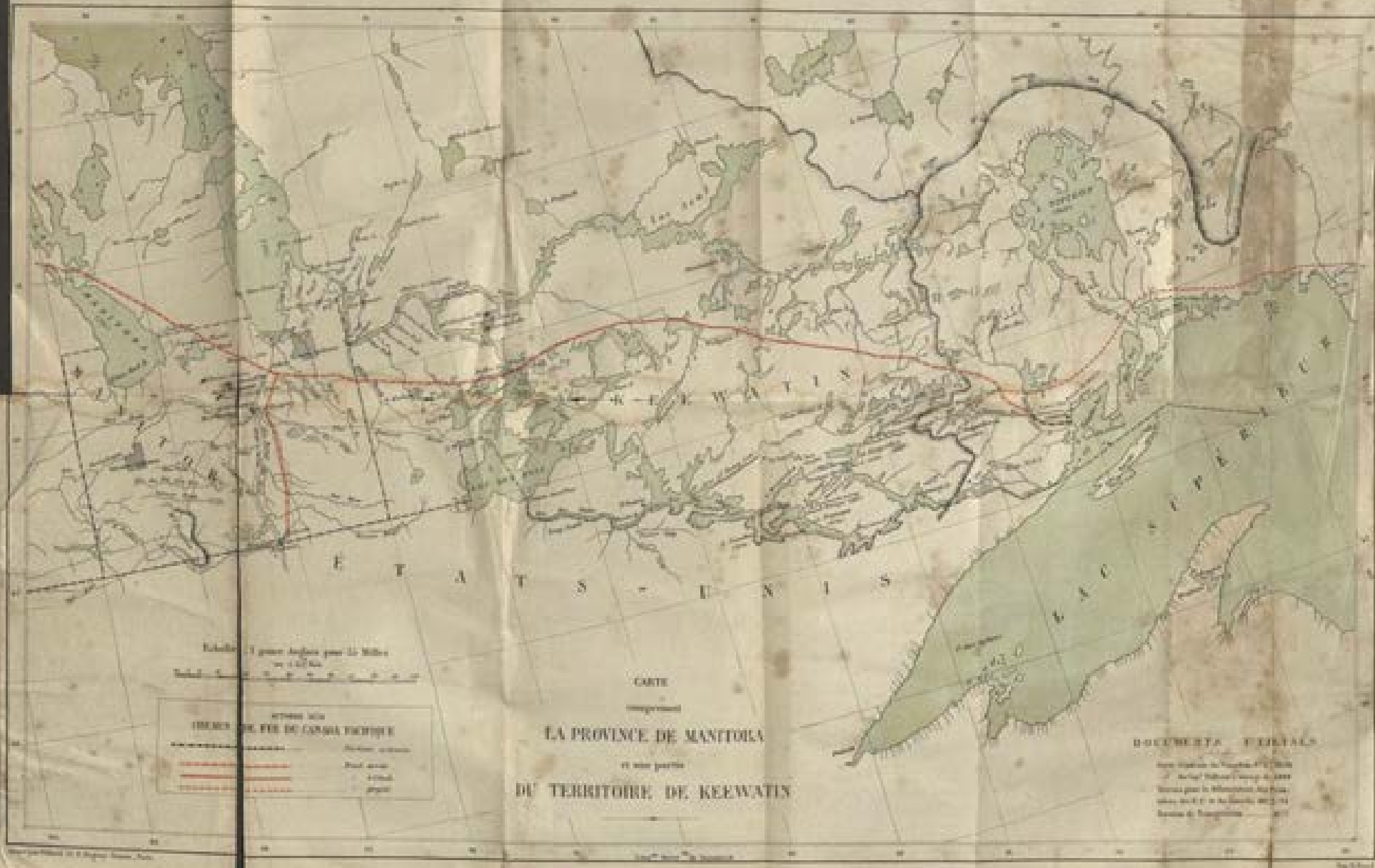
Page 298, ligne 15 (du bas), *au lieu de :* c'est-à-dire un cinquième... ; *lire :* c'est-à-dire un, plus un cinquième pour...

Page 365, ligne 5, *au lieu de :* par la circonstance... *lire :* pour la circonstance...

ERRATA DU TOME II

—

au lieu de : bayons; *lire* : bayous.
0 (du bas), *au lieu de* : 25°; *lire* : 24°.
8 (du bas), *au lieu de* : Vickburg; *lire* : Vicks-
7 (du bas), *au lieu de* : Wal Picayune; *lire* :
8, *au lieu de* : my stead; *lire* : my steed.
16, *au lieu de* : forst city; *lire* : forest city.
es 1 et 4, page 186, ligne 1, *au lieu de* : fissures
fissure veins.
[redacted] portage; *lire* : french
ne 1, *au lieu de* : pr[redacted]
ne 6, *au lieu de* : 6 millions; *lire* : 16,000,000.
nes 11, 23 et 28, et page 388, lignes 7 et 9, *rem-*
ot nœuds *par le mot* milles.



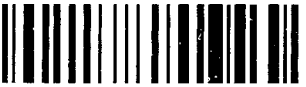
CARTE

comprenant

LA PROVINCE DE MANITOBA

et une partie

DU TERRITOIRE DE KEEWATIN



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

Damaged Books
physically verified
by B. V. Patil
/ /2000
Lot No:- 187